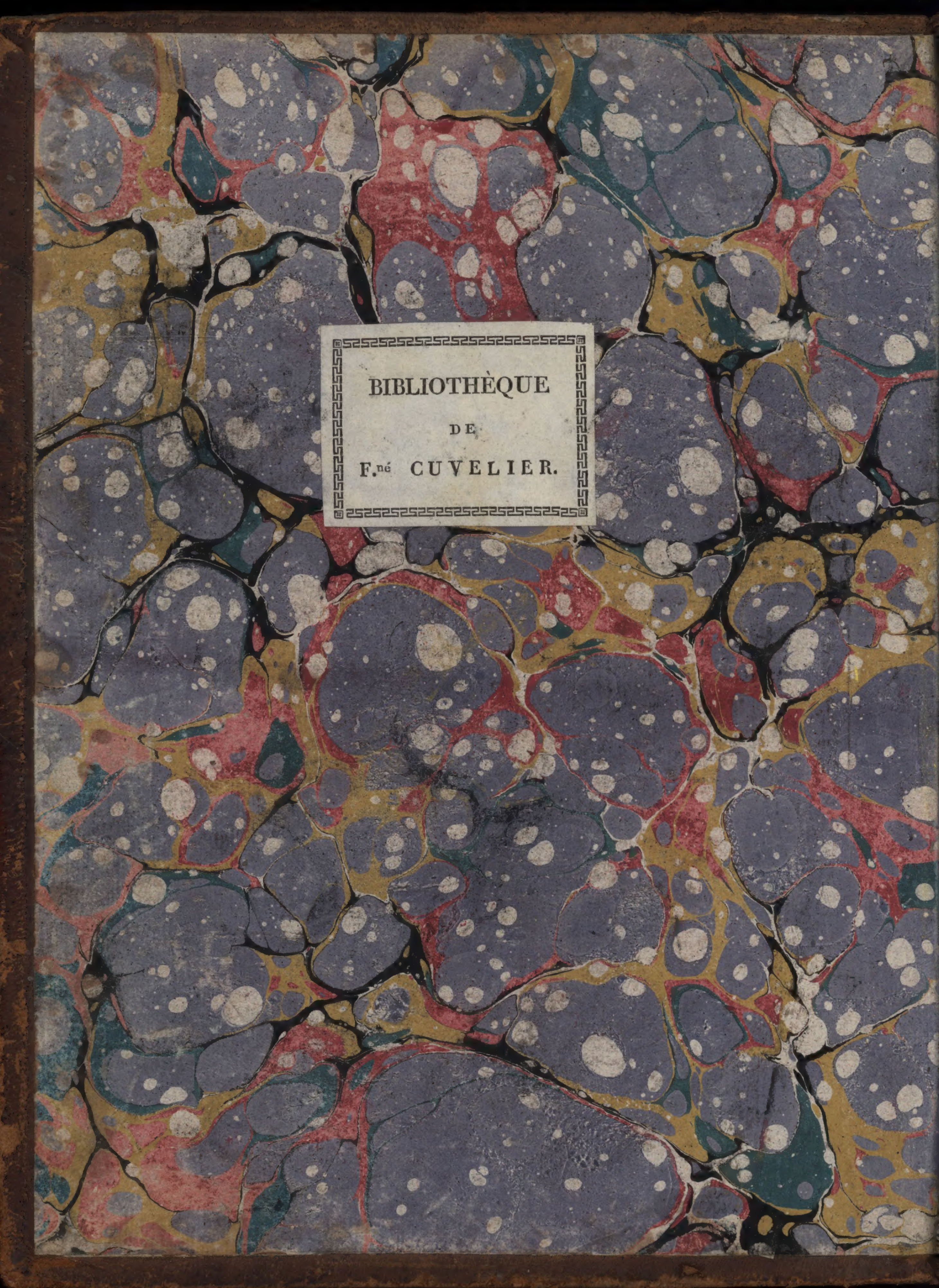
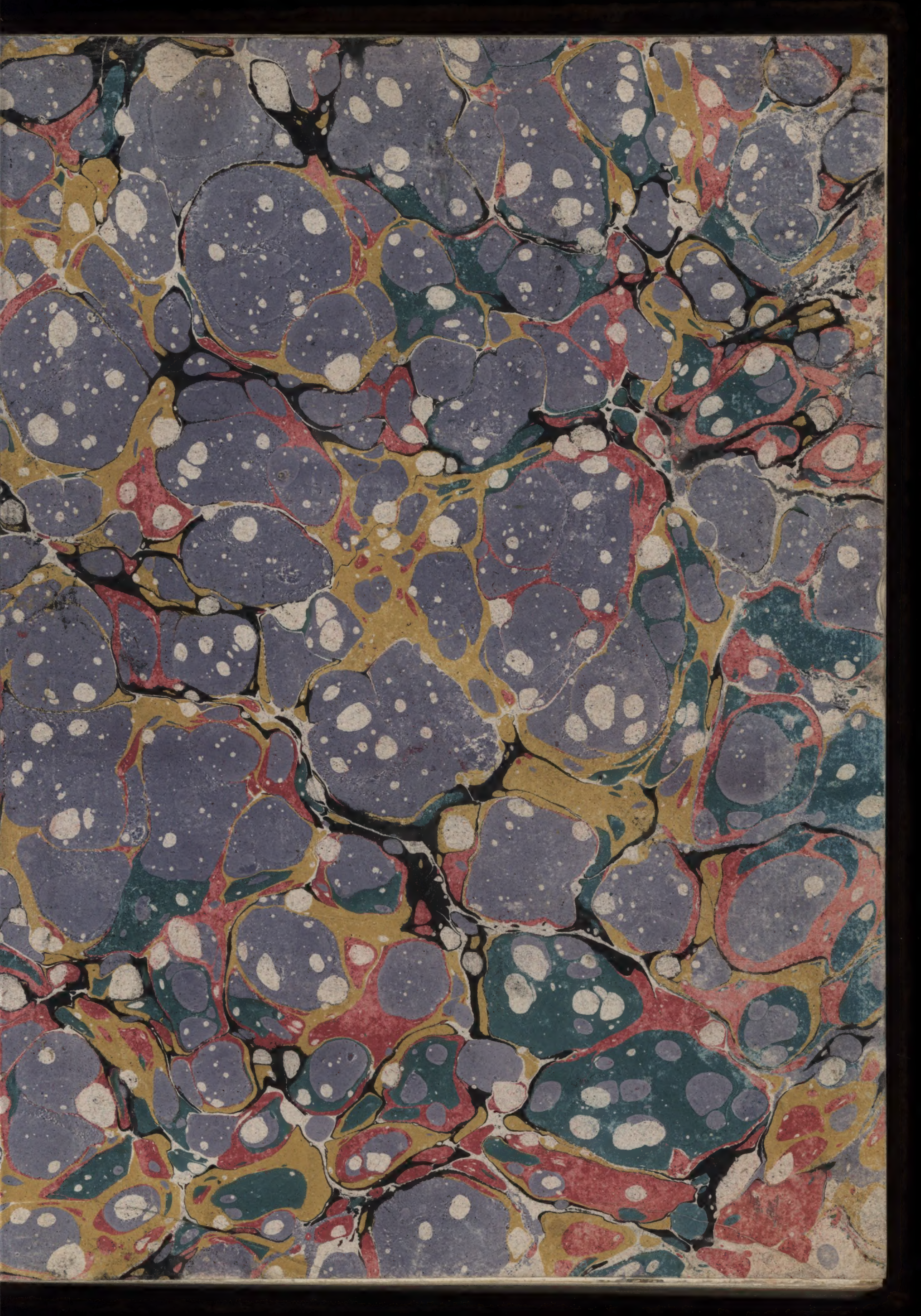
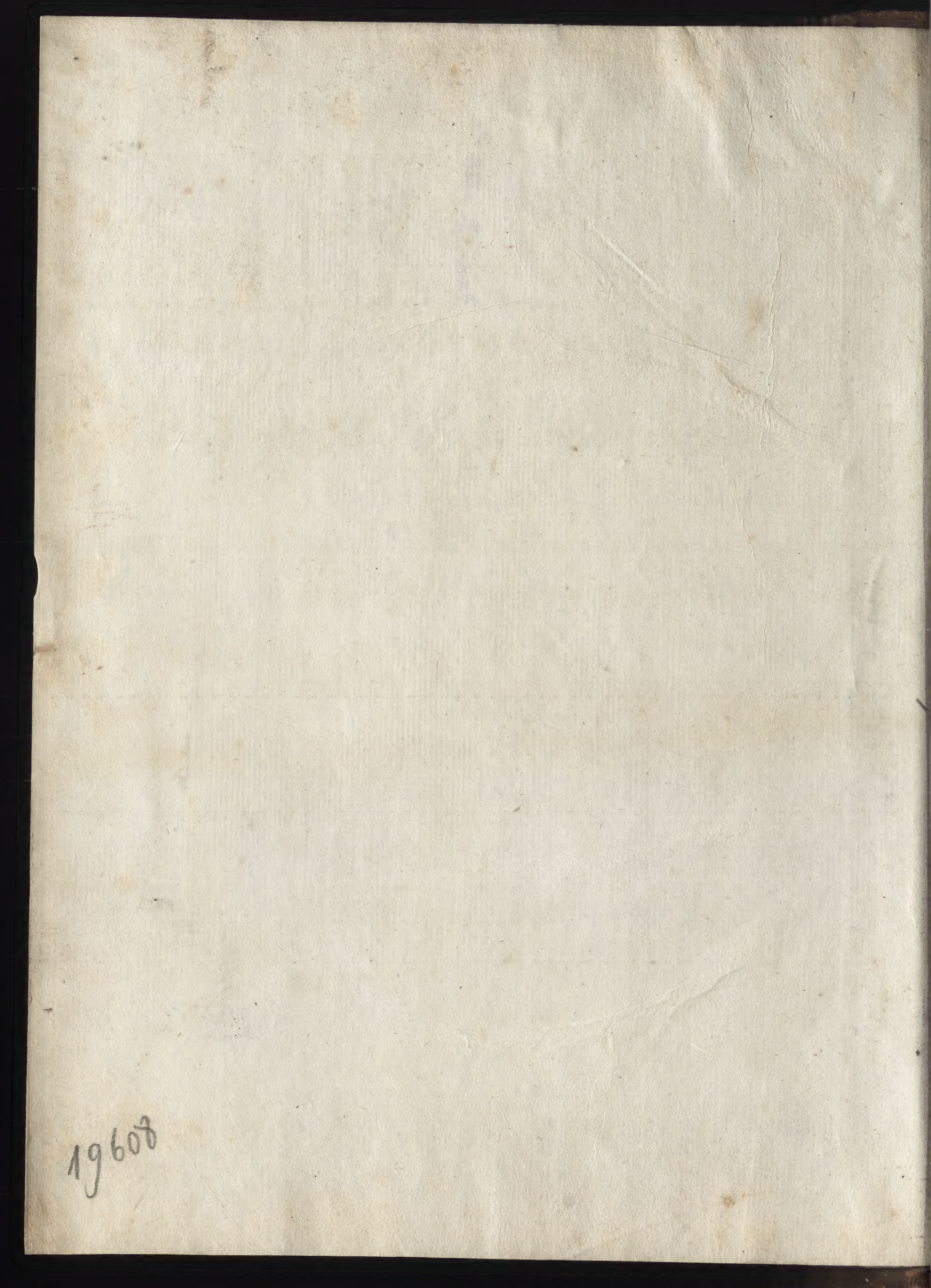



BIBLIOTHÈQUE
DE
F.né CUVELIER.




19608

RECHERCHES

SUR

LES COSTUMES, LES MŒURS,

LES USAGES

RELIGIEUX, CIVILS ET MILITAIRES

DES ANCIENS PEUPLES.

TOME SECOND.

COSTUMES DES PEUPLES
DE L'ANCIEN CONTINENT.

SE TROUVE,

A Paris, chez
- P. Didot l'aîné, galeries du Louvre, n° 3;
- Firmin Didot, rue de Thionville, n° 116;
- Henrichs, libraire, rue de la Loi, n° 1231;
- Bernard et Cie, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 39.

A Tubingue, chez Cotta.
A Manheim, chez Fontaine.
A Bâle, chez Schoell et comp.
A Madrid, chez Facundo Ramos.
A Hambourg, chez Perthès.
A Copenhague, chez le professeur Fumars.
A Turin, chez Bocca, rue Neuve.
A Londres, chez Deboffe.
A Moscou, chez Riss et Sancel.
A Pétersb., chez Klostermann.
A Stockholm et Norkoping, chez Ulrich.
A Vienne, chez Degen.
A Breslau, chez Korn.

RECHERCHES

SUR

LES COSTUMES, LES MOEURS, LES USAGES

RELIGIEUX, CIVILS ET MILITAIRES

DES ANCIENS PEUPLES

D'APRÈS LES AUTEURS CÉLEBRES, ET LES MONUMENTS ANTIQUES:

OUVRAGE MÊLÉ DE CRITIQUES ET DE PRÉCEPTES UTILES AUX JEUNES PEINTRES, SCULPTEURS, ARCHITECTES, ET AUTRES ARTISTES OU AMATEURS; REVU ET CORRIGÉ D'APRÈS LES REMARQUES DE L'INSTITUT NATIONAL.

PAR J. MALLIOT,

ANCIEN DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE DES ARTS DE TOULOUSE, PROFESSEUR PRÈS L'ÉCOLE CENTRALE, MEMBRE DE L'ATHÉNÉE DE TOULOUSE, CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULT., ARTS, etc. DU DÉPARTEMENT DU TARN;

PUBLIÉ PAR P. MARTIN,

INGÉN. DES PONTS ET CHAUSSÉES, ASSOCIÉ DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, ARTS ET BELLES LETTRES DE TOULOUSE, ET MEMBRE DE LA COMMISSION DES MONUMENTS D'ÉGYPTE.

TOME SECOND.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ.

AN XII. = M. DCCCIV.

Paris, le 9 ventose an 12 de la
république française.

LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR

A MONSIEUR MARTIN.

J'ai *lu avec intérêt, Monsieur, l'ouvrage sur les Mœurs et les Usages des Anciens.*

Ces recherches, qui prouvent les connaissances profondes de l'auteur, ne peuvent qu'être bien accueillies des savants; et je ne doute pas de leur succès auprès des personnes qui aiment à étudier les anciens peuples.

On doit en particulier beaucoup à votre zele et à vos connaissances pour les soins que vous avez donnés à cet ouvrage, et les articles dont vous l'avez enrichi.

J'ai l'honneur de vous saluer.

Signé CHAPTAL.

Nota. S. E. le Ministre de l'intérieur ayant bien voulu permettre à l'éditeur de laisser connaître au public son opinion sur cet ouvrage, c'est avec son autorisation qu'il donne la Lettre ci-dessus.

AVERTISSEMENT.

L'ACCUEIL que les savants et les artistes ont fait au premier volume de cet ouvrage a fait un devoir à l'éditeur de mettre le plus grand empressement dans la publication du second, mais des augmentations considérables, sur-tout chez les Egyptiens, l'ont forcé de retarder cette publication jusqu'à ce moment.

Il doit en même temps répondre à une observation qui a été faite sur la classification des peuples: pourquoi, a-t'on dit, placer les Romains avant les Grecs qui les ont précédés?

Pour répondre à cette question il est bon de remarquer qu'on n'a point eu dans cet ouvrage la prétention d'établir ni un système de chronologie générale, ni un système de costumes; il peut tout au plus servir à établir ou réfuter les systêmes que l'on peut concevoir. Quelques uns eussent voulu qu'on eût présenté les premiers vêtements des hommes, leurs premieres moeurs, et par gradation suivre ainsi la marche et les progrès de la civilisation et de l'esprit humain, donner les raisons de ces progrès, enfin entrer dans des discussions absolument étrangeres au but qu'on s'est proposé. Il ne faut pas perdre de vue que c'est principalement à l'instruction des jeunes artistes que cet ouvrage est destiné, et qu'ainsi on a dû bannir tout ce qui n'est appuyé que sur des hypotheses; dès-lors les différentes chronologies des peuples et les systêmes sur ce qu'ils ont dû être n'étaient point à considérer.

On a déja dit que les Romains étaient le peuple dont il nous reste le plus de monuments, et sur lequel l'histoire nous a transmis le plus de détails; il convenait donc de leur consacrer un volume. Leur place naturelle en chronologie, je le sais, était après les Grecs; mais ceux-ci eux-mêmes suivent ou précedent plusieurs autres peuples non moins importants, tels que les

Egyptiens, les peuples de la Syrie, de l'Asie mineure, de la Thrace, de l'Italie, de la Sicile, etc., etc. Il eût fallu consacrer un volume de plus pour intercaler les Romains : on a mieux aimé les séparer, et ne faire qu'un seul volume de tous les autres peuples.

Or comme la chronologie générale importait peu, il est devenu indifférent de commencer par les Romains; et puisque ce peuple, qui a eu des points de contact avec toutes les parties du monde connu, devait être traité à part, on a cru devoir commencer par lui, pour n'être plus obligé ensuite d'interrompre cet ordre chronologique, qu'on a cependant conservé parmi les autres peuples, pour passer naturellement des Gaulois aux Français.

Ainsi ce second volume présente, comme l'ancien monde connu, trois grandes divisions; l'Afrique, l'Asie, et l'Europe.

La premiere est subdivisée seulement en trois grands peuples, Ethiopiens, Egyptiens, et Libyens, qui forment les noms génériques de plusieurs autres petits peuples.

L'éditeur a pensé que le lecteur ne verrait pas sans intérêt la comparaison de quelques usages anciens des Egyptiens avec ceux actuels, qu'un séjour de quelques années l'a mis à portée de connaître.

La seconde partie comprend les Indiens, Chinois, Arabes, Perses, Parthes, Scythes, les peuples de l'Asie mineure, les Syriens, les Juifs, et les premiers chrétiens.

La troisieme enfin comprend les Grecs, les Thraces, les Italiens, les Germains, les peuples de la Grande-Bretagne, les Espagnols, et les Gaulois.

Cette division renferme plus de trois cents peuples, sur lesquels on s'est attaché à présenter, quoique dans un cadre très resserré, les détails les plus importants sur l'aspect du pays, l'agriculture, les époques les plus marquantes de l'histoire, les guerriers, les vêtements, les usages et mœurs, les jeux, les spectacles, les arts, la marine, la religion, et les funérailles.

RECHERCHES

SUR

LES COSTUMES, LES MOEURS,

ET LES USAGES

DES DIVERS PEUPLES

DE L'ANCIEN CONTINENT.

PREMIERE PARTIE.

AFRIQUE.

Peuples de l'Afrique.

CETTE partie du monde si peu connue de nos jours, l'était encore moins des anciens, puisqu'ils n'ont jamais parlé que des peuples qui à l'est bordent la mer Rouge, les Ethiopiens et les Egyptiens; et au nord bordent la Méditerranée, les Libyens, Cyrénéens, Numides, etc. On ne trouve dans Hérodote qu'une anecdote racontée à Etéarque, roi des Ammoniens, qui donne l'idée de l'existence d'une peuplade de noirs le long du Niger, que ce roi et Hérodote lui-même prenaient pour le Nil.

Je me bornerai donc à ces nations, et je ne m'étendrai même que sur celle qui passe pour la plus anciennement policée, celle d'où les sciences ont pris leur essor pour s'étendre en Europe.

Je ne suivrai point tous les critiques dans leurs longues dissertations sur l'antiquité des Égyptiens : fidele aux principes établis par l'auteur de ces recherches, je ne citerai que des auteurs anciens, des monuments connus, ou que j'ai vus moi-même sur les lieux. Je me proposais d'abord de m'étendre davantage; mais la crainte de sortir des bornes de cet ouvrage, qui n'a d'autre but que d'indiquer aux artistes la ligne qu'ils doivent suivre, m'a forcé de ne présenter que quelques vues sur les différents problêmes d'antiquité qu'a toujours offerts aux savants ce peuple étonnant.

Je n'anticiperai point sur les résultats précieux que doit présenter le monument qui s'éleve en ce moment à la gloire de ce peuple sous les auspices du gouvernement; je donnerai seulement quelques légers détails sur les parties de ce pays dont j'ai été spécialement chargé, et pour lesquelles j'ai fourni les mémoires particuliers qui les concernent.

Du reste Hérodote, Diodore de Sicile, les savantes notes de Larcher et de Terrasson sur ces deux auteurs, Barthélemi, Winckelmann, Montfaucon, Caylus et autres ont fourni une grande partie des détails que l'on va lire sur les peuples de l'Afrique, et même sur les Egyptiens.

ÉTHIOPIENS.

Ethiopiens. Les Ethiopiens, voisins de l'Egypte, ont peut-être été les premiers peuples qui ont habité cette contrée : cette

opinion serait une conséquence de l'hypothese d'Hérodote sur la formation de la vallée de l'Egypte ; au reste on trouve dans l'histoire de ses rois des princes éthiopiens.

Ces peuples sont noirs ou basanés, et leurs cheveux sont crépus, mais longs et laineux. Selon les auteurs de l'antiquité leurs armes différaient peu de celles des Indiens : ils conserverent long-temps cette conformité. Du temps de Xerxès ils étaient couverts de peaux de léopard et de lion. Leur couleur.

Les armes offensives étaient l'arc fait avec une branche de palmier; ils le bandaient avec le pied ; leurs longues fleches de canne étaient armées de pierres aigues dont ils se servaient pour graver leurs sceaux : quand ils avaient épuisé leur carquois ou leurs javelots dont la pointe était de corne de chevre, ils se servaient d'une massue armée de fer. Armes.

Avant d'aller combattre ils couvraient de plâtre une moitié de leur corps et ils teignaient l'autre en rouge. Ils dansaient en marchant contre l'ennemi, et faisaient un saut à chaque trait ou javelot qu'ils lançaient.

Aussitôt après la nubilité, leurs femmes combattaient avec eux ; elles portaient ordinairement un anneau de cuivre pendu à leurs levres ou à une de leurs narines. Femmes combattants.

On voit dans Montfaucon un soldat éthiopien (fig. 1) presque nu ; une ceinture serre son habit sans manches qui ne descend qu'à mi-cuisse ; son bonnet a quelque rapport avec celui que l'on fait quelquefois porter aux Negres ; le haut de sa lance est décoré d'une banderolle. Pl. 1, 1.

Les usages des Ethiopiens étaient presque les mêmes que ceux des Egyptiens ; chez les uns et les autres les prêtres étaient vêtus et rasés de même. Leur sceptre, pareil à Usages.

celui des rois, se terminait par une tête d'oiseau, et leur long bonnet par une houpe; ils l'entouraient d'aspics.

Tous les Ethiopiens avaient le nez camus (*a*), les levres grosses, le teint noir ou très basané. La seule différence entre les orientaux et les occidentaux consistait en ce que les premiers avaient les cheveux plats, et les autres plus crépus que le reste des hommes. Parmi ceux-ci il y en avait de féroces, c'étaient les plus occidentaux. Ces peuples allaient nus. Si quelquefois ils paraissaient couverts, ce n'était que pour se mettre à l'abri du soleil. Leur corps était sec, leurs ongles longs; certains pour cacher leur nudité se servaient d'une queue de brebis passée entre les cuisses; d'autres préféraient se servir de la peau des bestiaux; quelques uns avaient des ceintures de cheveux.

Les Ethiopiens orientaux ou asiatiques différaient peu des Indiens quant aux armes et aux habits; la peau de la tête d'un cheval leur servait de casque, la criniere et les oreilles dressées leur tenaient lieu de panaches et d'aigrettes : leur bouclier était couvert de peaux de grue.

Animaux. C'est dans les climats brûlants de l'Ethiopie et de la Libye que les éléphants, les rhinocéros, les lions, les léopards, les cynocéphales, les serpents, sont plus énormes et plus féroces. Les serpents se font la guerre entre eux; s'ils atteignent quelque habitant ils s'entortillent autour de son corps et l'étouffent. (On en présenta un de trente coudées à Ptolémée Philadelphe II.) Il y a aussi un oiseau à long cou, de la grandeur d'un cerf, appelé autruche-chameau, *strutho-camelus*. La girafe, animal du midi de l'Afrique,

(*a*) De là dérivait leur nom de *simius*.

se plaît en Ethiopie, ainsi que l'outarde d'Afrique et le guêpier.

Les Ethiopiens chasseurs vivaient dans les forêts et passaient les nuits sur des arbres, crainte des bêtes féroces.

Plusieurs nations éthiopiennes prenaient leur nom de leur nourriture ou de certains usages; comme Divers peuples d'Ethiopie.

Icthyophages, mangeurs de poissons. Icthyophages.

Chélénophages, mangeurs de tortues. Chélénophages.

Rhizophages, mangeurs de racines. Rhizophages.

Hylophages, mangeurs de feuilles d'arbres. Hylophages.

Spermophages, mangeurs de semences. Spermophages.

Struthophages, mangeurs d'autruches. Struthophages.

Acridophages, mangeurs de sauterelles. Acridophages.

Les chasseurs d'éléphants étaient les *Eléphantomaques;* les *Hylogenes* étaient ceux qui étaient nés dans les forêts. Eléphantomaques.

Les *Cynamimes*, c'est-à-dire défendus par les chiens, étaient appelés *Campagnards* par le reste des Ethiopiens: ils portaient une longue barbe, et nourrissaient un grand nombre de chiens pour leur défense, et pour prendre des bœufs sauvages qui, vers le solstice d'été, venaient dans leurs contrées, et s'y fixaient jusqu'en hiver. Cynamimes.

Les *Blémyes*, ancien peuple d'Ethiopie, affectaient dès l'enfance de hausser les épaules, et d'y enfoncer si bien leur tête dont la chevelure couvrait la face, que les yeux et la bouche semblaient placés sur l'estomac; des écrivains amateurs du merveilleux ont dit qu'ils étaient sans tête. Blémyes.

Les *Monosceles* étaient aussi un peuple d'Ethiopie: les anciens racontaient que ces peuples lestes, excellents sauteurs, n'avaient qu'une jambe; on les appelait aussi *Sciopodes*, parcequ'en été leurs jambes leur servaient de parasol lorsqu'ils étaient couchés sur le dos. Monosceles.

Troglodytes. Les *Troglodytes* étaient un peuple des environs de la mer Rouge : les Grecs les nommerent ainsi parceque n'ayant ni maisons ni villes ils habitaient dans des antres et des cavernes. Ils étaient *nomades* (*a*), et circoncis. Leur vêtement, qui était de peau, ne couvrait que les hanches et les cuisses; l'arc selon les uns, et selon d'autres le dard et la fronde, étaient leurs armes favorites.

Mégabares. Ceux que l'on appelait *Mégabares* avaient pour armes des boucliers de cuir cru arrondis, et des massues garnies de pointes de fer. Leurs combats commençaient à coups de pierres; ils ne prenaient les armes que lorsqu'un d'eux était blessé.

Lorsque les Troglodytes combattaient les uns contre les autres, ce qui n'arrivait guere qu'à l'occasion des pâturages, le combat ne cessait qu'à l'arrivée de certaines vieilles dont la personne était sacrée, et qui se plaçaient entre les combattants.

Ces peuples étaient dans l'usage de mettre à mort ceux qui avaient des maladies incurables, qui avaient perdu quelque membre, ou qui avaient passé l'âge de soixante ans.

Ils liaient la tête des cadavres entre les jambes avec des branches d'aubépine, ils les plaçaient dans cette posture sur une colline, leur jetaient en riant des pierres jusqu'à ce qu'ils en fussent couverts; alors ils plaçaient au-dessus une corne de chevre, et se retiraient sans donner aucune marque d'affliction.

Pygmées. La fable parle des *Pygmées* et de l'extrême petitesse de leur taille. Aristote prétend qu'ils habitaient dans les cavernes voisines de l'Egypte; ils étaient, selon lui, en guerre avec les grues. La petite taille des Samoïedes,

(*a*) Voyez l'explication de ce nom à l'article des *Libyens*.

peuple moscovite des environs de Waigatz, peut les faire regarder comme des pygmées.

Sur une médaille d'Hadramout, ville de Byzacene (1 *bis*), Pl. I, 1 *bis*. est un vieillard affublé d'un manteau qui lui couvre le derriere de la tête; il a par-dessus une espece de thiare à écailles, triangulaire; sa barbe est peu longue; il tient des épis dans la main.

ÉGYPTIENS (*a*).

TOPOGRAPHIE ET ASPECT DE L'ÉGYPTE.

Topographie de l'Egypte.

Une longue vallée presque droite, très resserrée entre deux montagnes à pic dans plusieurs points, et ne présentant toujours qu'une coupe de rochers calcaires au centre du pays et graniteux dans l'extrémité sud; un fleuve d'environ 1000 metres de largeur, roulant des eaux rousses dans la crue et verdâtres dans la baisse, ayant la forme d'un Y renversé, et enfermant par conséquent une grande isle triangulaire; telle est la topographie générale que présente l'Egypte, isolée pour ainsi dire du monde par la Méditerranée au nord, les déserts de la Libye à l'ouest, de grands déserts entre le fleuve et la mer Rouge, enfin par l'Arabie pétrée à l'est. Je n'entrerai point dans les discussions qui se sont élevées sur l'état ancien de ce pays: Hérodote a donné une opinion qui depuis a trouvé beaucoup de partisans, c'est que la vallée de l'Egypte était autrefois une mer à-peu-près semblable à la mer Rouge, et que les atterrissemens du Nil l'ont reculée à ses limites actuelles: quoi qu'il en soit, les mouvements continuels qu'elle a tou-

(*a*) Cet article, tiré des mémoires de M. Martin, a été lu à l'assemblée des membres de la commission d'Egypte.

jours éprouvés et qu'elle éprouve encore ont fait naître sur la côte les lacs connus aujourd'hui sous les noms de Maréotis, Mahaddié, Etko (*a*), Bourlos et Menzaleh; autrefois se voyait encore plus à l'est le lac Serbouis; ils indiquent la place des sept branches ou canaux par lesquels le Nil se jetait dans la mer.

Sept bouches du Nil.

Menzaleh renferme les branches Pélusiaque, Tanitique, et Mendésienne; la Phatnitique coule à l'extrémité ouest du lac.

Bourlos renferme la branche Sebénitique. Non loin du lac Etko coule la Bolbitine, et enfin la Canopique tombait où est aujourd'hui le lac Mahaddié; le Maréotis ne recevait que le canal qui communiquait d'Alexandrie à Eleusine. Il ne reste de ces sept branches que la Phatnitique et la Bolbitine.

Déserts environnants.

Tout ce qui entoure ce pays ne présente que la nudité la plus affreuse. Denon a appelé ses environs une erreur de la nature; un horizon immense, dont la monotonie, à peine interrompue près des terres cultivées par un triste palmier, tient constamment le voyageur dans une anxiété cruelle, que cause l'illusion trompeuse d'une grande plage d'eau dans laquelle se réfletent même tous les objets qu'il apperçoit. Cet effet d'optique, dû à l'air atmosphérique mis en mouvement par la chaleur, est connu sous le nom de mirage: il a été décrit par M. Monge dans les Mémoires publiés au Caire.

Mirage.

Mais, si la vue fatiguée de ces tristes objets se repose enfin sur les bords du Nil, on est étonné de l'activité du mouvement vital que provoque ce fleuve sur tout ce qu'il touche. Il déverse tous les ans, quelques jours après le sol-

Inondations.

(*a*) Ce lac a été formé par une irruption de la mer en l'an 9.

stice d'été ses eaux sur les terres par des canaux que l'on ouvre et que l'on ferme à volonté avec de fortes digues à l'origine. La pente du terrain fortement marquée à l'ouest et au nord-ouest leur donnant en général un trop prompt écoulement, on les retient au moyen de grandes digues établies dans la largeur de la vallée entre le fleuve et la chaîne libyque. Lorsque les terres sont assez saturées, ce qui arrive ordinairement après cinquante jours, on coupe ces digues, et les eaux s'écoulent promptement par de grands canaux de dessèchement pratiqués à cet effet pour les porter à la mer. Ce pays ne connaît pas d'autres eaux, pas même celles des pluies, dont il tombe à peine quelques gouttes entre le solstice d'hiver et l'équinoxe du printemps : il n'est cependant pas exact de dire que le ciel y est sans nuages, comme plusieurs l'ont avancé ; à la vérité ils ne s'y forment ni ne s'y arrêtent, mais, poussés de la mer par le vent du nord-ouest qui y regne presque toute l'année, ils suivent avec vîtesse toute la vallée, et vont se précipiter sur les montagnes de l'Abyssinie, qui les condensent et les font tomber dans le Nil chargés de limon pour revenir à la mer. C'est à cette opération de la nature qu'est due l'existence de l'Egypte. Sa durée du solstice d'été au solstice d'hiver est une source d'agréments et de richesses pour ce pays : il présente pendant l'inondation l'aspect d'un golfe immense parsemé d'une infinité de petites isles ; car pour se mettre à l'abri des inondations, ces peuples ont toujours été obligés d'élever des monticules de terres, sur le plateau desquels sont construites toutes les habitations. Dès-lors les champs sont couverts de barques qui établissent la communication. Le dessus des digues, qui forment les seuls chemins praticables pen-

périodiques du Nil.

Système d'irrigation générale.

dant ce temps, ne peuvent servir qu'à arriver du fleuve au désert. Les habitants, à qui cette époque assure les bienfaits de leur terre féconde, s'abandonnent aux excès d'une joie immodérée; le jour, leurs barques sont parées de branches de palmier et de lotus; la nuit, la surface des eaux repete des milliers de feux qui imitent la scintillation des étoiles. C'est le temps des fêtes que leur ont transmis leurs ancêtres; car celles de leur nouvelle religion, qui n'est plus appuyée comme autrefois sur les phénomenes de leur pays, se trouvent avoir parcouru chaque trente-quatre ans toutes les époques de l'année solaire, parceque leur périodicité a pour base les révolutions de la lune.

Fêtes et réjouissances pendant l'inondation.

Pendant ce temps on observe avec soin les progrès de la crue du fleuve, d'où dépend la vie de trois millions d'hommes. Car quoiqu'on n'ait jamais vu d'année où cette crue n'ait dépassé le niveau du sol, il en est cependant beaucoup où les eaux ne le couvrent point, parceque le déversement dépendant des canaux, on les a laissés se combler, ce qui nécessite une plus grande élévation d'eau pour y couler, et par conséquent féconder les terres. Les années où la trop grande inondation amene la famine sont aujourd'hui très rares: celles où elles sont trop basses pour entrer dans les canaux ne sont que trop communes; et il ne faudrait cependant qu'une bonne administration pour leur faire produire toujours un effet constant.

Mesure des crues du Nil.

En l'an 8, réputée bonne, la crue effective, qui a commencé le 12 messidor et fini le 15 vendémiaire an 9, a été, au nilometre de Raoudah, de 14 coudées 17 doigts (7m9606). L'année précédente elle avait rempli peu de canaux et n'avait été que de (7m5276).

Lac Mœris.

C'est ici le lieu d'observer combien on doit se tenir en

garde contre une erreur que tous les voyageurs ont répétée d'après Hérodote, c'est qu'il avait été construit un lac qui portait le nom de Mœris, et qui était destiné à absorber les eaux dans les trop grandes inondations et les reverser dans la vallée lors des faibles crues. J'ai vu ce lac; il n'est point du tout fait de main d'homme, la nature seule en a fait tous les frais. Il n'y a de dû à l'art que le canal connu sous le nom de Belamah, qui y portait les eaux du Nil, mais qui n'y vont aujourd'hui que par un très petit ruisseau. Situé dans la partie basse du nome arsinoïte, ce lac peut bien avoir servi à un dessèchement plus prompt de la vallée; mais il ne peut jamais lui avoir rendu les eaux.

J'ai déja fait remarquer que le terrain de l'Egypte s'incline à l'ouest; c'est dans la partie la plus basse de cette direction que le Nil tombe dans le nome arsinoïte par une chûte d'environ 3 metres; de là les eaux vont couvrir toutes les terres du nome, qui par conséquent sont encore plus basses, et enfin vont se rendre dans le lac Mœris (aujourd'hui le Birk-el-Karoun), d'où elles ne peuvent pas remonter à leur point de départ (*a*). On pourrait tout au

(*a*) On a beaucoup erré sur la position de ce lac: Danville, sur la foi du P. Sicard, l'avait placé dans le nome héracléotique, sous le nom de canal Baten, qui n'a jamais existé; Baten désigne la position des terres et des nombreux canaux qui les arrosent dans le milieu entre la montagne et le fleuve; ce mot dérive du mot arabe *batn*, qui veut dire *ventre, milieu du corps*. Je développerai cette idée dans mon mémoire sur le *Fayoum*.

M. Gibert avait vu le Mœris dans le canal *Joseph*; mais la description de Strabon, d'Hérodote même, réprouve ces opinions, et montre que le lac Mœris n'a jamais été autre chose que le Birk-el-Karoun, ainsi qu'on le verra par la savante dissertation de M. Jomard l'aîné à ce

plus supposer qu'on leur livrait un autre passage de l'autre côté du lac, vis-à-vis Sennorés, pour se rendre à Memphis (*a*); mais le niveau des eaux actuelles, que j'ai estimé à environ 40 metres au-dessous du lit du fleuve à Bénis-souef, et à 25 metres seulement au-dessous des terres les plus élevées du nome arsinoïte, fait voir que pour revenir au fleuve elles devraient être à une hauteur telle que le nome entier ne serait plus qu'un golfe dans lequel les monuments les plus anciens d'Arsinoë et de Baiamont seraient sous les eaux.

Coupure de la digue du canal du Caire.

Quoi qu'il en soit, lorsqu'elles ont atteint de nos jours une hauteur suffisante pour couvrir la digue du canal qui les porte autour de la ville du Caire, les chefs du pays font avec solennité la coupure de cette digue, et le Nil se répand avec violence dans les différents quartiers, où il est attendu et reçu avec des transports d'alégresse et au bruit de mille instruments. C'est le temps du regne d'Osiris et de ses victoires sur Typhon.

Mais l'époque de ce phénomene passée, c'est-à-dire entre l'équinoxe de printemps et le solstice d'été, le pays change totalement d'aspect; Typhon reprend son empire, et répand sur la nature la tristesse et la mort.

A peine alors la hauteur des eaux du Nil suffit-elle pour la navigation des plus petits bateaux; la vallée ne présente qu'une terre desséchée et pulvérulente; plus de végéta-

sujet, et par la carte topographique que j'ai levée des nomes arsinoïte et héracléotique, qui fait partie de la carte générale d'Egypte, que l'on grave en ce moment au dépôt de la guerre, sous la direction de M. Jacotin, pour être annexée au grand ouvrage.

(*a*) Je n'ai reconnu aucune autre ouverture de Belamah à l'endroit où Pococke l'a placée, entre le Birk-el-Karoun et la montagne du Cheval.

tion. Les vents d'est, de sud, et de sud-ouest, remplissent par intervalle l'atmosphere d'un sable très fin qui porte par-tout les angoisses de la mort : s'ils forment des ouragans, ce qui n'arrive que trop souvent, ils font des ravages horribles; une chaleur étouffante absorbe tous les fluides vitaux; les eaux du fleuve n'ont plus de fraîcheur, les métaux même l'ont perdue, le disque du soleil est pâle et sans rayons, un horizon jaune teint tous les végétaux d'un bleu décoloré, les animaux effrayés errent dans les campagnes, et la nature semble toucher au moment de sa destruction, non point avec ce fracas qui précede ordinairement les orages en Europe, mais avec le silence de la mort. Vents chauds.

Malheur aux caravanes et aux voyageurs qui sont alors dans le désert! ils y trouvent leur tombeau. C'est ainsi que périt tout entiere une armée de cinquante mille hommes que Cambyse avait envoyée de Thebes pour détruire le temple de Jupiter Ammon.

HISTORIQUE DES PEUPLES.

Il est à-peu-près impossible de désigner la premiere époque de la civilisation de ce pays, même de celle où les sciences et les arts s'y sont introduits : tout semble au contraire y être né avec les premiers hommes; c'est d'eux que tous les autres peuples de la terre les ont reçus, et eux seuls ont laissé à l'admiration des derniers siecles à venir des témoins irrécusables de leur haute antiquité. La religion, née, comme dans tous les pays, du sentiment de la faiblesse des hommes, était appuyée sur les opérations les plus frappantes de la nature, dont la succession et la vérité avaient imprimé une vénération et une force Gouvernement théocratique des Egyptiens.

telles qu'elle se trouvait inhérente au premier sentiment de l'existence. Les prêtres augmenterent encore ce respect en couvrant ces vérités de voiles mystérieux, qu'ils ne leverent plus jamais sous les yeux du vulgaire: les sciences et les arts devinrent leur seul patrimoine, et ils adopterent entre eux un langage et des signes dont ils ne donnaient la clef qu'à des hommes dont ils avaient auparavant bien éprouvé le courage et la discrétion : eux seuls aussi devinrent maîtres absolus; ils tenaient les rois sous leur tutele, et le peuple dans l'ignorance la plus profonde: aussi les monuments des anciens Egyptiens ne nous présentent que des prêtres, des dieux, et des victimes. Néanmoins il est juste de dire que les lois et les réglements d'administration que les rois donnaient d'après leurs conseils ont fait long-temps le bonheur de ces peuples.

Précis historique depuis ses rois.

Cet ordre de choses dura jusqu'à l'invasion de Cambyse, fils de Cyrus, l'an 525 avant l'ere vulgaire, sous Psamminites, fils d'Amasis, le dernier des rois égyptiens, dont la longue succession se perdait dès-lors dans la nuit des temps (*a*). Ils n'avaient jamais connu la domination étrangere, ils avaient même, sous Sésostris, porté leurs armes victorieuses dans une grande partie de l'Asie, et particulièrement dans la Colchide, où ils avaient laissé une colonie et des inscriptions fastueuses. Mais depuis Cambyse, l'Egypte n'a jamais été gouvernée par ses propres rois. Elle devint d'abord une province de la Perse. Alexandre ayant détruit ce royaume, laissa à l'Egypte

(*a*) Hérodote dit que les Egyptiens comptaient un grand nombre d'années depuis Pan, et que c'est depuis Bacchus qu'on en trouve le moins, quoique depuis ce dernier jusqu'à Amasis on compte quinze mille ans. (Voyez la traduction de M. Larcher, tome II, page 121.)

après sa mort une nouvelle dynastie dont Lagus, un de ses généraux, fut le chef, et qui finit à Cléopâtre. Auguste en fit alors une province romaine qu'il érigea en préfecture. Elle faisait partie de l'empire d'Orient, lorsque, ne s'occupant que de vaines disputes théologiques, Héraclius la laissa passer sous le joug d'Amrou, lieutenant d'Omar, un des premiers successeurs de Mahomet qui commencerent la dynastie des califes. Sélim II, empereur des Turcs, l'enleva aux soudans, successeurs des califes, l'an 1517 de l'ere vulgaire; et depuis cette époque elle est encore province de l'empire d'Orient dont le siege est à Constantinople.

Diverses eres.

Jusqu'à la naissance de la religion chrétienne elle avait conservé ses dieux, ses mœurs et sa langue; mais depuis cette époque jusqu'à nos jours, tantôt sous la domination des chrétiens, tantôt sous celle des mahométans, elle n'a plus conservé que les usages que le climat a forcé ses vainqueurs d'adopter. Ces différentes époques ont donné naissance à plusieurs eres; et aujourd'hui que l'Egypte est divisée en autant de corps de nations qu'elle a connu de vainqueurs, chacun de ces corps suit l'ere qui lui est particuliere: ainsi les Coptes (*a*), que l'on regarde comme les seuls véritables indigenes, comptent de la persécution exercée contre eux par l'empereur Dioclétien, qui répond au 10 septembre 284 de l'ere chrétienne. Les Arabes et mahométans comptent de l'évasion de Mahomet de la Mecque, la nuit du 15 au 16 juillet 622 de l'ere chré-

(*a*) Plusieurs ont pensé, peut-être avec raison, que ce nom, que les Coptes eux-mêmes prononcent *goupti*, est l'étymologie du mot *égyptien*. Les Grecs terminant leurs mots en ως, appelaient les habitants du Nil γουπτιως, et en mettant l'article αι ils faisaient αιγουπτιως; d'où nous avons tiré Egyptien.

tienne. Leurs années sont composées de douze révolutions de la lune. Les Grecs suivent l'ere julienne telle qu'elle était avant la correction de Grégoire XIII, c'est-à-dire en retard de douze jours depuis 1800.

GUERRIERS.

Division des Égyptiens en classes.

Hérodote dit que sous les rois les Egyptiens étaient divisés en classes : les prêtres et les gens de guerre; Diodore et Strabon disent que toutes les autres n'étaient qu'une division d'une seule classe, désignée sous le nom de classe des laboureurs ou classe des artisans.

Hermotibies et Calasiries.

On connaissait les gens de guerre sous les noms d'hermotibies et de calasiries; après les prêtres ils jouissaient seuls de certaines marques de distinction.

Si nous nous en rapportons à Caylus sur l'explication de la table isiaque, les soldats se font reconnaître sur les monuments égyptiens à leurs ceintures hautes, placées audessus des reins, et dont l'excédant tombe jusqu'aux pieds. Les sceptres et les coiffures des prétendus soldats qu'il indique, et leurs occupations, me les font regarder comme des prêtres.

Les Egyptiens de l'armée de Xerxès avaient des casques dont le haut se divisait en deux; leur bouclier, concave d'un côté, avait sur le milieu de l'autre, qui était convexe, une éminence considérable. Ils avaient de grandes haches et de longues lances propres à combattre sur des vaisseaux.

Xénophon, dans son Institution de Cyrus, parle de cent vingt mille Egyptiens portant des boucliers qui les couvraient jusqu'aux pieds; ils étaient si grands qu'ils les empêchaient de voir et d'agir. Quelques uns portaient des

gerres, boucliers d'osier couverts de peau, ayant la forme d'un rhombe; ils avaient aussi de longues piques, et des *copides* ou haches à deux tranchants. Gerres. Copides.

Des corselets de lin tordu leur servaient de cuirasse : ils étaient armés d'une épée large et courte, et des joncs tissus tenaient lieu de casque aux soldats.

Leur vêtement, qui lorsqu'il fut employé par le peuple conserva toujours le nom de *calasiris*, consistait en une tunique de lin, simple d'abord, et dans la suite festonnée ou bordée de franges, qui leur descendait jusqu'aux talons, ce qui ne devait pas le rendre très commode à la guerre. Calasiris.

Quelques uns ont prétendu que ce peuple n'avait point de cavalerie; ce qui est difficile à accorder avec la grande facilité qu'ils ont de faire mouvoir cette arme sur leur sol, et qui leur a mérité à si juste titre aujourd'hui la réputation de premiers cavaliers de la terre; Moïse d'ailleurs, après son passage de la mer Rouge, remercie le Seigneur de ce qu'il a submergé le cheval et le cavalier. Cavalerie.

La figure d'un crocodile ou d'un chat était leur enseigne militaire. Enseignes militaires.

Les premiers rois d'Egypte, selon Diodore de Sicile, choisissaient pour leurs vêtements des peaux de lion, de taureau, de dragon, et d'autres animaux, afin de rendre leur aspect plus terrible; la tête de ces animaux leur servait alors de casque.

Le casque, dit-on, était une des marques de la royauté (*a*); on y ajoutait quelquefois des branches d'ar-

(*a*) Les soldats égyptiens de l'armée de Xerxès portaient des casques: ce n'était donc pas cette armure qui était la marque distinctive du roi, mais la maniere dont elle était décorée ou la matiere dont elle était faite. Hérodote dit que ceux que portaient les douze rois étaient d'airain.

bre, du feu, et des parfums. La haste pure faite comme un bourdon leur servait souvent de sceptre; elle était ordinairement terminée par une tête d'oiseau, ou de quelque autre animal que quelques uns ont pris pour la figure d'une charrue.

La statue de Sésostris qui, du temps d'Hérodote, se voyait encore sur le chemin d'Ephese à Phocée, et sur celui de Sardes à Smirne, représentait ce conquérant armé à l'éthiopienne, tenant un javelot d'une main et l'arc de l'autre; sur sa poitrine et d'une épaule à l'autre était écrit, « *J'ai conquis ce pays par la force de mon bras.* »

Costumes des Ptolémées. Pl. I, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8.

Il est néanmoins important d'observer que depuis les Ptolémées les rois et les reines d'Egypte (2, 3, 4, 5, 6, 7, 8) doivent être représentés avec le costume et la physionomie grecques : ils conserverent non seulement l'habit, mais même beaucoup d'usages de la Grece. Cosmas l'égyptien, dans un de ses manuscrits conservé au Vatican, donne le
9. dessin (9) d'une statue de Ptolémée Evergete, fils de Philadelphe, qui se voyait près d'*Axumis* en Ethiopie : son armure de la tête aux pieds est si juste au corps qu'il semblerait nu, si la face, le cou et les extrémités, qui sont les seules parties à découvert, n'indiquaient le contraire par la différence de couleur; un pan d'étoffe autour du corps lui sert de ceinture; son casque ne differe du pétase de Mercure qu'en ce qu'il est plus profond et plus évasé par le bas; il porte un petit bouclier ovale, et une pique d'environ 21 décimetres de longueur. On sait néanmoins que les Ptolémées portaient des cuirasses d'or, puisque ce fut à cette marque distinctive que fut reconnu le cadavre du frere de Cléopâtre dans la vase du Nil, où il s'était noyé.


Cléopatre
mezzabarbe 2
3 Vaillant
4 ibid.
Cleopatre epouse de
Ptolemée III evergete
beger 5
Berenice ep Ptolemée I
ant. d'here 6
Berenice
pelerin 7
Beremée ep. de Ptolemée III
ant. d'here
8
montf
11
Osiris et ses pretres
Caylus
10
Ptolemée evergete
montf
9
Caylus
12
Caylus Isis
14
Abyssin
Cosmas Egypt.
1
Eturus et son pretre
Caylus
13
Hadrumet
ville de Byzacene
Pelerin
1 bis
Pretre et sa fille
Caylus
15
Caylus
16

VÊTEMENTS.

Chaleur du climat.

Les observations sur la chaleur du climat pendant le séjour des Français ont donné, pour le *minimum*, au Caire, le 6 nivose an 7, 2 degrés de Réaumur au-dessus de zéro dans la nuit, et 15 degrés 3 dixiemes le même jour à midi; et pour le *maximum*, dans l'isle de Philéh, au-dessus de Sienne, le 28 fructidor à midi, le thermometre dans le sable est monté à 54 degrés, et à 34 degrés à l'ombre dans une barque sur le Nil. C'est en conséquence de cette chaleur excessive que ces peuples n'ont jamais pu se charger de trop de vêtements, quoique, comme je l'observerai plus bas, il soit nécessaire de se couvrir beaucoup à certaines heures de la journée. Ils portaient le *calasiris* qui a déja été décrit, mais il ne leur descendait que jusqu'au-dessus des genoux. On voit dans la mosaïque de Palestrine (pl. III) plusieurs figures avec ce vêtement, notamment celle qui auprès du temple tient un trident, celle qui conduit un bœuf, et celle qui est debout près d'une cabane: ils y ajoutaient quelquefois un capuchon (*a*); c'est le *gausappe*, dont les Romains adopterent l'usage. Ils portaient quelquefois par-dessus un manteau de laine blanche, qu'ils quittaient en entrant dans les temples, car les vêtements de laine étaient regardés comme impurs; il n'était même pas permis d'enterrer un cadavre qui en était revêtu: comme ils faisaient

Calasiris.

Pl. III.

(*a*) On donnait aussi le nom de calasiris à une robe que portaient les dames d'un certain rang (pl. III, 2, 3); le bas, qui était bordé, descendait jusqu'aux pieds; on le donnait encore à une espece de tunique laticlave qui, selon quelques auteurs, était de lin et de la même longeur: elle était en usage chez les prêtres phéniciens, et ceux de presque toutes les nations.

Pl. III, 2, 3.

plus de cas de la propreté que de la beauté, ils lavaient souvent leurs habits. Ce n'est plus tout-à-fait la même chose aujourd'hui; tous leurs vêtements sont de laine, et toujours très sales, quoiqu'ils lavent leur corps plusieurs fois par jour. C'était par un principe de propreté qu'ils se faisaient circoncire; la religion leur en fait maintenant un devoir.

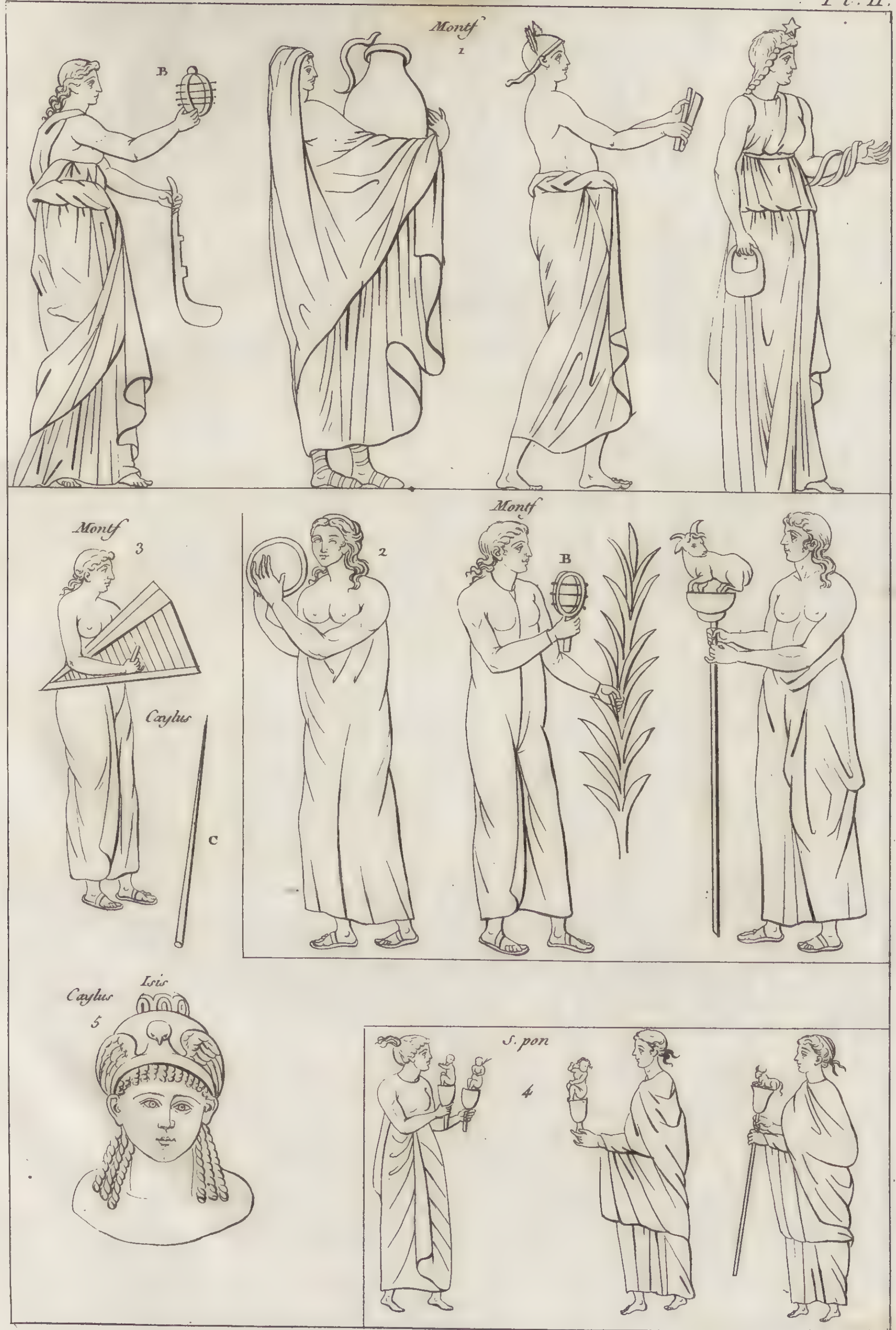
Les peintures des grottes d'Eleithias, dont je parlerai dans la suite, représentent les hommes appliqués aux travaux de l'agriculture vêtus seulement d'une piece de toile blanche attachée autour des reins; cette toile descend jusqu'au genou, et voile dans tout son contour la partie du corps comprise entre les hanches et le bas de la cuisse : ce costume est encore celui des laboureurs de l'Egypte moderne, qui ont seulement de plus une calotte blanche ou fauve d'un feutre grossier; cette calotte est devenue nécessaire depuis qu'on a adopté l'usage de raser la tête.

Vêtements des Egyptiennes.

Le vêtement des femmes était d'une étoffe ou d'une toile très légere, et si juste au corps que quelques unes de leurs statues semblent être nues; mais en les regardant de près on voit des plis sur certaines parties du corps, et des rebords qui saillent un peu au bas des jambes.

Sans la gorge et la chevelure il serait souvent difficile de distinguer les figures des femmes d'avec celles des hommes. Hérodote dit qu'elles ne portaient qu'un habit; c'était le plus souvent (pl. II, 1, 2, 3, 4) un vêtement qui laissait la gorge, les épaules et les bras découverts, et s'attachait sur l'estomac comme un tablier qui faisait plusieurs tours; quelquefois aussi c'était une longue tunique sans manches, ou

Pl. II, 1, 2, 3, 4.


Montf
1
B
Montf
3
Caylus
C
2
Montf
B
Isis
Caylus
5
S. pon
4

avec des manches plus ou moins longues; elles y ajoutaient souvent une camisole sans manches, ceinte par-dessus, ou une espece de manteau qui descendait jusqu'aux jarrets; ce vêtement, ainsi que la tunique sans manches, s'agençait de plusieurs manieres. Les femmes dans les peintures d'Eleithias sont vêtues d'une longue tunique blanche attachée au-dessous des mamelles, et descendant jusqu'au bas de la jambe; deux bretelles qui passent sur les épaules soutiennent la tunique: le visage des femmes n'y est point voilé comme dans l'Egypte moderne.

Plutarque assure que les femmes allaient nu-pieds; nous en voyons néanmoins sur des monuments avec des sandales et avec des babouches (pl. II, 2, 3). Chaussure. Pl. II, 2, 3.

Leurs statues prouvent qu'elles conservaient leur chevelure. La dépouille d'une pintade caractérisait la coëffure des reines d'Egypte (5); en général cependant la coëffure des femmes différait peu de celle des hommes: celle d'aujourd'hui a quelque ressemblance avec le *calathus*. Chevelure. 5.

Elles portaient des colliers, et des pendants d'oreilles ronds, et quelquefois énormes (pl. XII, 9, 10); elles plaçaient un bracelet près du poignet, et un autre au haut du bras, comme les femmes grecques. Aujourd'hui elles mettent de gros anneaux d'or ou d'argent autour de la jambe au-dessus des malléoles, et quelques jeunes filles du bas peuple dans le Saïd attachent un petit anneau à une de leurs narines. Bijoux. Pl. XII, 9, 10.

C'est chez ce peuple qu'a commencé l'usage des amulettes: les hommes et les femmes les suspendaient à leur cou; la forme la plus ordinaire était celle d'un scarabée, ou d'une divinité à tête d'animal; ils étaient de terre cuite, Amulettes.

et couverts d'un émail verd ou bleu; ceux des riches
Abraxas. étaient des pierres précieuses. Les *abraxas* ne parurent en quantité que vers la fin de la puissance de ce peuple. Aujourd'hui encore ils pendent sur l'œil gauche un grain de corail attaché à leur turban par un fil, pour détruire, disent-ils, le mauvais effet du regard de l'envieux; et ils portent avec grand soin des talismans, qui ne sont autre chose que des paroles mystérieuses écrites par un iman ou un santon; ces talismans doivent, à ce qu'ils croïent, les préserver de toutes sortes de maux.

Coëffure des Egyptiens.

Les Egyptiens, du temps d'Hérodote, allaient nu-tête; les gens du peuple sont néanmoins représentés sur les monuments avec des bonnets plus ou moins profonds, quelquefois avec un chapeau fait comme celui des Chinois (pl. IV).

Pl. IV, mosaïque.

Leur coëffure était en certaines occasions variée selon l'état et le rang des personnes: elles étaient légeres quoique très volumineuses; car les corps ronds que l'on voit sur la tête de quelques statues ne représentent que des
Pl. I, 10. disques très minces (10). Diodore de Sicile nous apprend que les gens chargés de distribuer la nourriture aux animaux sacrés ne paraissaient qu'avec les marques de cet honorable emploi, qui indiquaient le genre d'animaux dont ils étaient les gardiens. Caylus pense avec raison que c'est la véritable explication des figures d'hommes repré-
10, 11, 12, 13. sentées avec des têtes d'animaux (10, 11, 12, 13).

Les statues des dieux, des rois, ou des prêtres ont un chaperon flottant sur les épaules; les bouts, qui tombent par-devant, ont la forme tantôt plate, tantôt cylindri-
14, 15. que (14, 15); d'autres ont un bonnet en forme de mitre,
16. ou aplati par le haut (16).

Bijoux et parure.

Ils ne portaient point d'anneaux, mais ils enrichissaient leurs chaussures de cigales d'or: ils voulaient montrer

par là qu'ils étaient véritablement indigenes, et qu'ils n'avaient jamais été colonie d'aucun autre peuple.

Ils faisaient un grand cas des plumes d'autruches dans leur parure.

Ils avaient les roux en horreur, parceque c'est la couleur qu'ils supposaient à Typhon, l'ennemi d'Osiris; ils regardaient les cheveux, la barbe, et les poils qui croissent sur le corps comme impurs; ils se rasaient souvent jusqu'aux sourcils avant de sacrifier, ou dans leurs deuils religieux, comme lorsqu'ils pleuraient la mort de leur dieu Apis; ils se rasaient alors jusqu'à l'arrivée du nouvel Apis; au contraire ils laissaient croître leurs cheveux et la barbe pour un deuil de famille. Chevelure.

Osiris partant pour une expédition fit vœu de ne raser sa tête qu'après son retour en Egypte: les voyageurs observaient la même chose.

USAGES ET MOEURS.

Quoique ce peuple ait toujours, en raison de son climat et de la singularité de son fleuve, différé beaucoup de mœurs et d'usages avec les autres peuples, et que les changements de quelque nature qu'ils soient aient toujours été extrêmement difficiles à s'introduire parmi eux, néanmoins il est certains objets sur lesquels ils different beaucoup aujourd'hui des usages de leurs ancêtres; je veux parler particulièrement de ce qui concerne les femmes. Hérodote fait une longue enumération des différences qui les caractérisaient alors: les autres nations, dit-il, font la toile en poussant la trame en haut, les Egyptiens en la poussant en bas; les hommes portaient les fardeaux sur la tête, et les femmes les portaient sur les épaules; elles urinaient debout, et eux accroupis; ils se renfer- Usages et mœurs.

maient dans leurs maisons pour les autres besoins naturels, mais ils mangeaient dans les rues, et souvent avec les bêtes; ils regardaient comme infâmes ceux qui se nourrissaient de froment et d'orge, eux ne mangeaient que l'*olyre*, ou *zéa*, seigle blanc que nous connaissons sous le nom d'*épautre*. Les femmes, ajoute Hérodote, vont sur la place et s'occupent du commerce, tandis que les hommes, renfermés dans leurs maisons, travaillent à la toile. Ces fonctions prouvent, ainsi que l'observe très bien M. Larcher, que les femmes avaient plus d'autorité que leurs maris: Hérodote ne le dit pas précisément, mais Diodore en convient; et il pense que les Egyptiens voulurent perpétuer par cet usage la reconnaissance qu'ils avaient du gouvernement bienfaisant d'Isis. Il était formellement stipulé dans le contrat de mariage que la femme sera *la maîtresse de son mari*, et que *celui-ci lui obéira en tout;* ils différaient en cela des autres nations. Cet usage a bien changé et néanmoins il differe encore essentiellement des autres peuples. Les femmes, qu'ils achettent aujourd'hui à prix d'argent, ne sont que leurs esclaves; elles sont reléguées dans une partie inaccessible de la maison; elles ne peuvent se montrer aux yeux d'aucun homme, pas même de l'ami le plus intime du maître, si ce n'est du consentement de celui-ci; étrangeres à tout ce qui se passe dans la maison, même aux soins du ménage, elles ne peuvent se montrer dans les rues que montées sur des ânes, entourées de plusieurs domestiques, et masquées par une large bande de toile de coton qui descend jusqu'aux pieds.

Je n'étendrai pas davantage cette comparaison qui établissait alors comme aujourd'hui une si grande différence entre leurs usages et ceux des autres peuples.

Les vieillards étaient très respectés ; de même qu'à Sparte, les jeunes gens leur cédaient le pas et se levaient s'il en survenait quelqu'un lorsqu'ils étaient assis. Politesse.

Lorsqu'on se rencontrait, au lieu de compliments on se contentait de s'incliner en baissant la main jusqu'aux genoux.

Elien dit que les prêtres étaient les juges de la nation. Tribunaux, juges. Chaque ville avait bien ses juges particuliers, mais le tribunal suprême, qui siégeait à Thebes, était, suivant Diodore, composé de trente juges, dont dix étaient tirés d'Héliopolis, dix de Memphis, et dix de Thebes. Ils choisissaient entre eux le plus homme de bien, et l'établissaient leur président : la ville d'où il sortait envoyait ensuite un autre juge en sa place. Il portait au cou une chaîne d'or où était suspendue une image formée par l'arrangement de plusieurs pierres précieuses; on l'appelait la vérité. Cette figure avait les yeux fermés; et il était enjoint au président de l'avoir toujours devant lui afin qu'il ne la perdît jamais de vue. Lorsqu'on allait procéder au jugement il prenait la figure de la Vérité dans sa main; on ouvrait les huit volumes des lois, l'accusateur présentait un mémoire circonstancié, l'accusé y répondait; et après quelques répliques de part et d'autre les juges prenaient les pieces et délibéraient; après quoi le président touchait en silence avec la figure de la Vérité celui qui avait gagné sa cause.

Les Romains, après la conquête de l'Egypte, n'y envoyerent d'abord que des chevaliers pour préfets, dans la crainte d'alarmer ce peuple par l'appareil des licteurs et des ornements proconsulaires.

Les Egyptiens étaient sobres dans leurs repas, leurs Repas. rois même vivaient très frugalement. Ils se nourrirent long-

2. 4

temps de la plante nommée *agrostis*, qu'ils portaient à la main lorsqu'ils allaient dans les temples; ils mangeaient aussi la fleur de lotus dont je parlerai plus bas. J'ai déja dit qu'ils se nourrissaient de pain d'épautre dont ils pêtrissaient la farine avec les pieds; ils donnaient à ces pains une forme pointue. Ils mangeaient crus des poissons séchés au soleil, ou salés, ainsi que des cailles, des canards, et des petits oiseaux; après les avoir salés ils en faisaient rôtir ou bouillir quelques uns. Ils s'asseyaient à table; on leur présentait successivement les mets, et chacun prenait ce qui lui faisait plaisir. Les gens riches étaient dans l'usage, sur la fin du repas, de montrer à leurs convives un cercueil avec une figure en bois d'une ou deux coudées de long qui représentait parfaitement un mort, et on leur disait: « Jetez « les yeux sur cet homme, vous lui ressemblerez après « votre mort; buvez donc maintenant et vous diver- « tissez. »

Boissons. Leur boisson était une espece de biere, en grec βρύτος, et une autre ζύθος, que l'on faisait avec de l'orge; mais le houblon était inconnu en ce pays; ils y suppléaient avec du chervi et du lupin qui donnaient l'amertume, de même que la racine d'une plante qui venait d'Assyrie, et que Saumaise croit être le *gingidion*.

Le vin était très rare, du moins dans la partie destinée à la culture du bled; ils buvaient dans des coupes d'airain recourbées en forme de corne, c'est ce qu'on appelait le
Pl. IV et V. *rhyton*. (pl. IV et V.)

Ces usages sont bien changés; ils ne se servent point de tables, mais ils étendent sur le parquet un tapis dont les quatre côtés sont bordés d'une grande quantité de petits pains ronds; au milieu sont des plats remplis de riz à demi

crevé dans lequel ils mettent des poules, du mouton, et du buffle rôti ou bouilli; car ils mangent peu de bœuf, à cause des épizooties qui affligent souvent ce pays; ensuite on sert des ragoûts aromatisés, des herbes, des gelées, des confitures, et du miel non préparé; enfin le repas finit par de petits plats de fruits et de laitage très parfumés : on place à côté de chaque convive plusieurs limons dont il exprime le jus sur tous les mets qui lui conviennent. On s'accroupit autour de ce tapis avec les jambes croisées, et chacun prend le riz avec ses doigts, arrache la viande avec ses ongles, trempe le pain dans les ragoûts, et s'essuie les mains et les levres avec un autre morceau de pain. Il n'y a ni sieges, ni assiettes, ni fourchettes, ni serviettes, ni gobelets. Ils ne peuvent boire que de l'eau; les boissons fermentées leur sont sévèrement défendues par la religion; cette eau est présentée dans des vases d'une terre très poreuse, qui, exposés quelques instants à un léger courant d'air, donnent à l'eau une grande fraîcheur. L'eau du Nil jouit d'une très grande pureté; d'après l'analyse faite sur les lieux on a reconnu qu'elle ne tient de matieres étrangeres en dissolution que la deux mille trois centieme partie de son poids, tandis que l'eau de la Seine en tient la quinze cent vingtieme partie. Ils boivent tous dans le même vase qu'on a soin aussi de parfumer dans l'intérieur. Ils restent très peu de temps à leur repas; et à peine ils ont quitté les bords du tapis, que les gens du second ordre viennent les y remplacer, et sont ensuite rapidement relevés par les domestiques, même par des étrangers que ceux-ci amenent; de maniere qu'il ne reste jamais rien de ce qui a été servi. Immédiatement après le repas ils lavent avec de l'eau de savon leurs mains et leur barbe; on donne à chaque

convive une pipe et une tasse de café sans sucre, et on répand avec profusion de l'eau rose sur toute sa personne: pendant tout ce temps on fait entendre assez souvent chez les riches une musique qu'ils trouvent délicieuse.

Musique. Je ne m'étendrai pas beaucoup sur cet article susceptible d'un trop grand intérêt pour mes connaissances dans cet art: il a excité parmi tous les Français une trop grande diversité d'opinions pour que je puisse en donner une idée certaine. Je dois cependant dire qu'en général leur musique actuelle paraît criarde et discordante pour des oreilles encore remplies de cette mélodie douce et sentimentale qui caractérise notre musique; mais que nous avons vu toutes les femmes européennes, même les italiennes qui étaient depuis long-temps en Egypte, s'extasier à un concert égyptien, apprécier avec un tact singulier toutes les nuances d'un rhythme qu'avec la meilleure volonté du monde nous ne pouvions trouver agréable; ce qui nous attirait leurs sarcasmes, et nous faisait passer dans leur esprit pour des gens de mauvais goût. A une fête que nous donnions aux principaux du pays à Rozette pour l'anniversaire de la naissance de Mahomet, une voix justement admirée au théâtre des Arts à Paris, voulut leur faire goûter les beautés de ces airs sublimes qui depuis dix ans ont fait en France autant de héros que de soldats; le célebre musicien y mit tout le sentiment dont l'art était susceptible: il nous électrisa tous; les Egyptiens seuls resterent froids, se disant à l'oreille avec un sourire mystérieux que nous faisions des prieres pour le succès de notre armée qui dans ce moment-là était aux prises avec les Mamelouks. Telle est la puissance de l'habitude; nos passions, et par conséquent nos jouissances, ne sont que les résultats de

notre éducation. M. Viloteau, dans un mémoire savant et plein d'érudition, est entré dans les plus grands détails sur la musique des anciens, et particulièrement sur celle des Egyptiens. Ce travail ne sera pas un des moins précieux du grand ouvrage sur l'Egypte : je dois y renvoyer les lecteurs curieux de ces détails ; il me suffira de dire que ce peuple avait autrefois en horreur le son de la trompette à cause de sa ressemblance avec le cri de l'âne. Un de ses instruments militaires était le tympanon (2), fait comme nos tambours de basque. Instruments. Pl. II. Tympanon, 2.

Le sistre (B) était un cerceau de métal oblong, traversé par un certain nombre de baguettes dont le bruit servait à marquer la cadence (pl. VI, 1, 9). Sistre, B. Pl. VI, 1, 9.

La flûte égyptienne (pl. II, C) avait plusieurs trous dont le nombre était arbitraire ; on ne laissait ouverts que ceux qui étaient nécessaires pour le mode, on fermait les autres avec des clavettes. Flûte, pl. II, C.

Les Egyptiens ont toujours eu un grand penchant à la volupté, sans cependant employer ni même connaître cette délicatesse qui a toujours distingué les Occidentaux. Ils en faisaient autrefois une des pratiques de la religion, et aujourd'hui la religion leur en fournit les occasions et les prétextes. Parmi les grandes villes, Canope et Métellis étaient le rendez-vous des plaisirs de tous les genres ; c'était là, dit Strabon, que les vieillards retrouvaient la jeunesse, les malades la santé, et les femmes la fécondité : ces villes si délicieuses n'offrent plus qu'un aspect triste et sauvage. Mais si Canope n'a conservé aucune trace de ses mœurs, il n'en est pas de même de Métellis, que l'on voyait sur la branche bolbitine : Vénus avait dans cette ville un temple qui lui était consacré ; ses prêtresses se prostituaient aux Danse.

étrangers, et ce pays tirait sa richesse et sa réputation de cet usage. Métoubis, qui lui a succédé, n'a rien changé aux pratiques de ce culte; c'est là l'école de ces femmes publi-
Ghazié. ques connues en Egypte sous le nom de *ghazié*, qui, comme les bayaderes des Indes, vont développer leur talent et se faire connaître dans les cafés, où, couvertes seulement d'une longue tunique de gaze colorée, elles font entendre des chansons dont elles modulent les tons par le bruit de petites castagnettes de cuivre attachées au pouce et au doigt du milieu, et par un petit tambour de basque en forme de molette d'imprimerie : elles donnent à leurs hanches des mouvements vifs et voluptueux; et le grave auditoire laisse à peine échapper un rire bruyant et grossier aux images les plus indécentes de l'emportement des sens qui caractérisent cette danse lascive. Les voyageurs ont toujours mal-à-propos confondu cette
Almés. classe de femmes avec celles connues sous le nom d'*almés*, mot arabe qui veut dire *savante*, tandis que le mot *ghazié* veut dire *errante pour gagner sa vie*. La profession des almés, d'ailleurs très estimée et considérée, se réduit à chanter dans les maisons, et jamais en public, des morceaux de poésie érotique, sacrée, ou héroïque, et à exécuter quelques danses qui ont rapport à leur chant. Ces femmes sont admises dans toutes les fêtes que les grands se donnent entre eux; et cependant ils ont un souverain mépris pour la danse, c'est le comble du déshonneur pour un homme qui serait surpris dans cet exercice: car s'ils tolerent, s'ils encouragent même ce talent parmi les femmes, puisque les almés sont les institutrices de leurs filles, ils portent le plus grand soin à écarter de l'éducation des hommes tout ce qui peut tendre à dissiper leur gravité.

AGRICULTURE.

J'ai déja donné une légere idée du système général des irrigations ; je dois actuellement entrer dans quelques uns des détails qui reglent l'aménagement des terres et toutes les opérations de l'agriculture.

Epoques de l'année agricole.

Le régime du fleuve divise l'année en trois grandes époques ; la premiere, pendant laquelle les eaux couvrent le sol, commence un mois après le solstice d'été, et finit un mois après l'équinoxe d'automne ; pendant la seconde qui suit, les eaux s'écoulent à la mer jusqu'au solstice d'hiver ; et pendant la troisieme, les terres sont parfaitement libres jusqu'au renouvellement. L'agriculture, dégagée des entraves que lui donnent dans les autres pays la température et les variations des saisons, conforme ses travaux à ces trois époques. Aussi toutes les semences se font dans le mois qui suit l'équinoxe d'automne, et les récoltes dans les deux mois dont l'un précede et l'autre suit l'équinoxe du printemps. Cette regle n'a d'exception que dans quelques cantons et pour quelques especes de culture particuliere, telles que le riz, l'indigo, le coton, le tabac, et le sucre.

Arrosement.

Les arrosements se font de deux manieres, suivant la position des terres et le genre de culture, ou par le déversement naturel des eaux, ou à force de bras ; le premier moyen nécessite peu de travaux. Les auteurs anciens assurent que les Egyptiens ne labouraient ni ne fumaient la terre avant de l'ensemencer : lorsque les eaux de l'inondation ne la couvraient plus, et pendant qu'elle était encore dans l'état de boue, dit Hérodote, ils y jetaient la semence, après quoi ils faisaient fouler aux pieds des animaux tout ce qui était ensemencé.

Ensemencement.

Cet usage n'est représenté dans aucune des scenes de l'agriculture peintes dans les grottes d'Eleithias ; mais on ne peut pas en conclure que les écrivains ont altéré la vérité, puisqu'on ne voit non plus dans ces scenes rien de relatif aux arrosements, et cependant ils arrosaient leurs terres; d'ailleurs cet usage est encore suivi dans toute la haute Egypte : mais comme quelquefois après le retrait des eaux la chaleur surprend trop les terres et fait naître des vers ou autres insectes nuisibles à la semence, on fait quelques légers sillons, pour donner de la fraîcheur, et faire mourir ces insectes, ensuite on donne un autre léger labour par-dessus la semence.

La houe, faite comme un A dont une branche aurait été alongée, fut le premier instrument employé par les Egyptiens pour façonner la terre; tous les monuments le représentent entre les mains des divinités.

Ensuite vint la charrue sans roues, encore en usage aujourd'hui. Après ce léger travail on n'a plus rien à faire jusqu'à la récolte.

Récolte.

Les détails de cette derniere opération, si peu connus jusqu'à ce jour (puisque les monuments des Egyptiens ne représentent, comme je l'ai déja observé, que des cérémonies religieuses) se trouvent peints sur les parois de deux grottes creusées dans la montagne près le village d'Eleits (l'ancienne *Eleithias* ou *Lucine*). Les copies de ces scenes, prises avec leurs couleurs par M. Cecil, seront données au public dans le grand ouvrage sur l'Egypte; mais M. Costas en a publié au Caire une description si intéressante et si exacte, que je ne puis me résoudre à y renvoyer le lecteur; quoiqu'un peu étendue pour les bornes de cet

ouvrage, je saisis avec empressement cette occasion de la faire connaître.

«Dans les peintures des grottes d'Eleithias, dit M. Costaz, les moissonneurs se servent de faucilles, auxquelles nos faux seraient semblables si on leur mettait un manche très court; ils travaillent sans se courber, se contentant de couper l'épi, et laissant la paille debout; des femmes et des enfants ramassent les épis, et les mettent dans des poches à bretelle semblables à celles que les Bédouins suspendent aujourd'hui à la bouche des chevaux pour leur donner de l'orge.

Moyen de rafraîchir l'eau.

« Au bout du champ on voit un appareil dressé pour préparer l'eau destinée à désaltérer les moissonneurs; cette eau est contenue dans des jarres posées sur des bâtis à quatre pieds; un homme agite un éventail auprès pour renouveler continuellement l'air, et hâter par-là l'évaporation de l'humidité que les parois des jarres laissent transsuder, ce qui ajoute à l'action réfrigérante de ces vases.

« La rentrée des récoltes se fait par des hommes, et non sur des bêtes de somme, ni sur des chars. On met les épis dans de grands paniers dont le bord est garni de deux anses, par lesquelles ont fait passer un long levier; deux hommes placent les extrémités de ce levier sur leurs épaules, et portent le panier à l'endroit où se fait le battage. Dans le tableau qui représente cette opération on a rassemblé sur l'aire une quantité suffisante d'épis que l'on fait fouler aux pieds par quatre bœufs; un homme, armé d'un fouet à double laniere, les suit, et ne leur permet pas de s'arrêter; un autre homme, muni d'un rameau comme d'un balai, amene les épis vers l'aire à mesure qu'ils en sont écartés par les pieds des bœufs. »

Battage.

On n'y fait point usage du traîneau à rondelles, dont les habitants de l'Egypte se servent aujourd'hui pour battre le bled; je vais en donner le détail déja publié par mon collegue M. Girard.

Plaustrum punicum, ou chariot de battage.

Ce traîneau n'est autre chose que la chaise roulante des anciens, connue sous le nom de *plaustrum punicum :* elle est composée d'un châssis horizontal formé de quatre pieces assemblées d'équerre entre elles; deux de ces pieces reçoivent parallèlement aux deux autres trois essieux de bois sur lesquels sont fixées par leur centre trois ou quatre roues de fer plat de 4 décimetres de diametre; tout l'assemblage est ainsi mobile horizontalement sur les roues, dont la disposition est telle que celles fixées sur le même essieu correspondent au milieu de l'espace compris entre celles fixées sur l'essieu suivant: ce châssis est surmonté d'une espece de siege, où se place le conducteur des bœufs qui y sont attelés; il le promene sur la couche de gerbes disposée autour d'une meule, et détache ainsi les grains de leur épi; après quoi on fait la même opération avec des roues tranchantes pour hacher la paille, car on ne la donne jamais entiere aux bestiaux. On rentre ensuite la récolte, c'est-à-dire on dispose les grains et la paille en tas autour des villages; ce qui évite le grand nombre de bâtiments d'exploitation nécessaires en Europe.

Vannage des grains.

L'opération du vannage se fait dans les peintures d'Eleithias en laissant tomber le grain avec sa balle au travers d'un courant d'air; à cet effet les vanneurs se servent d'une calebasse évidée, et divisée suivant la plus grande dimension en deux parties égales: l'étranglement de cette sorte de courge donne à chaque main la facilité de saisir la moitié de la calebasse qu'elle doit manœuvrer; l'ouvrier

écarte ces deux moitiés pour prendre le bled dans le tas, il les rapproche pour élever ce qu'il a pris, et les entr'ouvre pour le laisser retomber.

Tout le grain vanné est réuni en un tas; six hommes sont occupés, soit à le mesurer et à le mettre dans des sacs, soit à porter les sacs dans une maison voisine; un septieme homme, accroupi sur le tas, tient à la main un style avec lequel il écrit sur un livre : il y a auprès du tas deux hommes qui aident à remplir et à charger les sacs; l'un d'eux est retourné du côté de l'écrivain, et paraît lui adresser la parole, probablement pour l'avertir d'écrire le nombre de mesures qui viennent d'être emportées.

Ces peintures représentent aussi les détails de la récolte du lin et de la vendange.

Les hommes et les femmes travaillent indistinctement à la récolte du lin; ils arrachent cette plante, et la mettent en javelles pour être emportées à dos d'homme vers un ouvrier chargé de séparer la graine, ce qu'il fait avec un peigne dont les dents sont espacées d'une quantité plus grande que le diametre de la tige, mais moindre que celui de la graine; le talon du peigne pose sur le sol, le côté des dents est relevé au moyen d'un support: l'ouvrier maintient le tout en place par la pression de son pied; il prend une poignée de lin, et tient le sommet de la plante tournée vers le bas; il passe le lin entre les dents du peigne: alors la graine, trouvant un passage trop étroit, demeure au-dessous du peigne, et se sépare de la tige sans que celle-ci soit endommagée. Récolte du lin.

Les dégradations que le temps a fait souffrir aux peintures qui représentent les vendanges ont rendu ce sujet un peu confus; il est pourtant impossible de le méconnaître. Vendanges.

Des ouvriers remplissent des paniers de fruits bleus et sphériques, comme les grains de raisin; ils détachent ces fruits du milieu d'un massif verd, disposé, comme dans la mosaïque de Palestrine, en berceau composé de feuillages, dont quelques uns présentent sur les bords des découpures semblables à celles du pampre; le massif est soutenu sur des tiges contournées comme celles de la vigne; ce qui ne laisse aucun doute: à mesure que les paniers sont remplis on les porte vers une auge plate, dans laquelle on rassemble tous les produits de la vendange; six hommes, groupés par trois, sont debout dans l'auge; ils se soutiennent avec les mains à des cordes suspendues à une traverse horizontale que supportent deux poteaux terminés en fourche; ces hommes font avec leurs pieds des mouvements très fréquents et très vifs, et expriment ainsi le jus du raisin.

Douze jarres, disposées en deux groupes de six, sont placées sur un plan plus éloigné; un homme verse une liqueur dans l'une d'elles: c'est probablement le vin qu'on a fait à côté.

J'ai déja observé que les peintures d'Eleithias ne représentent rien de relatif à l'arrosement des terres; je vais donc y suppléer en faisant connaître les moyens que l'on emploie aujourd'hui, et dont la simplicité atteste la haute antiquité.

Machines pour les arrosements.

Les terres qu'on arrose à force de bras sont celles situées sur les bords du Nil, trop élevées pour recevoir immédiatement les eaux de l'inondation: les produits de ces terres sont d'environ un sixieme plus fort que les autres, mais les frais sont doubles.

On se sert de deux différentes machines pour élever

l'eau et la répandre sur les terres; l'une est un levier suspendu vers le tiers de sa longueur à une traverse que soutiennent deux montants établis sur la berge; à l'extrémité de la branche la plus courte du levier est appliquée une masse de terre séchée, pour former balancier, et à l'autre est attachée par un lien flexible une longue verge qui porte un seau de cuir, avec lequel un homme éleve 6 metres cubes d'eau en une heure de temps à une hauteur d'environ 3 metres: cette machine est connue et employée dans les parties méridionales de la France pour élever l'eau des puits peu profonds.

La seconde machine est une roue à pots, autour de laquelle tourne une échelle de cordes de palmiers, dont la longueur est proportionnée à la profondeur des eaux; les pots tiennent à cette échelle en forme de chapelet; la roue est mise en mouvement par deux bœufs attachés au centre d'une grande roue dentée, dont les alluchons engrainent ceux d'une autre roue dentée plus petite, et au centre de laquelle est fixé l'arbre qui fait tourner la roue à pots: cette machine éleve environ 20 metres cubes d'eau par heure à 3 metres de hauteur.

Je dois renvoyer pour de plus grands détails sur l'agriculture moderne de l'Egypte à l'intéressant mémoire de M. Girard, publié au Caire en l'an 9.

NAVIGATION ET COMMERCE.

Navigation du Nil.

Le Nil n'est navigable qu'en Egypte; au-dessus, depuis la cataracte près l'isle de Philéh, son lit est parsemé de rochers de granit qui le rendent impraticable. On se servait autrefois d'esquifs composés de courroies formant un tissu impénétrable: les Egyptiens en faisaient, selon

Hérodote, avec les tiges d'une plante semblable au lotus; on les divisait en morceaux d'environ 2 coudées de long, on les liait entre eux, et les joints intérieurs étaient remplis et couverts de roseaux: ils n'y employaient quelquefois que le papyrus, qu'ils croyaient avoir la vertu d'écarter les crocodiles.

Selon Strabon et Juvénal ils naviguaient quelquefois dans des vaisseaux de terre cuite; ils en avaient qui n'étaient composés que de joncs: leurs voiles n'étaient d'abord que des roseaux nattés; ils en eurent ensuite de papyrus; elles étaient carrées et suspendues comme les nôtres à des vergues horizontales: c'est ainsi qu'on les voit représentées dans les peintures des grottes d'Eleithias.

La mosaïque de Palestrine offre aussi des barques sur lesquelles sont construites des maisonnettes de bois léger, où l'on se rassemblait pour se réjouir et prendre le frais; ces barques, qui servaient d'ailleurs à voyager, étaient faites pour porter la voile, ou aller à la rame (*a*): un gouvernail, quelquefois deux étaient attachés sur le flanc et non à la poupe. On voit sur la même mosaïque d'autres barques sans voiles ni maisonnettes.

Ces usages sont encore absolument les mêmes: on peut observer seulement que les paysans ont réuni les deux manieres décrites par Hérodote et par Strabon et Juvénal; ils font une espece de radeau triangulaire avec des branches de palmiers fortement liées entre elles, et ils attachent par-dessous des citrouilles séchées et vides, en ayant l'attention de mettre les pointes en bas.

(*a*) Hérodote observe que ce peuple, au lieu d'attacher en-dehors les cordages et les anneaux ou crochets des voiles, selon l'usage reçu partout ailleurs, les attachait en-dedans.

Quelques uns même traversent le fleuve sur des gerbes de paille, en se servant de leurs jambes pour avirons.

Les transports sur tous les points de l'Egypte ne se font que par eau; les barques, qui vont toutes à la voile, poussées par les vents constants du nord et nord-ouest, remontent le fleuve avec la même rapidité qu'elles le descendent; elles n'éprouvent de retard que lors de la baisse des eaux. Pour communiquer du Nil à Alexandrie, de nouvelles barques faites exprès prennent les marchandises à l'embouchure du fleuve, et les transportent par mer dans ce port, où se font les échanges avec les marchandises d'Europe. La position de l'Egypte, qui la place au milieu des nations les plus étangeres l'une à l'autre, et qui ne peuvent se communiquer avec quelques facilités que par son intermédiaire, semble l'avoir destinée à être le centre ou le dépôt du commerce du monde: touchant l'Europe et le nord de l'Asie par la Méditerranée, et les Indes orientales par la mer Rouge, sur laquelle les anciens Egyptiens avaient plusieurs ports, tels que Bérénice, Myos-Ormos et Arsinoë; il ne lui a toujours manqué pour détruire alors la puissance de Palmyre, et de nos jours pour rendre nulle la découverte du cap de Bonne-Espérance par les Portugais, que de faire communiquer les deux mers; et Canal de Suez. ce trajet n'aurait pas plus de 13 myriametres de longueur entre Péluse et Suez, et moins encore entre le Nil et Suez. Ce canal aurait pour but d'aller directement aux Indes par la Méditerranée et la mer Rouge en un mois ou six semaines, au lieu de cinq ou six mois qu'exige la route par le cap de Bonne-Espérance. Ce canal, suivant ce que disent les anciens, a souvent été commencé et abandonné: Necos, fils de Psammitichus, dit Hérodote, entreprit le

premier de le creuser, mais l'oracle lui annonça qu'il ne travaillait que pour les barbares, et il le laissa; Darius, roi de Perse, le fit continuer: ici les idées se confondent; on a prétendu que Darius l'avait abandonné, parcequ'on lui fit craindre une irruption de la mer Rouge sur les terres d'Egypte, mais que Ptolémée l'acheva, et y fit dans des lieux commodes des écluses, que l'on ouvrait et que l'on fermait selon le besoin.

Cependant Hérodote dit: « Ce canal a de longueur quatre « journées de navigation, et assez de largeur pour que deux « triremes puissent y voguer de front. L'eau dont il est « rempli vient du Nil, et y entre un peu au-dessus de Bu- « bastis: ce canal aboutit à la mer Erythrée, près de Pa- « tumos ville, d'Arabie. »

D'après cela ce n'est donc pas un Ptolémée qui aurait fini ce canal, s'il était fait du temps d'Hérodote, puisque celui-ci vivait dans le cinquieme siecle avant l'ere vulgaire, et que l'établissement de la dynastie des Lagides à Alexandrie ne date que du troisieme siecle. Mais il est très probable que ce canal n'a jamais été terminé: d'abord ce qu'en dit Hérodote n'est pas comme témoin oculaire; les eaux, dit-il, viennent du Nil. Ceci est absolument impossible. Les nivellements que mes collegues MM. Lepere, Saint-Genis et Lefevre ont faits avec le plus grand soin entre les deux mers, et qui doivent être publiés par M. Lepere aîné avec des considérations sur le canal de Suez, ont prouvé, 1° que la mer Rouge à Suez est plus élevée que la Méditerranée; 2° que même lors des plus hautes eaux du Nil elles restent toujours à Kélioubieh, embouchure présumée de l'ancien canal dans le fleuve, plus basses que le niveau des eaux de la mer Rouge. Mais Hérodote, croyant

peut-être réellement à l'existence du canal sur ce qu'on lui en avait dit, ne pouvait pas penser que les eaux de la mer Rouge descendaient dans le Nil dont alors elles auraient corrompu les eaux.

Cette différence de niveau entre deux mers qui se communiquent peut devenir une question de physique très curieuse. Sans prétendre la décider, qu'on me permette d'avancer ici une opinion qui peut ne pas être dénuée de vraisemblance.

La Méditerranée, placée dans une partie de la zone tempérée assez rapprochée de la zone torride, présente à l'action combinée du soleil et des vents secs du nord et du nord-ouest une superficie immense, dont l'évaporation, d'après les calculs de M. Halley, doit être de 82200 metres cubes par seconde (*a*), quantité qui dépasse de beaucoup celle qu'elle reçoit; car il est à observer qu'il n'y a que neuf rivieres ou fleuves qui se jettent dans cette mer, compris même la mer Noire, savoir l'Ebre, le Rhône, le Tibre, le Pô, le Danube, le Niester, le Borysthene, le Tanaïs, et le Nil.

D'après les expériences faites par M. Girard, et que mes observations à Bénissouef me font regarder comme très exactes, la dépense du Nil dans les plus basses eaux est de 782 metres cubes par seconde : en supposant que les autres fleuves font la même dépense, cela fait 7038 metres cubes par seconde; les inondations, sur-tout celles du Nil, les autres petites rivieres ou ruisseaux et les pluies peuvent porter cette quantité à 12000 metres cubes par seconde : ainsi on voit que l'évaporation est plus forte de

(*a*) Halley suppose que l'évaporation est de 2 millimetres d'épaisseur d'eau entre le lever et le coucher du soleil. (Voyez Trans. Philos., tome XVI, page 366.)

70000 metr. cubes par seconde, ce qui doit tendre à baisser la hauteur des eaux de la Méditerranée : mais elle est maintenue dans un certain équilibre par un grand déversement des eaux de l'Océan, qui s'opere au détroit de Gibraltar; aussi observe-t-on à ce détroit un courant très rapide de l'ouest à l'est, et ce courant se fait ressentir sur tout le parallele jusque sur les côtes de la Syrie : quant au contre-courant, quoique moins sensible de l'est à l'ouest, que les marins observent aussi dans le même détroit, il pourrait être dû à l'effet de la force centrifuge qu'opere la rotation de la terre de l'est à l'ouest, et qui, diminuant le long des côtes la force du courant de l'ouest à l'est, fait paraître un nouveau courant dans une direction opposée. Quoi qu'il en soit, cette différence de hauteur des mers n'est point un obstacle à l'établissement du canal de communication; mais il en est de plus forts, et qu'il n'est pas, je pense, dans le pouvoir de l'art de jamais vaincre. L'isthme de Suez, sur-tout depuis la vallée de l'Wadi ou Sébah-biar jusqu'à la Méditerranée, est une plage immense couverte de montagnes de sable. M. Costaz a expliqué avec beaucoup de sagacité les causes des mouvements journaliers et presque instantanées qu'éprouvent ces masses énormes; dans une vaste plaine le blus léger obstacle devient bientôt le noyau d'une montagne qui le jour suivant disparaît de nouveau. On conçoit donc qu'en supposant le canal construit, au bout de quelques jours il serait comblé; les traces de son existence, qui ont été trouvées à ses deux extrémités, l'une vers Kélioubieh, sur le Nil, et l'autre à Suez, prouvent bien qu'il a été entrepris, ainsi que l'assurent les anciens, mais rien n'établit la preuve qu'il a été terminé. Je ne pense pas même qu'il

puisse jamais l'être, à moins qu'on ne veuille établir cette communication en provoquant une irruption de la mer Rouge qui couvrirait l'isthme, et chasserait les montagnes de sable dans la Méditerranée : mais ce moyen pourrait avoir l'inconvénient d'opérer sur les eaux de cette mer un changement qu'il est difficile de calculer. On pourrait peut-être encore établir cette communication en déversant une partie du Nil à Kenneh, pour conduire un canal à Cosséir par la vallée qui unit ces deux points : je ne puis donner aucune certitude sur la possibilité de cette direction; mais l'intéressante description de cette vallée faite par M. Rozieres laisse quelques espérances, parceque, resserrée entre deux montagnes, elle ne donne pas à craindre l'inconvénient des sables, et que le Nil est à Kenneh assez élevé au-dessus de la mer Rouge pour être amené à Cosséir par écluses. Il est à regretter que les peuples de l'Europe, aveuglés sur leurs intérêts, n'aient pas laissé aux Français le temps de trouver les moyens d'exécuter cette nouvelle merveille.

Canal d'Alexandrie.

Un autre canal est encore attendu avec impatience par le commerce; c'est celui de la branche Bolbitine du Nil à Alexandrie : son but est de transporter avec sûreté les marchandises de cette ville dans l'intérieur, et de porter la fécondité sur les terres d'une vaste province : il a toujours existé depuis qu'Alexandre posa les fondements de cette capitale; mais depuis les Arabes, le peu de soin apporté à son entretien l'a laissé se combler au point qu'à peine aujourd'hui les eaux y arrivent en assez grande quantité pour remplir pendant vingt jours les citernes et les réservoirs de la ville et de quelques villages sur ses bords; ce qui oblige de faire les trajets d'Alexandrie au Nil par mer, et affronter

les dangers que présente l'embouchure de ce fleuve. Mes collegues, MM. Lancret et Chabrol, chargés de ce canal, avaient prouvé qu'il pouvait être rendu toujours navigable par un travail de trois années au plus, et une dépense de 750,000 francs; mais les dégâts causés par les Anglais en rompant la digue qui retenait les eaux du lac Mahaddié, ont en même temps ruiné la ville d'Alexandrie, qu'ils ont privée d'eau potable, et rendu très difficile la réparation de ce canal; ce qui ne peut manquer de porter un grand préjudice aux navigateurs de la Méditerranée qui ne pourront plus aller s'approvisionner d'eau dans ce port.

L'époque où le commerce a commencé à jeter un si grand éclat sur l'Egypte date de la fondation d'Alexandrie.

Les Lagides, et après eux les Romains ne négligerent rien pour en faire l'entrepôt du commerce du monde: Palmyre lui disputa long-temps cet avantage par la facilité de sa communication avec les Indes au moyen de l'Euphrate; mais depuis la destruction de cette ville par Aurélien, Alexandrie le conserva seule jusqu'à la découverte du cap de Bonne-Espérance, qui offrit alors à toutes les nations une route indépendante. Jusque-là le commerce comprenait exclusivement toutes les denrées de l'Asie et de l'intérieur de l'Afrique; mais depuis cette époque il ne passe en Egypte que les produits de quelques villes de l'Arabie, tels que les schals, les mousselines brodées, et les cafés: on y trouve aussi la poudre d'or, la gomme, l'encens, l'*assa fœtida*, et les dents d'éléphants de l'Afrique.

Son commerce aujourd'hui est réduit à une importation de quelques objets manufacturés d'Europe qui se consomment dans le pays et dans les principales villes de l'Arabie et de l'Ethiopie, à la traite des negres amenés par

les caravanes de Darfour et du Sennaar, et des esclaves blancs amenés de Constantinople: ces importations ne sont balancées que par l'exportation des produits du sol en bled et riz, le reste se consommant dans le pays.

ANIMAUX.

On a vu jusqu'à présent que j'ai beaucoup cité la mosaïque de Palestrine, parcequ'en effet ce monument infiniment précieux, quoique fait en Italie et sous le regne d'Hadrien, est le seul qui nous avait fait connaître jusqu'à présent les détails des scenes familieres, puisque, comme je l'ai dit, les monuments d'Egypte ne représentent que des scenes religieuses.

La connaissance des peintures d'Eleithias ajoutera beaucoup aux idées que la mosaïque nous avait données de la vie civile; mais il est encore beaucoup de choses qui ne se trouvent point sur ces peintures: on n'y voit point, par exemple, les animaux connus alors en Egypte, au lieu que la mosaïque les représente presque tous avec leurs noms en grec.

Animaux peints sur la mosaïque de Palestrine.

On y voit l'hippopotame, le bœuf, le rhinocéros, le singe, le sanglier, le loup-cervier, le tigre, la chevre sauvage, la lionne, le lionceau, le caméléopard, que nous connaissons sous le nom de *girafe*, et la loutre; on y voit aussi le crocodile, la tortue, le serpent, l'ibis (*a*),

(*a*) L'ibis se nourrit de lézards, de grenouilles, et sur-tout de serpents: ses jambes sont absolument semblables à celles de la cicogne, avec laquelle il a quelque ressemblance, quoique plus petit; il est blanc, et son long bec est recourbé; l'extrémité des grandes plumes de ses ailes est noire, ainsi que quelques unes de celles qui recouvrent sa queue; sa tête et son cou en sont dénués: il y a des ibis dont

le courlis (*a*), le canard, le héron, et le paon. L'artiste y en a ajouté même de fabuleux.

Il existe aujourd'hui plusieurs autres animaux qui ne sont point représentés dans la mosaïque, ainsi qu'on n'y voit plus quelques uns de ceux qu'elle représente, tels que l'hippopotame, le rhinocéros, la lionne, le lionceau, et le caméléopard.

Animaux que l'on voit aujourd'hui.

Ceux que l'on peut regarder comme habitant ce pays sont le caméléon, dont je vais donner la description, le scorpion de couleur jaune: j'en ai vu de verds dans des murs de terre; l'ichneumon, espece de mangouste à couleur fauve mélangé de gris et de noir.

Le buffle ou bœuf sauvage toujours noir.

La gazelle, espece d'antilope de couleur fauve-clair.

Le loup-cervier, désigné par Bruce sous le nom de chat botté.

L'ouce, petite espece de tigre, que les Arabes apprivoisent, et dont ils se servent pour la chasse à la gazelle.

L'hyenne, qui ne se voit que sur les limites des déserts de la haute Egypte.

Le chacal, petit renard à museau très pointu, et por-

le plumage est noir. Cet oiseau habite encore les bords du Nil; mais il est très rare: je n'ai vu que ceux que M. Savigny a découverts sur le lac Menzaleh, et qui sont parfaitement conformes aux momies d'ibis de Sackara, à la description que nous en a donnée Hérodote, et à son image souvent retracée dans les hiéroglyphes.

M. Savigny en a rapporté en France un blanc et deux noirs; ce qui est d'autant plus précieux que les naturalistes, et Buffon lui-même paraissent n'avoir jamais connu cet oiseau.

(*a*) Le courlis est un oiseau aquatique à longues jambes et à bec recourbé.

tant une assez grosse queue ; il fait ordinairement sa demeure dans les ruines.

Le chameau et le dromadaire, animaux si utiles, et que la nature paraît n'avoir créés que pour la vie du désert.

L'âne, qui sert beaucoup de monture, sur-tout dans les villes.

Le cheval, qui n'est occupé à aucuns travaux, ne sert que de monture pour les grands, et n'est jamais employé au tirage.

Le pélican, oiseau aquatique très commun pendant l'inondation.

Il est encore plusieurs autres animaux, même domestiques, que je ne cite pas, parcequ'ils faisaient autrefois partie des animaux dieux, animaux sacrés, dont je parlerai à l'article de la religion.

Je ne m'étendrai pas non plus sur la description de chacun de ces animaux ; elle est réservée à des mains plus habiles : cependant je crois devoir donner celle d'un caméléon que je possédais, et dont la dextérité charmait souvent mes loisirs, ou faisait diversion à mes occupations. C'est dans un de ces moments d'attention que je lui donnais un jour, que je pris la plume pour le dessiner d'après nature, et que j'écrivis la description suivante à mesure qu'un de ses mouvements me développait ses qualités physiques et morales.

Détails sur le caméléon.

Le caméléon se trouve dans toutes les parties de l'Egypte : cet animal est d'une singularité remarquable tant par ses habitudes que par sa construction. Ce qu'on a dit de ses changements de couleur n'est nullement exagéré : sa couleur ordinaire est d'un verd-gris tacheté ; mais il prend, suivant les passions dont il est agité, le jaune, le violet, le

bleu, et toutes les nuances du verd : son corps alongé est aplati par les côtés, et terminé par une arête vive dans sa partie supérieure, comme les poissons : il a quatre pattes, chacune composée de deux parties jointes par articulation; chacune de ces pattes est terminée par deux doigts, les doigts internes des deux pattes de devant sont armés de trois griffes, et les externes, de deux seulement; au contraire les doigts internes de derriere sont armés seulement de deux griffes, et les externes, de trois: son corps se termine, en rétrécissant depuis le milieu jusqu'aux pattes de derriere, par une longue queue à-peu-près comme celle des lézards; elle est assez ordinairement tachetée et a la faculté de se replier sur elle-même en volute jusqu'à son origine: sa tête est ce qu'il a de plus étonnant; elle est cuirassée et très grosse pour les proportions du reste de son corps; il ne peut pas la tourner à volonté, étant obligé pour cela de se mouvoir tout entier; mais pour y remédier la nature lui a donné deux yeux d'une forme singuliere; leur orbite est contenue dans une espece de petit cône tronqué qui tourne dans tous les sens sur sa base; ce n'est que dans la direction de l'axe que les objets arrivent à l'œil placé à la base de ce petit cône, ce qui lui rend cet organe très perçant; mais ce qui est plus remarquable, c'est que tandis qu'il regarde un objet devant lui avec un de ses yeux, il se sert de l'autre pour fixer un autre objet derriere lui : cette énorme tête est comme partagée en deux par une grande bouche qui contient dans la mâchoire inférieure une vaste poche, où est renfermée une langue d'une longueur démesurée; il n'a point de dents, mais ses deux mâchoires, formées chacune d'une seule ossification, sont dures et tranchantes : la longueur de l'animal jusqu'à l'origine de la queue est d'envi-

ron 22 centimetres ; la queue est à-peu-près de la même longueur ; sa marche est lente et posée : il se loge assez souvent dans les pierres ; mais sur les bords du Nil on le trouve volontiers sur les palmiers, qui lui donnent alors une belle couleur verte, et suspendu par la queue aux branches de cet arbre ; car cette queue lui sert plus que ses pattes pour monter, grimper, et s'accrocher à toutes les aspérités accessibles. Il se nourrit d'insectes, de lézards, et particulièrement de mouches : la manœuvre qu'il exécute pour tomber sur sa proie est curieuse ; dès qu'il l'a fixée, même à une grande distance, il lui lance sa langue, et l'apporte dessus dans sa bouche avec une dextérité et une promptitude incroyables ; le lézard même de la grosseur du caméléon ne peut manquer de devenir sa proie ; dès qu'il a été fixé il est à l'instant tellement terrifié qu'il ne lui est plus possible de fuir : je lui ai vu cependant employer un moyen de défense bien étonnant pour l'instinct de cet animal ; s'il apperçoit à sa portée un brin de branche ou de roseau, il s'en saisit et le met en travers dans sa gueule pour opposer un obstacle à l'entrée de son corps dans la bouche du caméléon ; mais celui-ci ne lui laisse pas le temps d'exécuter cette manœuvre, il lui jette sa langue et l'attire dans sa bouche : c'est vraisemblablement à la forme particuliere de cette langue verte à l'extrémité qu'est due cette singuliere manœuvre ; en effet j'ai cru remarquer qu'elle est composée ou au moins recouverte d'une matiere visqueuse diaphane qui à l'instant qu'elle a touché la proie l'y attache fortement. Du reste je n'ai fait sur cet animal singulier que les remarques les plus frappantes et qui sont à la portée de tout le monde ; l'étude qu'en ont faite les naturalistes doit donner les résultats les plus curieux et les plus

étonnants. C'est à MM. Geoffroy et Savigny que le public devra cette étude qui ne peut manquer de le satisfaire à tous égards, tant par la nature singuliere de cet animal que par les recherches scrupuleuses avec lesquelles ces deux savants naturalistes ont caractérisé tous leurs travaux.

PLANTES.

Plantes. On voit souvent sur les monuments égyptiens cinq plantes principales que l'on confond quelquefois : le *nymphœa-lotus*, la *feve d'Égypte*, le *colocasia*, le *persea* et le *musa*. Mahudel a très bien éclairci ce qui concerne ces cinq plantes ; ses dissertations à ce sujet se trouvent dans les mémoires de l'académie.

Le *nymphœa-lotus* et la feve d'Egypte servaient dans les mysteres sacrés.

Lotus. Le premier, dont la figure est si souvent répétée dans les monuments, est une plante aquatique de la famille des morrenes ; les Arabes l'appellent *noufar :* on a cru que c'était ce que nous connaissons en France sous le nom de nénufar blanc ; mais c'est une espece différente.

M. Savigny, dès les premiers moments de son séjour en Egypte, reconnut que toujours cette plante y est accompagnée d'un autre *nymphœa* à corolles azurées, qui n'était pas connu, et qu'il appela *nymphœa-cœrulea*, pour le distinguer du *nymphœa-lotus :* celui-ci est blanc, a la forme d'un lis, et le milieu ressemble à la tête de pavot ; cette plante sort, dit-on, de l'eau au lever du soleil, et s'y replonge le soir. Après le débordement les Egyptiens, dit Hérodote, font sécher la fleur de lotus au soleil, et avec la tête qu'ils font bouillir ils pétrissent un pain qu'ils cui-

sent sous la braise : l'oignon, qui est rond et de la grosseur d'une pomme, est un manger délicieux pour eux ; mais la vérité est que la saveur en est fade, terreuse, et en fait un mets peu délicat. La mosaïque de Palestrine fait voir sur le Nil deux bateliers (pl. IV), dont l'un cueille le lotus, et l'autre qui en a déja chargé son bateau se retire. Pl. IV.

La *feve d'Egypte* a son fruit semblable à la coupe d'un ciboire; on y voit quelquefois sur les monuments un enfant représenté assis dedans (pl. II, 4). Feve d'Egypte. Pl. II, 4.

Le *colocasia*, que les savants prennent quelquefois pour des vases, se trouve souvent sur la tête d'Harpocrate et de quelques figures *penthées ;* il ressemble à une oreille d'âne dans laquelle est planté le fruit : on l'appelle aujourd'hui *colcas ;* il est du genre de l'*arum*. Les coëffures représentent néanmoins quelquefois des vases, comme il est aisé de s'en convaincre par une statue d'Isis où l'anse du vase est en évidence (13). *Colocasia.* Pl. VI, 13.

Les feuilles du *persea,* consacré à Isis, ressemblent à celles du laurier ; elles sont un peu plus grandes : dans son fruit, fait comme une poire, est un noyau qui a la forme d'un cœur ; il contient une amande qui a le goût de la châtaigne. *Persea.*

Cette plante indique un prêtre, et rarement une divinité ; les prêtres d'Osiris en portaient toujours une sous le menton, elle était attachée des deux côtés au bonnet : avec un peu d'attention on voit quelquefois sur les monuments (2, 3, 4, 5, 6) des prêtres qui, au lieu de cette plante, portent un petit paquet de poils ; d'autres (7, 8, 9) n'ont même pas de *persea.* 2, 3, 4, 5, 6. 7, 8, 9.

Ces especes de crêtes qu'on voit sur quelques coëffures et que Caylus prend pour des plumes sont, selon Mahudel, *Musa.*

des feuilles de *musa*, espece de canne à tige unique, d'où sortent des feuilles énormes, larges et obtuses; son fruit est bon à manger, la chair a le goût mielleux, l'écorce est aromatique; sa forme et sa couleur sont celles d'un petit concombre doré.

On cultive en Egypte avec succès l'indigo, le sucre, le tabac, l'oignon, le lin, le coton, le carthame ou *saffranum*, le trefle, le bled, le colza, les feves, le fenu-grec, les pois, l'orge, le lupin, le doura, et les lentilles; le séné croît spontanément dans les montagnes, entre le Nil et la mer Rouge, au sud de Sienne; on y cultive aussi le concombre et le melon d'eau, l'oranger, le citronnier, le grenadier, le pistachier, le bananier, le nopal et le henneh.

Pl. III, IV et V.

Arbres d'Egypte.

Parmi les arbres représentés sur la mosaïque de Palestrine on distingue le *genévrier*, le *cassier*, le *tithymale*, le *tamarin*, et le *palmier-dattier*.

Columelle parle de l'Egypte comme d'un pays dépourvu d'arbres: en effet à peine en compte-t-on quatre ou cinq especes différentes; ils sont ordinairement plantés autour des villages qui, vus de loin, conservent, lors même des plus grandes sécheresses, un aspect agréable et frais, parceque les arbres qui forment leur enceinte sont toujours revêtus de leurs feuilles.

Palmiers.

Les palmiers sont les plus nombreux, et aussi les plus utiles; on tire du tronc de cet arbre des poutres et des solives, et on fabrique presque tous les meubles avec les différentes parties de la feuille; enfin les dattes, qui en sont le fruit, outre la nourriture abondante qu'elles fournissent, servent encore à la fabrication d'une espece de vinaigre et d'eau-de-vie.

Les palmiers commencent à donner du fruit au bout de

dix ans, ils vivent plus d'un siecle; on les distingue en mâle et femelle. Dans les forêts la poussiere séminale portée par les vents féconde les grappes des pieds femelles; mais cette fécondation est souvent imparfaite, parceque beaucoup d'ovaires peuvent en être privés; aussi les Egyptiens soigneux assurent leur récolte en coupant les spaths des fleurs mâles au moment où ils vont s'ouvrir; ils séparent en petit paquets les fleurs prêtes à s'épanouir qui y sont contenues, et en placent un au centre de chaque grappe femelle dont ils lient ensuite l'extrémité; ces fleurs ainsi renfermées conservent assez d'eau de végétation pour s'épanouir, lancer leur poussiere séminale, et en imprégner tous les ovaires: dès que la fécondation est opérée ils délient les grappes et les arrangent de maniere qu'elles pendent hors des feuilles, et que leur frottement ne détache pas les fruits.

Le *sycomore* couvre de son ombre une très grande surface de terrain; son bois est employé dans la construction des barques du Nil; on en fait aussi des planches et des madriers. Sycomore.

La graine des *mimosa* remplace en Egypte l'écorce du chêne dans la préparation des cuirs. *Mimosa.*

MÉDECINE.

Hérodote dit que la médecine était si sagement distribuée en Egypte qu'un médecin ne se mêlait que d'une espece de maladie, et non de plusieurs; tout y est plein de médecins, les uns sont pour les yeux, les autres pour la tête, ceux-ci pour les dents, ceux-là pour les maux de ventre et des parties voisines, d'autres enfin pour les maladies internes. Médecine.

Lorsque les califes protégerent les lettres à Antioche et à Bagdad, quelques médecins arabes, que les noms d'*Avicene* et d'*Averroès* ont rendus fameux, publierent sur l'ancienne médecine des Grecs des écrits justement révérés des peuples de l'Orient. Chez nous le nom de médecin est le même que celui de docteur ou savant; chez eux il est synonyme de sage.

D'après ce que dit Hérodote on serait porté à croire qu'il y avait chez les Egyptiens beaucoup d'especes de maladies; cependant elles se réduisent aujourd'hui à un très petit nombre : l'ophtalmie, qui paraît non seulement endémique, mais de la plus haute antiquité, est aussi la plus commune, et pour ainsi dire la maladie de toutes les saisons; les fievres connues sous le nom de pestilentielles, les diarrhées et dyssenteries, et la petite vérole : toutes les autres maladies y sont très rares, ou du moins tellement atténuées qu'elles n'y exercent aucun ravage. Les enfants y sont laids; leurs ventres sont tous très proéminents, et il en meurt beaucoup du rachitis; mais les hommes y sont beaux, sans vice de conformation : ce que l'on doit à la liberté dans laquelle on laisse leurs membres se développer. Quelques uns cependant sont affectés d'hydrocele, ou de hernies: les femmes dès l'âge de trente ans sont vieilles, asthmatiques, et ont les articulations ankylosées.

Ophtalmie.

Fievres pestilentielles.

Les fievres pestilentielles se manifestent toutes les fois que les vents du sud troublent l'atmosphere, et elles se compliquent lorsque ces vents sont remplacés par les vents d'est; enfin elles empirent lorsque l'atmosphere est chaude et humide, et diminuent lorsque la température est fraîche : toutes ces circonstances se présentent entre l'équinoxe du printemps et le solstice d'été.

Les observations suivantes, faites par les médecins de l'armée française, et particulièrement par M. Savaresi, sur ces fievres, ont été publiées par M. Desgenettes, et ne laissent rien à desirer sur les idées que l'on peut s'en former.

Les excès en tout genre, la transpiration supprimée, la mal-propreté du corps, les habits légers (*a*), les pieds et les jambes nus, la mauvaise nourriture, les logements humides, sales, ou exposés au midi, l'eau impure, et pardessus tout la crainte de mourir, ou les chagrins moraux, sont autant de moyens de disposer le corps à prendre la maladie.

Les jeunes gens, les tempéraments sanguins, nerveux et irritables, les natifs de régions septentrionales, sont plus susceptibles d'en être attaqués que les hommes âgés ou doués d'un tempérament bilieux, pituiteux, mélancolique, et les originaires des parties méridionales.

La maladie se déclare par la perte de l'appétit et une langueur générale; ensuite des maux de tête et des nausées; la langue est rouge, le corps ardent, la peau seche, et le pouls dur et fréquent; les glandes s'engorgent avec douleur, et le système lymphatique est entièrement affecté. Si le malade ne guérit pas le cinquieme jour il faut douter de sa vie : quelquefois il y a éruption de miliaires et de pétéchies; alors la mort est immanquable, et arrive le septieme jour : souvent la maladie tue en trente-six, vingt-

(*a*) En général une transpiration arrêtée devant toujours amener une des trois maladies, ophtalmie, dyssenterie, ou peste, on doit éviter de se tenir pendant le jour aux courants de nord et nord-ouest; et le soir il faut avoir soin de n'être jamais habillé de toile, mais bien avec des habits de drap : c'est pour cette raison que les Egyptiens d'aujourd'hui sont très couverts.

quatre heures, même subitement: le bubon se forme ordinairement aux aines, aux aisselles, aux parotides, et aux bras.

Les cadavres ont des taches livides sur le corps, particulièrement aux reins et aux parties génitales. On a indiqué beaucoup de remedes à cette maladie terrible et malheureusement peu connue; on croit que les frictions faites avec de l'huile d'olive tiede sont un préservatif et un moyen efficace de guérison.

J'ai eu moi-même une ophtalmie très longue, et une fievre pestilentielle, à la vérité bénigne, et je me suis guéri au moyen de six bains d'étuves, à deux jours d'intervalle l'un de l'autre; je restais dans la vapeur très chaude qui provoquait sur tout mon corps une sueur abondante au point d'y tomber d'affaiblissement; ce remede m'a également réussi dans l'une et dans l'autre de ces maladies: peut-être aussi ce succès n'était-il dû qu'à la disposition de mon corps et à mon tempérament sec; car ce qui ne contribue pas peu à rendre cette maladie si dangereuse c'est que les remedes qui sauvent les uns tuent les autres.

Dyssenteries. Les dyssenteries, qui sont particulieres à l'Egypte, et qui y exercent de si grands ravages, pourraient bien n'être qu'une espece ou modification de cette fievre pestilentielle; elles sont ordinairement accompagnées d'une fievre gastrique bilieuse. L'ophtalmie apporte toujours un soulagement marqué lorsqu'elle survient dans les dyssenteries de long cours.

BEAUX ARTS.

Beaux arts. Les beaux arts chez les Egyptiens, comme l'observe Caylus, ont toujours été resserrés et contenus dans les

bornes du culte, dont il est à présumer que les prêtres, qui gouvernaient jusqu'au régime de la vie privée des rois, ne leur ont pas permis de s'écarter, ni de prendre le plus faible essor(*a*). La peinture, suivant toute apparence, n'était point un art particulier; la sculpture était emblématique. La plupart des statues égyptiennes ont des positions roides, des bras pendants et adhérents au corps; elles n'exprimaient rien par le sentiment, elles devaient avoir telle pose pour signifier telle chose: Denon les compare aux figures de nos cartes à jouer, dont nous avons respecté les imperfections pour ne rien ôter à la facilité avec laquelle nous les reconnaissons; elles ont toutes le corps grêle au-dessus des hanches, et les muscles faiblement indiqués; on n'y voit ni veines ni tendons; les rotules, les malléoles, et les coudes y sont bien rendus; les yeux saillent autant que le sourcil: au lieu que les Grecs, ménageant une saillie suffisante à cette derniere partie, donnaient aux têtes ce caractere de grandeur qui leur était propre. On voit des simulacres égyptiens dont le bas des oreilles est sur la ligne des yeux; les bouches sont toujours fermées: chez les Grecs elles sont entr'ouvertes.

Les statues égyptiennes ne représentent que des divinités, des rois, ou des prêtres; c'est pour cela que la plupart n'ont pour tout vêtement qu'un tablier comme les victimaires romains: elles sont presque toutes adossées à une colonne ou pilastre sur des piédestaux qui ont moins de face que de profondeur; elles ne sont pas au milieu,

(*a*) Ce savant se trompe lorsqu'il dit que les statuaires égyptiens n'ont jamais représenté que l'âge formé dans l'un et dans l'autre sexe; les statues d'Horus et d'Harpocrate prouvent le contraire, mais il ne paraît pas qu'ils aient exprimé la vieillesse.

mais vers l'extrémité postérieure; par ce moyen elles ne pouvaient tomber ni en avant ni en arriere : le flocon de cheveux qu'ont certaines statues nues est sur l'oreille droite, et jamais sur la gauche.

Ce peuple copiait la nature sans choix: les statues des femmes ont la taille assez déliée et la gorge énorme; le bras droit est adhérent au corps, et le gauche plié sous le sein. La perfection qu'ils ont cependant donnée à leurs animaux prouve qu'ils avaient l'idée du beau, mais la méthode et le mode dans lequel ils étaient circonscrits était un obstacle à son développement.

La figure des Egyptiens porte en tout le caractere africain, dont le Negre, dit Denon, est la charge, et peut-être le principe: ce caractere a été parfaitement rendu dans la tête colossale que nous appelons sphinx, situé près des pyramides.

Les anciens, dit Winckelmann, nous ont dépeint les Egyptiens comme fort gros et très gras: ils sont aujourd'hui de même; mais cela ne doit s'entendre que des gens aisés, car la vie rude et laborieuse du peuple l'empêche de trop s'engraisser; son teint a toujours été cuivré. Quelques uns néanmoins prétendent que ce peuple avait le teint noir, et les cheveux crêpus.

Parmi les statues antiques colorées que Caylus a publiées sont deux prêtres; la carnation de l'un est noire, celle de l'autre d'un rouge brun: le noir était vraisemblablement un Ethiopien. On voit aussi la statue d'une femme dont les traits du visage sont bien ressemblants à ceux des Negres, mais dont le teint est d'un jaune très clair.

Couleurs. Dans les peintures des grottes d'Eleithias le coloris est cru; les demi-teintes et les ombres y sont également

inconnues : il y a six especes de couleurs toujours posées en teinte plate; le rouge sanguin, le jaune ochre, le verd, le bleu, le blanc, et le noir.

Les carnations d'hommes, les animaux et les outils sont rouges.

Les carnations de femmes, le bled et la graine de lin sont jaunes.

La tige du lin, le lotus et la vigne ont une teinte verte.

L'eau et les raisins sont de couleur bleue.

Les vêtements sont blancs.

La chevelure des hommes est de couleur noire; elle est crêpue, sans être courte comme celle des Negres.

Les Egyptiens, ne vivant pour ainsi dire que dans la postérité, ne pouvaient attacher une certaine importance qu'à la sculpture, et encore ne l'ont-ils considérée que comme accessoire et ornement du grand art qui flattait tant leur manie : je veux parler de l'architecture. Bien loin d'être chez eux l'enfance de l'art, comme on l'a pensé, ce n'est que là qu'elle en est le type. Deux principes en font tout le caractere, simplicité, solidité; ils sont suivis dans tous les anciens monuments égyptiens avec une fidélité et une régularité constante; la sage ordonnance d'un très petit nombre de lignes toujours droites indique ces deux principes : si en se rapprochant des monuments on est ébloui de la richesse des bas-reliefs qui ornent les massifs, on voit qu'on ne leur a jamais sacrifié l'ordonnance et la simplicité des grandes lignes. Ce peuple, poussé par la manie monumentale, avait à la vérité de grands moyens de la satisfaire; richesse et dureté des matériaux, facilité de les transporter; et ne craignant aucun des agents de destruction qui, chez les peuples du nord, font disparaître si Architecture.

promptement leurs travaux, on ne voit chez eux ni voûtes, ni toits, ni frontons; des plate-bandes et des talus forment seuls le grand ensemble de leurs décorations extérieures. Ils employaient dans les intérieurs quatre genres d'ornements; le premier les attributs de la divinité, dans lesquels je comprends les tableaux de l'astronomie, dont nous possédons des copies fideles, et qui doivent nécessairement nous donner la conviction du degré éminent où ils étaient parvenus dans les sciences abstraites à une époque infiniment reculée pour les idées reçues jusqu'à ce jour; les figures humaines dessinées dans des tableaux historiques ou religieux; les hiéroglyphes mêlés dans ces figures, et qui ne sont peut-être que l'explication de ces tableaux; enfin les dessins que nous appelons arabesques, et qui chez eux décorent avec beaucoup de goût les frises, les corniches, et les soubassements.

Pl. VI, 9. Devant les temples, dit Strabon, était le cours ou *drome:* c'était une grande place de forme carré long, trois ou quatre fois plus longue que large; de part et d'autre étaient des sphinx, distants les uns des autres d'environ vingt coudées (*a*).

L'entrée était toujours tournée vers le Nil; on trouvait successivement plusieurs vestibules ou péristiles, ensuite la grande nef, πρόναον : l'intérieur du temple était de médiocre grandeur; quelquefois il n'y avait point

(*a*) Le sphinx égyptien était ailé ou sans ailes; son corps était celui d'un lion; la tête et la gorge, qui devaient être couvertes, représentaient une jeune fille.

Le sphinx grec avait des ailes, le corps d'un lion, et le buste d'une femme avec la gorge découverte. Des monuments antiques représentent quelquefois le sphinx avec des mains suppliantes.

de simulacres, souvent la représentation d'un animal en tenait lieu; la nef avait de part et d'autre une aile séparée par un mur; autour étaient placées des statues d'un style que les Grecs et les Etrusques des premiers temps ont copié.

La plupart des édifices de la mosaïque de Palestrine se rapportent au culte religieux; ils paraissent presque tous construits en brique, et cela est conforme à l'usage ancien et moderne des Egyptiens. Le goût de cette nation, dit M. Barthélemy, se manifeste sans mélange dans l'édifice auquel j'ai donné le nom de prétoire, et dans les maisons des particuliers, mais avec quelque altération peut-être dans les édifices sacrés; car dans les anciens monuments de l'Egypte on ne voit point, comme dans ceux-ci, des piédestaux élevés, des frontons cintrés, des modillons dans les corniches, des toits exhaussés, et inclinés de chaque côté: à la vérité la mosaïque a été faite dans le second âge de l'architecture des Egyptiens, et alors les Grecs y avaient introduit leur goût; car j'ai relevé moi-même près d'Alexandrie les plans et les coupes d'un grand monument souterrain dans lequel on voit une belle rotonde surmontée d'une coupole, des frontons, et des denticules dans les corniches.

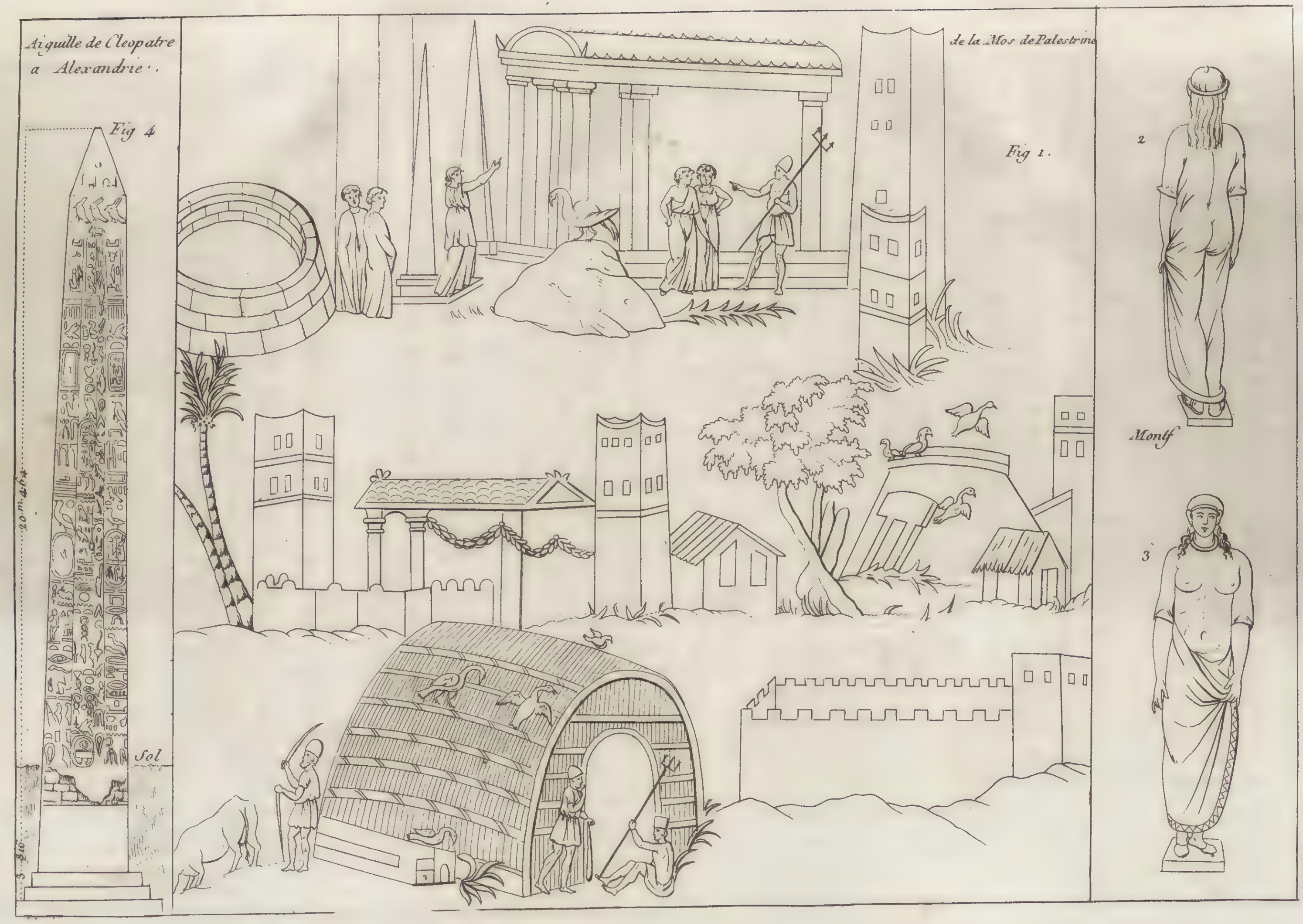
Parmi les édifices sacrés de la mosaïque celui qui est près des obélisques (1) est carré long, et est posé sur un soubassement de plusieurs marches, comme les plus anciens temples des Grecs; l'entablement est soutenu sur la face antérieure par quatre ou six colonnes, que l'on prendrait pour des pilastres, et qui forment un péristile; elles n'ont point de base, et leurs chapiteaux sont dénués d'ornements, quoique ceux des temples d'Egypte soient toujours Pl. III, 1.

enrichis de feuilles de lotus ou autres : le fronton antérieur est cintré ; celui de la face postérieure devrait l'être aussi ; s'il laisse quelque chose à desirer à cet égard, c'est la faute du peintre qui dans le reste du tableau a souvent péché contre les regles de la perspective.

Auprès des obélisques s'éleve une tour carrée semblable à deux autres qui sont derriere le temple ; mais on a négligé de tracer les fenêtres dans la premiere ; c'était là que demeuraient les ministres du temple : leur grande élévation vient, dit M. Barthélemy, de ce que les prêtres egyptiens s'appliquaient beaucoup à l'astronomie, et de ce qu'autrefois, comme à présent encore, l'on passait en Egypte la nuit sur des terrasses pour se garantir des cousins, qui se multiplient par le séjour de l'eau du Nil dans les canaux. Il est à remarquer qu'Hérodote donne à ces maisons le nom de tours, et que dans la mosaïque leurs terrasses sont pour la plupart renfoncées et entourées d'un mur qui leur sert de parapet.

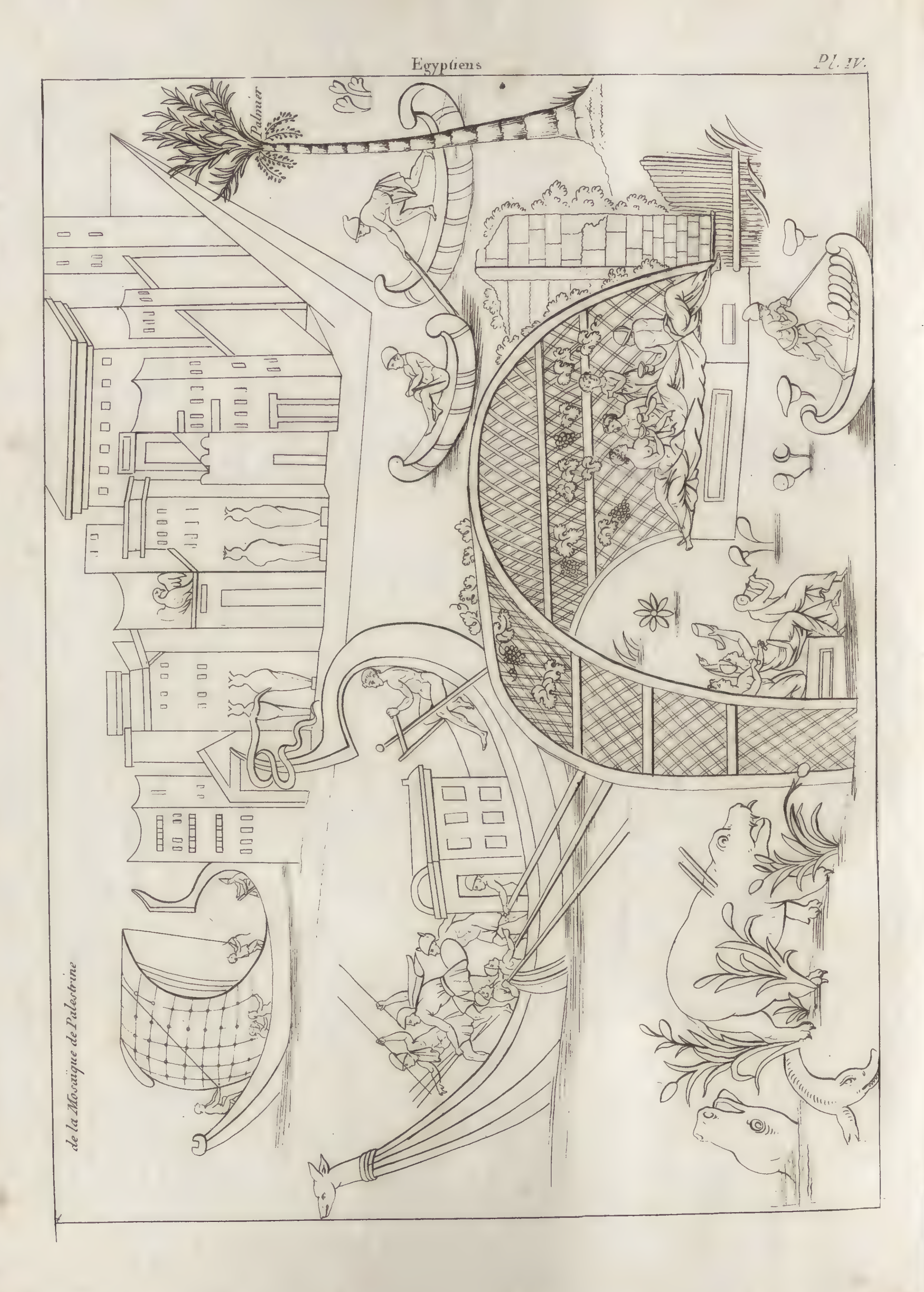
Nous y voyons aussi un autre temple paré de guirlandes, flanqué de deux maisons, et presque entièrement fermé d'un mur couronné de créneaux ; ce mur servait peut-être à contenir un de ces animaux qu'on entretenait avec tant de soin. Strabon dit qu'à Memphis on renfermait le dieu Apis dans un lieu particulier, et que dans certaines occasions on le faisait passer dans un parc pour le montrer aux étrangers, qui d'ordinaire ne le voyaient qu'à travers une fenêtre.

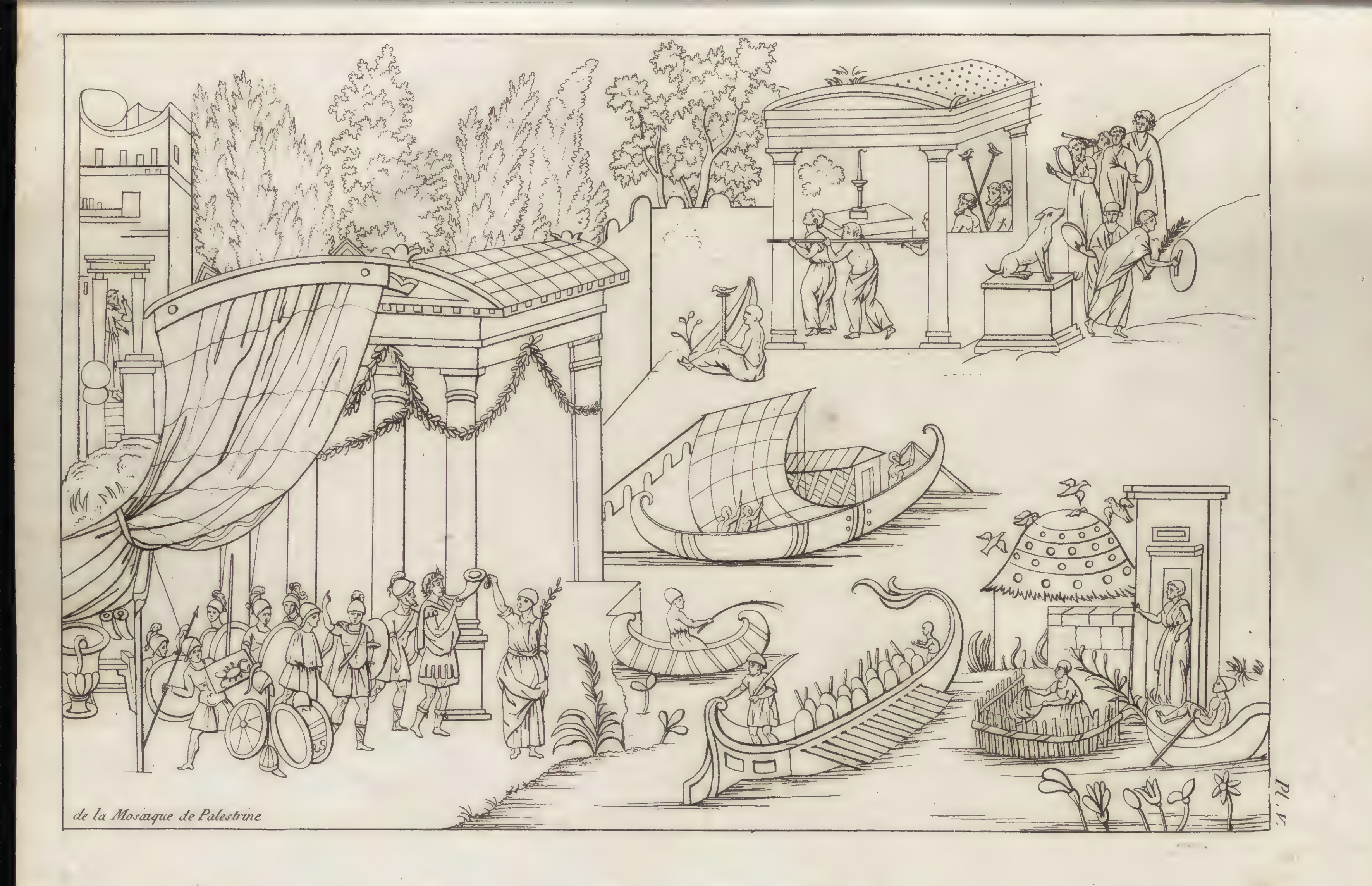
L'édifice où des prêtres s'occupent d'une cérémonie re-
Pl. V. ligieuse, et celui devant lequel est Hadrien (pl. V), sont des propylées ou vestibules : on les plaçait quelquefois à l'entrée des villes ; et c'est à leur exemple que Périclès avait


Aiguille de Cleopatre
a Alexandrie.
de la Mos de Palestrine
Fig 4
Fig 1.
2
Montf
3
Sol
20 m. 464

Pl. III.

Egyptiens Pl. IV.





de la Mosaïque de Palestrine

Pl. V.

fait construire dans la citadelle d'Athenes les magnifiques propylées dont M. Leroy nous a donné les plans et élévations.

Ceux qu'on a tracés dans la mosaïque sont séparés par une chaussée ou par un pont : auprès du premier est la figure d'Anubis sur un grand piédestal de marbre de couleur ; elle paraît dorée, et c'est ainsi que les anciens Egyptiens représentaient cette divinité ; le second est paré de guirlandes dorées, et couvert sur sa face antérieure d'un voile de pourpre.

Temple de Denderah.

Le temple de Denderah est sans contredit le plus parfait d'exécution parmi tous les temples de la haute Egypte : peut-être pourrait-il indiquer l'époque la plus heureuse des sciences et des arts. Je n'entreprendrai point sa description, réservée dans la distribution du grand travail sur l'Egypte à mon collegue M. Chabrol, mais je ne puis passer sous silence les zodiaques qui y sont sculptés, et qui sont déja devenus la matiere de grandes discussions parmi les savants. Sans prétendre rien décider, je me contenterai de faire connaître les opinions émises à ce sujet.

Zodiaques.

Déja le savant M. Dupuis, dans un mémoire qu'il avait publié sur l'origine des constellations, et qu'il a depuis inséré dans son bel ouvrage sur l'Origine de tous les Cultes, avait prouvé que les constellations du zodiaque ont dû être inventées par les Egyptiens, parceque ce qui se passe sur la terre chez ce peuple ne se trouve que chez lui en rapport avec ce qui a dû se passer dans le ciel à l'époque de l'invention du zodiaque : en effet la balance a bien évidemment indiqué alors l'égalité des jours et des nuits, c'est-à-dire un équinoxe ; le cancer a encore bien évidemment désigné le moment qui suit un solstice, puisqu'il

indique une marche rétrograde du soleil : et M. Dupuis démontre, par l'état des saisons, que cette hypothese ne peut être appliquée à aucun autre peuple; il considere alors chaque signe du zodiaque par rapport à l'Egypte. Ainsi depuis le solstice d'été ce pays étant, comme nous l'avons vu à l'article de l'agriculture, trois mois sous les eaux, il trouve dans ce phénomene l'explication des signes du capricorne, du verseau, et des poissons; le capricorne ou chevre, qui est l'animal qui se plaît sur les sommités des montagnes, indique le soleil au solstice, c'est-à-dire au plus haut point de sa course pour les Egyptiens et tous les peuples de l'hémisphere boréal : cet animal finit dans le zodiaque en queue de poisson; c'est en effet vers le milieu du mois qui suit le solstice d'été que le Nil commence sa crue.

Capricorne.

Verseau.

Le mois suivant les eaux se répandent sur les terres; c'est ce que les inventeurs ont désigné par un canope ou cruche percée, d'où l'eau coule de tous les côtés; nous l'avons appelé verse-eau.

Poissons.

Après l'inondation les terres sont sous les eaux; ce phénomene pouvait-il être mieux indiqué que par des poissons?

Belier.

Le quatrieme mois les eaux s'écoulent, et aussitôt les terres les plus élevées se couvrent de verdure : pendant les trois mois précédents les hommes, renfermés dans leurs habitations, pouvaient encore moins en faire sortir leurs troupeaux; mais quelques points solides paraissent, et présentent un pâturage frais que les Egyptiens devaient s'empresser de substituer à la nourriture seche des étables : c'était l'époque où ils ne pouvaient s'occuper encore que du soin de leurs troupeaux; c'est ce qu'ils ont désigné par la figure d'un belier.

Taureau.

Les eaux écoulées, les terres ont déja pris assez de con-

sistance pour recevoir la semence ; aussitôt les travaux de l'agriculture s'ouvrent, et on voit ici figurer l'emblême le plus marquant de ces travaux , celui que les Egyptiens adoraient sous le nom du dieu Apis, le taureau.

Immédiatement après cette premiere opération la terre commence à donner des preuves de sa fécondité ; ses produits sont encore pour ainsi dire dans l'enfance, mais ils présentent une abondance qu'on espérerait en vain partout ailleurs : ces deux caracteres sont ingénieusement représentés sous la figure de deux enfants jumeaux. Gémeaux.

Pendant ce temps le soleil a rempli sa carriere, sa course est terminée , il est arrivé au solstice d'hiver, il a touché le tropique , il paraît s'y arrêter un instant : mais bientôt il revient sur ses pas ; et c'est ce qu'indique l'écrevisse ou cancer. Cancer

Cependant la végétation a acquis, le mois suivant, en Egypte, toute sa force ; elle ne peut plus avancer que vers sa maturité complete, et par conséquent vers la décroissance : qui donc eût mieux indiqué cette force active que le roi ou le plus fort des animaux, le lion? Lion.

Enfin la période de l'agriculture touche à son terme ; les hommes n'ont plus rien à demander à la terre que de la dépouiller des richesses qu'elle a fait naître pour eux. J'ai en effet déja fait observer que c'est dans le mois qui précede, ou celui qui suit l'équinoxe, que l'on fait les récoltes, suivant la position des terres, dans la haute ou dans la basse Egypte ; or, à l'époque de l'invention du zodiaque, le siege de l'empire et des connaissances était à Thebes ; et dans ce lieu les récoltes se font dans le mois qui précede l'équinoxe. Ils ont indiqué dans cet astérisme une jeune fille qu'ils sacrifiaient au Nil lors de l'inondation, et qui aux Vierge.

récoltes reparaissait tenant à la main un épi de bled; c'est la vierge.

Balance. On n'a jamais élevé le plus léger doute sur l'application de la balance; elle indique l'égalité des jours et des nuits, le moment où le soleil passe sur l'équateur, et elle est placée ici à l'équinoxe du printemps.

Scorpion. J'ai encore fait observer qu'entre cette époque et le solstice d'été un génie malfaisant répandait son influence sur l'Egypte: la nature y est en désordre, et semble plus près de la mort que de la vie; c'est le regne de Typhon; les maladies affligent l'humanité, et tout le regne végétal est dans un état, non de sommeil ou de repos, comme dans nos hivers, mais de langueur et de mort. Les inventeurs du zodiaque ont désigné cette époque par un scorpion, qu'ils ont choisi entre plusieurs insectes malfaisants, parceque la série d'étoiles qui composent cette constellation se prêtait d'une maniere assez heureuse à la figure de cet animal; d'ailleurs c'est à cette époque que le scorpion se montre le plus en Egypte.

Sagittaire. La terre est enfin nue, on ne voit plus de verdure que sur les arbres qui conservent toujours leurs feuilles; la nature est épuisée, et attend avec impatience les bienfaits d'une nouvelle inondation; les hommes n'ont plus d'occupations que celles qu'ils se créent par la nécessité ou pour leur agrément; les animaux ne trouvent plus de nourriture, et errent inquiets dans les campagnes; la terre les laisse exposés sans défense aux poursuites de l'homme, qui profite de ce seul moment pour s'adonner à la chasse. Un chasseur lançant une fleche, que nous appelons le sagittaire, ne peut laisser aucun doute sur l'intention des astronomes inventeurs du zodiaque, lorsqu'on connaît le genre

d'occupation des Egyptiens dans le mois qui précede le solstice d'été.

Ainsi se termine la révolution de la terre autour du soleil; et on avouera qu'il est impossible de trouver une application plus heureuse et plus ingénieuse d'une hypothese aussi sujette aux écarts de l'imagination que celle dont il sagit.

Antiquité du zodiaque.

En admettant donc cette hypothese comme démontrée, il s'ensuivrait qu'à l'époque de l'invention du zodiaque le soleil entrait dans le capricorne au solstice d'été; aujourd'hui il entre dans les gémeaux à cette même période de sa course: ainsi depuis l'invention du zodiaque la précession des équinoxes a été de sept signes ou 210 degrés; mais on sait que cette précession est de 50 secondes 1 dixieme chaque année. Il s'est donc écoulé 15090 années au moins depuis cette époque, si toutefois, comme l'observe M. Dupuis, on ne veut pas supposer qu'il s'est fait avant une révolution entiere, qui est de 25868 années.

Revenons actuellement aux zodiaques sculptés sur les temples d'Egypte: deux se voient à Denderah, et deux à Esneh.

A Denderah, le premier, qui représente un planisphere céleste, occupe une partie du plafond du petit appartement bâti sur le comble de la nef du grand temple; nous en avons une copie très exacte modelée en cire, et réduite au tiers de sa grandeur naturelle par M. Casteix, statuaire habile et antiquaire distingué. Les constellations sont tracées sur une spirale inscrite dans un cercle supporté par des figures: il est difficile de déterminer sur cette courbe si la série des constellations doit commencer par les gémeaux, le cancer, ou le lion, car toutes les trois pa-

raissent sur la partie de la spirale qui approche le plus du centre du cercle; ainsi on ne peut rien inférer de ce planisphere: mais ce qui fait conjecturer que le lion commence la révolution, c'est que le second zodiaque, qui est dans l'intérieur du temple, ne laisse aucun doute sur le commencement. Celui-ci est sculpté sur le plafond, divisé en deux grandes bandes: le lion est plus près de la porte du temple, et paraît sortir en menant derriere lui les six premiers signes, dont le capricorne se voit au fond du temple; les six derniers signes, suivant la marche des six premiers, vont de la porte au fond du temple, de telle maniere que le cancer est bien aussi près de la porte, mais dans la direction opposée à celle du lion.

Antiquité du temple de Denderah.

Il ne m'appartient point d'anticiper sur le développement de l'idée qu'a suggérée à M. Fourrier la disposition de ces signes: frappé de leur ordre, et sachant que les Egyptiens commençaient leur année au solstice d'été, il en a judicieusement conclu que vraisemblablement à l'époque de la construction du temple le soleil entrait dans le lion au commencement de l'année, c'est-à-dire au solstice d'été; d'où on peut conclure l'antiquité de ce temple, puisque depuis ce temps la somme des précessions des équinoxes est de deux signes ou 60 degrés, qui, divisés par 50 secondes 1 dixieme, donnent un intervalle de 4312 années.

Zodiaques d'Esneh.

Le premier zodiaque d'Esneh est sculpté sur deux bandes paralleles, qui occupent un entre-colonnement du temple; comme dans celui de Denderah, six astérismes sont dans chaque bande, et la bande la plus proche de la porte commence par le signe de la moissonneuse ou la vierge.

Le second zodiaque de ce lieu, qui a la même disposi-

tion que le premier, est dans un autre petit temple, à environ 1000 metres de distance de la ville.

En suivant pour ces deux zodiaques le même raisonnement que pour celui de Denderah, on trouve que leur construction remonte à 6468 ans.

Antiquité des temples d'Esneh.

Je ne m'établis point ici précisément le défenseur de ces hypotheses; c'est à leur savant auteur, M. Fourrier, à remplir les espérances qu'a données sa lettre à M. Bertholet, lue à l'institut national le 16 frimaire de l'an 10: mais je ne puis partager l'opinion de MM. Larcher et Visconti, publiée dans la derniere édition de la traduction d'Hérodote, par laquelle ces savants, infiniment respectables sous tant de rapports, veulent insinuer que le temple de Denderah peut avoir été bâti par un Ptolémée. Je n'entreprendrai point de réfuter la partie de leur opinion en ce qui a rapport aux idées astronomiques, puisque M. Visconti n'a point encore vu les dessins des zodiaques d'Esneh: lorsque ces dessins paraîtront dans l'ouvrage de la commission il y trouvera des détails qui le feront revenir, je pense, sur ses premieres idées; mais je crois pouvoir réfuter la partie de cette opinion fondée sur l'espoir, que ces savants conservent, qu'une inscription grecque, tracée sur le grand listel de la corniche du portique, et qui n'a pu encore être lue par personne, peut donner le nom d'un Ptolémée, et l'historique de la construction du temple, comme il est prouvé par la pierre aux trois inscriptions, dont M. Ameilhon a donné la traduction; qu'un décret du college des prêtres accorda à Ptolémée Epiphanes l'honneur de l'érection de ce petit monument. Mais ici les circonstances ne sont plus les mêmes; la pierre aux trois inscriptions ne porte point le caractere

d'un monument du genre de celui de Denderah, le plus beau de tous les anciens temples : rien ne donne à ce temple la plus légere trace du goût architectural des Grecs, et à cette époque ils imprimaient ce goût sur tous les monuments qu'ils érigeaient en Egypte; Alexandrie, et sur-tout le temple souterrain de Nécropolis, que j'ai fait connaître, et dont j'ai déja parlé plus haut, en sont la preuve. D'ailleurs le nom d'un Ptolémée sur cette inscription ne prouverait pas plus que celui de César écrit en grands caracteres grecs sur les listels de droite et de gauche du couronnement d'une des portes du même temple; car on n'aurait pas mis une inscription aussi importante sur un petit membre d'architecture tel qu'un listel de corniche.

D'ailleurs il existe plusieurs autres temples sur lesquels sont des inscriptions avec le nom de Ptolémée : un se voit à Ombos, un à Gau et Kebir, un à Apollinopolis parva, aujourd'hui Kouss: M. Denon a rapporté cette derniere inscription entiere (pl. LXXX); et dans l'explication il a bien soin de dire, *cette dédicace postérieurement faite du temps des Ptolémées*, etc. Et si on voulait conclure de ces inscriptions qu'elles doivent déterminer l'époque de la construction des temples, nous nous verrions bientôt obligés de ne plus rien chercher en Egypte au-delà du siecle d'Alexandre.

Labyrinthe. Le palais connu sous le nom de Labyrinthe d'Egypte a fourni encore matiere à de très grandes discussions parmi les savants, pour déterminer non seulement le but pour lequel il avait été élevé, mais même l'emplacement sur lequel il avait été construit: je donnerai dans mon Mémoire sur le nome arsinoïte et le lac Mœris, dont j'ai relevé la

topographie hydraulique, la place qu'occupent encore ses ruines, que j'ai reconnues; je me bornerai en attendant à donner l'idée de ce palais telle qu'Hérodote, témoin oculaire, nous l'a transmise. Tous les ouvrages, dit-il, tous les édifices de la Grece ne peuvent être comparés à ce monument ni du côté du travail ni du côté de la dépense; ils lui sont de beaucoup inférieurs. Les temples d'Ephese et de Samos méritent sans doute d'être admirés; mais les pyramides sont au-dessus de tout ce qu'on peut en dire, et chacune en particulier peut entrer en parallele avec plusieurs des grands édifices de la Grece; le labyrinthe l'emporte même sur les pyramides. Il est composé de douze cours environnées de murs, dont les portes sont à l'opposite l'une de l'autre, six au nord et six au sud, toutes contiguës; une même enceinte de murailles, qui regne en dehors, les renferme; les appartements sont doubles, il y en a quinze cents sous terre, et quinze cents au-dessus. J'ai visité, dit Hérodote, les appartements d'en-haut; quant aux souterrains, les gouverneurs du labyrinthe ne permettaient pas qu'on les montrât, parcequ'ils servaient, disaient-ils, de sépultures aux crocodiles sacrés, et aux rois qui avaient fait bâtir cet édifice. On ne peut se lasser, ajoute-t-il, d'admirer la variété des passages tortueux qui menent des cours aux corps de logis, et des issues qui conduisent à d'autres cours: chaque corps de logis a une multitude de chambres qui aboutissent à des pastades (c'est, selon Vitruve, les deux tiers de l'espace qui est entre les antes (*a*)); au sortir de ces pastades on passe dans

(*a*) *Quantum inter antas distat, ex eo tertia dempta spatium datur introrsus. Hic locus apud nonnullos* προστας, *apud alios* παστας *nominatur.* Vitruv. de Archict., lib. VI, cap. X.

d'autres bâtiments, dont il faut traverser les chambres pour entrer dans d'autres cours : le toit de tous ces corps de logis est de pierre, ainsi que les murs, qui sont par-tout décorés de figures; autour de chaque cour regne une colonnade de pierres blanches parfaitement jointes ensemble.

Pyramides. Si ces principes de l'architecture des Egyptiens, *simplicité* et *solidité*, paraissent si fortement empreints sur les temples de la haute Egypte, comment pouvaient-ils être mieux exprimés que par ces pyramides si fameuses depuis plus de vingt siecles, dont Hérodote rapporte la construction à Chéops dans le douzieme siecle avant l'ere vulgaire? Je n'ajouterai rien à la savante description de ces monuments par l'astronome Nouet, qui en a fixé irrévocablement les dimensions par des opérations aussi scrupuleuses qu'exactes : il en résulte que celle que l'on distingue des autres sous le nom de grande pyramide, et dont plusieurs autres savants ont vérifié la hauteur assise par assise, est construite sur le rocher pur; son plan est carré, et a 227 metres 25 centim. de côté; sa hauteur perpendiculaire, considérée comme pyramide entiere, serait de 143 metres 17 centim., mais elle est tronquée par un plan parallele à la base; cette base supérieure a 9 metres 90 centim. de côté, et la hauteur perpendiculaire du tronc est de 136 metres 95 centim. Pour prendre d'après ces dimensions une idée approchée de cette masse, il suffit de savoir qu'elle contient assez de matériaux pour construire un mur de 3 metres de hauteur et 33 centim. d'épaisseur sur une longueur de 2359720 metres, qui font environ six cents de nos lieues communes, à-peu-près le tour du royaume d'Espagne.

Il était naturel de penser que ces monuments, mesurés

par tous les anciens auteurs, devaient nous transmettre avec la plus grande exactitude le rapport de leurs anciennes mesures avec celles de tous les siecles suivants; mais avec quelle peine on voit qu'eux-mêmes different tellement entre eux, que, connaissant les dimensions qu'ils ont données, on ne peut se faire aucune idée de la pyramide:

Hérodote lui donne 8 pléthres;
Diodore 7 pléthres;
Strabon 6 pléthres;
Pline 833 pieds romains.

Les voyageurs modernes n'ont pas moins différé entre eux sur cette mesure, ainsi que sur la hauteur: c'est que tous, comme les anciens, n'en donnaient que l'estime; et peut-être M. Nouet est le premier qui ait eu le pouvoir et la volonté de faire des opérations rigoureuses qui seules pouvaient faire connaître irrévocablement ces dimensions, en donnant à la coudée égyptienne 19 pouces 7 lignes ou $0^{m}5304$, comme je le dirai plus bas; cela fait, par la mesure de M. Nouet, 428 coudées et demie. Mais dans les premiers mois de l'an 9, MM. Lepere et Coutelle, qui avaient été chargés de faire des recherches sur la construction des pyramides, ont fait déblayer une premiere assise sur laquelle vraisemblablement venait s'appuyer la ligne du revêtement: ils ont par des mesures très rigoureuses trouvé cette assise plus longue de 8 metres que celle supérieure mesurée par M. Nouet, ce qui donne alors à la pyramide 433 coudées et demie ou 6 pléthres et demi de côté; mesure moyenne entre Strabon et Diodore, les deux écrivains reconnus les plus exacts.

Celle dont il est question est formée de deux cent cinq

assises, mais toutes d'inégale hauteur; elle est bâtie en pierres calcaires, mêlées de numismales. M. Coutelle a lu à l'institut du Caire un mémoire dans lequel il détaille la méthode ingénieuse qu'il suppose que les constructeurs ont dû employer pour le revêtement: il est difficile après l'avoir vue de penser qu'elle ait jamais été revêtue entièrement de granit. Je suis monté jusqu'à la portion de revêtement qui reste encore à la seconde pyramide qui est à côté, et je l'ai reconnue en pierre calcaire d'une pâte plus fine que celle du corps de la pyramide: il est vraisemblable que les assises inférieures étaient seules revêtues en granit, car on en voit encore beaucoup de débris autour des quatre côtés; cependant la petite pyramide dite Mycerinus paraît en avoir été toute revêtue.

Celle qu'on appelle la grande pyramide est ouverte: un long corridor en pente, d'abord en descendant, puis en montant, conduit à deux chambres conservées intérieurement, dans l'une desquelles on voit encore un sarcophage en granit; on trouve dans le corridor un puits très étroit et très profond, qui vraisemblablement conduisait aux souterrains de la plaine de Sackara, et par où il est présumable qu'on introduisait les initiés dans la pyramide: il y a aujourd'hui beaucoup de décombres dans le fond.

Au reste toute cette ancienne plaine de Memphis jusqu'à l'entrée du nome arsinoïte renferme un très grand nombre de ces pyramides, et il ne s'en trouve que dans cette partie de la vallée de l'Egypte, les unes en pierres, d'autres en briques seulement séchées au soleil; ce qui prouve à quel point ce climat est conservateur. On en voit, vers Sackara, construites à étages en retraite; celle près

le village de Meydoun est terminée au sommet en pointe de diamant : leurs faces sont toujours exposées aux quatre points cardinaux; M. Nouet a cependant trouvé à la grande pyramide une déviation de 20 minutes à l'ouest, à-peu-près la même que celle trouvée par Picard à la méridienne de l'observatoire d'Uranibourg.

Un autre genre de monument que les Egyptiens élevaient assez communément sont les obélisques ou aiguilles, dont plusieurs, qui ont été transportés à Rome sous les empereurs, étonnent non seulement par la beauté du travail, mais par la difficulté de les transporter de si loin et de les dresser. Ce sont des pyramides à très petite base carrée, et d'une hauteur à-peu-près décuple de leur largeur; elles sont de granit moucheté d'un rouge éclatant, de violet, de blanc et de noir : leurs faces sont couvertes d'hiéroglyphes gravés en relief dans le creux; car les Egyptiens ne faisaient point de bas-reliefs. Les prêtres les appelaient les doigts du soleil, parceque leur ombre indiquait les hauteurs de cet astre : on n'en dressait jamais que dans un lieu découvert, ou au milieu d'une place. On voit encore en Egypte plusieurs de ces obélisques debout : la planche III, 4, présente celui qu'on appelle aiguille de Cléopâtre, à Alexandrie, sur le bord de la mer; sa base carrée a sur le sol 2m355 de côté, sa hauteur au-dessus de terre est de 19m544, compris la petite pyramide du haut, qui a 1 metre 57 cent. de côté et 2m003 de hauteur : il ne forme qu'un seul bloc de granit, dont le cube actuel est de 79 metres 3 dixiemes cubes, et le poids de 219536 kilogrammes 46 centiemes. Il n'a vraisemblablement pas été placé là originairement, car on voit par les fouilles faites qu'il est très mutilé à sa base, et qu'il a été élevé sur un piédestal sans goût. On

Obélisques.

Pl. III, 4.

voit d'autres obélisques debout à Luxor, près de Thebes, et à Héliopolis.

Colonnes isolées.

On ne sait pas bien s'il entrait dans le goût de ce peuple d'élever des colonnes isolées, comme l'ont fait les Romains; mais je ne le pense pas, quoique l'on en voie encore une colossale à Alexandrie qui porte le nom de colonne de Pompée: d'abord elle ne serait tout au plus que du second âge de l'architecture, c'est-à-dire depuis la conquête d'Alexandre; rien n'indique que ce soit un monument élevé ni à Pompée ni à Septime-Sévere, comme l'a présumé M. Savary. Elevé par des Grecs, ce monument aurait eu plus d'ensemble et de majesté dans ses détails: le fût, d'un seul morceau de très beau granit rouge, est à la vérité digne d'admiration; il a $2^{m}685$ de diametre à sa base inférieure, $2^{m}345$ à sa base supérieure, et $20^{m}214$ de hauteur perpendiculaire; ce qui lui donne un peu moins de seize modules, à-peu-près les proportions de l'ordre dorique. Ce bloc contient 96 metres 88 centiemes cubes, et pese 265165 kilogrammes 35 centiemes; tout le reste, chapiteau, base, et piédestal, ne présente que des proportions incohérentes non seulement avec ce beau fût, mais même entre elles. Il est très vraisemblable que ce monument, reste de l'ancienne Alexandrie, a été relevé par les Arabes depuis la conquête d'Amrou.

Trois âges de l'architecture en Egypte.

L'architecture, comme je l'ai observé, a eu plusieurs époques en Egypte qui caractérisent essentiellement tous les monuments que l'on y voit: la premiere est celle des Egyptiens proprement dits, qui est le type de l'architecture de tous les autres peuples; elle finit au regne d'Alexandre: la seconde introduisit le goût des Grecs, qui n'était que celui du beau modifié par leur climat. Il faut avouer aussi

que si les premiers rois d'Egypte avaient élevé des monuments d'une ostentation si gigantesque, leurs successeurs, les rois grecs, en construisirent d'utiles. Je ne citerai que la tour bâtie par Ptolémée Philadelphe sur un cap avancé de l'isle de Pharos devant Alexandrie; elle était d'une très grande hauteur, et a été placée à cause de sa construction au rang des sept merveilles du monde : on élevait des feux à son sommet pour guider les vaisseaux pendant la nuit, parceque la côte est très basse dans ces parages; c'est de là qu'est venu le nom de *phare* que l'on a donné dans la suite à tous les édifices destinés au même usage. Cette deuxieme époque a fini à l'irruption des Sarrasins. Phare.

Enfin le troisieme âge a amené la décadence des arts et du bon goût; il porte néanmoins un caractere de simplicité et de bizarrerie qui plaît: il a beaucoup de rapport avec le gothique. Cette époque est aujourd'hui à son douzieme siecle: elle a donné quelques mosquées assez belles, des bains publics, et quelques palais de grands, tous établissements assez bien assortis aux mœurs des habitants actuels. Je n'entrerai point dans les détails de leur description qui m'écarteraient trop de mon sujet; les collections intéressantes de MM. Protain et Lepere, insérées dans le grand ouvrage, ne laisseront rien à desirer sur cette matiere.

MESURES.

Héron, astronome et mathématicien d'Alexandrie, qui vivait au commencement du septieme siecle, a donné, dans une introduction à l'arpentage, le rapport qu'avaient entre elles plusieurs mesures anciennes. Mesures.

Le stade royal et philétéréen ou alexandrin, composé, Valeur du

pied égyptien, dit philétéreen ou alexandrin. dit-il, de 600 pieds alexandrins, est égal à 720 pieds italiques ou romains.

D'où suit que le rapport du pied égyptien au pied romain est comme 6 est à 5; ce qui fait le pied égyptien égal à 1567 dixiemes de ligne de l'ancien pied de Paris, 13 pouces 7 dixiemes de ligne (0^m3536).

Quant aux autres divisions, Hérodote les donne trop exactement pour qu'il puisse y avoir le moindre doute à cet égard.

Coudée. La coudée, dit-il, se divise en six palmes;

Palme. Le palme en quatre doigts.

Doigt. D'où suit que la coudée contient vingt-quatre doigts.

Pied. Le pied ne contenait que seize doigts ou les deux tiers de la coudée.

Orgye. Quatre coudées ou six pieds faisaient l'orgye ou la toise.

Pléthre. Cent pieds faisaient le pléthre.

Stade. Six pléthres faisaient le stade.

Schéne. Le schéne était de soixante stades.

Le stade contenait donc quatre cents coudées ou six cents pieds.

Aroure. Une superficie de dix mille coudées formait l'aroure.

Il suit de ces rapports que le pied étant de 13 pouces 7 dixiemes de ligne (0^m3536), la coudée est de 19 pouces 7 lignes (0^m5304).

Le doigt est égal à 9 lignes 19 vingt-quatriemes (0^m0221).

Le palme est égal à 3 pouces 3 lignes 1 sixieme (0^m0884).

L'orgye est égale à 6 pieds 6 pouces 4 lignes (2^m1216).

Le pléthre est égal à 18 toises 9 pouces 10 lignes (35^m36^c).

Le stade est égal à 108 toises 4 pieds 11 pouces (212^m16^c).

Et le schéne à 6505 toises (12729^m60^c).

M. Danville a cependant donné une autre valeur au

stade, qu'il a déduit de la distance entre le mont Casius et Péluse: l'itinéraire d'Antonin donne le nom de *Pentaschœnon* à l'espace qui sépare ces deux lieux, et il marque vingt milles pour cette distance; ce qui ferait le schéne égal à quatre milles romains, que nous avons vu, tome I, p. 324, égal à 755 toises 4 pieds 8 pouces 8 lignes: d'où suit que le schéne est égal à 3023 toises 10 pouces 8 lignes; de là passant subitement à la division d'Hérodote du schéne en soixante stades, il trouve que le stade égyptien est égal à 50 toises 2 pieds et environ 5 pouces: mais je pense que cette mesure ne saurait être admise, puisque si on prend des rapports dans Hérodote, il faut les suivre tous, et non un seul. Il est probable que le schéne de l'itinéraire d'Antonin n'est pas le schéne égyptien.

Une observation remarquable que j'ai faite avec plusieurs de mes collegues donne presque une certitude sur la valeur de la coudée égyptienne: nous avons tous trouvé la longueur de la chambre intérieure, dite chambre du roi dans la grande pyramide, égale à 32 pieds, et sa largeur égale à 16 pieds; si on suppose qu'on a eu l'intention de donner à cette chambre vingt coudées sur dix, cela donnerait pour la longueur de la coudée 1 pied 7 pouces 2 lignes 2 cinquiemes, au lieu de 1 pied 7 pouces 7 lignes que nous avons trouvés précédemment. Il serait donc peut-être plus exact de prendre ce dixieme de la largeur de la chambre pour le type de toutes les anciennes mesures, au lieu du pied romain qui a pu être altéré par des circonstances que nous ne pouvons connaître.

L'analogie de cette coudée ancienne des Egyptiens avec la coudée du mekias ou nilometre actuel de l'isle de Raoudah est encore remarquable; elle se divise comme l'an-

cienne en vingt-quatre doigts : M. Greaves, astronome anglais, qui l'avait mesurée, avait trouvé à cette coudée une longueur moyenne de 1824 parties du pied de Londres, 20 pouces 6 lignes du pied de Paris; M. Grobert, colonel d'artillerie, attaché à l'armée française en Egypte, l'a trouvée de 20 pouces 5 lignes. Cependant des observations très exactes faites plusieurs fois par mes collegues, MM. Gratien Lepere, et Saint-Génis, qui avaient été chargés de la restauration de ce mekias, ne la portent qu'à 20 pouces juste. Il paraît donc que, tandis que la coudée à l'usage des habitants a souvent varié, l'ancienne coudée a été toujours conservée la même pour la mesure des crues du Nil, et que les différences très peu sensibles qu'elle peut présenter aujourd'hui ne sont dues qu'au peu de soin des Arabes constructeurs ou réparateurs du nilometre actuel, dont les divisions ne sont même pas toutes égales.

Ceci fait voir que M. Larcher avait très bien jugé que les mesures de 22 et 23 coudées, données par plusieurs voyageurs modernes pour la hauteur des crues du Nil, doivent s'entendre du fond du fleuve, et que la crue effective a toujours été dans les plus hautes de 15 à 16 coudées, comme le dit Hérodote, puisqu'à 19 pouces 7 lignes, seize coudées font 26 pieds 1 pouce 4 lignes ($8^{m}6820$). Nous avons mesuré celle de l'an 8 à l'an 9, réputée bonne, mais non une des plus fortes, et nous l'avons trouvée, comme je l'ai dit, de 14 coudées 17 vingt-quatriemes ($7^{m}9606$).

Mon collegue M. Girard a fait sur un nilometre qu'il a trouvé à Eléphantine un travail important, qui pourra peut-être jeter de plus grandes lumieres sur cette véritable valeur de l'ancienne coudée.

M. Nouet a fait le rapprochement des grandes mesures

que lui ont données ses observations astronomiques avec celles d'Eratosthenes entre les mêmes points.

Mais les mémoires de ces deux savants n'étant point encore publiés, je ne puis me permettre aucune réflexion sur leurs résultats.

RELIGION.

C'est en Egypte que les Phéniciens, les Grecs, et tous les peuples de l'antiquité ont puisé les premieres idées de la mythologie; c'est en Egypte que les dieux se réfugierent sous la figure de divers animaux, lorsqu'ils furent chassés du ciel par les Titans, et telle est l'origine de leur vénération pour tant d'especes d'animaux. Dans le principe le soleil, le Nil, et la terre étaient leurs divinités bienfaisantes: ils ont désigné les deux premiers par Osiris, qu'ils adoraient sous diverses formes; et la terre par Isis, dont l'extrême fécondité, après avoir reçu les embrassements d'Osiris son époux, commandait leur reconnaissance: c'est ainsi qu'ils rendaient hommage à l'inondation du Nil, ce grand phénomene auquel leur existence était liée. Mythologie. Osiris. Isis.

Un autre phénomene bien redoutable pour eux était l'éloignement du soleil vers le tropique austral; le Nil alors rentre dans son lit, et les vents chauds amenent des sables qui menacent de faire de l'Egypte un désert. Ils supposaient qu'un génie malfaisant, que par crainte ils adoraient sous le nom de *Typhon*, avait profité de l'absence d'Osiris et souillé la couche nuptiale: mais pendant tout ce temps Isis était stérile; ils supposaient même que Typhon avait tué Osiris, mais qu'ensuite, au retour de l'inondation, Isis avait retrouvé le corps de son mari avec l'aide de son fils Horus. Typhon. Horus.

Telle était la base de leur religion; et on conçoit combien elle devait être solide, puisqu'elle reposait sur l'intérêt présent, le plus cher à tous les hommes, avant que des prêtres adroits leur eussent suggéré de sacrifier le bonheur réel à des illusions abstraites.

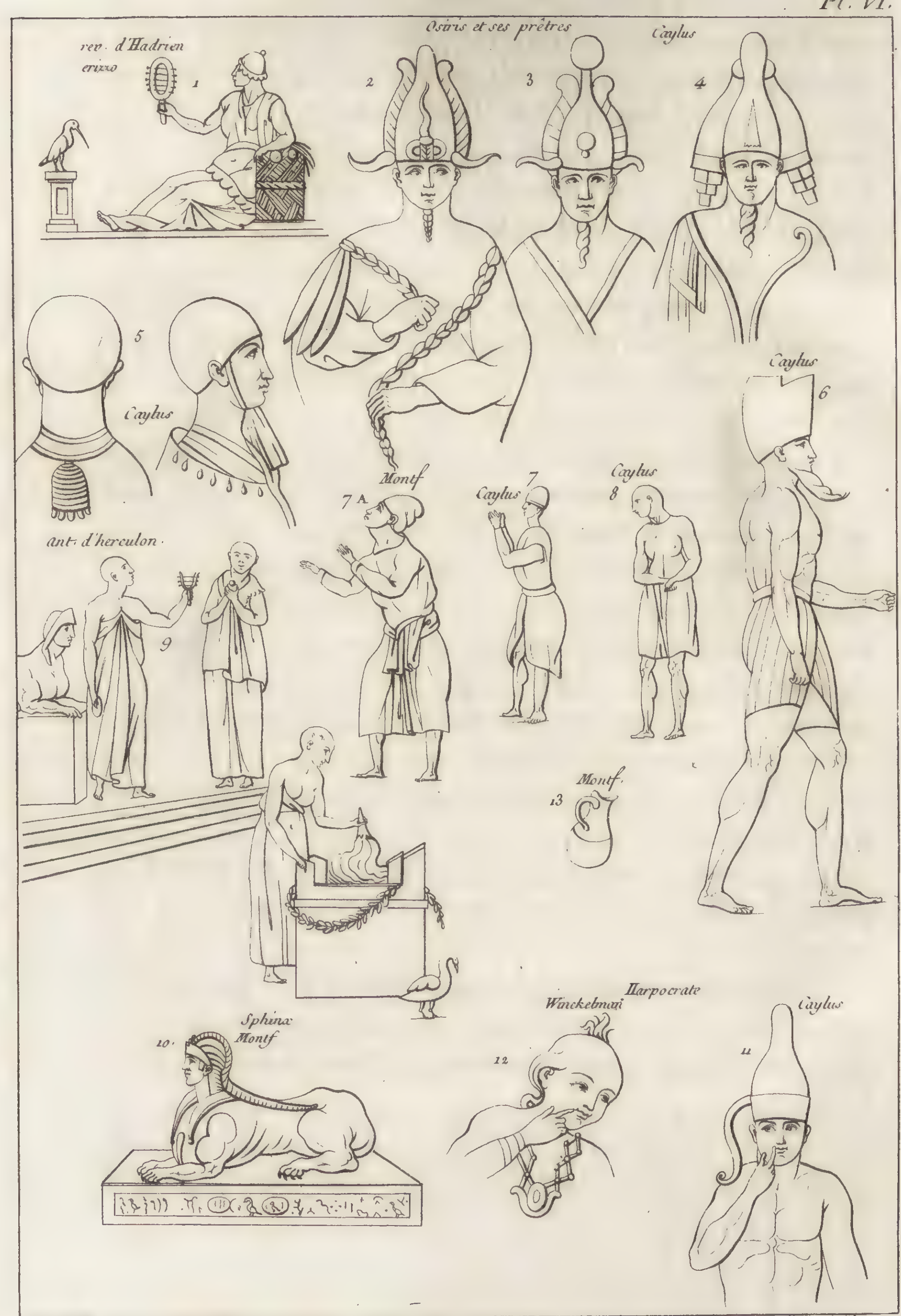
Tous les détails de cette religion n'étaient ensuite que des allégories plus ou moins ingénieuses des opérations de la nature. Plusieurs auteurs, et un des plus recommandables, le P. Kirker, dans son *Œdipus ægyptiacus,* ont développé ces allégories, et fait connaître le nom et les fonctions de toutes les divinités inférieures; je ne saurais mieux faire que d'y renvoyer le lecteur: j'observerai seulement que c'est chez ce peuple et dans les pratiques de sa religion que les sages de l'antiquité allaient puiser les éléments de la philosophie. Plusieurs obtinrent l'honneur d'être initiés à leurs mysteres.

C'est dans le lac Mœris, appelé aujourd'hui lac de Caron, et par suite dans le grand canal pratiqué au pied des pyramides, aux environs de Memphis, qu'ils prirent l'idée du Styx.

Le passage de ces lacs, et le jugement des morts nécessaire pour recevoir l'honneur de l'inhumation, le plus grand auquel les Egyptiens aspiraient, donnerent l'idée du nautonnier Caron, des jugements d'Æaque, Minos, et Rhadamante.

C'est par les puits de Sackara, et les canaux qui conduisaient dans l'intérieur des pyramides, qu'Orphée feignit ou crut être descendu aux enfers pour chercher Eurydice.

Au reste tout était mystérieux dans la religion des Egyptiens; c'est pour cela qu'à l'entrée des temples on plaçait des sphinx, et que dans les sanctuaires on voyait


rev. d'Hadrien
erizzo
1
Osiris et ses prêtres
2
3
Caylus
4
5
Caylus
Caylus
6
Montf
7 A
Caylus
7
Caylus
8
ant. d'herculon.
9
Montf.
13
Harpocrate
Winckelman
Caylus
Sphinx
Montf
10.
12
11

toujours la figure d'Harpocrate, dieu du silence, tenant un doigt sur la bouche : ses statues le représentent nu-tête, ou coëffé d'un bonnet dont la forme varie souvent. Ce dieu a toujours la tête rasée, ne conservant qu'un flocon de cheveux qui pend sur son oreille droite : ce sont ces cheveux que quelques savants ont pris mal-à-propos pour un serpent (*a*). Harpocrate. Pl. VI, 11, 12.

Si la gravure que l'on voit à la suite du chapitre III de l'histoire de l'Art, titre 2, est exacte, ce que Winckelmann appelle une espece de filet qui enveloppe ce dieu est plutôt une espece de collier (12). 12.

Les prêtres étaient les seuls dépositaires des livres et des mysteres sacrés ; ceux qui étaient chargés de les écrire portaient sur leur tête une bande de pourpre, et la figure d'un faucon. Diodore raconte que c'était parcequ'un de ces oiseaux apporta aux prêtres de Thebes un livre couvert de pourpre où étaient écrites leurs lois et les cérémonies de leur religion. Prêtres.

Ils sont souvent représentés lisant, assis, ou à genoux, ou accroupis, les mains élevées, comme les musulmans à la priere ; ils ont la tête rasée, et n'ont souvent qu'une simple calotte. Pl. VII, 1, 2, 3.

Chaque dieu avait plusieurs prêtres, et un grand-prêtre ; ils étaient remplacés dans leurs fonctions par leurs fils. A l'autel ils étaient quelquefois couronnés de fleurs, vêtus chacun selon son grade : l'habillement des jeunes prêtres du dernier ordre ne consistait qu'en un simple caleçon qui ne descendait que jusqu'aux genoux, ou un tablier, tantôt

(*a*) Si des gravures représentent quelquefois ce flocon du côté gauche, c'est la faute du graveur qui aura fait la contre-épreuve du dessin.

uni, tantôt rayé, sur lequel on en plaçait un second rayé et pointu de part et d'autre qui venait se croiser sur le
4. devant (4). Ils avaient quelquefois sur les épaules un collet
5, 6, 7. rond en forme de fraise (5); leur bonnet (6, 7), vu de face, ressemblait à un mortier, et laissait l'oreille découverte.

8. Caylus en a publié un (8) d'après une pierre gravée: il est vraisemblablement d'un grade supérieur; il tient une fleur de lotus; sa tête est nue et rasée; vers le haut du bras droit il a un bracelet : son habillement consiste en une espece de jupon d'étoffe rayée sans plis, qui descend des aisselles jusqu'au-dessus du genou. La robe à longues
Pl. VI, 7, A. manches de quelques uns (pl. VI, 7, A) se terminait à mi-jambe.

Ceux d'un rang plus élevé avaient leurs caleçons descendant jusqu'aux pieds; sur la ceinture de ces caleçons étaient souvent tracés des caracteres hiéroglyphiques : une autre ceinture les serrait au-dessous des mamelles. D'autres d'un ordre plus éminent portaient un habit qui descendait jusqu'aux pieds; ils avaient soin de l'attacher un peu au-dessus des reins. Les prêtres avaient ordinairement les bras nus.

En général les principaux d'entre eux avaient de longues robes de lin et non de laine, les unes à manches étroites, les autres à manches larges: leurs souliers étaient de *biblus*.

Selon Pancirol, dans sa Notice d'Orient, les prêtres égyptiens et babyloniens étaient vêtus comme les syriarques et les lyciarques (*a*); ils portaient une couronne d'or, et la trabée enrichie de broderies. Ce costume, trop

(*a*) Prêtres provinciaux de l'empire romain. (*Voyez* tome I, p. 155.)

éloigné de la simplicité des premiers Egyptiens, ne saurait convenir qu'à ceux des derniers temps.

Les principales divinités de l'Egypte sont représentées avec des coëffures caractéristiques : la table isiaque prouve que les prêtres qui les desservaient en avaient quelquefois de pareilles, et même souvent des masques imitant la tête des animaux qui étaient l'objet de leur culte, ou qui leur étaient consacrés : quelques uns, tels que ceux qui adoraient des singes, avaient des habits justes au corps depuis la tête jusqu'aux pieds ; il n'y avait qu'une seule ouverture à une espece de capuchon vis-à-vis leur face. D'après cela, vu la multiplicité des dieux de l'Egypte, le soin qu'avaient les prêtres d'indiquer leurs grades par la diversité de leurs colliers et de leurs coëffures, et le silence qu'ils affectaient, il n'est pas surprenant qu'aujourd'hui nous soyons embarrassés pour en motiver les différentes formes. (Caylus, Montfaucon.) Coëffures des prêtres.

Selon quelques auteurs, pour éviter toute espece d'ordure, ils se lavaient dans l'eau froide deux fois le jour et deux fois la nuit ; tous les trois jours ils rasaient entièrement leur corps, même les sourcils ; ce qui les distinguait des séculiers. Cela vraisemblablement n'était pratiqué que par certains d'entre eux, puisqu'on en voit de barbus dans une pompe religieuse représentée dans la mosaïque de Palestrine (pl. V). Pl. V.

Leur coëffure, de même que celle des sphinx, se termine souvent comme des cheveux, en queue ou cadenette : on en voit de plissées comme certains négligés de nos dames ; d'autres ressemblent à celles que portaient, en 1740, les vieilles paysannes du midi de la France, et qu'elles appelaient vulgairement *perno* (pl. VIII, 10, 11). Pl. VIII, 10, 11.

Sceptre des prêtres. Ils portaient, ainsi que les rois d'Egypte et d'Ethiopie, des sceptres qui ne se terminaient pas en forme de charrue égyptienne, comme le disent Norden et Niebuhr, mais par une tête d'oiseau, ainsi que l'observe très bien Winckelmann.

Couleur des ajustements. Si nous nous en rapportons aux trois statues que nous avons déja citées en parlant de la carnation de ce peuple,

Pl. VII, 9. la figure 9, planche VII, qui tient dans ses mains le fouet et la crosse, « a les ailerons de sa coëffe bleus, le visage et « le cou de leur couleur naturelle, c'est-à-dire d'un rouge « brun; sa camisole est d'un rouge brillant, et le reste de « l'habillement, qui couvre très juste les jambes et même « les pieds, est de couleur bleue ». (Caylus.)

10. Le prêtre à tête d'ibis (10) tient une tringle couverte de carrés rouges, bleus, et jaunes, au haut de laquelle sont des hiéroglyphes peints en noir sur un fond blanc; la coëffure est bleue, l'extrémité en est blanche et rayée de rouge; la carnation noire, et la ceinture rouge et blanche; le caleçon ressemble assez à un assemblage de plumes des mêmes couleurs qui sont sur la tringle. (Caylus.)

11. La statue de l'Egyptienne adorant (11) est représentée un genou à terre, et portant une main vers son front; le collier, la ceinture et les bracelets sont rouges; le caleçon bleu descend jusqu'à la cheville du pied: la carnation est d'un jaune très clair; les traits du visage ressemblent à ceux des Negres d'Afrique; le nez est aplati, la bouche grande, les yeux bien fendus; les cheveux, longs en arriere, sont relevés par un ruban qui ceint la tête, et forme une touffe de leur extrémité.

Initiés. Les initiés étaient vêtus de robes blanches de lin ou de coton.

Il n'y avait point de prêtresses en Egypte du temps d'Hérodote; il n'en fut pas de même après lui, puisqu'il y en avait deux à Thebes dévouées au culte de Jupiter: on en voit plusieurs avec les mêmes attributs que les prêtres. Le vêtement de la prêtresse, fig. 1, pl. VIII, descend jusqu'aux pieds; sa coëffure (ainsi que celles, figures 2, 3) s'élargit, se gonfle vers le bas, et se termine en arriere vers les épaules: certaines coëffures avaient deux pendants en avant (4, 5) qui se serraient derriere avec un cordon. Prêtresses. Pl. VIII, 1. 2, 3. 4, 5.

Ce qui acheve de prouver qu'il y avait des prêtresses, c'est qu'on en voit sur la table isiaque au-dessous d'Apis: leurs seins sont pendants. Plusieurs monuments, que nous avons déja cités, indiquent qu'elles ne rasaient pas leur tête: on en voit avec la feuille de *persea* attachée sous le menton, comme la portaient les prêtres. On est souvent incertain de reconnaître si quelques figures qui ont un certain embonpoint sont des prêtres ou des prêtresses: l'incertitude, selon Caylus, doit cesser; si elles ont un tablier court, il ne convient qu'aux prêtres.

Un prêtre était spécialement chargé d'examiner les bœufs qui devaient être sacrifiés: il les visitait debout et couchés sur le dos; il attachait une corde de *biblus* aux cornes de ceux qui étaient roux sans mélange de poils noirs ni blancs; il y appliquait de l'argille détrempée, sur laquelle il imprimait son sceau (y manquer eût été un crime capital); on conduisait ensuite l'animal à l'autel, on allumait le feu, et quelle que fût la victime on répandait du vin sur l'autel et près d'elle; on l'immolait après avoir invoqué le dieu, en lui imposant les mains sur la tête, que l'on coupait ensuite; on dépouillait le reste du corps; et après avoir fait mille imprécations sur cette tête, le prêtre priait les dieux Victimes.

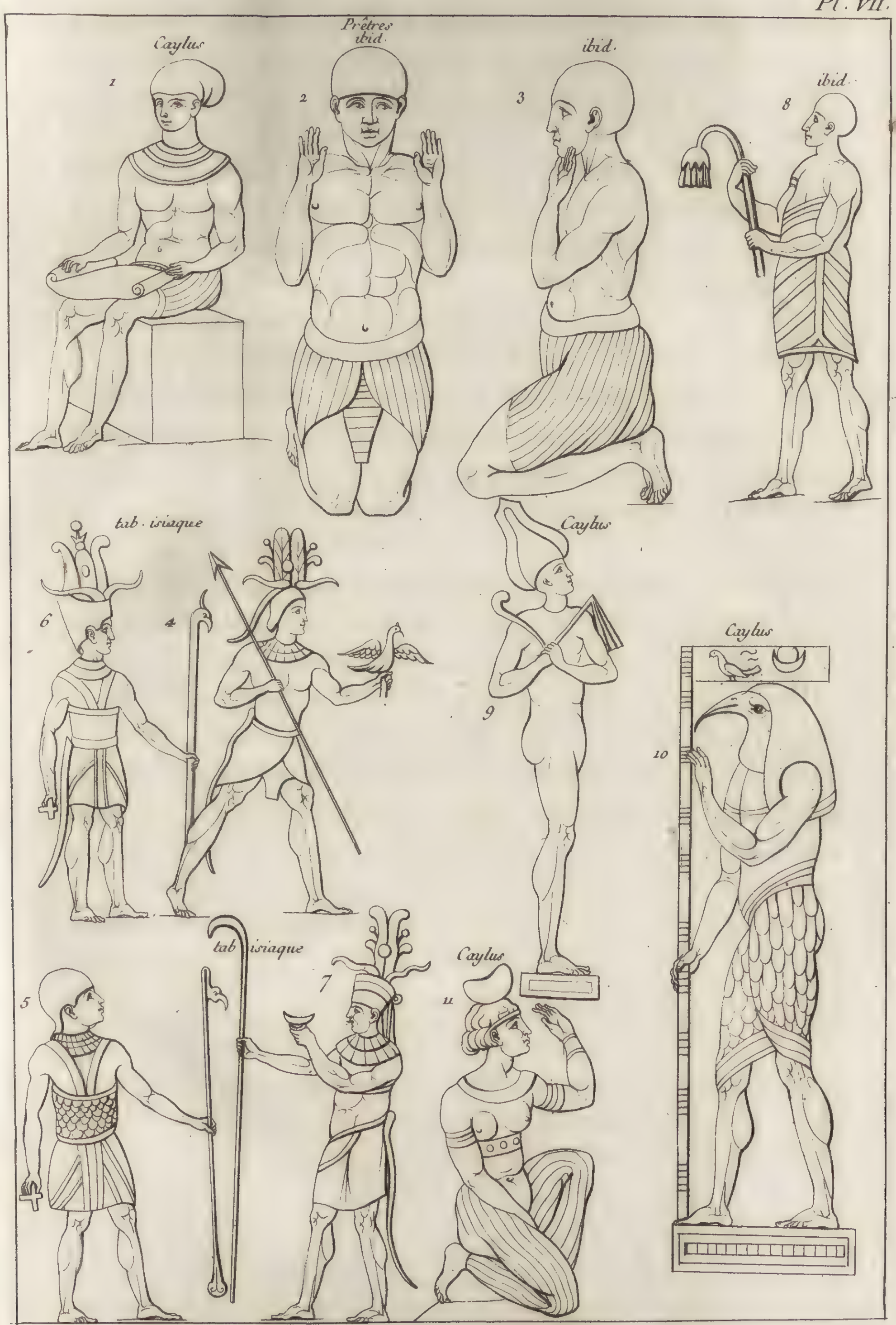
d'accumuler sur elle les maux dont lui et les Egyptiens étaient menacés; on la portait après cela au marché; et s'il s'y trouvait quelque Grec, on tâchait de la lui vendre, sinon on la jetait dans le Nil: car aucun Egyptien ne mangeait jamais de la tête d'un animal quel qu'il fût; c'est pour cela qu'aucun d'eux ni leurs femmes n'auraient voulu baiser un Grec à la bouche, ni se servir de ses ustensiles, comme broches, marmites, etc., ni manger de la viande dépecée avec son couteau: les musulmans ont encore aujourd'hui la même aversion pour tout ce qui sert à l'usage des chrétiens.

Divinités: Osiris.

Lorsque les eaux du Nil se retiraient, les prêtres, vêtus de noir, promenaient pendant quatre jours avec de tristes cérémonies un bœuf dont les cornes étaient dorées; il était couvert d'une toile noire. Après le dix-neuvieme jour le Nil rentrant dans son lit, les prêtres portaient le coffre sacré, dans lequel était renfermé un petit vase d'or; ils y versaient de l'eau claire, et à l'instant le peuple jetait des cris de joie comme ayant retrouvé Osiris.

Par Osiris ils entendaient, tantôt le soleil, tantôt Bacchus, tantôt l'eau et tout fluide; c'est pour cela que dans les sacrifices et les processions institués en son honneur on portait toujours un vase rempli d'eau. Il était représenté dans les hiéroglyphes par un œil et un sceptre, ou par un scarabée, ou un épervier, ou un homme ayant une tête de loup ou d'épervier (*a*), ou sous la figure d'un homme

(*a*) Lorsqu'on le représentait avec une tête d'épervier, on lui faisait tenir une espece de croix ou de T suspendu à un anneau ☥; des savants croient que c'est le *phallus.* Les prétendues statues de ce dieu, selon Caylus, représentent ses prêtres, quoiqu'elles aient le fouet à la main, notamment lorsqu'elles ont les jambes libres; ils portaient quelquefois des bonnets couverts d'yeux.


Caylus
1
Prêtres
ibid.
2
ibid.
3
ibid.
8
tab. isiaque
6
4
Caylus
9
Caylus
10
tab. isiaque
5
7
Caylus
11


Prêtresse
Caylus
1
Caylus
Caylus
2
3
Caylus
4
5
Isis
maffei
9
Isis
maffei
8
10
Caylus
11
6
7
Caylus
Montf.
Horus
Osiris
Isis
Isis et Horus

nu comme Priape, tantôt avec un bonnet pointu, le bout de sa chaussure relevé comme la pointe d'un sabot, ou avec une robe descendant jusqu'à terre et enveloppant ses pieds; ses manches, larges par le bas (pl. I, 16), se détachaient si peu qu'elles se confondaient avec le reste de la robe. On le représentait aussi (pl. VI, 2, 3, 4) avec un globe, ou une trompe d'éléphant, ou de grands feuillages sur la tête, et un fouet à la main: sa satue était quelquefois recouverte d'un voile couleur de feu.

Pl. I, 16.

Pl. VI, 2, 3, 4.

Si le monument cité par Montfaucon d'après Peyresc est copié exactement, la figure (6) qui est sans tête ne saurait être qu'un Osiris: l'artiste lui a mal-à-propos donné une gorge; sur son épaule gauche et par-dessus sa longue tunique sans manches est un pan d'étoffe qui l'enveloppe; une draperie festonnée de haut en bas, et un peu plus courte que la tunique, la couvre depuis les hanches jusqu'à mi-jambe: le costume d'Horus est à-peu-près le même. La jupe d'Isis est attachée sous le sein, rayée et couverte en partie avec la dépouille d'un grand oiseau.

Pl. VIII, 6.

Les cérémonies que l'on faisait en l'honneur de ce dieu étaient les mêmes que celles des bacchanales. Barthélemy fait remarquer une pompe religieuse dans la mosaïque de Palestrine (pl. V): «Six prêtres forment un chœur de musique; l'un porte une palme et un tympanon, espece de « tambour encore en usage en Egypte, qu'on voit entre les « mains de trois autres prêtres; le cinquieme joue de la « double flûte, et le sixieme cache ses mains dans son « manteau; attitude que les prêtres égyptiens affectaient « par modestie: d'autres ministres sacrés tiennent de longs « bâtons surmontés de la figure d'un animal; c'étaient les « effigies symboliques des divinités égyptiennes;... enfin

Pl. V.

« quatre prêtres portent sur leurs épaules un chandelier « posé sur une espece de table carrée. L'usage de ces grands « chandeliers dans les temples semble avoir été assez gé- « néral parmi les anciens: à l'égard des Egyptiens en parti- « culier, quoiqu'ils aient employé communément les lampes « dans leur culte, il est à présumer aussi qu'ils avaient de « ces chandeliers dans l'intérieur de leurs édifices sacrés, « et qu'ils les en tiraient dans les occasions d'éclat, comme « l'arrivée du souverain, ou dans le renouvellement d'une « fête; ils ne devaient pas conserver avec moins de soin ces « cercueils qui renfermaient, à ce qu'on disait, une partie « du corps d'Osiris, et qu'on montrait dans plusieurs tem- « ples. Peut-être que la table sur laquelle pose ce chande- « lier dont je viens de parler est un de ces cercueils, ou, « si l'on veut, ce coffre où Typhon avait enfermé Osiris. »

Serapis. *Serapis*, qui était le même qu'Osiris, était représenté sous la figure d'un homme ayant un boisseau sur la tête, et quelquefois une regle à la main (*a*).

Phtus. *Phtus*, le dieu suprême fabricateur de l'univers, était représenté avec un œuf à la bouche.

Isis. *Isis* était l'épouse d'Osiris: on la confond avec Cybelle, parcequ'elle est quelquefois représentée avec une tour ou des créneaux sur la tête. Les antiquaires donnent ordinairement pour des Isis les statues, les bustes et les têtes de femmes coëffées à l'égyptienne : je crois avec Caylus que ce sont des prêtresses lorsqu'elles ne sont pas accompagnées de certains attributs. Il fait cette réflexion au sujet
Pl. VIII, 2, 3. d'un buste (2, 3) dont j'ai déja parlé; sa coëffure singu-

(*a*) Ces regles, qui portent des divisions dans leur hauteur, indiquent vraisemblablement un nilometre.

liere imite une espece de sac qui s'élargit et se renfle en descendant par derriere jusqu'aux épaules: les têtes d'Isis, selon lui, sont toujours coëffées, et de plus accompagnées de bandelettes plissées et rayées retombant fort au-dessous des épaules.

Les monuments égyptiens la représentent ordinairement assise, et souvent allaitant son fils Horus (7); sa tête 7.
est couverte quelquefois de la dépouille d'un oiseau (c'est le plus souvent celle d'une pintade); au-dessus est une touffe de feuilles en forme de couronne, imitant le bas d'un chapiteau corinthien; sur le tout est un globe embrassé par deux cornes de bœuf: d'autres fois sa coëffure est basse avec un croissant.

La statue de cette déesse (8) est rapportée, d'après 8.
Maffei, par Montfaucon; elle peut servir à faire connaître le costume égyptien qu'on employait alors: car quoique les Romains, comme il l'observe, habillaient souvent à leur fantaisie les divinités étrangeres, il est néanmoins aisé de connaître les monuments où l'artiste a voulu conserver le costume connu des nations qui leur étaient dévouées. Caylus, tome III, planche IX, en rapporte une autre dans le style romain: de dessous sa coëffure sortent les extrémités de ses cheveux; sur sa tête est un fruit que l'on dit être celui du *colocasia*.

La statue du cabinet de Rigord porte sur sa tête un vase, dont l'anse ôte l'équivoque, et sert à faire connaître ceux qui sont représentés sur d'autres monuments et qui sont sans anse. La figure 9, tirée d'une pierre 9.
gravée dont le dessin est grec ou romain, a une longue chevelure dont les boucles lui descendent sur les épaules et par derriere; sur le milieu du haut du toupet est une

feuille de lotus ou de *persea;* sa tunique est à longues manches dont l'ouverture, qui est par côté depuis l'épaule jusqu'au coude, est fermée par quatre boutons; elle tient un sistre dans sa main.

Pl. IX, 1. La figure 1, planche IX, tirée du même auteur, est chaussée; sur sa longue tunique, à manches longues et larges, est une espece de vêtement long, ceint sur les hanches, et par-dessus une écharpe à plis ondoyants: il n'est pas aisé de distinguer ce qui par-dessous tient sa tunique relevée à côté de sa cuisse gauche.

2. Celle de Beger (2) est nu-pieds; sa tunique est longue; elle a par-dessus une veste rayée dont les manches se terminent au coude; sur le tout est une espece de tablier qui de l'épaule droite descend sur la hanche gauche; dans sa main elle tient un globe. Sur d'autres monuments la figure d'Isis tient la lettre T suspendue à un anneau T, ou une faucille; elle est quelquefois emmaillottée comme la Diane d'Ephese, couverte de mamelles ou d'hiéroglyphes depuis les épaules jusqu'aux pieds: on la voit aussi sous la forme d'une hirondelle, ayant la tête d'une jeune vierge. Le bas-relief de basalte verd du palais Mattei et la table isiaque la représentent avec des ailes sur les hanches, elles couvrent presque entièrement le bas de la figure; elle est quelquefois

2 A. sans aucun attribut (2A).

On trouve souvent dans les tombeaux de petits simulacres de cette déesse tenant une espece de harpon d'une main, et la houe, dont il a été fait mention à l'article de l'agriculture : quelques uns croient que c'est un monogramme qui signifie le bon génie.

Prêtres d'Isis. Victimes. Les prêtres d'Isis avaient, dit-on, la tonsure faite comme celle des prêtres catholiques (ils ne se rasaient donc pas

Pl IX.


Isis
Caylus
1
Isis
beger
2
3
Caylus
Anubis
montf.
Cercueil
Caylus
6
montf
2.A
Canope
4
montf

entièrement) : ils sacrifiaient un bœuf à la déesse; ils le dépouillaient, en arrachaient les intestins, et non les entrailles ni la graisse; ils coupaient les cuisses, la superficie du haut des hanches, les épaules et le cou; ils remplissaient ensuite la carcasse de pains de pure farine, de miel, de raisins secs, de figues, d'encens, de myrrhe et d'autres parfums, et la faisaient brûler en répandant sur le feu une grande quantité d'huile; ils se frappaient tous tant que la victime brûlait : on leur en servait ensuite les restes.

Les oies étaient aussi des victimes agréables à Isis.

La fête de cette déesse se célébrait à Busiris; on y voyait un peuple innombrable qui, après le sacrifice, se frappait et se lamentait : il y avait aussi un grand nombre de Cariens; on les distinguait des Egyptiens à des coupures qu'ils se faisaient au front avec leurs épées.

Procession en l'honneur d'Isis.

Apulée, faisant le détail d'une procession en l'honneur d'Isis, parle de femmes, dont les unes portaient des miroirs, et les autres des peignes; celles-ci, quoiqu'éloignées de la statue, faisaient les mêmes gestes que si elles l'eussent peignée. Les mêmes choses s'observaient dans les cérémonies des autres déesses.

Pastophores.

Les *pastophores* étaient les prêtres, qui dans certaines occasions portaient la statue de la déesse dans une espece de niche appelée *pastos*.

On voyait à Hermopolis l'image d'un hippopotame sur lequel était un épervier qui mordait et déchirait un serpent. Le septieme jour du mois de *tybi* on offrait à Isis des gâteaux sur lesquels était représenté un hippopotame lié et attaché : l'usage de ces empreintes était commun. On voyait aussi l'empreinte d'un âne lié sur les gâteaux que l'on offrait aux dieux dans les mois de *payni* et de *phaosi*.

Horus.

Horus, le fils bien aimé d'Isis et d'Osiris, que l'on prenait quelquefois pour le soleil, n'est pas toujours représenté sous la forme d'un enfant à la mamelle. Sur une pierre gravée, rapportée par Caylus, il est dans l'adolescence, vêtu d'une longue robe à larges manches descendant jusqu'au coude, tenant le long sceptre ou bâton accoutumé, terminé par une tête de hupe; de ses épaules sort une espece de crochet que l'on remarque à la plupart de ses statues. Il est bon d'observer que le sceptre de ce dieu se termine ordinairement par le bas comme une fourche, et qu'il a toujours une touffe de cheveux sur l'oreille droite comme Harpocrate : on le distingue, ainsi que ses prêtres, au bâton ou sceptre dont nous venons de parler, et au *phallus* présumé ☥.

Divinités dans des bateaux.

Les divinités égyptiennes, même le soleil et la lune, n'étaient pas représentées sur des chars, mais dans des
3. bateaux (3).

4. *Canope* (4) était regardé comme un dieu des plus puissants : c'était une cruche pleine d'eau; le haut se terminait par un tête d'homme ou d'animal (*a*).

La Lune. Bacchus.

La *Lune* et *Bacchus* étaient les seules divinités auxquelles ce peuple immolait des cochons; il abhorrait ces animaux comme très immondes : lorsqu'il les offrait à la

(*a*) Des mages exaltant la puissance du feu qui était l'objet de leur culte, les prêtres de Canope prétendirent que celle de leur dieu l'emportait; en conséquence les premiers ayant allumé un grand bûcher, les prêtres égyptiens qui avaient eu la précaution de percer leur cruche de toutes parts et d'en boucher les trous avec de la cire avant de la remplir d'eau, la mirent hardiment au milieu des flammes, qui eurent bientôt fondu la cire, et furent éteintes par l'eau qui sortit abondamment de tous côtés.

lune, on les égorgeait, on brûlait l'extrémité de la queue, la rate, l'épiploon, et la graisse qui était dans le ventre; on mangeait le reste le jour de la fête; c'était le seul où il fût permis de se nourrir de la chair de cet animal: ceux qui n'avaient pas des moyens pour en acheter un en offraient la figure faite avec de la pâte. Bacchus, chez les Egyptiens ainsi que chez les Etrusques, était barbu.

Bacchanales.

Le jour des bacchanales chacun à l'heure du repas immolait un pourceau devant sa porte, et le remettait ensuite au porcher, crainte de se souiller (*a*). On célébrait le reste de la fête comme chez les Grecs. Les femmes, précédées d'un joueur de flûte, parcouraient les bourgs et les villages portant une petite statue d'une coudée, dont le *phallus*, qu'elles faisaient mouvoir, était aussi grand que le reste du corps (*b*).

Le Serpent avec une tête rayonnante était une divinité égyptienne.

Fête de Diane à Bubaste.

La fête la plus solennelle des Egyptiens était celle de Diane à Bubaste (*c*). On s'y rendait de tous côtés dans des bateaux. Des hommes unissaient le son des flûtes, et les femmes celui des castagnettes à la voix de ceux qui pêle-mêle chantaient et battaient des mains. L'on faisait approcher le bateau des villes devant lesquelles on passait, et tandis que quelques unes des femmes continuaient de chanter et de jouer des castagnettes, d'autres dansaient, retroussaient leur robes, et à grands cris insultaient les

(*a*) On consacrait un cône au soleil, un cylindre à la terre, un *phallus*, ou un triangle, qui était le symbole du sexe de la femme, à la déesse de la génération.

(*b*) Les Grecs dans leurs bacchanales portaient aussi le *phallus*.

(*c*) Diane chez les Egyptiens s'appelait *Bubastis*.

habitants, qui se tenaient debout sur le rivage pendant qu'elles passaient. On immolait à Bubaste un grand nombre de victimes; il s'y buvait ce jour-là seul plus de vin que dans tout le reste de l'année.

Fête des lampes ardentes.

La fête des lampes ardentes se célébrait de nuit à Saïs. Chacun disposait autour de sa maison de petits vases pleins de sel et d'huile où surnageait une mèche allumée; ceux qui ne pouvaient se rendre à Saïs observaient la même chose chez eux.

Les Egyptiens, lorsqu'ils voulaient célébrer des fêtes, dressaient des tentes ou des cabanes; ils y recevaient les étrangers: mais lorsque c'étaient des fêtes extraordinaires, « le roi, sa famille, et la cour, selon Le Beau, logaient jus« qu'à la fin de la cérémonie sous une tente élevée dans « le lieu le plus apparent de la ville: les habitants sortaient « aussi de leurs maisons, et dressaient des tentes. Cet usage « passa dans la Grece, et même en Italie (*a*). »

Combat sacré à Papremis.

Outre les sacrifices et les cérémonies qui se faisaient par toute l'Egypte, voici ce qui s'observait à Papremis. Quelques prêtres, sur le déclin du jour, s'agitaient autour de la statue de Mars, qui était placée dans une petite chapelle de bois doré; en même temps d'autres en plus grand nombre se tenaient armés de bâtons à l'entrée du temple; devant eux étaient plus de mille hommes avec de pareilles armes qui venaient pour accomplir leurs vœux: la veille de la fête les prêtres transféraient le simu-

(*a*) Si ces fêtes eurent pendant long-temps un caractere de simplicité, il n'en fut pas toujours de même, sur-tout lorsque les Ptolémées furent souverains de l'Egypte, et voulurent étaler leur magnificence. Voyez le détail de celle que célébra Ptolémée Philadelphe. (Rollin, Hist. anc., tome VII, page 334.)

lacre dans une autre chapelle ; ceux qui en étaient les gardiens le placaient sur un chariot à quatre roues, et le traînaient eux-mêmes vers le temple ; ceux qui le gardaient étaient placés dans le vestibule, et leur en défendaient l'entrée, jusqu'à ce que ceux qui venaient accomplir leurs vœux accourant, il se livrait un combat où il y avait quelquefois plusieurs blessés.

La table isiaque fait voir que les Egyptiens adoraient plus souvent avec un genou à terre qu'à deux genoux (*a*); ils adoraient et sacrifiaient nu-pieds. Lorsqu'ils venaient dans le temple remercier les dieux de la guérison de quelque maladie de leurs enfants ils coupaient les cheveux du convalescent; ils offraient un poids égal d'or ou d'argent qu'ils remettaient à ceux qui avaient soin des animaux consacrés aux dieux: si c'étaient des chats, des ichneumons, ils leur jetaient du pain trempé dans du lait, ou des morceaux de poisson qu'ils pêchaient dans le Nil. Maniere d'adorer.

Ils ne s'accordaient que pour le culte d'Isis et d'Osiris; quant aux autres dieux chaque ville avait les siens, et des victimes différentes. Ceux de Thebes immolaient des chevres et non des moutons. Les beliers étaient sacrés pour eux; ils en immolaient un cependant le jour de la fête de Jupiter : de sa peau ils revêtaient la statue du dieu, et y portaient auprès le simulacre d'Hercule; ceux qui étaient autour du temple se frappaient et déploraient la mort du belier, que l'on enfermait ensuite dans une caisse sacrée. Ils avaient un bouc qui était pour eux ce qu'était pour d'autres le taureau Apis, dont nous parlerons bientôt;

(*a*) L'Egyptienne adorant (pl. LXXIII, 11) n'a qu'un genoux à terre. Pl. LXXIII.

ils prenaient le deuil lorsqu'il venait à mourir. (Hérodote.)

Pendant les sécheresses, les épidémies, et autres calamités publiques, les prêtres venaient secrètement de nuit vers les bêtes qu'ils adoraient, et les menaçaient; si le mal continuait, ils les tuaient et en substituaient d'autres.

Phallus

Les prêtres dans certaines cérémonies portaient un *phallus* dans leur main; certaines personnes distinguées par leur rang ou par leur mérite en portaient aussi. Le *phallus* en hiéroglyphe signifiait la force et le courage; les parties sexuelles de la femme, la lâcheté, et quelquefois aussi la miséricorde. Hérodote nous apprend qu'en Egypte le nombre pair était réputé malheureux.

Nombre pair malheureux.

DIEUX ANIMAUX, ANIMAUX SACRÉS, LIEUX OU ILS ÉTAIENT ADORÉS.

Dieux animaux, animaux sacrés.

Apis.

Le taureau ou bœuf *Apis* était adoré par toute l'Egypte; il était consacré au soleil et à la lune: son temple était à Memphis; après sa mort on lui faisait des funérailles magnifiques; son corps était porté sur un radeau: les prêtres, vêtus de peaux de cerfs, et armés de javelines, criaient à pleine tête, faisaient mille contorsions, comme ceux de Bacchus; le deuil ne cessait que lorsqu'on avait trouvé en Egypte celui qui devait lui succéder. Le plus grand nombre des auteurs s'accorde pour les caracteres suivants; 1° il devait avoir sur le front une tache blanche, en forme de croissant ou triangulaire, un des angles devait être vers le bas; 2° la figure d'un aigle sur le dos; 3° celle d'un escarbot sous la langue. Selon la table isiaque il avait la tête, le cou, et la croupe noirs, le reste du corps était blanc. Dès le moment que le nouvel Apis était trouvé ce n'étaient par-tout que réjouissances.

Caylus, qui a beaucoup voyagé et fait tant de recherches, a toujours vu Apis représenté avec une housse. Il a ordinairement un riche collier, et quelquefois entre ses cornes un globe ou un disque représentant le soleil et la lune. D'après un monument cité par le même le prêtre d'Apis portait sur sa tête un disque pareil, les ailerons de son bonnet étaient soutenus par des cornes.

Les prêtres qui dans la table isiaque sont représentés autour des taureaux Apis et Mnevis n'ont point d'ornement sur leur tête; leur habit, dont les manches se terminent au coude, descend quasi jusqu'aux pieds; il est ouvert par-devant et ceint sur les reins : ils sont chaussés.

Selon Diodore de Sicile il n'était permis aux femmes de voir Apis que pendant les quarante premiers jours qu'il passait à Héliopolis; elles se tenaient debout devant lui ayant leurs vêtements relevés au-dessus de la ceinture; après ces jours-là c'eût été pour elles un crime que de paraître en sa présence. Femmes voyant Apis.

Apis chez ce peuple n'était pas le seul bœuf honoré d'un culte; il y avait aussi *Onuphis*, qui était noir et grand. Onuphis.

Bacis, autre bœuf consacré au soleil chez ceux d'*Hermuntis*, changeait de couleur, selon les prêtres, à toutes les heures du jour; son poil était dirigé de bas en haut, il paraissait toujours hérissé. Bacis.

Mnevis, adoré chez les Héliopolitains, qui le prétendaient pere d'Apis, était pareillement consacré au soleil; son poil noir était hérissé comme celui de Bacis. Il y avait aussi en divers endroits des vaches sacrées, notamment à Momemphis, où l'on en nourrissait une consacrée à Vénus. Mnevis. Vaches sacrées.

Tous adoraient *Cnuphis*, ou le bon génie, sous la figure Cnuphis.

d'un serpent replié en rond et mordant sa queue. Le

Animaux sacrés.

bœuf, le mouton, la cicogne noire, l'épervier, l'ibis, le cynocéphale, l'ichneumon, l'aspic, la belette, l'escarbot (*a*), le crocodile, le chien, le chat, étaient des animaux sacrés; c'eût été un crime capital que d'en tuer· s'ils en appercevaient un mort, soit par accident, soit de mort naturelle, ils se frappaient la poitrine avec des gémissements et des cris qui ne finissaient que lorsque l'animal avait reçu les honneurs funebres.

Des personnes chargées de ce soin les faisaient embaumer, les enveloppaient dans des toiles précieuses par leur finesse, et les déposaient dans le tombeau qui leur était destiné (*b*).

Les prêtres imposaient une amende arbitraire à celui qui avait tué involontairement un de ces animaux: il y allait de la vie si le meurtre était volontaire; on ne faisait point grace à celui qui de quelque maniere que ce fût tuait un ibis ou un épervier. Le peuple pouvait se nourrir de tous les animaux qui n'étaient point regardés comme sacrés.

Cultes opposés.

Les mêmes animaux n'étaient pas adorés ni révérés par-tout, puisqu'en certains lieux on immolait même des bœufs; il fallait à la vérité qu'ils fussent parfaitement roux, sans mélange d'aucune autre couleur: on immolait aussi des ânes roux; on maltraitait même les hommes roux en haine de Typhon; les anciens rois d'Egypte les immolaient sur le tombeau d'Osiris.

Chacun à Héliopolis devait manger du crocodile; il y

(*a*) Toutes les niches de la table isiaque contenant des divinités ont un escarbot dans l'entablement; celle d'Isis en a deux.

(*b*) On mettait les crocodiles dans les souterrains du labyrinthe.

avait un jour de l'année où l'on en faisait une grande chasse, et on les entassait devant le temple: les Tentyrites leur donnaient continuellement la chasse et les mangeaient; on remarque aujourd'hui que ces animaux n'habitent que la partie de la haute Egypte jusqu'à Denderah; on n'en voit jamais au-dessous. Ceux de la ville d'Hercule n'adoraient l'ichneumon que parcequ'il était l'ennemi du crocodile et de l'aspic.

Les Thébains au contraire respectaient les crocodiles (*a*); il en était de même aux environs du lac Mœris, chez les Combites, à Arsinoë, auparavant Crocodilopolis, où les prêtres en nourrissaient un apprivoisé; il avait des pendants et des pierreries à ses ouies, et une chaîne à ses pieds de devant.

Les chiens de chasse, les limiers, étaient en grande vénération dans la préfecture de Cynopolis; on y adorait un chien, symbole d'Anubis, qui était le même que Mercure: on représentait ce dieu sous la forme d'un homme ayant la tête d'un chien, tenant quelquefois un sistre ou une palme d'une main et un caducée de l'autre. Anubis. Pl. IX, 5.

Les habitants de Cynopolis mangeaient le poisson *oxyrinchus*, pour lequel tout le reste de l'Egypte avait de la vénération, ainsi que pour le *lepidatus*, et le *latus* qui avait donné son nom au nome latopolitain. C'était pour cela que les Oxyrinchites, qui adoraient plus particulièrement ce poisson, lui sacrifiaient tous les chiens qu'ils pouvaient attraper; ce qui occasionna beaucoup de guerres auxquelles les Romains mirent fin.

Les Lycopolites avaient du respect pour une espece de

(*a*) C'est à Thebes et aux environs que l'on voit aujourd'hui le plus de crocodiles.

loup, qui vraisemblablement n'était que le chacal, puisqu'il n'y pas de loup en Egypte; c'étaient les seuls Egyptiens qui mangeassent du mouton: ainsi que les Busirites, ils avaient encore plus d'horreur pour le son de la trompette que les autres peuples de l'Egypte.

La chevre et le bouc étaient adorés à Mendès; on y immolait cependant des boucs et non des chevres. La brebis était respectée à Saïs et à Thebes; l'aigle et les serpents étaient sacrés pour celle-ci; le lion l'était à Leontopolis; l'épervier dans toute l'Egypte, et plus particulièrement à Philéh et chez les Tintyrites; la musaraigne chez les Atribites; le cynocéphale dans la province d'Hermopolis; le bouc chez les Tmuites et les Midetans. Le chat était adoré à Bubaste: ceux chez qui il en mourait de mort naturelle se rasaient les sourcils, et portaient l'animal dans une maison sacrée, où on l'embaumait, et l'on venait l'enterrer à Bubaste: si c'était un chien, on se rasait la tête et le corps entier; l'animal était mis dans une caisse sacrée, et enterré dans le lieu à ce destiné dans sa ville. L'hippopotame était adoré chez les Papremitains et en certains endroits de l'Egypte; dans d'autres on lui donnait la chasse, ainsi qu'on le voit
Pl. IV. dans la mosaïque, planche IV.

FUNÉRAILLES ET EMBAUMEMENT.

Funérailles. A la mort d'un roi d'Egypte ses peuples déchiraient leurs habits, les prêtres fermaient les temples, et ne célébraient plus de fêtes solennelles; chacun pendant soixante-douze jours couvrait sa tête de boue; deux fois le jour deux ou trois cents hommes et femmes, portant une ceinture légere au-dessous du sein qui était découvert, allaient en se frappant et en gémissant célébrer les vertus du défunt et leurs regrets.

Ils cessaient pendant ce temps de deuil de manger de la viande et de tout mets exquis, et ne buvaient plus de vin; ils ne se lavaient ni ne se parfumaient plus, et se séparaient de leurs femmes.

On embaumait le cadavre, on préparait tout ce qui était nécessaire, et le dernier jour on le portait dans son cercueil à l'entrée du tombeau. On racontait ce qu'il avait fait pendant sa vie; les sacrificateurs présents faisaient son éloge. Si les assistants, au lieu de l'applaudir, l'improuvaient, le cadavre était privé de la sépulture. La crainte d'un pareil sort, qui chez ce peuple était le comble de l'ignominie, força bien des rois à être justes. Quelques uns avaient élevé des pyramides pour leur servir de tombeaux; mais elles leur furent inutiles, parceque pour subvenir aux frais de leur construction ils avaient trop opprimé leurs peuples.

Quant aux funérailles des particuliers, sitôt qu'un d'entre eux était décédé, ses parents et amis s'assemblaient, et, la tête couverte d'ordure et de boue, ils ne paraissaient en public qu'en gémissant; ils ne portaient plus d'habits précieux, et ne se rasaient qu'après la fin des funérailles.

On portait avec appareil le cadavre à des officiers publics, qui se chargeaient de l'embaumer et de tout ce qui concernait les funérailles, moyennant un prix déterminé: il y en avait de trois sortes; les plus somptueuses coûtaient un talent.

Un de ces officiers, qu'on appelait *scribe*, posait le corps à terre, et marquait sur le flanc gauche la place et l'étendue de l'incision qu'il fallait faire, ce qui était exécuté avec une pierre tranchante par un autre qui aussitôt prenait la fuite: on courait après lui en le maudissant et en lui

jetant des pierres; les embaumeurs qui restaient achevaient l'opération: ils étaient tellement experts dans leur art que lorsqu'ils rendaient le corps aux parents les traits du visage étaient si bien conservés qu'il ne paraissait qu'endormi.

La seconde maniere d'embaumer coûtait vingt mines, qui équivalaient à deux cents écus; elle consistait à leur remplir les entrailles d'huile de cedre, et le reste du vide de sel de nitre.

La troisieme n'avait lieu que pour les misérables, et se réduisait à les bien nettoyer, et à les saler pendant soixante-dix jours.

Le corps d'une femme n'était livré aux embaumeurs que quatre jours après sa mort.

Avant l'enterrement on avertissait du jour les parents, les amis, et les quarante juges: ceux-ci se plaçaient de l'autre côté de l'eau, qu'il fallait passer avec un esquif dont le batelier s'appelait Caron. Avant d'enfermer le cadavre dans le cercueil, qui était un étui ayant à-peu-près la
Pl. IX, 6. forme d'un corps (6), on examinait la conduite du défunt pendant sa vie: si elle était condamnée, Caron ne le recevait pas dans sa barque, et il était privé de la sépulture; il n'était pas même permis de l'enfermer dans le cercueil: si la condamnation avait des dettes pour motif, les parents s'empressaient de les payer, et alors seulement il était enterré. Il est bon d'observer que lorsqu'on le portait au tombeau il ne devait pas être vêtu de laine, mais de lin.

Aussitôt que le corps était enterré chacun à l'envi chantait ses louanges, invoquait les dieux infernaux; et le deuil finissait dès cet instant.

Ceux qui mal-à-propos avaient accusé un mort étaient condamnés à de grosses amendes.

Les tombeaux étaient ordinairement en un lieu sec et élevé: les riches en avaient de magnifiques; les pauvres gardaient les cadavres dans des cercueils qu'ils placaient debout appuyés contre le mur, dans un lieu de la maison destiné à cet objet (*a*). Les Egyptiens ne pouvaient pas donner ni recevoir de gage plus sacré que ces corps; c'eût été une ignominie de ne pas les retirer en payant la somme prêtée.

Le cadavre de ceux qui se noyaient dans le Nil ou qui avaient été tués par un crocodile était sacré; les prêtres du Nil étaient les seuls en droit de le mettre dans un des tombeaux faits pour cet usage.

On voit par l'enveloppe des momies (*b*) que l'on n'ensevelissait les corps qu'avec des bandes de toile de lin: outre la piece de monnaie qu'elles ont à la bouche, on trouve ordinairement de petites statues de 16 à 20 centimetres de haut, représentant une personne qui a les pieds joints, les mains croisées sur la poitrine, et la tête affublée d'une espece de chaperon; il y en a de bronze, de marbre, de plâtre, de terre cuite vernissée, même en lapis lazuli: M. Casteix en a rapporté une de cette matiere. Elles sont quelquefois couvertes d'hiéroglyphes depuis les coudes jusqu'en bas; elles sont posées sur une petite base suffisante pour les faire tenir debout: on trouve aussi quelquefois dans les momies des livres, des médailles, de petits vases, etc.

(*a*) Les chrétiens d'Egypte conservaient encore, du temps de S. Antoine, l'usage de garder dans leurs maisons, non seulement les cadavres des martyrs, mais aussi ceux des gens de bien.

(*b*) C'est ainsi que l'on appelle aujourd'hui les cadavres embaumés que l'on déterre en Egypte.

LIBYENS.

Libyens. Position de la Libye.

Sous le nom de Libye on comprenait autrefois toute la partie septentrionale de l'Afrique depuis l'Egypte jusqu'aux colonnes d'Hercule.

Hérodote, dans son livre IV qui porte pour titre Melpomene, entre dans un grand détail sur les différentes nations qui habitaient ces contrées : je ne puis mieux faire que de rapporter succinctement ce qu'il en dit. Il paraît que depuis l'expédition de Cambyse, fils de Cyrus, elles étaient censées toutes soumises au grand roi (c'est ainsi que les Grecs appelaient le roi des Perses); mais que cependant la plus grande partie n'en tenait aucun compte. Les premiers peuples qu'on rencontrait à l'ouest

Adyrmachides. Giligammes.

de l'Egypte étaient les *Adyrmachides* et les *Giligammes:* ils avaient presque les mêmes usages que les Egyptiens, mais ils s'habillaient comme le reste des Libyens; leurs femmes portaient à chaque jambe un anneau de cuivre, et des cuissars de la même matiere, et laissaient croître leurs cheveux. Ils observaient la loi du talion avec une telle rigueur, que s'ils se sentaient mordus par un pou ou tout autre insecte, ils le mordaient à leur tour et le jetaient à terre: ils présentaient leurs filles au roi lorsqu'elles allaient se marier, et celle qui lui plaisait ne s'en retournait qu'après qu'il en avait joui.

Asbystes. Auschises. Cabales.

Immédiatement après on trouvait les *Asbystes*, les *Auschises* et les *Cabales;* mais ces peuples ne s'étendaient pas jusqu'à la mer: les côtes maritimes étaient occupées par les Cyrénéens. Les chars à quatre chevaux étaient beaucoup plus en usage chez eux que chez les autres Libyens, et ils suivaient la plupart des coutumes des Cyrénéens.

Ces trois peuples étaient bornés à l'ouest par les *Nasamons*, qui avaient chacun plusieurs femmes, dont ils jouissaient publiquement, à-peu-près comme les Massagetes, après avoir planté leur bâton à terre. Lorsqu'un Nasamon se mariait pour la premiere fois, la mariée accordait ses faveurs la premiere nuit de ses noces à tous les convives, et chacun lui faisait un présent qu'il avait apporté de sa maison. Nasamons.

Pour faire leurs serments ils mettaient la main sur le tombeau des hommes qui avaient parmi eux la réputation d'avoir été les plus justes, et juraient par eux ; ils se donnaient la foi en se versant mutuellement à boire, ou s'ils n'avaient rien de liquide, ils ramassaient de la poussiere et la léchaient.

Les *Psylles* étaient voisins des Nasamons ; leur pays était en dedans de la Syrte (grand golfe presque inconnu de nos jours vers les côtes orientales de l'Afrique septentrionale). Ils s'étaient rendus fameux dans l'antiquité par le talent qu'ils avaient de guérir la morsure des serpents en suçant les parties blessées ; mais il paraît que du temps d'Hérodote cette nation avait péri entièrement. Tous les hommes qui dans l'orient et particulièrement en Egypte font aujourd'hui métier d'élever des serpents, et même de les manger vivants, prennent le nom de Psylles. Psylles.

Au-dessus de ces peuples, vers le midi, étaient les *Garamantes*, qui fuyaient le commerce et la société de tous les hommes : ils n'avaient aucune sorte d'armes et ne savaient pas même se défendre. On les distinguait d'une autre peuplade nombreuse qui était connue sous le nom de Garamantes nomades. Garamantes.

Cette nation avait pour voisins les *Maces ;* mais ceux-ci Maces.

étaient à l'ouest et le long de la mer. Ils étaient divisés en agriculteurs, pasteurs, et brigands: tous rasaient leur tête, mais laissaient sur le haut une touffe de cheveux. N'ayant point de villes, ils plaçaient les approvisionnements de leurs vivres dans des tours voisines de la mer; ils allaient à la guerre avec trois javelots, et quelques pierres seulement qu'ils portaient dans un sac de cuir; leurs armes défensives étaient des peaux d'autruches: ils étaient excellents coureurs, soit qu'il fallût éviter, soit qu'il fallût poursuivre l'ennemi: leur pays était fertile et couvert de bois, au lieu que dans le reste de la Libye on ne voyait point d'arbres.

Le céraste, serpent de la couleur du sable, habite ces parages.

Gindanes. Après les Maces on trouvait les *Gindanes*, dont les femmes portaient autour de la cheville du pied autant de bandes de peaux qu'elles avaient connu d'hommes; celle qui en avait davantage était la plus estimée comme ayant été aimée d'un plus grand nombre.

Lotophages. Les *Lotophages* habitaient le rivage de la mer qui est devant le pays des Gindanes: ces peuples ne vivaient que du fruit du lotos dont ils faisaient un vin doux; ils
Machlyes. confinaient le long de la mer aux *Machlyes*, qui faisaient aussi usage du lotos, mais beaucoup moins que les Lotophages.

Auséens. Les Machlyes et les *Auséens*, qui venaient immédiatement après, habitaient autour du lac Tritonis; mais ils étaient séparés par le fleuve Triton.

Les Machlyes laissaient croître leurs cheveux sur le derriere de la tête, et les Auséens sur le devant. C'est chez les Machlyes que l'on conservait avec soin un trépied qu'on

disait avoir appartenu à Jason, parcequ'un oracle avait annoncé que lorsqu'un des descendants des Argonautes viendrait enlever ce trépied les Grecs auraient cent villes sur le bord du lac Tritonis.

Les Machlyes ont passé pour être hermaphrodites; leur mamelle droite, selon Aristote, était comme celle d'un homme, et la gauche comme celle d'une femme. Dans une fête annuelle en l'honneur de Minerve les filles des Auséens, partagées en deux troupes, combattaient les unes contre les autres à coups de pierres et de bâtons: elles donnaient le nom de fausses vierges à celles qui mouraient de leurs blessures; mais elles revêtaient d'une armure complete à la grecque, et, dans les temps plus reculés, à l'égyptienne, celle qui de l'aveu de toutes s'était le plus signalée dans le combat, et, lui ayant mis sur la tête un casque à la corinthienne, la faisaient monter sur un char, et la promenaient autour du lac.

Les femmes étaient en commun chez ces peuples; elles ne demeuraient point avec les hommes, et ceux-ci en jouissaient à la maniere des bêtes. Les meres élevaient leurs enfants; mais quand ils étaient grands on les menait à l'assemblée, qui se tenait tous les trois mois; et celui à qui l'enfant ressemblait passait pour en être le pere.

Usages communs à tous les Libyens nomades.

En général tous les Libyens que l'on vient de faire connaître jusqu'au lac Tritonis étaient des peuples nomades (*a*). Ils avaient tous des usages communs qu'il est bon

(*a*) Ce mot vient du grec νέμειν, paître: ainsi les peuples nomades sont des peuples pasteurs. Il n'y a aujourd'hui à la place de tous ces peuples que quelques tribus d'Arabes, dont quelques uns se sont établis à Derne et à Tripoli, seuls abris pour quelques petits bâtiments sur tout ce grand développement de côtes.

de faire connaître; ils se nourrissaient de chair et de lait, mais ne mangeaient ni vache ni porc: lorsque leurs enfants avaient atteint l'âge de quatre ans ils leur brûlaient les veines du haut de la tête, quelques uns même celles des tempes avec de la laine non dégraissée; ils prétendaient que cette opération leur procurait une santé parfaite.

Ils n'immolaient de victimes qu'au soleil et à la lune; cependant sur les bords du lac Tritonis on en offrait à Minerve, qui de là prenait le nom de *Tritonia;* ensuite à Triton et à Neptune: ils commençaient tous leurs sacrifices en coupant l'oreille de la victime et la jetant sur le faîte de leurs maisons, ensuite ils lui tordaient le cou.

C'est des Libyennes que les Grecs avaient pris l'habillement et l'égide des statues de Minerve, seulement ils avaient substitué des serpents aux franges de leurs égides, qui chez elles n'étaient que de minces bandes de cuir; c'est encore chez ces peuples que les Grecs ont appris à atteler quatre chevaux à leurs chars.

Les nomades enterraient leurs morts comme les Grecs, excepté les Nasamons qui les enterraient assis, ayant grand soin quand quelqu'un rendait le dernier soupir de le tenir dans cette attitude, et prenant garde qu'il n'expirât couché sur le dos.

Les Libyens en général étaient vêtus de peaux d'animaux dont la tête leur servait de casques; ils portaient des peltes de diverses formes, et ils combattaient avec des bâtons brûlés par le bout en guise de javelots; c'est ainsi que sont dépeints ceux de l'armée de Xerxès: ils adoraient Ammon sous la figure d'un nombril.

Jupiter Ammon.

Ammon désignait particulièrement Jupiter, et les Thé-

bains en Egypte le représentaient sous la figure d'un belier: Hérodote en donne pour raison qu'Hercule, un des douze grands dieux, ayant fortement desiré de voir Jupiter, celui-ci se présenta à lui revêtu de la peau d'un belier. Les Ammoniens, colonie des Egyptiens et des Ethiopiens, prirent leur nom de Jupiter, auquel ils éleverent un temple fameux par son oracle dans l'oasis qui depuis a pris le nom d'Ammon.

C'est de ces oasis dont vraisemblablement Hérodote voulait parler en disant qu'on trouve dans la Libye sauvage, de dix journées en dix journées, des fontaines jaillissantes au haut de collines couvertes de sel, autour desquelles des hommes se sont établis. Leur véritable nom paraît être *wahs* (*a*), auquel les Grecs ont ajouté leur terminaison ordinaire en *is;* et il est à remarquer que les Arabes, qui appellent aujourd'hui les oasis *el-ouah,* désignent en général par *wah, wahd,* tout vallon dans lequel il y a de l'eau douce, qu'ils appellent même *el weh,* pour la distinguer de l'eau salée (*b*). Oasis.

Ces oasis sont des isles de terre cultivée au milieu d'un océan immense de sable: on n'en sait pas bien exactement le nombre, mais on a cru remarquer qu'elles font toutes partie d'un vallon continu dans lequel peut-être autrefois coulait, depuis les sources du *Bahr-el-abiat,* en traversant le Darfour, un fleuve semblable au Nil, mais qui, ayant été desséché par des circonstances qu'on ignore, a changé cette vallée en désert, comme il arriverait à l'Egypte si le Nil prenait une autre direction: il y est cependant resté

(*a*) Cet article sur les oasis est tiré des Mémoires de M. Martin.
(*b*) *El* est notre article *le* ou *la*.

de distance en distance quelques sources plus ou moins abondantes qui ont conservé assez de végétation pour offrir un asile, triste à la vérité, mais sûr, à des hommes paisibles et étrangers à toutes les passions, qui chez le reste des habitants de la terre naissent de leur voisinage.

Pendant le séjour des Français en Egypte plusieurs fois on a fait les dispositions nécessaires pour aller reconnaître ces isles; mais autant de fois les circonstances de la guerre ont rompu ces projets: Desaix allait y chercher Mourad-bey qui s'y était réfugié, lorsque l'apparition subite d'une escadre anglaise devant Cosséir le força de porter toutes ses vues sur ce point.

Donzelot, commandant à Siouth, avait organisé une caravane pour faire cette reconnaissance avec quelques membres de la commission: dans le même moment j'avais été chargé de visiter l'*oasis parva,* dont j'avais désigné sur ma carte le chemin qui y conduit; mais quelques lenteurs, et le débarquement des Anglais en ventose de l'an 9 firent échouer ces deux projets.

On a des notions à-peu-près certaines sur la position de trois de ces oasis.

Oasis magna. L'*oasis magna,* plus connue sous le simple nom d'*el-ouah*, est sur le parallele de 26 degrés et demi; on m'a assuré qu'elle comprenait onze villages.

M. Brown, qui les a tous traversés en 1793 avec la caravane pour aller dans le Darfour, en donne la description la plus intéressante que nous ayons jamais eue: il ne compte que trois jours de marche depuis les montagnes qui dominent Siouth jusqu'au Guebel Roumlié, montagne qui termine à l'est la grande vallée des oasis, et douze heures et demie du bas de Guebel Roumlié jusqu'à Charjé, premier

point habité de l'el-ouah. Au reste les villages qui composent ces oasis sont eux-mêmes séparés l'un de l'autre par des déserts de plusieurs heures de marche.

J'ai pris sur l'*oasis parva* les renseignements suivants d'un de ses habitants qui était venu vendre des dattes en Egypte, et que j'ai gardé deux jours chez moi, à Médine du Fayoum. *Oasis parva.*

Cette oasis, que Danville place à 29 degrés 2 minutes de latitude nord, est située à trois journées et demie au sud-ouest de Médine: c'est un petit vallon où coulent plusieurs sources d'eau chaude et d'eau froide; il y a quatre villages de chacun cent cinquante à deux cents habitants: on y trouve beaucoup de dattiers qui forment leur principal commerce; ils ont aussi du riz, et des arbres fruitiers, tels que figuiers, bananiers, orangers, grenadiers, etc.; peu de bled, mais toutes les autres denrées en usage en Egypte; ils en transportent ou font transporter le superflu par les Arabes au Fayoum, au Caire, même jusqu'à Constantinople, et ils les échangent pour des toiles, du fer, du bled, etc.: le commerce se fait par l'intermédiaire des Arabes *Goabis* et les *Cobii* de la Bahireh.

Il n'y a dans cette oasis ni chevaux ni moutons; les hommes y sont d'une petite stature.

Le climat y est très mal-sain; les habitants y sont toujours malades, ou ont l'apparence d'une mauvaise santé; effet qui peut provenir aussi de la qualité des eaux.

Le même homme me dit que l'oasis d'Ammon, qu'ils connaissent sous le nom de Siouah, est à l'ouest du Kasr-Keroun: on monte la montagne à gauche, et on suit toujours à l'ouest. Siouah ou oasis d'Ammon.

Il y a sept jours de marche de l'*oasis parva* à Siouah, et

dix en partant de Médine. A quatre jours de Neslé (le dernier village d'Egypte) on trouve un lac d'eau douce qui porte le nom de *Magrara;* trois jours après, un puits d'eau saumâtre, qu'on appelle *el-Hédjé;* au bout de deux jours on arrive au premier point de l'oasis, qu'on appelle *Gara*, et qui est habité par une quarantaine d'Arabes; enfin le lendemain on arrive à Siouah, que l'on place à 29 degrés 20 minutes de latitude nord. Cette position convient bien à celle donnée par M. Brown, qui dit avoir marché soixante-deux heures un quart par direction sud depuis la mer jusqu'à Siouah, autour duquel néanmoins cet intrépide voyageur n'a, malgré ses recherches scrupuleuses, retrouvé que quelques ruines informes qui n'ont pu lui donner aucune certitude sur la véritable position du temple de Jupiter Ammon.

Ce temple, selon Diodore de Sicile, était au centre d'une citadelle à triple enceinte: il y en avait un autre en-dehors environné d'arbres touffus, sous lesquels était une fontaine bouillante à minuit, et qui, se refroidissant par degrés, était très froide dans le milieu du jour. La statue du dieu qui, sous la forme d'un belier, selon les uns, ou seulement avec des cornes de belier, selon d'autres et d'après les médailles, était, dit-on, de bronze, dans lequel on avait fait dissoudre des émeraudes et autres pierres précieuses: quatre-vingts prêtres la portaient sur leurs épaules dans une nacelle vers un endroit qu'ils prétendaient leur être indiqué par le dieu; un grand nombre de vierges et de femmes les suivaient en chantant des hymnes sacrés.

C'est au sud des Ammoniens, vraisemblablement vers le grand el-ouah, appelé *Augiles* par Hérodote, que les Augiles.

Nasamons vont recueillir des dattes. Les Garamantes nomades et les Atarantes occupaient tout le pays qu'on connaît aujourd'hui sous le nom de *Fezzan, Darfour, Kordofan,* et tous les *Dar* de l'intérieur de l'Afrique, à l'ouest des Ethiopiens. Ces peuples maudissaient le soleil lorsqu'il était au plus haut point de sa course, et lui disaient toutes sortes d'injures, parcequ'ils en étaient alors fortement incommodés: leur pays ne présentait aucune trace de verdure. Garamantes. Atarantes.

Les Garamantes se servaient de chars à quatre chevaux pour faire la guerre aux Troglodytes éthiopiens.

A l'ouest du fleuve Tritonis étaient les *Maxyes*, les *Zauéces*, et les *Gyzantes:* ces peuples laissaient croître leurs cheveux sur le côté droit de la tête, rasaient le côté gauche, et se peignaient le corps avec du vermillon. Les Gyzantes mangeaient des singes, qui étaient très communs sur leurs montagnes. En général, cette partie, depuis le fleuve Tritonis, était plus couverte de bois et plus habitée par les bêtes sauvages que la partie des Libyens nomades; Hérodote compare même la fertilité du terroir arrosé par le Cynips à celle des environs de Babylone. Maxyes. Zauéces. Gyzantes.

La Cyrénaïque, qui est le pays le plus élevé de la partie de la Libye habitée par les nomades, avait été fondée par une colonie de Grecs sortis de *Théra,* sous la conduite de Battus, la deuxieme année de la 37[me] olympiade, six cent trente-un ans avant l'ere vulgaire: la famille des Battus régna dans cette colonie jusqu'à la deuxieme année de la 87[me] olympiade, quatre cent trente-un ans avant l'ere vulgaire; elle fut depuis tantôt libre, tantôt gouvernée par des tyrans, jusqu'à Alexandre, dont les successeurs la réunirent à l'Egypte; l'an 658 de Rome les Romains lui rendirent la Cyrénéens.

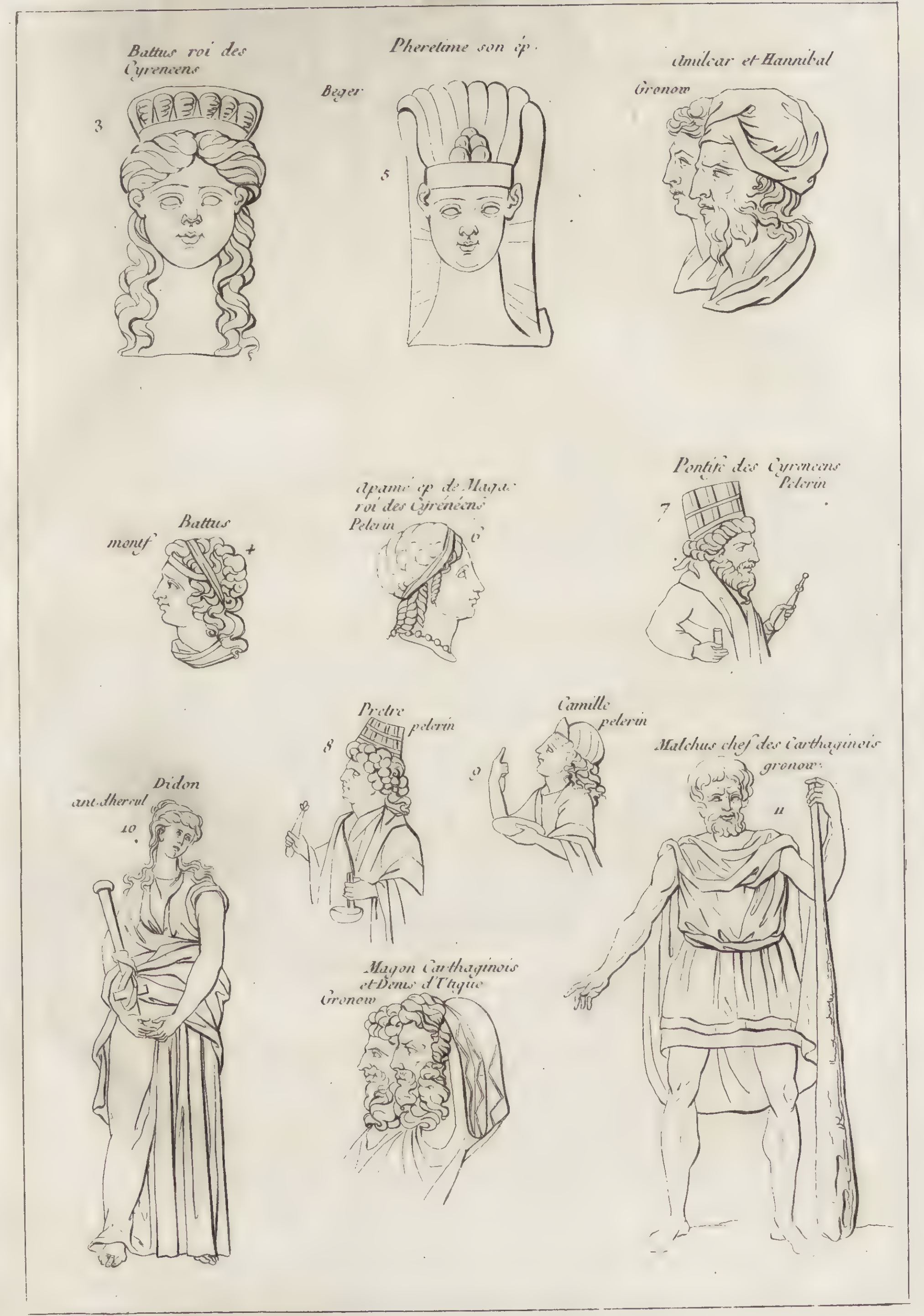
liberté; enfin elle passa aux Arabes, et d'eux aux Turcs, sous lesquels Cyréne, sa capitale, a pris le nom de Coréne. C'est la patrie d'Aristippe, de Callimachus, d'Eratosthenes, et de plusieurs autres philosophes célebres.

Les Cyrénéens soignaient leur chevelure et leur barbe: la couronne de Battus leur roi est à festons arrondis (pl. X,
Pl. X, 3, 4, 5. 3, 4); la tête de Phérétime son épouse (5), dont le style est égyptien, indiquerait que les femmes coupaient ou cachaient exactement leurs cheveux sous la coëffure; mais une médaille où est représentée Apamé, épouse de Magas, autre roi de ce pays, prouve qu'elles savaient aussi les dis-
6. poser d'une maniere élégante (6).

Les médailles nous donnent des détails assez intéressants sur le costume des prêtres de la Cyrénaïque. Le pon-
7. tife (7) porte une tiare en forme de *calathus;* le haut de sa robe, à longues manches et fermée par-devant, forme un grand pli remontant sur la nuque, qui tient lieu de collet et de retroussis; d'une main il tient un sceptre, et de l'autre un livre; sa barbe est longue, ainsi que sa chevelure roulée autour de sa tête.

8. Le prêtre (8) est sans barbe; ses longs cheveux sont un peu relevés derriere la tête; son bonnet ou *calathus* est moins large par le haut; son cou reste nu; le manteau, fermé par-devant, ne laisse voir que les manches amples et longues de sa robe; d'une main il tient le *simpulum*, et de l'autre un sceptre.

9. Le camille (9) est sans barbe; son *calathus* est comme le précédent; ses longs cheveux flottants couvrent ses oreilles; les longues manches de sa robe sont retroussées, et laissent les avant-bras découverts; d'une main il tient un sceptre, et de l'autre une patere.


Battus roi des Cyreneens
3
Pheretime son ép.
Beger
5
Amilcar et Hannibal
Gronow
Battus
montf
4
Apamé ep de Magas roi des Cyrénéens
Pelerin
6
Pontife des Cyreneens
Pelerin
7
Pretre
pelerin
8
Camille
pelerin
9
Malchus chef des Carthaginois
gronow
11
Didon
ant. dhercul
10
Magon Carthaginois et Deus d'Utique
Gronow

Carthage, auprès de laquelle est aujourd'hui la ville et le port de Tunis, était autrefois la capitale d'une république puissante et riche: elle fut long-temps l'émule de Rome, qui la détruisit l'an 146 avant l'ere vulgaire. Appien prétend que dans la partie intérieure de cette ville, appelée *Byrsa*, il y avait des maisons à six étages. Carthaginois.

Les anciens Carthaginois portaient des tuniques bordées de pourpre: Plaute nous apprend qu'elles étaient si larges et si longues qu'on ne leur voyait pas même le bout des doigts, et qu'elles ressemblaient à des ailes; celles des jeunes gens étaient courtes, étroites, et sans manches.

On a dit qu'ils ne portaient point de ceinture; la statue de Malchus, dont nous parlerons bientôt, prouve que cet usage ne fut pas toujours suivi (*a*): une boucle fixait sur l'épaule leur manteau qui était carré. La pourpre et le rouge étaient les couleurs préférées, même chez ceux d'entre eux et des contrées voisines qui s'habillaient avec des peaux de chevre.

Ils avaient aux oreilles des anneaux ou des pendants d'or; ils ne se rasaient point; ils se coëffaient quelquefois, tantôt d'un bonnet, tantôt d'une espece de voile très ample descendant jusqu'aux épaules.

Didon (10), prise des antiquités d'Herculanum, est 10.

(*a*) « On croit, dit Winckelmann, que les Carthaginois ne portaient « point de manteaux; leurs vêtements étaient de préférence faits avec « des étoffes rayées (comme les Gaulois), ainsi que nous le voyons « dans le marchand phénicien, parmi les figures peintes du Térence « qui sont dans la bibliotheque du Vatican. L'épithete *discinctus* (sans « ceinture), que les poëtes donnent aux Africains et aux Libyens, paraît « aussi convenir aux Carthaginois; d'où il résulterait qu'ils allaient sans « ceinture. »

vêtue d'une robe presque traînante, à longues manches; son manteau lui sert de ceinture; ses longs cheveux flottent sur ses épaules.

Guerriers. 11. Malchus (11), un des chefs des Carthaginois, porte deux courtes tuniques sans manches, ceintes sur les reins; son manteau, fermé par-devant, ne couvre que le haut de la poitrine, s'attache sur les deux épaules, et descend par derriere jusqu'aux jarrets: il n'est point rasé, ses cheveux sont à la romaine; il n'a pour toute arme qu'une énorme massue aussi haute que son corps.

Les Carthaginois adopterent successivement divers
Pl. XI, 1, 2. usages des Grecs. Un bronze, publié par Caylus (1, 2), fait voir que le corselet de leurs guerriers était ceint; les épaulieres, qui étaient larges et longues sur le devant, se réunissaient sur le dos; le tonnelet, à triple étage, ne descendait qu'à mi-cuisses, qui, ainsi que le reste des extrémités, étaient nues; le casque, plat par-devant, et dont les oreillettes pouvaient se tenir relevées, avait une crête
3. énorme; celui d'Amilcar Barcas (3) n'a point d'oreillettes, sa crête est moins grande.

Les Carthaginois combattant contre Timoléon, général des Corinthiens, avaient des corselets de fer, des casques de cuivre, et de grands boucliers.

Il n'était permis qu'à ceux qui avaient bien servi la patrie de porter un anneau au doigt; ils en portaient un nombre égal à celui des batailles où ils s'étaient distingués (*a*).

« Les Carthaginois, dit Rollin, avaient dans l'humeur

(*a*) Il était défendu au soldat de boire du vin pendant tout le temps de son service. On attribue à ce peuple l'invention du belier.


Soldat
Carthaginois
Caylus
1
2
Amilcar barcas
Grenow
3
Numide
montf
4
5
Massinissa montf

« et dans le génie quelque chose d'austere et de sauvage, « un air hautain et impérieux, une sorte de férocité qui, « dans le premier feu de la colere, n'écoutant ni raison ni « remontrances, se portait brutalement aux dernieres « violences. Le peuple, timide et rampant dans la crainte, « fier et cruel dans ses emportements, en même temps « qu'il tremblait sous ses magistrats, faisait trembler à son « tour tous ceux qui étaient sous sa dépendance. »

Les fonctions des *suffétes* étaient les mêmes que celles des consuls à Rome. Suffêtes.

Dans un des supplices en usage chez eux, ils étendaient et attachaient le criminel sur une claie; ils mettaient cette claie dans l'eau, et la chargeaient peu-à-peu avec des pierres, jusqu'à ce que le malheureux eût péri. Supplices.

La religion de ces peuples était à-peu-près la même que celle des Phéniciens, Sidoniens et Tyriens; ils offraient à Saturne des victimes humaines. Nous lisons dans Justin qu'étant affligés de diverses calamités, et notamment de la peste, ils crurent appaiser les dieux en immolant des hommes faits et des jeunes garçons. Ayant été vaincus dans une autre occasion par Agatocle, ils crurent avoir mérité ce malheur parcequ'ils avaient substitué d'autres enfants à la place des leurs; pour expier cette faute ils en choisirent deux cents dans les principales familles pour les immoler à Saturne : on en trouva trois cents de plus qui, se croyant coupables, se présenterent d'eux-mêmes pour être sacrifiés. Ces holocaustes abominables se faisaient, soit en jetant l'infortunée victime dans un brasier allumé, soit en la renfermant, au bruit des tambours et des trompettes, dans le creux brûlant d'une statue d'airain représentant Saturne : les meres auraient cru perdre le fruit de cet af- Religion.

freux sacrifice, elles auraient même été condamnées à une forte amende si elles eussent laissé couler une seule larme; quelques unes, étouffant le cri de la nature, caressaient leur enfant et le baisaient en consommant cet acte révoltant: quelquefois aussi on plaçait l'enfant entre les mains de la statue, qui, étant un peu inclinées, laissaient tomber la victime dans une fournaise pratiquée au-dessous.

Tibere, voulant mettre fin à cet usage barbare, ordonna que les prêtres qui feraient de pareils sacrifices seraient pendus aux arbres qui étaient devant l'entrée du temple; mais ce fut en vain, on continua en cachette jusqu'au temps de Tertullien.

Les Carthaginois adoraient aussi Junon, Vénus Uranie, Jupiter, Neptune, Mars, Hercule, Cybele, Esculape, Iolas, et la plupart des dieux de la Grece; ils honoraient d'un culte particulier Astarté, Elise (qui est la même que Didon), et Anna Perenna sa sœur (*a*). Dans les derniers temps ils regardaient Annibal et Amilcar comme des dieux.

Sardoniens. Les *Sardoniens*, peuple d'Afrique voisin des Carthaginois, riaient en sacrifiant leurs parents septuagénaires à Saturne.

Pl. XI. Les cavaliers africains n'avaient ni étriers, ni selle,
Numides. ni bottes. Les *Numides*, plus experts que les autres,
4. avaient de petits chevaux qu'ils dirigeaient sans bride (4): aussi redoutables que les Parthes dans leur fuite, les traits qu'ils lançaient alors étaient toujours mortels; ils étaient presque nus, et n'avaient, selon Claudien, pour

(*a*) Voyez la note qui la concerne, tome I, page 298.

tout vêtement qu'un manteau, qu'ils rejetaient en arriere lorsqu'ils éprouvaient une trop grande chaleur; quelques uns conduisaient deux chevaux, et dans la mêlée ils s'élançaient de l'un à l'autre.

Ils portaient des pendants à leurs oreilles : les geoliers romains couperent celles de Jugurtha pour lui ôter ses pendants. On voit, par une tête de Massinissa (5), qu'ils conservaient leur barbe et leurs cheveux: leurs boucliers étaient ronds; des crins flottaient quelquefois derriere leur casque, sans saillie en avant. 5.

Animaux.

La pintade et la demoiselle de Numidie, espece de grue, peuvent caractériser ce pays.

Garamantes.

Les *Garamantes*, peuple de Gétulie en Afrique, étaient les uns noirs, les autres blancs.

Tous ces peuples occupaient la partie de la côte où sont aujourd'hui les Algériens.

Maures.

On connaît les *Maures*, sur les monuments, à leurs cheveux frisés à longues boucles pendantes, et à leur barbe qui, au rapport de Strabon, était peignée: ils en sont si jaloux, dit cet historien, qu'en se promenant ils se tiennent à une certaine distance les uns des autres, crainte de la déranger; leurs ajustements et leurs bijoux sont enrichis d'or; ils affectaient de tenir leurs dents propres et leurs ongles rognés.

Juba, roi de Mauritanie, est représenté sur ses médailles (1) avec une longue barbe et une coëffure singuliere: Pl. XII, 1. sont-ce des cheveux? est-ce un chapeau? c'est ce qui serait aujourd'hui bien difficile à décider, si le passage de Strabon que je viens de citer ne nous eût pas prévenus, et si l'orateur romain, parlant de ce même Juba, n'observait que ce jeune prince était aussi riche en es-

peces qu'en frisure (*a*): cette frisure consiste en trois rangs de boucles divergentes, et qui grossissent en s'éloignant du sommet de la tête; sur son armure il a une grande chlamyde, et dans sa main une courte pique, dont le bois travaillé autour imite un chapelet.

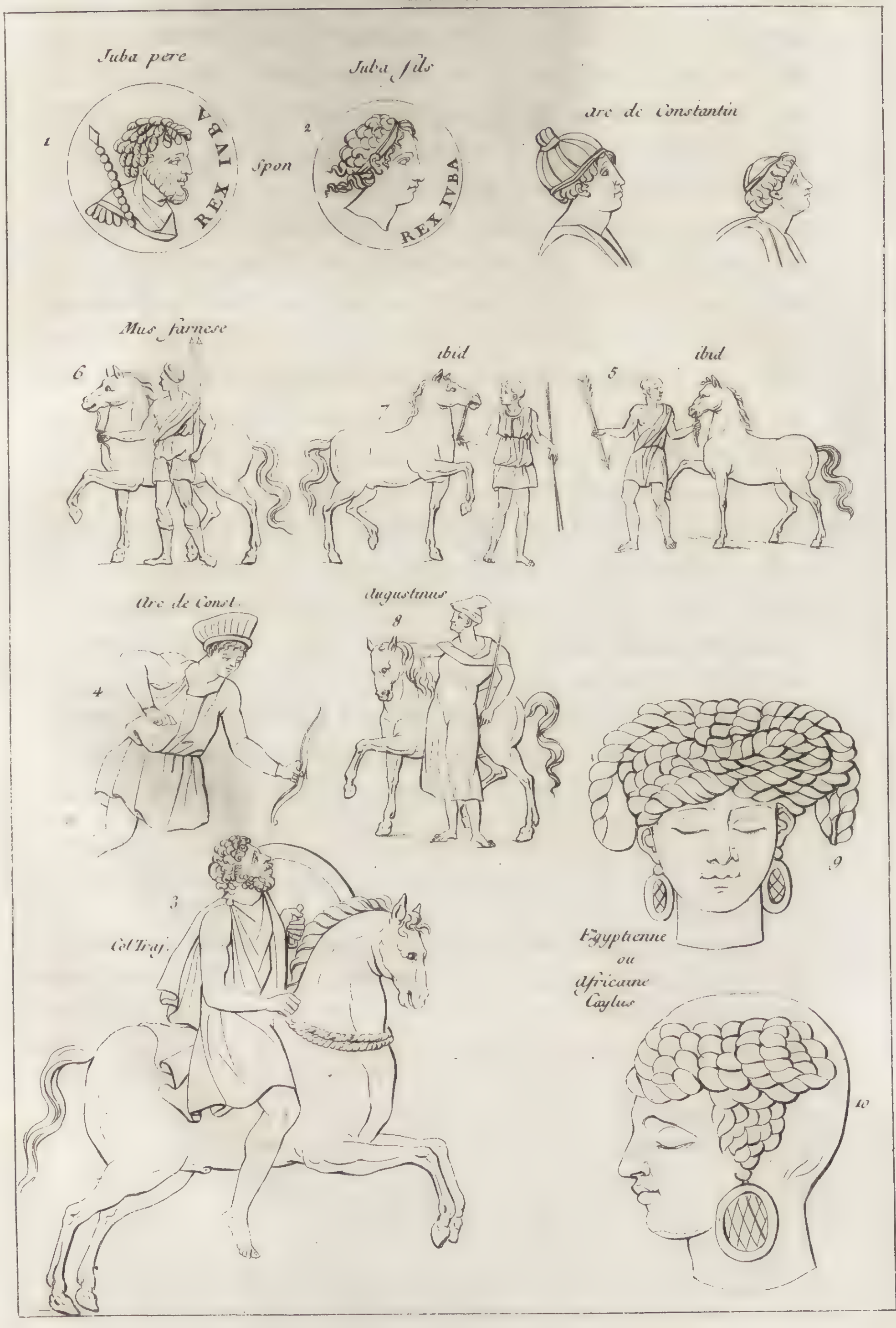
Les cavaliers maures n'avaient souvent qu'une simple chlamyde, ainsi que les Gétules, les Numides et les autres peuples d'Afrique: leurs petits chevaux, entièrement nus, n'ont ni selle, ni bride, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à une corde qui faisait deux fois le tour
3. du bas du cou du cheval (3). Ils étaient bons archers, et se servaient de javelots: leurs boucliers étaient ronds. Les femmes, selon Echard, les suivaient à l'armée; eux n'avaient qu'à combattre: elles traçaient et faisaient les retranchements, dressaient les tentes, pansaient les chevaux, aiguisaient les armes, et préparaient la nourriture; quelques unes même étaient au rang des soldats et se battaient comme eux (*b*).

Ils n'avaient la plupart qu'une tunique légere, ordinairement sans manches, descendant à mi-cuisses ou jusqu'au dessous du genou (*c*); elle ne passait le plus

(*a*) *Adolescens non minus bene capillatus quàm bene nummatus.* La
2. chevelure de son fils (2), beaucoup moins volumineuse, est relevée sous le diadême.

(*b*) Cet usage s'est encore conservé dans l'intérieur de l'Afrique, ainsi qu'on peut le voir dans la description des expéditions militaires des Fourains contre les habitants du Kordosan, en 1796, rapportée par le voyageur Brown. (Voyez tome II, page 71.)

4. (*c*) On voit, par celui (4) que j'ai pris de l'arc de Constantin, qu'ils avaient quelquefois de longues manches, et un bonnet qui s'élargissait par le haut; et que d'autres enfin, qui étaient sans barbe, avaient les cheveux très courts.


Juba pere
1
REX IVBA
Spon
Juba fils
2
REX IVBA
Arc de Constantin
Mus. farnese
6
ibid
7
ibid
5
Arc de Const.
4
Augustinus
8
9
3
Col. Traj.
Egyptienne
ou
Africaine
Caylus
10

souvent que par-dessus l'épaule gauche, et laissait la droite découverte : les uns la portaient sans ceinture (5), d'autres 5.
en avaient sur les hanches, d'autres enfin une troisieme sous le sein (6, 7); ils y ajoutaient quelquefois une chla- 6, 7.
myde qui s'agraffait sur l'épaule ou sur la poitrine (3). 3.
Une médaille (8) les représente vêtus d'une robe sans 8.
manches, descendant jusqu'à mi-jambes, sans ceinture, fermée par-devant, ainsi que leur petit manteau, qui à peine couvre le haut du bras : la pointe du bonnet est tournée en arriere.

Ils étaient tantôt nu-pieds, et tantôt avec une chaussure fermée, remontant à mi-jambes.

L'antilope était commun chez eux.

Les royaumes de Fez et de Maroc ont été substitués à l'ancienne Mauritanie.

Les *Gorgonnes* étaient une nation de femmes guer- Gorgones.
rieres qui habiterent l'Afrique. Hercule les défit entièrement, ainsi que les Amazones dont elles étaient les émules.

Les *femmes africaines* en général partageaient leurs Chevelure des Africaines.
cheveux; les unes les arrangeaient simplement de chaque côté de la face, les autres les frisaient, les tressaient auparavant, et les nouaient avec des rubans ou des fils d'or; les filles, au contraire, élevaient leurs cheveux sur le sommet de la tête : cette distinction qui se perpétua long-temps n'a plus lieu dans l'Orient.

Caylus n'ose décider si la tête d'Africaine (9, 10) est 9, 10.
égyptienne; elle a des pendants d'oreilles ronds et énormes, et fait voir que les Africaines nattaient quelquefois leurs chevelures empruntées.

On voit en Afrique le nanguer, le zebre, l'ourang-outang, Animaux.

le bubale, l'autruche, l'oiseau royal, les perroquets, la veuve à quatre brins, la perruche à collet couleur de rose, la petite outarde huppée, le rhaad, et le petit guêpier verd et bleu à queue étagée, etc.

FIN DES RECHERCHES SUR L'AFRIQUE.

SECONDE PARTIE.

ASIE.

L'Asie est la plus grande partie de l'ancien continent: elle a toujours été regardée comme le berceau du genre humain; cependant nous ne pourrions assurer que les sciences et les arts y ont pris naissance. Les connaissances les plus reculées des Indiens en astronomie ne paraissent point avoir précédé celles des Egyptiens, puisqu'ils ont reçu d'eux leur zodiaque; mais du moins les points de contact des Indiens avec les Ethiopiens peuvent les mettre sur la même ligne d'antiquité: en effet les anciens distinguaient par Indiens orientaux ceux qui habitaient à l'est de la mer Erythrée, les Indiens et Arabes; et par occidentaux, ceux qui habitaient à l'ouest de cette mer, les Ethiopiens.

Jusqu'à l'expédition d'Alexandre on ne connaissait guere de cette contrée que la partie occidentale qui comprenait les Perses et l'Asie mineure; mais depuis ce temps l'appât des richesses immenses que contiennent la partie orientale des Indes et de la Chine a provoqué des communications qui ne laissent aujourd'hui d'inconnues que les parties où la nature a placé des obstacles insurmontables.

L'ardeur et le courage des Européens, sur-tout des Russes dans les découvertes de ces derniers siecles, ne laissent plus rien à desirer.

Nous diviserons cette contrée en plusieurs grands peuples, tels que les Indiens, les Chinois, les Arabes, les Medes, les Assyriens, les Perses, les Parthes, les Scythes, les peuples de l'Asie mineure, et les Syriens: mais avant que d'entrer dans les détails de chacun d'eux je dois faire connaître un monument curieux trouvé à Pouzzol, près de Naples; il avait été érigé pour perpétuer le souvenir de la bienfaisance de Tibere, qui releva quatorze villes de

Habitants de quelques villes de l'Asie.

l'Asie renversées par un tremblement de terre. Les figures de ces villes, qui sont vraisemblablement avec le costume de leurs habitants, peuvent donner une idée générale du costume des Asiatiques.

Pl. XIII.

La premiere (pl. XIII), dont le nom est effacé, est une femme tenant sa main appuyée sur la tête d'un enfant qui est nu; sa tunique, longue, large, et sans manches, est recouverte jusqu'à la ceinture par un autre vêtement qui laisse la gorge et les bras découverts; son long manteau est placé sur l'épaule gauche; sur ses cheveux, relevés et découverts par-devant, elle porte un voile qui se termine sur les épaules.

Magnesie.

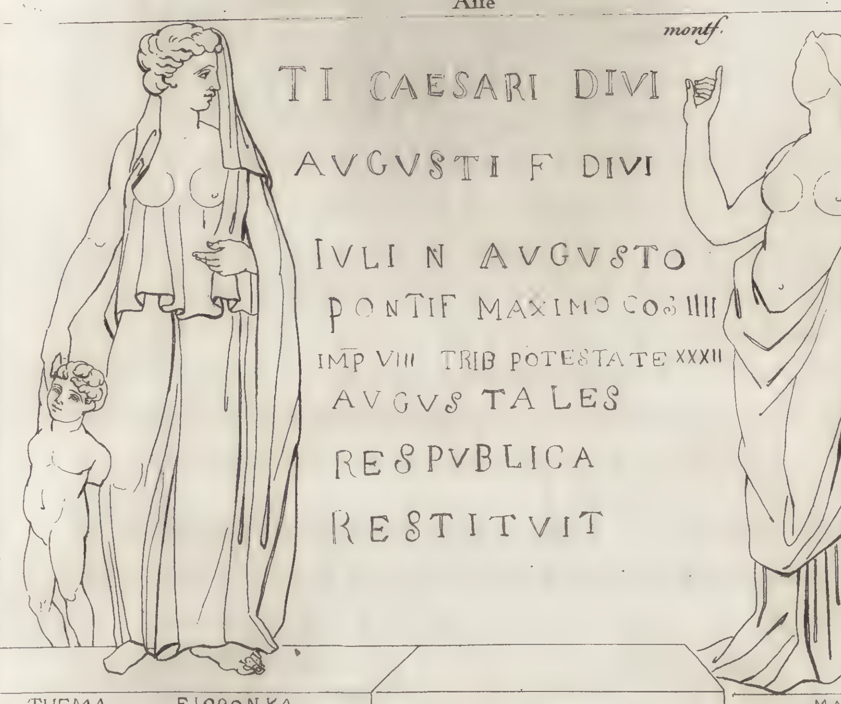
La seconde figure, sous laquelle est écrit *Magnesia* (*a*), est nu-pieds, porte une espece de jupe traînante, et une draperie agencée comme la toge qui laisse le bras droit et une partie du tronc nus; son voile, qui ne cache que la chevelure, retombe par derriere.

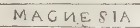
Philadelphea.

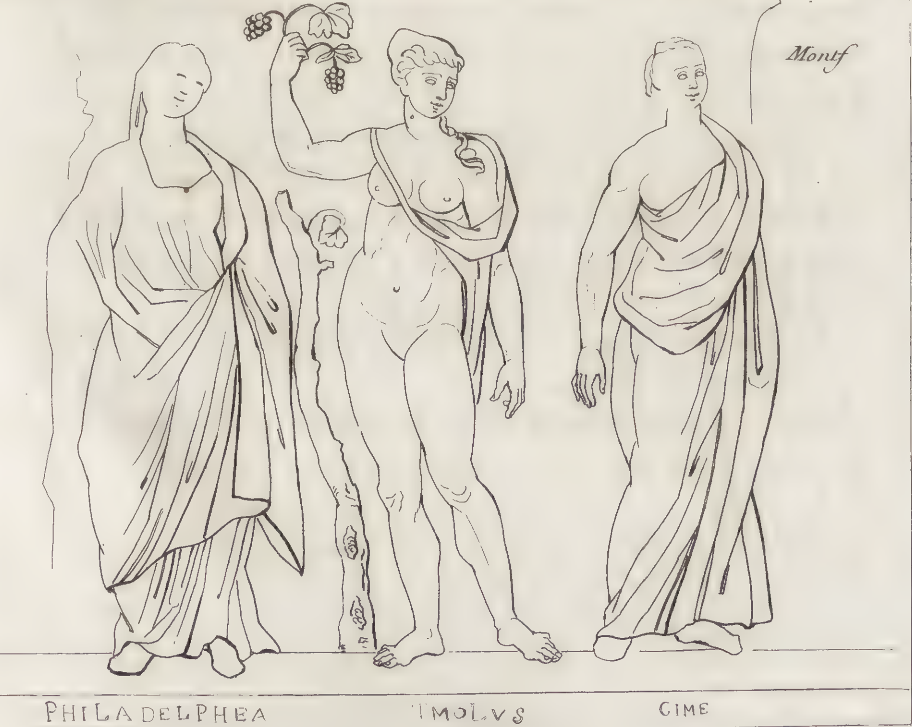
La troisieme est *Philadelphea;* sa tunique descend jusqu'à terre; un ample manteau ou voile dans lequel elle s'enveloppe lui couvre les bras et le bas du tronc, et se termine à mi-jambes; sa chaussure est fermée.

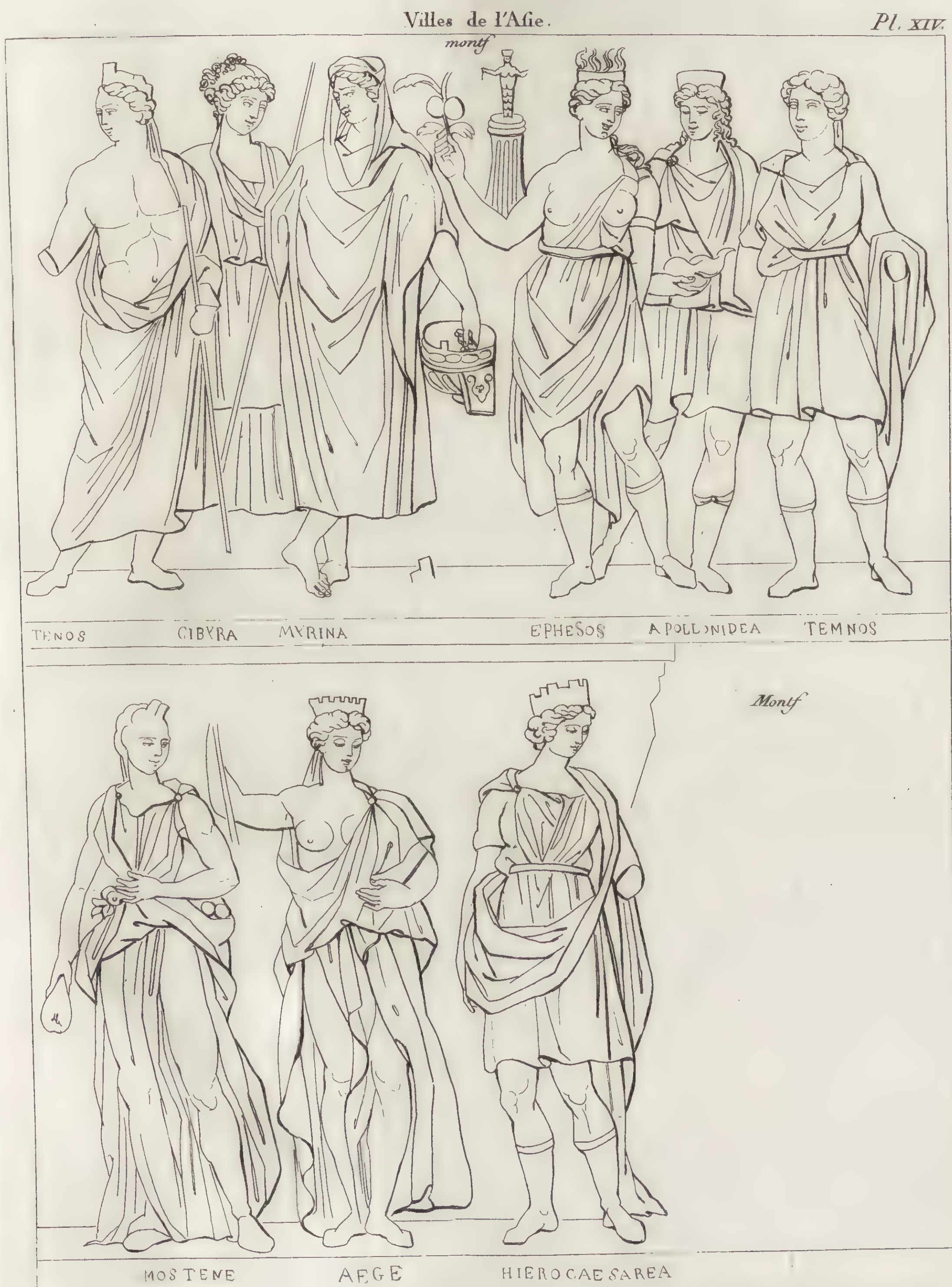
(*a*) Il y avait dans la Grece une contrée de ce nom.




montf.
TI CAESARI DIVI
AVGVSTI F DIVI
IVLI N AVGVSTO
PONTIF MAXIMO COS IIII
IMP VIII TRIB POTESTATE XXXII
AVGVSTALES
RESPVBLICA
RESTITVIT
THEMA
EIORONYA


MAGNESIA


Montf
PHILADELPHEA
TMOLVS
CIME


montf
TENOS
CIBYRA
MYRINA
EPHESOS
APOLLONIDEA
TEMNOS
Montf
MOSTENE
AEGE
HIEROCAESAREA

La quatrieme est *Tmolus ;* c'est un jeune homme nu; il était coeffé d'un bonnet dont il est maintenant difficile de deviner la forme; ses longs cheveux flottent sur l'épaule gauche, d'où tombe un pan d'étoffe qui vient se terminer en pointe sur la droite; à son côté s'éleve une vigne chargée de raisins qu'il paraît cueillir. *Tmolus.*

La cinquieme est *Cimé;* sa longue tunique laisse le bras et le côté droit de la gorge découverts; de dessus son épaule gauche jusqu'à terre descend un ample manteau qui vient passer sur la hanche droite *Cimé.*

La sixieme, *Temnos* (pl. XIV), est un jeune homme tenant un bâton; une simple draperie ou manteau descendant du bras gauche lui entoure le bas du tronc, les cuisses et les jambes; sa coëffure semble avoir été une couronne crénelée. *Temnos.* Pl. XIV.

La septieme, *Cibyra,* est une femme casquée tenant de sa main droite un javelot ferré des deux bouts: elle porte deux tuniques; celle de dessous descend à mi-jambes, celle de dessus, qui est fixée par la ceinture, se termine vers le haut de la cuisse. *Cibyra.*

La huitieme, *Myrina*, tient une corbeille, selon Montfaucon: je croirais plutôt que c'est un trépied dont les montants ont été détruits par le temps; ce qui me confirme dans mon opinion, c'est la tête de victime qui est représentée sur l'un des côtés, et les ornements du tour qui ne peuvent convenir à une corbeille; ajoutez à cela l'extrémité d'un des pieds qui s'est conservée au-dessous, et le costume de la figure qui convient à une prêtresse, savoir, une ample tunique qui descend jusqu'à mi-jambes, et dont les manches, qui s'élargissent par le bas, se terminent en pointe par derriere; son voile flotte sur les *Myrina.*

épaules et sur la poitrine; bien loin de porter cette prétendue corbeille, il paraît, par ses jambes croisées, qu'elle était appuyée sur le trépied : ce qui acheve de démontrer l'évidence de mon avis, c'est la médaille de cette ville publiée par Beger; elle est nue de la ceinture en haut, tient dans sa main une branche de laurier; derriere elle est un trépied, devant sont deux candelabres, et au-dessous un vase à deux anses.

Ephesos. La neuvieme, *Ephesos,* est caractérisée par la statue de Diane placée derriere elle sur un cippe; elle n'a que le bras gauche passé dans sa tunique, dont la manche ne couvre que le haut du bras; elle paraît ne descendre guere plus bas que le milieu de la cuisse; un manteau l'enveloppe depuis les hanches jusqu'au-dessus des genoux, et lui descend par derriere et par côté jusqu'à mi-jambes; sa chevelure flotte sur l'épaule gauche; du haut de sa couronne ou bonnet semble s'élever une flamme; elle porte une assez large ceinture; sa chaussure lui remonte un peu plus qu'à mi-jambes; dans sa main elle tient un épi et des fruits (*a*).

Apollonidea. La dixieme, *Appollonidea,* porte une couronne; sa tunique à la dorienne agraffée sur les épaules, est ceinte sur les hanches et se termine au-dessus du genou; elle est à-peu-près chaussée comme la précédente, et porte dans sa main quelque chose qui ressemble à une grosse racine.

Hyrcania. La onzieme est *Hyrcania;* sa tunique, dont les manches ne couvrent que le bras, se termine au-dessus du genou; deux pieces d'étoffe, l'une devant, l'autre derriere, s'agraffent sur les épaules et sont assujetties par la cein-

(*a*) Le temple de Diane à Ephese était d'ordre dorique.

ture, qu'elles dépassent un peu sur les hanches; sa coëffure, dont une partie retombe par derriere, laisse ses cheveux découverts; sa chaussure est la même.

La douzieme, *Mostene*, ville de Lydie, a sur sa robe sans manches, ouverte par côté depuis le haut de la cuisse jusqu'aux pieds, un court vêtement sans manches, agraffé sur les épaules; il descendrait jusqu'aux genoux si elle ne le relevait par-devant pour porter des fruits: il est mal-aisé de distinguer ce qu'elle tient dans sa main droite. **Mostene.**

La treizieme, *AEge*, ville de Cilicie, est vêtue comme la précédente; mais le vêtement de dessus n'est agraffé que sur l'épaule gauche, et laisse découverts les bras et le côté droit de la gorge; elle porte une couronne crénelée, son voile retombe par derriere: de la main gauche il semble qu'elle ait tenu un poisson, et une haste pure de l'autre. **AEge.**

La quatorzieme, *Hierocesarea*, porte une couronne crénelée; une ceinture serre sa tunique, descendant jusqu'au-dessus des genoux, les manches couvrent la moitié du bras; son manteau, agraffé par un coin avec la tunique sur l'épaule droite, descend par-devant de l'épaule gauche vers la hanche, et remonte sous le bras droit; sa chaussure est fermée et remonte jusqu'au mollet. *Hierocesarea.*

En général, les habitants de l'Asie ont un teint olivâtre ou basané. Ils sont mous, efféminés, et aiment beaucoup le luxe et la volupté, ce qui les a toujours portés à la servitude: car il est à remarquer que dans cette partie si vaste du continent il n'y a jamais eu de républiques.

INDIENS.

Indiens. L'Inde est la partie la plus méridionale de l'Asie. Les Indiens ne se rasaient point; leurs habits étaient de coton, et leur arme était l'arc fait de canne, ainsi que leurs fleches garnies de fer; leur armure était faite d'écorce d'arbre : les cavaliers étaient armés comme les fantassins; leurs chariots de guerre étaient traînés par des chevaux et des zebres.

Selon Strabon, qui parle vraisemblablement d'un temps moins reculé, outre l'arc, et les fleches de trois coudées de long, ils avaient de larges épées de la même longueur, des javelots et des peltes : leurs chevaux n'avaient qu'un simple licou.

En temps de guerre ils respectaient mutuellement les récoltes et les cultivateurs, en sorte que souvent on voyait ces derniers travailler en paix à côté d'un champ de bataille couvert de combattants.

Selon Hérodote ils avaient chez eux des roseaux d'une telle grosseur qu'un des tuyaux fendu par le milieu servait de bateau et suffisait pour porter trois hommes.

Ils couvraient de rouge le simulacre de leurs divinités: cet usage se conserve encore chez eux.

Ils avaient, selon Strabon, dans toutes les villes des officiers publics pour les malades et les morts. Si nous en croyons Arien, les habitants de certaines contrées, bien loin de s'occuper de funérailles, se réjouissaient de ce que l'ame du défunt était délivrée du corps : c'était un honneur pour l'épousée d'être brûlée vivante sur le bûcher de son mari, ce qui ne s'accordait qu'à l'épouse chérie;

celles qui n'avaient pas eu la préférence et qui lui survivaient se retiraient consternées, humiliées et fondant en larmes. Les détails de cet usage, encore à peine détruit, font le sujet d'une notice intéressante, publiée récemment par M. Legoux de Flaix, officier de génie.

Les *Néorites*, peuple de l'Inde, accompagnaient nus et la lance à la main le corps mort de leurs parents jusque dans un bois, où ils le dépouillaient de tous ses vêtements, et l'y laissaient jusqu'à ce que les animaux l'eussent dévoré; ils y revenaient ensuite, et faisaient brûler ce qui restait en l'honneur des génies du lieu: la cérémonie se terminait par un repas où ils invitaient leurs amis. Néorites.

Les *Oxydraques*, autre peuple de l'Inde qui se disait descendant de Bacchus, étaient divisés en plusieurs classes; les philosophes formaient la premiere: leurs fantassins portaient des arcs aussi grands qu'eux; leurs épées et fleches étaient de trois coudées de longueur; leurs chevaux n'avaient ni selle ni brides. Oxydraques.

Les Indiens n'avaient pas de principes fixes sur la religion avant l'établissement des Samonéens, qui furent leurs premiers instituteurs (*a*). Religion.

Les brachmanes étaient les prêtres de l'Inde, comme les mages étaient ceux de la Perse: ils cultivaient la philosophie; mais ils y joignaient des pratiques qui leur étaient particulieres: ceux qui vivaient dans les villes étaient vêtus de peaux de daim et de chevreuil, qu'ils agençaient en une seule tunique sans manches, laissant une partie des épaules nue comme celle des esclaves; ils portaient une mitre ou Brachmanes. Gymnosophistes.

(*a*) Voyez les Recherches sur la religion des Indiens par de Guignes, Mém. de l'acad., vol. XL, p. 187.

bonnet blanc, et allaient nu-pieds; selon S. Augustin ils ne couvraient que les organes de la génération.

Germanes, Samonéens, Sarmanes, Semnes, Pramnes.

Les seuls, dit-on, qui fussent nus étaient les *Germanes*, qu'on appellait aussi *Samonéens*, *Samanes*, *Semnes* ou *Pramnes;* ils vivaient presque toujours dans les campagnes exposés aux injures du temps.

Ces philosophes étaient comme les chefs de la nation; on ne pouvait sans la présence de quelqu'un d'entre eux faire aucun sacrifice public ni particulier: ils s'occupaient de l'inspection des astres, et prétendaient prédire l'avenir.

Croyant à la métempsycose, ils s'abstenaient de manger de la chair: ceux qu'on regardait comme les plus parfaits vivaient dans les campagnes; ils se tenaient presque toujours debout, la face tournée vers le soleil, qui dans ce pays est très brûlant; ils regardaient comme un opprobre de mourir de maladie ou de vieillesse: il y en avait qui vivaient et mouraient dans des grottes, où l'on avait soin de les enterrer: les plus parfaits de tous, las de vivre, faisaient allumer un grand bûcher, se couronnaient de fleurs, et s'y précipitaient eux-mêmes lorsqu'il était allumé, ou s'y plaçaient avant qu'on l'allumât; d'autres s'approchaient très près du bûcher allumé, s'y rôtissaient vivants, et lorsqu'enfin les forces leur manquaient ils se jetaient dessus: les femmes et les enfants les pleuraient, les hommes les louaient et les bénissaient.

Il y en avait qui, au lieu de se brûler, se faisaient des blessures mortelles; d'autres se précipitaient d'un lieu élevé, ou se jetaient dans la mer, ou s'étranglaient.

Animaux.

Le buffle est originaire de l'Inde, où l'on voit aussi le tigre, la giraffe, la gazelle, le chevrottin, le casoar, le guêpier à tête rouge, le bec ouvert, le mainate, l'outarde

moyenne, le brunor, le pinçon à double collier, la grande veuve, la grande perruche à collier; l'hippopotame y vit dans les plus grands fleuves, le porc épic, dans les climats les plus chauds, le coq de Turquie, et la genette, que l'on apprivoise, dans les plus tempérés.

CHINOIS.

Il n'est jamais fait mention des Chinois dans les auteurs anciens, et cependant ce peuple prétend remonter à une antiquité au moins égale à celle des Egyptiens: c'est chez eux néanmoins qu'ils ont pris les premiers principes de leur religion (*a*). On a prétendu attribuer aux Indiens la gloire d'avoir policé les Chinois; mais il paraît, par le même Mémoire de M. de Guignes, que les Indiens n'ont été policés que vers l'an 1027 ou 1122 avant l'ere chrétienne, tandis que c'est vers l'an 3000 avant la même époque que Fohi réduisit en société toutes les peuplades de la Chine: depuis ce temps ce vaste empire a toujours conservé sa force, sa sagesse, et son intégrité. Chinois.

C'est par cette sagesse et par le développement d'une industrie merveilleuse que ce peuple s'est créé pour ainsi dire un nouveau territoire, qu'il a accommodé à ses goûts et à ses besoins; il a su, à force de bras, hausser les lieux bas, abaisser les coteaux, unir les plaines pour les arroser plus facilement; et lorsque des montagnes trop vastes ont arrêté ses efforts, il a étagé ces vastes colosses et en a fait des terrasses qu'il a fixées par des murs. On n'y voit point Aspect du pays.

(*a*) Voyez le Mémoire de M. de Guignes, tome XL de l'académie des inscriptions et belles-lettres, page 163.

de ces vastes enclos, de ces parcs, de ces bosquets, de ces avenues, de ces immenses terrains arrachés à l'agriculture pour le luxe stérile d'un voluptueux propriétaire; on n'y rencontre que peu d'arbres, même fruitiers, parceque les fruits dérobent trop de suc aux grains; enfin on connaît chez eux la valeur d'un arpent de terre, et plus encore le prix d'un homme.

Chez ce peuple mûr et sage tout ce qui lie et civilise les hommes est religion: il n'a besoin que du frein des lois civiles pour être juste; le culte public c'est l'amour du travail, et le travail le plus honoré c'est l'agriculture: l'empereur lui-même, la main appuyée sur le soc, ne dédaigne point d'ouvrir la terre au printemps, et cette respectable cérémonie se fait avec un appareil de fête et une magnificence qui attirent un peuple de cultivateurs des environs de la capitale.

Une administration sage, la fécondité des femmes, une vie simple, une activité continuelle, de l'égalité dans les fortunes, des lois aussi bonnes que douces, peu de guerres, la salubrité du climat, et l'espece de honte infligée aux célibataires; toutes ces causes ont prodigieusement augmenté la population.

L'empereur n'est regardé que comme le pere d'une vaste famille, et ce qu'on lui accorde en honneurs et en puissance il le rend en soins et en vigilance pour maintenir le bonheur et la paix dans la nation. Au reste ce chef est à la Chine ce qu'on veut par-tout faire croire aux princes qu'ils sont: le pouvoir qu'il confie n'est jamais compromis, parceque les mandarins, entre les mains desquels il est remis, appartiennent à un corps respectable où les talents et le mérite seuls sont admis; d'ailleurs le

patriotisme est chez les Chinois une espece de passion, et l'on voit des hommes même riches faire pour la patrie ce que nous ferions à peine chez nous pour nos enfants.

Ces qualités rendent ce peuple bien respectable sans doute: mais on ne peut s'empêcher de lui reprocher le crime atroce d'exposer ses enfants et de les étouffer lorsqu'il en survient plus que les facultés du pere ne permettent d'en élever, à moins qu'il ne se présente quelques particuliers plus aisés qui les adoptent et en fassent leurs propres enfants.

On trouve dans les manuscrits de la bibliotheque nationale un détail curieux du palais de l'empereur.

L'enceinte du palais est carrée, avec une tour à chaque angle; ces tours forment huit grands corps de logis, qui sont autant de magasins remplis de canons, de fusils, d'arcs, de fleches, etc.: le palais particulier de l'empereur est au milieu; il se compose d'un seul rez-de-chaussée élevé de dix-huit degrés; les planchers sont très hauts, et ornés de sculpture, peinture, et dorure; les murailles sont enrichies de lames d'or; le trône est d'or massif et entouré de la figure d'un dragon. Outre la salle du conseil il y en a douze autres; d'un côté de ces salles sont des appartements qui renferment des filles, et de l'autre des appartements qui renferment des eunuques; ces filles et ces eunuques ont sur la tête des couronnes enrichies de pierreries: une fille et deux eunuques sont assis auprès de chaque ministre qui préside à ces conseils; d'autres filles, et des officiers rangés en file, restent debout derriere. Palais de l'empereur.

Sept murailles disposées ensuite autour du palais forment sept enceintes, où sont les chefs des différents départements de l'administration de l'empire.

Canaux.

Le nombre des canaux qui traversent ce vaste pays est considérable; on admire sur-tout le canal royal par lequel on peut aller de Canton à Pékin l'espace de trois cents lieues; les bords en sont revêtus de pierres de chaque côté, avec des chemins pavés et plantés d'arbres; il est traversé de plusieurs beaux ponts, et on y a ménagé un grand nombre d'écluses au moyen desquelles on distribue dans les campagnes l'eau nécessaire pour la culture du riz.

Grande muraille.

Les Chinois ont élevé, il y a près de deux mille ans, une muraille, qui subsiste encore, pour contenir les barbares dont leur empire est investi; sa longueur est de 1770 milles, sa hauteur de ($11^{m}75^{c}$) 6 toises, et sa largeur de ($7^{m}80^{c}$) 4 toises; la base jusqu'à la hauteur d'un pied est en grosses pierres de taille, le reste en brique et ciment.

Portrait des hommes.

Ce que les Chinois appellent beauté parfaite se compose d'un grand front, un nez court, de petits yeux bien coupés, un visage large et carré, de grandes oreilles, une bouche d'une grandeur médiocre, et des cheveux noirs; ils croient un homme bien fait lorsqu'il est gros et gras: les paysans ont le teint brun et olivâtre, mais dans les villes les hommes ont la peau fort belle jusqu'à trente ans. Les lettrés ne se coupent jamais les ongles, pour faire voir qu'ils ne sont pas obligés de travailler pour vivre.

— Des femmes.

Les femmes ont la taille moyenne, le nez court, les yeux petits, les cheveux noirs, les oreilles longues, le teint assez rude, et les pieds si petits qu'à peine peuvent-elles faire un pas; leur visage a l'air de la gaieté, et leurs traits sont réguliers: elles vivent constamment dans la retraite, avec tant d'attention à se couvrir qu'elles ne laissent voir ni le bout de leurs pieds ni celui de leurs mains.

Vêtements.

L'habillement des Chinois est une robe de soie ou de

coton, selon les climats et la fortune; cette robe tombe jusqu'à terre, et l'un des pans se replie sur l'autre; les manches sont larges vers l'épaule, et se rétrécissent par degrés jusqu'au poignet: la ceinture est une large écharpe d'argent, de soie ou de coton, dont les deux pointes descendent jusqu'aux genoux; on y attache un étui qui renferme un couteau, et deux petits bâtons dont on se sert comme de fourchettes. En hiver ces robes sont garnies de très belles fourrures: mais toutes les couleurs ne se portent pas indifféremment; le jaune n'appartient qu'à l'empereur et aux princes du sang; le satin à fond rouge est le partage d'une espece de mandarins; aux jours de cérémonies les autres portent ordinairement le noir, le bleu ou le violet: la couleur du peuple est toujours le bleu ou le noir.

Les Chinois, depuis qu'ils ont adopté les usages tartares, font raser leur tête, et laissent croître sur le sommet assez de cheveux pour les mettre en tresses: en été ils portent un petit chapeau en forme d'entonnoir, dont le dehors est travaillé avec beaucoup de propreté; la doublure est de satin: du sommet de ce chapeau sort une grosse tresse de crin qui se répand jusqu'aux bords. Les mandarins et les lettrés ont une autre espece de bonnet que le peuple n'a pas la liberté de porter. Coëffure.

Il regne un grand cérémonial dans les festins; mais vers le milieu du repas des troupes de comédiens ambulants, que l'on mande, représentent des pieces devant les convives. L'usage de la Chine pour toutes sortes de vins est de les boire chauds. Repas.

Les mariages se font sans se voir: le jour fixé pour la noce la jeune fille se met dans une chaise fermée, suivie de ceux qui portent sa dot; un domestique de confiance garde la Mariages.

clef de la chaise, et ne doit la remettre qu'au mari, qui attend son épouse à la porte de sa maison : il arrive quelquefois que, mécontent de sa beauté, il referme promptement la chaise, et renvoie la fille avec tout son cortege. Il est permis aux Chinois de prendre des concubines, qui néanmoins ne tiennent rang qu'après l'épouse légitime.

Funérailles. Les cérémonies des sépultures sont étonnantes; les Chinois y déploient le plus grand luxe : il en est peu qui ne fassent faire d'avance leur cercueil du bois le plus précieux et le plus rare; d'autres se font construire des mausolées; enfin ce peuple si économe devient prodigue et dissipateur dès qu'il s'agit des funérailles. L'enterrement d'un riche est un spectacle rempli de pompe. La couleur du deuil est le blanc pour les grands comme pour le peuple.

Religion. La loi naturelle est la seule religion qui fut établie par Confucius; elle est suivie par les lettrés et le gouvernement. Il s'y est établi depuis, 1° celle du philosophe Lau-kyun, qui n'est qu'une corruption de la loi naturelle; 2° celle de Fô, qui consiste dans une idolâtrie grossiere; 3° celle de Yu-kyun, qui n'est que la loi naturelle prise dans toute son acception. Le judaïsme, le christianisme et l'islamisme y ont des établissements. En général les Chinois sont très tolérants pour toutes les religions, et n'ont jamais fait à qui que ce soit un crime pour ses opinions en matiere religieuse.

Arts. Leur architecture, leurs peintures et leurs sculptures sont d'un mauvais goût; mais ce goût est pour eux ce qu'ils conçoivent de plus parfait. Leur construction marine est toujours restée au berceau.

Arbres. Tous les arbres fruitiers connus en Europe croissent à la Chine, et ils ont en outre plusieurs autres fruits qui

nous sont inconnus; les ananas, les guaves, les bananes, le lichy, qui est de la grosseur d'une datte; le yse-tsé, de la grosseur d'un œuf; le patourye, très gros fruit qui vient sur le tronc de l'arbre; ils ont aussi le bambou, la canne à sucre, le platane, l'u-tong-chu, espece de sycomore; l'arbre qui produit le café, celui qui produit le bétel, les arbres à cannelle, l'arbre au camphre, l'arbre au vernis, l'arbre à l'huile, l'arbre au suif, l'arbre à la cire blanche, le kuchu, arbre qui produit un lait qui sert pour la dorure; le cotonnier, l'arbre à thé, tous les arbustes à fleurs; en outre le pin, le frêne, l'orme, le chêne, le palmier, le cedre, le nanmu, bois éternel qui vient très grand; le bois de rose, et le bois de fer dont on fait des ancres pour les vaisseaux.

Les ours, les tigres, les buffles, les chameaux, les rhinocéros, y sont en grand nombre; mais on n'y voit pas de lions: on y trouve d'ailleurs tous les animaux domestiques connus en Europe. Animaux.

ARABES.

Les anciens *Arabes* n'avaient pour tout vêtement qu'une large ceinture ou tablier pareil à celui des Egyptiens; leur chaussure était fermée. Dans des temps moins reculés ils eurent des habits amples qu'ils retroussaient avec une ceinture: ils se rasaient la tête en rond et autour des tempes, et laissaient le reste des cheveux courts, prétendant par là imiter la figure de Bacchus (*a*). Arabes.

L'arc, qu'ils portaient à droite, se bandait, selon quel-

(*a*) Les Arabes sont maigres, secs et basanés; leur regard est farouche: ils sont jaloux de leur longue barbe.

ques auteurs, en l'un et l'autre sens; il était droit: Hérodote dit simplement qu'il était à double courbure : ils en avaient d'airain; leurs boucliers (peltes) étaient échancrés. La cymbale était chez eux un instrument guerrier.

Ils allaient sur des dromadaires plus légers à la course que les chevaux; ils avaient soin de les tenir à une certaine distance de ceux-ci, qui, selon eux, ne pouvaient supporter leur voisinage; ils préféraient même cette monture dans les combats: deux hommes dos à dos montaient sur l'animal; par ce moyen ils faisaient toujours face à l'ennemi soit en attaquant, soit en fuyant.

Leurs chariots armés de faux avaient quatre chevaux de front, et portaient un guerrier avec son cocher.

Femmes arabes.

Les femmes arabes portent encore aujourd'hui une mitre d'argent ou de quelque autre métal faite en pain de sucre; elles y agencent tout autour un voile de soie noire enrichi de pierreries. Tertullien, se plaignant de ce que les femmes chrétiennes ne portent pas de voile, leur dit: « Les « païennes de l'Arabie vous condamneront; elles couvrent « non seulement leur tête, mais même leur face, excepté « un œil. »

La vue d'une personne nue était chez ce peuple un mauvais augure. Le serment était pour lui une chose sacrée; il se faisait en présence d'un tiers, qui, se tenant debout entre les contractants, leur faisait avec une pierre tranchante une incision dans la paume de la main près du pouce et de l'index; il prenait un morceau de l'habit de chacun d'eux, il le trempait dans le sang, en frottait sept pierres qui étaient à leurs pieds, invoquant Bacchus et Uranie: le contractant donnait ses amis pour garants de sa promesse.

Les Arabes n'avaient que des pierres cubiques pour simulacres de leurs divinités.

Les *Arabes nabatéens* sont des brigands qui habitent vers l'orient de l'Arabie: leur pays est aride et stérile; vers le milieu est un lac infect d'où l'on sort une grande quantité de bitume; dans le voisinage sont des palmiers, et dans un vallon peu éloigné croît le baume. Ces campagnes affreuses sont voisines de l'*Arabie heureuse*, qui est au midi; on l'appelle heureuse à cause des aromates que l'on y recueille: les montagnes sont couvertes d'arbres d'où découle la myrrhe et l'encens; les pins, les sapins, les cedres, les genévriers, les agirées, le coste, la cannelle, le cinnamome, y sont communs, ainsi que les bestiaux de toute espece. Arabes nabatéens.

Quoique l'Afrique soit la vraie patrie de l'autruche, on en trouve aussi dans une partie de l'Asie: cet animal n'habite que des lieux déserts et arides; son cuir est très épais: les Arabes en faisaient autrefois des especes de soubrevestes qui leur tenaient lieu de bouclier.

On trouve en Arabie des lions, des léopards énormes, et des tigres; il y a aussi des serpents, des ibis, des caméléopards, des boucs-cerfs, des buffles, des éléphants, des bœufs, des brebis à grosse queue, des chameaux velus, et des chameaux sans poils; ceux-ci sont moins grands que les autres: il y a aussi des dromadaires; ils sont plus petits que les chameaux sans poils.

Les contrées qui bordent l'océan au-dessus de l'Arabie heureuse sont cultivées et fertiles.

Les *Arabes scenites* ou pasteurs, connus long-temps sous le nom de *Sarrasins*, sont plus en avant dans les terres; l'Arabie déserte les sépare de l'Arabie heureuse: Arabes scenites, Sarrasins.

ils habitaient sous des tentes, vivaient de rapine, errants et vagabonds, et allaient presque nus sur des chevaux ou sur des chameaux: leurs cheveux étaient noués et entortillés avec des rubans: ils n'avaient pour arme qu'un grand arc à l'aide duquel ils lançaient de longues fleches.

Iduméens. Saint Jérôme nous apprend que les *Iduméens*, peuple de l'Arabie pétrée, se pratiquaient de petites demeures dans des cavernes.

MEDES.

Medes. Le faste et la mollesse caractérisaient les *Medes*, chez qui les personnes puissantes se fardaient le visage et se peignaient les yeux, ou, pour mieux dire, les sourcils et les paupieres: ils portaient des cheveux empruntés et de longues robes, qui, ainsi que leurs anaxyrides, descendaient jusqu'aux pieds; ces vêtements étaient de couleurs arbitraires, mais brillantes, richement brodés en or et en argent: ils portaient des colliers d'or et des bracelets; leur chaussure couvrait tout le pied.

Les femmes employaient aussi le fard et les chevelures empruntées, auxquelles elles ajoutaient une aigrette; ainsi
Theristre, grand voile. que toutes les femmes de l'Orient elles portaient le *theristre*, grand voile qui descendait jusqu'aux jambes.

Mithras. Lucien, parlant de Mithras, dit que ce dieu mede avait
2. la tiare pour coëffure, et qu'il portait le *candis* (2). D'après ce peu de mots et l'examen des monuments de cette divinité, on peut inférer que la tiare des Medes était semblable au bonnet phrygien, et que le *candis* était un petit manteau (*a*).

(*a*) On peut aussi inférer que si le vêtement ordinaire des Medes était

Leur arme principale était le cimeterre: ils combattaient aussi avec la pique et l'arc; leurs fleches portaient des dards très courts. Les cavaliers étaient armés comme les fantassins; ils avaient pour enseigne royale un aigle d'or sur un bouclier.

Les mœurs et coutumes des Assyriens, Babyloniens, Lydiens, Medes et Perses, furent à-peu-près les mêmes après le regne de Cyrus: ses successeurs portaient une robe sans manches richement brodée et descendant jusqu'aux pieds; leur manteau était couleur de pourpre et de forme carrée.

La robe de leurs sujets au contraire avait de longues manches, pour ne pas montrer leurs bras; ils n'auraient osé sans cela se présenter à la cour: ceci était le vrai costume des Medes.

La cavalerie et l'infanterie *caspienne* étaient vêtues de peaux crues; leurs armes étaient le cimeterre, l'arc et les fleches de canne. Ils laissaient mourir de faim les septuagénaires; ils portaient le cadavre dans des lieux déserts, et examinaient de loin si les oiseaux de proie venaient le déchirer, ce qui était l'indice du plus grand bonheur pour le mort: l'indice était moins favorable si le cadavre était la proie des chiens et des bêtes féroces; mais c'était un signe de malheur si le cadavre n'attirait aucun animal carnassier. Caspiens.

Les *Tapyriens* étaient, selon Strabon, vêtus de noir, et portaient de longs cheveux; leurs femmes au contraire étaient vêtues de blanc, et avaient les cheveux courts. Tapyriens.

long, il se terminait aussi quelquefois au-dessus du genou; et qu'au lieu des anaxyrides, qui étaient des chausses longues et larges, ils avaient aussi des bas qui remontaient jusqu'au haut de la cuisse.

ASSYRIENS.

Assyriens. Les *Assyriens*, dont le pays était sur les bords de l'Euphrate, ont formé un peuple puissant jusqu'aux conquêtes de Cyrus : ils cultivaient les beaux arts long-temps avant les Grecs ; le rocher de dix-sept stades que Sémiramis avait fait tailler, et qui représentait cette princesse, et la statue d'or de soixante coudées de haut et de six coudées de large, en sont une preuve.

Leur casque était d'airain ou de mailles de fer tissues : leurs boucliers, javelots et poignards étaient à-peu-près comme ceux des Egyptiens ; ils avaient de plus des massues armées de nœuds de fer, et des corselets de lin : leur enseigne était une colombe disposée comme l'aigle des Romains.

Le *candis* était, selon Lucien, pareil à celui des Medes ; celui des grands était couleur de pourpre. Justin nous apprend que Sémiramis fit prendre aux Medes le vêtement des Assyriens, et que Cyrus le fit ensuite adopter aux Perses ; ce qui dispense d'entrer ici dans un plus grand détail.

Ils furent, dit-on, les premiers qui se servirent du *triclinium* (*a*).

Ils couvraient les morts d'un enduit de cire et les mettaient dans du miel : les usages et les cérémonies des funérailles étaient les mêmes que chez les Egyptiens.

Leurs prêtres pendant les fêtes de Vénus étaient habillés en femmes.

(*a*) Voyez tome I, page 238.

Les maisons de Babylone, capitale de l'Assyrie, étaient à trois et à quatre étages : Sémiramis fit bâtir les murs de cette ville, qui avaient 50 coudées de haut et 360 stades de circuit (*a*); ils étaient bâtis de brique liée avec du bitume : ces murs étaient assez épais dans le haut pour quatre chariots de front; ils furent mis au nombre des sept merveilles du monde, ainsi que les jardins que la même reine fit élever. Ces jardins consistaient en plusieurs terrasses en forme d'amphithéâtre; la plus élevée était aussi haute que les murs de la ville; on montait de l'une à l'autre par une rampe d'environ 10 pieds de large; ils étaient soutenus par des colonnes sur lesquelles étaient des poutres de palmier placées assez près les unes des autres pour faire plate-forme : ce bois est fort et très dur dans le cœur de l'arbre, et l'eau ne le pourrit point; sur ces poutres il y avait assez de terre pour planter des arbres de diverses especes, dont les racines pénétrant dans les intervalles des poutres ne formaient qu'un massif du terre-plein : les eaux que l'on y avait conduites par divers moyens les tenaient si bien arrosés qu'il y croissait toutes sortes de plantes et de légumes. Les campagnes des environs de cette ville étaient couvertes de palmiers et entrecoupées par des canaux : on n'y voyait ni figuiers, ni vignes, ni oliviers. Babyloniens.

Le sceptre des rois de Babylone était terminé par une boule, ou une rose, ou un lis, ou quelque autre fleur.

L'habit des Babyloniens consistait en deux tuniques; celle de dessous, qui était de lin, descendait jusqu'aux pieds; celle de dessus était de laine, et plus courte : ils mettaient un petit manteau (*clanidion*) par-dessus. Leur Clanidion.

(*a*) Huit stades faisaient le mille.

chaussure était à-peu-près comme celle des Béotiens (c'était une espece de cothurne de bois) : ils portaient une mitre, et un ruban par-dessus leur longue chevelure.

Chacun avait un anneau où était son cachet, et devait porter à la main une canne dont le haut était terminé par un signe caractéristique, tel qu'un fruit, une fleur, un animal, etc. (Hérodote.)

Xerxès voulant punir ce peuple de sa révolte lui défendit de porter de ceinture, et lui ordonna de porter des tuniques traînantes comme celles des femmes : nous avons vu plus haut qu'elles ne descendaient auparavant que jusqu'aux pieds.

Sacée. La *sacée* était chez les Babyloniens une fête qui durait cinq jours, et qui avait beaucoup de rapport avec les saturnales des Romains : les maîtres obéissaient à leurs serviteurs ; le principal d'entre eux, vêtu d'une robe royale appelée *zogane*, agissait en maître dans la maison.

Zogane, robe royale.

Les Babyloniens célébraient les *adonies* comme les Grecs.

Belus. Ils adoraient *Belus*, qu'ils représentaient couronné, tenant la foudre dans sa main, et appuyant un de ses pieds sur un globe ; ils adoraient aussi *Sochot Benod* et *Nergel*. (Voyez ce qui est relatif à ces divinités à l'article des *Juifs*.)

Talent babylonien. Le *talent babylonien*, quoique de 60 mines, valait plus que le talent attique, puisque ces 60 mines en valaient 70 attiques (*a*).

Chaldéens. Le nom de *Chaldéens* a eu différentes acceptions : si nous nous en rapportons à Strabon, c'était le même peuple

(*a*) La mine attique valait 50 francs, et la drachme 50 centimes.

qui auparavant avait porté le nom de *Chalybes;* selon Xénophon c'était une tribu de Babyloniens qui faisait une étude particuliere de l'astronomie et du culte des dieux: ils ne sortaient pas de leur pays. Danville, dans sa Géographie ancienne, nous apprend enfin que sous le nom de Chaldée on entend la Babylonie, mais plus particulièrement la partie qui est la plus voisine du golfe Persique. Les mages de la Chaldée étaient chargés du culte; ils avaient une longue barbe. Mages.

PERSES.

Les *Perses* étaient d'une taille avantageuse, et faisaient peu de cas d'un homme de petite stature. Leurs mœurs dans l'origine étaient tout-à-fait opposées à celles des Medes; du pain, du cresson, des légumes, de l'eau, leur suffisaient. Ils n'eurent pour tout vêtement jusqu'à la conquête de la Médie qu'une robe de peau et un long et large caleçon de même; Cyrus alors prit la longue robe à manches des Medes, et persuada à ses amis de la prendre aussi: ils lui trouvaient l'avantage non seulement de cacher les défauts du corps, mais de paraître ajouter à la taille. Les Perses prirent à cette époque la tunique doublée à manches qui descendait jusqu'à mi-jambes; celle des personnes d'un certain rang était à fleurs, doublée de blanc, et prenait le nom d'*hypendite:* leur manteau était couleur de pourpre ou violet en été, et à fleurs en hiver; leur tiare était un peu recourbée en avant, comme celle de la plupart des nations orientales (le peuple souvent n'avait qu'un bonnet, ou une bande d'étoffe ou de toile autour de la tête): ils portaient des cigales d'or parmi leurs cheveux, Perses Hypendite.

ce qui, comme chez les Egyptiens, signifiait qu'ils étaient indigenes; leur chaussure était fermée, et ordinairement jaune.

Quoique les monuments qui nous ont conservé le costume de ce peuple le représentent barbu, il paraît qu'il se faisait raser avant les conquêtes d'Alexandre, puisque celui-ci adopta cet usage, et fit couper la barbe à ses soldats, pour qu'elle ne donnât pas prise à l'ennemi; les Grecs jusqu'à cette époque l'avaient toujours conservée: les Byzantins suivirent cet usage; il leur était auparavant défendu de se raser le menton.

Ruines de Persépolis.

Les ruines de Persépolis nous fournissent beaucoup de détails qui seraient bien plus intéressants si l'on connaissait les personnages et les époques auxquelles ils se rapportent: les rois y sont avec le mortier (pl. XXXVIII, 3, et XV, 5); leur barbe est longue, et leur chevelure bouffante par derriere; ils ont une longue robe fermée pardevant, relevée un peu de côté, et un petit manteau fermé de même qui descend derriere jusqu'au bas du dos; ils tiennent le plus souvent un sceptre en forme de fleur d'une main, et la haste pure de l'autre; ils ont ordinairement derriere eux une personne qui tient un long éventail d'une main, et un linge de l'autre; quelquefois un autre tient un parasol sur leur tête (3): ces derniers sont souvent sans barbe, et coëffés d'un cuculle (4, 5); ce sont vraisemblablement des eunuques: les uns et les autres ont leurs habits faits comme ceux du roi, ainsi que les officiers, et ceux des soldats armés de lances, qui ont de grands boucliers échancrés de part et d'autre (6); les uns ont des bonnets en forme de *calathus* godronnés, et les autres ont des tuniques à courtes manches et des anaxyrides: le

Pl. XXXVIII, 3; pl. XV, 5.

Pl. XXXVIII, 3.

Pl. XXXVIII, 4, 5.

Pl. XV, 6.


Ruines de Persepolis
6
5
6
6
7
7
Caylus
8
Caylus
9



Roi de Perse recevant des présens de ses Sujets Winckelman

coryte est suspendu à leur ceinture d'un côté, et le carquois de l'autre; leur bonnet, peu profond, s'attache par derriere avec un ruban: chacun tient une pique à la main; tous ont des babouches.

Les rois représentés combattant contre des monstres n'ont quelquefois que la robe relevée sur le côté gauche; on en voit avec une courte tunique sous leur robe, qui par derriere est ornée de trois falbalas: tous en général ont les bras nus. 8, 9. Pl. XVI, 11.

Les figures qui sont en présence des rois (pl. XVI, 12), et les trois files qui supportent autant de parties d'entablement (pl. XVII), font connaître beaucoup de détails du costume du peuple: il consiste en une courte tunique à manches étroites, ordinairement fermée par-devant, un manteau carré que chacun agence à sa maniere, et souvent des anaxyrides; la tête est tantôt nue, tantôt coëffée d'un petit bonnet ou d'un cuculle. Pl. XVI, 12. Pl. XVII.

Sur un autre monument (pl. XVI, 13), un homme, coëffé et vêtu comme les guerriers, et décoré d'un collier qui des épaules descend sur sa poitrine, semble mener par la main un personnage dont la coëffure, quant à la masse, ressemble à la tiare papale; sa casaque descend jusqu'au-dessous des genoux, n'a de manche que du côté gauche; cette manche qui s'élargit en descendant ne couvre que le bras, et se termine postérieurement par un gland; sa chaussure remonte jusqu'à mi-jambes. Pl. XVI, 13.

C'est mal-à-propos que l'on a cru, d'après quelques auteurs, que depuis Darius, fils d'Histaspe, il n'y avait que le roi et ses sept conseillers qui portassent la tiare recourbée en avant, puisque cette maniere de l'agencer, presque généralement suivie chez les Perses et plusieurs

peuples de l'Orient, n'aurait pu être un signe de ralliement, ni une marque de distinction: je préfere l'avis de ceux qui disent que depuis cette époque le roi avait l'aigrette de sa tiare droite, et les sept conseillers, inclinée en avant.

Le roi, le sceptre d'or à la main, la tiare serrée avec un magnifique diadême, tantôt bleu, tantôt de pourpre, mais toujours à raies blanches (*a*), était assis sur un trône magnifique; personne ne se présentait devant lui sans se prosterner et sans avoir les mains cachées dans ses manches : Mitreus et Antozace, jeunes seigneurs, périrent pour n'avoir pas observé cette loi en présence de Cyrus le jeune (*b*).

Cidaris. Le *cidaris* ou tiare des derniers rois de Perse était, selon Winckelmann, de forme cylindrique (*c*); ceux qui régnerent dans les premiers temps portaient une longue robe de pourpre. Il n'en était plus de même du temps d'Alexandre, selon Diodore de Sicile, qui dit que ce conquérant mit sur sa tête le diadême persan, prit la *robe blanche*, la ceinture des rois et tout leur habillement, excepté leurs vêtements intérieurs de la ceinture en bas; il fit même prendre à ses amis des robes de poupre, et mit à tous ses chevaux des harnois à la persique.

Pl. XVII et XVIII. Les médailles des rois de Perse de la dynastie des Sasanides, qui dura depuis l'an 229 de J. C. jusqu'à l'an 651, recueillies par Pellerin, les représentent avec de longues barbes, et des perruques énormes frisées et rejetées en

(*a*) Cyrus sortant dans son char portait la tiare droite; sur le milieu de sa tunique de pourpre était une bande blanche.

Pl. XV, 5, et pl XVI, 12. (*b*) On voit néanmoins (pl. XV, 5, et pl. XVI, 12) que cette loi ne fut pas toujours en vigueur.

(*c*) Les Perses aujourd'hui portent le turban rouge.

Ruines de Persepolis *Montf.*

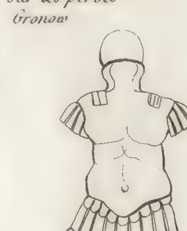






Rois des Perses de la Dynastie des Sasanides

Trophée de Cimon sur les perses *Gronow*





pelerin



arriere, ou formant des queues nattées flottant sur les épaules et par derriere; tous ont une sphere attachée à leur bonnet ou à leur couronne: ils ont le diadême simple ou chargé de deux ailes; le bonnet quelquefois a de longues oreillettes; ils ont souvent une couronne radiée dont la diminution des rayons forme par fois à côté trois ou quatre repos.

Sur tous les revers est représenté le feu sacré brûlant sur l'autel; de part et d'autre est un personnage vêtu d'une longue robe, et souvent couronné comme le roi, ayant presque toujours l'épée ou le cimeterre à côté, et un long bâton ou une fourche à la main; deux d'entre eux ont la sphere attachée à leur coëffure, alors ils n'ont pas de couronne.

Sur certains autels on voit un buste à travers les flammes; c'est vraisemblablement le simulacre d'*Oman*, dans le temple duquel les mages venaient tous les jours chanter des hymnes devant le feu sacré: ceux qui sont à côté ont le glaive à la main; de leur couronne radiée pendent par derriere tantôt deux chapelets de pierreries, tantôt un feston de feuillages.

Sentiment de Winckelmann sur le costume des Perses.

« Il est à présumer, dit Winckelmann, que l'habit des « Perses ne différait pas beaucoup de celui des autres « peuples orientaux; ceux-ci portaient une sorte de che- « mise de toile sur laquelle ils mettaient une robe de laine, « et par-dessus cette robe un manteau blanc (Hérodote). « En général ils aimaient les habits faits avec des étoffes « à fleurs (Sext. emp.). La robe persane coupée en carré « (Dionys. Halic.) ressemblait à la robe carrée des femmes « grecques: elle avait, suivant Strabon, de longues man- « ches qui descendaient jusqu'aux doigts, et qui leur ser-

« vaient de manchon. Les figures persanes n'ont point de « manteau dont le jet peut être varié à volonté; vraisem- « blablement ce vêtement n'était pas en usage en Perse, « ce qui fait qu'elles paraissent formées sur un seul et même « modele...... On ne voit point des figures de femme sur « les monuments des Perses. L'habit des figures d'homme « est ordinairement plissé par étage, et les plis sont très « petits : sur une des pierres tirées du cabinet de M. le duc « de Noïa on remarque huit étages semblables de plis « depuis les épaules jusqu'aux pieds; sur une autre pierre « du même cabinet on voit une chaise dont le siege a de « pareils plis qui descendent par degrés jusqu'en bas. Il « paraît que les anciens regardaient un habit avec de « grands plis comme un ajustement efféminé. »

Observations sur ce passage.

Je ferai quelques observations sur ce passage. Les historiens et les monuments nous apprennent que les Persans avaient des manteaux de diverses formes : quant aux petits plis, il est aisé de voir que Winckelmann attribue aux usages et au costume des Persans ce qui ne doit l'être qu'au peu de talent de leurs artistes; il dit aussi que l'on ne voit point de figures de femmes sur les monuments de ce peuple, il est vrai que cela est rare. Caylus a publié cependant une amulette où l'on voit un Persan la massue à la main combattant contre un dogue (10); il porte une espece de toque, il a une camisole sans manches par-dessus sa robe qui ne descend qu'à mi-jambes : derriere le dogue est une femme en priere; sa tête est rasée; elle n'a pour tout vêtement qu'une espece de fichu : cette figure, qui est la seule de ce sexe que j'aie vue sur les monuments persans étant nue, ne nous donne aucune lumiere sur le costume des Persanes.

Pl. XVI, 10.

Le fils d'un grand chez ce peuple ne se présentait jamais devant son pere avant l'âge de cinq ans; les femmes en étaient chargées jusqu'à cette époque, où commençait son éducation : on ne lui apprenait ensuite, jusqu'à l'âge de vingt ans, qu'à monter à cheval, à tirer de l'arc, et *à dire la vérité*. Usages.

C'était l'usage chez le roi de Perse que les fils de ses principaux sujets, au sortir de l'enfance, vinssent auprès de lui pour recevoir ses ordres pendant le jour, et veiller autour de lui pendant la nuit; c'était à eux que les écuyers remettaient les chevaux destinés pour le roi: ils l'accompagnaient à la chasse. Philippe de Macédoine établit chez lui le même usage.

Les Perses croyaient devoir célébrer plus particulièrement le jour de leur naissance que tout autre: les riches quelquefois ce jour-là se faisaient servir un cheval, un chameau, un âne et un bœuf rôtis aux fourneaux; les pauvres se contentaient de menu bétail. Ces peuples en général mangeaient peu de viande, mais beaucoup de végétaux, qu'on leur servait en petite quantité et plusieurs fois le jour: ils étaient fort adonnés au vin; ce n'était qu'après avoir bu avec excès qu'ils discutaient les affaires les plus sérieuses, mais ils ne les décidaient que le lendemain; le chef de la maison remettait l'affaire en délibération avant de boire; si la question avait été proposée à jeun, on l'examinait de nouveau quand on avait bu avec excès.

Les Persanes de tout état et de tout âge se mettant à table étaient vêtues modestement; peu-à-peu elles se mettaient à leur aise, en sorte qu'à la fin du repas, le vin les ayant un peu échauffées, elles se mettaient nues; en toute autre occasion la vue d'une personne sans habits était de mauvais augure.

Un Persan que l'on saluait ôtait sa tiare; deux Persans d'égale condition se rencontrant dans la rue se saluaient en se baisant à la bouche; si l'un était d'une naissance un peu inférieure, ils se baisaient seulement à la joue; mais si l'un était fort au-dessous de l'autre, il se prosternait devant lui.

Les Perses ne souffraient pas chez eux des pigeons blancs, n'urinaient ni ne crachaient dans les rivieres, où par respect ils ne lavaient pas même leurs mains.

Supplices. Ils jetaient un voile sur la tête des criminels dès l'instant qu'ils étaient condamnés à mort. Ce fut, selon Casaubon, des Perses qu'Aurélien emprunta le supplice qu'il fit souffrir à un soldat adultere; il fit approcher avec force le sommet de deux arbres voisins, et les fit lâcher, après avoir fait attacher à chacun un des pieds du coupable: c'est ce qu'on appelait la *diasphendone*.

Diasphendone.

Auges. Le supplice des *auges* était un des plus affreux: le criminel couché sur le dos entre deux auges en remplissait à-peu-près la capacité; il ne sortait en-dehors que ses pieds, ses mains et sa tête; on lui servait de préférence du lait et du miel dont on lui barbouillait le visage; ces parties du corps exposées au soleil étaient bientôt couvertes de mouches; ses excréments qu'il était obligé de lâcher dans les auges engendraient une pourriture, et la vermine qui attaquait son corps le faisait mourir comme enragé.

Ce même peuple faisait quelquefois écorcher les criminels, les faisait étendre sur trois roues, et fichait à terre devant eux un pieu où l'on étendait leur peau. Un des supplices qui lui étaient particuliers était celui de la cendre; on en remplissait une tour jusqu'à une certaine hauteur; on y précipitait le criminel la tête la premiere, et l'on

avait soin de soulever la cendre au moyen d'une roue jusqu'à ce qu'il fût étouffé.

Usages militaires. Mélophores. Homotimes.

La plupart des peuples soumis à la Perse avaient l'air martial. Les *mélophores* étaient des gardes du roi, ainsi appelés à cause des pommes d'or qui décoraient leur cuirasse. Les *homotimes* étaient des jeunes gens d'élite, et d'une naissance illustre; Cyrus en avait mille dans son armée lorsqu'il vint au secours de Cyaxare : ils étaient cuirassés, et portaient des boucliers légers; ils ne se servaient que du cimeterre et de la hache (*a*).

N'ayant point de cavalerie à opposer à celle de Crésus, il se servit de chameaux, dont l'odeur, dit-on, fut si insupportable aux chevaux de l'ennemi, qu'elle les mit en désordre : Cyrus en sentit néanmoins la nécessité, et bientôt il eut des chevaux bardés de fer ou d'airain; cette arme fut ensuite la principale force des armées persanes.

Les Perses, selon Diodore de Sicile, avaient des cuirasses courtes, des brassards et des cuissarts; Cyrus y ajouta des boucliers: un petit nombre de soldats d'élite avait à la tête des ornements de fer et d'airain faits au marteau.

Ceux de l'armée de Xerxès (Hérodote) avaient, comme les Medes, des tiares de laine non foulée (*b*), des anaxyrides, des tuniques à manches de diverses couleurs, et des cuirasses de fer à écailles de poisson; celles des principaux chefs étaient en or, et faites de même : leurs robes étaient rouges (*c*).

(*a*) Le reste des Perses jusqu'alors n'avait combattu qu'avec l'arc et le javelot; Cyrus, après leur en avoir interdit l'usage, y substitua l'épée et la hache.

(*b*) La tiare des Perses, selon Strabon, avait la forme d'une tour.

(*c*) Un trophée de Cimon sur les Perses, rapporté par Gronowius,

Gerre, bouclier, rhombe.

Le bouclier était en usage chez la plupart des peuples orientaux. Les Perses en marche portaient leur *gerre* (bouclier, rhombe d'osier, couvert d'une peau) par-dessus le carquois; leurs armes offensives ne se bornerent pas toujours à la courte épée et à la double hache, ils y ajouterent le javelot court, le grand arc, les fleches, et le poignard, qui de la ceinture pendait sur la cuisse droite, ou, selon d'autres, sur la gauche (*a*): dans des temps moins reculés ils eurent des casques et de longs boucliers d'airain sur lesquels était l'image du soleil; ils reprirent le cimeterre et la hache à deux tranchants.

Ceux à travers lesquels Xénophon fit sa retraite étaient armés d'arcs d'environ 11 décim. de corde; en pressant du pied gauche une des extrémités, ils lançaient leurs traits avec tant de roideur qu'ils perçaient les boucliers et les cuirasses.

Les Perses plaçaient la cavalerie sur les ailes; l'infanterie était au centre sur quatre lignes; la premiere était formée de soldats pesamment armés, qui, après s'être servis de la demi-pique, mettaient à la main l'épée, le cimeterre ou la hache.

est composé d'une armure de cuir avec des lambrequins sur le tonnelet et sur le haut du bras; le casque a des oreillettes et quatre especes de
Pl. XVII. cornes recourbées en bas (pl. XVII).

(*a*) Les insulaires de la mer d'Erythrée, les Bactriens, Ariens, Parthes, Chorasmiens, Sogdiens, Gandariens, Dadices, Paricaniens, Hyrcaniens, Cissiens de l'armée de Xerxès, avaient le même costume; les Cissiens néanmoins, au lieu de tiare, portaient une mitre, espece de bande dont on entourait la tête.

On lit que lorsque cette armée traversa le détroit, les chefs faisaient défiler les soldats à coups de fouets; ce qui ne répondait guere à cet air martial tant prôné par des auteurs.

Les soldats armés à la légere formaient la seconde ligne; ils lançaient leurs javelots par-dessus la tête de ceux de la premiere.

La troisieme ligne était formée d'archers et de frondeurs; et la quatrieme, de soldats pesamment armés comme ceux de la premiere.

L'aigle qui avait été l'enseigne militaire des Troyens, et qui le fut dans la suite des Romains, l'était aussi des Perses dès le temps de Cyrus; elle était d'or: on sait que le soleil, leur principale divinité, et les astres, étaient peints ou sculptés sur leurs étendards et enseignes. Enseignes.

Le dragon leur servait pareillement d'enseigne, ainsi qu'aux Assyriens, Scythes, Indiens, et Daces.

Ils se servaient de chariots armés: ceux de Darius étaient attelés de deux chevaux; sur le bord des roues étaient adaptées des faux; les extrémités des essieux étaient armées de pointes de trois palmes de long; il y en avait aussi à l'extrémité des timons, qui étaient dirigées vers la tête de l'ennemi. Outre ces chariots, qui se plaçaient sur le front et sur les flancs, ils avaient des tours roulantes traînées par seize bœufs; sur chacune étaient vingt soldats qui lançaient sur l'ennemi une grêle de traits et de pierres. Chariots armés.

La récompense ordinaire des généraux victorieux, et la marque de distinction que le roi n'accordait qu'à ceux qu'il voulait honorer, consistait en un cordon garni d'or et de pierreries dont on nouait les cheveux; il faisait aussi présent de divers ornements, tels que l'anneau d'or, l'agraffe, la ceinture ou l'écharpe. Récompenses. Luxe.

Les Perses dès le regne de Cyrus avaient changé de mœurs: les grands étaient tout éclatants d'or; ils étaient

Harmamaxes. suivis d'*harmamaxes* pour leurs concubines (*a*), et d'un grand nombre de domestiques superbement vêtus; des chameaux et autres bêtes de charge portaient leurs vivres, indépendamment de ceux destinés au reste de l'armée; leurs tentes, faites avec de riches étoffes, répondaient à leur luxe, qui dans les camps fut porté à son comble.

Pour se faire une idée de ce luxe et de la magnificence des rois lorsqu'ils marchaient à la tête de leurs armées il suffit de lire ce que dit Rollin de Darius.

Les armées des Perses ne se mettaient en marche qu'après le lever du soleil. Lorsque le roi en personne conduisait l'armée, la trompette sonnait devant la tente du prince pour donner le signal, et l'on arborait au-dessus l'image du soleil enchâssée dans du cristal; l'armée en marche était précédée de personnes qui portaient des autels d'argent sur lesquels on entretenait le feu sacré qui ne devait jamais s'éteindre, et par des mages chantant des hymnes selon leur usage; ensuite par trois cent soixante-cinq jeunes garçons vêtus de robes couleur de pourpre : on voyait après un char traîné par quatre chevaux blancs, consacré à la divinité tutélaire de la Perse, suivi du cheval du soleil (c'était un coursier extraordinaire par sa grandeur); les écuyers, vêtus de blanc, portaient une baguette d'or à la main : on voyait ensuite dix chariots enrichis d'ornements d'or et d'argent, et immédiatement après un corps de cavalerie, levé chez douze nations de mœurs et armes différentes : ils étaient suivis par les *immortels*, nom que l'on donnait à un corps de dix mille cava-

(*a*) L'harmamaxe était une voiture commode à l'usage des Persanes.

liers parés de colliers d'or, de robes de drap d'or frisé, et de casaques dont les manches étaient enrichies de pierreries.

Les parents et les officiers du roi, qui portaient le surnom de cousins, suivaient après un intervalle de trente pas: ils étaient quelquefois quinze mille; ils brillaient moins par leurs armes que par leur parure, à-peu-près semblable à celle des femmes.

Des gardes (*doriphores*), armés de demi-piques, portant le manteau du roi, marchaient devant le char, fait en forme de trône élevé, orné de part et d'autre des images des dieux en or et en argent: le milieu du joug, qui était semé de pierreries, était occupé par deux statues d'une coudée de haut; c'était la Guerre et la Paix, disent les uns, c'était Ninus et Belus, assurent les autres; du milieu de ces deux simulacres un aigle d'or étendant ses ailes semblait vouloir prendre l'essor. Doriphores.

Sous une longue robe brillante d'or et de pierreries, où étaient brodés deux éperviers fondant des nues et se becquetant, le roi portait une casaque de pourpre rayée d'argent; son cimeterre, dont le fourreau était enrichi de pierres précieuses, pendait à sa ceinture, qui avait la même forme que celle des femmes; sa tiare était ceinte d'un bandeau bleu mêlé de blanc.

Deux cents de ses plus proches parents marchaient à ses côtés, et ensuite dix mille piquiers, dont les piques enrichies d'argent avaient la pointe garnie d'or: l'arrieregarde, qui était de trente mille hommes de pied, était enfin suivie de quatre cents chevaux de main pour le roi.

Sysigambis, mere de Darius, et la reine son épouse, sui-

vaient à plus de cent pas de là, chacune dans son char, accompagnées de leurs femmes à cheval; les enfants du roi, et ceux qui étaient chargés de leur éducation, venaient après dans quinze grands chariots, avec un grand nombre d'eunuques, suivis de trois cent soixante concubines en équipage de reines; six cents mulets et trois cents chameaux avec une nombreuse escorte d'archers portaient l'argent du roi: les femmes des officiers et grands seigneurs qui formaient ce grand cortege venaient après, et ensuite les vivandiers et les valets de l'armée, tous dans des chariots.

Quelques compagnies armées à la légere fermaient la marche; c'est ce qu'on appelait *la maison du roi.*

Religion. Les Perses du temps d'Hérodote n'avaient ni temples, ni statues, ni autels; il paraît même que les mages, qui étaient chargés du culte, improuvaient l'usage de toute espece de simulacre, et sur-tout de ceux qui avaient la figure humaine. Les statues seules de Mithras prouveraient qu'ils ne tinrent pas toujours à cette opinion; mais Montfaucon observe qu'aucune de celles qu'il a vues n'a été portée de Perse; il est même démontré par leur style qu'elles ne sont pas d'une main persane.

Ce dieu, qu'ils adoraient comme le feu et le soleil, tenait le milieu entre Oromase et Arimane; il était représenté sous la figure d'un homme coëffé et habillé à la mede ou à la persane, monté sur un taureau furieux qu'il perçait de son épée; on y ajoutait quelquefois des animaux qui s'abreuvaient de son sang, et une écrevisse qui venait l'attaquer dans les parties de la génération (*a*).

(*a*) Quelquefois il est peint avec la tête d'un lion, et quelquefois avec des ailes. (Foucher, Mém. de l'acad.)

Les Perses et les Babyloniens s'inclinaient devant le soleil levant; ils lui sacrifiaient des chevaux avec de magnifiques chariots, quelquefois aussi des bœufs: ce fut dès le commencement une de leurs divinités, ainsi que Jupiter, la lune, la terre, le feu, l'eau, les vents, les fleuves, et les astres; ils y ajouterent dans la suite Vénus Anaïtis.

Celui qui voulait sacrifier à quelqu'une de ces divinités mettait une couronne de myrte sur sa tiare, et conduisait la victime dans un lieu pur et élevé; il la coupait en morceaux et en faisait bouillir la chair après avoir invoqué le dieu ou la déesse, ensuite il étendait de l'herbe la plus tendre, et principalement du trefle; il arrangeait dessus les morceaux de la victime devant un mage, sans la présence duquel il n'était pas permis de sacrifier; alors celui-ci entonnait une théogonie qui était regardée comme une incantation; pendant ce temps il faisait des libations avec un mélange de miel et de lait qu'il répandait à terre, tenant à la main un paquet de petites baguettes de tamarin; quelques instants après, celui qui avait offert le sacrifice emportait ces chairs et en disposait à sa volonté. Ce peuple était persuadé que les dieux ne voulaient autre chose que l'ame de la victime.

Arrivant sur le bord d'une fontaine, d'un lac ou d'une riviere, il creusait une fosse, y égorgeait un cheval blanc, évitant d'ensanglanter l'eau pure qui était auprès, ce qui aurait été une souillure; on posait ensuite la chair de la victime sur des branches de myrte ou de laurier; on la faisait brûler avec de petites baguettes: celui qui remplissait ces fonctions tenait à la main un faisceau de brins de fougere.

Il y avait des circonstances où le souverain venait avec

pompe sacrifier aux dieux; c'est ce qu'observa Cyrus dans Babylone: on le vit quelquefois leur offrir des victimes humaines, et les faire enterrer vivantes. Xerxès, et quelque temps après lui Amestris, son épouse, en offrirent de pareilles.

Mages. Les mages, qui étaient chargés du culte, abhorraient le luxe et l'usage de l'or; ils étaient vêtus de blanc: si, comme cela est vraisemblable, quelques unes des figures qui sont sur le revers des médailles des Sasanides, déja citées, représentent des mages, elles nous font voir, ainsi que les deux
Pl. XVI, 14, 15. morceaux publiés par Lachausse et par Caylus (pl. XVI, 14, 15), que leur costume, quoique simple, était varié.

Leur robe, ordinairement à longues manches et descendant le plus souvent jusqu'à terre, était unie et juste au corps jusqu'à la ceinture; le bas était large, rayé, et roulé autour des cuisses et des jambes; la ceinture étroite et haute, ou large et placée sur les hanches: ils étaient nu-tête, ou couronnés de feuillages, ou avec des coëffures qui imitaient des couronnes radiées.

Ils couchaient sur la dure, ne se nourrissaient que de pain et de fromage; un roseau leur servait de bâton; ils prenaient le fromage avec le bâton, et le portaient ainsi à leur bouche.

Ils allumaient le feu sacré sur le haut des montagnes, et y brûlaient quelquefois des enfants; ils y venaient, à certains jours marqués, sacrifier à Oromase, à Mithras, à Behram (Mars), et aux éléments; ils n'offraient pas des sacrifices à Arimane: ils eurent dans la suite des pyrées qui leur tenaient lieu de temples, dans lesquels ils s'assemblaient pour entendre la lecture des livres de Zoroastre, mais n'y offraient pas des sacrifices: il n'y avait point

d'autel, seulement un brasier sur lequel on répandait des huiles précieuses; le feu sacré, que l'on portait avec appareil devant le souverain, et celui dont on allumait le feu des sacrifices, était pris de ces brasiers.

Les Persans n'osaient souffler le feu sacré de peur de le souiller; les mages, lorsqu'ils en approchaient, couvraient leur bouche d'un linge; il leur était défendu de l'attiser avec aucun instrument de fer, mais bien avec un morceau de bois: ils immolaient toute sorte d'animaux. (Foucher, Mém. de l'acad., tome XXIX.)

Ils avaient chez eux des Chaldéens qui, selon Diogene Laërce, s'occupaient de l'astronomie et de prédictions; ils avaient aussi des haruspices ou prêtres, qui par l'inspection des entrailles des victimes prétendaient connaître l'avenir et la volonté des dieux.

Les mages, quoiqu'ils fissent brûler des victimes humaines, regardaient cependant comme abominable l'usage de brûler les cadavres. Les Perses n'étaient pas magnifiques dans leurs funérailles; celles de leurs rois se réduisaient à quelques cérémonies: on ordonnait par tout le royaume d'éteindre le feu sacré qui brûlait dans les pyrées, et on ne le rallumait qu'après avoir mis le corps dans son tombeau; les peuples de toutes les contrées de leur dépendance étaient obligés d'envoyer des députés pour assister au convoi: tous, même les femmes et les enfants, en prenant le deuil déchiraient leurs vêtements, se coupaient ou s'arrachaient les cheveux: ils faisaient le crin à leurs chevaux, tondaient tous leurs bestiaux (*a*), et n'exécutaient aucune loi pendant cinq jours. Funérailles.

(*a*) Les cavaliers observaient la même chose à la mort de leur général.

Les femmes se jetaient à terre; les hommes pour cacher leurs pleurs se couvraient la tête, et restaient ainsi couverts jusqu'à la fin du deuil.

Les rois avaient des tombeaux magnifiques sur une montagne voisine de Persépolis. Cyrus voulut que l'on dressât le sien au milieu de son jardin : il était de pierres de taille et de forme carrée; au-dessus était une petite chambre couverte de pierre, où l'on entrait par une porte très étroite; là, sur un lit couvert de riches tapis de pourpre et supporté par des pieds d'or massif, était déposée la châsse d'or qui contenait ses restes; à côté du lit étaient ses habits faits des plus riches étoffes de Babylone, ses anaxyrides, et plusieurs longues robes de différentes couleurs: on y voyait aussi une table et des chaînes, des cimeterres, des pendants d'or enrichis de pierreries : assez près du tombeau était le petit logement destiné pour les mages qui le gardaient, et y sacrifiaient tous les mois un cheval.

Quant au peuple, les uns enduisaient les cadavres de cire, et les enterraient dans leurs maisons; les autres les suspendaient aussitôt après leur mort, et les préparaient ensuite avec du sel de nitre, les ensevelissaient en entourant leurs membres de bandes et de linges; après quoi, sans torches ni flambeaux, le corps était porté en terre sur un chariot couvert d'une espece de dais : leurs cris et leurs gémissements en le portant étaient si extraordinaires que souvent ils en étaient eux-mêmes incommodés.

Les mages tenaient à honneur d'être dévorés par les chiens et les oiseaux : quelques uns prétendent que cet usage était général dans certaines contrées de la Perse, et que l'on n'enterrait pas même les ossements; on regar-

dait comme un méchant celui dont les animaux carnassiers ne dévoraient pas le cadavre.

La gazelle habite les plaines, et le pazan, les montagnes de la Perse, qui est le climat primitif du coq et de la poule. Animaux.

Les *Sagartiens,* peuple nomade, étaient originaires de Perse: leur habit était un mélange de celui des Perses et des Pactiens: ils avaient des rets faits de jonc et d'osier avec des nœuds coulants attachés au bout d'une corde; ils les lançaient comme les rétiaires romains sur les hommes et les chevaux, qu'ils tuaient s'ils parvenaient à les y embarrasser en les retirant; excepté leur poignard ils n'avaient point d'armes de fer ni d'airain: Alexandre les employa au siege de Tyr. Sagartiens.

Les habitants de la *Gédrosie* (Gusarate), entre la Drangiane et la mer des Indes, étaient ichthyophages; leurs habits étaient faits avec la peau de certains grands poissons, dont les côtes servaient à construire leurs cabanes. Gédrosiens.

Les *Ariens* étaient armés comme les Bactriens. Ariens.

Les *Saranges* portaient des habits peints; leur chaussure remontait jusqu'aux genoux: ils avaient la pique, l'arc et le dard comme les Medes. Saranges.

Les *Pacties,* les *Usiens,* les *Myces,* et les *Paricaniens,* étaient vêtus de peaux de bêtes, et combattaient avec l'arc et le poignard. Pacties, Usiens, Myces, Paricaniens.

Les *Hyrcaniens,* dont le costume était persan, n'ensevelissaient point leurs cadavres, mais les faisaient dévorer par les chiens. Hyrcaniens.

PARTHES.

Les *Parthes,* peuple fier et cruel, étaient originaires de la Scythie, d'où ils avaient été chassés. La Parthiene Parthes.

était un démembrement considérable de la Perse, voisin de la Médie et de l'Hyrcanie, dont ils s'emparerent dans la suite. Leurs mœurs et leurs coutumes dans le commencement se ressentirent de la rigueur des climats qu'ils habitaient, extrêmement froids dans les pays de montagnes, et chauds dans les plaines sablonneuses.

Ils choisissaient leurs commandants parmi les plus beaux hommes de la nation : lorsqu'ils eurent secoué le joug des Macédoniens, ils firent des conquêtes considérables sous la conduite d'Arsace, de qui tous les successeurs prirent le nom. L'augmentation de leur puissance amena un grand changement dans les mœurs : ce peuple, qui d'abord, ainsi que ses princes, était simple et modeste dans ses habits, poussa dans la suite le faste et le luxe si loin, que le général Suréna, vainqueur de Crassus, était suivi de mille chameaux qui portaient ses bagages, et de deux cents chariots chargés d'une partie de ses concubines, choisies parmi les plus belles femmes des nations voisines.

Montfaucon donne le dessin d'un roi parthe sans tiare et sans diadême; on ne voit que ses cheveux frisés : ces princes sur la fin se fardaient, avaient des cheveux empruntés, des tuniques et des *candis* de pourpre, des colliers et des bracelets comme les Medes; ils portaient la tiare droite, et il n'était permis qu'à eux seuls de coucher dans des lits d'or.

Leur palais, quant à l'appartement des femmes, était dans le goût des serrails modernes. Leur costume changea souvent : on les voit ordinairement représentés avec une grande barbe, les uns nu-tête, les autres avec un bonnet, ou un pan de leur manteau sur la tête, ou le seul diadême, et quelquefois avec une couronne ou bonnet d'une forme

singuliere dont une partie retombe sur le dos; il est bas et enrichi de perles ainsi que l'habit: d'autres, dont la chevelure empruntée a les boucles flottantes sur les épaules, ont la tiare enrichie de perles imitant le corno-phrygien, et portent des boucles d'oreilles (pl. XIX); leur manteau royal se releve avec une agraffe: la tiare des autres ressemble tantôt à celle des rois d'Arménie, tantôt à celle des Abgares ou rois d'Edesse; il y en a de crénelées et de radiées par le haut; le bas se termine par trois appendices, deux latérales, et une postérieure: celles-ci sont pareilles à celle de Tigrane, roi d'Arménie. Pl. XIX.

L'habit des uns est sans ornements, celui des autres est enrichi de broderies et de pierreries; leurs longues chausses se terminent aux pieds, au-dessus desquels elles sont attachées de même qu'au-dessous du genou; quelquefois elles le laissent découvert, et finissent au-dessus: la ceinture est au-dessus des hanches; celle de quelques uns est faite de fourrures; le *candis*, tantôt plus court que celui des Daces, tantôt ample, long, et diversement agencé, descend jusqu'à terre: les uns sont nu-pieds, les autres ont une chaussure qui couvre entièrement le pied.

Ils sont souvent représentés sur les médailles avec l'arc à la main, sous un costume qui ne s'accorde guere avec celui de diverses statues qui sont à Rome, et que les antiquaires leur ont attribué: je ne ferai mention que d'un petit nombre.

Arsace Ier (pl. XIX) est rasé; il a peu de cheveux, porte le diadême, ou seul, ou sur sa tiare, relevée, dont les différents appendices flottent le long de ses joues et sur le dos; le manteau, rejeté par derriere, ne descend que jusqu'aux jarrets, ainsi que les chausses, qui sont Pl. XIX.

rayées; le siege, sans dossier, ressemble à un cône cannelé et tronqué.

Arsace II Tyridate porte le diadême; sa barbe est longue et ses cheveux courts: il ne differe du précédent qu'en ce que son manteau est plus étroit, et finit vers la ceinture; le siege n'est pas cannelé.

Pl. XVIII. *Arsace XI Sanatrœce* (pl. XVIII), qui est vêtu comme Arsace Ier, porte ou le diadême, ou la couronne à rayons tronqués sur une perruque carrée à boucles transversales, couvrant les oreilles: son siege, sans bras, a un dossier.

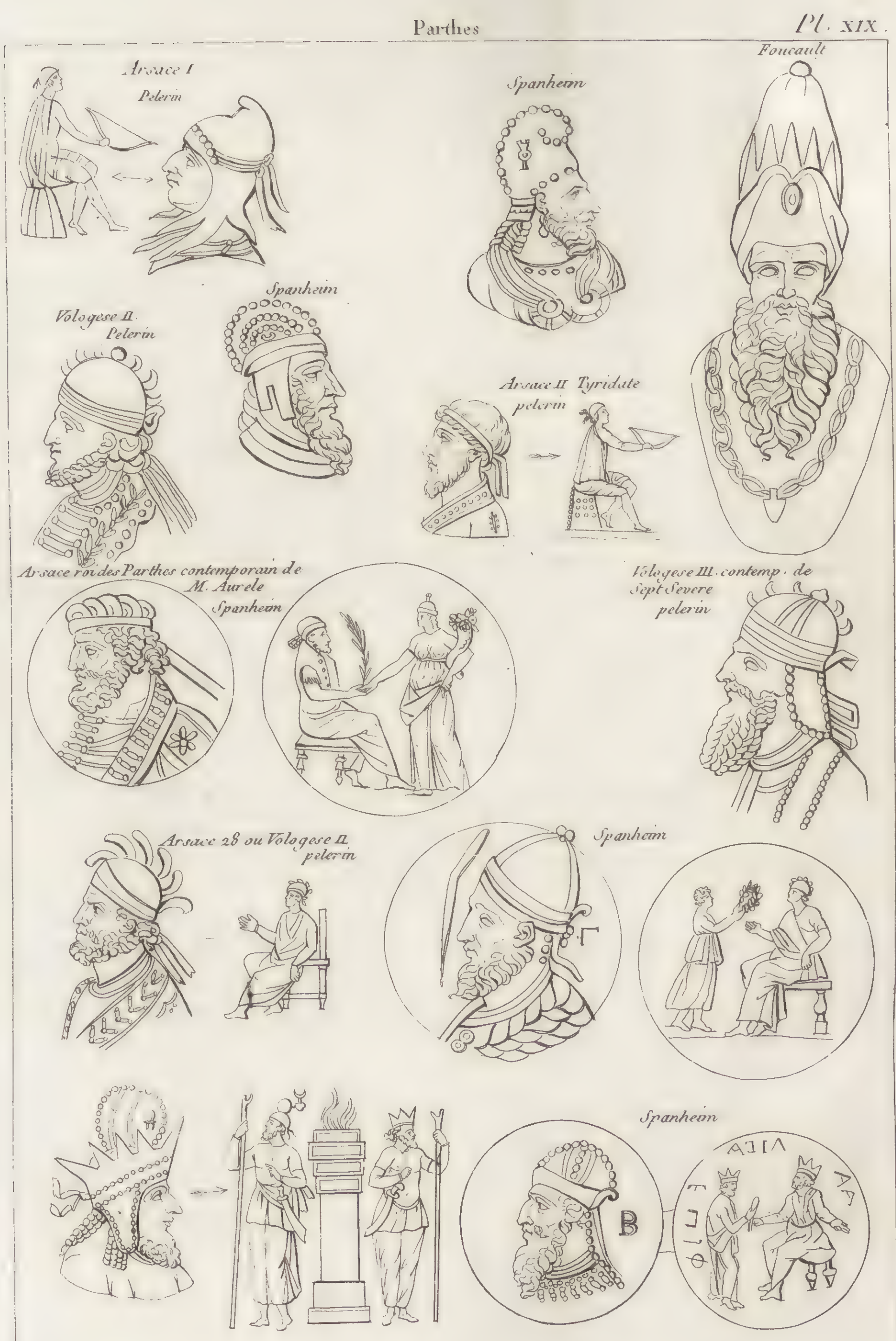
Pl. XX. *Arsace XIII Mithridate* (pl. XX) est tantôt avec sa lougue robe seulement et un simple diadême par-dessus une espece de mortier, et tantôt avec un riche manteau par-dessus sa robe à raies transversales, et un double diadême.

Pl. XIX. Le diadême d'*Arsace Vologese II* (pl. XIX) est placé sur une tiare un peu pointue, crénelée depuis le derriere de la tête jusqu'au front: ses cheveux naturels ou empruntés laissent l'oreille découverte, et forment deux grosses boucles derriere la tête; sa barbe frisée a deux rangées de boucles autour de la mâchoire inférieure; les bords de sa robe sont enrichis d'une bande chargée de broderies.

Arsace XXVIII ou *Vologese III* est vêtu de la même maniere: ses cheveux bouclés, rejetés derriere la tête, laissent l'oreille découverte; son diadême est attaché sur une espece de casque dont la crête est découpée; quelquefois un appendice couvre le derriere du cou; sa moustache, souvent longue et presque horizontale, contraste avec les petites boucles de sa barbe qui sont perpendiculaires.

Pl. XVIII. Sur l'arc de Constantin est un roi parthe (pl. XVIII)


Roi Parthe
Arc de Const.
Suite des Sasanides
pelerin
Spankeim
Arc de Sept Severe
Arsace II. Sanatræce
Pelerin


Arsace I
Pelerin
Spanheim
Foucault
Vologese II.
Pelerin
Spanheim
Arsace II Tyridate
pelerin
Arsace roi des Parthes contemporain de
M. Aurele
Spanheim
Vologese III. contemp. de
Sept. Severe
pelerin
Arsace 28 ou Vologese II.
pelerin
Spanheim
Spanheim
B

vêtu d'une courte tunique à longues manches; il a des anaxyrides, et un ample manteau composé de deux pieces bordées de franges, placées l'une devant, l'autre derriere, et agraffées sur les épaules; il a de la barbe; ses cheveux sont à la romaine; sa tête est ceinte d'un ruban ou diadême.

Liebe a publié une médaille d'Arsace, contemporain de Marc-Aurele (pl. XIX); la tête est à-peu-près avec le même costume qu'Arsace XIII; mais sur le revers, sa robe, boutonnée par-devant, est sans manches, et le haut de celles de sa tunique est couvert de lambrequins. Pl. XIX.

Costume du peuple. Pl. XX, 1, 2.

Nous voyons sur l'arc de Septime Sévere que de son temps les Parthes étaient vêtus d'une tunique descendant jusqu'aux genoux, et ceinte sur les reins; les manches ne se terminaient qu'au poignet; la chlamyde, aussi longue que la tunique, s'agraffait sur l'épaule ou sur la poitrine: ils portaient le corno-phrygien; les anaxyrides étaient liées au-dessus de la chaussure, qui était fermée (*a*).

L'habit d'une femme de ce pays, représentée sur ce même arc, ne consiste qu'en une robe ample, presque traînante, ceinte, à manches longues et étroites; elle a de plus un grand manteau qui lui sert de voile (pl. XVIII). Pl. XVIII.

Les Parthes ne combattaient qu'à cheval, dont, ainsi

(*a*) C'était le même costume que celui des Daces, Marcomans, Germains et anciens Gaulois: « C'est apparemment, dit Montfaucon, cette « conformité d'habit qui a fait croire à Serlio, fameux architecte italien, « que l'arc de Sévere avait été fait de dépouilles d'autres édifices, ne « pouvant s'imaginer que les habits de nations si éloignées fussent « tout-à-fait semblables. Je remarque que la forme des bas était presque « la même chez toutes les nations barbares; de là vient sans doute que « quand ces marbres représentent un esclave ou un captif, on le voit « toujours avec cette espece de chaussure. »

que plusieurs nations germaniques, ils embrassaient le cou en fuyant; leurs armes étaient les mêmes que celles des Scythes : ils ne se servaient guere d'abord que de l'arc et de la fleche; mais ils étaient si adroits, sur-tout dans leurs fuites simulées, qu'ils n'étaient jamais aussi redoutables que lorsqu'ils étaient poursuivis; faisant volte-face, après avoir lancé leurs traits, ils fonçaient sur l'ennemi, dont ils faisaient un carnage horrible en se servant de leurs

Acinace, espece de sabre.

acinaces, especes de sabres beaucoup plus longs que les épées romaines; ils les portaient ordinairement suspendus au côté droit : ce ne fut que des nations voisines qu'ils apprirent à se barder de fer eux et leurs chevaux. Le *tympanum* était leur instrument militaire; les enseignes étaient le dragon, et un étendard terminé par trois pointes.

Mœurs.

Par-tout où ils avaient affaire, soit à la ville, soit à la campagne, visitant leurs amis, venant à un repas, s'entretenant ensemble, ils allaient toujours à cheval; c'était chez eux en temps de paix la marque distinctive entre un homme libre et un esclave; ce dernier était toujours à pied, mais en temps de guerre ils étaient tous à cheval : ils dressaient des lions pour la guerre.

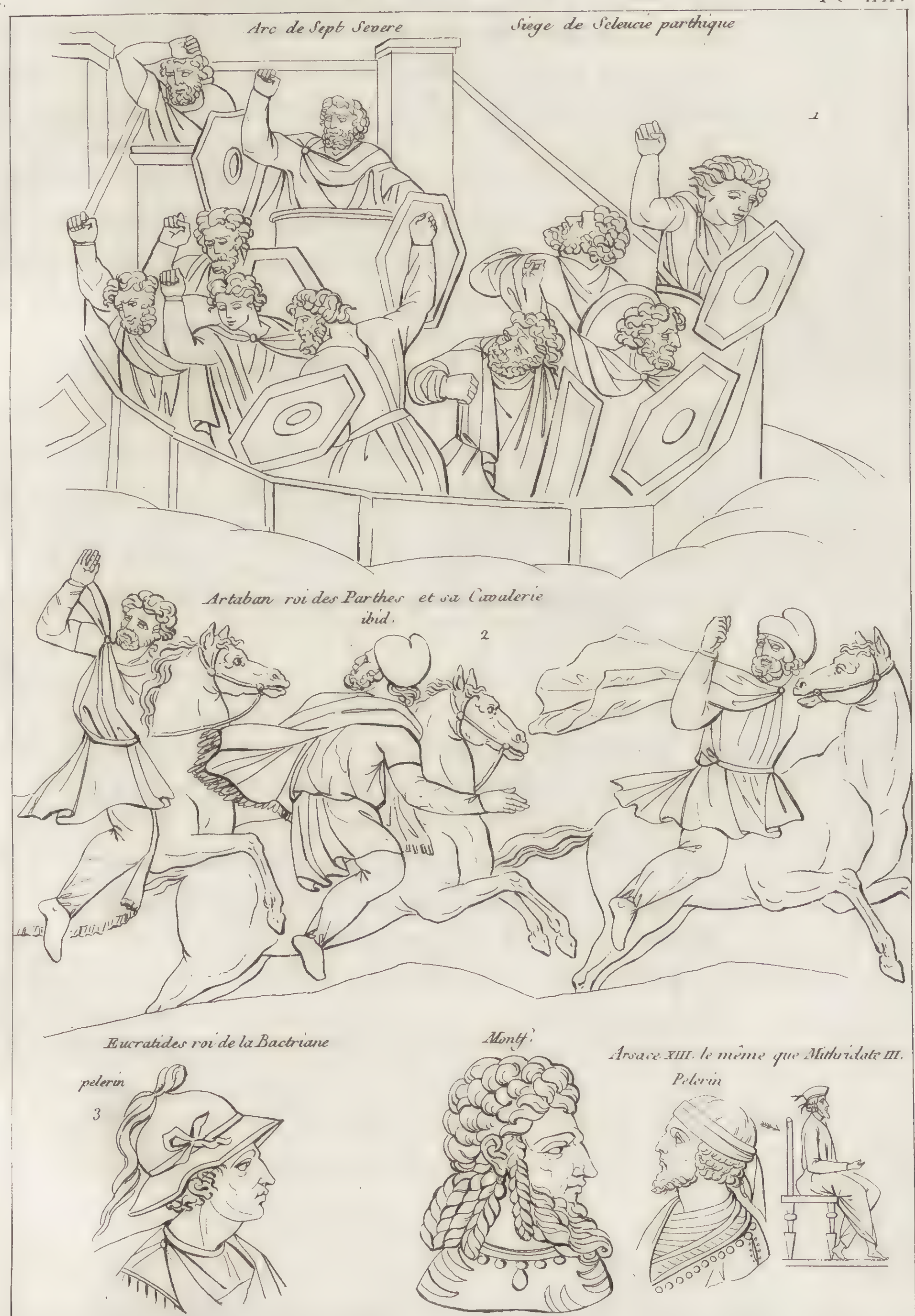
Naturellement séditieux et portés à la fraude et à la violence, ils se glorifiaient de leur insolente fierté; sombres, cruels, taciturnes, actifs, et voluptueux, ils se contentaient de peu de nourriture.

Funérailles.

Ils portaient les cadavres dans les champs pour que les chiens et les animaux carnassiers en dévorassent les chairs; ils venaient ensuite avec vénération en recueillir les os pour les enterrer : ils ne pleuraient qu'à la mort de leurs chevaux, qu'ils enterraient avec soin.

Bactriens.

Les *Bactriens*, voisins des Scythes, leur ressemblaient;


Arc de Sept Severe
Siege de Seleucie parthique
1
Artaban roi des Parthes et sa Cavalerie
ibid.
2
Eucratides roi de la Bactriane
pelerin
3
Montf.
Arsace XIII. le même que Mithridate III.
Pelerin

ils étaient toujours en armes, et portaient une physionomie affreuse, la barbe hérissée, la chevelure longue et flottante, et la taille avantageuse.

Leurs tiares différaient peu de celles des Medes: les lances étaient courtes, et ils faisaient les fleches avec des cannes; les armes en général étaient les mêmes que celles des Parthes: leur roi Eucratides (pl. XX, 3) est rasé; son casque, très évasé par le bas, un peu échancré vis-à-vis les oreilles, a le sommet orné d'une touffe de crins flottants; sa chlamyde est agraffée sur l'épaule. Pl. XX, 3.

Les Bactriens avaient des chiens pour dévorer les vieillards et les infirmes.

Les *Alains,* peuple sarmate, étaient grands de taille, beaux de visage et blonds. Alains.

SCYTHES.

Aucun monument ne nous a conservé le costume des *anciens Scythes* (*a*)*;* ils portaient, selon Plutarque, les cheveux épars et négligés; leur costume, ainsi que celui des Thraces, différait peu de celui des Perses: ils portaient la tiare et des braies. Scythes.

La colonne théodosienne nous donne plusieurs détails intéressants sur le costume de ce peuple vers la fin du quatrieme siecle: les princes qu'on y a représentés à cheval avec le costume militaire romain, sous un très ample et long manteau dont la fourrure est en dehors (pl. XXI, 1), ne sont pas des Scythes, comme le pense Pl. XXI, 1.

(*a*) Les Grecs donnaient ce nom aux peuples les plus éloignés vers le septentrion de la Grece.

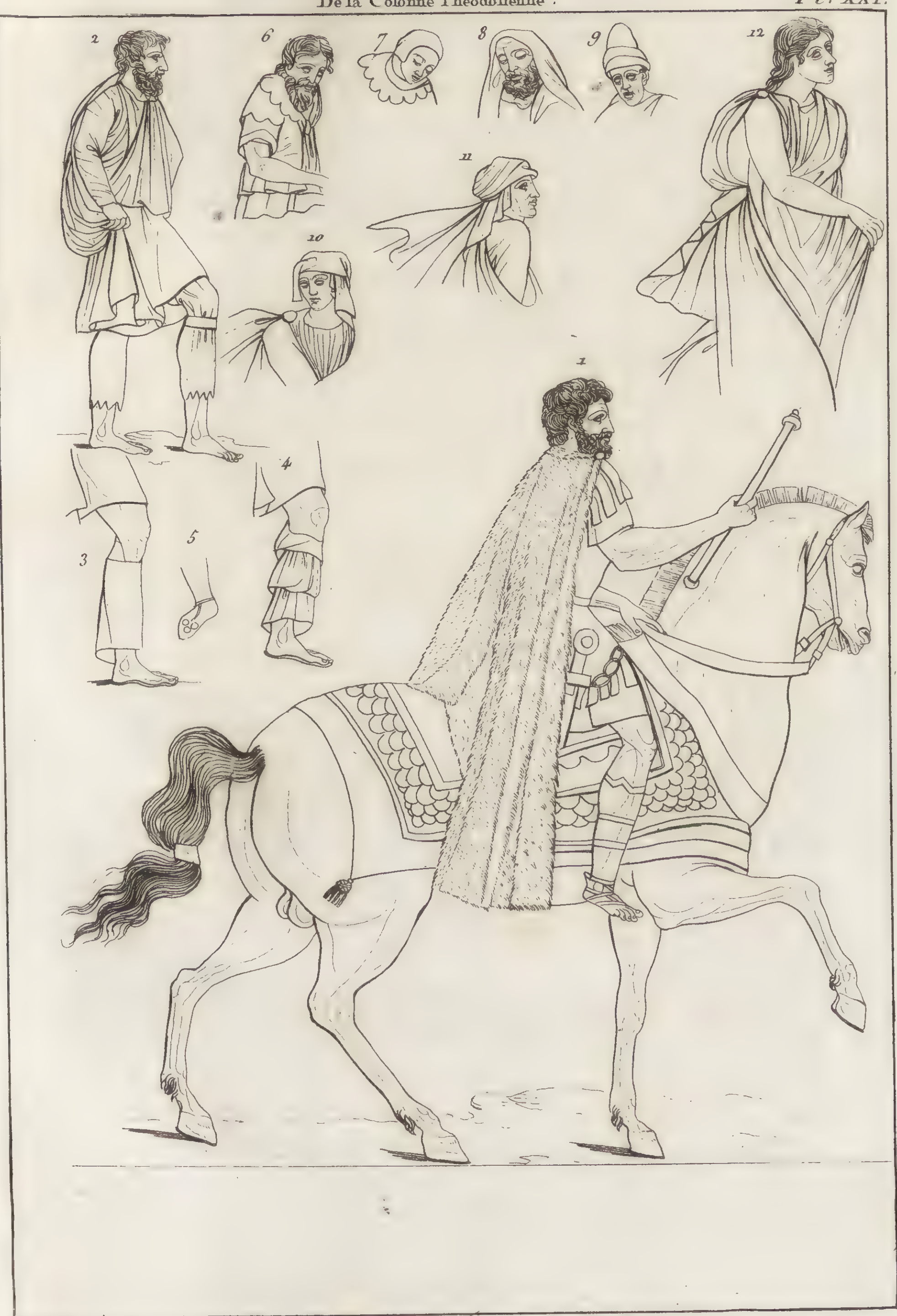
Montfaucon, puisque le monument exprime les suites de leur défaite, mais des princes goths avec qui Théodose s'était allié quelques années auparavant.

Les Scythes ont quelquefois un manteau par-dessus leur tunique, à manches longues et étroites, ceinte sur les
2. hanches, et descendant jusqu'au bas de la cuisse (2): on croit qu'une espece de casaque dont ils se couvraient, ainsi
Braca ou *sarabalum*, habits. que les Sarmates, était ce qu'on appelait *braca* ou *sarabalum;* leurs braies descendent jusqu'au-dessous du genou, couvrent ou sont couvertes par le haut d'une large piece d'étoffe, souvent festonnée et flottant autour de la jambe,
3. ou quelquefois liée au-dessus et au-dessous des mollets (3,
4. 4); on en voit avec une chaussure fermée qui se termine
5. au-dessus des malléoles (5).

6. Un de leurs princes (6) a deux tuniques: celle de dessous, dont les bords sont unis, se termine au-dessus du genou; les manches, aisées, sont relevées et attachées à mi-bras : celle de dessus est beaucoup plus courte et sans manches; le haut, dont le bord est festonné, ainsi que le bas et le tour de l'ouverture par où passe le bras, forme une espece de collet; elle est ceinte sur les hanches, un nœud la ferme sur la poitrine : un autre prince porte par-dessus sa robe, qui descend jusqu'aux pieds, une épitoge bordée de franges, ainsi que l'ample et long manteau qui de l'épaule gauche descend vers la hanche droite; l'épi-
7. toge (7) a quelquefois le bord festonné.

Les Scythes sont les uns nu-tête, les autres coëffés d'un bonnet fait comme une calotte à oreilles, ou d'un pan de
8, 9. leur manteau (8), ou d'une tiare (9), ou d'un chapeau, ou d'un bonnet à large retroussis en avant comme celui de quelques postillons (tome I, pl. LIX, 6, 7, 8, page 112).

SCYTHES
De la Colonne Théodosienne. Pl. XXI.



La robe des femmes est sans manches (pl. XXI, 10, 11), à la dorienne; elle n'est quelquefois agraffée que sur une épaule; le manteau carré qu'elles ont par-dessus est souvent relevé et attaché sur la hanche droite (12): quant à la coëffure, les unes ont leurs cheveux rejetés en arriere et couvrant le bord d'un petit bonnet juste à la tête; d'autres ont un petit voile carré qui, après leur avoir ceint la tête, se termine derriere entre les épaules; d'autres sont voilées avec la *palla*, dont le bord est quelquefois festonné, ou portent un bonnet par-dessus une guimpe (t. I, pl. LIX, 1, page 112).

Pl. XXI, 10, 11.

12.

Usages.

De même que les Lydiens, les Medes et les Babyloniens, pour mettre le sceau à leurs traités ils faisaient porter un vase de terre ou une grande coupe; ils y versaient du vin, ensuite les deux parties contractantes se faisaient des incisions au bras avec un couteau; le sang coulait dans le vase; ils y trempaient un cimeterre, des fleches, une hache et un javelot, et faisaient mille imprécations contre les infracteurs du traité, après avoir bu de ce sang eux et les assistants: ils se contentaient dans certaines occasions de faire de légeres incisions aux bras et de lécher le sang réciproquement l'un de l'autre (*a*).

Ils étaient très adroits à manier la fronde et l'arc; ils combattaient presque nus: leurs enseignes, faites avec des étoffes de diverses couleurs, imitaient la forme d'un dragon. Leur cavalerie nombreuse était armée et combattait comme celle des Parthes; les cavaliers portaient une coupe suspendue à leur baudrier: ils étaient dans l'usage

(*a*) Les Siamois et presque tous les peuples d'Orient observent encore aujourd'hui cet usage.

d'enlever la tête aux ennemis qu'ils terrassaient, pour la présenter à leur roi; c'était l'unique moyen d'avoir part au butin (*a*): ils en arrachaient la chevelure, qu'ils attachaient à la bride de leur cheval; ils les écorchaient, en préparaient la peau, qui leur tenait lieu de serviette; ils cousaient quelquefois plusieurs peaux ensemble et s'en faisaient des habits; ils sciaient le crâne au-dessus des yeux pour boire dedans, après avoir couvert le dehors avec du cuir de bœuf; les riches, dit-on, les faisaient dorer en-dedans (*b*): ils crevaient les yeux aux prisonniers qu'ils destinaient au service de leur ménage.

Culte. Ils adoraient Vesta, Jupiter, la Terre, Apollon, Vénus Uranie, Hercule et Mars. Les Scythes royaux offraient aussi des sacrifices à Neptune. Mars était le seul dieu en l'honneur duquel il élevaient des temples et des autels; un cimeterre y tenait lieu de simulacre.

Ils attachaient avec une corde les pieds antérieurs de la victime qui se tenait debout; le sacrificateur se plaçait derriere, et la faisait tomber en tirant le bout de la corde et en invoquant le dieu à qui elle était offerte; il lui passait une autre corde autour du cou, et par le moyen d'un bâton qu'il tournait il l'étranglait, et sans faire des libations, sans autre cérémonie, il l'écorchait et la faisait cuire.

N'ayant point de bois, on dépouillait les os de la chair, qu'on mettait dans des chaudieres dont la forme avait quelque rapport avec les crateres de Lesbos, et l'on y allu-

(*a*) Cet usage se pratique encore dans les armées turques; le grand-visir paie une somme déterminée pour chaque tête qu'on lui apporte.

(*b*) Cependant la plupart des auteurs disent qu'ils ne faisaient usage ni de l'or ni de l'argent.

mait les os par-dessous; si l'on manquait de chaudieres on mettait les chairs avec de l'eau dans le ventre de l'animal, et les os servaient à les faire cuire; ensuite le sacrificateur en offrait les prémices en les jetant devant lui: le cheval et le bœuf étaient les victimes ordinaires.

Il est difficile d'accorder ces détails avec ce que dit Hérodote: les Scythes, selon lui, entassaient dans le lieu destiné aux assemblées de chaque nome une grande quantité de menu bois qui occupait un espace de trois stades de long et autant de large; un des côtés allait en pente pour pouvoir y monter; pour renouveler celui que le temps pourrissait on ajoutait chaque année cent cinquante charretées de bois (*a*): un vieux cimeterre planté au haut de cette pile y tenait lieu du simulacre de Mars; tous les ans on lui offrait des chevaux, des bœufs, et le centieme des prisonniers, dont ils recevaient le sang dans un vase après avoir fait des libations sur leur tête (*b*); on répandait ensuite ce sang sur le haut du bûcher: on coupait le bras et l'épaule droite de la victime humaine, on le jetait en l'air, et on laissait sans autre cérémonie le cadavre par terre.

Les devins, pour exercer leur art, apportaient des faisceaux de baguettes de saule, les posaient, les déliaient, les séparaient, et faisaient leurs prédictions en rassemblant ces baguettes une à une; certains d'entre eux appelés *Enarées*, et qui se disaient inspirés parvenus, prenaient de l'écorce de tilleul, la fendaient en trois, l'entortillaient

Enarées, devins.

(*a*) M. Larcher observe avec raison qu'il doit y avoir erreur de la part des copistes, puisque le bois était rare dans ces contrées.

(*b*) Il y en a qui prétendent qu'ainsi que les Saracores ils immolaient aussi des ânes; mais selon d'autres il n'y avait chez les Scythes ni ânes ni mulets.

autour de leurs doigts, la déroulaient, et prétendaient ensuite prédire l'avenir.

Les devins quelquefois étaient punis comme faux devins; on les liait, on les mettait avec un bâillon à la bouche sur un chariot rempli de menu bois, on y mettait le feu, et l'on chassait les bœufs qui le conduisaient en les épouvantant.

Les Scythes aisés avaient plusieurs chariots; les plus pauvres n'en avaient qu'un traîné par deux bœufs; on les appelait à cause de cela *octapodes*. Selon une note de Larcher, d'après Eschyle, les chariots qui servaient de maisons aux Scythes nomades étaient couverts de branches tissues et entrelacées; il y en avait à six roues.

Octapodes.

Funérailles.

Les Scythes couvraient le corps mort de leurs rois d'un enduit de cire, après lui avoir ôté les entrailles et rempli le corps de parfums; ils le promenaient ensuite sur un chariot dans tous les pays de sa domination: ceux qui recevaient le corps dans chaque province s'entamaient l'oreille, se coupaient les cheveux en couronne, se déchiquetaient les bras, s'égratignaient le front et le nez jusqu'au sang, et se perçaient la main gauche d'outre en outre avec une fleche; ils conduisaient le corps dans la province voisine, où il était reçu avec les mêmes cérémonies; on le conduisait ainsi jusque chez les *Gerres*, qui habitaient le pays le plus reculé de l'empire, et là on les enterrait: on creusait à cet effet une fosse carrée où on descendait le corps sur un lit de parade; on plantait autour quelques javelines, et on mettait dessus des perches en travers que l'on couvrait de nattes et de claies; on enfermait auparavant sa favorite dans la fosse, après l'avoir égorgée, ainsi qu'un de ses cuisiniers, palefreniers, valets-de-chambre, couriers,

quelques chevaux, et de plus, ses meubles et ustensiles les plus précieux.

Chacun ensuite y jetait de la terre de maniere à former un grand tertre : un an après on venait y égorger cinquante jeunes officiers avec autant de chevaux, que l'on éventrait et remplissait de paille; on les recousait, on les empalait, et on les plaçait autour de la sépulture sur deux demi-cerceaux assujettis sur quatre poteaux plantés en terre; on les harnachait, et l'on attachait la bride à un poteau : sur les chevaux ainsi disposés on plaçait les officiers égorgés, que l'on empalait aussi avec une piece de bois qui traversait le corps du cheval, et s'assujettissait à une autre piece qui était dedans.

Quant aux funérailles des particuliers, aussitôt après le décès on placait le cadavre sur un chariot, on le promenait pendant quarante jours, on le conduisait chez tous ses parents et amis qui se l'envoyaient les uns aux autres; ceux-ci donnaient à manger à ceux qui le leur amenaient, et offraient aussi des mets au défunt : enfin avant de l'enterrer ils nettoyaient et lavaient sa tête ; et l'ayant mis dans la tombe, ils plantaient autour trois peaux qui se rapprochaient par le haut; ils les couvraient de vieilles étoffes, après avoir auparavant mis au-dessous un vase fait en forme de bateau qu'ils remplissaient de pierres blanches et luisantes.

Ceux qui habitaient les contrées les plus septentrionales se contentaient de suspendre le cadavre à un arbre sur le haut de quelque montagne.

Les *Saces*, peuple nomade de la Scythie, étaient armés Saces.
de haches à un et à deux tranchants, de l'arc et du poignard : ceux de l'armée de Xerxès, selon Hérodote,

n'avaient d'autre armure que le casque; ils y ajoutèrent une cuirasse et des cuissarts.

Ils avaient des braies, et des bonnets de laine refoulée, terminés en pointe: leurs femmes étaient belliqueuses.

Issedons. Les *Issedons*, peuple de l'une et de l'autre Scythie, et principalement de l'européenne, assemblaient tous les parents lorsqu'un d'eux mourait: ceux-ci amenaient à l'envi ce qu'ils avaient de plus gras parmi leurs bestiaux; ils les dépeçaient ainsi que le cadavre, et après avoir fait cuire toutes ces chairs ensemble, ils en faisaient un festin; ils ôtaient les cheveux de dessus le crâne, et après l'avoir parfaitement nettoyé, ils le doraient, et s'en servaient comme d'un vase précieux dans les sacrifices solennels qu'ils offraient tous les ans; ils étaient de plus dans l'usage de se couvrir la poitrine avec la peau et la chevelure dont ils avaient dépouillé le crâne.

Huns. Les *Huns* ainsi que les Scythes n'avaient ni idoles ni temples; ils adoraient aussi Mars sous le symbole d'un cimeterre nu. Les historiens les dépeignent, ainsi que les nations scythiques depuis la mer Caspienne jusqu'à la Chine, avec une petite taille, des épaules larges, la tête grosse, le teint basané, les yeux petits, le nez écrasé, et très peu de barbe: les Calmoucks ont encore aujourd'hui à-peu-près les mêmes traits.

Massagetes. Les *Massagetes*, dont le nom signifie *les grands Getes*, habitaient des plaines immenses voisines de la rive orientale de la mer Caspienne, n'avaient ni villes ni temples, adoraient le soleil, lui immolaient des chevaux et des vieillards, avec quelque bétail; ils en faisaient cuire la chair, et la mangaient; ils enterraient néanmoins ceux qui étaient morts de maladie.

Leur costume et leurs mœurs, selon Hérodote, étaient les mêmes que chez les Scythes. Larcher se trompe dans ses savantes notes lorsqu'il dit que c'était faute de bétail que leurs habits étaient faits avec de l'écorce d'arbre; il paraît constant que c'était pour quelque autre motif, puisque leurs troupeaux et la pêche fournissaient abondamment à tous les besoins de la vie: ils se servaient du suc de certaines plantes pour peindre des animaux sur leurs vêtements.

Ils combattaient à pied et à cheval, avec l'arc, les traits, la pique, la *sagare* ou *sagaris*, hache à deux tranchants dont les Amazones se servaient aussi; quelques uns y ajoutent la masse ou marteau.

Sagare, hache à deux tranchants.

L'argent et le fer étaient rares chez eux; ils n'employaient que l'or et le cuivre: ce dernier leur tenait lieu de fer; l'or n'était que pour l'ornement des casques, baudriers, ceintures, et des plaques qu'ils portaient sous les aisselles, ainsi que des brides, mors et bossettes: les plastrons qui couvraient le poitrail de leurs chevaux étaient de cuivre.

Le Massagete rencontrant une femme qui allumait ses desirs suspendait son carquois à son chariot, et en jouissait aussitôt.

PEUPLES DE L'ASIE MINEURE.

L'Asie mineure est cette partie de l'Asie qui s'étendait de la mer Noire et de la Propontide jusqu'au royaume de Syrie: elle comprenait vers l'orient la Cappadoce, le Pont, l'Arménie, la Lycaonie, la Cilicie, la Pamphylie, la Pisidie, la Galatie, la Paphlagonie; et vers l'occident la Bithynie,

la Lycie, la Mysie, la Phrygie, la Carie, la Lydie, la Doride, l'Ionie, et l'Eolide.

Ses principales villes, au moins dans ces dernieres parties, étaient des colonies grecques, mais qui resterent toujours sous la dépendance ou au moins l'influence des grandes puissances de l'Asie.

Pamphyliens, Doriens asiatiques, Eoliens, Ioniens ou Pelâges ægialéens et insulaires, ceux de l'Hellespont.

Les peuples de l'Asie en général ont le teint jaune: ils aimaient les habits rouges: les *Pamphyliens*, les *Doriens* asiatiques, les *Eoliens*, les *Ioniens* ou *Pelâges ægialéens* et insulaires, ceux de l'Hellespont, étaient Grecs et vêtus à la grecque.

Les *Pelâges*, pendant la fête des *pelories*, faisaient manger à leur table les étrangers et leurs esclaves indistinctement.

Mysiens.

Les *Mysiens* dansaient la pyrrhique, en se portant en cadence des coups qu'ils paraient avec leurs peltes: on sait qu'ils avaient des casques singuliers, mais on en ignore la forme; des bâtons brûlés par le bout leur tenaient lieu de javelots.

Lemnos

Ceux de *Lemnos* honoraient les alouettes, parcequ'elles trouvent et détruisent les œufs des sauterelles.

Bithynie.

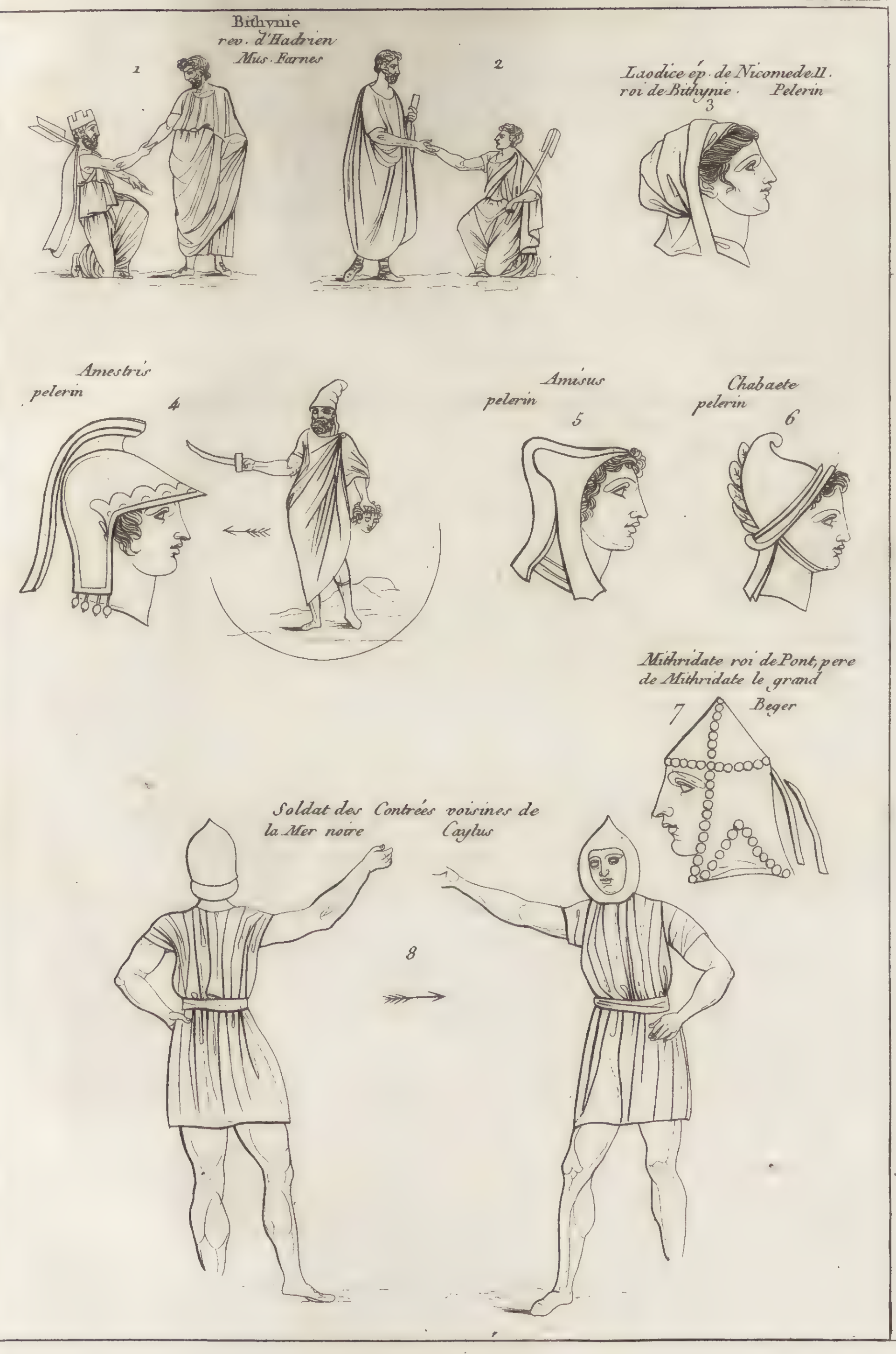
Pl. XXII, 1, 2.

Des médailles représentent la *Bithynie* aux pieds de l'empereur Hadrien (1, 2), tantôt vêtue d'une longue robe à la dorienne, ceinte, et un ample manteau sur l'épaule; tantôt avec une robe ceinte sous la gorge et sur les reins, et un manteau étroit qui pend derriere: celle-ci porte une couronne crénelée; toutes deux tiennent un gouvernail.

Laodice, épouse de Nicomede II, roi de Bithynie, a le
3. derriere de la tête couvert de son voile (3).

Chalcédoniennes.

Les dames de *Chalcédoine* cachaient une de leurs joues en présence de leurs magistrats et des étrangers.


Bithynie
rev. d'Hadrien
Mus. Farnes
1
2
Laodice ép. de Nicomede II.
roi de Bithynie. Pelerin
3
Amestris
pelerin
4
Amisus
pelerin
5
Chabaete
pelerin
6
Mithridate roi de Pont, pere
de Mithridate le grand
7
Beger
Soldat des Contrées voisines de
la Mer noire Caylus
8

La figure (8) représente, selon Caylus, un soldat des contrées voisines du Pont-Euxin: il n'a pour toute armure qu'un casque singulier, un peu pointu, et qui n'est ouvert que par-devant; sa *saie*, qui est rayée, est sans manches, et se termine à mi-cuisses; elle est ceinte. Voisins du Pont-Euxin. 8.

Les *Paphlagoniens* avaient des casques de cuir ou d'osier pareils à ceux des *Mosinœques;* du centre s'élevait en pointe une touffe de cheveux tressés qui formaient une tiare; leurs lances étaient de médiocre longueur, et leurs boucliers petits; selon quelques auteurs ils avaient des dards et des poignards: leur chaussure allait à mi-jambes; selon l'abbé Mignot elle montait jusqu'au genou comme celle des *Saranges.* Paphlagoniens. Saranges.

Sur une médaille d'*Amestris*, ville de Paphlagonie (4), est une tête dont le casque grec couvre le derriere du cou, et s'y termine par quelques pendeloques précieuses: sur le revers est un guerrier vêtu d'une tunique sans manches descendant jusqu'à mi-jambes; son manteau est agencé comme la toge; ils est coëffé d'une espece de tiare dont le bas couvre ses épaules comme un chaperon; il est barbu; d'une main il tient un cimeterre, et de l'autre la tête d'un ennemi étendu à ses pieds. 4.

Les *Lyciens*, *Matieniens*, *Mariandiniens*, *Syriens*, *Phrygiens*, *Cappadociens*, étaient armés comme les précédents. Lyciens, Matieniens, Mariandiniens, Syriens, Phrygiens, Cappadociens.

Des médailles d'*Amisus* et de *Chabacte*, villes du Pont, nous apprennent que ce peuple se rasait, que ses cheveux étaient courts, et que sur sa coëffure singuliere, dont deux pendants se terminaient devant les épaules, il plaçait une bande de toile ou d'étoffe qui tombait par derriere; que Pont. 5, 6.

son casque, imitant le corno-phygien, couvrait le derriere du cou, et avait des oreillettes.

7. *Mithridate*, pere de Mithridate le grand (7), est représenté rasé et avec le diadême sur sa tiare pointue, dont le bas a trois appendices, deux devant les épaules, et la troisieme derriere.

Nous avons déja vu que les peuples du Pont avaient le costume grec : ils gardaient chez eux la tête de leurs parents morts; ils la remplissaient de myrrhe, après en avoir ôté la cervelle.

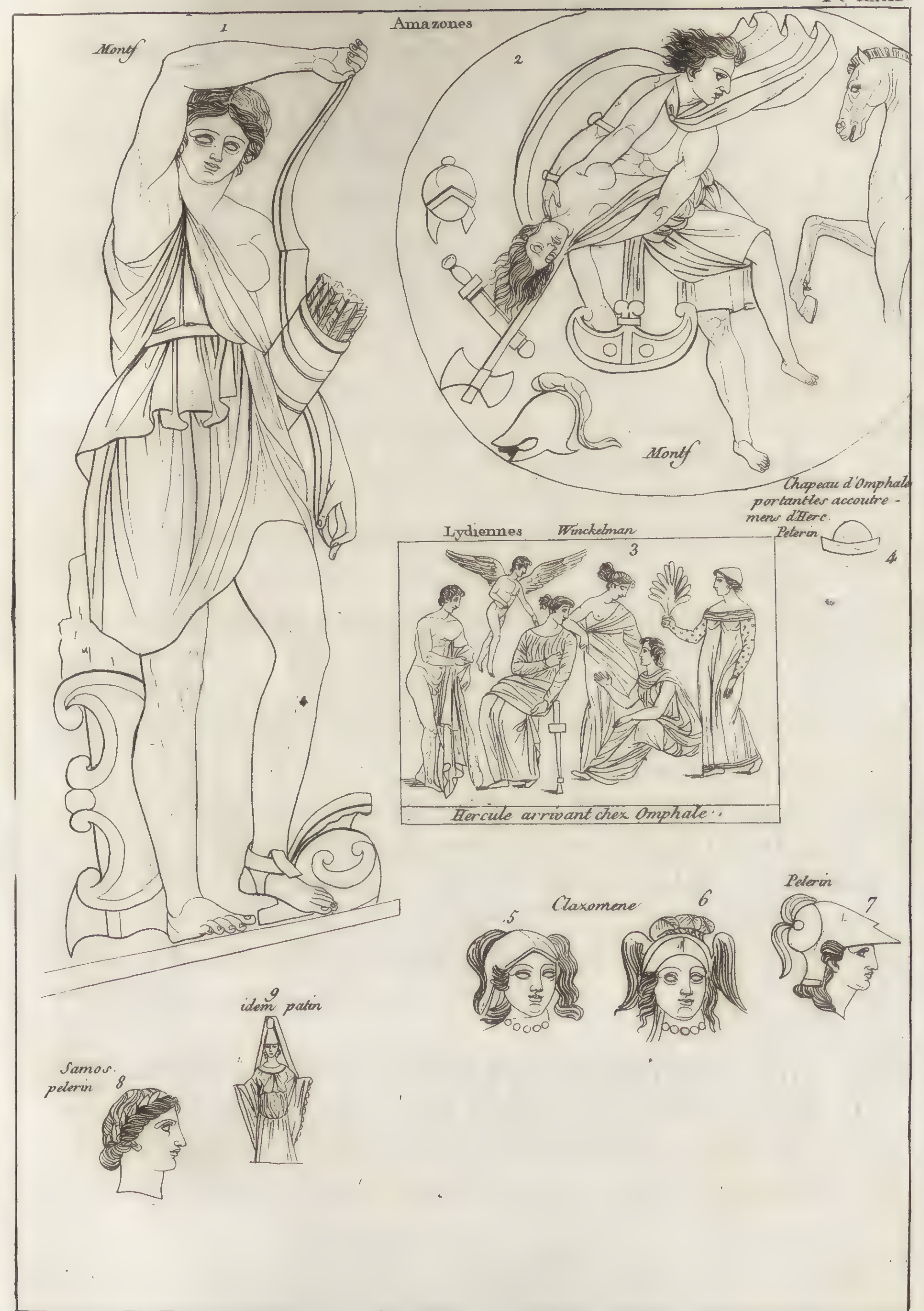
Mosinæques. Les *Mosinæques*, peuple du Pont, étaient ainsi appelés parcequ'ils habitaient dans des tours de bois: ils se faisaient des taches sur la peau; leurs casques étaient faits avec de l'osier et de menues branches entrelacées; leur bouclier était petit; leur lance, quoique courte, avait le fer long: ainsi que les *Driles*, autre peuple du Pont, ils avaient le surnom de *Chalybes* et de *Chaldéens*, parcequ'ils travaillaient le fer. Le nom de Chaldéens n'était pas donné seulement aux peuples de la Chaldée, il désignait des devins, des hommes savants.

Driles, Chalybes, Chaldéens.

Mosques, Tibareniens, Macrons. Les *Mosques*, les *Tibareniens*, les *Macrons* de l'armée du roi de Perse contre les Grecs, avaient leurs casques, leurs boucliers et leurs lances comme celles des Mosinæques.

Mares. Les *Mares* combattaient avec le javelot; ils avaient de petits boucliers de cuir, et des casques de branches entrelacées.

Amazones. Pl. XXIII, 1, 2. Il y eut en divers temps deux contrées où habiterent des femmes guerrieres connues sous le nom d'*Amazones :* les unes étaient dans le royaume de Pont, sur les rives du Thermodon; elles combattaient avec la hache à deux tran-


1
Montf
Amazones
2
Montf
Chapeau d'Omphale portant les accoutre-mens d'Herc.
Peterin
4
Lydiennes
Winckelman
3
Hercule arrivant chez Omphale.
Pelerin
Clazomene
5
6
7
9
idem patin
Samos.
pelerin
8

chants; leurs boucliers ou peltes échancrés étaient petits et légers, et avaient, selon Xénophon, la forme d'une feuille de chêne, ou celle d'un croissant, selon Isidore de Séville. Virgile dit, parlant de leurs escadrons:

Ducit Amazonidum lunatis agmina peltis.

Si ce poëte pouvait faire autorité en chronologie, ce vers indiquerait que cette nation existait encore pendant la guerre de Troie: cependant ce que dit Justin de Penthésilée, tuée au siege de cette ville, est fabuleux; Thalestris même, qui, dit-on, rechercha l'alliance d'Alexandre-le-grand, est une héroïne romanesque: il n'y avait plus d'Amazones alors, ainsi qu'Arien le remarque.

Parmi les Albaniens des bords de la mer Caspienne défaits par Pompée il y avait, selon Plutarque, des Amazones venues des montagnes voisines du Thermodon: on trouva parmi les dépouilles des boucliers et des brodequins pareils à ceux des Amazones, mais on ne trouva aucun corps de femme; aussi bien, continue-t-il, ces femmes habitent-elles à côté du Caucase, vers la mer d'Hyrcanie, et ne sont point voisines des Albaniens, dont elles sont séparées par les Getes et les Leleges, avec qui elles passent deux mois de l'année sur les bords du Thermodon, et se retirent ensuite chez elles (*a*).

(*a*) Duris, cité par Plutarque dans la vie de Démosthenes, prétend que c'est mal-à-propos qu'on parle du fleuve Thermodon au sujet des Amazones; que le Thermodon dont il s'agit n'était pas un fleuve, mais un jeune homme dont on trouva la statue portant dans ses bras une Amazone blessée. Rien n'empêche ce me semble qu'il y ait eu près du Thermodon un jeune homme qui avait pour nom ou surnom celui de ce fleuve.

Les plus anciennes Amazones étaient des femmes célebres par leur courage dans les siecles héroïques: elles habitaient la partie occidentale de l'Afrique; elles servaient dans les armées jusqu'à un certain âge, après lequel elles se mariaient, pourvu qu'elles eussent tué au moins un ennemi.

Elles ne souffraient point d'hommes dans leur pays: ceux qui sont d'un avis différent ajoutent que si elles en toléraient quelqu'un ce n'était qu'en l'avilissant; il ne pouvait s'occuper que des affaires du ménage et du soin des enfants.

Elles seules faisaient la guerre, exerçaient la magistrature et les charges publiques: pour n'avoir rien à craindre des enfants mâles qui naissaient du commerce qu'elles avaient une fois l'an avec leurs voisins, elles les estropiaient ou les tuaient, et ne conservaient que les filles, à qui elles donnaient une éducation guerriere: ce fut leur premiere reine qui bâtit Themiscire; elles étendirent leurs conquêtes au-delà du Tanaïs.

Elles ne se nourrissaient que de lait et des fruits que produisaient leurs arbres. Le simulacre de Mars, leur dieu tutélaire, était une pierre cubique noire; elles lui immolaient des chevaux.

Leur robe, sans manches, était d'une étoffe très légere; elles la retroussaient quoiqu'elle ne descendît que jusqu'aux genoux; le haut ne couvrait que le côté droit du sein, dont elles brûlaient, dit-on, la mamelle, pour ne pas être gênées lorsqu'il fallait se servir de l'arc, et aussi pour donner plus de force au bras droit.

Winckelmann avance qu'aucun monument de l'antiquité ne représente ces héroïnes privées de la mamelle droite; cependant Montfaucon, d'après Maffei, en rapporte

une où la draperie qui couvre le côté droit du sein prouve, par ses plis droits et par sa disposition, qu'il n'y a pas de teton par-dessous. L'auteur du Recueil d'Antiques gravées (*a*) en a publié deux: l'une à la vérité n'est qu'une copie exacte de l'autre; ce sont les 105[e] et 124[e]: celle-ci représente apparemment une Amazone qui avait cessé le service militaire, car son costume n'a rien de guerrier, ni aucun rapport avec ce qui a été dit précédemment; sa robe, ample et longue, serrée sous le sein, indique même avec affectation un aplatissement vis-à-vis le teton droit : leur nom d'ailleurs indique assez qu'elles faisaient disparaître au moins une de leurs mamelles, car il est composé de l'α privatif et de μαζος, *mamelle.*

Sur un marbre romain (*b*) on voit ces héroïnes combattant: elles ont les deux mamelles; leur courte tunique n'en couvre qu'une; leurs armes sont une courte pique, un sabre, et un petit bouclier ovale; la chaussure de quelques unes couvre entièrement le pied, et remonte à mi-jambes; d'autres ont les orteils découverts; quelques unes ont un large baudrier: des peaux de bêtes qui viennent s'attacher sur le poitrail de leurs coursiers leur servent de selle (sur un autre monument antique qui se voit à Vienne en Autriche, au lieu de peaux c'est une piece d'étoffe); leurs chevaux ont un mors.

Quelquefois par-dessus leur robe elles ont un corselet, tantôt de cuir, tantôt à écailles; quelquefois aussi leurs chevaux sont couverts d'une peau de tigre (*c*).

(*a*) *Insigniores statuarum urbis Romæ Icones.....* Joan. Jac. de Rubeis.

(*b*) Montf., vol. VII, pl. LXXI.

(*c*) Joan. Jac. de Rubeis, 130.

Winckelmann cite un vase antique où l'on voit Penthésilée combattant contre un héros; elle porte un chapeau abattu sur les épaules (*a*). « Les Amazones, selon lui, « sont les seules de leur sexe qui n'ont pas la ceinture « placée au-dessous du sein; elles la portent comme les « hommes sur les reins, et cela autant pour caractériser « leur humeur belliqueuse que pour tenir et relever leur « robe: se *ceindre* signifie dans Homere se préparer au « combat.... La seule Amazone du palais Farnese, blessée « et tombant de cheval, a ce ruban attaché au-dessous du « sein. »

Sur une pierre gravée Caylus a vu l'Amazone Antiope coëffée d'un casque imitant le corno-phrygien.

On représente ces guerrieres, ainsi que Diane, ou avec les cheveux relevés autour de la tête et attachés avec ceux du sommet sans laisser paraître ce qui les assujettit, ou avec les cheveux simplement attachés derriere la tête.

Les artistes de l'antiquité n'ont ordinairement couvert qu'un côté de la gorge; ils ont observé de la faire comme celle des déesses et des jeunes filles, c'est-à-dire que le bouton ne doit pas être développé, à moins qu'elles ne soient représentées allaitant un enfant, ou qu'elles soient un peu âgées; c'est à celles-là seulement qu'on peut la supposer un peu grosse et le bouton visible.

Leurs armes défensives étaient faites avec la peau d'un grand serpent; les armes offensives étaient la lance, l'épée, longue de six décimetres et demi, l'arc, et la hache à double tranchant; c'est même avec celle-ci qu'elles sont le plus souvent représentées sur les monuments.

(*a*) On lui en attribue l'invention.

Quelques auteurs ont prétendu mal à propos qu'elles ne se servaient pas de l'épée : elles furent, dit-on, les premieres qui firent leurs armes avec du fer; on ne les avait faites jusqu'alors qu'avec du cuivre.

Lydieus ou Mæoniens.

Les *Lydiens* ou *Mæoniens*, peuples efféminés, portaient de longues robes, ainsi que les peuples de la haute Asie; c'était chez eux une infamie de paraître nu en public.

Ils étaient bons cavaliers et mauvais marins : leurs armes, à-peu-près semblables à celles des Grecs, étaient les mêmes pour la cavalerie et pour l'infanterie; ils se servaient de chariots armés; en temps de paix ils suspendaient leurs boucliers et leurs carquois aux murailles des villes.

Leurs rois portaient des manteaux de pourpre de forme carrée par-dessus leurs longues robes. Hercule ayant entièrement défait Hippolyte, reine des Amazones, fit présent de la hache à double tranchant de cette héroïne à Omphale, reine de Lydie : les successeurs de cette reine la porterent pour sceptre; mais Candaule cessa cet usage, et la fit seulement porter devant lui par un serviteur : Gygès ayant fait bâtir dans Mylasa, ville de Carie, un temple en l'honneur de Jupiter, lui fit mettre cette hache à la main au lieu de la foudre.

Selon Philostrate les Lydiens et leurs voisins les Phrygiens couvraient d'une draperie légere les parties du corps que les Grecs laissaient à découvert, notamment le visage. Winckelmann à ce sujet fait la description d'un des vases de la collection d'Hamilton : « La peinture de ce vase (3) 3.
« représente Hercule vendu à Omphale, qui est assise ici
« avec trois autres figures de femmes : cette reine s'est en-
« veloppée dans une draperie mince et transparente passée

« par-dessus sa tunique; cette draperie voile non seule-« ment toute sa main gauche, mais elle remonte sur la « partie inférieure du visage jusqu'au-dessus du nez (*a*).

« .... Les hommes en Lydie portaient aussi un vête-« ment qui descendait jusqu'aux pieds »; ils avaient leurs tiares ou bonnets comme ceux des Phrygiens: on pourrait dire en général qu'excepté chez les Grecs la plupart des Orientaux étaient ainsi coëffés, notamment les Parthes et les Perses (*b*).

Les Lydiens étaient dans l'usage d'enterrer leurs morts: Gygès, un de leurs rois, ayant perdu sa maîtresse, fit, dit-on, élever sa sépulture sur un tertre si haut que de quelque côté de la Lydie que l'on vînt on le découvrait toujours.

Ce peuple adorait *Anaïtis*. (Voyez *Arméniens*, p. 200.)

Cyrus, après avoir vaincu Crésus, le dernier de leurs rois, pour avilir les Lydiens et les rendre efféminés, voulut qu'ils eussent des tuniques sous leurs manteaux, qu'ils portassent des brodequins, et fissent apprendre à leurs enfants à chanter, à jouer de la cithare, et autres pareils exercices.

Sardes. Les Athéniens, dans la 69[me] olympiade, l'an 504 avant J. C., ayant pénétré dans la Perse jusqu'à Sardes, capitale de la Lydie, saccagerent cette ville: la plupart des mai-

(*a*) Sur une médaille des Lydiens on voit cette reine avec les accou-
4. trements d'Hercule et un chapeau (4).

(*b*) L'arc de Septime Sévere fait voir que les soldats de cet empereur portaient des casques d'une forme approchante de la tiare lorsqu'il fit la guerre à ces peuples; les colonnes trajane et antonine font voir aussi que les Daces, les Germains, les Gaulois, et la plupart des peuples de l'Europe avaient des coëffures à-peu-près semblables.

sons n'étaient alors bâties qu'avec des roseaux; quelques unes étaient en brique, mais elles n'avaient que des roseaux pour couverture.

L'Ionie, province de l'Asie mineure, entre l'Eolide et la Carie, s'étend le long de la mer Egée, et est arrosée des fleuves Caystre et Méandre, si renommés dans les écrits des poëtes: ses principales villes étaient anciennement *Ephese*, *Milet*, *Smyrne*, *Colophon*, *Erythrée*, *Clazomene* et *Héraclée*. Hérodote en parle comme d'un pays fertile et de bonne chere; la danse et la musique étaient des exercices chéris des Ioniens, comme nous l'apprenons d'Horace et de Plaute. Cependant les Ioniens avaient la réputation de braves, qu'ils acquirent dans la guerre contre les Perses: ils étaient armés à-peu-près comme les Grecs; ils fonderent des colonies dans les pays étrangers.... Ioniens.

Clazomene, ville de l'Asie mineure dans l'Ionie, fut bâtie dans la 31me olympiade, vers l'an 656 avant J. C.; elle est célebre par la naissance du philosophe Anaxagoras. On apprend d'une médaille de Valérien, où Cybele est représentée la tête couronnée de tours, assise, tenant en sa main une petite statue voilée, avec la légende Θεα κλαζομενη, que cette déesse était la principale divinité de Clazomene. (Strabon, liv. 14; Pline, liv. 5, ch. XXIX.) Cependant, sur diverses médailles de Clazomene, c'est Pallas qui est représentée avec le casque à la grecque, garni d'une touffe de crins dont une partie flotte par derriere, et le reste remonte en avant; il y a quelquefois une de ces touffes ou une aile de chaque côté (5, 6, 7). 5, 6, 7.

Les *Colophoniens*, peuple de l'Ionie, formaient l'avant-garde de leur armée avec de gros chiens: ils avaient une excellente cavalerie. Colophoniens.

Samiens. Tonées. Les *Samiens* célébraient les *tonées* en portant sur le rivage de la mer la statue de Junon; de là ils la rapportaient au temple, après l'avoir environnée de liens bien tendus, pour conserver le souvenir du crime des Toscans qui l'avaient enlevée, puis abandonnée sur le rivage (*a*): c'est de là que la fête prit son nom de τονος, *tension*, du verbe, τεινειν, *tendre*.

Phrygiens. Les *Phrygiens* affectaient de porter des cigales d'or dans leurs cheveux; ainsi que les Lydiens ils couvraient le bas de leur visage avec une étoffe légere et transparente. Leur costume sur les monuments est assez uniforme pour la coëffure; il n'en est pas de même pour le reste: j'en rap-
Pl. XXIV, 1. porte plusieurs. L'un (1) a deux tuniques; celle de dessous, qui est la plus longue, se termine au-dessus du genou, et les manches au poignet; celle de dessus est une espece de casaquin sans manches, fermé par-devant, et descendant jusqu'à la naissance de la cuisse; les chausses, les bas et la chaussure sont d'une seule piece: il est sans ceinture.
2. L'autre (2) n'a qu'une ample tunique ceinte au-dessus des hanches; elle descendrait jusqu'à mi-jambes si la figure était debout; les manches, très amples, sont relevées jusqu'au haut du bras avec une agraffe, et ne descendent par derriere que jusqu'au coude.

3. Le berger Pàris (3) porte deux tuniques; celle de dessous, aussi longue que la précédente, est ceinte de même; les manches se terminent au poignet; celles de la tunique de dessus ne couvrent que le haut du bras; elle se termine

(*a*) Junon, sur les médailles de Samos, est couronnée, et ses cheveux roulés autour de la tête, ou avec une tiare très élevée sous le *peplum* qui descend jusqu'à terre; sa robe est ceinte au-dessus et un peu au-
8, 9. dessous des hanches (8, 9).


Montf.
1
Phrygiens
Conium
7
pelerin
Boissard
2
4
Maffei
3
Caylus
5
Priam
Stosch
6

au haut de la cuise; il porte sur le tout une chlamyde qui s'agraffe sur l'épaule: ses anaxyrides descendent jusqu'aux souliers, qui sont sans talons, et à cela près ressemblent aux nôtres; quelques auteurs cependant prétendent que la chaussure des Phrygiens remontait jusqu'à mi-jambes. La pierre gravée, rapportée par Tristan, représente le petit Jules avec une tunique dont les manches couvrent jusqu'aux doigts.

La lance et le bouclier des Phrygiens étaient petits; ils se servaient aussi de dards, et sur une de leurs médailles on a trouvé un cavalier armé d'une hache à deux tranchants.

On voit chez le duc de Carraffa-Noïa la représentation d'un combat entre les Grecs et les Troyens; les casques de ceux-ci ne different de ceux des Grecs que par leur rapport avec le corno-phrygien. Caylus en rapporte un trouvé à Herculanum; il est de métal, couvert d'ornements, et semblable pour la forme à celui du duc de Carraffa-Noïa.

Le sommet du corno-phrygien ou bonnet phrygien (4, 4.
5, 6) était abattu sur le devant; il avait quelquefois de 5, 6.
part et d'autre des pendants qui s'attachaient sous le menton, ou se relevaient, et s'attachaient par-dessus la tête comme certaines coëffes de nuit des femmes d'aujourd'hui.

Sur une médaille d'*Iconium*, ville de la Phrygie, est *Iconium.*
une tête de guerrier, dont le casque à la grecque est sur- 7.
monté d'un aigle qui fait cimier; il a une espece de hallebarde sur l'épaule.

Les Phrygiens avaient un pourceau pour enseigne. L'attagus est un des oiseaux qui caractérise leurs montagnes.

Si l'on en juge d'après quelques monuments, et entre

autres d'après celui rapporté par Montfaucon (suppl., tome III, pl. XVIII), il n'y avait guere de différence entre le costume phrygien et celui des Medes, Parthes et Persans; ceux-ci portaient la tiare ou bonnet recourbé en avant, la tunique et le *candis*, petit manteau attaché sur l'épaule. Les anciens artistes romains donnaient à-peu-près le même costume à tous les Orientaux: plusieurs bas-reliefs, pierres gravées et statues antiques représentent Pâris vêtu de la même maniere.

Candis.

Cybele n'est ordinairement avec des manches à la phrygienne que parceque c'est une divinité de ce pays: si les Romains ont suivi le même costume pour Isis c'est parceque c'était pour eux une divinité étrangere, et qu'ils donnaient ordinairement, comme nous venons de le dire, le costume phrygien à tous les personnages qui devaient désigner des nations éloignées.

Palladium.

Le *palladium*, que Jupiter, selon Apollodore, envoya à Ilus, était une statue de trois coudées: son attitude était celle d'une personne qui marche; de sa droite elle tenait une haste levée, et de la gauche une quenouille et un fuseau. Si l'on en juge par les monuments antiques soit de sculpture, soit de gravure, il s'en fallait beaucoup que la statue fût aussi grande ni ainsi disposée; tantôt c'est une petite figure casquée terminée en gaîne, tenant une haste un peu inclinée, et ayant un bouclier rond sur le dos; tantôt elle ne laisse voir ni casque, ni haste, ni bouclier, ni quenouille; ce qui prouve, comme je l'ai dit ci-devant, et comme l'observe Caylus, que les anciens artistes péchaient souvent contre le costume.

Atis.

Les statues antiques en général représentent Atis avec le costume phrygien; ses cheveux sont longs, le bonnet


Ancyre ville des Tectosages pelerin
1
Cappadoce rev. d'Hadrien
2
Hidrieé roi de Carie Spanheim
3 A
Medailles d'Antioche ville de Carie pelerin
4
5
Caryatide Ruines de la Grèce
3 B
Prusias préfet de Cos. montf
6
Lyciens pelerin
7

recourbé en avant ; un vêtement le couvre depuis les épaules jusqu'aux mains et aux pieds; par-dessus il porte une camisole dont les manches un peu larges ne couvrent que la moitié du bras: l'avant-bras dans quelques monuments est découvert; cependant des statues le représentent assez souvent avec le ventre nu.

On donne en général le nom d'*anaxyride* à tout vêtement un peu aisé en forme de pantalon: on a prétendu cependant que ce nom ne convient qu'aux braies ouvertes sur le devant, comme celles d'Atis. **Anaxyride.**

Les Phrygiens, dit-on, furent les premiers qui firent des chars à quatre roues; ce ne fut d'abord que des tombereaux grossièrement faits que l'on embellit peu-à-peu.

Ils entassaient de la terre sur les tombeaux, et observaient dans leurs funérailles les mêmes cérémonies que les Grecs: les prêtres étaient les seuls qu'ils n'enterraient ni ne brûlaient; ils se contentaient de les placer sur un monceau de pierres de dix coudées de haut.

Les *Galates* ou *Gallogrecs* avaient la taille haute; leurs cheveux blonds descendaient jusqu'à la ceinture; leurs boucliers étaient très grands, et leurs épées longues: ils allaient au combat en chantant, en poussant des hurlements affreux, et en frappant leurs armes et leurs boucliers. **Galates ou Gallogrecs.**

Ils faisaient boire les nouveaux mariés dans la même coupe, où l'on versait de deux vins différents.

Sur une médaille d'Ancyre (1) est un homme vêtu d'une courte tunique à longues manches, sous un manteau agencé comme la toge; le haut d'une espece de tiare qu'il porte s'aplatit par derriere, et s'éleve sur le devant. **Pl. XXV, 1.**

Ceux de *Pessinonte* adoraient la mere des dieux sous **Pessinonte.**

la forme d'une pierre noire: Diodore de Sicile raconte que Battacès, prêtre de cette déesse, vint à Rome avec une énorme couronne d'or sur la tête, vêtu d'une robe enrichie de fleurs brodées en or.

Cappadociens. 2. Sur le revers d'une médaille d'Hadrien (2) est un guerrier cappadocien tenant un *labarum;* sur sa cuirasse est un manteau doublé de fourrures, ou peut-être bordé de franges; il y a une ouverture où passe la tête; il est étroit par côté, et ne dépasse pas les épaules; il ne couvre par-devant que la poitrine, et descend par derriere jusqu'aux jarrets: sa chaussure remonte jusqu'à mi-jambes; il est rasé, et porte les cheveux à la romaine.

Frœlich rapporte des médailles de plusieurs rois de Cappadoce; presque tous ont le diadême; ils sont rasés et leurs cheveux sont courts: Ariobarzane III est le seul qui les a un peu longs.

Les Cappadociens n'eurent guere des villes que sous les empereurs romains: ils étaient armés comme les Paphlagoniens.

Cariens. Les *Cariens*, dit-on, furent les premiers qui mirent des panaches sur leurs casques de fer ou de cuivre, et qui peignirent ou enrichirent leurs petits boucliers de figures, et substituerent une anse de cuir à celle de bois qui était en usage; on le portait auparavant suspendu au cou, au moyen d'une courroie ou baudrier qui le fixait vers l'épaule gauche, et avec laquelle on le dirigeait à volonté.

Leurs armures étaient de cuivre, puisqu'ils accomplirent par-là l'oracle de Latone qui avait annoncé à Psammitichus, roi d'Egypte, que des hommes de cuivre le rétabliraient sur le trône. Selon Hérodote ils étaient vêtus et armés

comme les Grecs; ils se servaient aussi du poignard, de la faux, et de la hache à deux tranchants (3A). 3A.

Ils adoraient Jupiter Labradée, qu'ils représentaient avec une hache à deux tranchants à la main, et Mars à qui ils sacrifiaient des chiens.

Leurs convois funebres étaient précédés de joueurs de fifres et de cornets: ils brûlaient les cadavres; ils en déposaient les cendres dans des tombeaux magnifiques; ils y plaçaient aussi les armes des guerriers.

Le tombeau qu'Artémise leur reine éleva dans Halicarnasse en l'honneur de Mausole, son époux, fut mis au nombre des sept merveilles du monde: c'est de ce riche monument que dérive le nom de *mausolée* que portent les tombeaux d'une certaine magnificence: celui-ci avait 411 coudées de pourtour; il était enrichi de trente-six colonnes, de beaucoup de statues et de bas-reliefs, et terminé par une pyramide, au sommet de laquelle était la Victoire dans un char à quatre chevaux. Sur une médaille d'Artémise, rapportée par Guischard, cette princesse a la tête ceinte du diadême; les cheveux ondoyants sur sa tête sont couchés autour du front; sa coëffure, allant de la nuque vers le haut des oreilles, qui restent découvertes, ne couvre que la moitié inférieure du derriere de la tête. Mausolée.

Les Cariennes, contre l'usage des Grecques, n'avaient point d'agraffe à leurs tuniques de lin; on peut juger de leur costume par celui des cariatides (3B) qui se conservent encore près du temple d'Erectée à Athenes, et dont M. Leroi nous a donné le dessin; par-dessus une tunique traînante, ceinte sur les reins, elles ont une espece de casaquin fermé par-devant, et terminé un peu au-dessus de la ceinture; elles sont nu-pieds et nu-tête; leurs cheveux 3B.

flottent sur les épaules. Nous avons déja vu que les architectes grecs firent servir de colonnes les statues de ces infortunées captives, pour éterniser le souvenir de la défaite des Cariens.

Winckelmann pense que la prétendue corbeille que ces statues ont sur leur tête pourrait fort bien avoir été une sorte de coëffure alors en usage.

4, 5. Des médailles d'Antioche, ville de Carie (4, 5), représentent les femmes, les unes, sans coëffure avec les cheveux arrangés autour du visage et venant à l'aide d'un ruban s'assujettir sur la nuque d'où ils flottent à grosses boucles; d'autres ont un petit voile qui ne couvre que le derriere de la tête, et tombe sur les épaules.

Milésiens. Les *Milésiens* avaient des magistrats qu'on appelait *énautes*, parcequ'ayant à délibérer sur une affaire importante, ils montaient sur un vaisseau, allaient en pleine mer, et ne revenaient que lorsque l'affaire était décidée.

Le temple d'Apollon à Milet était d'ordre ionique.

Cos. Les habitans de l'isle de *Cos* célébraient la victoire

Antimachie, fête. d'Hercule sur les Méropes par une fête appelée *antimachie* (*a*); le prêtre d'Hercule venait sur le lieu même où s'était donné le combat, vêtu en femme, les cheveux agencés et serrés avec une mitre ou bande pareille à celle des femmes, parceque ce héros, avant sa victoire, avait été réduit à se cacher sous un pareil déguisement. Les fiancés aussi venaient sur le même lieu vêtus en femme, pour faire des baisers à leur fiancée.

Les armes de ces insulaires étaient la massue et l'arc, qu'ils portaient dans le coryte.

(*a*) Ce nom dérive d'αντιμαχεσις, *attaque*.

Les hommes arrivés à une trop grande vieillesse, et se voyant inutiles, invitaient leurs parents et amis à un repas et à un sacrifice solennel, où, couronnés de fleurs et de guirlandes, ils buvaient la ciguë.

Prusias, préfet de l'isle de Cos (6), porte deux tuniques; 6.
celle de dessus, plus courte que l'autre de quatre ou cinq doigts, se termine à mi-cuisses; elle est festonnée par le bas, et ceinte sur les hanches: la chlamyde, bordée tout autour, est attachée sur l'épaule, et ne descend par derriere que jusqu'aux mollets.

Il s'appuie sur une haste pure; son épée est suspendue à la ceinture vers le milieu du corps (*a*); sa chaussure est fermée, et imite une guêtre boutonnée par-devant.

Son épouse porte une tunique ample et longue; par-dessus elle a une espece de veste fermée par-devant; les manches étroites descendent jusqu'à la main; elle est ceinte un peu haut, et porte sur le tout le *chlamydion* (*b*): sa chaussure est fermée; ses cheveux, nattés et rangés autour de la tête en forme de *calathus*, sont couverts par-devant d'une mitre.

Chlamydion ou *palla*.

Le colosse de *Rhodes* était une statue faite par Charès, élevé de Lysippe; elle était de bronze, haute d'environ 34 metres, selon les uns, et de plus de 37 metres et demi, selon d'autres; elle représentait le soleil, dieu tutélaire de l'isle, tenant d'une main une fleche, et de l'autre un pot à feu qui servait de phare; ses pieds portaient sur deux grands piédestaux: étant placée à l'entrée du port, les vais-

Rhodes.

(*a*) Cette maniere de la porter était peut-être une prérogative, car on voit à côté le fragment d'un autre guerrier qui la porte du côté droit.

(*b*) C'est ce que les Romains appelaient *palla*.

seaux passaient entre ses jambes; ses doigts étaient si gros que peu de personnes auraient pu embrasser le pouce. Il fut renversé du temps de Pline par un tremblement de terre, cinquante-six ou quatre-vingt-un ans après qu'il eut été mis en place.

Mavia, Sarrasin, après la prise de l'isle, en 667, en vendit les débris dont on chargea neuf cents chameaux (*a*).

Lyciens. Les *Lyciens* portaient des peaux de chevre pour manteaux; ils avaient des cuirasses et des bottines, combattaient avec le javelot, le poignard, la faux, et l'arc fait de bois de cornouiller; leurs fleches n'étaient pas empennées: ils étaient jaloux de leur chevelure; leur coëffure était ornée de panaches: ils prenaient des habits de femme en signe de deuil.

7. Sur une médaille de ce peuple (7) est une tête de femme ceinte d'un ruban; les cheveux tombent tout autour à petites boucles.

(*a*) Si les savants s'accordent à ne compter que sept merveilles parmi les monuments de l'antiquité, il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit de spécifier ceux qui par excellence ont mérité ce nom; car il y en a vingt-deux que l'on a voulu mettre de ce nombre: Philon de Bizance, dont l'avis est le plus généralement suivi, nomme les jardins de Babylone, les pyramides d'Egypte, le phare de l'isle de Pharos, le labyrinthe, le colosse de Rhodes, le temple de Diane à Ephese, et le tombeau de Mausole.

Les autres sont l'autel de Délos, fait, dit-on, avec les cornes droites des victimes qui avaient été immolées dans un seul jour; l'Esculape d'Epidaure, l'autel de Paros, la statue de Minerve à Athenes, le palais de Cyrus, Thebes d'Egypte, le capitole de Rome, le temple d'Hadrien à Cyzique, la statue de Jupiter Olympien, les murs de Babylone, Ammon le cornu, l'Apollon de Délos, le trône d'Alexandre, le tombeau d'Hadrien, et la forêt Rufinia.

Les *Cabaliens Mœoniens* ou *Lasoniens* étaient vêtus et armés comme les Ciliciens; ils portaient des tuniques de laine, un petit bouclier de cuir de bœuf, deux javelots, et une épée large et courte à l'égyptienne. Les rois ou tyrans de ce pays, contemporains d'Antiochus III, roi de Syrie, sont représentés avec les cheveux courts, et trois doigts de barbe; leurs attributs sont le lion et la massue.

Cabaliens Mœoniens ou Lasoniens.

Les *Isauriens*, peuple voisin du mont Taurus, passaient pour d'insignes voleurs; ils portaient des chlamydes bordées de rouge. Les cerfs étaient nombreux dans leurs contrées, où il y avait aussi beaucoup de palmiers. Polémon, un de leurs rois, est représenté rasé et ses cheveux courts. (Frœlich.)

Isauriens.

Les *Derbiens* ou *Derbices* n'adoraient que la terre, et ne lui immolaient que des animaux mâles. Ce peuple était cruel dans le choix des supplices, du nombre desquels était le *desphendomena;* il consistait à courber de force le sommet de deux arbres voisins, on y attachait les jambes et les bras du criminel, puis on lâchait tout-à-coup ces arbres, et le malheureux était déchiré.

Derbiens ou Derbices.

Desphendomena.

Ils égorgeaient leurs parents lorsqu'ils avaient atteint l'âge de soixante-dix ans, et les mangeaient avec leurs amis; ils se contentaient d'étrangler et d'enterrer les vieilles femmes, car ils ne mangeaient jamais que des mâles.

Le casque des *Ciliciens* était d'osier, et leur petit bouclier de cuir cru avec le poil; chacun avait deux javelots et une épée courte et large: les soldats et les matelots portaient une espece de tunique de poil de chevre ou de chameau; la rudesse de cette étoffe la fit choisir par les Juifs pour en faire leurs habits de pénitence et de deuil, auxquels ils conserverent le nom de *cilices*.

Ciliciens.

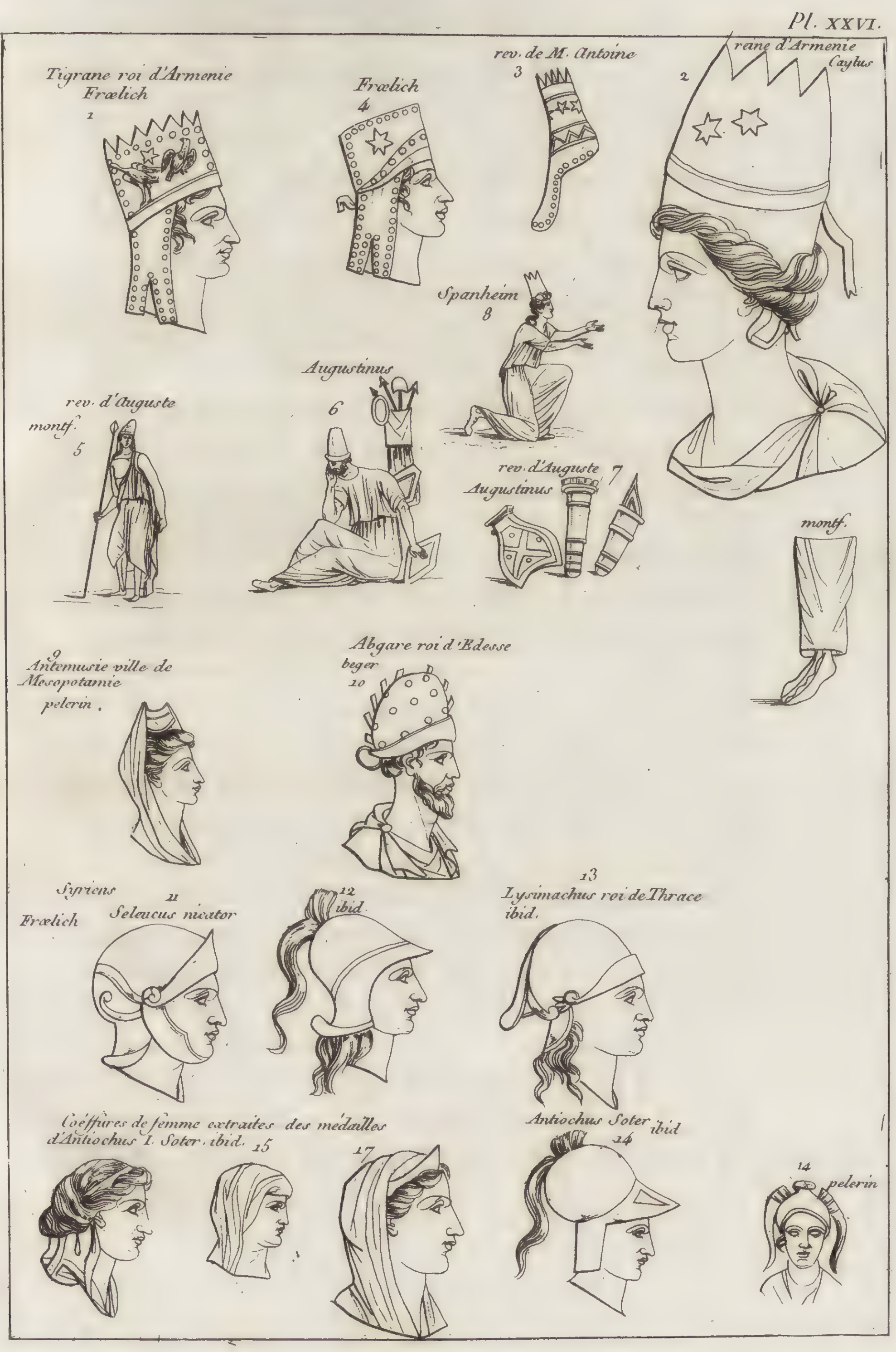
Cilices.

Castabales. De gros chiens formaient l'avant-garde des armées des *Castabales*, peuple de la Cilicie.

Tarse. Sur le revers d'une médaille de *Tarse* est une figure d'homme sans barbe monté sur un animal; son bonnet est pointu; sa tunique, sans manches, se termine aux genoux; le manteau, attaché sur la poitrine, descend derriere jusqu'à mi-jambes; de sa main gauche il tient nue coupe et une couronne; ses armes sont l'arc et le carquois.

Arméniens. Pl. XXVI, 1, 2, 3, 4. Les *Arméniens* étaient armés comme les Phrygiens, dont ils étaient une colonie: ils adoraient Apollon, et lui immolaient des chevaux; leurs rois réunissaient le pontificat à la royauté; ils plaçaient le diadême sur une tiare, dont le sommet, le plus souvent dentelé, imitait une couronne radiée; elle se terminait postérieurement ou par une seule appendice arrondie, large par le bas, ou par trois qui se rétrécissaient au contraire en descendant, et finissaient par derriere et sur les épaules, tantôt carrément, tantôt en s'arrondissant; ils l'enrichissaient toujours de quelque étoile en broderie. Un de leurs rois est vêtu de deux tuniques; celle de dessous a les manches longues et étroites, celle de dessus en a de larges qui ne couvrent que le haut du bras; son manteau, descendant jusqu'à terre, s'agraffe un peu en avant sur l'épaule; il porte des anaxyrides, et il est ceint sur les hanches; sa chaussure est fermée.

Les satrapes de l'Arménie, au-delà de l'Euphrate, recevaient de l'empereur romain une chlamyde sur laquelle était une bande d'étoffe en or; cette chlamyde était faite avec cette espece de *byssus* qu'on retire de la pinne-marine.


Pl. XXVI.
Tigrane roi d'Armenie
Frœlich
1
Frœlich
4
rev. de M. Antoine
3
2
rane d'Armenie
Caylus
Spanheim
8
Augustinus
rev. d'Auguste
montf.
5
6
rev. d'Auguste 7
Augustinus
montf.
Abgare roi d'Edesse
beger
10
9
Antemusie ville de
Mesopotamie
pelerin.
Syriens
Frœlich
11
Seleucus nicator
12
ibid.
13
Lysimachus roi de Thrace
ibid.
Coëffures de femme extraites des médailles
d'Antiochus I. Soter. ibid.
15
17
Antiochus Soter ibid
14
14
pelerin

Anaïtis était adorée chez divers peuples de l'Arménie; ses prêtresses, qui étaient choisies parmi les belles femmes du pays, se prostituaient en son honneur: les principales fêtes se célébraient par des excès semblables à ceux des bacchanales. Anaïtis.

Hérodote dit que les Arméniens avaient des bateaux d'une forme circulaire comme un bouclier, faits de bois de saule et recouverts de peaux.

Diverses médailles du haut empire nous fournissent quelques détails sur leur costume: l'Arménie est tantôt représentée par un soldat (5) portant l'arc et la lance, sans 5.
armure; sa robe, ceinte sur les hanches, ne passe que sur une épaule, laisse les bras nus, et ne descend qu'à mi-jambes; son bonnet pointu a par derriere une large appendice qui tombe sur son dos; tantôt elle est représentée par un homme vêtu d'une longue robe à courtes manches, ceinte, coëffé d'un bonnet haut et pointu et à petit rebord (6); il 6.
est assis au pied d'un trophée, composé d'une espece de cotte par-dessus une saie, d'un petit casque, de quelques boucliers ovales et hexagones, de quelques javelots, etc.; sur d'autres revers (7) on voit le carquois et le coryte. Ce 7.
peuple, selon Julius Pollux, avait un vêtement fait avec des peaux d'hermines.

L'arc des *Carduchéens*, peuple voisin de l'Arménie, avait trois coudées de long; ils le bandaient en pressant la partie inférieure avec le pied gauche: leurs fleches, aussi longues que l'arc, perçaient les boucliers et les cuirasses. Carduchéens.

Ils adoraient le soleil, et lui immolaient un cheval.

Les *Chalybes*, que les Trachéens séparaient de l'Arménie, étaient ainsi appelés parcequ'ils forgeaient et trem- Chalybes.

paient le fer (*a*) : leurs armes défensives, selon les uns, étaient le casque, le corselet, et les cuissards de toile; les offensives, une pique de quinze coudées avec laquelle ils commençaient le combat, et un petit coutelas qu'ils portaient à la ceinture; selon d'autres, ils avaient un petit bouclier de cuir de bœuf cru, deux épieux, le casque d'airain, décoré de cornes et d'oreilles de bœuf de même matiere, avec des aigrettes; leurs jambes étaient enveloppées de bandes d'étoffe rouge. Selon Xénophon leurs corselets de lin, descendant jusqu'au bas-ventre, étaient renforcés et entourés de cordes bien serrées.

Colchide.

Les peuples de la *Colchide* avaient le teint noir et les cheveux crêpus: ils enveloppaient les cadavres dans des peaux de bêtes fraîchement écorchées, et les suspendaient, loin des lieux habités, à quelque saule ou tamarin; le corps des femmes, après avoir resté quelque temps suspendu, était enterré.

Allarodiens, Saspires.

Les armes de ce peuple étaient les mêmes que celles des *Allarodiens* et des *Saspires;* elles consistaient en un casque de bois, un petit bouclier de cuir cru, un petit javelot, et un cimeterre.

Animal.

Le faisan peut servir à caractériser leur pays.

Mésopotamiens.

Sur une médaille d'*Antemusis*, ville de Mésopota-
9. mie (9), est une tête de femme, dont le voile laisse l'oreille et la chevelure qui est relevée découvertes; l'ajustement qui est par-dessus celui-ci lui fait former deux angles ou pointes élevées.

Abgares, rois d'Edesse.

Les *Abgares* ou *rois d'Edesse*, petit royaume de la
10. Mésopotamie, portaient des tiares hautes, pareilles à celles

(*a*) De καλυβς, *fer trempé.*

de quelques rois parthes; le sommet arrondi se dirigeait un peu en avant: leurs cheveux étaient courts, et leur barbe longue.

Dagon était adoré à Edesse.

SYRIENS.

La Syrie, ancienne province de la Perse, devint, après les conquêtes d'Alexandre-le-Grand, un royaume puissant, dont Séleucus, un de ses généraux, fut le premier roi, et donna son nom à la dynastie des Séleucides, qui y régna jusqu'à l'an 63 avant J. C., où Pompée en fit une province romaine. Syriens.

Ce pays touchait au nord à l'Asie mineure, et au sud à la Phénicie et à la Judée; il est baigné dans cette direction par la Méditerranée au couchant.

On voit, sur les médailles rassemblées par Frœlich, que les Séleucides portaient ordinairement le diadême; leurs cheveux étaient courts, et leur barbe rasée: ils sont souvent représentés couverts d'une peau de lion, ou avec des casques de diverses formes, dont le devant est tantôt saillant et tantôt aplati: je ne parlerai que de ceux dont la coëffure a quelques particularités importantes à connaître.

Séleucus Nicator a les cheveux longs; son casque, aplati antérieurement, a de larges oreillettes (11); quelquefois son casque (12) est à la grecque, et surmonté d'un panache. Séleucus Nicator, l'an 303-281 avant J. C. 11, 12.

Lysimachus, roi de Syrie et de Thrace (13), a ses cheveux longs, et un casque aplati par-devant; une appendice placée sur le derriere y tient lieu de panache. Lysimachus, 287-282 avant J. C. 13.

Antiochus Ier, roi de Syrie et d'Asie (14), a un casque à la grecque avec panache. Sur trois médailles de ce roi sont Antiochus I Soter, 281-262 av. J. C. 14.

15. des têtes de femmes diversement coëffées; l'une voilée (15),
16. l'autre avec les cheveux relevés autour de la tête (16), et attachés avec des rubans dont on ne voit que trois bouts
17. par derriere; la troisieme (17) porte la mitre, et un voile artistement arrangé qui ne couvre que le derriere de la tête.

Antiochus II Theos, 262-247 av. J. C. Pl. XXVII, 1.

Antiochus II Theos a les cheveux longs; son casque à la grecque est garni d'un panache (1).

Séleucus II Callinicus, 247-226 av. J. C.

Séleucus II Callinicus est avec une longue chevelure (2); son casque grec, orné d'un panache, se termine
2, 3. carrément par derriere: une autre médaille (3) le représente avec les cheveux moins longs, un casque sans saillie en avant, sans panache, et laissant le cou découvert; sur
4. une autre (4) il a les cheveux courts, la barbe longue, et porte le diadême; enfin sur le revers d'une autre mé-
5. daille (5) il est rasé, et ses cheveux sont courts; il n'a pour toute armure que le corselet, et pour tout vêtement que la saie sans manches, et une petite chlamyde.

Antiochus III le Gr., 233-187 av. J. C. 6.

Antiochus III le Grand (6) a ses cheveux bouclés descendant jusqu'aux épaules; on le représente quelquefois couronné de laurier.

Séleucus IV Phil., 161-151 av. J. C. 7.

Séleucus IV Philopator (7) avait une longue chevelure formant diverses boucles qui flottaient par derriere; son casque grec était surmonté d'un panache.

Laodice. 8.

Laodice, son épouse, porte le diadême; ses cheveux sont roulés autour de la tête.

Antiochus IV Theos, Philop., 176-154, avant J.C. 9, 10.

Antiochus IV Theos, Philopator (9), a sa couronne radiée: sur une de ses médailles (10) est une tête de femme avec le diadême; ses cheveux bouclés flottent sur les épaules.

Démetrius I Theos, 162-151 av. J. C.

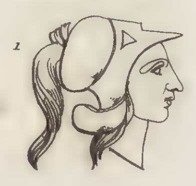
Démetrius Ier Theos, Philopator, a tantôt les cheveux

Frœlich

Rois de Syrie

Antiochus II. theos

Seleucus II. callinicus

1 

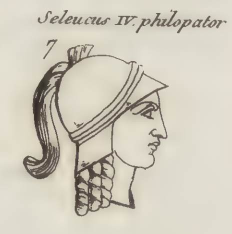
2 

3 

4 

5 

Antiochus III. magnus

6 

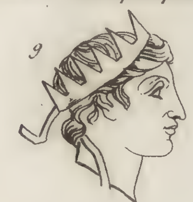
Seleucus IV. philopator

7 

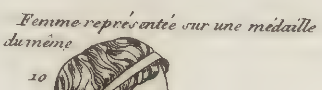
Laodice

8

Antiochus IV. theos philopator.

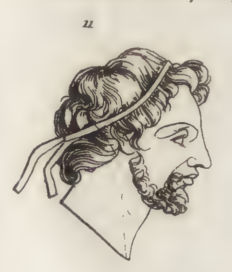
9 

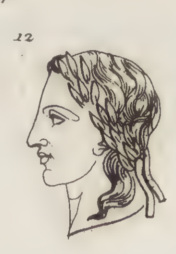
Femme représentée sur une médaille du même



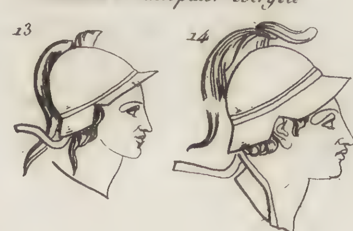
10 

Demetrius I. theos philopator

11 

12 

Alexandre I. theopator evergete

13 14 


Demetrius 2 Theos philadelphos
nicator . pelerin
1
2
Cléopâtre ep. d'Alexandre 1. de Démétrius.
et d'Antiochus VII. frœlich
3
4
Antiochus Epiphanes et Cléopâtre sa mere
beger
8
Alexandre 2 Zabina
6
frœlich
7
Antiochus VI ou VII.
frœlich
5
ibid.
Antiochus VIII. Epiphanes et sa mere
ibid.
9
10
Cléopâtre Sélene
épouse d'Antiochus VIII.
ibid.
11.
Tigrane roi d'Arménie
et de Syrie
ibid.
Antiochus IX. Philopator
12. ibid.
13
Arétas Philellene roi
d'Arménie et de Célé syrie
ibid.
14

longs, la barbe rasée, et une couronne de laurier (12), et 12.
tantôt les cheveux courts avec un peu de barbe (11). 11.

Alexandre Ier Theopator, Evergetes (13, 14), a ses cheveux peu longs; son casque grec est surmonté d'un panache, et placé sur le diadême dont les bouts flottent par derriere. Alexandre I Theopat., 150-146 av. J. C. 13, 14.

Démétrius II Theos, Philadelphus, Nicator, a les cheveux courts et la barbe rasée (1); quelquefois il a un peu de barbe; quelquefois enfin (2) ses cheveux sont un peu longs, et il a une grande barbe. Démétrius II 146-126 avant J. C. Pl. XXVIII, 1. 2.

Cléopâtre, sa femme, était veuve d'Alexandre Ier; elle épousa dans la suite Antiochus VII; elle a une mitre (3); le voile qui couvre ses épaules et la poitrine cache à peine le derriere de sa tête; on la voit aussi avec les cheveux roulés autour du front et des tempes (4), et les autres nattés et relevés au-dessus de la nuque; l'oreille reste découverte. (Voyez *Antiochus VIII.*) Cléopâtre. 3. 4.

Antiochus VI, selon les uns, ou *VII*, selon les autres, mourut jeune; sa couronne était radiée; on le voit aussi (5) avec un bonnet dont la forme differe peu de quelque coëffure de nos paysannes. Antiochus VI ou VII, 145-130, av. J. C. 5.

Alexandre II Zabina a les cheveux longs; son casque avec panache est tantôt peu saillant (6), et tantôt davantage (7); il a de petites oreillettes, et laisse le cou entièrement découvert. Alexandre II Zabina. 6. 7.

Antiochus VIII porte ou le diadême ou la couronne radiée; de longs cheveux retombent sur son front. Cléopâtre sa mere, dont il a été déja parlé plus haut, est représentée avec lui; un voile, placé sur son double diadême, couvre le derriere de sa tête: sur une médaille (10) le diadême inférieur est bordé de petits glands qui recouvrent le haut Antiochus VIII, 123-97 av. J. C. 8, 9. 10.

de la face; le rang de ces glands est double par côté, et couvre le haut des joues.

Cléopâtre Selene.

Cléopâtre Selene, épouse d'Antiochus VIII, a ses che-
11. veux nattés, et relevés autour de la tête (11).

Antiochus IX Philop. ou Cyzicene, 111-95 av. J. C. 12.

Antiochus IX Philopator ou *Cyzicene* (12), a les cheveux tantôt longs, tantôt courts; son casque grec est orné d'un panache; il est quelquefois barbu, et porte ou le diadême, ou une couronne de laurier, ou une couronne radiée.

Antiochus X Eusebes, Phil., 94-73 av. J. C.

Antiochus X Eusebes, Philopator, est sans barbe sur quelques médailles; il en a autour du bas de la face sur d'autres.

Démétrius VII Phil., Everg., Callin., 92-87 av. J. C.

Démétrius VII Philometor, Evergetes, Callinique, a un peu de barbe autour du bas de la face.

Tigrane, 83 av. J. C. 13.

Tigrane, roi d'Arménie (13), a toujours une étoile brodée sur sa tiare arménienne, qui par derriere descend jusqu'aux épaules, et dont le haut quelquefois est dentelé; le diadême est attaché par-dessus la tiare.

Arétas Philellene, 82 av. J. C. 14.

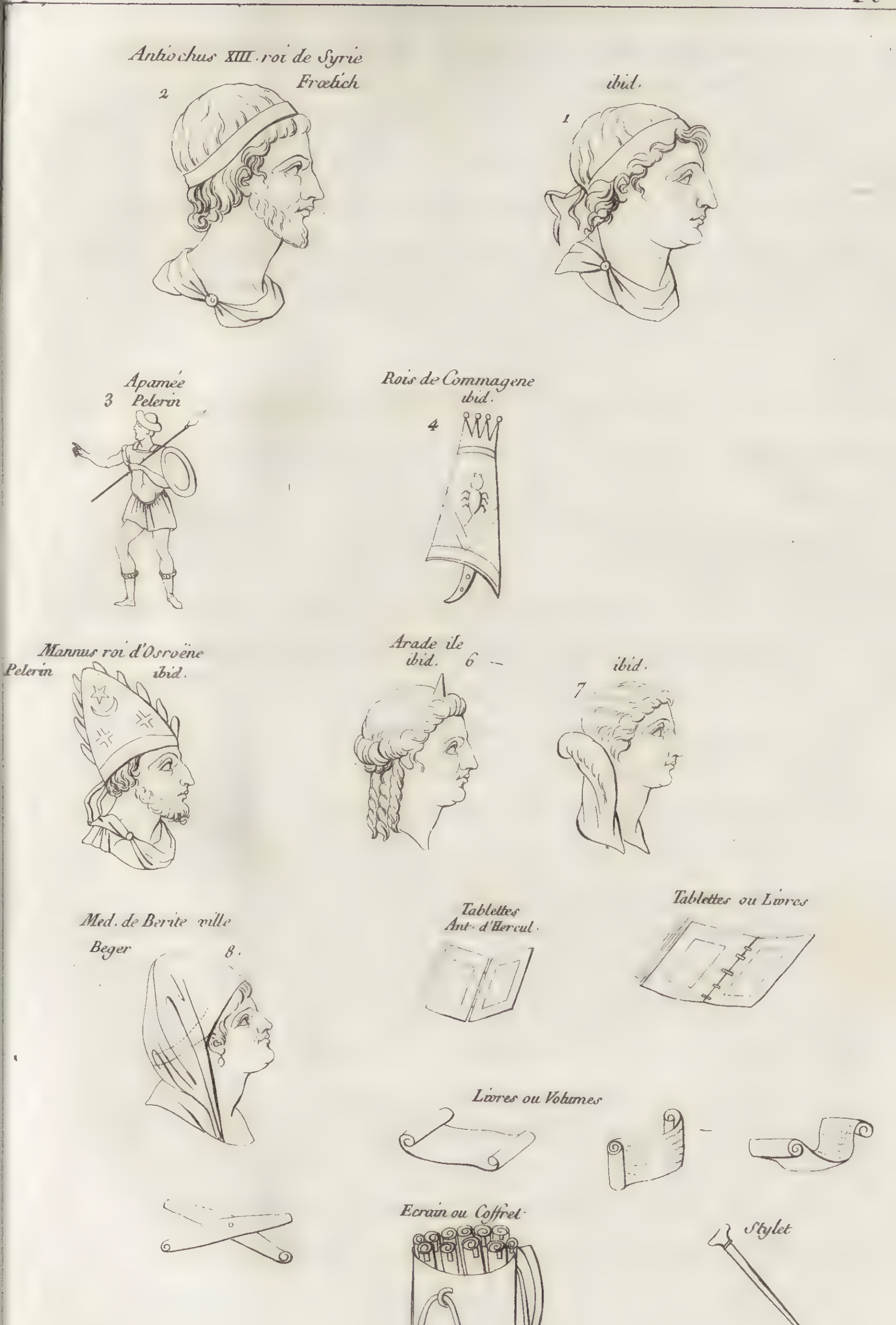
Arétas Philellene, roi d'Arménie et de Célésyrie, a les cheveux tantôt longs, tantôt courts (14).

Antiochus XIII Dion., Epiph., Phil., Callin., 67-63 av. J. C.

Antiochus XIII Dionysius, Epiphanes, Philopator, Callinicus, régna depuis l'an 67 avant J. C. jusqu'à l'an 63: Pompée fit alors de la Syrie une province romaine: ce roi
Pl. XXIX. 1. est sans barbe sur certaines médailles (1), et sur d'autres
2. il en a un peu autour de la face (2).

Apamée, ville.

Sur le revers d'une médaille d'*Apamée*, ville de la Sy-
3. rie (3), on voit un guerrier qui pour tout vêtement n'a que sa cuirasse, dont le tonnelet couvre seulement le haut de la cuisse, et sa chaussure qui remonte jusqu'à mi-jambes; son casque à petit bord ressemble au pétase de Mercure; de sa main gauche il tient sa lance et un bouclier rond.


Antiochus XIII. roi de Syrie
Frœlich
2
ibid.
1
Apamée
3 Pelerin
Rois de Commagene
ibid.
4
Mannus roi d'Osroëne
Pelerin ibid.
Arade ile
ibid. 6
ibid.
7
Med. de Berite ville
Beger
8.
Tablettes
Ant. d'Hercul.
Tablettes ou Livres
Livres ou Volumes
Ecrain ou Coffret
Stylet

Le haut de la tiare des rois de *Commagene* (4), province de la Syrie, formait une couronne radiée, dont les pointes étaient terminées par des perles.

Commagene, province de Syrie. 4.

Mannus, roi d'Osroëne, pays voisin de la Commagene (5), a de la barbe autour des joues et du menton; sa tiare, qui se termine en pointe, est décorée d'un croissant en broderie.

Osroëne. 5.

La mitre des Syriennes et des Phéniciennes était d'argent ou de quelque autre métal, en pain de sucre (8); elles l'entouraient d'un voile de soie noire, enrichi de perles et de pierreries: ce costume s'est perpétué jusqu'à ce jour.

Syriennes. 8.

Elles portaient des *nezem;* cet ornement consistait en un ruban ou bandeau de soie où étaient attachées des perles ou des pieces de monnaie qui pendaient du front sur le nez: quelques unes perçaient une narine ou le cartilage du milieu du nez, et y faisaient passer un anneau; ces usages ont encore lieu non seulement dans ce pays, mais encore chez les Persans, les Arabes, et les Egyptiens.

Nezem.

Les suppliants chez ce peuple s'habillaient de grosse toile en forme de sac, et ceignaient leur tête avec des cordes. Nous lisons dans Josephe et dans le IIe livre des Rois que le roi de Syrie ayant perdu deux batailles contre Achab, roi d'Israël, fit mettre des cordes autour de la tête de ses gens pour fléchir le vainqueur.

Suppliants.

Dans l'affliction les rois quittaient leurs habits de pourpre et en prenaient de noirs; c'est ce que fit Antiochus lorsqu'il apprit la défaite de Séleucus.

Affligés.

Les Syriens, lorsqu'ils prenaient le deuil, passaient plusieurs jours dans des souterrains, ne voulant point jouir de la lumiere dont le défunt venait d'être privé. Leur usage était d'enterrer les morts.

Religion. Ils adoraient Jupiter sous la forme d'un rocher; ils célébraient les *adonies* par des gémissements et des cérémonies lugubres; leur grande déesse était *Astarté* ou *Atergatis*, qu'ils adoraient sous la forme d'une brebis ou d'une génisse, dont ils portaient la représentation sur leurs enseignes; quelquefois aussi ces enseignes portaient la figure de certains poissons.

Astarté ou Atergatis.

Enseignes.

L'on voyait autour du temple d'Astarté une grande quantité de bœufs, d'aigles, d'ours, et de lions apprivoisés: ce peuple se contentait de les présenter, et les laissait ensuite en liberté; quelquefois seulement il précipitait la victime du haut d'un lieu escarpé.

Dans les fêtes de cette déesse les hommes et les femmes se travestissaient avec des habits différents de ceux de leur sexe (*a*): les prêtres prenaient aussi des habits de femme de diverses couleurs, ou des tuniques blanches de laine ou de lin bordées de pourpre, et attachées avec une ceinture; ils se peignaient le visage et les sourcils, portaient un bonnet à la phrygienne, et la chaussure jaune.

La statue de Junon assyrienne, dans son temple à Hiéropolis en Syrie, près de l'Euphrate, était une figure penthée ayant les symboles de Minerve, de Vénus, de Diane, de Rhée, de Némésis, et des Parques; elle était portée par des lions, et couronnée de tours comme Cybele; d'une main elle tenait un tambour et un sceptre, et de l'autre une quenouille: elle avait la ceinture de Vénus céleste; ses ajustements étaient enrichis d'or et de pierreries. Plusieurs médailles, frappées depuis Trajan jusqu'à Philippe, la représentent avec plusieurs de ces attributs.

(*a*) Voyez les Mémoires de l'acad., tome XXXVIII.

Elle avait un grand nombre de prêtres eunuques qu'on appelait *galles;* tous étaient vêtus de robes blanches, et coëffés du *pileus:* les uns immolaient les victimes, d'autres présentaient les libations; quelques uns portaient le feu, et un certain nombre se tenait près de l'autel: le grand-prêtre, que l'on changeait tous les ans, était vêtu de pourpre, et portait la tiare ou une couronne d'or: il y avait de plus des joueurs de flûtes et de cymbales, des chantres, et des femmes enthousiastes qui assistaient aux sacrifices, que l'on faisait deux fois par jour. Jupiter était adoré dans le même temple, mais dans le silence. Galles.

Des têtes de femmes que l'on voit sur des médailles d'*Arade*, isle d'Asie voisine de la Syrie, sont (6) ou avec la mitre et les cheveux artistement rangés autour de la face et rassemblés derriere, d'où ils tombent à grosses boucles; ou sans mitre (7); un petit voile derriere la tête remplace les boucles. Arade. Pl. XXIX, 6. 7.

En général les Syriens étaient armés comme les Phéniciens; ils se servaient des chars garnis de faux.

Les perroquets, les porphyrions, les pintades, sont des animaux qui caractérisent la Syrie méridionale. Animaux.

Les *Phéniciens* furent les premiers qui se distinguerent dans l'art de naviguer: ils étaient beaux, bien faits, et robustes; ainsi que les peuples voisins de la Judée ils coupaient leurs cheveux en rond pour les offrir aux dieux. On connaît peu la forme de leur vêtement; on sait seulement par les Nuits Attiques que les manches étaient très longues. Phéniciens.

Leur bouclier, qu'ils suspendaient ainsi que le carquois aux murailles des villes, était d'airain, et n'avait au milieu ni bosse ni pointe: le casque était une espece

de bonnet fait avec la peau de quelque animal; les princes, les généraux choisissaient les plus belles fourrures (*a*): selon Hérodote les casques des Phéniciens et des Syriens de la Palestine étaient dans le goût de ceux des Grecs; leurs corselets étaient de lin, et leurs boucliers plats: ils combattaient avec le javelot, la hache, l'arc et la fronde, et en général avec les mêmes armes que les autres peuples orientaux. Caylus donne le dessin de la tête d'un Phénicien; il a de la barbe; son casque, dont la crête est un peu élevée, n'a presque pas de saillie en avant.

La chaussure des Phéniciennes laissait le pied découvert; les femmes du peuple l'attachaient avec une simple courroie; les riches l'ornaient d'or et de pierreries: leur mitre, plus ou moins précieuse, était faite en forme de pain de sucre; elles y attachaient un voile: la tunique ordinaire descendait jusqu'aux talons.

La chasse faisait les délices des femmes; elles y allaient l'arc à la main et le carquois sur l'épaule: leurs vêtements courts laissaient voir leur chaussure en forme de brodequin remontant par derriere jusqu'au-dessus du mollet, et par-devant jusqu'au genou; elle était de lin, de cuir, de jonc, de bois, ou d'autre matiere, selon leurs facultés. (Mém. de l'acad.)

Elles peignaient leurs paupieres et leurs sourcils avec une certaine couleur noire, pour faire paraître les yeux plus fendus et plus grands. Cet usage se conserve encore dans tout l'Orient.

Les Phéniciens avaient des sieges dans leurs apparte-

(*a*) Mém. de l'acad., tome XL.

ments; ils préféraient néanmoins s'asseoir sur des tapis étendus sur le plancher : les gens riches se servaient de carreaux. (Mém. de l'acad., tome XL.)

Ils adoraient Elagabale sous la figure d'un cône, et Astarté sous celle d'une femme, dont la partie inférieure du corps se terminait en queue de poisson : c'est vraisemblablement cette partie qui fait confondre cette déesse avec Dagon, divinité adorée en Syrie, en Mésopotamie, et à Edesse; mais celle-ci avait la face, les pieds et les mains d'un homme, et le corps, non la queue d'un poisson; elle était le symbole de la terre et du soleil.

Religion. Elagabale, Astarté, Dagon.

Les divinités ailées sur les monuments leur sont communes avec les Etrusques; les phéniciennes ont les ailes attachées aux hanches, comme quelques unes de celles d'Egypte; ces ailes couvrent tout le bas de la figure.

Divinités ailées.

Ce peuple sacrifiait des enfants à *Cronos*. Nous lisons dans Eusebe que ces affreux sacrifices (dont les détails ont été décrits à l'article des Carthaginois) se renouvelaient tous les ans, et que des peres et des meres offraient quelquefois leur fils unique.

Cronos. Victimes humaines.

Les Phéniciens n'avaient pas originairement de temples, mais des bois sacrés qu'ils entouraient de haies ou de murailles; ce qui a fait dire avec raison que leurs temples étaient découverts : ils avaient en dedans des galeries soutenues sur des piliers en forme de cloître, comme sont encore les intérieurs des mosquées des Orientaux : les rues tortueuses de leurs villes étaient décorées d'édifices et de temples magnifiques.

Temples des Orientaux.

Ils entretenaient perpétuellement du feu sur les autels : les prêtres dansaient pendant le sacrifice en invoquant les dieux jusqu'à ce que la victime fût consumée ; quel-

Feu perpétuel.

quefois, au lieu de la faire brûler, ils se contentaient, à l'exemple des Syriens, de la présenter, et la laissaient ensuite aller en liberté; quelques unes, quoique sauvages, étaient apprivoisées et restaient au temple.

Prêtres de Gadès.

Les prêtres de Phénicie, et ceux de *Gadès* qui en étaient originaires, portaient une robe de lin flottante, sans ceinture, lorsqu'ils offraient de l'encens; elle était bordée d'une large bande de pourpre: leur tête était rasée; pendant leurs fonctions ils la couvraient d'un bonnet de lin; ils allaient nu-pieds.

Gingina.

Dans leurs cérémonies, notamment dans celles relatives au culte d'Adonis, ils jouaient de la *gingina,* flûte funebre en ivoire, d'un palme de long; elle était de leur invention. L'usage pendant ces fêtes était de se couper les cheveux, et de faire les funérailles d'Adonis en gémissant et en se fouettant; mais le lendemain ils le croyaient ressuscité dans les airs.

Le cercueil, selon Xénophon, était précédé de joueurs de fifre.

Agriculture.

Ils séparaient le bled de leurs épis avec des claies ou des traîneaux, armés de pointes ou dents de bois ou de fer, qu'ils faisaient passer par-dessus; il y en avait avec des roues ou des rouleaux (c'était le *plaustrum punicum* décrit à l'article des Egyptiens, page 34), et sans roues ni rouleaux; on se servait aussi de cette machine pour écraser ceux qui étaient atteints de certains crimes: la flagellation était en usage chez ce peuple.

Pl. XXIX, 8. Berite.

Une médaille (8) de *Berite,* ville de la Phénicie, représente une femme dont le voile de gaze couvre presque entièrement le petit bonnet, qui laisse paraître quelques cheveux sur le front, ainsi que l'oreille, où est un pendant

Les maisons de *Tyr*, selon Strabon, étaient plus hautes que celles de Rome. Tyriens.

Les armes des *Tyriens* étaient les mêmes que celles de la plupart des Orientaux : ils combattaient souvent avec la hache, et se servaient aussi de la fronde.

La chaussure des jeunes Tyriennes était, selon Virgile, un cothurne teint en pourpre : la pourpre la plus belle venait de Tyr ; il y en avait de trois especes ; l'une d'un rouge foncé tirant sur le violet ; l'autre, moins précieuse, était d'un rouge écarlate ; celle qui était de la couleur du sang de bœuf était la plus recherchée. Pourpre.

Les habitants de *Biblos* prétendaient que c'était dans une de leurs contrées qu'un sanglier avait tué Adonis ; ils célébraient en conséquence les Adonies avec les mêmes cérémonies que les Grecs ; les femmes néanmoins, pour ne pas se couper les cheveux, dont elles étaient fort jalouses, préféraient se prostituer aux étrangers pendant un jour. Biblos.

Les rois de *Cypre* portaient la mitre, et le peuple le cidaris ou bonnet persan ; il était vêtu de la tunique, et armé comme les Grecs. Cypriens.

Ceux de *Paphos* adoraient Vénus sous la forme d'une pyramide. Paphos.

Les *Philistins* avaient des arcs d'airain. Philistins.

Le chameau et le dromadaire caractérisent les contrées orientales de l'ancien continent. Animaux.

La gerboise et la civette sont des animaux de l'Asie ; les plus grands éléphants et les rhinocéros habitent les forêts du midi ; le lion, et le lynx, son pourvoyeur, préferent les climats les plus chauds ; l'once, que divers peuples ont dressée pour la chasse, l'hyene, le léopard, la panthere,

le chacal, l'axis, le condoma, le bubal, le koba, le nilgaut, les grandes gazelles, l'ichneumon, le kakatoës, le coq frisé, se plaisent dans les contrées méridionales; le daman ou agneau d'Israël, sur le mont Liban, dans la Phénicie et dans la Syrie.

PATRIARCHES, HÉBREUX, JUIFS, ET CHRÉTIENS.

Patriarches, Hébreux, Juifs, et chrétiens.

Je me serais abstenu de réunir et de placer ici de suite plusieurs détails concernant Adam, les patriarches, les Hébreux, les Juifs et les chrétiens, leurs prêtres, etc., si leur liaison avec le culte et l'histoire de la plupart des peuples d'Europe n'avait rendu ces détails absolument nécessaires. Les ouvrages de dom Calmet, de Fleury, de Maimbourg, de Raphaël, la théologie et les erreurs des peintres, les Mémoires de l'académie, sont les principales sources où j'ai puisé, et dont, *selon mon usage*, je n'ai pas fait difficulté d'emprunter jusqu'aux expressions.

Adam, Eve.

Adam et Eve coupables connurent leur nudité; la pudeur leur inspira de se couvrir de branches et de feuilles d'arbres: l'usage a prévalu de les représenter nus lorsque l'ange ou chérubin les chassa du paradis terrestre. On lit néanmoins dans la Genese que Dieu leur fit auparavant des habits de peaux dont il les revêtit; ces vêtements, selon Dandré-Bardon, ne couvraient qu'une partie du corps (*a*).

(*a*) Les patriarches, les Hébreux, les Juifs, adoraient l'Eternel auteur de la nature; mais ils n'en avaient pas de simulacre: *Dieu*, purement spirituel, est invisible; on le représente néanmoins sous la forme d'un vieillard: tout en lui doit être majestueux, et imprimer le respect; rien

Le besoin, qui est le pere de l'industrie, leur apprit bientôt à se construire des cabanes: leurs mœurs étaient simples, et leur nourriture frugale. Les patriarches ignorerent long-temps le faste: la Genese fournit à ce sujet de très beaux détails; on y voit des souverains qui n'avaient ni cour brillante ni domestiques nombreux. Patriarches.

Quoiqu'il ne soit pas possible de rien statuer de positif sur la forme des vêtements des premiers patriarches, il est cependant des regles de convention auxquelles les plus grands maîtres ont toujours eu grand soin de se conformer: Raphaël, Mignard, Lebrun, et sur-tout le Poussin, sont les guides les plus sûrs; leurs tableaux, leurs dessins, ainsi que les estampes qu'on a gravées d'après eux, doivent être l'objet des méditations de tout artiste qui veut se distinguer.

ne serait plus indécent que de le représenter nu; des draperies amples lui conviennent; la beauté, la vérité des plis en doivent faire le principal mérite; on doit bien se garder d'y supposer de la broderie, des pierreries, ni rien de bariolé.

Le nom de chérubin, selon quelques savants, dérive de *cherub*, qui signifie un bœuf, parceque c'était une des quatre têtes des chérubins que vit Ezéchiel.

Sans entrer dans aucun détail sur la forme de ceux que vit Isaïe, ni sur celle de ceux que Salomon fit placer sur l'arche, j'observerai que les anges, comme esprits, sont pareillement invisibles: on est dans l'usage de les peindre sous la forme d'enfants nus et ailés; mais on doit avoir soin de les disposer de maniere que la décence ne puisse être blessée; on les couvre souvent d'une bande étroite d'étoffe légere.

On les représente quelquefois sous la figure de beaux adolescents ailés, sans chaussure, légèrement vêtus d'étoffes dont les couleurs doivent être tendres et aériennes, et quelquefois aussi sous la forme mystérieuse d'une tête d'enfant ailée.

Melchisédech, dans les loges de Raphaël, n'a que la couronne radiée pour toute marque distinctive; une draperie par-dessus sa robe fait tout son ajustement. Le même artiste ne donne aux jeunes patriarches qu'une tunique à manches, tantôt longues, tantôt courtes (1, 2, 3); elle ne descend qu'au-dessus des genoux: lorsque ce sont des vieillards elle est plus ample et plus longue, et il ajoute même une grande draperie par-dessus (4, 5, 6).

Jeunes patriarches. Pl. XXX, 1, 2, 3. Vieillards. 4, 5, 6.

Les jeunes femmes sont vêtues d'une robe dont le tissu paraît plus fin; elle est souvent sans manches, et quelquefois avec des manches, tantôt longues, tantôt courtes; elle est ouverte de part et d'autre depuis le dessus des genoux jusqu'aux pieds (7, 8, 9).

Jeunes femmes. 7, 8, 9.

Les vieilles, ainsi que les vieillards, sont plus chargées de draperies.

Vieilles.

Une ceinture placée au-dessus des hanches arrête les plis de la robe des hommes; elle est immédiatement sous la gorge, si ce sont des femmes, ce qui aide à en indiquer la forme, et ajoute à la grace.

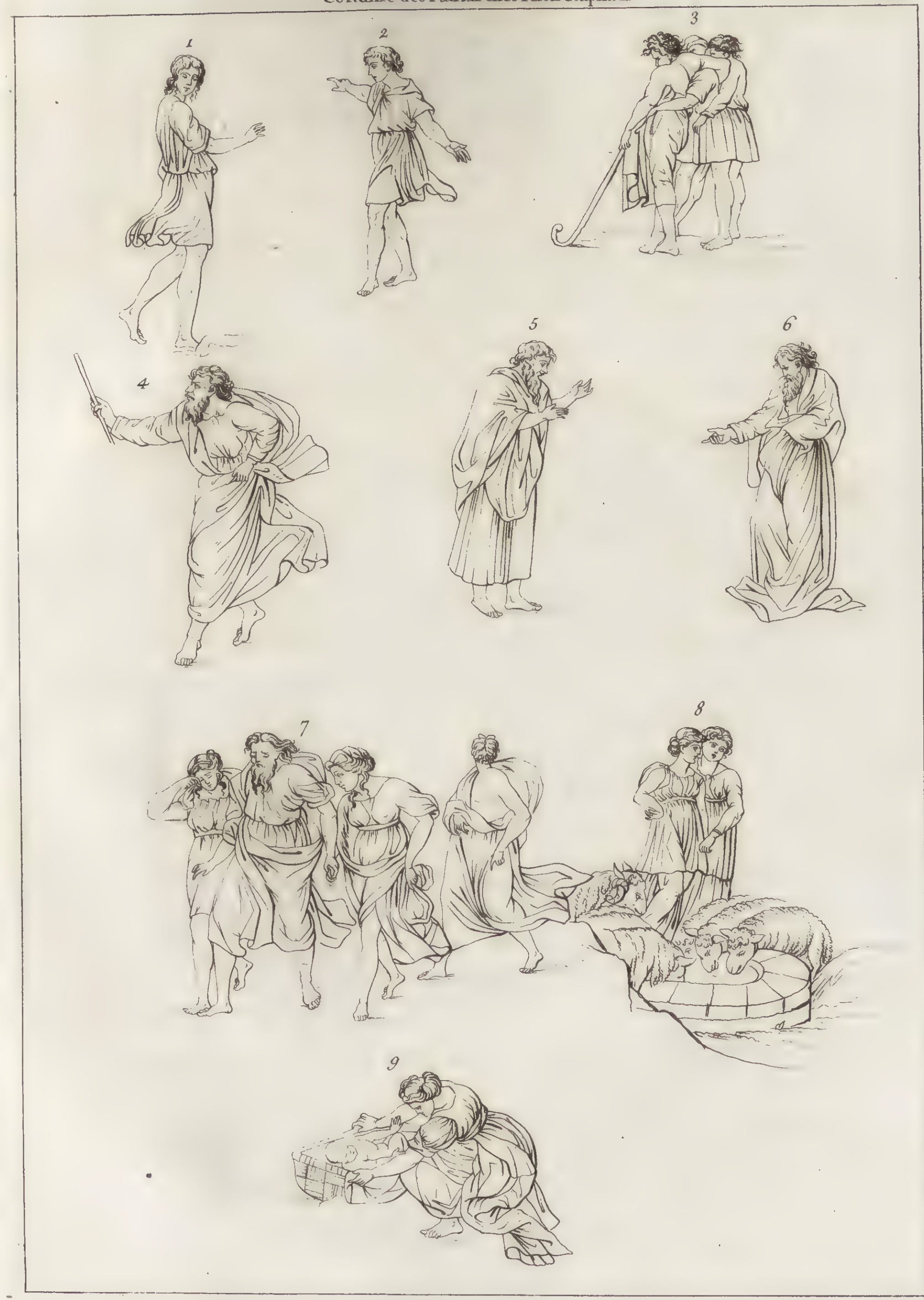
Ceinture.

Les ouvriers, les chasseurs, les voyageurs, ceux enfin qui sont occupés à des choses fatigantes, qui ont besoin d'une certaine aisance, d'une certaine liberté dans les mouvements du corps, doivent être vêtus plus légèrement; leurs vêtements doivent être plus courts: quelquefois on les représente presque nus; c'est ainsi qu'en a usé Raphaël pour les ouvriers qui construisent l'arche (1), pour Esaü chasseur (2), et quelques uns des enfants de Jacob gardant les troupeaux (pl. XXX, 3): on en voit avec des caleçons.

Ouvriers, chasseurs, voyageurs. Pl. XXXI, 1. 2. Pl. XXX, 3.

Noé sacrifiant au sortir de l'arche, étant vieux, ses jambes sont enveloppées d'étoffes; il porte des sandales: les victimaires sont nus (3).

Sacrifices. 3.


1
2
3
4
5
6
7
8
9


1
2
3
4
5
6
6'
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21

Isaac mourant est assis sur son lit; sa tête est découverte ainsi que ses bras et son corps jusqu'à la ceinture: Dandré-Bardon le représente la tête ceinte d'une bande de *byssus* (*a*). **Mourants.** *Byssus.*

Les habits des patriarches étaient de la couleur naturelle de la laine, c'est-à-dire blancs et un peu jaunâtres: les tuniques, les manteaux, les bonnets, ou coëffures des personnes de distinction, ne différaient de celles des autres que par la finesse; elles en releverent dans la suite la blancheur en les faisant laver; et à mesure de l'avancement des découvertes elles les faisaient teindre, y ajoutaient des franges, des bordures, des broderies, et les enrichissaient avec des agraffes de métal et des pierreries. **Couleur des habits.**

Ce serait une faute contre le costume d'habiller les enfants de Jacob avec des vêtements de couleurs brillantes: le seul Joseph eut cette distinction; mais elle alluma fortement la jalousie de ses freres contre lui. La simplicité du costume de ceux-ci doit convenir à la vie pastorale qu'ils menaient, et contraster par là avec celui des différents peuples avec qui ils se trouvaient: c'est ce qu'a observé Raphaël en donnant aux marchands ismaélites qui achetent le jeune Joseph des vêtements qui different entièrement de ceux des Hébreux (4). **Famille de Jacob.** 4.

Il a représenté toutes les figures d'hommes nu-tête, excepté trois ou quatre, et quelques guerriers. Dans le morceau où Joseph raconte ses songes, un de ses freres, qui est presque couché sur le devant du tableau, a derriere lui une **Hommes nu-tête.**

(*a*) L'incertitude de quelques savants et des critiques sur le *byssus* vient de ce qu'on donnait ce nom à tout ce qui était plus précieux que la laine et pouvait se filer; on convient néanmoins aujourd'hui que c'était le plus souvent le coton qu'on désignait par ce mot.

5. espece de chapeau (5); un autre a un capuchon qui tombe
6. sur les épaules. Moïse devant le buisson ardent (6) en a un pareil. Isaac allant en Egypte et arrêté par l'Eternel, porte
6 A. une espece de pétase (6 A).

Coëffure des femmes.

On lit dans la Genese que chez certains peuples contemporains d'Abraham, notamment à Gerare, les femmes étaient voilées, ce qui les faisait distinguer des vierges. Dans les loges de Raphaël, un pan d'étoffe roulé autour de la
7, 8, 9, 10, 11, 12. tête (7, 8, 9, 10, 11, 12) couvre entièrement la chevelure des femmes âgées; les jeunes n'ont qu'une bandelette, ou
13, 14. quelque ruban (13, 14) qui sert à relever les cheveux, ou
15, 16, 17, 18. une petite coëffe (15): quelques unes (16, 17, 18) ont une partie de leurs cheveux tressés; ceux de la femme de Puti-
19. far (19) le sont en entier. Dans le morceau représentant le passage de la mer Rouge on voit plusieurs d'entre elles avec
20, 21. un petit voile (20, 21) sur le derriere de la tête.

Hébreux nu-pieds.

Les Hébreux en général sont nu-pieds; cependant Joseph chez Putifar, Josué passant le Jourdain, portent des brodequins; quelques vieillards ont leurs jambes enveloppées d'étoffe liée vers le haut et le bas.

Je borne ici ce qu'il y a à dire sur les vêtements des patriarches. Quoique leur forme soit arbitraire jusqu'après la sortie de l'Egypte, on ne saurait cependant être assez circonspect, même lorsqu'on a les plus grands maîtres pour guides. Ils ont pris quelquefois des licences, mais ce n'est pas en cela qu'il faut les imiter; car pour user de ce droit il faut, comme eux, avoir le talent de les racheter par de grandes beautés.

Paysage.

Le site, le choix des arbres et des plantes, les effets de lumiere, les eaux, etc. doivent faire le principal mérite

des paysages au milieu desquels sont représentés les premiers hommes : rien ne doit y sentir l'art, que le peu de terrain que l'on suppose cultivé ; les végétaux, les animaux, la nature entiere, doivent par-tout annoncer la vigueur et non la décrépitude.

Des fruits, des agneaux, furent les premieres offrandes que les hommes présenterent à l'Etre suprême ; quelques pierres entassées leur servaient d'autel. Religion.

Le danger des bêtes féroces, le besoin qu'ils avaient de s'entre-secourir, les empêcha de trop se disperser. Le remords, et la crainte d'un vengeur de la mort d'Abel inspirerent à Caïn l'idée de bâtir la premiere ville : ce ne fut vraisemblablement qu'un petit nombre de chaumieres couvertes de branches. Villes.

Le meurtre d'Abel indique les armes dont se servirent les premiers hommes pour combattre de près ; ce furent aussi des branches d'arbre, de jeunes arbres déracinés, d'où dériverent bientôt la lance, et sur-tout la massue, dont les coups dans la suite furent rendus plus meurtriers par les matieres pesantes, et les clous dont on les arma. Les pierres étaient les armes de jet ; et bientôt on eut la fronde, l'arc, et le javelot, qui d'abord, ainsi que la lance, n'était qu'un bâton durci et presque brûlé par le gros bout ; on l'arma ensuite d'une pointe de métal : les fleches étaient de roseau ou de quelque bois léger ; un caillou aiguisé, un morceau de métal aplati et terminé en pointe comme la langue d'un serpent, armaient un des bouts, l'autre était garni de plumes ; un carquois suspendu derriere le dos en contenait un certain nombre. Premieres armes.

La garde des troupeaux et le fréquent changement de

demeure ne permettant pas à Jabel d'habiter dans des villes ni dans des maisons, lui suggérerent l'invention des tentes: elles étaient faites avec des peaux.

Arche de Noé. L'arche de Noé était une grande barque de forme carré-long de 300 coudées de long, large de 50, et haute de 30; elle était divisée intérieurement en plusieurs étages; le dessus était en dos d'âne, pour faciliter l'écoulement des eaux. Sa construction indique les progrès des hommes dans les arts mécaniques, et les licences que peut prendre l'artiste pour représenter les logements et les ustensiles dont se servaient ceux qui vivaient dans des temps voisins du déluge.

Tubalcain. Tubalcain avait trouvé l'art de travailler l'airain et le fer (*a*); Noëmi, sa sœur, avait inventé celui de faire des étoffes; Jubal avait déja fait entendre les sons mélodieux de la harpe et de l'orgue. A cette époque, on peut donc supposer des draperies, mais en petite quantité, parcequ'elles devaient être rares et très précieuses; d'ailleurs les premiers hommes habiterent les climats les plus doux et les plus tempérés de la terre. L'accident arrivé à Noé pendant son ivresse, et le manteau dont Sem et Japhet couvrirent ce patriarche, prouvent une partie de mes observations.

Tour de Babel. Ce fut peu de temps après le déluge que fut bâtie la tour de Babel. Hérodote qui avait vu le temple de Bélus, élevé, dit-on, sur les ruines de cet édifice, dit que le plan était

(*a*) Dans les premiers temps, chez la plupart des peuples, l'usage du cuivre fut beaucoup plus répandu que celui des autres métaux. Le fer, selon Homere, n'était point en usage dans les temps héroïques; les armes étaient d'airain; c'est avec l'airain que l'on travaillait la terre, si nous en croyons Hésiode; Lucrece dit expressément,

Prior æris erat quàm ferri cognitus usus.

carré, que chacun des côtés ainsi que sa hauteur étaient d'un stade; on y montait par un escalier placé en dehors, et peut-être pris dans l'épaisseur du mur; les huit révolutions qu'il faisait autour équivalaient à autant de diminutions, qui, de loin faisaient paraître comme huit tours les unes sur les autres. Ninus y fit placer une statue de son pere Bélus, et la fit adorer par le peuple. Ce fut, dit-on, l'origine de l'idolâtrie.

Richesses des patriarches.

Les troupeaux, le gros bétail, les chameaux, faisaient les principales richesses des patriarches: la nécessité de changer de demeure pour chercher des pâturages les forçait, à l'exemple de Jabel, d'habiter sous des tentes; si l'écriture à leur occasion parle de quelques villes, ils n'y étaient le plus souvent que comme voyageurs, ou ils se trouvaient dans le voisinage.

On aurait tort de conclure de là que les patriarches n'eurent aucune idée de l'opulence et du luxe; il suffit de lire dans la Genese qu'Eliézer donna des pendants d'oreilles d'or à Rébecca, et que détaillant les richesses d'Abraham, il dit: « Le Seigneur a comblé mon maître de bénédictions, « et l'a rendu grand et riche; il lui a donné des brebis, des « bœufs, de l'argent, de l'or, des serviteurs et des ser-« vantes, des chameaux et des ânes.... Il tira ensuite des « vases d'or et d'argent ». Tous ces détails sont autant de titres qui mettent l'artiste à même d'enrichir ses compositions, mais toujours néanmoins avec une certaine économie.

Un sabre ou un poignard serait déplacé dans les mains d'Abraham sacrifiant Isaac; c'est avec un couteau qu'on égorgeait les victimes.

COSTUME DES ISRAÉLITES APRÈS LA LOI DE MOÏSE (*a*).

Costume des Juifs.

Les Israélites, après leur arrivée dans la Palestine, adopterent peu-à-peu plusieurs usages des Phéniciens, qui étaient les principaux d'entre les peuples voisins; mais leur costume cessa d'être arbitraire après la loi de Moïse: les livres saints donnent quelques détails sur la forme de leur habillement, qui, outre la tunique, consistait dans la robe, le manteau et la ceinture.

La robe était à longues manches et descendait jusqu'aux pieds; on en arrêtait les plis au moyen de la ceinture qui était ample et longue; on la nouait par-devant: elle servait de poche, et de ceinturon pour les armes blanches, et pour une petite pioche que la loi ordonnait de porter: cette ceinture était de toile, et quelquefois de cuir.

Selon quelques uns le manteau était un losange d'étoffe entouré de franges, sur lesquelles était un ruban ou un fil couleur d'hyacinthe; à chaque angle était une houpe; un de ces angles descendait par derriere jusqu'aux talons, et l'autre retombait sur le dos; les deux autres passaient par-dessus les épaules, et s'attachaient par-devant. Selon les livres saints il n'y avait des franges qu'aux angles; il est dit aux Nombres, chap. XV: « Dites aux enfants d'Israël de « mettre des franges aux coins de leurs manteaux, et d'y « joindre des bandes d'hyacinthe »; et dans S. Matthieu, ch. IX, v. 20: « En même temps une femme, qui depuis

(*a*) L'écriture seule peut maintenant nous instruire sur le costume de ce peuple; on chercherait en vain des monuments chez lui: nous ne donnerons les figures tirées de quelques modernes qu'autant qu'elles seront conformes au texte sacré.

« douze ans était affligée d'une perte de sang, s'approcha « de lui par derriere, et toucha la frange qui était au bas « de son vêtement »; et chap. XIV, v. 36 : « Priant (Jésus) « qu'il lui permît seulement de toucher la frange qui était « au bas de son vêtement; et tous ceux qui la toucherent « furent guéris. »

Ces différents passages font voir que ce peuple avait gardé constamment les mêmes ornements autour de ses habits, qui au reste étaient de lin, de laine ou de poil; il était défendu d'en porter dont l'étoffe fût un mélange de laine et de lin; ce qu'ils appelaient *sadin*, et les Latins *sindon*, était une toile de coton ou de lin dont on faisait des tuniques que l'on portait sous la robe ou pendant la nuit. *Sadin, sindon.*

En temps de deuil ils portaient des vêtements noirs, ouverts par-devant; c'est ce qu'ils appelaient des habits déchirés : un Juif dans ces circonstances quittait son bonnet, sa ceinture, déchirait quelquefois réellement ses habits, ou les décousait par-devant comme s'il les eût déchirés, prenait un ajustement simple appelé *sac*, et couvrait sa tête de cendre : je m'étendrai un peu plus sur ce qu'on appelait sac en parlant des funérailles. Deuil. Habits déchirés.

Les Juifs dans leurs maisons, ou vaquant à certaines occupations, ne portaient, ainsi que les Romains, ni manteau ni ceinture; ils n'allaient guere nu-pieds que dans leurs appartements, dont les planchers étaient couverts de nattes : leur chaussure était ou la sandale, ou une espece de soulier qui couvrait le pied, mais dont les riches seuls faisaient usage; il y en avait de diverses couleurs; ceux du grand-prêtre étaient pourpres : les simples prêtres étaient nu-pieds dans le temple.

Barbe. Quoiqu'il fût défendu à tous les Juifs ainsi qu'à leurs prêtres de couper leur barbe, ils avaient cependant soin de la ranger et de lui donner une certaine forme; ils la négligeaient et la laissaient croître en temps de deuil et de calamité. Quoiqu'ils ne rasassent pas leur tête ils portaient cependant les cheveux courts; il n'y avait guere que les jeunes gens efféminés qui les portassent longs; mais en les accourcissant il leur était défendu de les couper en rond, pour ne pas imiter les peuples voisins, et sur-tout les Phéniciens qui les coupaient ainsi en l'honneur de leurs dieux(*a*). Les Nazaréens ne pouvaient couper ni barbe ni cheveux.

L'ardeur du soleil a toujours forcé les habitants de l'Asie de se couvrir la tête en public; Moïse ordonna que les lépreux seuls l'auraient découverte, afin qu'on pût les reconnaître: la tête découverte était alors un signe de deuil et de tristesse; David fuyant Absalon ne couvrit la sienne que pour cacher son affliction.

Coëffure. Le bonnet des Juifs en général était une espece de toque de toile blanche assez semblable à un turban: lorsqu'ils étaient en prieres ils portaient sur le front des *tephilim* ou *philacteres;* on appelait ainsi des bandes de parchemin sur lesquelles étaient transcrits certains passages de l'écriture. Nous lisons dans Ezéchiel que les personnes obligées par état d'écrire attachaient une écritoire à leur ceinture: cet usage est encore le même dans tout l'Orient.

Tephilim ou *philacteres.*

Ecritoire à la ceinture.

Bijoux. Les hommes et les femmes portaient des bagues à leurs doigts et des bracelets à leurs poignets; ces ornements étaient d'or, ou d'argent, ou d'un métal moins précieux: on en portait aussi au bas de la jambe; ceux-ci étaient avec

(*a*) Les Orientaux ont les cheveux noirs; la lepre les fait blanchir.

des anneaux qui faisaient un certain bruit lorsqu'on marchait : ainsi que tous les Orientaux ils avaient des anneaux à leurs oreilles. (Mém. de l'acad., tome XL.)

L'*habit des rois juifs* était blanc, et leur manteau couleur de pourpre; leur marque distinctive était le sceptre, la couronne, et l'anneau. Les détails qui se trouvent dans l'écriture sainte sur la forme et la matiere du trône de Salomon ne permettent guere à l'artiste de prendre des licences, si ce n'est pour le dais sous lequel il était placé; on lit, dans le troisieme livre des Rois : « Le roi Salomon « fit de plus un grand trône d'ivoire qu'il revêtit d'un or « très pur; ce trône avait six degrés; le haut était rond par « derriere; deux *mains* ou accoudoirs tenaient le siege, « et deux lions auprès des deux mains; douze lionceaux « étaient placés sur les degrés, six d'un côté et six de « l'autre. » — Costume des rois.

Dom Calmet, dans son Dictionnaire de la Bible, donne les détails de l'habit d'un prince asmonéen (c'était le surnom des successeurs de Mathatias Macchabée); ce prince réunissait la puissance souveraine à la dignité de grand-prêtre : sous son éphod pontificale est une longue tunique; des lames d'or enrichissent son bonnet qui est d'une étoffe magnifique : le sceptre et les tables de la loi étaient ses attributs. — Prince asmonéen. Pl. XXXII.

Il y avait parmi les Juifs plusieurs sectes. « Les *pharisiens* s'abtenaient de l'usage du vin; ils mettaient des « épines au bas de leurs robes afin qu'en marchant elles « piquassent leurs jambes; ils couchaient sur des ais couverts de cailloux, se ceignaient les reins avec de grosses « cordes, et se mutilaient pour garder la continence : *il est « vrai que toutes ces mortifications n'étaient gardées ni* — Sectes des Juifs. Pharisiens.

« *toujours ni par tous*... Ils ne songeaient qu'à se rendre « maîtres de l'esprit des peuples, à gagner la réputation « de saints, et à passer pour très scrupuleux observa- « teurs de la loi, qu'ils avaient corrompue par leurs tradi- « tions. La vanité animait toutes leurs actions; et c'est ce « que le Fils de Dieu leur reproche souvent dans l'évan- « gile. »

Selon Dandré-Bardon on peut les caractériser, ainsi que les docteurs de la loi, par un air hypocrite et dédaigneux, par les grands philacteres qu'ils portaient sur le front et autour du poignet, et des manteaux amples avec de longues franges. Selon Albert Rubens leurs vêtements, ainsi que ceux des scribes, étaient enrichis du laticlave. (Ce sentiment me paraît trop opposé à ce qui a été dit précédemment pour pouvoir être admis.)

Saducéens. Les *saducéens*, du nombre desquels étaient les principaux de la nation, étaient richement vêtus.

Esséniens. Les *Esséniens* se distinguaient par un air robuste et le grand âge où leur sobriété les faisait parvenir; ils laissaient croître leur barbe et leurs cheveux.

Hérodiens. Les *hérodiens* ne mettaient aucune affectation à leurs manieres; ils étaient comme le reste du peuple, c'est-à-dire que les uns avaient de petits philacteres à leur bonnet, d'autres n'en portaient pas, quelques uns même allaient nu-tête.

Juives. Les artistes en général donnent aux Juives des robes fermées, plus ou moins riches, plus ou moins traînantes, selon le rang et l'opulence; une ceinture en arrête les plis: sur cette robe est une draperie qui souvent tient lieu de voile. Dans l'ouvrage sur les Erreurs des peintres, où j'ai puisé plusieurs détails, on se plaint avec raison de ce que

cet habit ne differe pas beaucoup de celui des hommes, ainsi qu'il était ordonné par la loi : les robes des femmes, selon l'auteur de cet ouvrage, étaient fort courtes, et ressemblaient plutôt à de grandes vestes, ou, si elles étaient longues, elles étaient ouvertes par-devant depuis la ceinture jusqu'en bas; sous cette robe elles avaient un grand caleçon qui descendait fort bas et couvrait une partie des jambes, auxquelles il était assujetti par des attaches enrichies d'or en forme de bracelets. (L'ajustement des femmes de plusieurs contrées de l'Asie est encore aujourd'hui dans le même goût.)

Les filles des rois juifs portaient des robes traînantes jusqu'au moment de leur mariage.

Le *petigil* ou ceinture pectorale des femmes avait une double échancrure qui le rendait propre à soutenir le sein; c'est ce qu'exprime Ausone par ce vers :

Punica turgentes redimebat zona papillas.

La ceinture des filles n'était qu'un simple ruban ou bandelette.

Les femmes allaient nu-pieds dans l'intérieur de leur maison; elles sortaient rarement, et ne paraissaient dans les rues, dans les assemblées, dans le temple qu'avec un voile : selon dom Calmet ce voile couvrait entièrement le visage, la gorge, et les épaules; il était quelquefois assez fin pour voir à travers; quelquefois il était percé au droit des yeux : les bracelets qu'elles portaient aux bras et aux jambes étaient sur la chair; leur voile était levé dans l'intérieur des maisons, et leur coëffure n'en était pas moins recherchée : un bandeau servit long-temps à relever leurs cheveux; on lui donna ensuite un peu plus d'élévation sur

le milieu du front, enfin on en fit une mitre que l'on agrandit et enrichit peu-à-peu; on en fit autant derriere la tête (*a*).

Les femmes d'Israël rangeaient leurs cheveux et les peignaient de la couleur qu'elles croyaient la plus avantageuse; les jeunes gens même les parfumaient, et y répandaient quelquefois par-dessus de la poudre d'or.

On lit dans le chapitre X de Judith : « Elle ôta son cilice, « elle quitta ses habits de veuve, se lava le corps, l'oignit « d'un parfum précieux, frisa ses cheveux, et mit une « mitre sur sa tête, se revêtit des habits qu'elle avait accou- « tumé de porter dans le temps de sa joie, prit une chaus- « sure très riche, des bracelets, des lis d'or, des pendants « d'oreilles, des bagues, se para enfin de tous ses orne- « ments. »

S. Pierre recommande aux femmes de ne point chercher à parer l'extérieur par des cheveux frisés, des ornements d'or, de riches habits. S. Paul dit à-peu-près la même chose dans la premiere épître à Timothée.

Coëffure. Les femmes ne portaient point de philacteres; leurs cheveux nattés ou bouclés leur tenaient souvent lieu de coëffure.

Les filles et les femmes juives, outre les pendants d'o-

Pl. XXXII. (*a*) La Judée, sur plusieurs médailles de Vespasien (pl. XXXII), est caractérisée tantôt par un palmier près d'un trophée, tantôt par un captif debout presque nu, n'ayant qu'une draperie ouverte au centre pour y passer la tête, qui souvent est voilée, et tantôt par une captive debout ou assise; les manches de sa robe sont de longueur arbitraire : elle est ordinairement voilée; son voile est quelquefois rabattu sur les épaules; au lieu de voile on lui voit aussi un ajustement fait comme le froc d'un moine : les deux figures, le palmier et le trophée sont réunis sur certaines médailles.


Prince Asmoneen
Dom Calmet
Méd. de Vespasien
Augustinus
idem Augustinus
id. Mus. Farnes.
id.
id du Choul
id. Mus. Farnes.
id. du Choul
id. du Choul

reilles, avaient des *nezem* que nous avons vus, p. 207, être des pendants de nez. Il en est souvent parlé dans l'écriture; on les portait suspendus au cartilage qui est entre les deux narines. Il est encore des pays où les Juives en portent; mais elles les placent comme les lunettes d'un vieillard. Les anciens nezem avaient la forme d'un anneau; ceux d'aujourd'hui ont celle d'un croissant ou d'un demi-cercle (Erreurs des peintres). Le nezem, selon S. Jérôme, était un ornement que les femmes de la Palestine portaient de son temps. Nezem.

MOÏSE, PROPHETES.

Plusieurs artistes ont représenté Moïse avec des cornes. L'Exode dit seulement que descendant de la montagne avec les secondes tables de la loi, il avait la face rayonnante; que lorsqu'il sortait du tabernacle, les Israélites voyaient que son visage jetait des rayons; mais il le voilait toutes les fois qu'il leur parlait. Cette circonstance contribue à distinguer les deux frappements du rocher, celui du désert d'Horeb, et celui de Cadès-Barné. Lors du premier, Moïse n'était distingué que par sa baguette; dans le second, Moïse avait la face rayonante, et son frere Aaron revenait du tabernacle avec ses habits pontificaux. Moïse.

Les prophetes, selon quelques auteurs, avaient une façon particuliere de s'habiller. Ils citent le livre 4 des Rois, chapitre 1er, où Ochosias ayant demandé comment était vêtu Elie, on lui répondit: « C'est un homme couvert de « poil, qui est ceint sur les reins d'une ceinture de cuir ». Ce qui n'est pas concluant; car si cet ajustement eut été affecté aux prophetes, les faux prophetes n'auraient pas manqué de s'en revêtir: ce que l'écriture ne dit nulle part. Prophetes.

Saint Jean Baptiste fut pris pour Elie; il était vêtu de poil de chameau, et portait une ceinture de cuir autour des reins. Quoiqu'il y ait une grande différence entre étoffe, cuir, et poil, habillé de poil peut signifier vêtu de peau où tenait encore le poil. Il peut signifier aussi vêtu d'une étoffe grossiere faite avec du poil. Selon ce qu'on lit dans la prophétie de Zacharie, chap. XIII, v. 4, Isaïe était vêtu d'un *sac*. C'était le vêtement des prophetes lorsqu'ils annonçaient leurs prophéties; en général ces personnages doivent être vêtus d'étoffes brunes et grossieres; il faut bien se garder néanmoins de donner de pareils vêtements au jeune Daniel, qui doit alors être vêtu en satrape.

HABITATIONS DES JUIFS, CAMPAGNES DE LA JUDÉE.

Habitations des Juifs.

La vie pastorale et champêtre des Hébreux leur permit si peu de se perfectionner dans l'architecture et dans les arts qui dépendent du dessin, que lorsqu'on construisit le tabernacle il fallut pour le décorer que le Seigneur remplît de son esprit Bezeleël et Ooliab, et que Salomon fît venir des ouvriers de Tyr pour construire et embellir le temple de Jérusalem.

Villes.

Le peuple de Dieu, après son arrivée dans la Palestine, se dispersa dans le pays. Les uns habiterent les campagnes, les autres les villes: elles étaient la plupart bâties sur le sommet ou sur la croupe des montagnes; on n'y montait que par des sentiers pratiqués dans le roc. Peut-être est-ce la raison pour laquelle les Juifs tarderent tant à se servir de chevaux et de chars. Absalon fut le premier qui chez eux en fit usage.

Il y avait des places fortes qui avaient une double, même une triple enceinte; des tours placées à des distances suf-

fisantes les flanquaient; un fossé large et profond, un avant-mur, quelques terrasses en défendaient l'approche. Les portes quelquefois étaient et sont encore si basses qu'il faut se baisser pour y entrer. L'abbé Mignot, chez qui j'ai puisé ces détails, s'explique ainsi d'après Chardin: « Les « jambages auxquels les portes tiennent, les traverses su-« périeures et inférieures sont ordinairement de bois; on « n'y voit ni gonds ni pentures; au haut et au bas de la « porte il y a un bout ou avance du même bois, et dans « les traverses supérieures et inférieures des trous pra-« tiqués qui forment les pivots dans lesquels et sur lesquels « la porte roule et se meut. On voit en quelques endroits « des portes de pierres d'une seule piece, et qui roulent sur « leurs pivots qui sont aussi de pierre; ces portes se fer-« maient en dedans par une barre de bois, d'airain ou de « fer; cette barre était attachée à la porte par des liens « de cuir, ou par des chaînes.... enfin l'entrée des portes « n'était point facile: la rue à l'extrémité de laquelle elle « se trouvait n'était ni droite ni découverte, afin d'ar-« rêter plus aisément l'ennemi qui s'en serait rendu maître. « On ne voit pas d'autre espece de fortifications dans les « villes prises par les Israélites sur les Cananéens. »

Lorsqu'il est question de celles qui ont été bâties depuis par les rois de Juda, il n'est parlé que de murailles, de tours, de portes, de barres et de ferrures, c'est-à-dire des liens et des chaînes pour affermir et contenir ces barres.

Juges.

Les juges d'Israël se tenaient aux portes des villes pour juger et terminer les différents; tous les passants étaient témoins de la décision: une place d'armes proportionnée au nombre des habitants servait pour tenir le marché;

celles que l'on voit aujourd'hui sont entourées de portiques pour la commodité des marchands et des voyageurs.

Sanedrin. Il y avait dans chaque ville un *sanedrin*, pourvu qu'il y eût au moins cent vingt habitants; c'était un tribunal composé de vingt-trois personnes âgées, et versées dans la connaissance des lois; les prêtres et les lévites de toutes les tribus y étaient admis: on y délibérait sur les affaires d'état et de religion. Il n'y avait que trois juges dans les villes où il y avait moins de cent vingt habitants.

Maisons. Les maisons, dans ce pays qui est chaud, n'étaient pas disposées comme celles des pays froids, ou même tempérés; elles étaient isolées et terminées par une plate-forme, comme celles des Orientaux d'aujourd'hui.

C'était là que l'on venait prendre le frais lorsque la chaleur du jour était tombée, même on y passait la nuit. Le Deutéronome ordonnait d'entourer ces terrasses d'une balustrade, ou d'un petit mur; au centre était une ouverture que l'on fermait et ouvrait à volonté, pour donner de l'air et du jour dans la maison; il n'y avait point de cheminées, et on ne se servait que de brasiers: l'ouverture du milieu du plancher suffisait pout donner passage à la fumée.

Campagnes de la Judée. L'artiste qui veut caractériser les campagnes de la Judée doit bien se garder de peindre de grandes plaines; c'est au contraire un pays qui offre de toutes parts des coteaux et des montagnes fertiles; les palmiers sur-tout y croissent en grand nombre, mais les dattes qu'ils produisent n'y mûrissent point; les cedres, les figuiers, les oliviers, les sycomores, les thérébintes, les caroubiers, les grenadiers, les vignes, les romarins, en enrichissent le paysage: on y multiplia les cedres après le regne de Salomon. Les ânes sauvages étaient communs dans les déserts d'alentour.

RELIGION.

Le *tabernacle* du peuple de Dieu dans le désert était une tente de trente coudées de longueur, dix coudées de largeur, et autant de hauteur (*a*); un voile précieux attaché à quatre colonnes de bois de *sétim* (*b*), couvertes de lames d'or, divisait cet espace en deux parties inégales; savoir, le saint, qui avait dix coudées de large et vingt coudées de long, et le sanctuaire ou saint des saints, qui occupait le reste : on ne pouvait entrer que par l'occident, devant lequel était un autre voile, suspendu à cinq colonnes de même bois que les premieres. Religion. Tabernacle.

L'intérieur du tabernacle était tapissé de tentures où l'on avait brodé des chérubins et des palmiers : c'est dans le sanctuaire qu'était placée l'arche d'alliance.

L'arche d'alliance était un coffre de deux coudées et demie de long, d'une coudée et demie de large, et d'autant de hauteur; le *propitiatoire* (c'est ainsi que l'on appelait le dessus de l'arche) était entouré d'une espece de couronne d'or, au-dessus de laquelle deux chérubins, un à chaque bout, s'inclinaient et étendaient leurs ailes en avant; sur les côtés quatre anneaux servaient à passer des leviers pour la transporter; on la couvrait alors avec le voile qui était devant l'entrée du sanctuaire, et pardessus on mettait une couverture de peaux couleur de pourpre, et enfin sur le tout un drap couleur d'hyacinthe. (*c*) Arche d'alliance. Pl. XXXIII.

(*a*) La coudée légale des Juifs valait environ 58 centimetres.

(*b*) Ce bois, qui est incorruptible, croît dans les déserts de l'Arabie.

(*c*) On convient, et peut-être assez mal à propos, que l'hyacinthe des Juifs était une couleur bleu céleste, puisqu'on lit dans Esther que

Observations sur l'arche et la colonne de nuées.

Je transcrirai ici une note de Dandré-Bardon relative à l'histoire du peuple juif. « Les personnes curieuses d'exac« titude, et principalement les artistes, doivent faire deux « observations importantes. 1° L'arche sainte, construite « par Moïse, ne fut portée dans les marches des Israélites « que depuis l'an 2513 jusqu'en 2888, qu'elle fut prise par « les Philistins, sous la judicature d'Héli. Depuis que ces « idolâtres la renvoyerent elle fut déposée et resta dans « une espece d'obscurité à Chariatarim, dans la maison du « lévite Abinadab, jusqu'à ce que David la fît transporter « à Jérusalem ». Il serait donc hors de propos de la faire paraître dans les expéditions militaires postérieures à cette époque; telles sont les guerres entre Saül et David, celles qui se sont passées sous Samuel, etc.

« 2° Dieu ne donna la colonne de nuées aux Israélites « que lorsqu'ils sortirent d'Egypte, lors du passage de la « mer Rouge, en 2518. Suivant la plupart des commenta« teurs elle ne les accompagna que jusqu'à la mort d'Aa« ron, qui précéda d'un an celle de Moïse : ainsi dans toutes « les expéditions militaires des Israélites sous les juges et « les rois, où l'arche fut portée, comme à la prise de Jé« richo, à la fameuse bataille des Philistins, où elle tomba « entre les mains des idolâtres, etc., ce serait un anachro« nisme impardonnable de placer sur le saint dépôt la co« lonne miraculeuse de nuées, où elle ne paraissait pas de« puis Aaron. »

L'arche d'alliance, avec l'*urim* et le *tummim*, fut cachée

Mardochée portait une robe royale couleur d'hyacinthe et de bleu céleste. Bertrand, Dict. des Fossiles, termine l'article *hyacinthe* par ces mots : « L'hyacinthe des anciens était de couleur violette ; il paraît que « c'est notre améthyste ». Cet avis me paraît le meilleur.

par Jérémie lors de la captivité de Babylone, et ne fut plus retrouvée: cette observation est aussi très importante pour les artistes; ce serait une très grande faute de la représenter dans des temps postérieurs à cette époque. L'épître de saint Paul aux Hébreux, chap. IX, vers. 4, nous apprend que l'on conservait dans l'arche une urne pleine de manne, la verge d'Aaron qui avait fleuri, et les deux tables de la loi: sur la premiere de ces tables étaient les trois premiers préceptes, les sept derniers étaient sur la seconde.

L'extérieur du tabernacle, c'est-à-dire les côtés et le derriere étaient couverts de quatre rideaux; le premier était d'hyacinthe rayé de pourpre, le second de poil de chevre, le troisieme de peaux de mouton avec la toison teinte en rouge; celles du quatrieme étaient teintes en bleu foncé.

Dans le saint, vis-à-vis le voile qui cachait le sanctuaire, était l'*autel des parfums;* de part et d'autre étaient la table et le chandelier d'or; l'autel avait deux coudées de haut, une coudée de long, et autant de large; à ses angles étaient de petites cornes; le dessus était décoré comme celui du propitiatoire: quatre anneaux servaient au même usage que ceux de l'arche: sur cet autel, qui était d'or, un prêtre soir et matin plaçait un encensoir fumant; cet encensoir, différent des nôtres, n'avait ni couvercle ni chaînes; c'était une grande coupe que l'on tenait par le pied ou par des anses. Pl. XXXIII. Autel des parfums.

Vers le sud était le *chandelier d'or*, qui avec son pied avait environ cinq coudées de haut; du milieu s'élevaient six branches qui en s'arrondissant par le bas s'éloignaient de la tige; au-dessus de ces six branches et de la tige on plaçait sept lampes d'or, dont trois restaient éteintes pendant le jour. D'après cet exposé l'on voit combien il serait Pl. XXXIII. Chandelier d'or.

déplacé de supposer dans le temple des lévites portant des cierges.

Ustensiles.

Les mouchettes, les éteignoirs, les vases où l'on tenait l'huile, étaient d'or et d'une forme approchante des ustensiles dont on se sert aujourd'hui.

Table des pains.

La *table des pains de proposition* était de bois de sétim, couverte et ornée comme le dessus de l'autel des parfums; elle avait deux coudées de long, une de large, et une et demie de haut, quatre anneaux pour y passer des leviers; à chaque extrémité on plaçait sur un bassin d'or une pile de six pains, sur laquelle était dans une petite soucoupe un vase de parfums précieux: ces pains, que l'on couvrait en partie de légeres feuilles d'or, étaient ronds ou carrés (*a*).

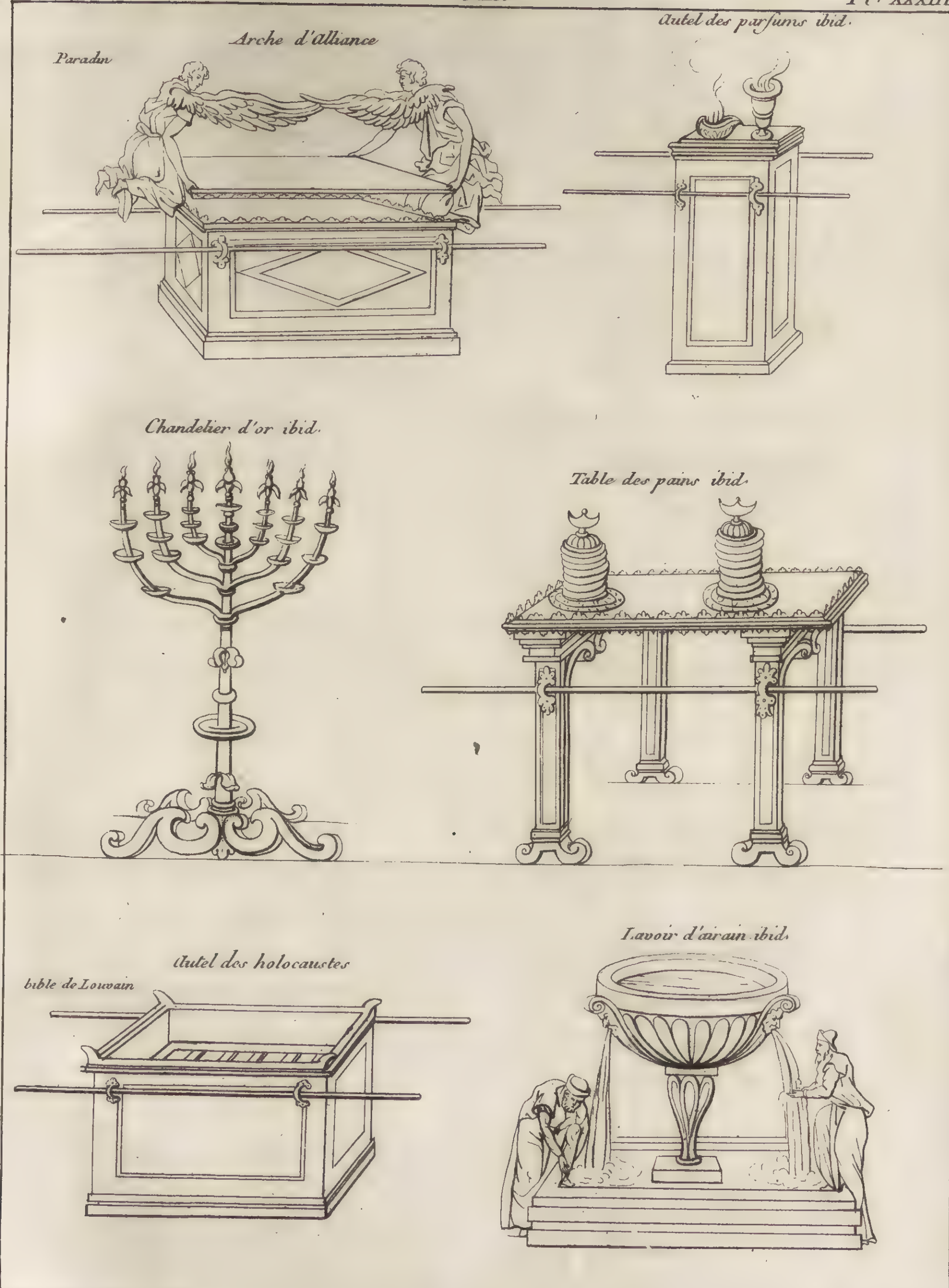
Parvis.

Autour du tabernacle était le *parvis:* c'était une enceinte de cent coudées de long et de cinquante de large, formée par des colonnes revêtues de lames d'argent, avec des chapiteaux de même métal et des bases d'airain; on y attachait des rideaux de lin en forme de réseaux.

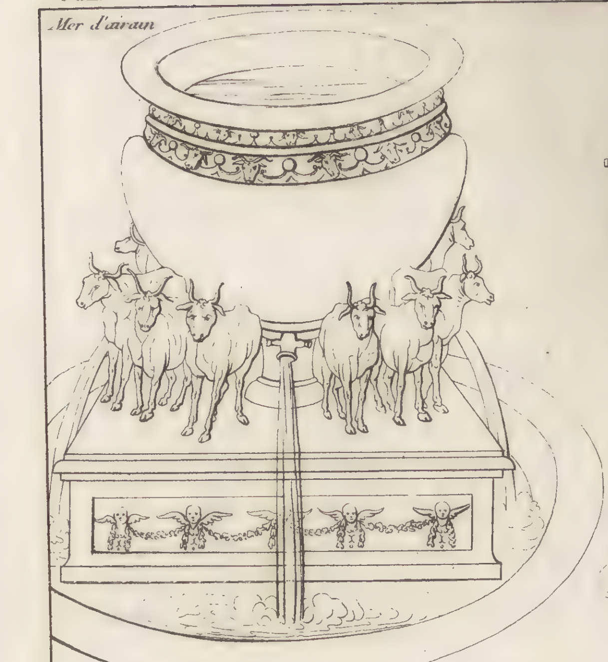
Autel des holocaustes.

Dans le *parvis* et du côté de l'orient était l'*autel des holocaustes:* c'était un coffre de bois de sétim de cinq coudées en carré, et de trois de hauteur; on n'y montait point par des degrés, mais par une pente douce; il était couvert de lames d'airain: de chaque angle s'élevait une corne; au-dessus était une grille enfoncée d'un pied, et au-des-

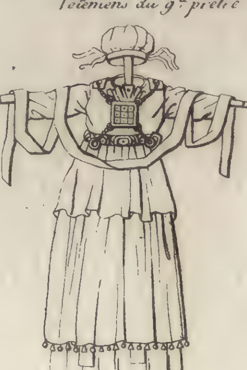
(*a*) Les Juifs ne se servaient point de couteau pour couper le pain; pour le rompre plus facilement ils traçaient des lignes profondes qui se croisaient vers le centre, et le divisaient ordinairement en huit parties égales. Les pains azymes étant sans levain ne doivent par conséquent pas ressembler à celui que font nos boulangers; c'est ce qu'il faut observer dans les tableaux de la cene.


Arche d'Alliance
Paradin
Autel des parfums ibid.
Chandelier d'or ibid.
Table des pains ibid.
Autel des holocaustes
bible de Louvain
Lavoir d'airain ibid.

Mer d'airain



Vêtemens du g^d. prêtre



Grand pretre dans ses fonctions ordinaires



Simple prêtre



Bonnet de prêtre



Triple Couronne à fleurs de Jusquiame qui selon Josephe, décoroit la Tiare du Grand prêtre



Lévite



sous un foyer ; à chaque angle était un anneau pour le transporter (*a*).

Les vaisseaux, les tenailles, chaudieres, pinces, crocs, brasiers pour l'usage de cet autel, étaient d'airain.

Dans le parvis, entre le tabernacle et l'autel, était un grand *lavoir d'airain* où les prêtres se lavaient avant de remplir leur ministere. Salomon, après la construction du temple, y substitua la *mer d'airain* (pl. XXXIV): c'était une cuve ronde de cinq coudées de profondeur ; elle en avait dix de diametre: autour était un cordon formé alternativement par des pommes et des têtes de bœuf en bas-relief; le tout était supporté par quatre groupes, chacun de trois taureaux ; dans leurs intervalles étaient quatre robinets attachés à la colonne creuse qui était sous le centre : le tout portait sur un grand bassin. Lavoir d'airain. Mer d'airain. Pl. XXXIV.

La *piscine* différait de la mer d'airain, en ce qu'elle servait à purifier les prêtres, les laïques et les victimes; au lieu que la mer d'airain n'était qu'à l'usage des ministres du Seigneur. Piscine.

Le *temple de Jérusalem* fut rebâti plusieurs fois. On n'a que très peu de notions sur le premier qui fut bâti par Salomon; le dernier le fut par Hérode. On sait que dans l'un et dans l'autre le parvis, le saint, le sanctuaire ou saint des saints et tout ce qui y était renfermé étaient disposés comme dans le tabernacle de l'alliance. Temple de Jérusalem.

(*a*) Les Juifs auparavant n'avaient point d'autels portatifs. On lit dans l'Exode : « Vous me dresserez un autel de terre... Que si vous me faites « un autel de pierre, vous ne le bâtirez point de pierres taillées, car il « sera souillé si vous y employez le ciseau... Vous ne monterez pas par « des degrés à mon autel, de peur que vous ne montriez votre nudité ». Les prêtres dans la suite porterent des caleçons.

Le saint des saints était le lieu le plus reculé et le plus secret du temple; le grand-prêtre seul pouvait y entrer, ce qui n'arrivait qu'une fois l'an. C'est dans ce lieu qu'était placée l'arche : d'où l'on peut conclure que mal à propos des artistes l'ont représentée dans le temple ailleurs que dans le sanctuaire.

Le parvis était entouré de logements et de bâtiments à plusieurs étages richement décorés. L'ordre toscan, de même que le dorique et l'ionique, étaient inventés long-temps avant le regne de Salomon; rien n'empêche donc un artiste intelligent d'en faire usage en représentant le temple de Jérusalem; il doit seulement avoir soin d'écarter des métopes, des chapiteaux, des frises, etc., tout ce qui peut avoir du rapport avec le paganisme; il ne doit employer pour la décoration ni statues, ni animaux, et se conformer scrupuleusement au texte. On peut faire usage d'un ordre qui, selon le P. Villapende, suggéra aux Grecs l'idée du corinthien : il n'en différait qu'en ce qu'au lieu de feuilles d'acanthe, communes dans la Grece, son chapiteau était enrichi de feuilles de palmier.

Ce serait une trop grande licence que d'employer l'ordre composite; en général les grands maîtres, et spécialement ceux qui se sont distingués par la délicatesse et la culture de leur esprit, sont les seuls flambeaux qui peuvent éclairer les jeunes artistes.

En dehors du temple bâti par Hérode était un portique ou triple galerie longue d'un stade, soutenue par quatre rangs de colonnes d'environ 29 décimetres de diametre, au nombre de cent soixante-deux en tout; elles étaient d'ordre corinthien; l'allée du milieu avait environ 14 metres de large et 32 et demi de haut : les latérales avaient 97 décim.

et demi de large et plus de 31 metres de hauteur. Ce lieu était ouvert à tout le monde indistinctement, excepté aux lépreux et à ceux qui étaient sujets à des gonorrhées.

Entre les colonnes qui formaient le quatrieme rang s'élevait un mur au-delà duquel était la seconde enceinte du parvis; des inscriptions avertissaient les étrangers de ne pas aller plus avant : les Juifs et les Juives qui étaient purifiés pouvaient seuls y entrer; ils avaient vers l'orient un endroit séparé qui leur était destiné : les seuls ministres des autels entraient dans la troisieme enceinte du parvis, qui était un lieu découvert comme une cour; au milieu était l'autel des holocaustes; de là se voyait le temple proprement dit.

Il est bon d'observer que le temple était bâti sur une montagne, et qu'il fallait monter plusieurs marches pour parvenir d'une enceinte à l'autre (Antiq. jud. liv. V, chapitre XIV).

Le premier portique était doré, toutes les parties du temple qui de cet endroit pouvaient être apperçues l'étaient aussi; les parties extérieures qui n'étaient pas dorées étaient d'un marbre poli dont la blancheur était éblouissante.

Des détails sur tous les meubles dont Salomon enrichit le temple nous meneraient trop loin : il est néanmoins essentiel d'avertir que l'autel des holocaustes qui était dans le temple avait près de 12 metres en carré, et qu'il était à plusieurs repos; on montait au premier par une pente douce; il était revêtu d'airain à compartiments en partie sculptés, entouré d'une riche bordure à jour; à chaque angle était une corne dorée et creuse pour recevoir le sang des victimes. Pl. XXXIV.

Grand-prêtre. Le *grand-prêtre* avait un vêtement de lin descendant depuis les reins jusqu'aux genoux, recouvert d'une tunique de fin lin descendant jusque vers le bas de la jambe; il mettait une riche ceinture par-dessus; il avait de plus une seconde tunique couleur d'hyacinthe, plus courte, au bas de laquelle étaient alternativement suspendues de petites sonnettes d'or et des figures de grenades brodées en couleur de pourpre, d'hyacinthe et d'écarlate; il la serrait avec une magnifique ceinture brodée: le devant de la poitrine était entièrement couvert d'un riche tissu d'or brodé
Ephod. en pourpre, hyacinthe ou écarlate; c'était *l'éphod:* il s'attachait sur les épaules avec deux agraffes d'or où étaient enchâssées deux onix, sur chacune desquelles étaient gravés les noms de six tribus d'Israël (*a*).

(*a*) *Ephod*, selon dom Calmet, vient du verbe *aphad*, qui signifie lier, attacher, ceindre: c'était une espece de ceinture qui, prenant derriere le cou et par-dessus les épaules, venait descendre par-devant, se croisait sur la poitrine, et servait ensuite à ceindre la tunique en faisant deux fois le tour du corps; les extrémités tombaient ensuite jusqu'à terre.

Nous avons détaillé les ornements de l'éphod du grand-prêtre: celui des simples prêtres, qui se plaçait de même, n'était que de lin. Quoique ce fût un de leurs ornements on ne laissait pas quelquefois de le donner à des lévites, et même à des laïques: David en avait un lorsqu'on transportait l'arche de la maison d'Obédédom à Jérusalem; Samuël, quoiqu'il ne fût que lévite et enfant, le portait dans le tabernacle.

D'autres prétendent que ce dernier éphod, qui était commun aux prêtres, aux lévites, aux prophetes, et même aux personnes de distinction dans les cérémonies publiques, n'était pas une ceinture, mais une espece de tunique de fin lin, sans manches, ouverte de haut en bas par les côtés, et sur laquelle on mettait une ceinture. Cet avis me paraît le meilleur.

Sur l'éphod on plaçait le *rational :* c'était un riche tissu d'un palme en carré, brodé et enrichi de douze pierres précieuses enchâssées dans de l'or, et sur chacune desquelles était gravé le nom d'une tribu d'Israël; elles formaient quatre rangs, chacun de trois pierres; des chaînes, des agraffes d'or et un ruban hyacinthe l'assujettissaient à l'éphod. Rational.

Sous le rational le grand-prêtre portait une plaque d'or, sur laquelle était écrit en gros caracteres *doctrine et vérité;* c'est ce qu'on appelait *urim* et *tummim*. Il y en a qui prétendent que l'urim et le tummim ne consistaient que dans certains rayons qui, partant du rational, annonçaient au grand-prêtre la volonté de Dieu. *Urim* et *tummim.*

Le grand-prêtre ne pouvait remplir aucune de ses fonctions sans être revêtu de l'éphod et du rational; ainsi que tous les prêtres il portait une tiare de byssus ou de fin lin, serrée par le bas avec un ruban hyacinthe; une lame d'or, sur laquelle était écrit la *sainteté est au Seigneur,* y était attachée et tombait sur son front; cette lame seule faisait la différence entre la tiare du grand-prêtre et celle des autres prêtres.

L'habillement de ceux-ci consistait en une espece de jupon de lin qui les couvrait depuis les reins jusqu'aux genoux, et sur lequel ils mettaient une tunique de fin lin descendant jusqu'au bas de la jambe; ils serraient cette tunique avec une riche ceinture. Prêtres.

Le grand-prêtre et tous les ministres de la religion étaient nu-pieds et avaient la tête couverte pendant leurs fonctions (*a*).

(*a*) Il est écrit dans le Lévitique, chap. XXII, v. 5: « Les prêtres ne

Lévites. La robe des *lévites* était moins ample, leur ceinture plus courte, et leur bonnet moins élevé et plus aplati que celui des prêtres; hors de leurs fonctions ils étaient vêtus comme les laïques. Dom Calmet observe même que Moïse ne statua rien sur leur vêtement, et que ce ne fut qu'à la cérémonie de la dédicace du temple de Salomon que les lévites et les chantres, qui n'étaient pas de l'ordre des prêtres, commencerent de se revêtir d'habits de fin lin.

Instruments de musique. Pl. XXXV. Les cymbales, la lyre, l'orgue, le psaltérion, instrument à dix cordes, la trompette, la cithare, et autres instruments dont jouaient les lévites, retentissaient devant l'arche.

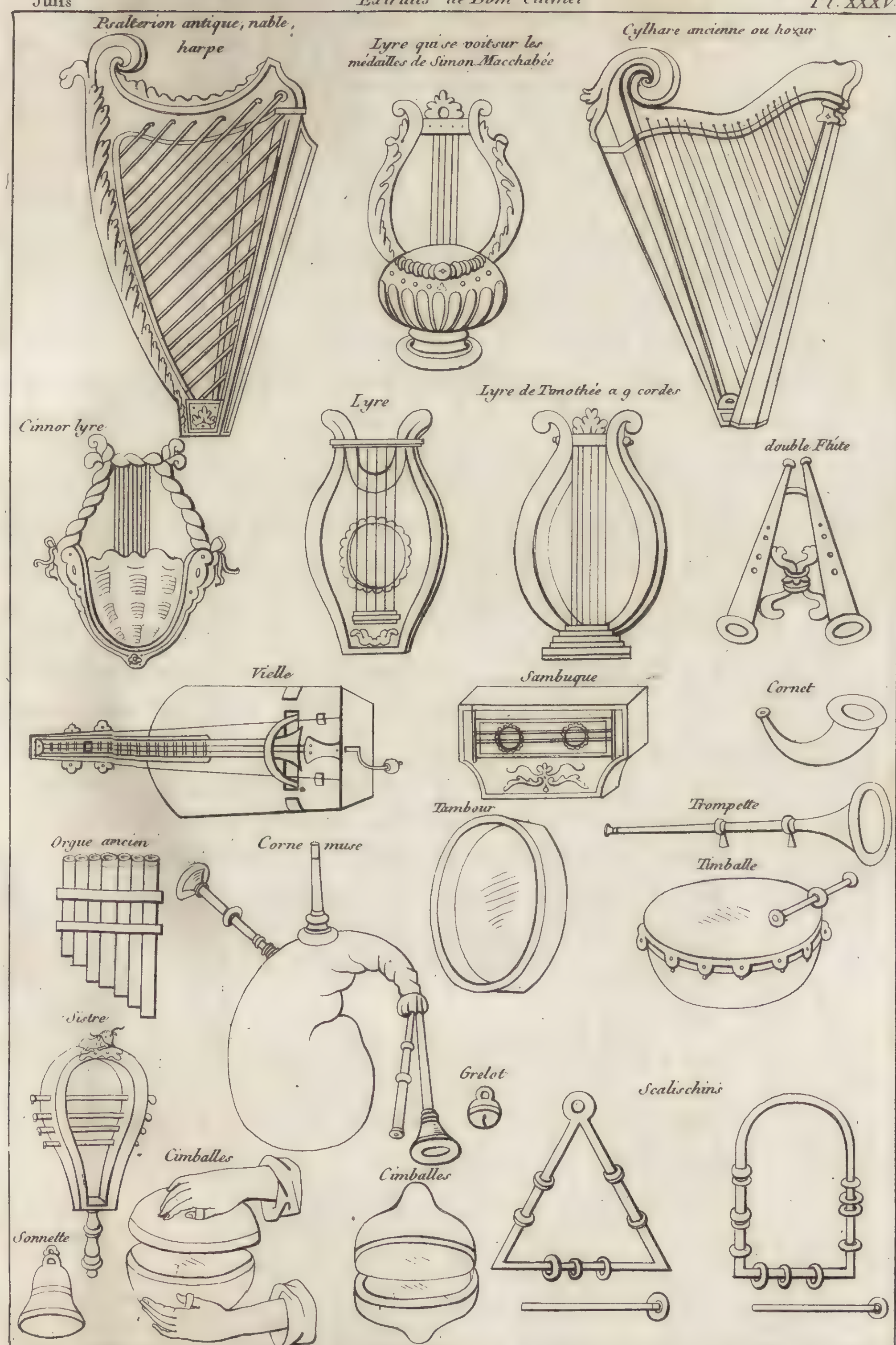
La harpe des Israélites ne différait de leur cithare qu'en ce que ses cordes descendaient de gauche à droite, et celles de la cithare de droite à gauche : ils avaient ainsi que les autres peuples des lyres de diverses formes, mais dont les cordes étaient toujours tendues perpendiculairement au-dessus de quelque corps sonore; leurs *vielles* avaient à-peu-près la même forme que les nôtres; la *sambuque* était un instrument à quatre cordes qui avait quelque rapport avec le tympanon.

On n'est pas bien assuré de la vraie signification des termes relatifs aux instruments à cordes. Le *kinnor* était une espece de harpe ou de lyre; le *psaltérion* avait la forme triangulaire, le ventre creux par le haut, les cordes perpendiculaires, et on le touchait par le bas.

La *cithare* différait du psaltérion en ce qu'elle était

« raseront point leurs têtes ni leurs barbes »; et un peu plus bas, v. 10: « Le grand-prêtre, qui est revêtu de ses habits, ne se découvrira point « la tête, ne déchirera point ses vêtements. »

Le titre de *prince des prêtres* ne signifiait point grand-prêtre, mais chef d'une famille de prêtres.


Psalterion antique, nable, harpe
Lyre qui se voit sur les médailles de Simon Macchabée
Cylhare ancienne ou hozur
Cinnor lyre
Lyre
Lyre de Timothée a 9 cordes
double Flûte
Vielle
Sambuque
Cornet
Tambour
Trompette
Orgue ancien
Corne muse
Timballe
Sistre
Grelot
Scalischins
Cimballes
Cimballes
Sonnette

creuse par le bas et qu'on la touchait par le haut; c'était la harpe de David : les interpretes donnent ces deux noms à l'instrument dont jouait ce roi; il les distingue lui-même lorsqu'il dit, *in psalterio et cithara :* tout ce qu'ils pourraient dire, c'est que David jouait tantôt de l'un tantôt de l'autre. Les instruments de ce nom dont on se servait dans le temple du temps de Josephe ne résonnaient qu'avec le secours du *plectrum* (*a*).

Le *magas* avait cinq ou sept cordes; on le touchait de l'une et de l'autre main sans archet pour accompagner toute sorte de voix.

Le *pectis* était une espece de magas qui n'avait que deux cordes; Sapho, chez les Grecs, fut la premiere qui s'en servit : tous ces instruments à cordes dérivaient de la lyre et ne différaient guere entre eux (*b*).

La trompette était droite; les prêtres seuls avaient le droit d'en sonner dans le temple.

Dans les temps de joie et de réjouissance les filles et les femmes juives chantaient des cantiques, et s'accompagnaient avec des tambours faits comme nos tambours de basque; le sistre, les cymbales et les *scalischins* servaient au même usage; à ces derniers on joignit des anneaux, des grelots et des sonnettes. *Scalischins.*

Abréger les détails qu'on trouve dans la bible sur les sacrifices, ce serait obscurcir la matiere : un artiste qui doit les représenter ne saurait trop lire et relire avec attention les divers endroits du Lévitique et des Nom- Sacrifices.

(*a*) Ce mot dans le cas présent ne saurait être bien traduit par celui d'archet, puisque ce n'était qu'un morceau de corne d'ivoire, ou de métal avec lequel on pinçait les cordes. (Voyez tome I, p. 320.)

(*b*) Mignot, Mém. de l'acad., tome XXXVI.

bres qui y ont quelque rapport; rien n'est plus en état de lui fournir abondamment des idées qui infailliblement contribueront à enrichir sa composition : je remarquerai seulement que lorsque le texte parle des victimes sans tache, cela ne veut pas dire qu'elles fussent d'une seule couleur, mais qu'elles étaient saines et n'étaient ni estropiées ni aveugles. Une victime offerte à Dieu en holocauste devait être consumée sur l'autel, excepté la peau qui appartenait au prêtre; mais si le sacrifice était offert en expiation, tout devait être brûlé : c'est ce qu'on observait pour le sacrifice de la *vache rousse;* elle devait être sans tache et n'avoir jamais travaillé : le grand-prêtre, après l'avoir reçue des mains du peuple, sortait du camp ou de la ville pour l'immoler, puis trempait son doigt dans le sang de l'animal; il en jetait pendant sept fois quelques gouttes vers la porte du tabernacle, et faisait brûler la victime sans en rien réserver; il jetait sur le feu sacré du bois de cedre, de l'hyssope, et de l'écarlate teinte deux fois; il était censé impur jusqu'au soir, de même que celui qui l'avait aidé à mettre la victime sur l'autel : on gardait précieusement les cendres pour les mêler avec l'eau qui servait à purifier.

Dans certains sacrifices on ne faisait brûler que quelques parties de la victime, et le reste appartenait aux prêtres; mais si le sacrifice était *pacifique*, le prêtre en retenait la poitrine et l'épaule droite, et remettait le reste à ceux qui l'avaient immolé, pour le manger avec leur famille et leurs amis : ils en faisaient part aux pauvres, et s'il en restait quelque chose le troisieme jour on le faisait brûler (*a*).

(*a*) Je ne dirai qu'un mot sur les animaux purs et les impurs; je me bornerai à ceux qui peuvent intéresser l'artiste : *les animaux purs*

De toutes les fêtes célébrées chez les Juifs la plus solennelle était la *pâque :* c'était pour éterniser le souvenir de la sortie d'Egypte. Chaque famille choisissait un agneau ou un chevreau sans tache ayant moins d'un an, et l'immolait dans les quatre jours après le midi; la nuit suivante on le rôtissait et on le mangeait avec du pain sans levain et des laitues sauvages; si la famille n'était pas assez nombreuse pour l'achever dans un repas, elle appelait les plus proches voisins, et l'on brûlait ce qui n'avait pu être mangé : il n'était pas permis de casser aucun os; tous les convives mangeaient à la hâte, ayant un bâton à la main avec une ceinture sur les reins, et chaussés comme des voyageurs. Cet usage ne se conserva pas, puisque le Sauveur fit la pâque avec ses apôtres sur un *triclinium.* Fêtes. Pâque.

La *féte des tabernacles* ou *scenopegia* durait sept jours. Les Juifs, pour conserver le souvenir de leur habitation dans le désert, dressaient des tentes ou des berceaux de feuillage, sous lesquels ils passaient le temps de cette fête, qui était un temps de joie universelle; tous les jours on offrait des holocaustes et un bouc. *Scenopegia.*

Selon les docteurs hébreux, les Juifs par respect couvraient leur tête et restaient debout lorsqu'ils priaient (*a*). Maniere de prier.

étaient ceux qui avaient la corne du pied divisée en deux, et qui ruminaient, comme le bœuf, la brebis, le chevreau, le cerf, le chevreuil, etc.

Le pourceau n'était un animal impur que parcequ'ayant la corne du pied fendue il ne ruminait pas. On peut voir de plus grands détails dans le Deutéronome, chap. IV, v. 4 et suivants.

(*a*) Un savant, pour prouver que les Israélites adorant le Seigneur inclinaient quelquefois seulement leur tête, cite le livre XII de l'Exode,

Voyez le second livre des Paralipomenes, chap. VI, v. 13, où il est dit que Salomon *s'étant mis à genoux* pria le Seigneur les mains levées vers le ciel; voyez aussi la note de la bible de Vitré, *ibid.*, et chap. X, v. 5: «Josaphat *se leva* «au milieu de la multitude pour prier le Seigneur»; et plus bas, vers. 18: «Josaphat et tous ceux qui demeuraient «à Jérusalem, après avoir entendu le prophete Jahaziel, «*se prosternerent* devant le Seigneur et l'adorerent»: en réfléchissant sur ces passages on verra qu'ils ne se contredisent pas. Les Juifs priaient debout en levant leurs mains vers le ciel; mais dans les calamités ils se mettaient à genoux; bien plus, dans les grandes afflictions ils s'alongeaient à terre étendant les pieds et les mains, et poussant de grands cris: c'est ainsi que Lebrun, dans un de ses tableaux, a placé Madeleine au bas de la croix (*a*).

v. 27, et le XXII[e] des Nombres, v. 31; mais c'est apparamment par inadvertance, car on lit dans l'Exode: «Alors le peuple, se prosternant à «terre, adora le Seigneur»; et aux Nombres: «Il vit l'ange qui se te«nait dans le chemin, ayant une épée nue, et il l'adora s'étant pro«sterné à terre.

(*a*) Les Israélites et tous les peuples de la terre n'adressaient jamais leurs prieres à Dieu sans s'être lavés et sans avoir changé d'habit.

Les adorateurs de Baal et autres dieux étrangers tendaient leur main droite vers l'objet de leur culte, s'il était éloigné, et la baisaient ensuite; ils le baisaient quelquefois lui-même s'ils étaient à portée. Tous les peuples de l'Orient, les Grecs, les Romains et les Gaulois, suivirent cet usage; ils ne passaient jamais devant un temple sans y tendre la main et la porter à la bouche.

Selon Apulée on joignait l'index au pouce que l'on tenait elevé, et l'on approchait la main de la bouche: quelques uns, et entre autres les Romains, tournaient leur corps à droite; les Gaulois et d'autres se tournaient à gauche. (L'abbé Mignot, Mém. de l'acad.) Voilà le sens

Il est écrit dans le chap. XVIII des Nombres, parlant aux prêtres : « Tout ce qui naît le premier de toute chair, « soit des hommes ou des bêtes et qui est offert au Seigneur, « vous appartiendra.... Les premiers nés de l'homme se ra- « chetteront un mois après moyennant cinq sicles d'ar- « gent. » Rachat.

La femme qui avait mis au monde un garçon devait venir au temple après trente-trois jours pour se purifier ; ce n'était qu'après soixante-six jours si elle avait mis au monde une fille ; quant à ce qui devait être observé, voici le texte : « Lorsque les jours de la purification auront été « accomplis...., elle portera à l'entrée du tabernacle de té- « moignage un agneau d'un an pour être offert en holo- « causte ; et pour le péché, le petit d'une colombe, ou une « tourterelle qu'elle donnera au prêtre, qui les offrira de- « vant le Seigneur et priera pour elle... Que si elle ne trouve « pas le moyen de pouvoir offrir un agneau, elle prendra « deux tourterelles ou deux petits de colombes, les unes « pour être offertes en holocauste, et les autres pour le pé- « ché, et le prêtre priera pour elle. » Purification.

D'après cela on voit que pour représenter la sainte Vierge offrant un agneau pour se purifier, il faudrait la supposer

des menaces que Dieu fait à Elie : « Je me réserverai dans Israël sept « mille hommes qui n'auront pas fléchi le genou devant Baal, et tous « ceux qui ne l'auront pas adoré en baisant leurs mains. »

Quelques Phéniciens et Israélites idolâtres, au lieu de baiser leur main, tenaient une branche de palmier ou d'un autre arbre et la portaient à leur visage. Les Grecs dans la suite se servaient pour cela de branches d'olivier, et quelquefois aussi de palmier ou d'un autre arbre, dont ils cachaient leur visage, en signe de respect, lorsqu'ils avaient une grace à demander.

riche, et que pour exprimer la présentation ou rachat de N.S., il faut que S. Joseph offre des monnaies d'argent, et non des colombes ni des tourterelles; on peut tout au plus les représenter entre les mains de la sainte Vierge, en supposant qu'elle n'alla se purifier qu'après le rachat. Les femmes dans le temple étant séparées des hommes, la sainte Vierge doit être placée dans le parvis, sinon elle ne doit point se trouver dans le même lieu que S. Joseph: de plus, soit pour la présentation, soit pour la purification, c'était un simple prêtre et non le souverain pontife qui recevait les offrandes.

Nunc dimittis. Le trait d'histoire connu des artistes sous le nom de *nunc dimittis* est distinct et séparé de la présentation et de la purification; on ne saurait le réunir avec l'un ni avec l'autre sans pécher contre l'unité. On a suffisamment et avec raison reproché à des artistes célebres d'avoir supposé mal à propos que le vieillard Siméon était prêtre; le texte ne parle de lui que comme d'un habitant de Jérusalem qui vivait dans la crainte du Seigneur et dans l'attente du Messie.

DIVINITÉS DES PEUPLES VOISINS DE LA JUDÉE QUE DES JUIFS ADORAIENT.

Divinités des peuples voisins. *Chartac* était représenté sous la figure d'un homme avec la tête d'un âne; son culte venait de chez les Hévéens.

Mendès ou *Asima*, sous celle d'un satyre ayant un bouc à ses pieds.

Adramelec, sous celle d'un paon perché sur un globe.

Nesroé, sous la forme de l'arche de Noé.

Rempham, sous celle d'une grande étoile.

Sochot-Benod, c'était le simulacre d'une poule étendant

ses ailes et s'accroupissant pour couvrir ses poussins : les Babyloniens en porterent le culte à Samarie lorsqu'ils y furent transférés.

Nergel, emprunté par les mêmes des Achéens, originaires de Perse; sa figure était celle d'un coq ferme sur ses ergots.

Mercure, celle d'une tête d'homme coëffée du pétase, et placée sur une gaîne.

Nabahas, qui était le même qu'Anubis, avait la tête d'un chien sur le corps d'un homme.

Astarté fut adorée par les Syriens sous la forme d'une génisse ou d'une brebis; par les Phéniciens sous celle d'une femme dont la partie inférieure se terminait en queue de poisson; par les Israélites sous celle d'une femme ayant une tête de vache: elle était le symbole de la lune; quelquefois on la représentait avec son long manteau retroussé sur le bras gauche, tenant un bâton recourbé fait en maniere de croix de la main droite, avec laquelle elle commandait : le prêtre d'Astarté était vêtu de pourpre et portait une tiare d'or.

Baal était représenté sous la figure d'un homme ayant des cornes de belier et un soleil sur la tête.

Bélus, divinité des Babyloniens, que l'on confond avec Baal, portait une couronne sur sa tête; un de ses pieds était appuyé sur un globe, et il avait la foudre en main : sur ses bustes on voit ordinairement un sceptre et un dard croisés sur sa poitrine.

Béelphegor, chez les Juifs, était comme Priape chez les Romains; on lui sacrifiait un verrat.

Béelzébuth, selon quelques auteurs, était adoré sous la forme d'une mouche; c'était le même que Pluton.

Moloch, sur le corps d'un homme avait la tête d'un taureau ou d'un veau; ses bras étaient avancés comme pour recevoir quelqu'un; souvent ce n'était qu'un buste placé sur un four; le ministre de cette idole portait une tiare d'or; les prêtres étaient couronnés de lierre et de pavots (*a*).

Chamos, dieu des Moabites, était représenté comme Bacchus.

Les simulacres de trois divinités, placés sur un même piédestal, formaient ce que l'on appelait *tribomos;* l'autel qui était devant était triple, et ne formait qu'un massif.

Hauts lieux. Le texte sacré parle souvent avec horreur des *lieux élevés;* ce n'étaient cependant pas toujours des endroits consacrés aux idoles, c'étaient souvent des autels du Dieu vivant, mais établis contre la loi de Dieu.

Les anciens peuples païens choisissaient presque toujours des éminences pour dresser leurs autels; c'était toujours sous des arbres; quelques uns même que l'on croyait agréables à certaines divinités leur étaient plus spécialement consacrés.

ARMES DES ISRAÉLITES EN GÉNÉRAL, ET DE QUELQUES TRIBUS EN PARTICULIER.

Armes des Israélites. Les Israélites dès leur sortie d'Egypte s'emparerent des armes, des étendards, etc. que portaient les troupes de Pharaon qui furent submergées lors du passage de la mer Rouge; ce qui met l'artiste en droit de les représenter avec

(*a*) Selon Paul Fagius l'intérieur de l'énorme statue de Moloch était creux, et divisé en sept parties pour chaque espece d'offrande; on mettait la farine dans la premiere, les tourterelles dans la seconde, les brebis dans la troisieme, les beliers dans la quatrieme, les veaux dans la cinquieme, les bœufs dans la sixieme; on enfermait les enfants dans la

des armes égyptiennes dans les temps qui suivirent de près cette catastrophe; car ils y renoncerent dans la suite, à cause des hiéroglyphes et des divinités qui y étaient représentées.

Cultivant peu les arts, ils se trouvaient souvent sans armes : un soc de charrue fut l'arme de Barac; Saül montant sur le trône et marchant contre les Philistins, était le seul avec son fils qui eût une épée et une lance.

Ils gardaient avec soin pour leur usage les armes de leurs ennemis tués ou vaincus; ce ne fut que par ce moyen qu'ils commencerent de s'armer de lances, d'épées, de poignards et de javelots, et qu'ils eurent des boucliers, des casques, des cuirasses et des gréves.

Les cuirasses ou corselets qui ne descendaient que jusqu'à la ceinture n'étaient que de coton battu: à l'exemple des Egyptiens et des Phéniciens ils apprirent à les couvrir de lames ou écailles de fer ou d'airain; ils y ajouterent des lambrequins pour couvrir les cuisses.

Sous le regne de David ils eurent des tours où l'on gardait pour le besoin une grande quantité d'armes: ils suspendaient leurs carquois et leurs boucliers aux murailles des villes; il y en avait mille à celles de la tour de David: ces boucliers étaient d'acier ou d'airain, quelquefois seulement de bois, ou d'osier recouvert de lames de ces métaux : ceux que Salomon avait déposés dans le temple étaient couverts de plaques d'or; Sesac les enleva; Roboam les fit remplacer par d'autres qui n'étaient que d'airain.

septieme: tandis que le feu brûlait autour de l'idole et consumait la jeune victime on dansait autour au son des tambours pour ne pas entendre ses cris; souvent les prêtres se faisaient des incisions et s'ensanglantaient.

Tous les peuples de l'Orient qui eurent de la cavalerie eurent aussi des chariots pour la guerre, notamment les Egyptiens, les Philistins, les Medes, les Syriens et les Arabes: on arma ces chariots de pointes, de faux, et d'autres instruments tranchants; on les attela successivement de deux, de trois, et de quatre chevaux de front; ils portaient un combattant et le cocher.

On voit par quelques passages des Paralipomenes que des tribus se servaient de préférence de certaines armes; par exemple, *Juda* était armé de boucliers et de piques, et *Benjamin* de boucliers, de fleches et de frondes.

Gad se servait du bouclier et de la lance; ses soldats avaient des visages de lion; ils étaient légers à la course.

Nephtali se servait des mêmes armes.

Ruben et la demi-tribu de *Manassé* avaient le bouclier, l'arc et l'épée.

On lit enfin dans le livre II d'Esdras que ceux qui étaient occupés à rebâtir les murs de Jérusalem avaient leur épée, et que les autres, chargés de les défendre, étaient armés de lances, de boucliers, arcs et cuirasses, et sonnaient de la trompette.

Enseignes. On a voulu donner le dessin des enseignes affectées à chaque tribu en particulier: je préfere l'avis de ceux qui proposent de prendre en entier les figures symboliques des douze tribus dans les expressions métaphoriques de Moïse, et de Jacob mourant, ou dans quelques circonstances relatives aux chefs des tribus: le lion indique Juda; l'ancre, Zabulon; l'âne, Issachar; le serpent, Dan; l'homme armé, Gad; l'épée, Siméon; les tourteaux, Aser; le cerf élevé, Nephtali; le loup, Benjamin; le soleil, la lune, et des pommes d'or, Joseph; Ephraïm, une tête de taureau; Ma-

nassé, des cornes de rhinocéros; Ruben, des mandragores.

Les quatre lettres M, C, B, I, étaient, dit-on, brodées sur les enseignes des Machabées; cette licence est autorisée par l'usage suivi chez divers peuples de l'antiquité.

FUNÉRAILLES.

Les patriarches ensevelissaient et enterraient les morts: ils apprirent des Egyptiens à les embaumer et à les enfermer dans des cercueils qui avaient à-peu-àprès la forme du corps humain emmaillotté. Funérailles.

Après les avoir exposés pendant quelques jours aux regards de leur famille et de leurs connaissances sur un lit de parade couvert de parfums, ils les plaçaient dans des sépulcres ordinairement taillés dans le roc: on négligeait toutes ces cérémonies pour les gens du peuple; on se contentait de les enterrer.

Les Juifs dans la suite s'écarterent de cet usage en brûlant les cadavres, et enterrant ensuite les ossements; on lit dans le livre I des Rois, chap. XXXI, v. 12 et 13: « Et ayant « enlevé le corps de Saül et ceux de ses enfants qui étaient « sur la muraille de Bethesan, ils revinrent à Jabès de Ga« laad, où ils les brûlerent; ils prirent leurs os et les en« terrerent dans le bois de Jabès, et jeûnerent pendant « sept jours ». Asa fut enterré dans la sépulture qu'il s'était fait faire dans la ville de David; on le mit sur son lit rempli d'odeurs et de parfums les plus excellents... on les brûla sur lui avec beaucoup d'appareil et de pompe. (Paralip., liv. II, ch. XVI, v. 14.) Il paraît aussi qu'on brûlait des parfums auprès du corps des rois juifs quand ils étaient morts. (Jérém., ch. XXXIV, v. 4.)

Cet usage avait cessé avant la venue du Messie: on sait

par plusieurs endroits de l'évangile qu'on embaumait, qu'on enterrait les corps morts, et qu'on ne les brûlait pas; le corps était accompagné au tombeau par les parents et les amis vêtus de sacs et ayant la tête couverte de cendre.

Le peuple se joignait au convoi; il était aussi en deuil si c'étaient des funérailles publiques, comme celles d'un prince ou d'un général: des joueurs de flûte, de hautbois et autres instruments (*a*), ainsi que des pleureurs et des pleureuses à gages marchaient avec le convoi.

Josephe donne le détail des funérailles quArchélaüs fit à Hérode: « Le corps avec les habits royaux, une couronne « d'or sur la tête et un sceptre à la main, était porté dans « une litiere d'or enrichie de pierres précieuses; ses fils et « ses parents suivaient, et après eux les gens de guerre « distingués par nations; les Thraces, les Allemands, les « Gaulois, marchaient les premiers, les autres les suivaient, « tous commandés par leurs chefs, et armés comme dans « un jour de combat; cinq cents officiers de la maison du « roi portant des parfums, terminaient cette pompe ma- « gnifique. Ils marcherent en cet ordre jusqu'au château « d'Hérodion, où l'on enterra ce prince ainsi qu'il l'avait « ordonné. »

Les Juifs ainsi que les Romains n'enterraient point les morts dans l'enceinte des villes, c'était ordinairement le long des chemins: ils avaient des tombeaux publics ou des champs où l'on enterrait les pauvres; les gens riches et

(*a*) On lit dans S. Matthieu, chap. IX, v. 33: « Jésus étant arrivé en « la maison du chef de la synagogue, voyant les joueurs de flûte et « une troupe de personnes qui faisaient grand bruit, leur dit, Retirez- « vous, car cette fille n'est pas morte. »

quelques familles en avaient de particuliers. Ces tombeaux étaient presque toujours fort simples et en quelque lieu un peu élevé; c'étaient des cavités creusées dans le roc, ou des fosses creusées au pied d'un arbre: ils en dressaient quelquefois de magnifiques; il suffit de lire la description de celui des Machabées (*a*), que Simon fit élever à Modin; il était enrichi de sept pyramides entourées de grandes colonnes, chargées de trophées d'armes et de navires en sculpture; son élévation était telle qu'il pouvait être vu de loin par tous ceux qui naviguaient sur la mer voisine.

Le tombeau d'Isate et d'Hélene, près de Jérusalem, était orné de trois pyramides et de plusieurs colonnes; il s'ouvrait, dit-on, et se refermait de lui-même certain jour de l'année.

Les funérailles se terminaient quelquefois par un festin.

Le deuil public était ordonné par les rois, par les magistrats, ou par le peuple lui-même : ce n'était qu'à la mort et aux funérailles des princes, grands-prêtres, généraux, grands personnages, dames respectables ou chéries; il durait plus ou moins, depuis sept jusqu'à soixante-dix jours: le deuil particulier n'était que de sept; pendant ce temps on pleurait, on jetait les hauts cris. Deuil.

Le *sac* était l'habit que les Juifs prenaient dans le deuil et dans l'affliction après avoir déchiré leurs habits ordinaires et répandu de la cendre sur leur tête : c'était une espece de haire grossièrement faite de poil de chevre, ou de chameau, ou d'autre animal; ils s'en affublaient la tête et le corps; ils s'en revêtaient aussi comme d'une chemise étroite qu'ils cousaient sur la peau et liaient fortement. Sac.

(*a*) Livre I, ch. III, v. 27, 28, 29.

Cet habit, qui fut depuis adopté par les chrétiens pénitents et par beaucoup de solitaires, est ce qu'on appelle aujourd'hui le *cilice :* il est noir et garni de manches; en quoi il differe de la *haire* qui n'en a pas, et qui n'est faite que de crin, ou de crin et de chanvre tissus ensemble.

Cilice.

Haire.

Les Juifs pendant le deuil allaient nu-pieds, s'arrachaient, se coupaient les cheveux, se couchaient sur la cendre ; on en répandait à cet effet dans les carrefours lorsque c'était un deuil public. Ils venaient à plusieurs reprises et pendant plusieurs jours pleurer sur le tombeau; ils cessaient de manger des mets délicats, jeûnaient, ne brûlaient plus de parfums, affectaient une certaine mal-propreté, et ne faisaient plus entendre chez eux le son des instruments.

Dans les grandes calamités on venait nu-pieds au temple pour y sacrifier ; on se rasait auparavant, on s'abstenait de boire du vin, on faisait des prieres pendant trente jours.

USAGES.

Usages.

Les Juifs n'apprirent que pendant leur captivité à Babylone à faire usage du *triclinium :* ce serait donc une faute contre le costume d'en représenter chez le peuple de Dieu avant cette époque (*a*). On les plaçait dans des lieux aérés, quelquefois en plein air sous une banne, mais élevés sur quelques marches.

L'évangile, parlant de Madeleine chez le pharisien, dit qu'elle était derriere Jésus *à ses pieds ;* parlant de S. Jean le jour de la cene, il est dit qu'il était couché sur le sein du Sauveur : en traitant ces deux sujets on ne peut donc se dispenser de représenter un *triclinium.*

(*a*) Jonathas et Abner étaient assis à table à côté de Saül.

Les docteurs de la loi dans les *écoles* étaient placés sur des sieges élevés; leurs disciples s'assayaient plus bas, souvent même sur la natte qui couvrait le plancher. Ecoles.

Les livres des anciens, et notamment ceux des Juifs, bien différents des nôtres, n'étaient que des bandes de parchemin cousues ensemble: à l'une des extrémités et quelquefois à chacune était un cylindre sur lequel ils roulaient l'ouvrage, selon ce qu'ils avaient à lire; de là vient l'expression des théologiens, qui, pour dire la sainte bible, disent la page sacrée, *sacra pagina;* de là vient aussi le nom de volume qui dérive du verbe *volvere* (rouler). Pour mettre les volumes à couvert de tout accident, on avait des étuis dont la forme approchait assez de celle d'une tabagie plus ou moins vaste, selon le volume ou le nombre des ouvrages qu'on voulait y renfermer; chaque ouvrage avait son étiquette; souvent il y en avait une de plus où était spécifiée la matiere qui y était traitée. (Voyez au bas de la pl. XXIX). Livres.

Ils se servaient aussi pour leurs contrats ou autres actes, de lames de plomb et de cuivre, de tablettes de buis et de chêne enduites de cire; quelquefois ils faisaient usage de certaines écorces fraîches qu'ils avaient l'art de préparer; ils en formaient des rouleaux, ils cousaient ensemble bout à bout des feuilles de *papyrus*, ou les liaient par un des côtés comme nos brochures; l'usage des peaux pour l'écriture était beaucoup plus répandu que celui du papyrus, parce-que cette plante ne croît pas par-tout. On écrivait sur les métaux, sur la pierre, et sur le bois enduits de cire avec une aiguille ou stylet dont un des bouts était aplati et servait à effacer; pour écrire sur le parchemin, l'écorce et les feuilles d'arbre, on se servait de roseaux de joncs, etc.

taillés comme nos plumes, d'encre noire pour le corps des écritures, et très souvent d'encre rouge pour les lettres capitales et majuscules : ces dernieres étaient quelquefois dorées.

Lunettes. C'est une faute de placer des lunettes sur le nez des personnes qui ont vécu avant le XIII[e] siecle de l'ere chrétienne; non parcequ'elles sont ridicules, comme on l'a dit assez mal à propos, mais parcequ'elles n'étaient pas encore inventées.

Vitres. Les Juifs n'avaient point de *vitres;* leurs fenêtres ne se fermaient qu'avec des planches ou de la toile.

Promesse avec serment. La maniere de *promettre avec serment,* du temps des patriarches, consistait à mettre la main sur la cuisse de la personne à qui l'on promettait : ce fut ainsi qu'Eliézer promit à Abraham de choisir hors de Canaan une épouse pour Isaac.

Mariage. Les Juifs contractaient leurs mariages en se donnant réciproquement la main : c'est et ce fut toujours chez eux un acte purement civil, qui ne se faisait pas dans le temple; ce n'était pas non plus un prêtre, mais le pere de la fille ou du garçon qui faisait ordinairement la cérémonie, en prenant la main de la fille en présence de ses parents et amis, la mettant dans celle de l'époux, et faisant des vœux pour eux (*a*) : le mariage était suivi d'un festin. Les deux époux portaient des couronnes; celle du mari était de myrte ou d'olivier, quelquefois même d'or ou enrichie de cristaux; sur cette couronne étaient tracées diverses figures avec du soufre; celle de l'épouse était d'or et avait

(*a*) L'usage était le même chez les Medes et les Perses. L'écriture ne parle point d'écrits pour constater les mariages avant celui du jeune Tobie.

la forme d'une tour : on croit que leur robe nuptiale était blanche.

Pendant les sept jours que durait la noce l'époux était accompagné par honneur de quelques jeunes gens, et notamment d'un *paranymphe* ; ce jeune homme le suivait par-tout, exécutait ses ordres, faisait les honneurs de la noce, et gardait la porte de la chambre pendant la nuit ; plusieurs jeunes filles en même temps tenaient compagnie à l'épouse, la paraient, la gardaient et l'accompagnaient. Paranymphe.

Après les sept jours l'épouse était conduite dans la maison de son époux avec pompe, au son des instruments et en chantant des cantiques. Cet usage était très ancien, puisque Laban dit à Jacob : « Si j'eusse été prévenu de votre « départ, je vous aurais conduit avec des chants de joie, au « bruit des tambours et au son des harpes. »

Les épouses vivaient dans des appartements séparés de ceux des maris ; elles en sortaient rarement, et dans ce cas elles portaient de grands voiles qui cachaient leur visage et leur taille : elles ne paraissaient point dans les repas où leurs époux admettaient leurs amis ou des étrangers (*a*).

Les anciens Juifs ne connaissaient point la cérémonie de l'anneau : du temps de la sainte Vierge l'époux donnait une piece d'or à l'épouse. Selon les rabbins on présentait

(*a*) Ces usages ont encore lieu chez les Syriens et les Arabes. (Mignot, Mém. de l'acad.)

Les Juifs aiment aujourd'hui à célébrer leurs mariages dans un lieu découvert, pour que le ciel et la terre soient garants : en quelque lieu que la cérémonie se fasse on prépare un dais, qui ordinairement est porté par des jeunes gens ; le mari s'y place le premier, et l'épouse vient ensuite se mettre à sa droite.

aux mariés une corbeille pleine de terre où commençait à croître de l'orge que l'on y avait semée quelques jours auparavant, en leur disant : « *Croissez et multipliez comme « ce grain* » ; alors l'époux et l'épouse à qui l'on avait fait boire un peu de vin avant le don de la piece de monnaie, buvaient une seconde fois et répandaient le reste : l'époux jetait à terre devant lui le vase vide et le brisait; les assistants alors disaient, *A la bonne heure* : la plupart de ces cérémonies s'observent encore.

Circoncision.

Ce n'étaient pas des prêtres qui étaient chargés de circoncire les enfants mâles qui devaient l'être huit jours après leur naissance; ce n'était pas non plus dans le temple que cette cérémonie avait lieu; des parents, des voisins, ou quelqu'un adroit et expérimenté se chargeait de cette opération, et s'en acquittait dans l'intérieur des maisons. La circoncision consiste à couper entièrement, et non à fendre le prépuce avec un rasoir ou autre instrument de fer tranchant, quelquefois avec des pierres tranchantes; l'histoire cite notamment Séphora, épouse de Moïse, qui se servit de pierres pour circoncire elle-même son fils (*a*).

Nouveau testament. Chrétiens. Immaculée conception.

Lorsqu'on représente l'*immaculée conception*, et qu'on met la lune sous les pieds de la sainte Vierge, il faut que les pointes du croissant soient tournées en bas, sans quoi elle serait éclairée à contre-sens; on exprimait autrefois ce sujet en représentant sainte Anne et S. Joachim se donnant un baiser.

(*a*) La décence et le soin avec lequel un artiste doit en toute occasion et sur-tout dans les sujets sacrés éviter ce qui peut alarmer la pudeur rend ce sujet délicat pour être bien traité : il est essentiel de le disposer de maniere que l'enfant soit bien vu, et que néanmoins l'opération ne soit que devinée.

Les *vêtements de la sainte Vierge* étaient de la même couleur que ceux du Sauveur. Selon l'histoire ecclésiastique de Nicéphore la mere de Dieu était de taille moyenne; son teint devait être hâlé, puisqu'elle était blonde, et qu'il le compare au grain de froment; ses yeux, qui étaient vifs, avaient la prunelle d'un verd d'olive mêlé de jaune; ses sourcils étaient noirs et recourbés; son nez long et ses levres vermeilles : l'ovale de sa tête était plutôt alongé que rond ou pointu (*a*). Costume de la Vierge.

Le texte de l'évangile dit formellement, au sujet de l'*annonciation,* que l'ange Gabriel venant visiter la sainte Vierge entra dans sa chambre; ce n'est donc pas une apparition, comme plusieurs l'ont représentée. Annonciation.

L'évangile selon S. Luc dit que la sainte Vierge entra dans la maison de sa cousine avant de la voir; ainsi la premiere entrevue se fit dans la maison : sainte Elisabeth était déja enceinte depuis six mois; Zacharie son époux n'était pas grand-prêtre, mais simple prêtre. Visitation.

On voit encore près les murs de Bethléem le lieu où naquit le Sauveur; c'est une grotte peu élevée, taillée dans le roc. L'enfant Jésus ne doit pas être représenté nu dans la crêche; l'évangile dit, parlant de Marie : « Et elle enfanta son fils premier né, et l'ayant enveloppé de langes « elle le coucha dans une crêche. » Naissance de N. S.

Les trois étrangers qui, conduits par une étoile, vinrent adorer le Sauveur à Bethléem, n'étaient point des rois, puisque l'évangile ne les qualifie que du nom de *mages :* les peintures faites avant le XIIe siecle n'en représentent Adoration des mages.

(*a*) Selon Dandré-Bardon et plusieurs artistes qui vraisemblablement se fondent sur la couleur ordinaire des chevelures en Orient, elle avait ses cheveux noirs, et divisés sur le front.

aucun sous la figure d'un Negre: ces deux observations sont contredites par l'usage contraire qui a prévalu ; un artiste savant devrait néanmoins secouer le joug; il le ferait avec succès, son exemple en encouragerait d'autres.

Age de la Ste Vierge.

Dans les tableaux dont le sujet est relatif à des temps voisins de la naissance de N. S., les artistes doivent représenter Marie avec les traits d'une personne de quatorze à seize ans; elle en avait environ vingt-quatre lorsqu'elle retrouva son fils dans le temple; elle était dans sa quarante-huitieme année lorsque J. C. mourut; et elle quitta ce monde à l'âge de soixante-dix ans. (Erreurs des peintres.)

J. C., apôtres, disciples.

J'ai déja parlé de la maniere de représenter le Pere éternel et les anges: quant aux figures de J. C., de la sainte Vierge, des apôtres, des évangélistes et des disciples, les artistes suivent généralement la route qu'ont frayée Michel-Ange, Raphaël, le Poussin, et autres grands maîtres; ils ont eu soin de caractériser ces personnages par des physionomies graves qui inspirent le respect.

Jésus-Christ dans le ciel est représenté presque nu; une draperie qui passe sur son épaule gauche enveloppe, caresse, et couvre le milieu de son corps et ses cuisses; les plaies de ses mains, de ses pieds, celle de son côté, doivent être apparentes autant que son attitude le permet.

Jésus-Christ sur la terre, comme homme, doit être peint avec des traits conformes à l'âge qu'il avait lorsque le fait que l'on représente s'est passé; la même observation doit toujours avoir lieu pour tous les personnages possibles.

Selon une lettre écrite, dit-on, au sénat par le proconsul P. Lentulus, le Sauveur était de stature moyenne, mais bien proportionnée; ses yeux, quoique bleus, étaient vifs; sa physionomie, quoique simple et douce, inspirait le res-

pect; son nez et sa bouche étaient d'une belle forme, et ses levres médiocrement vermeilles; ses cheveux châtains-clairs cessaient d'être plats vers les oreilles, où ils étaient moins bruns, et naturellement frisés; ils se divisaient par le milieu à la nazaréene, et s'étendaient sur les épaules; son front était ouvert, et son visage sans tache; sa barbe était de la couleur de ses cheveux, peu longue, mais fourchue: ainsi que les apôtres il doit être représenté chaussé avec des sandales; le texte de l'évangile le dit formellement.

On l'a peint quelquefois avec une robe de laine d'un blanc jaunâtre à manches un peu aisées; mais le plus souvent elle est d'un rouge pourpré; par-dessus est un manteau bleu de ciel qui passe sur lebras ou l'épaule gauche.

Son crucifiement fut pareil à celui des deux larrons; leurs croix étaient semblables: ce n'est donc pas par la forme des croix ni par la maniere dont ils furent crucifiés que l'artiste doit faire sentir la différence, mais par leur physionomie et la maniere dont ils souffrirent le supplice; tout spectateur en contemplant la face du Sauveur doit y voir l'expression de ces mots, *Il n'a été immolé que parcequ'il l'a voulu.*

Peu d'artistes l'ont représenté avec des traits conformes à son âge et à la tradition: la plupart l'on peint vieux et avec des traits ignobles; ils savaient tous néanmoins qu'il n'avait que trente-trois ans lorsqu'il mourut.

Plusieurs en représentant sa mere tombant de faiblesse au bas de la croix, et ses compagnes occupées à la secourir, ont péché contre la convenance; car dans ce cas sa figure devient la principale, puisque les personnages du tableau étant tous occupés d'elle forcent le spectateur à la re-

garder de préférence: le texte dit formellement que *Marie était debout auprès de la croix;* elle n'était donc pas étendue à terre (*a*).

S.-Esprit. Le Saint-Esprit est représenté sous la forme d'une colombe blanche et rayonnante.

Apôtres. S. Jean. S. Jean l'évangéliste, comme apôtre, est caractérisé par sa jeunesse et son air de candeur; ses cheveux sont blonds et bouclés par le bas; dans sa main est un calice d'où sort un serpent: sa robe est couleur de verd céladon, et son manteau d'un rouge foncé.

S. Pierre. On représente toujours saint Pierre la tête chauve, la barbe et les cheveux courts et blancs; sa tunique est d'un bleu verdâtre, et son manteau d'un beau jaune: ses attributs sont un livre, des clefs (les Italiens affectent d'en supposer une d'or et l'autre d'argent), et enfin une croix renversée.

S. Paul. S. Paul doit avoir un grand front, de beaux traits, un

(*a*) Les malfaiteurs chez les Juifs étaient lapidés, ou périssaient par le glaive. Le supplice de la croix ne fut connu chez eux qu'après la conquête de la Judée par les Romains : il en fut de même de la flagellation, quoi qu'en dise le savant académicien qui me fournit une partie de cet article; elle était selon lui en usage depuis Moïse, qui l'avait vu pratiquer en Egypte; il ajoute que cette exécution se faisait en présence du juge, et qu'on se servait à cet effet de petites baguettes, ou de courroies de cuir de bœuf, armées quelquefois de pointes de fer ou d'os de mouton. Ce même usage était suivi chez les Phéniciens.

Les soldats qui conduisaient un criminel au supplice étaient précédés par un homme qui portait un linge ou un pan d'étoffe blanche au bout d'une pique, pour servir de signal, soit qu'il fallût ramener le coupable en prison, soit qu'il fallût suspendre l'exécution lorsqu'il se présentait un défenseur: on faisait ordinairement souffrir le dernier supplice hors des villes.

air serein; son ample barbe et ses cheveux sont bruns: « Le préjugé à cet égard (dit Dandré-Bardon, de qui « j'emprunte ces détails) est tel que l'artiste qui pein- « drait S. Paul suivant le portrait que cet apôtre fait de « lui-même, et qui le représenterait plus petit, plus dé- « charné, et avec une barbe plus courte que celle de saint « Pierre, serait repris, au lieu qu'il sera loué quand il le « retracera comme l'ont peint Carrache, le Guide, Lan- « franc, Carlemarate, etc. » (*a*) Le manteau de cet apôtre est écarlate, et sa robe gros verd; ses attributs sont un volume et un glaive.

S. André est hâlé, un peu chauve et grison: il a pour attributs des poissons et la croix qui porte son nom; sa robe est d'un violet foncé, et son manteau d'un blanc jaunâtre. S. André.

L'usage a prévalu de représenter saint Jacques le majeur en pélerin, avec le teint brun, la robe et les cheveux noirs, un grand chapeau orné de coquilles, un manteau bleu, et une robe d'un violet rougeâtre; sur le tout est un rochet décoré de coquilles: le bourdon et l'épée sont ses attributs. S. Jacques le majeur.

S. Thomas, dont les cheveux et la barbe sont courts, tient une lance et un livre; sa robe est d'un blanc verdâtre, et son manteau d'un bleu céleste. S. Thomas.

S. Jacques le mineur a la physionomie douce, les cheveux longs, la barbe courte; il tient un levier de foulon; son manteau est couleur de pourpre, et sa robe jaune: il doit être nu-pieds. S. Jacques le mineur.

La physionomie de S. Philippe doit annoncer la reconnaissance; sa barbe et ses cheveux sont courts et châtains; S. Philippe.

(*a*) Je répéterai toujours dans des cas pareils l'observation déja faite sur l'adoration des rois.

sa robe est d'un verd de mer, et son manteau d'un jaune très clair; une croix légere comme celle de S. Jean-Baptiste est son attribut.

S. Barthélemi. De grands sourcils blancs, un nez aquilin, une barbe couvrant presque entièrement la bouche, joints à un air noble, conviennent à saint Barthélemi, qu'on représente quelquefois sans tunique, tenant dans ses mains sa peau et un couteau : la draperie qui le couvre est blanche.

S. Matthieu. Les cheveux et la longue barbe de saint Matthieu sont gris, et cachent la moitié de son front; son manteau d'une couleur changeante tire sur l'amaranthe, et sa robe sur le violet : quand on le peint comme apôtre il porte une hallebarde et un livre.

S. Simon. Une tête chauve, presque point de barbe, une vue très faible, caractérisent saint Simon : on le représente lisant dans les livres saints; il a pour attribut une scie, et pour vêtement une robe couleur de souci, et un manteau olivâtre.

S. Jude. Les cheveux courts et la barbe un peu longue de saint Jude sont roussâtres, sa robe rouge rehaussée de jaune, et son ample manteau canelle : ses attributs sont un glaive et des fleches.

S. Mathias. On peint saint Mathias faisant un geste humble et reconnaissant : ses cheveux sont longs et noirs, sa grande barbe est un peu grise; il est vêtu d'une robe feuille-morte, et d'un manteau bleuâtre : il tient une hache à la main.

Evangélistes. S. Marc. S. Marc a pour emblêmes un lion et un étendard, faisant allusion à la résurrection de N. S., et à la voix forte avec laquelle S. Jean-Baptiste annonça le Messie : on met quelquefois à son côté S. Pierre, de qui il tenait tout ce qu'on lit dans son évangile.

Un bonnet de grand-prêtre, un jeune bœuf placés à côté, et ces mots, *Fuit sacerdos,* par où commence l'évangile selon S. Luc, caractérisent cet évangéliste, à côté duquel on représente quelquefois S. Paul dont il était disciple. S. Luc.

Un ange auquel on joint quelquefois un berceau et une croix, symboles de la naissance et de la mort du Sauveur, font connaître S. Matthieu. S. Matthieu.

On distingue S. Jean à l'aigle; on y ajoute quelquefois deux enfants qui s'embrassent, pour désigner l'évangéliste sublime et l'apôtre bien aimé de J. C. S. Jean.

En général les martyrs ont pour attributs la palme, et l'instrument de leur supplice; les docteurs, une étoile sur la poitrine: quoique l'usage soit de donner une couronne de fleurs blanches aux vierges, on peut cependant y en mêler de diverses couleurs. Martyrs, docteurs, vierges.

Le *nimbe* est une espece de disque que les anciens plaçaient au-dessus de la tête de leurs dieux pour les garantir des ordures. Celui que les peintres représentent quelquefois au-dessus de la tête des saints est un cercle lumineux qui n'y est pas adhérent. Nimbe.

Les Juifs et les Juives qui suivent J. C. doivent se distinguer par leur air de candeur et par la simplicité de leurs ajustements. Disciples.

Fleury, Mignot, Dewert, Maimbourg, me fourniront presque tout ce qui me reste à dire sur les chrétiens. Les *prêtres,* lors même qu'ils célébraient les saints mysteres, n'étaient pas distingués des laïques par leurs vêtements; c'étaient ordinairement des vieillards respectables, comme l'indique leur nom de *presbyter* (*a*). Prêtres.

(*a*) C'est ce que le Poussin a très bien exprimé dans son tableau de l'extrême-onction.

Evêques. Les évêques eux-mêmes vers le commencement du V[e] siecle n'avaient rien, du moins en Occident, qui les distinguât des laïques, puisque S. Célestin, pape, blâme les évêques des provinces de Narbonne d'avoir voulu se singulariser sur ce point en portant un manteau de philosophe et une ceinture.

Dans les premiers siecles de l'église ils portaient de préférence des vêtements bruns. L'an 407 S. Jean Chrysostome agonisant quitta ses vêtements et en prit de blancs.

S. Augustin, qui mourut l'an 430, disait lui-même qu'il ne voulait pas d'autres habits que ceux que pouvait porter un diacre ou sous-diacre. Cette simplicité du costume épiscopal cessa bientôt: elle était même déja altérée du temps de ce saint; car on avait pris dans les cérémonies sacrées des vêtements riches et de diverses couleurs. Astérius, évêque d'Amasée, qui vivait sur la fin du IV[e] siecle, parle des robes et des manteaux sur lesquels on brodait de son temps des animaux, des figures, et des traits de l'histoire sainte: on en porta dans la suite ailleurs que dans ces circonstances; mais cet abus s'étant trop propagé, il fut défendu à tous les ecclésiastiques de porter des habits de pourpre, excepté lorsqu'ils remplissaient les fonctions de leur ministere (*a*).

Chasuble. La *chasuble* était un habit de dessus dont le peuple faisait usage. Procope (liv. II de la Guerre des Vandales) en parle comme d'un vêtement qui ne convenait ni aux princes ni aux nobles, mais aux personnes du commun. Les gens du monde finirent par le prendre, ainsi que le clergé;

(*a*) Les Francs et autres barbares ayant envahi les provinces de l'empire, les laïques, vers le VI[e] siecle, prirent l'habit court et serré; mais le clergé ne les imita pas.

il fut même ordonné à celui-ci, dans un concile tenu en Allemagne, sous Carloman, vers le milieu du VIII[e] siecle, de le porter de préférence à la saie, habit court qui ne convenait qu'à des laïques et à des militaires.

La chasuble autrefois était ronde et traînante à terre, ouverte seulement au milieu pour passer la tête (c'est ainsi que la portent encore les prêtres grecs); on la relevait de part et d'autre sur les bras, ce qui la rendait gênante: pour la rendre plus commode et pour économiser, sur-tout lorsqu'on eut commencé de la faire d'une étoffe riche, on la diminua et échancra de part et d'autre, et peu-à-peu on lui donna la forme qu'elle a aujourd'hui : le prêtre seul maintenant en fait usage à l'autel.

La *dalmatique*, autre vêtement commun aux laïques et aux ecclésiastiques, se portait quelquefois sous la chasuble: la mode en était venue de la Dalmatie. L'empereur Commode la portait souvent lorsqu'il paraissait en public: l'usage en était très répandu sous le regne de Valérien: c'est maintenant l'habit dont se décorent les diacres et les sous-diacres pendant leurs fonctions. Dalmatique.

« L'étole, selon Fleury, était un manteau commun même « aux femmes (*a*). Nous l'avons confondu, dit-il, avec l'*orarium*, qui était une bande de linge dont on se servait « pour essuyer la sueur autour du cou et du visage. » Etole. *Orarium.*

Si nous remarquons que les évêques, les prêtres et les diacres recevaient cet ornement à leur ordination pour les distinguer du reste du clergé; que le concile de Brague, l'an 563, défend aux diacres de cacher l'*orarium* ou étole,

(*a*) Nous nous sommes assez étendus sur la stole romaine, qui était une robe et non un manteau, pour pouvoir nous dispenser de relever l'erreur de ce savant. (Voyez tome I, pages 30 et 31.)

et leur ordonne de le porter sur l'épaule pour se distinguer des sous-diacres; que l'usage de l'*orarium* ordonné aux prêtres et aux diacres lorsqu'ils étaient en fonctions était interdit à tous les ministres inférieurs, nous verrons que l'*orarium* et ce que nous appelons étole sont une même chose (*a*).

Diacres. Les *diacres* originairement portaient l'étole pendante par devant comme les prêtres; le concile de Brague, l'an 563, et le quatrieme de Tolede, l'an 597, leur ordonnerent de la porter sur l'épaule gauche, afin d'avoir le côté droit libre pour le service.

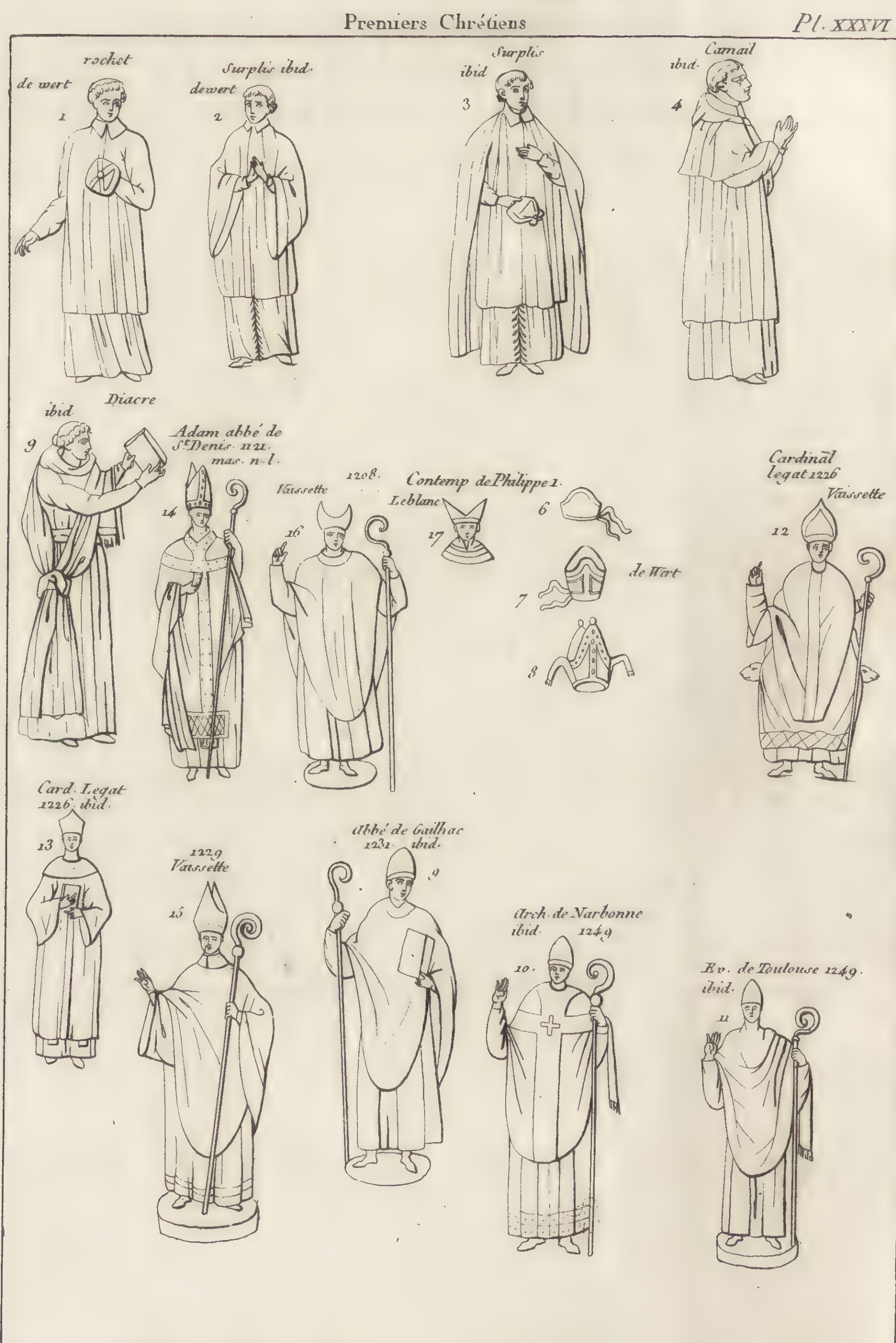
Manipule. Le *manipule* n'était qu'un simple linge plus long que large, qui selon les circonstances tenait lieu de serviette ou de mouchoir; il était froncé comme celui des enfants, et on le portait suspendu au bras gauche (*b*): les évêques et les abbés l'attachaient avec un cordon à de petits crochets, ou à la partie recourbée de leur crosse (pl. XXXVII, 8), les chantres, à leur bâton, les porte-croix, à celui de la croix; ce fut dans la suite un ornement du diaconat et des ordres supérieurs. On commença de l'orner de franges par le bas; et dès le X[e] siecle il fut tel qu'il est aujourd'hui, puisque Riculfe, évêque d'Elne, légua à son église six manipules brochés d'or, dont un même était terminé par de petites houpes.

Pl. XXXVII, 8

(*a*) D'après cela ne pourrait-on pas dire que l'ample draperie carrélongue (pl. XXXVI, diacre 9) que Dewert appelle une chasuble doublée, est une étole? ce qui appuierait l'avis de ceux qui prétendent que celle de ces ecclésiastiques leur servait suivant les circonstances à porter différents objets qu'ils étaient chargés de recevoir ou distribuer.

Pl. XXXVI, 9.

(*b*) Les vieilles femmes le portaient encore ainsi vers la fin du XV[e] siecle.


de wert
rocket
1
dewert
Surplis ibid.
2
ibid
Surplis
3
ibid.
Camail
4
ibid.
Diacre
9
Adam abbé de
St. Denis. 1121.
mas. n. 1.
14
Vaissette
1208.
16
Contemp de Philippe 1.
Leblanc
17
6
7
de Wert
8
Cardinal
legat 1226
Vaissette
12
Card. Legat
1226. ibid.
13
1229
Vaissette
15
Abbé de Gailhac
1231. ibid.
9
Arch. de Narbonne
ibid. 1249
10.
Ev. de Toulouse 1249.
ibid.
11

Il en était de l'*aube* dans les premiers temps du christianisme comme des autres vêtements ; elle servait à l'usage du clergé et des laïques de l'un et de l'autre sexe : ce fut toujours une robe blanche de laine ou de lin ; le concile de Carthage, l'an 398, défendit aux diacres de s'en servir, excepté dans le temps de l'oblation : celui de Tolede, l'an 589, leur défendit, ainsi qu'aux sous-diacres et aux lecteurs, de la quitter avant la fin du sacrifice, sous peine d'être privés de leur rétribution. Aube.

Quoique les prêtres parussent au dehors revêtus de leur aube comme les laïques, ils en avaient cependant qui ne servaient qu'à l'autel ; il en était de même des chasubles et des dalmatiques.

L'aube pendant long-temps descendit jusqu'aux pieds ; mais on la raccourcit pour la porter ailleurs qu'à l'autel : on la fit d'abord de trois doigts plus courte que la robe ; on la raccourcit de deux doigts de plus vers le XIV[e] siecle ; ensuite jusqu'à mi-jambes, et enfin jusqu'aux genoux : en sorte qu'il n'y a plus que les enfants de chœur qui aient retenu l'aube en son entier hors de l'autel ; le reste du clergé l'a presque par-tout mise en rochet ou en surplis (*a*).

Rochet (1) est le nom que prend l'aube lorsqu'elle est moins large et moins longue, et qu'on lui conserve les manches étroites et justes aux bras, comme celle des évêques ; c'est un surplis lorsqu'on l'élargit par le corps et par les manches (2, 3). Rochet. Pl. XXXVI, 1. Surplis. 2, 3.

La *chape* était un manteau de voyage dont on se couvrait en temps de pluie, de là lui était venu le nom de *plu-* Chape, pluvial, camail.

(*a*) Le surplis des clercs, vers le milieu du XII[e] siecle, descendait jusqu'aux pieds.

vial : le *camail* n'est autre chose que la chape de l'évê-
4. que raccourcie (4).

Sandales. Les *sandales* furent la chaussure des apôtres : c'était un des habits sacerdotaux; le prêtre, du temps de Charlemagne, devait en prendre de propres avant de dire la messe.

Evêques. Divers monuments des VI, VII, VIII, IX, XII et XIV[es] siecles, font voir que l'habit de cérémonie des évêques consistait alors dans l'aube, l'étole et la chape, ou la chasuble antique. L'évêque contemporain de Charlemagne, représenté sur le portail de l'église de Châteaudun (*a*), est peut-être le seul de ces temps reculés dont la chasuble est échancrée par le côté (*b*).

Mitre. La *mitre*, ancienne coëffure de l'un et de l'autre sexe, était en usage chez plusieurs nations, et notamment parmi les prêtres païens; on la serrait autour de la tête avec deux cordons ou rubans (*c*). Silius, Italicus, contemporain de Néron, parle du ruban qui pendait de cette *coëffure cornue* (*d*); c'est ce ruban qui est représenté par les pendants ou fanons de la mitre des évêques : le bonnet impérial et la tiare papale en ont de pareils: les pointes n'étant pas alors garnies en dedans avaient peu d'élévation; mais on les garnit, et elles s'éleverent au point où elles sont aujourd'hui.

C'est mal à propos que l'on a avancé que les évêques ne s'en décorerent que vers le IX[e] siecle; plusieurs monu-

(*a*) Costume des Français, tome III, planche XI, fig. E.

(*b*) Voyez Justinien assistant à la consécration d'une église (tome I, page 122, pl. LXIII, I A).

(*c*) .... *Habent sua redimicula mitræ.* Virgil.

(*d*) *Casside cornigerâ dependens infula.* Sil. Ital.

ments attestent qu'ils en portaient auparavant, ainsi que certains abbés. Ils voulurent, vers le X.e siecle, en avoir exclusivement l'usage; mais les abbés, qui auparavant étaient flattés de remplir certaines fonctions avec les ornements épiscopaux, obtinrent du pape la permission d'officier dans les grandes solennités avec la mitre, l'anneau et les gants. Les évêques, craignant d'être confondus avec eux dans les conciles, s'en plaignirent à Clément IV, qui ordonna que les abbés, dépendants immédiatement du saint-siege, porteraient dans les synodes une mitre brodée en or, mais sans perles, ni diamants, ni plaques d'or et d'argent, et les autres une mitre blanche toute simple.

On a dit aussi que la mitre, dans le XIVe siecle, n'était que de toile ou de drap, sans or, ni broderies, ni pierres précieuses; quelques monuments prouvent le contraire.

Les évêques la portaient toujours sur leur tête, même pendant les repas; les papes l'avaient aussi aux audiences publiques, au consistoire, etc.: mais depuis long-temps on ne la porte plus qu'à l'autel, aux processions, et dans quelques autres fonctions épiscopales.

Quoique dans les commencements la mitre fût moins élevée qu'elle ne le fut dans la suite, il paraît cependant, par les sceaux de divers prélats du commencement et du milieu du XIIIe siecle, que la hauteur de la mitre ainsi que la maniere de la placer étaient arbitraires: les unes
ressemblent à une espece de tiare (10, 11, 12); les autres 10, 11, 12.
ont les cornes hautes et pointues (13, 14, 15), l'une devant, 13, 14, 15.
l'autre derriere: Roger, évêque de Châlons dans le XIe siecle, et Guillaume d'Antignac, évêque de Maguelone au commencement du XIIIe, ont la leur peu élevée; les pointes
sont par côté (16, 17). 16, 17.

Les évêques affecterent de porter des chapeaux verds; peu-à-peu le reste du clergé les imita; mais le pape ayant improuvé cet usage, les évêques seuls les conserverent de cette couleur.

Barbe et chevelure.

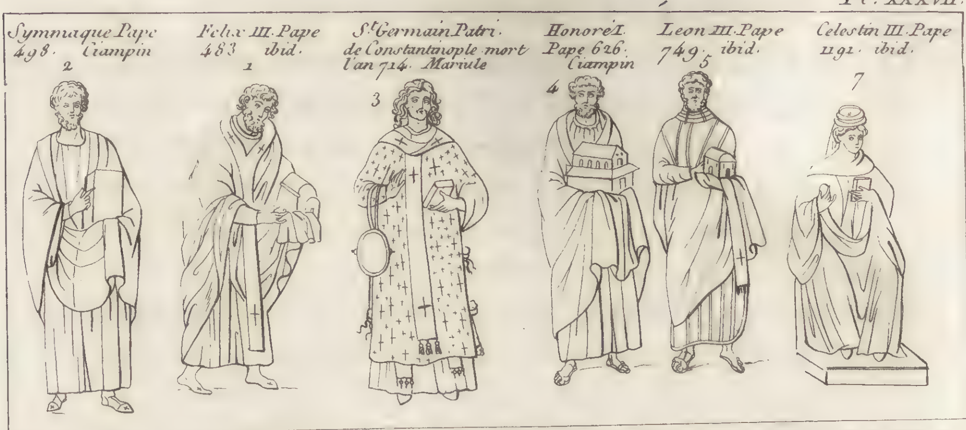
Gautier de Sibert (Mém. de l'acad.) dit que dans la primitive église les fideles portaient la barbe selon le costume du pays où ils se trouvaient. Les prêtres voulurent dans la suite établir des lois à ce sujet: ces lois varierent très souvent; cependant, selon Grégoire VIII et le cardinal Baronius, les ecclésiastiques rasaient leur barbe dès le commencement de l'église.

Selon Clément d'Alexandrie (IIIe siecle) on ne doit couper de la barbe que ce qui gêne en mangeant; selon les lettres attribuées à S. Cyprien on ne doit ni l'arracher ni en changer la forme; ce saint n'étant que néophyte coupa sa chevelure flottante, et porta ses cheveux courts: on peut inférer de là que l'usage était de les porter longs, puisque le poëte Prudence, hymne 112, parle avec éloge de ce sacrifice; il était d'autant plus grand que l'on était alors passionné pour les belles chevelures, les dames de ce siecle et du précédent avaient même recours à des cheveux empruntés.

Pendant long-temps il n'y eut guere dans les Gaules que les ecclésiastiques et ceux qui affectaient un esprit d'humilité ou de pénitence qui coupassent leurs cheveux; c'était par là que commençait la pénitence publique.

Tonsure.

Quelques uns prétendent que ce fut le pape Anicet (mort l'an 173) qui défendit aux clercs de porter les cheveux longs; selon d'autres cette défense vient des apôtres. On lit dans la vie de S. Cloud qu'avant de renoncer au monde on se coupait quelquefois soi-même les cheveux; c'étaient


Symmaque Pape 498. Ciampin
2
Felix III. Pape 483 ibid.
1
S.t Germain Patri. de Constantinople mort l'an 714. Mariule
3
Honoré I. Pape 626. Ciampin
4
Leon III. Pape 749. ibid.
5
Celestin III. Pape 1191. ibid.
7


Jean XII. Pape l'an 956. prenant ses habits pontificaux. ibid.
6


Cost. du Clergé vers l'an 1439.
Danse des morts
8
Pallium et Chasuble
Dewert
7

le plus souvent les parents qui les coupaient à leurs enfants en les offrant aux monasteres : quelquefois on se faisait un honneur de recevoir la tonsure de la main de certaines personnes distinguées; lorsque le jeune Flore fut tonsuré par S. Maur, le roi et les seigneurs de la cour lui couperent chacun une partie de la chevelure.

La tonsure dans la suite fut une cérémonie ecclésiastique réservée aux évêques et aux abbés à l'exclusion de tous les autres.

Il est difficile, dit D. Claude Dewert, de trouver aucune autorité qui fasse remonter l'origine de la couronne de cheveux au-delà du VI[e] siecle (*a*); il n'était auparavant question que de tondre, de couper les cheveux en rond et de les porter courts. Le quatrieme concile de Carthage, vers la fin du IV[e] siecle, défend seulement de les laisser croître; les clercs les avaient très courts, mais non rasés : ce n'est qu'au concile de Tolede, assemblé vers le milieu du VII[e] siecle, que l'on a commencé à parler de la couronne; il y fut ordonné à tous les clercs ou lecteurs de porter une couronne, c'est-à-dire un cercle de cheveux autour de la tête tondue en-dessus. Couronne.

On se servit du mot *tonsure* lorsqu'on ne coupa avec les ciseaux que le bas et les extrémités des cheveux pour les rendre plus courts : le nom de *couronne* ne convient proprement qu'au cercle de cheveux qui regne autour de la tête lorsqu'elle est rasée ou tondue.

Saint Ambroise, dans le IV[e] siecle, aimait la chevelure pour les personnes de tout âge, de tout état, et de tout

(*a*) Des monuments des V[e] et VI[e] siecles représentent les papes Symmaque et Félix avec la couronne (pl. XXXVII, 1, 2). Pl. XXXVII, 1, 2.

sexe (*a*); il était cependant bien éloigné d'approuver que la chevelure d'un homme fût peignée comme celle d'une femme. Le concile de Carthage, l'an 398, défendit aux clercs de laisser croître leurs cheveux ni leur barbe.

S. Etienne d'Alexandrie et S. Jérôme, à-peu-près vers le même temps, ne voulaient pas qu'on les laissât croître; S. Epiphane, leur contemporain, et Isidore de Séville, deux siecles après, improuverent les cheveux longs des moines: ce fut néanmoins une sorte de vêtement pour beaucoup de solitaires, tels que S. Macaire, S. Onufre, S[te] Marie égyptienne, etc. (*b*).

Un ancien concile d'Asie, le code théodosien, les capitulaires de nos rois, anathématisent au contraire les femmes et les vierges qui, contre les lois divines et humaines, coupent leurs cheveux.

Synesius, évêque de Ptolémaïde vers le commencement du V[e] siecle, fit un éloge de la calvitie (il était chauve) et déclama fortement contre les beaux cheveux et la frisure.

Le concile d'Agde, l'an 506, défendit aux ecclésiastiques de laisser croître leurs cheveux, ordonna aux archidiacres

(*a*) *Quam prætiosa cæsaries, quam reverenda in senibus, quam veneranda in sacerdotibus, quam terribilis in bellatoribus, quam decora in adolescentibus, quam dulcis in pueris, quam compta in mulieribus!* (Lib. VI Hexam., cap. IX.)

(*b*) Des conciles dans la suite ordonnerent aux laïques de porter les cheveux courts: on se fondait sur ces paroles de S. Paul, *Vir quidem si comam nutriat ignominia est illi;* ils ne faisaient pas attention, comme l'observe Gauthier de Sibert, que ces paroles ne sont relatives qu'à l'usage où les Corinthiens étaient déja depuis trois cents ans de les porter courts: *le reste des Grecs peu-à-peu avait adopté cet usage.*

de faire tondre ceux qui seraient désobéissants, et leur enjoignit d'être chaussés et vêtus selon leur état.

La barbe, dans le VI[e] siecle, ne se coupait pas sans cérémonies, puisqu'on trouve dans le Sacramentaire de saint Grégoire-le-Grand l'oraison que l'on disait auparavant (*Oratio ad tondendas barbas.*)

Le clergé latin, vers la fin du IX[e] siecle, se rasait, puisqu'Enée, évêque de Paris, contemporain de Charles-le-Chauve, disait au clergé grec, qui ne se rasait pas, que les prêtres latins se rasaient par esprit de propreté (*a*).

CÉRÉMONIES.

Les prêtres allaient dans les maisons des premiers chrétiens de Jérusalem rompre et distribuer le pain, c'est-à-dire consacrer et donner l'eucharistie. Tant que le temple subsista les fideles s'assemblaient tous les jours dans la galerie de Salomon pour y prier, et ils y observaient les cérémonies de l'ancienne loi; après la priere ils se rassemblaient chez l'un d'eux, où se faisait la rupture du pain et la communion; ils prenaient ensuite (en chantant des cantiques) un *agape*, repas frugal où régnait la simplicité et la joie.

Cérémonies des premiers chrétiens.

Agape.

(*a*) Les historiens ont remarqué que Jules II, élu pape l'an 1503, avait des inclinations guerrieres, et que c'était en mémoire de Jules César qu'il avait pris son nom. Ses prédécesseurs depuis quelque temps étaient rasés; il préféra laisser croître sa barbe pour avoir la physionomie plus terrible: ses successeurs ne l'imiterent pas; mais Clément VII ayant resté long-temps assiégé par Charles V dans le château Saint-Ange, où il s'enferma l'an 1526, négligea de se faire raser, et y renonça lorsqu'il fut en liberté: son exemple fut suivi.

Ceux qui desireront de plus grands détails sur ce qui concerne la barbe et la chevelure doivent lire l'histoire des Modes françaises, où la plus fine plaisanterie est jointe aux plus curieuses recherches.

Baptême.

Le *baptême* se donnait par *immersion* dans les fleuves, dans les fontaines, ou dans la mer, ou par-tout ailleurs, soit dans de grands bassins, auxquels on donna le nom de fonts, soit en répandant de l'eau sur la tête en prononçant les paroles sacramentales.

Lorsqu'on le donnait par immersion la personne était plongée nue dans l'eau depuis les pieds jusqu'au sommet de la tête; les bassins dont on se servit dans la suite étaient assez profonds pour qu'il y eût de l'eau jusqu'à la poitrine; celui qui baptisait appuyait la main sur la tête du catéchumene, qu'il enfonçait trois fois dans l'eau, et lui faisait ensuite un baiser en lui disant, « *La paix soit avec* « *vous* ». Ce baiser fut supprimé après le VIe siecle: aujourd'hui et depuis long-temps le baptême ne se fait que par *effusion*.

Ceux qui desiraient se faire chrétiens étaient conduits à l'évêque, ou à quelque prêtre qui les instruisait; après s'être assuré de leur vocation l'évêque les baptisait ordinairement la veille de pâque ou de la pentecôte, à moins qu'il n'y eût des raisons pressantes pour ne pas différer, comme, par exemple, une persécution; dans ces cas-là on bénissait exprès les fonts en tout temps; le catéchumene jeûnait jusqu'au soir, subissait un examen, et rendait compte de sa conduite; l'évêque le baptisait, le confirmait, offrait le saint sacrifice, et lui donnait la communion; enfin il bénissait du lait et du miel, et lui en faisait manger : pendant les huit jours suivants le nouveau chrétien allait vêtu de la robe blanche qu'il avait reçue au baptême.

On baptisait les enfants des fideles à tout âge, même avant huit jours; on leur donnait un nom pieux, ou celui de quelque apôtre: les adultes cependant conservaient les

leurs; ceux qui les avaient présentés étaient chargés de les diriger dans les pratiques chrétiennes.

Ils exerçaient tous quelque profession utile, et s'occupaient des œuvres de charité spirituelles et corporelles (*a*).

Ils ne se servaient point de meubles précieux: leurs vêtements étaient simples; ils ne les choisissaient point de couleurs trop éclatantes; ils ne portaient point de bijoux; leur extérieur était sévere et négligé, ou au moins simple et sérieux.

Ceux qui ne se destinaient pas au célibat se mariaient Mariage. jeunes : le pasteur les bénissait et célébrait le saint sacrifice; ils se prenaient par la main, et l'époux donnait à la mariée un anneau où était gravée une croix, ou une colombe, une ancre, un poisson, ou le symbole de quelque vertu (*b*).

Il n'y avait qu'un sacrifice solennel dans chaque diocese; les prêtres y assistaient tous, et aidaient seulement l'évêque; ce n'était qu'en son absence ou quand il était malade qu'un des prêtres offrait le sacrifice. L'église, c'est-à-dire l'assemblée, se tenait tous les dimanches dans quelque *cénacle* (*c*); mais dans la suite le nombre des fideles *Cénacle.* s'étant accru, on choisit des lieux plus vastes.

Pendant les lectures et les instructions les auditeurs

(*a*) Le quatrieme concile de Carthage, l'an 348, veut « Que les « clercs qui ont la force de travailler apprennent des métiers et « gagnent leur vie, c'est-à-dire de quoi se nourrir et se vêtir, ou tra- « vaillent la terre, quelque instruits qu'ils soient dans la parole de Dieu, « sans préjudice de leurs fonctions. »

(*b*) Les anneaux autrefois servaient de cachet.

(*c*) On entendait par ce mot des salles à manger qui étaient au haut des maisons.

étaient assis par ordre, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre; et pour être plus séparées elles montaient aux galeries hautes, s'il y en avait; les personnes âgées étaient aux premiers rangs: les peres et meres tenaient devant eux les petits enfants; car on les menait à l'église dès qu'ils étaient baptisés; les jeunes gens restaient debout quand les places étaient remplies (*a*): des diacres étaient chargés de maintenir l'ordre; on finissait par l'évangile, que le prélat expliquait: on priait après la prédication; ensuite l'on faisait sortir tout le monde excepté les fideles; puis ils se levaient tous et priaient, en se tournant vers l'orient, les mains *levées au ciel*, *la paume de la main en-dessus*, en signe de parfaite union: on se donnait le baiser de paix, les hommes aux hommes, et les femmes aux femmes; puis chacun offrait ses dons, c'est-à-dire le pain, et le vin mêlé d'eau, au prêtre, qui les offrait à Dieu au nom de tous.

Crédence. Excepté les fruits nouveaux que l'on bénissait à la fin du saint sacrifice, il n'y avait sur l'autel que le pain et le vin: tous ceux qui devaient communier faisant leur offrande de pain, il y en avait sur l'autel une si grande quantité qu'il en était couvert; ce qui obligeait d'avoir à côté une table pour déposer ces dons: c'est celle qui porte aujourd'hui le nom de *crédence*.

L'évêque en certains lieux recevait les offrandes de la main des fideles eux-mêmes; en d'autres c'était de la main des diacres: ceux-ci étaient aidés par les sous-diacres, et préparaient tous les vases sacrés, qu'ils couvraient d'un voile pour les tenir proprement.

Corporal. Le *corporal* était une grande nappe que deux sous-

(*a*) En Afrique les auditeurs étaient debout.

diacres prenaient par les bouts et étendaient sur l'autel; l'archidiacre était chargé d'arranger le pain, et de placer le calice de vin qui devait être consacré; on le faisait passer dans un vaisseau percé comme un crible dans la crainte qu'il n'y fût tombé quelque souillure.

Le pasteur, revêtu d'une robe éclatante, offrait le pain, le vin, et l'encens; on encensait ensuite l'autel, les dons, le clergé, et le peuple.

Alors les diacres ou des portiers fermaient et gardaient les portes, et ne les ouvraient à personne qu'après la communion; d'autres diacres veillaient au bon ordre, notamment sur les enfants, dont la place était près le tribunal de l'évêque, et ils avertissaient les meres de prendre les petits enfants dans leurs bras....

Après la consécration et l'oraison dominicale l'évêque prenait la communion, puis la donnait aux prêtres, aux diacres, et autres clercs, ensuite aux ascetes ou moines, aux diaconesses, aux vierges et aux autres religieuses, aux enfants, et enfin à tout le peuple. Pour abréger cette cérémonie, qui était fort longue, plusieurs prêtres en même temps distribuaient le pain consacré, et plusieurs diacres donnaient le calice; pour éviter la confusion les prêtres et les diacres allaient porter la communion par les rangs dans le même ordre où ils avaient reçu l'offrande; en sorte que chacun demeurait à sa place: les hommes recevaient l'eucharistie dans leurs mains, et les femmes dans des linges destinés à cet usage; on donnait aux enfants les particules qui restaient, et l'on distribuait à ceux qui ne communiaient pas les restes du pain offert et non consacré: de là est venu l'usage du pain béni; (les *eulogies* étaient une espece de pain béni que les évêques Eulogie.

distribuaient). Pendant la communion on chantait un psaume.

On envoyait l'eucharistie par des diacres ou des acolythes à ceux qui n'avaient pu assister au sacrifice; on en réservait aussi une partie pour le viatique des mourants... On permettait aux fideles de l'emporter chez eux *dans des coffrets*, pour la prendre tous les matins à jeun, ou dans les occasions de péril, parcequ'on n'avait pas la liberté de s'assembler tous les jours pour célébrer les mysteres; mais on n'emportait ainsi dehors que la seule espece du pain, quoique dans l'assemblée tous ordinairement communiaient sous les deux especes, excepté les enfants à qui l'on ne donnait que l'espece du vin (*a*).

La communion était suivie d'un repas que tous les fideles faisaient ensemble dans le même lieu; c'est ce qu'on

Agape. nommait *agape*, c'est-à-dire charité; ensuite on donna ce repas seulement aux veuves et aux pauvres: on conservait toujours une portion pour le pasteur, quoiqu'absent; les prêtres et les diacres l'avaient double, et on en donnait une à chacun des lecteurs, des chantres et des portiers.

On faisait aussi des agapes à l'occasion des naissances, des mariages et des funérailles; mais les abus qui s'y étaient glissés dès le commencement les firent proscrire par le

(*a*) Les calices étaient souvent de verre; selon Bede celui dont se servit J. C. avait deux anses: on en voit un pareil sur une monnaie de Cherebert; celui dont Charlemagne fit présent au pape avait la même forme. Urbain, élu pape l'an 224, introduisit l'usage de faire les vases sacrés d'argent; les patenes étaient de grands bassins pesant trente à quarante-cinq marcs.

En signe de respect et de joie on allumait en plein jour une grande quantité de cierges et de lampes.

troisieme concile de Carthage. S. Grégoire-le-Grand les permit aux Anglais lors de la dédicace de leurs églises et de la fête des saints martyrs; mais c'était sous des tentes ou des feuillages, et non dans les églises, comme on l'avait pratiqué dans le commencement. (Moréri)

Les *vierges* qui se consacraient à Dieu vivaient chez leurs parents dans la mortification et la retraite. Elles ne sortaient que pour aller à l'église, où elles avaient une place séparée des femmes; leurs vertus et leur modestie les distinguaient plus que le voile appelé *mafortium*, dont elles se couvraient. Quelques unes, vers le milieu du troisieme siecle, prirent une tunique de laine brune et un manteau noir; cet usage continua pendant les deux siecles suivants. Vierges. *Mafortium.*

Du temps de S. Grégoire-le-Grand quelques unes faisaient à Dieu le vœu public et solennel de leur virginité, et recevaient le voile des mains de leur évêque; cette cérémonie se faisait avec pompe pendant la messe, le jour de noël, des rois, le lundi de pâque, ou le jour de la fête de quelque apôtre; c'étaient pour les familles des jours de fêtes et de réjouissances suivis de banquets comme les noces : on envoyait des présents à ses amis après avoir reçu le voile béni. Les canons des conciles exigeaient que les vierges eussent atteint l'âge de vingt-cinq ans pour pouvoir prononcer le vœu.

Un passage d'Optat, évêque de Milere, vers le commencement du VIe siecle, nous apprend que les vierges d'Afrique, au lieu de voile, portaient une mitre de laine teinte en pourpre, qui couvrait leur tête et une partie des épaules. (Valois, Mém. de l'acad.)

On vit dans l'Orient, dès le commencement du IVe siecle, des vierges qui, par un vœu particulier, se renfermaient Vœu de réclusion.

dans un monastere, et se soumettaient à une supérieure aussitôt qu'elles avaient consacré leur virginité. Cet usage ne commença d'être suivi en Occident, et notamment en France, que dans le VIII[e] siecle; dans les IV, V et VI[es] siecles le vœu n'était suivi que de la réception du voile. (Valois, Mém. de l'acad., tome IX.)

Veuves. Les *veuves* pouvaient en tout temps prendre le voile de continence et renoncer aux secondes noces. Le pape Gélase défendit aux évêques de bénir ce voile, et affecta cette fonction à un simple prêtre, qui après l'avoir béni le plaçait sur l'autel; la veuve venait l'y prendre, et s'en couvrait elle-même: la cérémonie n'était pas toujours publique, et se faisait quelquefois dans la sacristie. Ces veuves passaient leurs jours dans la mortification comme les vierges; elles étaient moins retirées à cause des œuvres extérieures de charité dont elles faisaient leur principale occupation: parmi les plus respectables d'entre elles, qui avaient plus de soixante ans, on choisissait les *diaconesses* pour exercer (seulement envers les personnes de leur sexe) les œuvres de charité, qui faisaient partie des fonctions des diacres; elles instruisaient les catéchumenes, et placées près les portes de l'église du côté des femmes, elles assignaient le rang de chacune en leur faisant observer le silence et la modestie.

Diaconesses.

On admettait quelquefois à ce rang des vierges du même âge; le concile de Calcédoine permit même d'en choisir de moins âgées pourvu qu'elles eussent au moins quarante ans: ce choix se faisait en donnant le voile; le *mafortium* des diaconesses de l'église grecque ressemble à un petit manteau qui couvre le cou et les épaules.

Le vingt-sixieme canon du concile de Tolede, l'an 400,

défend que désormais on ordonne des diaconesses, et veut que celles qui ont été ordonnées reçoivent la bénédiction avec les simples laïques.

Ordination. Tribunal de l'évêque.

Les évêques conféraient les ordres en imposant les mains avec certaines cérémonies : ils offraient le sacrifice ; ensuite assis avec leurs prêtres, aidés des diacres qui se tenaient debout, ils jugeaient les affaires et les différents qui s'élevaient entre les chrétiens : ceux-ci étaient au milieu et debout; en abordant les évêques on se prosternait devant eux, et on baisait leurs pieds en attendant leur bénédiction qu'ils faisaient précéder de prieres.

Eglises.

Ce ne fut que sous l'empire de Constantin que l'on commença de bâtir des églises; autant que cela se pouvait elles étaient éloignées du bruit, et environnées de tous côtés de cours, de jardins, ou de bâtiments dépendants de l'église même : d'abord on trouvait un péristyle, c'est-à-dire une cour carrée, environnée de galeries couvertes, soutenues de colonnes, comme sont les cloîtres des monasteres; sous ces galeries se tenaient les pauvres, à qui l'on permettait de mendier à la porte de l'église (ce n'étaient que des vieillards impotents et des invalides); et au milieu de la cour il y avait une ou plusieurs fontaines *pour se laver les mains et le visage avant la priere :* de là est venu l'usage des bénitiers; au fond était un double vestibule d'où l'on entrait par plusieurs portes dans la salle ou basilique où était le corps de l'église; je dis qu'il était double, parcequ'il y en avait un en-dehors et l'autre en-dedans...

Près de la basilique en-dehors étaient d'ordinaire deux bâtiments, dont l'un à l'entrée se nommait le baptistere, et l'autre au fond la sacristie, ou le trésor... Souvent le long de l'église on conservait des chambres ou cellules pour la

commodité de ceux qui voulaient méditer et prier en particulier : c'est l'origine de nos petites chapelles.

Basilique. La basilique (*a*) était partagée en trois, suivant sa largeur, par deux rangs de colonnes qui soutenaient des galeries des deux côtés, et dont le milieu était la nef, comme nous le voyons à toutes les anciennes églises ; vers le fond à l'orient on plaçait l'autel, entouré d'une balustrade à jour, et derriere était le sanctuaire (*b*), où les prêtres, assis pendant l'office, avaient au milieu d'eux l'évêque, dont la chaire, ainsi placée, terminait la vue de ceux qui entraient par la principale porte : il tenait un livre sur un siege un peu élevé, d'où il descendait pour venir à l'autel : les diacres se tenaient debout. A l'entrée et au milieu

Ambon. étaient le pupitre et l'*ambon*, tribune élevée, où l'on montait des deux côtés, et qui servait aux lectures publiques ; quelquefois on en faisait deux pour laisser le milieu libre, et ne pas cacher l'autel : à la droite de l'évêque et à la gauche du peuple était le pupitre de l'évangile, et de l'autre côté celui de l'épître ; la place des chantres était entre le pupitre et l'autel (*c*).

Autel. L'autel était une table de matiere précieuse, enrichie

(*a*) Les basiliques dans l'origine étaient des salles où les rois rendaient la justice ; on donna le même nom à celles où les magistrats venaient pour le même objet ; on y prononçait des harangues, les marchands même s'y assemblaient ; ce nom enfin fut donné à des édifices vastes et magnifiques, élevés en l'honneur de Dieu, et notamment des martyrs : ils ne différaient des temples des anciens qu'en ce que ceux-ci étaient décorés extérieurement de colonnes, et que les basiliques n'en avaient que dans l'intérieur.

(*b*) La voûte qui s'arrondissait vers cet endroit était plus basse.

(*c*) C'étaient des clercs.

de pierreries, et au moins de marbre ou de porphyre, placé, autant qu'il était possible, sur la sépulture de quelque martyr, dans laquelle on descendait par une ouverture devant l'autel : on ne laissait rien sur l'autel hors le temps du sacrifice; mais il était orné aux quatre coins de colonnes soutenant une espece de tente ou tabernacle, que l'on nommait *ciboire* à cause de sa figure en coupe renversée. Ciboire.

Le ciboire et les colonnes étaient souvent d'argent; entre ces colonnes on mettait des rideaux d'étoffe précieuse pour enfermer l'autel des quatre côtés; le ciboire était orné d'images, et terminé par une croix d'or : on suspendait aussi sur les autels des colombes d'or ou d'argent pour représenter le S.-Esprit; et quelquefois on y renfermait le saint-sacrement (*a*). Les colonnes qui soutenaient la basilique étaient de marbre avec des chapiteaux de bronze doré: elle était pavée de marbre, et souvent les murs en étaient recouverts dans l'intérieur : on reconnaît encore à ces détails les basiliques des premiers chrétiens dont les musulmans ont fait des mosquées. Dans l'origine leur plan avait quelque rapport avec celui du temple de Jérusalem; elles étaient bâties de maniere que les fideles y étaient tournés vers l'orient, qu'ils regardaient toujours en faisant leurs prieres ; mais cet usage ayant amené quelque superstition, le pape Léon le défendit; on continua cependant de disposer les églises dans cette direction. L'intérieur était orné de mosaïques, de peintures représentant des sujets de l'ancien et du nouveau testament, etc.; on voyait devant les portes des rideaux enrichis d'or ou d'argent.

(*a*) On le renfermait aussi dans des calices à deux anses et dans des vases d'or et d'argent qui avaient la forme d'une tour, et que l'on plaçait sur l'autel.

Cloches. Orgues. L'usage des cloches ne commença que vers le VII[e] siecle; celui des orgues dans les églises fut établi sous le pontificat de Grégoire IV: S. Aldric, évêque du Mans, fut un des premiers qui l'adopta.

Baptistere. Le baptistere était ordinairement une grande cuve circulaire dans laquelle on descendait par quelques marches pour entrer dans l'eau: c'était proprement un bain; ensuite on se contenta d'une plus petite cuve de marbre ou de porphyre comme une baignoire, et enfin on se réduisit à un bassin comme sont les fonts baptismaux. Le baptistere était aussi orné de peintures convenables au sacrement, et garni de plusieurs vases d'or et d'argent pour garder les saintes huiles et pour verser l'eau; ceux-ci étaient souvent en forme d'agneaux ou de cerfs: on y voyait l'image de S. Jean-Baptiste, et une colombe d'or ou d'argent suspendue sur le bain sacré.

PÉNITENCES PUBLIQUES.

Pénitences pupubliques. Ceux à qui il était prescrit de faire pénitence publique s'adressaient à l'archi-prêtre, ou au prêtre pénitencier, qui prenait leur nom par écrit: le premier jour du carême étant venu, ils se présentaient à la porte de l'église en habits pauvres, sales et déchirés, car tels étaient chez les anciens les habits de deuil; étant entrés dans l'église ils recevaient de la main du prélat des cendres sur la tête et des cilices pour se couvrir, puis demeuraient prosternés, tandis que le clergé et tout le peuple faisaient pour eux des prieres à genoux: le prélat leur faisait une exhortation, les encourageait; mais il finissait par les mettre hors de l'église, dont les portes étaient aussitôt fermées devant eux.

Il y avait quatre degrés de pénitents que l'on devait tous parcourir ; les pleurants, les auditeurs, les prosternés, et les consistants. Degrés de pénitents.

Le *pleurant* se trouvait à la porte de l'église aux heures de la priere, et restait dehors, non sous le vestibule, mais exposé aux injures de l'air; il était revêtu d'un cilice, avait de la cendre sur la tête, et se laissait croître le poil: en cet état il priait les fideles qui entraient dans l'église d'avoir pitié de lui et de l'aider de leurs prieres, il embrassait leurs genoux, baisait leurs pieds, et faisait l'aveu de son péché. Pleurants.

L'*auditeur* entrait à l'église pour entendre les instructions, mais demeurait sous le vestibule avec les catéchumenes, et en sortait avant les prieres. Auditeurs.

De là il passait au troisieme rang (celui des *prosternés*), et priait avec les fideles, mais toujours près de la porte, prosterné et couché sur le pavé de l'église : il sortait avec les catéchumenes. Prosternés.

Enfin le *consistant* assistait aux prieres des fideles, priait debout comme eux, mais sans qu'il lui fût permis d'offrir ni de communier. Consistants.

Le jeudi saint les pénitents se présentaient à la porte de l'église: le prélat, après avoir fait pour eux plusieurs prieres, les faisait rentrer à la sollicitation de l'archidiacre ou de l'archi-prêtre.... Il leur faisait une exhortation, et les obligeait à lever la main pour gage de la promesse qu'ils faisaient de ne plus retomber dans le péché; enfin se laissant fléchir, il leur donnait l'absolution solennelle : alors les pénitents se faisaient raser, quittaient leurs habits de deuil, et recommençaient à vivre avec les autres fideles.

Il est bon d'observer que les premiers chrétiens ne priaient Prieres debout.

pas à genoux, puisque le vingtieme et dernier canon du concile de Nicée, tenu dans le IVe siecle, abolit la coutume de quelques églises dans lesquelles on priait à genoux le dimanche, et pendant le temps paschal; ce concile ordonne que l'on observera par-tout l'uniformité en priant Dieu debout dans toutes les églises.

Ascetes. Les *ascetes* étaient ceux des anciens chrétiens qui se vouaient à un genre de vie plus austere; leur manteau, ainsi que celui des évêques, des prêtres, et de touts les clercs, était d'une couleur obscure; cet usage n'était pas généralement approuvé: mais Tertullien, qui était ascete, en fit l'apologie.

Moines. Les *moines* dans l'origine étaient de purs laïques à qui on accordait rarement la prêtrise dans les premiers siecles du christianisme. (Saint Benoît, qui vivait dans le IVe siecle, ne les distingue guere des séculiers dans le chapitre LVII de sa regle.) S'il se trouvait quelque prêtre parmi eux, il était rasé; les freres convers laissaient croître leur barbe.

Dans le Ve siecle cependant la plupart des évêques et des prêtres des Gaules et de l'Occident pratiquaient la vie monastique et en portaient l'habit.

FUNÉRAILLES DES PREMIERS CHRÉTIENS.

Funérailles. Quand les premiers chrétiens étaient malades les prêtres allaient les consoler et les oindre au nom du Seigneur: après leur mort on les lavait, on les déposait au milieu de la salle où ils étaient morts, et on les gardait pendant quelque temps sans les enterrer.

Origene nous apprend qu'on leur mettait des habits magnifiques, que les parents et les amis fournissaient à

l'envi; ce qui attirait quelquefois des voleurs qui venaient les déterrer pour les dépouiller; mais pour tromper leur cupidité on eut l'attention de déchirer ces vêtements avant de les mettre en terre.

Le convoi, chantant des psaumes, marchait à la clarté de plusieurs flambeaux; on offrait le sacrifice, on donnait l'agape et des aumônes aux pauvres.

On enterrait les morts avec les marques de leur dignité, les actes ou les instruments de leur martyre, des phioles ou des éponges pleines de leur sang, leur épitaphe ou du moins leur nom, des médailles, des feuilles de laurier ou de quelque autre arbre toujours verd, des croix, l'évangile, quelquefois même l'eucharistie : on observait de poser les corps sur le dos le visage tourné vers l'orient, soit qu'on les mît simplement en terre, soit qu'on les rangeât dans des cavités disposées à cet effet dans les rochers, comme sont auprès de Rome et en Egypte les tombes ou catacombes.

Le pape Eutichien, qui succéda à Félix Ier l'an 275, défendit d'ensevelir le corps des martyrs sans une tunique de pourpre; mais cet usage fut aboli par S. Grégoire-le-Grand.

Le corps des ecclésiastiques, des religieux, et des séculiers, était porté dans un cercueil chacun par des personnes de leur état, il était précédé par les prêtres et religieux; les uns portaient des torches ou des cierges, les autres chantaient ou psalmodiaient; les parents, les amis et le peuple suivaient le cercueil.

Pleureuses à gages.

On voyait aussi des pleureuses à gages qui, ainsi que les parentes, étaient vêtues de noir, s'égratignaient, et s'arrachaient les cheveux; leurs bras étaient nus jusqu'au coude. Le corps d'un prêtre était posé devant le maître-autel,

et celui d'un séculier se plaçait à l'entrée du chœur. Après quelques prieres et lectures on faisait sortir les catéchumenes, on rappelait le souvenir des saints et celui du personnage décédé; on exhortait les assistants à prier pour le mort; l'officiant commençait les prieres et le saluait; le peuple imitait ses saluts; le prêtre répandait de l'huile sur le mort, et après qu'il avait prié pour les fideles présents, on enterrait le cadavre hors les villes, dans des lieux destinés à cet usage. Dans la suite les cimetieres furent placés autour des églises; enfin les personnes puissantes furent enterrées dans les églises mêmes: Constantin en donna le premier exemple qui fut ensuite suivi par les évêques et les empereurs. Cet honneur insigne qui dans les premiers temps n'était accordé qu'aux corps des saints martyrs, devint ensuite commun par l'avarice des prêtres et l'orgueil des riches.

Deuil. Les premiers chrétiens portaient le *deuil* en noir: sa durée varia dans tous les temps chez tous les peuples depuis sept et neuf jours jusqu'à deux ans; le terme le plus généralement reçu fut d'un an.

Les anniversaires ou commémoraisons se faisaient principalement pour les martyrs; on s'assemblait pour prier et faire des offrandes, des aumônes, et pour célébrer les saints mysteres en leur mémoire: on en faisait aussi pour les fideles trépassés.

Brandeum. On donnait le nom de *brandeum* à un petit morceau de drap dont on couvrait le tombeau des martyrs, ou du corporal dont on s'était servi pour dire la messe: on en faisait présent à des personnes qui desiraient avoir des reliques de ces saints; car encore du temps de Grégoire-le-Grand, qui siégeait l'an 600, on ne touchait point aux corps des saints.

PATRIARCHES, PAPES, CARDINAUX, etc.

Selon une gravure qui est à la tête du *mariale sancti Germani* (3), les patriarches de Constantinople, dans le VIII[e] siecle, n'avaient point de barbe; leur chevelure flottait derriere et sur les épaules; l'aube descendait jusqu'à terre; leur vêtement, à manches longues et larges, ouvert par côté comme une chasuble, mais attaché en deux endroits avec des rubans, était couvert de grandes et de petites croix disposées comme celles des armes des anciens ducs de Lorraine; sous cet habit, qui était plus court que l'aube, on voyait les extrémités de l'étole; sur le tout était le *pallium* terminé par trois glands (*a*). Patriarches de Constantinople. Pl. XXXVII, 3.

Le titre de souverain pontife était anciennement commun à tous les évêques. Le concile d'Ephese, tenu en 431, donne à Cyrille le titre d'archevêque de Jérusalem, et à Célestin celui d'*archevêque de Rome:* Léon I[er], dans le concile de Calcédoine, et S. Félix dans la suite, furent qualifiés des mêmes titres. Papes.

Les évêques de la Gaule, les simples prêtres de la Grece, étaient appelés *papes:* Grégoire VII, élu en 1073, ordonna expressément dans un synode que ce nom à l'avenir ne serait donné qu'à l'évêque de Rome; il en fut de même du nom de *cardinal* qui demeura exclusivement à certains curés et diacres de Rome devenus ensuite les principaux officiers du pape.

C'était l'église, c'est-à-dire l'assemblée des fideles qui

(*a*) La gravure en question représente S. Germain, patriarche de Constantinople, auteur du *Mariale;* peut-être est-ce à cause de sa dévotion à la Vierge qu'il en porte l'image peinte sur un médaillon suspendu à son bras.

choisissait ses pontifes : le clergé quelquefois, dans des temps difficiles, indiqua au peuple ceux qu'il croyait dignes de l'épiscopat; le peuple souvent les accepta; ce qui dans la suite fut un titre pour le priver du droit de voter qu'il avait dans la primitive église.

Les évêques de Rome et les souverains profiterent des troubles qu'occasionnaient les élections lorsque ces dignités ne furent plus la récompense du mérite et de la vertu, et s'en emparerent (*a*).

On voit dans la vie de Grégoire I[er] qu'en 590 ce n'était point le clergé seul qui choisissait le pape, mais le clergé et le peuple réunis.

Le décret de Gratien et les annales de Nicole Gilles nous apprennent que dans le concile tenu à Rome l'an 774, le pape Adrien, du consentement de tout le clergé, donna à Charlemagne, et à ses successeurs les rois de France, le pouvoir d'élire seuls pour le siege de Rome toutes les fois qu'il serait vacant; il fut ordonné que tous les archevêques, évêques et prélats ne seraient institués dans leurs bénéfices que par lui, sous peine d'excommunication; lui donnant le pouvoir de saisir les biens de ceux qui contreviendraient à ce décret.

Les élections furent libres pendant quelque temps d'après les ordres de Louis-le-Débonnaire, en 824, et

(*a*) Odoacre, roi d'Italie, après la mort du pape Simplicius, l'an 483, sous prétexte de remédier à certains abus qui avaient lieu dans l'élection des papes, défendit d'en élire aucun avant d'avoir pris ses ordres; les princes qui vinrent après lui ne confirmerent les élections que moyennant une somme d'argent, jusqu'à l'an 681, sous Constantin Pogonat: le pape cependant n'était consacré que du consentement des empereurs.

de ses successeurs ; mais elles furent troublées dans le Xe siecle.

Nous avons déja vu que dans l'origine les évêques et le clergé n'avaient point de costume qui les distinguât des laïques : Félix III, élu pape l'an 483, Symmaque, élu l'an 498, et Honoré 1er, élu l'an 626, ont à-peu-près le même costume : ils sont nu-têtes, leurs cheveux courts forment une couronne, et ils ne sont point rasés ; le vêtement qu'ils ont sous leur chasuble à l'antique descend jusqu'aux pieds ; celui de Symmaque a les manches amples et longues ; il n'est pas aisé de décider si la bande d'étoffe qui paraît fait partie du *pallium* ou de l'étole : les deux autres portent le *pallium* ; la chaussure d'Honoré laisse paraître les orteils ; les deux autres l'ont fermée, et décorée d'une croix en broderie. Costume des papes. Pl. XXXVII, 1, 2, 4.

Léon III, élu l'an 795, porte une robe bleue à manches 5.
longues et étroites par-dessus une autre qui est rouge ; l'étole, dont on ne voit que le haut, est blanche et bordée de verd ; le *pallium*, dont on ne voit que le bas, est blanc et la croix rouge ; les cheveux, qui forment couronne, sont disposés comme ceux des capucins ; sa chaussure, dont la broderie forme une espece de croix, est fermée.

Une ancienne mosaïque, publiée par Ciampinus, repré- 6.
sente Jean XII, qui fut élu l'an 955, prenant ses habits pontificaux : sur une tunique, dont le bout des manches longues et justes au bras est enrichi de broderies, il a une robe ample, fermée par-devant ; ses larges manches ne couvrent que le bras, et sont richement bordées, ainsi que la petite ouverture par où passe la tête ; sa chape, qui est longue et fermée par-devant, mais dont l'ouverture est très grande, se termine en pointe par derriere ; c'est ce que

l'on appelait *gammadium*, habit à trois pointes, dont la broderie était composée de gamma différemment disposés ┘└┐┌ (*a*); deux prêtres lui aident à la revêtir : sa barbe n'est pas rasée, mais sa tête l'est, excepté une couronne de cheveux d'environ deux doigts qui en fait le tour; les six ecclésiastiques assistants sont tous rasés et ont leur chevelure disposée comme celle du pape; deux sont en chape; les quatre autres n'ont que l'aube, ample, longue, à manches longues et étroites.

Tiare. La *tiare*, ce bonnet oblong à triple couronne, n'était pas la marque distinctive des évêques de Rome. Les partisans des papes, et les papes eux-mêmes n'ont rien négligé pour en faire remonter l'origine très loin : Innocent III, élu pape l'an 1198, du temps de Philippe-Auguste, prétendait que Constantin, quittant Rome pour aller à Byzance, laissa sa couronne au pape Sylvestre Ier, mais que ce pontife par respect pour la couronne cléricale n'en fit point usage, et qu'il se crut peut-être intéressé à se contenter d'une bande d'étoffe brodée en or en forme de diadême (*b*); Nicolas Ier, élu en 858, l'enrichit de fleurons d'or, et ce fut une couronne. Le plus ancien couronnement des papes dont il est parlé dans les registres du Vatican est celui du pape Damase II, sous le regne de Henri Ier, en 1080.

7. Célestin III, qui fut élu pape vers la fin du siecle suivant, est représenté sur un monument de ce temps vêtu d'une ample chasuble; il porte une espece de froc sous un bonnet étroit et plat dont le haut et le bas ont une bordure un peu relevée.

(*a*) Le Γ seul sur les mosaïques indique souvent un apôtre; souvent H, et toujours X indique J. C.

(*b*) *Auri phrygio circulari.*

Boniface VIII, élu en 1294, orna sa tiare de deux couronnes; Urbain V, élu en 1362, y en mit une troisieme pour faire allusion à la prétendue puissance du pape sur les trois parties du globe alors les seules connues. N'osant cependant ajouter une quatrieme couronne lors de la découverte de l'Amérique, et voulant faire reconnaître d'avance leurs droits en cas de quelque nouvel établissement, ils placerent un globe au sommet de la tiare.

Le nom de *cardinal*, vers le bas empire, se donnait à des princes, à des généraux, à des officiers, et autres personnages qui occupaient les principales charges. Cardinaux.

Quoi qu'en disent plusieurs auteurs qui n'ont rien négligé pour embrouiller ce qui concerne l'origine des cardinaux de l'église de Rome, on sait que ce fut d'abord des prêtres et des diacres jouissant du revenu de quelques domaines que des gens simples avaient légués dans des temps de persécution aux titulaires de certaines cures, diaconies, etc.

Le pape était le cardinal de l'église de Rome comme chaque évêque l'était par excellence dans son évêché; car les titulaires des évêchés suffragants de Rome, ceux des églises, diaconies de cette même ville n'étaient pas les seuls qui eussent le nom de cardinal: cela se prouve par divers titres où l'on appelle ainsi des évêques, des archevêques, des curés de divers lieux de la France, même des religieux, par la seule raison qu'ils étaient chargés d'officier à un autel désigné à certains jours de l'année. On lit dans la Chronique abrégée des papes que Pontian, élu en 224, ordonna quinze prêtres cardinaux pour enterrer les morts et baptiser les enfants, et quinze autres spécialement chargés du salut des ames. Les églises où l'on prêchait la

parole de Dieu, où l'on exerçait les principales fonctions du christianisme, s'appelaient *cardinales* (*a*).

Lorsque le titre de cardinal précédait un nom de ville, de paroisse, de diaconie, il indiquait que celui qui en était décoré en était l'évêque, le curé ou le diacre: les épîtres de S. Grégoire-le-Grand sont une preuve de cet usage qui continua pendant quatre siecles. Le cardinal Platine raconte même à ce sujet que Léon IV, élu pape l'an 847, dégrada et déposa le cardinal Marcel pour avoir été pendant cinq ans absent de sa paroisse.

Les prêtres, les diacres titulaires des paroisses et diaconies de Rome, accompagnaient le pape pendant la célébration de la messe et aux processions : celui-ci *les consultait* dans les affaires de l'église. Léon IV, parlant d'eux dans un concile tenu à Rome l'an 853, les nomme *presbyteros sui cardinis.* Cette confiance accrut tellement leur crédit et leur pouvoir, que lors de l'élection des papes le choix ordinairement tombait sur quelqu'un d'eux, et rarement sur quelque évêque. Cet abus fut bientôt transformé en loi. Le concile de Rome, tenu en 769, sous Etienne IV, ordonna que nul à l'avenir ne serait élu pape qu'il ne fût diacre ou prêtre cardinal: c'est à cause de cela qu'Etienne VII, élu en 896, fit déterrer Formose son prédécesseur, et cassa les ordonnances de ce pontife qui avait été élu pape n'étant qu'évêque d'Ostie, ce qui était, disait-il, contre les saints décrets. Le clergé néanmoins conserva long-temps le droit de voter.

(*a*) Selon l'ancien langage, *cardinaliser*, signifiait donner à quelqu'un un titre d'évêché, de curé, etc.

On donnait le nom d'*incardinati* à des prêtres chassés de leurs églises et à qui les évêques voisins accordaient de l'emploi.

Nicolas II, en 1047, fit décider par le concile de Latran qu'à l'avenir le pape ne serait élu que par les cardinaux et le clergé : les cardinaux cependant n'avaient rang qu'après les évêques et les abbés; leur usage fut même pendant long-temps de quitter le titre de cardinal lorsqu'ils étaient faits évêques : le concile de Rome, en 1059, les chargea seuls du droit d'élire les papes; d'autres prétendent qu'ils ne commencerent à se rendre maîtres de cette élection qu'en 1130, sous Innocent II, et qu'ils ne le furent à l'exclusion du reste du clergé de Rome que sous Alexandre III, en 1160.

Le titre de cardinal qui avait été commun à tous les évêques, prêtres et diacres titulaires, fut restreint à ceux de Rome, et à sept évêques des environs : on y ajouta dans la suite quelques autres évêques ou archevêques ; mais comme leur titre provenait d'une paroisse de Rome, on les appela *cardinaux-prêtres*, usage qui s'est conservé jusqu'à nos jours.

Le premier concile légitime où les cardinaux ont assisté est celui que le pape Jean V tint à Rome l'an 993, trois ou quatre ans avant la mort de Hugues Capet; trente ans auparavant il s'en était trouvé au conciliabule où Jean XII fut déposé en présence d'Othon-le-Grand. Les cardinaux alors, et long-temps après, bornaient là leurs prétentions : ils n'avaient point de marque distinctive; ils ne marchaient encore et n'apposaient leur signature qu'après les évêques, lorsque Pascal II, élu en 1092, vint vers Philippe Ier. Il en avait été de même deux années auparavant, lorsqu'Urbain II fit la dédicace de l'église de Marmoutier.

L'auteur de la vie d'Etienne VIII, élu pape l'an 939, cite les registres de la république de Lucques pour prouver

que les cardinaux avaient alors des armoiries; il avoue cependant que leurs écussons ne sont pas sommés d'une mitre. Les partisans les plus modérés des cardinaux retardent l'usage de ces marques d'honneur de cent dix ans; mais aucun n'est fondé dans ses prétentions. Quoiqu'il soit vrai que l'origine des armoiries remonte au temps des premieres croisades, les savants sont d'accord qu'elles ne furent rendues fixes et héréditaires dans les familles que vers l'an 1230, sous le regne de S. Louis : ces cardinaux pour avoir un écu auraient dû être des guerriers.

Costume des cardinaux.

Innocent III, en 1213, ayant envoyé le cardinal Pélage à Constantinople, ce légat prit un manteau et une robe de pourpre; mais ce costume ne fut pas suivi par tous ses collegues.

Ce ne fut qu'en 1245 qu'Innocent IV *obtint en leur faveur du concile de Lyon*, le droit de se décorer d'un bonnet et d'un chapeau rouges. Ce pontife, persécuté par Frédéric II, eut l'adresse de sanctifier ce luxe en disant qu'à la vue de cette couleur ils devaient se souvenir d'être toujours prêts à verser leur sang pour la défense de l'église; il ordonna de plus que dans certaines cérémonies ils paraîtraient à cheval.

Célestin V, élu pape l'an 1294, plus humble que le précédent, ordonna qu'ils ne monteraient que des ânes: c'était sur une pareille monture qu'il était venu lui-même à Aquila, où il fut consacré pape. Les cardinaux dissimulerent pendant sa vie, mais se vengerent après sa mort en cassant la collation qu'il avait faite de plusieurs évêchés et dignités ecclésiastiques, sous prétexte qu'il ne les avait pas consultés.

Boniface VIII son successeur leur donna la robe de

pourpre. Paul II, en 1464, voulut qu'ils allassent sur un cheval blanc au frein doré, et couvert d'une housse écarlate : quelques uns prétendent que ce fut ce même pape et non Boniface VIII qui leur donna la robe de pourpre.

Paul III, élu pape l'an 1534, voulut que les cardinaux séculiers portassent une calotte rouge, et défendit aux réguliers d'en porter de pareilles ; mais Grégoire XIV, élu en 1590, le leur permit. Les prétentions et l'orgueil des cardinaux en étaient venus à un tel point que dans les assemblées de prélats les cardinaux étaient assis et les évêques debout; cet avilissement des évêques ne cessa qu'à la demande de Barthélemi des martyrs, en 1563. Urbain VIII, élu pape l'an 1622, donna par une bulle le titre d'*éminence* aux cardinaux qui auparavant avaient celui d'*illustrissime*.

Les papes, vers la fin du Xe siecle, avaient commencé de choisir des cardinaux hors de Rome, même hors de l'Italie : on y vit des prêtres français pour la premiere fois l'an 1061. Leur nombre a souvent varié : le concile de Bâle le fixa à vingt-quatre. Il paraît qu'on ne se conforme plus à ce décret; il y en a ordinairement soixante-dix.

Ceux que le pape envoie en ambassade vers quelque prince se qualifient *a latere* ou *de latere*. Le premier indique simplement un ambassadeur; le dernier s'arroge des prérogatives si révoltantes, que les souverains éclairés ont souvent été obligés d'interposer leur autorité pour les faire rentrer dans l'ordre. Dès sa sortie de Rome il fait porter devant lui la croix levée, et il use de ce droit dans tous les lieux de sa légation. Louis XI, en 1480, lui défendit néanmoins l'usage de cette prérogative en sa présence.

S'il faut en juger par les tableaux de la galerie du Luxem-

bourg, il n'y avait point du temps de Henri IV de costume fixe pour la barbe et la chevelure des ecclésiastiques; le cardinal Aldobrandin a la tête et la barbe rasées, excepté une grosse touffe de poil qui couvre entièrement son menton; les cardinaux qui assistent au couronnement de la reine ont une longue barbe et des cheveux très courts; un des évêques est rasé.

Mozette. Les habits des cardinaux sont aujourd'hui la soutane, le rochet, le mantelet, la *mozette* (*a*), et dans les actions publiques et solennelles la chape papale sur le rochet.

La couleur varie selon le temps; elle est rouge, rose seche, ou violette : le costume des cardinaux réguliers ne differe de celui des autres religieux que par le chapeau et le bonnet.

Pallium. Le mot *pallium* chez les Latins a toujours signifié un vêtement de dessus, un manteau: on l'a consacré dans notre langue pour exprimer celui dont les empereurs chrétiens, dans le IV[e] siecle, décorerent les papes et les prélats des grands sieges; ils permirent dans la suite aux papes et aux patriarches d'en envoyer de pareils à des métropolitains: ceux-ci, mais toujours avec la permission de l'empereur, en décoraient les évêques de leur province en les consacrant.

Quoique quelques auteurs aient avancé que les primats, les vicaires du saint-siege en Occident ne commencerent d'en avoir que dans le VI[e] siecle, et que c'est en cette derniere qualité que des archevêques d'Arles les reçurent des papes Symmaque et Vigilius, on sait que l'évêque d'Ostie

(*a*) La mozette, qui est de la même étoffe que l'habit, est coupée en rond, et ne couvre que les épaules et le haut de la poitrine.

en était décoré dans le IVe siecle, et pouvait, ainsi que le pape seul, le porter en tout temps; car les souverains pontifes avaient soin de n'en permettre l'usage aux prélats que certains jours de l'année dans leurs dioceses ou provinces, dans l'intérieur de l'église, et pendant la messe seulement.

Le pape Zacharie, dans le VIIIe siecle, en envoya à plusieurs métropolitains: les évêques qui le recevaient du souverain pontife le regardaient souvent comme un titre pour prendre la qualité d'archevêque; mais bientôt ce ne fut plus une faveur, puisque, dans un concile tenu à Ravenne le siecle suivant, on obligea tous les métropolitains de l'envoyer demander à Rome dans les trois mois de leur ordination et avant d'exercer aucune de leurs fonctions.

Il paraît que les papes seuls faisaient ce présent dans le Xe siecle : les patriarches de Constantinople eux-mêmes ne portaient le *pallium* qu'avec l'agrément du souverain pontife. Jean XI, élu pape l'an 931, le leur ayant permis moyennant une somme d'argent, ils s'en décorerent depuis, ainsi que les évêques grecs.

Ce vêtement, de même que la chasuble, était fermé pardevant; il couvrait d'abord tout le corps et descendait par derriere jusqu'aux talons : il est hors de doute que c'était dans l'origine un vêtement riche, puisque l'empereur l'envoyait comme une marque de distinction; on le trouva gênant, on le raccourcit, on l'étrécit, on le diminua au point qu'il n'en restait guere que les parties enrichies de broderie lorsqu'on en décora des papes et des prélats.

Le *pallium* de S. Grégoire, vers la fin du VIe siecle, était de fin lin; il faisait le tour des épaules et pendait sur

le côté: ses successeurs dans la suite, demeurant chargés, comme nous l'avons dit, de ces sortes de libéralités qui devenaient onéreuses, n'y employerent que la laine (*a*); ils eurent même l'art de sanctifier cette économie.

On offre tous les ans à Rome sur l'autel de sainte Agnès et le jour de sa fête deux agneaux blancs, dont la laine, mêlée avec une autre très fine et très blanche, sert à faire les *pallium:* ce n'est plus depuis long-temps qu'un ruban de cette laine large de trois doigts; il fait le tour des épaules, et a deux appendices d'environ deux décimetres
Pl. XXXVII, 7. et demi de long, l'un derriere, et l'autre devant (7); il est chargé de croix, dont le nombre, la couleur et la disposition ont varié; tantôt il n'y en eut que quatre écarlate ou d'un rouge brun, quelquefois cinq ou six: depuis quelque temps elles sont noires ou d'un violet très foncé, une sur chaque épaule, une derriere, et une, deux, ou trois devant.

Je borne ici ce que j'avais à dire sur les usages, les cérémonies du christianisme et le costume de ses ministres:
8. le fragment (8) tiré de la danse des morts d'Holbein donnera une idée assez précise des costumes du pape, des cardinaux, des évêques, et des chanoines pendant le concile de Bâle, vers l'an 1439; on jugera de même de celui de
Pl. XXXVIII, 1. Clément VII par le frontispice (1) d'un livre qui lui fut dédié l'an 1523.

(*a*) Cet usage, selon le P. Garnier, ne commença que vers le IX[e] siecle.

FIN DES RECHERCHES SUR L'ASIE.


Clement VII. élu l'an 1523.


Perses


Mithras
Costume Mede
Montf.
2
3
4
Montf.

TROISIEME PARTIE.

EUROPE.

Cette troisieme partie de l'ancien continent, alors habitée (à part les Grecs et les Romains) par des peuples barbares, a toujours été, depuis Alexandre-le-Grand, en possession du sceptre du monde, non par son étendue et sa population, mais par les avantages de sa position sur le globe : tout entiere sous la zône tempérée, elle renferme des peuples doués de l'activité et de l'ardeur qui conviennent aux grandes entreprises, comme aussi d'autres peuples dont le caractere froid sait modérer l'impétuosité des premiers, et amene cette prudence et cette sagesse si nécessaires pour conduire les entreprises à leur fin. Idée générale des peuples.

C'est encore des avantages de sa position que l'Europe tire cette variété et cette abondance des produits de son sol qui forment ses richesses.

L'Europe n'a pas toujours eu ni le même nom ni les mêmes divisions à l'égard des principaux peuples qui l'ont habitée : les uns l'ont appelée Japétie du nom de Japhet fils de Noé; Ptolomée et Strabon l'ont appelée communément *Celtique* du nom général de *Celtes* que l'ont donnait à tous les peuples septentrionaux; d'autres ont dit qu'*Europe*, fille d'Agénor, roi de Tyr en Phénicie, fut ravie par Jupiter changé en taureau, et transportée dans cette partie Etymologie du nom.

du monde, à laquelle le dieu voulut qu'elle donnât son nom. Horace, liv. III, ode 27, lui fait dire par Vénus pour la consoler:

« . . . . Tua sectus orbis
« Nomina ducet. »

Mais l'opinion la plus probable est que ce nom fut donné par les Phéniciens, qui seuls, avant les voyages de Pythéas, avaient connu toutes les parties de ces contrées, et qui, frappés du contraste du teint blanc des Européens avec le noir des Africains, ou le teint basané des Asiatiques, distinguerent le pays en général par les mots phéniciens *ur-appa*, c'est-à-dire *blanc de visage*.

Figure de l'Europe.

Strabon, dans sa Géographie, a donné l'idée de la forme de l'Europe par la figure d'un dragon, dont l'Espagne est la tête, la France le col, l'Allemagne le corps, l'Italie et la péninsule cimbrique les ailes étendues à droite et à gauche.

Postel, dans son abrégé de Cosmographie, assure que Chrétien Wechel, dans la vue de plaire à Charles V, représenta le premier l'Europe sous la figure d'une femme assise; l'Espagne formait la tête; les provinces méridionales de la France, le col; le reste de la France, la poitrine; l'Italie et la Grande-Bretagne, les bras; l'Allemagne, le ventre; la Bohême, le nombril; et les autres royaumes et provinces, le massif du siege caché sous les plis de sa robe.

Colonnes d'Hercule.

C'est dans les parties les plus occidentales de l'Europe, au détroit de Gibraltar, qu'Hercule avait posé les limites du monde en écrivant sur des colonnes les mots *nec plus ultra*, et qu'ensuite les anciens donnerent à plusieurs caps très avancés à l'ouest les noms de *finis terræ*, qu'ils ont conservé jusqu'aujourd'hui.

GRECS.

La Grece, qui est la partie de l'Europe la plus anciennement policée, était, avant l'établissement des colonies qu'y envoyerent les Egyptiens et les Phéniciens, habitée par des hommes que l'on connaissait sous le nom de *Pélasges* ou *Hellès:* leur origine primitive, sur laquelle aucun historien ne nous a transmis de notions certaines, est rapportée aux quatre enfants de Jon; petit-fils de Noé: ils étaient alors errants et vagabonds, d'où leur est venu le nom de Pélasgiens, de πελαργος, *cicogne*, parce-que cet oiseau n'est que de passage. Pélasges ou Hellès.

Pausanias rapporte que leur premier royaume fut celui de Sicyone dans le Péloponnese: il fut fondé par *Aegialée*, vers l'an 2194 avant l'ere chrétienne; bientôt après on vit s'élever divers autres états, entre autres celui d'Argos, dont le premier roi fut Inachus; ses descendants furent chassés, vers l'an 2530, par Danaüs, frere de Sésostris, roi d'Egypte: de Danaé sa fille naquit Persée, qui fonda le royaume de Mycenes, dont les Héraclides ou descendants d'Hercule se rendirent maîtres, ainsi que du Péloponnese, qui avait pris ce nom de Pélops, fils de Tantale, et oncle d'Eurysthée, frere d'Hercule. Anciens états de la Grece. Sicyone. Argos. Mycenes.

Le royaume d'Athenes fut fondé par Cécrops, Egyptien, vers l'an 2478, selon Eusebe, et finit à Codrus, qui se dévoua à la mort pour son peuple l'an 2964: alors les Athéniens réduisirent leur état en république qui fut gouvernée par les *archontes*. Athenes.

Sparte ou Lacédémone eut pour premier roi Lelex l'an 2488. Tyndare, neuvieme roi, eut de Léda Castor et Pollux Sparte.

jumeaux, outre Hélene et Clytemnestre : celle-ci fut femme d'Agamemnon, roi d'Argos; Hélene fut donnée à Ménélas, fils d'Atrée, qui avait succédé à Castor et Pollux sur le trône de Sparte : mais Hélene fut enlevée par Alexandre Pâris, fils de Priam, roi des Troyens; ce rapt fut le sujet de la fameuse guerre de Troie, vers l'an 2900.

Lycurgue donna ses lois vers l'an 3200.

Béotie. Le royaume de Thebes en Béotie fut fondé par Cadmus, fils d'Agénor, roi de Phénicie, vers l'an 2545: ce fut lui qui apporta en Grece les seize lettres,

α, β, γ, δ, ε, ι, κ, λ, μ, ν, ο, π, ρ, σ, τ, υ,

auxquelles Palamede ajouta ces quatre, ξ, θ, φ, χ, du temps de la guerre de Troie, et Simonides ces quatre autres, η, ω, ζ, ψ, plus de six cents ans après. Laïus, Jocaste sa femme, Œdipe, Etéocles et Polynice occuperent ce trône.

COSTUME ET MOEURS DES GRECS EN GÉNÉRAL.

Qualités. Les Grecs étaient magnanimes, subtils, et faisaient grand cas de leur liberté; mais ils étaient inconstants, légers, perfides, parjures, et tellement adonnés au vin que leurs plus grands personnages s'en faisaient un titre de gloire: Alcibiade acquit parmi eux une grande réputation plus par cette qualité que par sa valeur.

Si dans un trait d'histoire un artiste représente des personnages de diverses nations parmi lesquelles il y ait des Grecs, ceux-ci doivent avoir en général dans leur physionomie et leur maintien quelque chose qui annonce la douceur et l'urbanité.

Maisons. Ils furent long-temps simples dans leurs bâtiments particuliers, dans leurs meubles, dans leurs habits. Ceux qui offraient de grandes victimes en conservaient la tête, et

avaient soin de la parer de festons et de guirlandes pour en décorer la porte de leurs maisons : cette distinction fut pendant long-temps la seule qui faisait reconnaître la demeure du riche, car elle n'était pas bâtie plus somptueusement que celle du pauvre; il n'y avait tout au plus qu'un jardin sur le derriere, et sur le devant une cour fermée par un bâtiment où le chef de la famille venait sacrifier. Dans ces premiers temps la porte de leur maison s'ouvrait en dehors, et ils avaient soin de frapper avant de sortir, crainte d'incommoder les passants ou ceux qui étaient à portée; dans la suite ils la firent s'ouvrir en dedans. Ainsi que les Romains les Grecs n'avaient point de cheminées; le feu se faisait dans l'*atrium*, lieu en partie découvert, d'où l'on portait la braise dans les lieux où elle était nécessaire.

Des récompenses militaires, des trophées composés des dépouilles des ennemis de la patrie et disposés avec art, releverent seuls pendant long-temps la noble simplicité de l'intérieur; mais dans la suite les maisons eurent plusieurs corps de logis à deux étages bien distribués. Les statues des dieux et des grands hommes, des tableaux, des bas-reliefs représentant leurs actions les plus mémorables, y manifestaient le goût et l'opulence du propriétaire. Le *gynecée* était l'appartement le plus reculé, qui était destiné aux filles et aux femmes que les Grecs tenaient sous la clef; car il n'était pas permis à une femme même mariée d'assister à un repas, ni dedans ni dehors, lorsqu'il y avait quelque étranger. Ornements intérieurs. Gynecée.

Ce n'est pas d'après les morceaux d'histoire que les artistes grecs ont exécutés qu'on peut juger de leur costume, puisqu'ils affectaient d'en représenter les personnages nus ou presque nus, quoiqu'il soit prouvé au contraire par un Statues nues.

passage de Platon que peu de temps avant ce philosophe il était honteux et ridicule de se laisser voir nu, si ce n'est dans les gymnases où les exercices du corps l'exigeaient. On était plus rigide observateur de cette partie de l'art lorsque sur un tombeau on représentait le portrait ou quelqu'une des actions de celui qui y était renfermé; les personnages alors étaient vêtus selon leur costume (pl. XXXIX, 1, 2, 3, 4)

Pl. XXXIX, 1, 2, 3, 4.

Les statues grecques dans les premiers temps étaient dans le style égyptien, et ressemblaient à des termes. Si dans la suite la peinture et la sculpture furent portées par les Grecs à un si haut point de perfection, ils en furent redevables à l'habitude où ils étaient de venir s'exercer nus dans les gymnases; l'artiste à tout moment pouvait y venir consulter la nature, et saisir certains instants où, comme l'on dit, il est besoin de la prendre sur le fait.

Le costume grec différait peu du romain.

Le costume des Grecs ne differe pas beaucoup de celui des Romains; ce qui n'est guere étonnant, puisqu'on lit dans Florus que Tarquin l'ancien était de Corinthe, qu'il apporta en Italie les arts et les usages de la Grece, et qu'après avoir subjugué douze peuples de l'Etrurie, il en adopta plusieurs usages que ces peuples avaient puisés dans la même source.

Tous les Grecs, les mendiants même du temps célébré par Homere, portaient, dit-on, une espece de sceptre à la main: celui des rois de la Grece était une haste pure, terminée quelquefois comme celui des souverains de l'Asie, tantôt par un oiseau, un aigle, ou par une petite figure de Jupiter assis.

Dans les temps les plus reculés ils connurent, selon Hérodote, l'usage du lin, qui leur était venu de Colchos et d'Egypte. Ils s'en servaient pour leur parure; mais on ignore

Extraits des Tombeaux et des Urnes cineraires
Caylus









à quelle époque ils commencerent d'en porter sous les habits de laine.

Ils appelaient *chiton* la tunique de laine que l'on mettait par-dessus les autres, comme le hoqueton : les gens riches la portaient blanche, et la bordaient quelquefois de pourpre; ils y ajoutaient souvent des bandes de diverses couleurs, quelquefois assez larges et couvertes de broderies; celle que l'on appelait *méandre* était le plus en usage : les gens peu aisés bordaient de blanc leurs tuniques, qui ordinairement étaient brunes : on appelait *monochiton* celui qui n'était vêtu que de la seule tunique. **Chiton, tunique.** **Méandre.** **Monochiton.**

Nous voyons dans Montfaucon que cette espece de robe, fermée par-devant, était le plus en usage chez les Grecs : il y en avait de courtes qui se terminaient au genou; les longues descendaient jusqu'aux talons : on mettait une ceinture par-dessus; les manches étaient étroites. Quelques uns portaient une autre robe par-dessous; c'était l'*interula* et la *subucula* des Romains. Les monuments sur lesquels on voit des Grecs avec l'*exomide*, ou tunique à courtes manches, n'ont été faits que depuis leur soumission à l'empire romain : quelquefois les tuniques étaient de lin et frangées par le bas comme le calasiris égyptien. **Exomide.**

Le *manteau* grec différait de la toge, puisque Suétone, dans la vie d'Auguste, dit, « Qu'entre autres petits présents « il distribua des toges et des manteaux, à condition que « les Grecs porteraient la toge, et les Romains le manteau, « et parleraient la langue grecque. » **Manteau.**

Le manteau dans les commencements était court et peu ample; on l'alongea, on l'élargit peu-à-peu; dans la suite on le fit descendre jusqu'aux pieds. Il différait de la toge romaine en ce qu'il était carré, et que la toge était ronde:

Winckelmann soutient que le manteau n'était pas fait ainsi, et dit : « Les anciens parlent des manteaux carrés en géné« ral; ce qui ne fait aucune difficulté lorsqu'on n'entend « pas par-là du drap coupé en plusieurs angles droits, mais « un manteau à quatre coins, qui prenait la forme carrée « d'après quatre petites houpes, quand on mettait cet ha« billement.... » Les anciens avaient plusieurs manieres de mettre et de jeter le manteau; la plus ordinaire était d'en croiser un tiers ou un quart qui, lorsque le manteau était mis, pouvait servir à couvrir la tête; c'est ainsi que Scipion Nasica, suivant Appien, relevait le bord de sa toge pardessus la tête.

Diploïs. Le *diploïs* était un manteau qui avait une doublure.

Anaboladion. L'*anabolé* ou *anaboladion* était une espece de mantelet à l'usage des femmes.

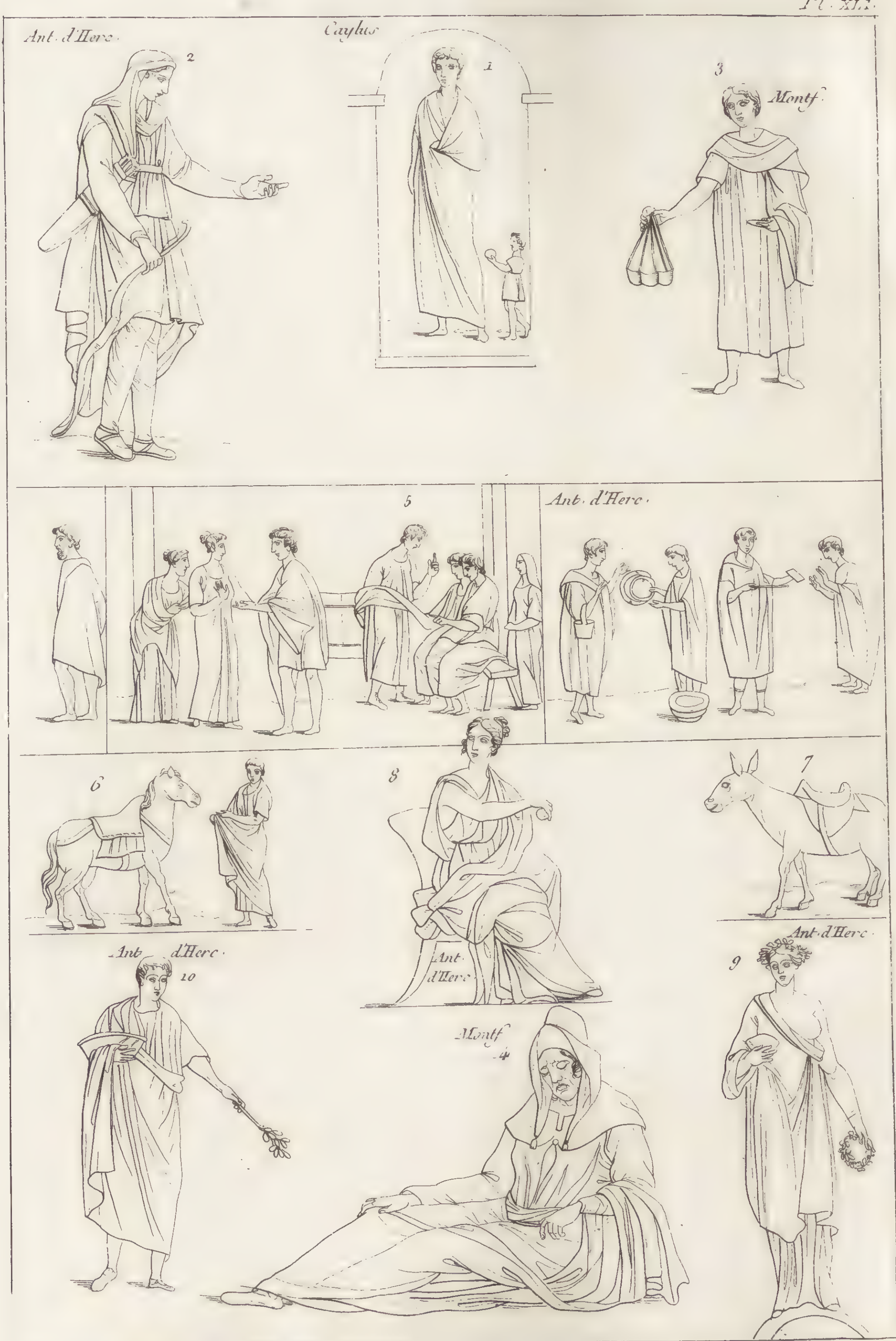
Agencements des vêtements. Pour donner une idée de la tunique, du manteau grec, et de la maniere de l'agencer, je citerai quelques figures
Pl. XL, 1. antiques. Métrodore d'Ephese (1) porte un manteau si ample et si long qu'il pourrait faire plusieurs fois le tour de son corps; sa tunique descend jusqu'aux pieds, et sa chaussure est fermée.

2. Le manteau d'un autre Grec (2) differe du précédent par les bords festonnés; une ceinture placée au bas de la poitrine serre son ample tunique dont les manches sont larges et longues; sa chaussure laisse les orteils découverts.

3. Ménandre de Cysique (3) a les manches de sa tunique descendant jusqu'aux mains, et le manteau agencé comme une toge; ses enfants ne portent que la tunique, qui se termine au-dessus des genoux, et n'a que la manche gauche retroussée jusqu'au coude; ils sont nu-pieds.

4. Sur le tombeau de Ménius (4) sont deux figures d'homme


Montf
1
2
Montf
3
Caylus
5
Enfant né libre
marb. d'Oxf.
4
Caylus
m. Oxf.
6
Esclaves


Ant. d'Herc.
Caylus
2
1
3
Montf.
5
Ant. d'Herc.
6
8
7
Ant. d'Herc.
10
Ant.
d'Herc.
Ant. d'Herc.
9
Montf.
4

sans barbe : l'un porte une tunique dont il n'est couvert que du côté gauche et dont la manche descend jusqu'à la main ; les manches de la tunique de l'autre sont terminées au coude; son manteau est agencé comme la toge ; l'épouse, qui est assise sur le devant, est voilée et s'enveloppe dans son ample manteau; les deux jeunes esclaves n'ont qu'une espece de jupe attachée sous le sein ; celle du garçon ne descend qu'au-dessus du genou, celle de la fille descend beaucoup plus bas : les figures 5 et 6 acheveront de donner 5, 6.
une idée du costume des enfants.

On peut, d'après les monuments (1), remarquer que les Pl. XLI, 1.
gens graves et polis ne relevaient pas leurs longs vêtements Gens graves.
au-dessus du genou ; les gens de la campagne seuls les relevaient, et leurs habits, le plus souvent, ainsi que ceux des personnes sans fortune, étaient de la couleur naturelle de la laine ; ceux des personnes aisées étaient ou blancs, ou de diverses couleurs; les plus opulentes les teignaient en écarlate ou avec la pourpre; celle dont le rouge foncé tirait sur le violet, était la plus recherchée. Pourpre la plus précieuse.

Le mot *stole* chez les Grecs servait en général à exprimer toutes sortes d'habits d'hommes et de femmes. Stole.

La *chlamyde* était un manteau ovale qui s'agraffait quelquefois sur la poitrine, et le plus souvent sur l'épaule droite, afin de laisser ce côté libre. Selon Arthémidore, le mandyas, l'éphestride et le byrrhus étaient une même chose ; on peut en dire autant de beaucoup d'autres ajustements dont la qualité de l'étoffe, à ce qu'on prétend, faisait toute la différence. Chlamyde.

La forme du *paludamentum* était la même que celle de la chlamyde ; les militaires et les jeunes gens de condition libre le portaient sur l'épaule gauche : celui des jeunes gens *Paludamentum.*

chargés de la garde de la ville fut long-temps brun : Hérode Atticus leur en donna un blanc sous le regne d'Hadrien; les guerriers en hiver le portaient frangé et doublé de fourrures.

Credemne. Le *credemne* était une espece de capuchon ou camail,
2, 3. couvrant la tête, l'estomac et les épaules (2,3).

Epomis. L'*épomis* grec ressemblait au riche éphod des grands-prêtres juifs.

Klena. La *klena,* selon les uns, était une espece de chlamyde; c'était, selon les autres, une espece de surtout, et la même chose que la læna des Romains : on en fit usage dès les premiers temps. Elle était simple, double, ou fourrée, selon la saison, et on la faisait servir de couverture pendant la nuit; sa forme était carrée, elle descendait par derriere jusqu'à mi-jambes : on la portait, selon Winckelmann, sur les épaules, à-peu-près comme les peuples des pays chauds attachent la camisole après l'avoir ôtée de dessus le corps (*a*).

Chlanis. Le *chlanis* ne différait de la klena qu'en ce qu'il était d'une étoffe plus légere : les femmes le portaient ainsi que les hommes.

Sisyra. La *sisyra* au contraire ne différait de la klena qu'en ce qu'elle était d'une étoffe plus grossiere; mais elle servait aux mêmes usages.

Peinture d'un marché. Parmi les antiquités d'Herculanum on a trouvé la pein-
5. ture d'un marché (5), qui nous apprend que les gens du peuple chez les Grecs avaient divers habits fermés de tous côtés; la tête passait par une ouverture : les uns étaient
Encyclion, cyclos. larges, taillés en rond (*encyclion*, *cyclos*); d'autres, des-

(*a*) La *klena*, attachée par un nœud sur la poitrine, est une des marques caractéristiques de Castor et Pollux.

cendant à mi-jambes, étaient plus étroits et avaient des ouvertures vis-à-vis les coudes pour passer les bras; d'autres enfin ne descendaient qu'au-dessus du genou, et avaient des manches longues et très larges : à ces divers habits ils adaptaient quelquefois une cuculle. Le même monument (6, 7) présente des détails sur les harnois des chevaux et des bêtes de somme. 6, 7.

Lettres brodées.

Nous lisons dans Pline que les anciens brodaient des monogrammes, et quelquefois leur nom en lettres d'or sur leurs habits : on raconte que le peintre Zeuxis parut à Olympie avec un manteau ainsi brodé sur tous les bords; mais les Grecs n'avaient adopté cette mode que vers la fin du bas empire.

Point de mouchoir.

Les anciens ne se servaient point de mouchoirs: les historiens assurent que même les personnes de distinction se servaient de leur manteau pour s'essuyer les yeux.

VÊTEMENTS DES GRECQUES.

Costume des Grecques.

Chez les Grecs comme chez la plupart des peuples, les femmes, dans les temps reculés, étaient vêtues de laine; mais dans la suite elles employerent le lin et le coton. Les élégantes bordaient quelquefois leurs vêtements avec de la pourpre; et lorsqu'elles porterent les étoffes de soie, elles y ajouterent de la broderie en or et en argent : les magistrats, desirant leur inspirer de l'horreur pour ce luxe qui était porté à l'excès, ordonnerent aux courtisanes d'en faire usage. L'industrie alors fut portée très haut; à Tarente l'on fit des étoffes d'une telle finesse qu'elles étaient transparentes, et donnerent le nom aux robes tarentines qui étaient blanches.

Robes tarentines.

Tunique à la dorienne.

L'habillement des Grecques consistait dans la tunique,

la robe, et le manteau ou *peplum*. La tunique était d'une
8, 9. étoffe légere, ou de lin, souvent à la *dorienne* (8, 9), c'est-
Pl. XLII, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8. à-dire sans manches, et retenue sur les deux épaules ou sur une seulement avec un simple bouton ou une agraffe, souvent aussi avec des manches plus ou moins larges, ne couvrant que le bras, cousues par le côté, ou ne se fermant qu'à l'aide de trois ou quatre boutons ou agraffes; quelquefois elles étaient longues, plus ou moins larges, ou justes au bras.

En général la principale différence qu'il y avait entre la tunique des hommes et celle des femmes c'est que celle-ci était plus longue, d'une étoffe plus légere, et agencée avec plus d'art.

Femmes de distinction. Les femmes d'une classe relevée portaient deux tuniques; celle de dessous descendait jusqu'aux pieds, et celle de dessus, à mi-corps; une ceinture la serrait sous le sein: quelques femmes avaient de plus une camisole fermée par-devant, les manches plus ou moins amples se terminaient au coude: ce vêtement quelquefois descendait jusqu'à mi-jambes, mais finissait le plus souvent antérieurement vers le nombril, d'où il allait se terminer postérieurement vers les jarrets ou les mollets.

9. Hésione (9) est vêtue d'une tunique ample et traînante qui laisse une partie de ses épaules et de sa poitrine découverte; les manches très amples, qui par-devant ne descendent qu'à mi-bras, sont ouvertes par le côté et fermées par deux agraffes; une large ceinture en assujétit les plis sous
Ampechomum. la gorge: son manteau, *ampechomum*, dont les bords festonnés imitent une frange, semble fixé par derriere à la ceinture; il entoure son corps, et traînerait à terre si elle ne le tenait relevé: ses cheveux tressés et bouclés lui tiennent lieu de coëffure; sa chaussure est fermée.


Montf. 9
1
Anti. d'Herc.
2
3
Ant. d'Herc.
4
5
Pelerin
11
Montf.
10
Montf. 6
7
Ant. d'Herc.
8

«La robe des femmes (dit Winckelmann en parlant des « Grecques) ne consistait ordinairement qu'en deux pieces « de drap sans coupe et sans forme, cousues seulement « dans leur longueur, et attachées sur les épaules par un ou « plusieurs boutons: c'est ainsi que Josephe nous décrit les « robes ordinaires. On substitua quelquefois au bouton une « agraffe pointue.... C'était là ce qu'on appelait la robe « carrée : Saumaise se trompe lorsqu'il avance qu'elle était « taillée en rond; il donne la forme du manteau à la robe, « et celle de la robe au manteau : cette robe, que l'on passait « aussi par-dessus la tête, était l'ajustement le plus ordi- « naire des figures divines, ou de celles des temps hé- « roïques.... Robe. Avis de Winckelmann.

« Les femmes portaient encore des robes avec des man- « ches étroites et cousues qui venaient jusqu'aux poignets... « C'est ainsi qu'est vêtue l'aînée des deux plus belles filles « de Niobé.... Quand les manches sont très larges.... ce ne « sont pas celles de la robe que l'on voit, mais celles de la « tunique; pour lors elles ne sont pas coupées séparément, « mais la partie de la robe carrée qui tombe de l'épaule sur « le bras se trouve arrangée en forme de manches au moyen « de la ceinture; quand ces robes, au lieu d'être cousues sur « les épaules, sont attachées par des boutons, alors les bou- « tons tombent sur les bras.»

Ce qui a été dit sur la forme de la tunique et de ses manches peut s'appliquer à *la robe;* ce qui fait qu'il est aisé de les confondre ensemble: celle-ci se mettait dessus, était d'une étoffe plus riche, et de diverses couleurs, au lieu que l'autre était blanche, et quelquefois de lin; alors on l'appelait *ottone.* Ottone.

Par-dessus la tunique et par-dessus la robe on plaçait Ceinture.

ordinairement au-dessous de la gorge une ceinture plus ou moins large, quelquefois une seconde sur les hanches: on voit souvent des Grecques qui n'en portent aucune.

Robes traînantes.

Dans l'affliction elles affectaient de laisser leurs robes traînantes.

Peplum.

Quelques savants n'ont osé décider si le *peplum* était une tunique ou un manteau. Selon Pollux il tenait lieu de l'un et l'autre: c'était, selon Eustathe, une tunique dont les dames ne pouvaient se vêtir qu'à l'aide de boutons ou agraffes.

Falconet, après avoir dit qu'on n'est pas bien d'accord à ce sujet, ajoute que ce mot indique un ajustement des Grecques : *peplos* signifie le voile d'une femme et un manteau.

Winckelmann dit, tantôt que c'était un voile, tantôt un manteau ou une tunique, et finit par convenir de son incertitude. Voici ses propres expressions:

« Les femmes qui n'étaient vêtues que de la tunique avec « laquelle elles couchaient, s'appelaient *monopeploi* ou *mo*« *nochitones* (liv. IV, chap. v). »

« La troisieme partie de l'habillement des femmes était « le manteau, nommé par les Grecs *peplon,* terme qui signi« fie proprement le manteau de Pallas, et qui fut approprié « ensuite aux manteaux des autres divinités, ainsi qu'à ceux « des hommes. Il n'était point carré, comme Saumaise l'a « cru, c'était un drap coupé en rond de la même façon « que sont nos manteaux: il y a apparence que le manteau « des hommes a été de la même forme. (*Ibid.*)

« . . . Cependant j'ignore si Hélene s'est voilée avec plu« sieurs pieces d'étoffes blanches ou avec une seule en se « couvrant du *peplos:* cette difficulté est d'autant plus dif« ficile à résoudre que les Grecs des temps postérieurs n'en-

« tendaient pas eux-mêmes la vraie signification des mots « *canos* et *peplos*, qui se trouvent dans Homere et dans « d'autres poëtes anciens, comme nous le voyons clai- « rement dans l'*Onomasticum* de Julius Pollux ». (Liv. VII, seg. 51.)

Avis de Montfaucon sur le *peplum*.

Pl. XLIII, 1.

Montfaucon donne le nom de *peplum* à un grand voile ou manteau que porte une femme (1), dont il donne la figure tirée d'un fragment de marbres d'Oxford; ce voile lui couvre la tête, l'enveloppe presque en entier, et traînerait à terre si elle ne le tenait relevé par-devant.

Faisant la description de deux statues de Minerve, dont l'une se voit dans la galerie justinienne, et l'autre au Capitole, il dit: « Elle porte un grand peple; ainsi appelait-on « le manteau des femmes de l'ancienne Grece: c'est ce peple « fameux de Minerve Poliade, fait par Acesæus, Putarien, « et Hélicon, Caristien... Son habit était triple... Elle en « porte en effet trois; la tunique qui va jusqu'aux talons, « une autre espece d'habit qui lui couvre les épaules, et le « manteau ou peple qui est comme un surtout. Selon quel- « ques uns, dit Eustathe sur l'Odyssée, 18, v. 291, le peple « était un manteau grand, beau, orné de peintures, qui « couvrait l'épaule gauche; les deux extrémités étaient ra- « menées au côté droit, en sorte que le bras et l'épaule « droite restaient libres... Ce qui est certain c'est que le « peple était une sorte de manteau et de surtout. »

Pl. XLII, 10.

Panathénaïque.

Ce mot se prenait aussi en un autre sens: chez les Athéniens, dit Suidas, le *peplum* était le voile du navire qu'on appelait *panathénaïque*, parcequ'on l'offrait tous les quatre ans à Minerve dans la cérémonie des panathénées depuis le Céramique jusqu'à Eleusine: ce voile était de laine; on y voyait représenté Encelade, l'un des géants que

Minerve avait tué. On dit aussi que lorsque les Athéniens avaient remporté quelque victoire ils faisaient un *peplum* pour Minerve, sur lequel ils écrivaient le nom de ceux qui s'étaient battus vaillamment; on mettait ce *peplum* sur la Minerve de la forteresse d'Athenes. Virgile, dans l'Enéïde, en cite un de ce genre que les Troyennes vinrent offrir à la même déesse: on peut juger de sa forme par le dessin d'une divinité représentée sur le revers d'une médaille de Trajan Dece, frappée à Hypæpa en Lydie, et publiée par
11. Pellerin (11).

Le *peplum*, selon quelques uns, était toujours de lin; c'est en cela seul qu'il différait, disent-ils, du manteau qui était de laine: le terme de *chrysopeplos*, dont se sert Pindare, prouve qu'il y en avait de garnis en or: celui de Bacchus s'appelait *nebridopeplos*, parcequ'il était fait avec la dépouille d'un faon; Lycophron a donné l'épithete de *sterphopeplos* à Hercule à cause de la peau de lion dont il se couvrait.

D'autres prétendent qu'il était toujours blanc; mais les mots *melanpeplos*, *kianopeplos*, *crocopeplos*, *iopeplos*, qu'ont employés Euripide et Hésiode, prouvent qu'il y en avait de noirs, de bleus, de couleur de safran, et de violets.

Quelques uns ont voulu déterminer son ampleur, sa longueur, et la maniere de l'agencer; mais si l'on voit dans l'Iliade qu'il était long et qu'on le laissait quelquefois négligemment traîner, le *micropeplos*, l'épithete de *steriphopeplos*, dont se sert Suidas, prouvent qu'il y en avait de petits et d'assujétis.

D'autres ont confondu le *peplum* avec la *stola*, qui était une longue robe avec des manches: ils paraissent mieux fondés lorsqu'ils disent qu'il était long, flottant,


Ant. d'Herc.
8
7
Ant. d'Herc.
2
6
Ant. d'Herc.
3
Ant. d'Herc.
9
Ant. d'Herc.
4
Montf.
5
Pythi
Marbres d'Oxfort

qu'on le mettait par-dessus la robe; une partie se plaçait devant et l'autre derriere; chacune le rangeait à sa fantaisie au moyen de quelques agraffes que l'on avait soin d'y placer; les unes l'attachaient par les côtés et sur les deux épaules, d'autres sur l'épaule gauche seulement, en sorte que l'épaule et le bras droit restaient libres.

On est assez d'accord sur la forme et la disposition du *peplum* sacré que l'on offrait à certaines divinités, et dont on couvrait, tantôt leurs simulacres, tantôt les offrandes qui leur étaient destinées. L'incertitude des savants sur le *peplum* dont se servaient les Grecques et les Romaines me paraît peu fondée: s'ils ont erré, c'est parceque le plus souvent ils ont décidé d'après quelque passage isolé d'un auteur: je crois pouvoir avancer, d'après les monuments et les passages qu'ils citent, que les anciens par le mot *peplos* et ses composés exprimaient indifféremment, non seulement le voile et le manteau des Grecques et des Romaines, mais en général tous les vêtements d'une certaine élégance et d'une certaine finesse, qu'elles mettaient par-dessus les autres sans les assujettir avec la ceinture, quelles qu'en fussent la couleur, la matiere, et les dimensions (2, 3, 4, 5). Pl. XLIII, 2, 3, 4, 5.

Habits pressés.

« Dans les temps les plus reculés de la Grece, dit Winc-
« kelmann, les vêtements du sexe étaient blancs, et on les
« blanchissait souvent: les écrivains font mention de presses
« que les anciens employaient pour comprimer leurs habits;
« on croit que c'est ce qu'indiquent les éminences et les
« cavités des raies qui sont sur les habillements. Les sta-
« tuaires de l'antiquité ont souvent indiqué ces raies dans
« leurs draperies: pour moi je pense que les raies des vête-

« ments, que les Romains nommaient *ruga*, *ride*, étaient « des ruptures d'étoffes, et non des plis repassés, comme « l'a cru Saumaise. ».

Voile, bijoux. Les Grecques, hors de chez elles, couvraient leur tête
6. d'un voile (6); leurs habits étaient ordinairement attachés
7, 8, 9. avec des agraffes (7, 8): les riches portaient des colliers (9), et des chaînes d'or et d'argent (*psellion*) enrichies de pierreries précieuses autour du bras; quelquefois ces bracelets avaient la forme d'un cordon rond, et se terminaient par deux têtes de serpent, comme ceux des nymphes endormies du Vatican et de la villa Medicis qui, avant Winckelmann, portaient communément le nom de Cléopâtre: on en voit quelquefois de pareils aux bras de certains guerriers; quelques figures les portent sur le poignet. Les jambes avaient aussi leur parure; c'était un anneau ou une espece de bande qui faisait plusieurs tours: elle est encore en usage chez les femmes des pays orientaux. (Winck.)

Les Grecs portaient l'anneau au doigt annulaire de la main gauche: ils en avaient où étaient gravés des caracteres magiques, ou qui renfermaient des amulettes ou talismans, et auxquels ils attribuaient de grandes vertus.

Les femmes portaient des pendants d'oreilles; les jeunes garçons, et quelquefois les hommes, n'en avaient qu'à une seulement.

BARBE ET CHEVELURE.

Barbe et chevelure. En général les Grecs conservaient leur barbe; mais le peuple la coupait une fois tous les ans. L'usage de ne laisser


Gronow
5
ΔΙΟΓΕΝΗΣ
ΙΚΕΣΙΟΥ
ΣΙΝΩΠΑΙΣ
Gronow
1
ΑΡΙΣΤΟΤΕΛΟΥΣ
Gronow
2
Heraclyte
Gronow
6
Gronow
Platon
3
Lachausse
4
Aristipe
Gronowe
Agathe mere etson epouse
Montf
8

croître que les moustaches commença chez eux vers le temps d'Alcibiade; enfin Alexandre les fit raser entièrement.

Ils étaient nu-tête, et ils étalaient avec vanité leur chevelure dont la longueur faisait le principal mérite et un de leurs plus beaux ornements: ils ne la coupaient que lorsque la barbe commençait à croître; ils offraient alors leurs cheveux à Apollon, ou à quelque fleuve voisin; ils en coupaient aussi pour les sacrifices funebres: au reste ils méprisaient la calvitie.

La planche XLIV offre les portraits de divers grands personnages: Aristote (1, 2) est tantôt nu-tête, les cheveux courts et la barbe rasée, et tantôt coëffé d'un petit bonnet avec la chevelure et la barbe longues: Platon (3, 4) a les cheveux relevés et roulés autour de la tête; quelquefois une partie seulement flotte derriere, et le reste entoure sa tête: Diogene (5), Héraclite (6), Aristippe (7), ne sont point rasés; mais Claude Agathemere (8) est sans barbe; du reste ils ont tous les cheveux courts.

Pl. XLIV. 1, 2. 3, 4. 5, 6, 7. 8.

On regardait un petit front comme un trait de beauté: ce goût régnait encore vers le III[e] siecle, où les femmes portaient des bandeaux pour le faire paraître moins grand: il paraît s'être renouvelé en France depuis quelques années, puisque les femmes le couvrent avec leur cheveux jusqu'à une petite distance des sourcils.

Petit front.

Winckelmann observe qu'on ne voit guere de statues grecques de l'ancien style avec des cheveux bouclés; ils sont en général plus négligés aux têtes de femmes qu'à celles d'hommes.

Les adolescents et les jeunes filles seulement les rele-

vaient autour de la tête, et les attachaient avec ceux du sommet sans laisser paraître le ruban; on appelait cette coëffure *krobilos*.

Krobilos.

Les jeunes filles se contentaient quelquefois de les relever simplement et de les attacher derriere la tête; on appelait alors cette coëffure *corymbe:* elles les tressaient quelquefois, mais de maniere qu'ils venaient toujours former un nœud.

Corymbe.

Les femmes n'employaient point ces sortes de coëffures; elles allaient communément nu-tête, et attachaient leurs cheveux un peu bas par derriere à une certaine distance de la tête, en sorte qu'ils tombaient à grosses touffes sous le ruban qui les assujettissait: elles se couvraient quelquefois la tête avec un pan de leur vêtement; quelques unes avaient des especes de voiles, ou de petites pieces carrées d'étoffe transparente destinée à cet usage: les vierges quelquefois en avaient aussi.

Maris jaloux.

Les maris jaloux coupaient les cheveux à leurs femmes, soit pour les punir de leurs galanteries, soit pour les forcer de rester dans la maison.

Couleur des cheveux.

C'est avec des cheveux blonds que l'on représentait les plus beaux des dieux et des héros: Alexandre était blond. Les cheveux et les yeux noirs eurent toujours néanmoins leurs partisans: on n'a pas encore décidé lesquels méritent la préférence.

COEFFURE.

Coëffure.

Scyadion.

Pour se garantir du mauvais temps on se servait du *scyadion*, chapeau à larges bords détroussés, dont la forme différait peu de celle du nôtre: on en voit un à un cavalier tiré du parthenon ou temple de Minerve à Athe-

nes (pl. XLV, 1): les voyageurs se servaient du *pétase* (2), qui avait un bord étroit comme certains chapeaux de Mercure (*a*). Pl. XLV, 1. Pétase. 2.

Le *cecriphalos* n'était point une coëffure, mais un bandeau ou ruban dont les femmes entouraient leur tête et avec lequel elles attachaient leurs cheveux. *Cecriphalos.*

On voit aussi des coëffures qui avaient quelque rapport avec le turban (3). 3.

Winckelmann cite plusieurs monuments antiques où des Grecques voyageant, ou supposées au soleil, sont représentées avec *des chapeaux à la thessalienne* (4); ils different peu de celui des femmes de la Toscane; et n'ont presque pas de fond; ce qui s'accorde avec le sentiment de Caylus qui dit que la toque dont se servent les Béarnois était en usage dans plusieurs endroits de la Grece; c'est cette coëffure dont Caligula permit l'usage dans l'amphithéâtre au peuple qui allait nu-tête. Chapeaux à la thessalienne. 4.

Les chapeaux des anciens étaient communément blancs; les prêtresses de Céres les portaient toujours de cette couleur.

L'usage de porter un chapeau, tant pour orner que pour couvrir la tête, remonte, selon Winckelmann, aux temps les plus reculés; et les Athéniens s'en servaient non seulement à la campagne, mais aussi à la ville. Dans l'isle d'Egine on portait cet ajustement de tête au spectacle, même du temps de Dracon: on faisait alors des chapeaux de feûtre, comme nous le savons par ceux que portaient les Spartiates, ou des héaumes qui, ainsi que nous l'apprend

(*a*) Alexandre en portait un, et prenait une chaussure ressemblant à un escarpin lorsqu'il se mettait à table.

Thucydide, n'étaient pas à l'épreuve des fleches. Chez les Grecs les gens de tout âge portaient des chapeaux: lorsqu'ils eurent quitté la mode d'en porter dans les villes, les Romains la mirent en usage à leur tour; Auguste lui-même en portait. Le chapeau était encore la coëffure ordinaire des gens de la campagne et des bergers; c'est de là qu'est

Chapeau arcadien.

venu le nom de *chapeau arcadien :* cette coëffure, que l'on voit à Apollon sur quelques médailles, indique l'état pastoral de ce dieu chez Admete, roi de Thessalie.

On voit sur plusieurs médailles des têtes de femmes et de déesses qui ont pour coëffure un réseau pareil à celui que les Italiennes portent encore aujourd'hui dans leur maison.

CHAUSSURE.

Chaussure.

Les Grecs, ainsi que les Romains, ne portaient guere de chaussure chez eux; ils n'en prenaient que pour aller en voyage, à la chasse, ou à l'armée: on voit par les monuments qu'elle ne différait guere de celle des Romains. Selon

Knemis.

Homere ils avaient des bottes (*knemis*) du temps du siege de Troie; ils en faisaient d'étain, et d'autres recouvertes de lames de cuivre et d'oripeau; elles enveloppaient presque toute la jambe (*a*).

Chaussure des femmes.

La chaussure des femmes, dit Winckelmann, consistait ou en souliers entiers, ou en simples sandales: on voit des

(*a*) Caylus fait voir une chaussure grecque qui couvre le talon, et laisse les orteils découverts; elle est assujettie par des courroies.

Sur un vase de la galerie du college de S.-Ignace à Rome, cité par Winckelmann, on voit une figure assise portant une chaussure semblable à la babouche des Orientaux: le bas-relief représente Amicus, roi de Bébricie, vaincu par Pollux.

souliers à plusieurs figures des peintures d'Herculanum; ils sont quelquefois jaunes, comme ceux de Vénus à un tableau des bains de Titus, et comme ceux que portaient les Perses. Les statues des femmes, dans le groupe de Niobé, nous présentent aussi des souliers entiers; du reste les souliers de ces dernieres figures ne s'arrondissent pas par le bout comme ceux des premieres, ils ont une forme plus large: les sandales attachées aux pieds ont communément un doigt d'épaisseur, et sont composées de plus d'une semelle. Ces chaussures étaient formées quelquefois de cinq semelles cousues ensemble, que l'on reconnaît parfaitement par les incisions faites aux sandales de l'une des belles Pallas de la villa Albani: les sandales composées de quatre semelles s'appelaient *quadrisolea;* le liege paraît avoir servi à la composition de ces semelles, ce bois étant léger et préservant de l'humidité: cette semelle était garnie dessus et dessous d'un cuir qui débordait le liege, comme on le voit à une petite Pallas de bronze conservée pareillement à la villa Albani... La villa Ludovici nous offre une grande Pallas dont les sandales sont de la même forme... cette chaussure, entourée de trois rangs de différents ornements piqués, porte trois doigts de hauteur: on en voit encore formées d'un simple cuir lacé sur le pied, et ressemblant à celles que portent les gens de la campagne entre Rome et Naples...; telles sont les chaussures des deux statues de marbre noir au Capitole qui représentent des rois captifs. Les anciens de l'un et de l'autre sexe portaient encore des sandales de cordes tissues en forme de réseaux, comme on en voit aux figures des divinités sur un autel de la villa Albani... A Herculanum il s'est trouvé une autre espece de sandales dont les cordes sont disposées en ellipse; la partie

Quadrisolea.

qui couvre le talon est aussi faite de cordes et se trouve attachée à la semelle.

Cothurne. Le *cothurne* était une chaussure plus ou moins haute, mais le plus souvent sa hauteur était celle de la main; elle était en général affectée à la muse tragique. Le cothurne de la statue de Melpomene à la villa Borghese a cinq pouces du palme romain de hauteur: il faut distinguer de ce cothurne de théâtre celui des chasseurs et des guerriers; ce dernier, quoique souvent confondu par les écrivains, était une espece de brodequin; la courroie qui assujettissait la semelle, et qui était placée sur le coude-pied, se trouve rarement aux figures des divinités, et quand elle s'y trouve elle est placée sous le pied... J'observerai ici que parmi les différentes chaussures on ne voit point de talon sous le derriere du pied, si ce n'est aux souliers d'une figure de femme sur un tableau d'Herculanum; la chaussure est rouge, mais la semelle et le talon sont jaunes. Les talons des souliers chez les Grecs étaient composés, comme chez nous, de plusieurs petits morceaux de cuir.

RHÉTEURS, PHILOSOPHES.

Rhéteurs, philosophes. Tribomion. Le *tribomion* ou manteau des rhéteurs était de pourpre; celui des philosophes était d'un drap assez grossier: certains d'entre eux affectaient de le porter usé, et de préférence noir ou brun, comme les pauvres. Apollonius, voyageant dans l'Inde, eut plaisir d'y voir du *byssus*, c'est-à-dire du coton qui avait la même couleur que son tribomion. Apulée parle de gens qui, pour se donner l'extérieur d'un philosophe, prenaient le bâton, la chaussure de buis, et la

Cyniques. barbe de bouc: tels étaient les *cyniques;* ils négligeaient leurs cheveux, leur barbe, allaient nu-pieds, et affectaient

d'être malpropres; ils portaient de préférence des manteaux usés et déchirés, et une besace ou havresac; ils n'avaient point de tunique, c'est pour cela que le manteau était ordinairement double; il ne différait guere de la toge, si l'on en juge par celui de Zénon: quelques uns enfin ne portaient que l'*exomide*.

Tous les philosophes n'adopterent pas la simplicité ou la malpropreté de ceux dont nous venons de parler; il y en eut qui porterent des robes ou tuniques de lin: Pythagore entre autres était vêtu comme les prêtres égyptiens; il portait une couronne d'or et des braies: ses disciples étaient vêtus de blanc, et leur chaussure était faite d'écorce d'arbre. Hippias, Gorgias, Empédocle d'Agrigente, ne paraissaient en public qu'avec des habits de pourpre; le dernier avait une chaussure d'airain. Pythagore.

Hippias, Gorgias, Empédocle d'Agrigente.

Les *stoïciens*, pour ne pas perdre le temps à soigner leurs cheveux, les coupaient très près de la tête. Stoïciens.

Ceux de la secte *académique* prétendaient, par la même raison, qu'on devait n'en prendre aucun soin et les laisser tels qu'ils étaient. Académiciens.

Les différentes sectes de philosophes affectaient toutes de porter la barbe longue; quelques unes se faisaient raser la tête. Tout ce qu'on doit inférer de là, dit avec raison un de nos savants, c'est que leur but était d'affecter de la philosophie par la singularité de leur costume et de leur maintien. Philosophes en général.

ESCLAVES, GENS DU PEUPLE, PAUVRES.

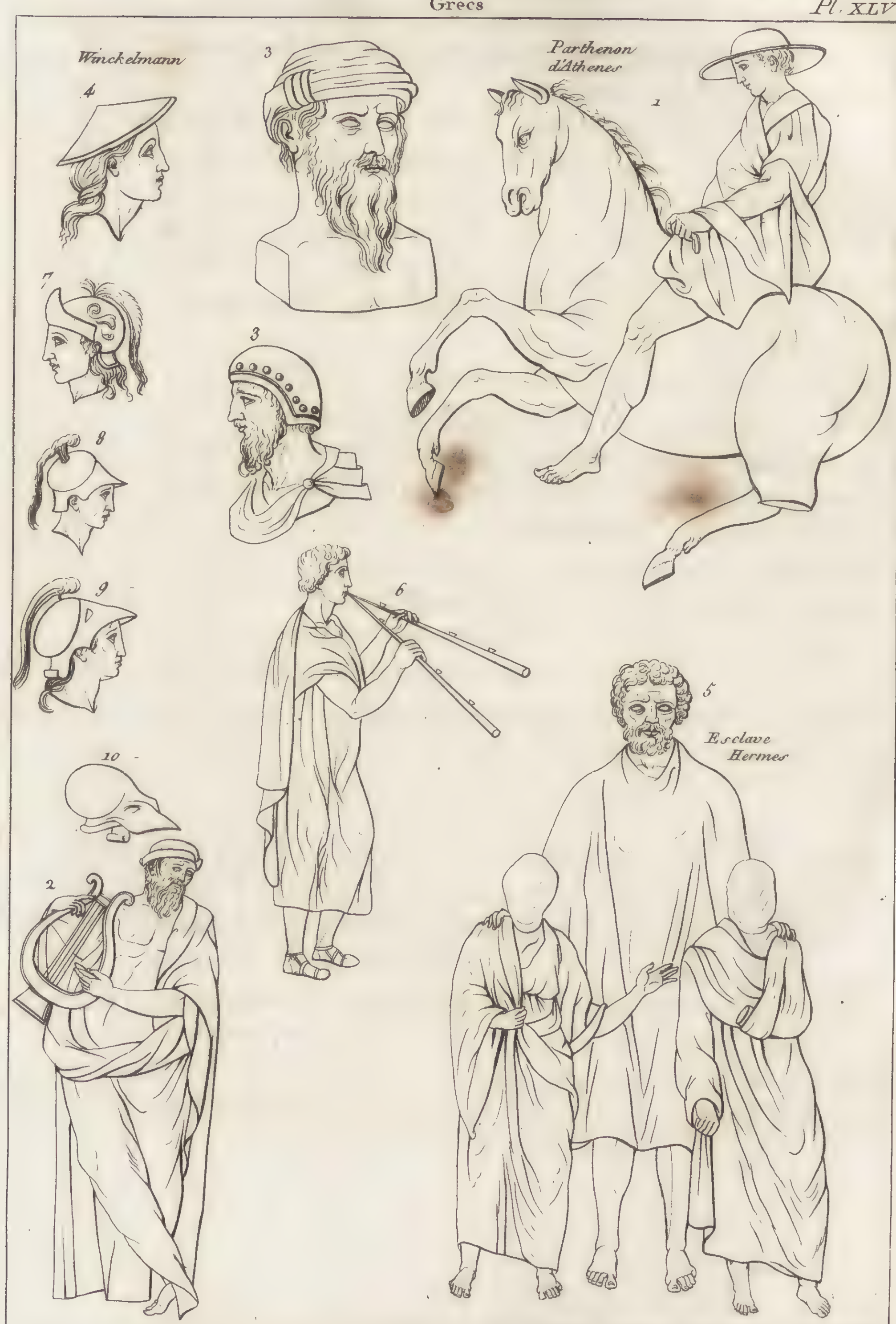
Les esclaves grecs, sur-tout à la campagne, étaient ordinairement nus; s'ils prenaient quelque vêtement il était court et ne devait aller que jusqu'aux genoux: leur tu- Esclaves.

nique n'avait qu'une manche, et quelquefois aucune; dans
Exomide. ce dernier cas on l'appelait *exomide;* elle laissait les bras et les épaules découverts. La tête de l'esclave était rasée, et couverte d'un bonnet: il conservait sa barbe, et on la lui rasait en l'affranchissant; un héraut, chez les Athéniens, le faisait ensuite monter à côté de lui sur un lieu élevé dans la place publique et le proclamait libre.

Les esclaves grecs, selon Hésychius, étaient vêtus d'une *chlêne,* dont le bas était bordé de peau de brebis; c'est ce vêtement que les Athéniens furent forcés de prendre par ordre des trente.

Le costume que je viens de détailler n'était pas invariable, car trois monuments publiés par Caylus, et les marbres d'Oxfort, nous offrent autant de variétés frap-
Pl. XL, 3. pantes. Les deux jeunes esclaves (pl. XL, 3) n'ont qu'une tunique: celle du garçon, peu ouverte par le haut, descend devant jusqu'à mi-cuisses, et derriere jusqu'aux jarrets; il n'y a de manche que du côté gauche, et elle couvrirait une partie de l'avant-bras si elle n'était retroussée: la tunique de la jeune fille laisse les épaules et une partie de la poitrine découvertes; la manche est comme celle du garçon; si le genou droit est couvert, c'est un effet de la pudeur que l'artiste a voulu caractériser, car il est aisé de voir que c'est le derriere de la tunique que la jeune esclave a fait passer et retient sur le devant: les cheveux du garçon sont un peu plus longs qu'à la romaine, mais plus courts que ceux de sa compagne.

4. Les deux autres enfants (4), qui sont avec les mêmes attitudes que les précédents, sont aussi des esclaves, et n'ont pour tout vêtement qu'un jupon attaché un peu haut: celui du garçon, que Caylus a mal à propos regardé comme le


Winckelmann
3
Parthenon
d'Athenes
4
1
7
3
8
9
6
5
Esclave
Hermes
10
2

fils de Menius, ne va que jusqu'au-dessus des genoux; celui de la jeune esclave descend plus bas; ses longs cheveux flottent sur ses épaules.

Les deux suivants (6) sont pris des marbres d'Oxfort: l'un a des braies qui se terminent au-dessus du genou; par-dessus est un très court jupon qui couvre à peine le haut de la cuisse, ainsi que l'espece de manteau qui ne lui couvre que le côté gauche; l'autre esclave, dont on ne voit qu'une partie, ne paraît vêtu que depuis la ceinture jusqu'au-dessus du genou. 6.

Enfin le vêtement de l'esclave Hermès (pl. XLV, 5) est ample, et fermé par-devant; il n'a qu'une ouverture où passe la tête; il couvre les bras, et se termine carrément au-dessous du genou: la barbe de l'esclave est touffue, et ses cheveux sont à la romaine. Pl. XLV, 5.

En général la forme des vêtements des artisans et des paysans dépendait plus de l'économie que du caprice; aussi leur costume ne différait guere de celui des esclaves, qui cependant n'avaient pas comme eux la liberté de porter de longs manteaux et de longues tuniques, comme ceux que l'on voit sur les deux éleves qu'accompagne Hermès. Artisans, paysans.

REPAS, MEUBLES.

Homere dit, dans son Ier livre de l'Odyssée, que les grands, dans les premiers siecles de la Grece, étaient assis à table sur des escabeaux; mais ils adopterent dans la suite l'usage du *triclinium*. On apportait les tables chargées de mets, et on les enlevait ensuite avec les plats pour en substituer d'autres avec des mets plus délicats, comme les Romains le pratiquerent long-temps après: avant de se mettre à table on apportait des dés, et l'on choisissait par le sort un Anciens Grecs assis à table.

Symposiarque. *symposiarque* ou roi du festin, qui réglait le nombre de coups qu'il fallait boire; après quoi l'on préparait le *cratere;* c'était un grand vase où l'on mêlait l'eau et le vin destinés pour le repas, et dans lequel on puisait avec les coupes; quelquefois on y remplissait des vases plus petits avec lesquels on versait ensuite dans les coupes; un trépied servait souvent au même usage. Ils buvaient beaucoup de vin, mais cependant il régnait une grande frugalité dans leurs repas.

Cratere.

Sans nape. Ils n'avaient point de nape sur la table; leurs esclaves attentifs la nettoyaient avec une éponge. Le luxe fut porté si loin après la 81me olympiade, que même en hiver les tables étaient parées des fleurs les plus odoriférantes; les convives étaient couronnés de roses; des parasites, des danseurs, des bouffons, les amusaient pendant le repas. Le nombre des convives devint si considérable qu'on fut obligé de défendre par une loi d'être plus de trente à table : ils chantaient pendant le repas les louanges d'Harmodius et d'Aristogiton, ayant dans leurs mains une branche de myrte ou de laurier nommée *esacus,* qu'ils faisaient passer à leur voisin à mesure qu'ils avaient chanté; on présentait aussi la lyre tour-à-tour aux convives.

Esacus.

Meubles. Les meubles des Grecs, ainsi que ceux des Romains, différaient peu de ceux dont nous nous servons aujourd'hui : leurs lits n'avaient point de rideaux; ils étaient fort élevés, mais il y avait à portée des marche-pieds, des chaises ou des tabourets pour y monter plus aisément. Dans les temps héroïques les lits étaient simplement faits de peaux encore couvertes du poil; on se contentait d'étendre dessus des étoffes, ou des tapis plus ou moins riches.

Lits.

Lampes. On se servait de lampes ou de candelabres pour éclairer pendant la nuit, car on ne connaissait point l'usage de ce

que nous appelons cierge, bougie, chandelle. Des *clepsydres* leur tenaient lieu d'horloges: leur forme était celle d'un entonnoir percé d'un très petit trou par où l'eau sortait goutte à goutte et tombait dans un vase, où par le moyen d'une petite figure placée sur du liege elle marquait les heures à mesure qu'elle s'élevait: quelques uns prétendent que cette invention, due à Ctesibius, natif d'Alexandrie, ne date que de l'an 634 de Rome. Clepsydres.

Les miroirs des anciens étaient de différents métaux polis, quelquefois enrichis de pierreries, quelquefois même faits avec des pierres précieuses; il y en avait aussi de verre: leur forme en général était ronde ou ovale: celui qui fut trouvé à Nimegue dans un tombeau était concave par derriere et avait cinq pouces romains de diametre. Miroirs.

MESURES, MONNAIES.

Le stade était de 125 pas. Mesures.

La coudée commune était d'un pied et demi (un peu plus de 46 centim.)

Le pied grec avait environ 3 décim.

La coudée sacrée un peu plus de 5 décimetres et demi.

Le *spithama* ou empan était une mesure de 24 à 27 centimetres.

Le médimne équivalait à 6 boisseaux (*a*).

Du temps de la guerre de Troie les Grecs ne se servaient pas de monnaie; tout se faisait par échange, soit avec des métaux, soit avec des bestiaux. La forme de leurs premieres monnaies, qui étaient petites, était celle d'une Monnaies.

(*a*) Le volume XXI des Mémoires de l'académie laisse peu à desirer sur cette matiere.

Obelos. broche (*obelos*), d'où nous est venu le nom d'obole; il en fallait six pour remplir la main; c'était la poignée ou *drachme*. L'or et l'argent en nature ou en lingots étaient fort rares chez eux.

Le talent attique ordinaire valait 100 mines; la mine valait 100 drachmes.

Le talent d'or valait 20,000 fr.

Le grand talent valait 4,000 fr. de notre monnaie, au lieu que le talent ordinaire ne valait que 3,000 fr.

La mine valait 50 fr.

La drachme, 50 centimes.

Le talent babylonien se divisait comme le talent attique ordinaire, et valait néanmoins un sixieme de plus.

Le talent d'argent des Hébreux valait 4627 fr. 15 cent.

Les anciens calculaient avec les doigts; tous les nombres jusqu'à 100 se mettaient sur la main gauche; le centieme commençait sur la main droite, le deux centieme revenait sur la main gauche, ainsi de suite.

MARIAGES.

Mariages. Les Grecs, dans la célébration des noces, faisaient porter devant la fiancée une corbeille pleine de pains par un garçon ceint de branches de chêne ou d'aube-épine, lorsque cela se pouvait, ou chargé d'épines et de glands: il chantait, selon les uns, « Je laisse une chose mauvaise, j'en « ai trouvé une meilleure »; et selon les autres, « J'ai fui le « mal, j'ai trouvé le bien ». La mere de l'épouse, que l'on conduisait chez le mari, ou quelquefois un homme d'un certain âge, la précédait portant le flambeau nuptial, consistant en des javelles de pin allumées: le bonnet du fiancé était garni de figues, de dattes, de légumes et de pe-

tites monnaies de cuivre (*a*); l'épouse portait, comme chez les Romains, un *ceste*, ceinture mystérieuse que l'époux déliait et ôtait en silence la nuit des noces : ils étaient suivis d'une troupe de musiciens jouant de divers instruments, et accompagnant les chants joyeux des parents et des amis invités à cette fête, que l'on célébrait de préférence en hiver dans le mois de janvier.

FUNÉRAILLES.

Quelques Grecs, même dans les temps héroïques, brû- Funérailles.
laient leurs morts; le plus grand nombre cependant préférait les enterrer. Cet usage était le plus généralement suivi sur-tout du temps de Solon : l'histoire de la matrone d'Ephese nous fait connaître que les Ephésiens le suivaient aussi. Ce fut dans tous les temps une loi inviolable de ne pas laisser un mort sans sépulture. Priam vint s'humilier devant Achille pour pouvoir faire les funérailles d'Hector. Les Athéniens étaient si religieux observateurs de cette loi, que Cimon se constitua prisonnier pour que le corps de son pere Miltiade, mort en prison, ne fût pas privé d'une sépulture honorable : ç'aurait été chez eux un crime affreux de passer à côté d'un cadavre délaissé sans le couvrir de terre; il y avait des peines capitales décernées contre un général qui aurait laissé sans sépulture le corps des soldats tués en combattant pour la patrie, et qui sans délai n'aurait pas pris toutes les précautions possibles pour en recueillir les ossements et les membres dispersés. Calixene, voulant faire condamner les amiraux athéniens qui

(*a*) Les esclaves en portaient un pareil en entrant au service d'un maître.

n'avaient pas fait enterrer ceux qui avaient péri à la bataille des Arginusses, fit venir devant les juges les parents des morts en habits de deuil, la tête rasée, les bras croisés sur la poitrine et se lamentant.

Une même tombe suffisait ordinairement pour ceux qui étaient morts à une même bataille; quelquefois on séparait les corps des officiers d'avec ceux des soldats. Après la bataille de Platée on enterra séparément les prêtres, les Spartiates, et les esclaves.

Morts à la bataille de Platée.

Les Platéens à qui on avait unanimement décerné la palme de cette mémorable journée faisaient tous les ans des cérémonies funebres en l'honneur des Grecs qui y avaient péri : un trompette sonnant la charge ouvrait la marche dès le point du jour; il précédait quelques chars pleins de couronnes et de branches de myrte, et un taureau noir; de jeunes Platéens suivaient portant des vases remplis de vin, de lait, et de parfums : la marche était fermée par le premier magistrat, vêtu d'une robe de pourpre, tenant une épée d'une main et un vase de l'autre; elle traversait la ville pour se rendre sur le champ de bataille, près duquel était une fontaine, où le magistrat puisait de l'eau avec laquelle il lavait les cippes qui décoraient les tombeaux ; il les arrosait ensuite d'essences, invoquait Jupiter et Mercure, immolait le taureau, et terminait la cérémonie par des libations.

Agonisants.

Lorsqu'un malade était en danger de mort, on plaçait sur la porte de sa maison des branches de buisson, d'acanthe et de laurier; les premieres pour éloigner les mauvais génies, et les autres pour se rendre favorable Apollon, dieu de la médecine : les parents restaient plus assidus auprès du mourant pour entendre ses dernieres paroles, qui

étaient ordinairement des adieux, auxquels les parents et les amis répondaient. Le pere et la mere, ou la personne qui lui tenait de plus près par le sang, lui donnaient des baisers sur la bouche, comme pour recevoir son ame au sortir du corps : aussitôt qu'il avait expiré ils lui fermaient les yeux, comme chez les Romains, et on voilait ensuite sa face; tous les assistants alors frappaient des mains, et faisaient frapper des vases de cuivre, dans l'intention d'écarter par ce bruit les mauvais génies et les démons. On gémissait, on jetait les hauts cris, on soulevait le cadavre, on étendait ses membres encore chauds, et on mettait ensuite dans sa bouche une *obole,* petite monnaie de cuivre, pour payer Caron (*a*).

Les plus proches parentes se faisaient un devoir de laver et d'oindre le cadavre; mais on laissait quelquefois ce soin à ceux ou à celles qui servaient dans la maison. On lavait les corps morts avec de l'eau pure et tiede, ou avec des meilleurs vins; l'onction se faisait avec l'huile d'olive, à laquelle, dans des temps moins reculés, on ajouta des parfums. Quelques uns se contentaient ensuite de les envelopper dans un linceul; mais les gens aisés et les riches les revêtaient de leurs plus beaux habits blancs.

Ainsi que les Perses et les peuples d'Italie les Grecs souvent jetaient des habits sur les corps morts; les femmes faisaient d'avance un voile pour cet usage. S'ils étaient morts de quelque blessure, on avait soin avant de les revêtir de bander leurs plaies après les avoir lavées; on leur passait sous le menton un linge qui s'attachait par-dessus

(*a*) Les habitants d'Hermione, ville de la Morée, où l'on adorait Proserpine, épargnaient cette obole, prétendant avoir un passage qui conduisait aux enfers sans avoir besoin de passer le fleuve.

la tête, pour fermer la bouche lorsqu'elle restait ouverte; on les couronnait de fleurs liées avec des rubans, et on les parait de toutes les marques de distinction qu'ils avaient méritées pendant leur vie: on plaçait enfin à leur côté un gâteau fait de farine et de miel.

Si c'était une dame ou une jeune personne de distinction, on la parait de ses plus beaux ajustements.

On posait ensuite le cadavre sur un lit de parade, que l'on dressait dans une chambre près la porte de la maison, les pieds tournés vers l'extérieur; on suspendait à ce lit une partie de la chevelure du défunt, et l'on plaçait près de la porte une aiguiere pleine d'eau lustrale dont on s'aspergeait en entrant.

Une personne restait auprès du cadavre de crainte qu'on l'enlevât; ce que les créanciers faisaient quelquefois pour forcer la famille à le racheter: car c'était, comme nous l'avons déja dit, une infamie de laisser le corps d'un parent sans sépulture; c'était même dans leur idée un si grand malheur pour le mort, que ceux qui sur mer se trouvaient en danger de périr liaient autour de leur corps les effets les plus précieux avec un écrit par lequel ils faisaient présent de ces effets à celui qui ayant trouvé le cadavre lui donnerait la sépulture.

Lorsque tout était disposé comme nous l'avons dit, les chantres venaient se placer autour du lit de parade, et entonnaient des chants lugubres; les femmes qui servaient dans la maison et les assistants leur répondaient. Après ces chants l'épouse ou la plus proche parente s'avançait, et soulevant la tête du défunt ou appuyant une main dessus, et de l'autre lui pressant la poitrine, ou lui prenant la main, elle témoignait ses regrets et son affliction, faisait

l'éloge du mort, et finissait par se frapper, s'ensanglanter, se couper ou s'arracher les cheveux, qu'elle plaçait sur le cadavre; les autres parentes suivaient son exemple : à mesure qu'une d'elles avait cessé les chantres recommençaient jusqu'à ce qu'une autre se présentât. Quelques unes, à l'exemple des hommes, ne faisaient ces cérémonies que lorsque le cadavre était sur le bûcher, ou sur le point d'être enterré.

On pleurait le mort pendant neuf jours; chez les Athéniens, pendant trois seulement. Les anciens Grecs louaient des pleureuses; usage qui du temps de Platon n'avait encore cessé que chez les Athéniens.

Après les jours fixés pour pleurer le mort, les funérailles ayant été publiées, le convoi se plaçait devant et à portée de la maison sans y entrer; les femmes même qui n'étaient pas parentes au moins au troisieme degré devaient attendre devant la porte: on emportait le corps de grand matin avant le lever du soleil, et chacun à l'envi jetait dessus des couronnes et des guirlandes de fleurs attachées avec des rubans.

Si le mort était un homme connu et distingué, le convoi passait par les lieux les plus fréquentés de la ville au son des clairons, des trompettes, et autres instruments de musique, avec des torches, des flambeaux, et les présents que les parents avaient offerts pour ajouter à la pompe funebre. Les plus proches, les amis, portaient ordinairement le défunt sur leurs épaules; quelquefois il était dans un cercueil sur un chariot; les hommes marchaient ensuite la tête voilée, vêtus d'une robe noire; les femmes, nu-tête et échevelées, suivaient en se frappant la poitrine.

Nous avons dit qu'il n'était pas permis à tout le monde d'entrer dans une maison où était déposé un mort: il n'en

était pas de même lorsqu'on soupçonnait qu'il avait été tué; en ce cas seulement il était permis de venir examiner s'il était mort d'un coup ou de quelque blessure; on avait soin alors de remplir, avec de l'eau que l'on prenait chez les voisins, une aiguiere que l'on plaçait à l'entrée de la maison afin que chacun pût s'en asperger et se purifier. Le jour du convoi un homme marchait devant le corps, portant une javeline, pour indiquer que le défunt avait péri de mort violente: lorsqu'on était arrivé au sépulcre, celui chez qui le corps avait été en dépôt demandait à haute voix s'il n'y avait là aucun parent; si personne ne répondait il le gardait encore pendant trois jours, après quoi il en était déchargé.

Ceux qui avaient été frappés de la foudre étaient enterrés ou brûlés sans cérémonies au lieu même où ils avaient péri.

On enterrait ou on brûlait aussi sans cérémonies les suicides, pourvu qu'ils ne le fussent pas par lâcheté ou pour une cause honteuse; dans tous les cas on leur coupait le poignet que l'on enterrait séparément.

On mettait dans le tombeau des effets précieux que l'on croyait agréables au défunt, comme ses armes, si c'était un guerrier. Lorsqu'il était mort en combattant pour la patrie, son bouclier servait à le porter au bûcher ou au tombeau; si le cadavre devait être brûlé, il arrivait que quelques uns, par attachement, se coupaient les cheveux, et les remettaient à certaines personnes chargées de les placer sur le corps: les parents ensuite le portaient avec son lit sur le bûcher, qui était couvert de fleurs et orné de guirlandes de cyprès; on avait toujours soin de tourner le visage au couchant.

On immolait ensuite les victimes, qui devaient être noires et n'avoir jamais engendré; on les écorchait pour en retirer la graisse, dont on couvrait le cadavre depuis la tête jusqu'aux pieds, après l'avoir oint des huiles les plus précieuses: on plaçait près du lit des vases pleins de miel, d'huile, et quelquefois de vin.

Les anciens Grecs plaçaient sur le bûcher d'un prince jusqu'à douze captifs que l'on avait immolés avec les victimes, quelques chevaux, des chiens, etc., comme fit Achille aux funérailles de Patrocle; ensuite chacun à l'envi jetait sur le corps et le bûcher des feuilles, des fleurs et des herbes; usage que l'on observait aussi aux funérailles de ceux qui avaient remporté le prix dans les jeux de la Grece.

Nous avons observé que les bûchers sur lesquels on brûlait les cadavres étaient ornés de guirlandes de cyprès : il n'en était pas de même de ceux sur lesquels on brûlait séparément des victimes funebres; ils étaient construits avec des troncs de frêne, d'if, et de pin dépouillés de leur feuillage.

Enfin on allumait le feu: les parents, les amis en pleurs appelaient le défunt par son nom, et lui disaient, Adieu; ils faisaient des libations, jetaient du vin au pied du bûcher, et se traînaient autour toute la nuit en gémissant (*a*).

Vers le matin on répandait du vin sur le feu pour l'éteindre, et les parents ou amis recueillaient les cendres

(*a*) Les funérailles quelquefois étaient suivies de jeux: ces jeux étaient ou des représentations théâtrales, ou des exercices, comme la musique, l'équitation, la course, le saut, le jet du disque, celui du javelot, et la lutte; mais l'on n'y vit jamais des champions s'entre-tuer, comme chez les Romains.

et les ossements, ou les ossements seuls; ils les mettaient dans un vase plus ou moins beau, selon leurs facultés, jetaient de la farine dessus, et sur le tout deux couches de la graisse des victimes, quelquefois aussi des onguents précieux, du miel, et quelques gouttes de vin; on couronnait l'urne avec des fleurs, on la couvrait d'un crêpe ou d'un linge fin, et on la portait avec vénération dans le tombeau.

Outre les guirlandes accoutumées les urnes des rois étaient couvertes du diadême ou de la couronne; le reste des cérémonies des funérailles était le même que chez les Romains. (Voyez tome I, page 243.)

Tombeaux. Les tombeaux étaient placés le long des chemins; dans les villes maritimes ils étaient sur le bord de la mer, ou sur le bord des fleuves et des rivieres lorsque les villes s'y trouvaient: on les ornait de festons et guirlandes, et ils étaient plus ou moins magnifiques selon les personnages et les familles: un autel placé à côté faisait distinguer ceux des héros. Les grands d'Athenes avaient leurs tombeaux dans le Céramique, sur le chemin d'Eleusis: ils y élevaient quelquefois, ainsi que les Italiens, des colonnes supportant des figures d'animaux qui étaient le symbole des qualités du défunt, et plaçaient des mains levées sur le tombeau des personnes mortes à la fleur de leur âge. Ceux qui ne brûlaient pas les cadavres les plaçaient dans des tombeaux qu'ils appelaient *hyppogées:* il y avait des tombeaux publics pour les esclaves.

Hyppogées.

Cénotaphes. Les Grecs dressaient des *cénotaphes* ou tombeaux vides pour les personnes dont le corps était perdu; ils étaient distingués des vrais tombeaux par un poteau droit que l'on y plantait.

A certaines époques on faisait des sacrifices funebres, pour lesquels les victimes étaient noires et ne devaient pas avoir engendré: le sacrificateur, après avoir tout disposé, tournait les yeux vers l'occident, et prenant la victime de la main gauche, la faisait doucement coucher sur le ventre le cou étendu à terre (*a*), et l'égorgeait, ayant soin d'en recueillir le sang, qu'il mêlait avec du miel, du vin et de l'huile; après quoi il coupait la tête, éventrait la victime, la dépeçait, et jetait le tout dans le feu qui était allumé près du tombeau. Sacrifices funebres.

On y plaçait aussi des mets que le défunt avait aimés pendant sa vie; de temps en temps on venait laver le tombeau, et y répandre de l'eau, du miel et de l'huile; quelquefois du lait et de la farine: ces effusions ne pouvaient pas être faites par les serviteurs, mais par les parents, parentes ou amis, qui, après s'être prosternés et avoir gémi, se levaient, arrossaient le tombeau de leurs larmes, et prenaient une patere (*b*) qu'ils remplissaient des liqueurs préparées pour cette cérémonie; ils les répandaient sur le tombeau en priant le défunt de les avoir pour agréables.

Ils offraient aussi sur les tombeaux du bled, des cheveux, des vêtements et du pain; ils couvraient ces offrandes de guirlandes de fleurs et d'herbes, et entre autres de roses, de jasmin, d'amaranthe, de myrte, d'ache, de branches d'olivier avec les feuilles et les fruits.

Avant les funérailles la famille du défunt s'assemblait Repas funebres.

(*a*) Il faisait au contraire lever la tête de la victime vers le ciel et se tournait vers l'orient lorsqu'il sacrifiait aux divinités célestes.

(*b*) Espece de tasse d'or ou d'argent, ou de quelque autre matiere précieuse. (Voyez tome I, page 278.)

chez un des parents pour y prendre un repas, où tous les convives étaient couronnés de fleurs; ils en faisaient un autre après la cérémonie: tant que durait le deuil ils ne pouvaient plus porter de pareilles couronnes, ni faire de banquets, ni paraître aux spectacles. Les habits de deuil étaient noirs; ceux des habitants d'Argos au contraire étaient blancs: le deuil durait un an; mais à Sparte il finissait en même temps que les funérailles.

Deuil.

Nous avons observé que les Grecs faisaient beaucoup de cas de leur chevelure; néanmoins dans ces circonstances ils la coupaient, et lui donnaient à-peu-près la forme d'une couronne, comme les moines, ce qui, joint à la malpropreté des haillons ou du sac dont ils s'affublaient alors, qu'ils ceignaient sur les reins et dans lesquels ils se roulaient à terre, les faisait paraître hideux.

Les Grecques en prenant le deuil quittaient toute espece de parure, frappaient des mains, déchiraient leurs habits, s'arrachaient les cheveux, s'égratignaient, se frappaient le visage et le sein: cet usage fut aboli par Epiménides, et proscrit par Solon, qui défendit aussi aux Athéniens d'aller pleurer à d'autres funérailles qu'à celles de leurs parents, de sacrifier un bœuf sur la sépulture, et d'ensevelir un mort avec plus de trois habits.

Les Grecs, pour marquer leur désespoir, se couvraient la tête et cachaient leur visage.

EXPIATION, CRIMINELS, SUPPLIANTS.

Expiation.

Celui qui avait commis un meurtre volontaire se sauvait de sa patrie et se retirait dans la maison d'un homme riche; là, couvert et assis sur le foyer, les yeux baissés, il enfonçait à terre l'instrument du meurtre, et priait son

hôte de le purifier: celui-ci égorgeait un cochon de lait, avec le sang duquel il teignait les mains du suppliant, et répandait ensuite sur lui des eaux lustrales en invoquant Jupiter expiateur; il faisait emporter hors de la maison tout ce qui avait servi à cette cérémonie, et brûlait des gâteaux en répandant de l'eau dessus et invoquant les dieux, pour se rendre Jupiter propice, et appaiser les Furies.

Lorsque l'expiation n'avait lieu que pour des accidents malheureux dans lesquels il n'avait été commis aucun crime, il suffisait quelquefois de changer d'habit ou de se laver; on employait aussi le sel, l'orge, le laurier, et le feu, à travers la flamme duquel on faisait passer celui que l'on purifiait.

Les criminels, les suppliants, ne pouvaient s'approcher de la statue d'un dieu ou d'un magistrat qu'avec un rameau d'olivier à la main: c'est ainsi que les envoyés des Locriens parurent devant les consuls de Rome; ils étaient vêtus de deuil et se prosternerent à leurs pieds. Criminels, suppliants.

RELIGION.

Le culte des anciens Grecs, comme celui de tous les peuples de la terre, fut d'abord très simple; des herbes, des fruits étaient les offrandes qu'ils présentaient à leurs dieux; des champs, des bois touffus, et de préférence des lieux élevés, leur tenaient lieu de temples: mais bientôt ils s'écarterent de cette simplicité; ils immolerent des animaux, construisirent des édifices somptueux pour y adorer les dieux, et les héros qu'ils leur avaient assimilés. Culte.

Ils n'eurent d'abord que des troncs d'arbres et des pierres informes pour simulacres de leurs dieux; on dégrossit dans la suite ces pierres et on leur donna à-peu-près la forme Simulacres.

d'une colonne (*a*); bientôt ils en taillerent le sommet et lui donnerent la forme d'une tête humaine (*b*) : on avait soin d'indiquer le sexe vers le milieu de la colonne, que l'on appelait *terme* ou *hermès*, parceque les premieres de ce genre avaient été dressées en l'honneur de Mercure. On plaça d'abord ces simulacres dans des lieux découverts, assez souvent sur les chemins, et on les mit dans la suite sous une espece de dais; ils étaient chargés d'inscriptions historiques ou philosophiques, et on lisait sur les quatre faces les noms des lieux où les routes conduisaient.

Terme, hermès.

Winckelmann observe que la matiere dont on se servit d'abord pour les ouvrages de sculpture fut l'argile: plusieurs temples de la Grece avaient des statues de terre cuite, que l'on couvrait quelquefois d'une couleur rouge; cet usage était spécialement observé pour la face des statues de Jupiter, pour les figures du dieu Pan et de Bacchus, en général même pour toutes celles dont le corps était doré, ainsi que les Indiens le pratiquent encore aujourd'hui.

On employa ensuite le bois et l'ivoire, et on faisait quelquefois en marbre blanc la tête, les pieds et les mains des statues de bois, comme était la Pallas de Platée par Phidias: ce ne fut guere que vers la 40[me] olympiade que l'on fit des statues entieres de marbre.

Les temples, les palais, les places publiques, les rues des villes de la Grece, étaient décorés de statues comme à Rome, avec cette différence que chez les Grecs la plupart

(*a*) Les Arabes, les Amazones, n'avaient qu'une pierre cubique; le simulacre de Cupidon à Thespis n'était qu'un bloc de pierre tel qu'il était sorti de la carriere: selon Maxime de Tyr, la statue de Vénus à Paphos n'était qu'une pyramide blanche.

(*b*) Cet usage fut suivi chez plusieurs nations.

des figures étaient nues; celles des dieux même n'avaient tout au plus que le manteau, mais en général on les voilait: les Athéniens les couvraient entièrement; quelquefois on colorait les vêtements de celles qui étaient drapées, ou on habillait avec de véritables étoffes celles qui ne l'étaient pas; c'est ainsi qu'étaient les statues de Cérès à Bura dans l'Achaïe, d'Esculape à Sycione et à Corinthe; celle-ci avait un manteau par-dessus une tunique blanche. La statue d'Apollon à Lacédémone était vêtue d'une tunique que les femmes de Sparte filaient exprès tous les ans: on a observé que celle de Bacchus en Elide, représentant ce dieu couché dans une grotte, descendait jusqu'aux pieds (*a*).

Le *Prytanée* était un vaste édifice consacré à Vesta, dans lequel des veuves, que l'on appelait prytanilides, entretenaient perpétuellement le feu sacré avec une lampe allumée; on y conservait les statues des dieux et celles des hommes illustres, ainsi que des armes et des vivres: les magistrats s'y assemblaient pour rendre la justice; une salle était destinée aux repas publics, où se rendaient, vêtus d'une robe blanche, ceux qui pour quelque action mémorable étaient nourris aux dépens du peuple (*b*). Prytanée.

Les *prytanes*, chargés du culte, formaient à Athenes un tribunal de quatre cents officiers, qui fut augmenté jusqu'à six cents.

Les Grecs étaient nu-tête pendant les sacrifices, et élevaient les mains vers le ciel la paume en dessus pour Grecs dans les temples.

(*a*) Tous ces embellissements s'appelaient *anathêmes;* on donnait le même nom aux riches offrandes que l'on suspendait autour des temples: on y voyait souvent aussi des griffons et des sphinx, qui chez les Grecs avaient des aîles dont le bout quelquefois se recourbait en avant. Anathêmes.

(*b*) Athenes n'était pas la seule ville qui eût un prytanée.

implorer les dieux : au lieu de la *mola salsa* des Romains (voyez tome I, page 262), ils répandaient sur la victime de l'eau lustrale et de l'orge sacré en grains, lui coupaient sur le front du poil, qu'ils jetaient au feu en invoquant les dieux auxquels ils l'immolaient.

Prêtres, prêtresses.

Les prêtres et les prêtresses ne devaient avoir aucune difformité : on ne les distingue le plus souvent sur les monuments qu'aux fonctions sacrées qu'ils remplissent, ou aux attributs et aux couronnes relatives à leur divinité ; on connaît la prêtresse de Minerve à l'égide, à la cuirasse, et au casque orné d'aigrettes ; les prêtres de Bacchus, à leurs couronnes de raisins et de pampres : celui dont Montfaucon donne le dessin porte une de ces couronnes, et un très ample manteau par-dessus sa longue tunique ; sa chaussure est fermée, comme celle du jeune camille qui est à côté de lui : celui-ci n'a qu'une seule tunique ceinte sur les hanches, et agencée de maniere que le bras droit reste nu.

Le même auteur donne pour la figure d'un grand-
Pl. XLI, 4. prêtre celle d'un vieillard assis à terre (pl. XLI, 4) ; sa robe à longues manches descend jusqu'aux pieds ; il est entouré de son manteau dont on ne peut que difficilement déterminer la forme ; il n'a point de marques distinctives, à moins qu'on ne donne ce nom à un bonnet pointu, et à une espece de mantelet qui à peine dépasse les épaules et s'agraffe devant la poitrine ; le bord du bonnet est relevé par-devant, descend jusqu'aux épaules, et se termine de chaque côté de la poitrine par une pointe enrichie d'un gland.

Les galles, les agyrtes, les métagyrtes et ménagyrtes étaient les prêtres de Cybele ; l'archi-galle ou souverain

prêtre, leur chef, était vêtu de pourpre et portait la tiare.

Les canéphores et camilles étaient des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe qui pendant les sacrifices servaient les ministres des autels; en général cependant on appelle canéphores les jeunes filles qui portaient les paniers ou les corbeilles mystérieuses: on les voit souvent représentées couronnées de branches de l'arbre consacré à leur divinité, ou tenant ces branches à la main. On donne le nom de camille à ceux et à celles qui étaient chargés des autres fonctions, et jouaient quelquefois de la flûte: leur costume était le même que celui des canéphores; une simple tunique serrée sous le sein était souvent leur seul vêtement.

Canéphores, Camilles.

Pl. XLI, 9, 10.

Pl. XLII, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.

Pl. XLIII, 2, 3, 6.

Montfaucon donne le dessin d'une canéphore (pl. XLII, 6) dont la tunique ouverte de part et d'autre traînerait à terre sans les deux ceintures qui la relevent: on a trouvé, dans les antiquités d'Herculanum, deux canéphores dont la chaussure est fermée; l'une porte sur sa tunique un manteau relevé sur le bras, et l'autre retroussé à l'aide de sa ceinture.

Pl. XLII, 6.

On voit aussi dans ces antiquités des jeunes filles qui remplissent les mêmes fonctions; les unes sont nu-pieds, et les autres chaussées: elles sont représentées avec des tuniques de toutes les formes, tantôt longues, tantôt ceintes sous la gorge, et tantôt sur les hanches; les unes ont par-dessus une autre tunique courte, qui ressemble à une camisole, terminée par-devant vers le nombril, et par côté vers le haut de la cuisse; d'autres enfin ont un grand *peplum*, diversement agencé, descendant un peu plus bas qu'à mi-jambes, et même jusqu'à terre.

Le *néocore* était chargé de veiller à la garde et à la propreté du temple; il jetait de l'eau lustrale sur ceux qui

Néocore.

Æditui. entraient : les *æditui*, qui remplissaient les mêmes fonctions à Rome, en jetaient aussi sur les viandes qui étaient présentées devant les empereurs. Les néocores étaient pris parmi les jeunes gens ou les vieillards sans distinction, et servaient à l'autel ainsi que les camilles ; leurs vêtements étaient plus longs et plus amples, et ils étaient quelquefois couronnnés : les vieux néocores étaient à-peu-près des maîtres de cérémonies.

Attitude en priant. Les Grecs priaient dans les temples, les uns debout, les autres à genoux ou prosternés à terre ; ils tenaient dans leurs mains des branches d'olivier, de palmier, et autres arbres ; ils les élevaient vers le ciel, ou les étendaient vers le simulacre du dieu après les avoir portées à leur bouche : ils s'en couvraient le visage lorsqu'ils avaient quelque grace à demander.

ORACLES.

Oracles. — de Dodone. Il y avait en Grece un grand nombre d'oracles ; mais je ne parlerai que des principaux : celui de Jupiter à Dodone, ville d'Epire chez les Molosses, rendait, dit-on, ses réponses par l'agitation des feuilles de chênes et de hêtres de la forêt, par de prétendues colombes perchées sur les branches, par le murmure des fontaines, par le bruit de chaudrons de cuivre, et par les sorts jetés au hasard : ces différentes réponses étaient interprétées par les prêtresses du temple. Les auteurs ne sont à la vérité d'accord ni sur les ustensiles d'airain qui rendaient ces sons mystérieux, ni sur la maniere dont on les disposait : mais ce n'est pas une contradiction de leur part ; cela prouve seulement le génie créateur des ministres, et la crédulité de ceux qui venaient les consulter.

Selon les uns il y avait dans le temple de Dodone deux colonnes peu distantes l'une de l'autre; sur celle à droite était une chaudiere, et sur l'autre la statue d'un enfant tenant un fouet composé de trois baguettes de cuivre très flexibles, au bout desquelles de petits boutons du même métal frappaient sans relâche sur la chaudiere tant que le vent les agitait; selon Strabon c'était une statue d'homme placée au-dessus de la chaudiere qui tenait le fouet.

Selon Menedemon le temple de Dodone n'avait pour murailles qu'une enceinte de trépieds, disposés de maniere que si l'on en frappait un le son se communiquait successivement aux autres, et ne cessait que lorsqu'il avait achevé le tour.

Varron, dans sa description du tombeau de Porsenna, près de *Clusium*, dit que c'étaient des cloches suspendues à des chênes qui s'entre-choquant au moindre vent, se faisaient entendre au loin.

On voyait près du temple un chêne d'une grosseur énorme, et une fontaine dont le murmure, prétendu prophétique, était interprété par une vieille prêtresse nommée Pélias.

Il y avait aussi près de ce temple une autre fontaine dont les eaux, quoique froides, allumaient un flambeau à une assez grande distance, mais si on y avait plongé le flambeau allumé il s'y serait éteint; cette fontaine était à sec à midi, et coulait abondamment à minuit: c'est ce que nous appelons des fontaines intermittentes, et nous ne nous avisons plus de les regarder comme miraculeuses.

Hérodote prétend qu'il y avait un chêne et des colombes noires qui parlaient; mais Strabon dit expressément que c'étaient des fables, et nous devons le croire.

Oracle de Delphes.

Delphes était une ancienne ville de la Phocide en Achaïe, bâtie sur un terrain escarpé de toutes parts, à mi-côte du mont Parnasse; c'est là qu'était le fameux temple d'Apollon: les branches d'un laurier planté devant s'agittaient, dit-on, ainsi que les murs du temple, lorsque le dieu annonçait sa présence. La prêtresse qui recevait ses réponses portait le nom de Pythie : elle fut pendant long-temps choisie parmi les jeunes vierges de Delphes; mais un Thessalien, nommé *Echecrates*, ayant enlevé une de ces prêtresses jeune et belle dont il était épris, ces fonctions ne furent plus dès-lors remplies que par une Delphienne au moins âgée de cinquante ans, mais qui resta toujours vêtue simplement comme les jeunes vierges.

Ceux qui venaient consulter l'oracle donnaient leurs questions aux grands-prêtres, qui, après plusieurs préparatifs, conduisaient dans le sanctuaire la prêtresse couronnée de laurier et le front ceint d'un bandeau: à peine l'avaient-ils placée à nu sur le trépied, couvert en partie de ses habits, que ses cris, ses hurlements, ses regards menaçants, ses efforts pour s'élancer de dessus le trépied malgré les prophetes qui l'y retenaient, jetaient la frayeur dans l'ame des crédules assistants: excédée de fatigue elle se calmait, et comme inspirée du dieu elle balbutiait quelques paroles, que les prophetes, assis autour du trépied, recueillaient avec soin; et pour ne pas compromettre la réputation de l'oracle ils savaient toujours donner à ces paroles une tournure adroite avant d'en faire part au suppliant, qui attendait la réponse avec respect, couronné de laurier, et tenant dans la main un rameau entouré d'une bandelette blanche.

La Pythie (pl. XLIII, 5), qué Montfaucon rapporte d'après Peyresc, est vêtue d'une longue robe ou tunique ceinte très bas; elle a par-dessus un vêtement ample qui est fermé par-devant, et ne descend que jusqu'à la ceinture; sa mitre est haute et arrondie; sa chevelure flotte de part et d'autre, et son grand *peplum* descend par derriere jusqu'à terre. Pl. XLIII, 5.

Les femmes n'entraient jamais dans le sanctuaire; une troupe de Delphiennes rangées en haie sur le perron du temple en défendaient l'entrée, et l'approche du trépied aux profanes.

Un jeune néocore, placé à l'entrée du temple, était chargé de le balayer avant le lever du soleil; il se servait pour cela de rameaux de laurier cueillis près de la fontaine de Castalie; il en faisait des festons et des couronnes dont il ornait les portes, les murailles, les autels, et le trépied sacré; il en distribuait aussi aux prophetes, aux phébades, aux poëtes, aux sacrificateurs, et aux autres ministres.

C'était aussi le néocore qui remplissait les vases sacrés où l'on purifiait ses mains en entrant dans le temple, avec de l'eau qu'il puisait lui-même à la fontaine de Castalie dans des vases d'or; il faisait aussi avec du laurier des aspersions de cette eau sur le pavé, sur les murs, et sur les portes du temple, dont il faisait le tour, armé de son arc et de son carquois, et donnait la chasse aux oiseaux qui venaient se poser sur les statues à l'extérieur; cependant il ne les tuait qu'autant qu'ils s'opiniâtraient à y rester: la colombe était toujours respectée, mais c'était le seul oiseau privilégié (*a*). Cet emploi était si important que des

(*a*) Le disque, appelé nymbe et auréole, que l'on plaçait sur la tête des dieux descendus de Jupiter, avait été imaginé pour recevoir les excréments des oiseaux, afin que les statues n'en fussent pas salies.

princes, des villes même se glorifiaient du titre de néocores.

Il y avait dans le temple des joueurs d'instruments, des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles pour chanter et danser dans les fêtes d'Apollon, et des prêtresses chargées d'entretenir le feu sacré avec du bois de sapin (*a*).

Personne n'ignore que les richesses de ce temple étaient immenses; ce n'étaient que trépieds, vases, tables, couronnes, boucliers, chars, statues d'or, d'argent et de bronze; et néanmoins le simulacre d'Apollon au milieu de toutes ces richesses n'était qu'une colonne de bois.

Jupiter olympien.

Outre ce temple les Delphiens en avaient un consacré à Jupiter olympien, dont la statue, qui était le chef-d'œuvre de Phydias, avait près de vingt-un metres et demi de haut, compris le trône sur lequel elle était assise; elle était couronnée d'olivier, et tenait dans la main droite une petite Victoire, et dans la gauche un sceptre surmonté d'un aigle; son manteau était d'or et d'ivoire, dont la ciselure représentait des animaux et des fleurs: le trône, enrichi de bas-reliefs et de petites statues, était recouvert d'un grand voile de pourpre. Strabon ne trouvait qu'un défaut à ce morceau, où l'artiste avait réuni tout ce qui pouvait y ajouter de l'expression et de la majesté, c'est que la statue était trop grande pour le temple, dans lequel elle n'aurait pu se tenir debout.

Oracle de Mercure à Phares.

Phares, ville de l'Achaïe, était célebre par l'oracle de Mercure, dont la statue était dans une place publique devant celle de Vesta, en l'honneur de laquelle on faisait brûler de l'encens avant de consulter l'oracle; on venait ensuite mettre de l'huile dans de petites lampes de cuivre

(*a*) Ces prêtresses étaient des femmes veuves.

qu'on allumait au pied de la satue de Mercure, et on était admis à faire l'offrande, qui consistait en une piece de monnaie du pays que l'on jetait sur l'autel : la question posée, le consultant approchait ses oreilles de la statue, et se retirait en les tenant bouchées avec les mains jusqu'à ce qu'il fût hors de la place; la réponse de l'oracle devait alors se trouver dans les premieres paroles qu'il entendait prononcer en débouchant ses oreilles.

Oracle de Trophonius à Lebadie.

L'oracle de *Trophonius* à Lebadie était sur une montagne au milieu d'un bois; l'enceinte du temple était en marbre, n'avait que deux coudées de haut, et était décorée de plusieurs obélisques d'airain; au milieu un antre fait en forme de four, dans lequel on descendait au moyen d'une petite échelle, donnait entrée à un antre plus petit placé au fond du premier.

Avant d'être admis à consulter l'oracle il fallait faire une retraite de plusieurs jours avec les prêtres, offrir plusieurs sacrifices, puis se laver dans trois petites rivieres voisines du temple : les prêtres alors découvraient la statue du dieu, que l'on adorait; ensuite le consultant, vêtu d'une robe de fin lin serrée avec une ceinture garnie de franges, et tenant un gâteau fait avec du miel, pour endormir certains serpents qui, disait-on, étaient dans l'antre, venait se coucher à terre, les pieds en avant, devant l'ouverture de la seconde caverne, dans laquelle il était adroitement entraîné; là tantôt c'était une voix, tantôt une vision qui l'instruisait de l'avenir; et bientôt il se sentait repoussé de l'antre comme il y avait été attiré, mais toujours les pieds en avant : les prêtres alors le plaçaient sur un siege élevé qu'ils appelaient le trône de Mnémosyne; ils demandaient au consultant ce qu'il avait vu ou entendu; ils le condui-

saient dans un lieu consacré à la bonne Fortune et au bon Génie, et là le consultant faisait écrire sur un tableau tout ce que l'oracle lui avait appris : on prétend que celui qui était descendu une fois dans l'antre de Trophonius ne riait plus jamais.

Oracle d'Amphiaraüs à Orope.

Les habitants d'Orope, dans l'Attique, éleverent à Amphiaraüs un temple dans lequel ils placerent sa statue en marbre blanc : celui qui venait le consulter immolait d'abord un belier, en étendait la peau à terre, se couchait dessus, et regardait comme la réponse du dieu tout ce qu'il voyait en songe. On rendit ensuite dans le temple les mêmes honneurs à son fils Amphiloque.

FÊTES.

Fêtes. Panathénées.

Les *panathénées* se célébraient à Athenes en l'honneur de Minerve, et duraient plusieurs jours : elles commençaient par trois sortes de jeux, la course, les gymniques, et la musique avec de la poésie ; dix commissaires (un de chaque tribu) y présidaient, et distribuaient les récompenses.

La premiere matinée était destinée pour la course à pied : les concurrents partaient du Céramique, faubourg d'Athenes, et traversaient la ville portant chacun un flambeau, qu'ils faisaient passer de main en main sans interrompre leur course ; la difficulté consistait à ne pas le laisser éteindre avant d'être arrivé au but : l'après-midi on faisait la même course à cheval.

Les athletes se présentaient ensuite pour les combats gymniques sur les bords de l'Ilisse, petite riviere qui passait dans la ville.

Les musiciens et les poëtes chantaient les louanges

d'Harmodius et d'Aristogiton, et dans la suite celles de Trasybule, qui tous les trois avaient fait rendre la liberté à leur patrie.

On terminait la fête par une procession générale, où l'on portait en grande pompe un *peplum* ou voile, sur lequel étaient artistement brodés en or les exploits de Pallas contre les Titans et les Géants; ce voile était attaché à un vaisseau équipé de mille rames; on le conduisait par terre depuis le Céramique jusqu'au temple d'Eleusis à l'aide d'un mécanisme qui faisait mouvoir les rames et glisser le vaisseau.

A la tête de cette procession, dont l'appareil était majestueux, marchaient des vieillards de l'un et de l'autre sexe choisis parmi les mieux faits et les mieux portants; on les appelait *tallophores,* parcequ'ils tenaient des branches d'olivier à la main. *Tallophores.*

Les hommes faits et robustes, armés de boucliers et de lances, formaient le second rang; ils étaient suivis des étrangers établis à Athenes, portant un hoyau, et accompagnés des femmes athéniennes du même âge, suivies des étrangeres qui portaient des vases propres à puiser de l'eau.

Le troisieme rang était composé de jeunes personnes de l'un et de l'autre sexe des meilleures familles de la ville: les garçons, couronnés d'olivier, chantaient un hymne particulier en l'honneur de Minerve.

Les canéphores portaient les corbeilles sacrées couvertes d'un voile pour en dérober la vue aux spectateurs; de jeunes filles étrangeres marchaient après elles, et leur portaient des parasols et des sieges.

Des enfants de l'un et de l'autre sexe terminaient la marche.

Fête plynthérienne.

La *fête plynthérienne* se célébrait à Athenes en l'honneur de la même déesse, vers le milieu du mois de juillet: des femmes préposées à cet effet ôtaient avant la fête les ornements qui paraient la statue de Minerve, et la couvraient d'un voile pour la laver; le jour affecté à cette opération était regardé comme malheureux, et cependant l'usage de laver ainsi les statues des dieux était généralement suivi dans toute la Grece. Dans cette fête on portait en pompe une masse ou pâté de figues.

Fêtes et mystere d'Eleusis.

La fête d'Eleusis, en l'honneur de Cérès et de Proserpine, durait neuf jours; quelques cérémonies et quelques sacrifices remplissaient les trois premiers; on faisait la procession de la corbeille (image de celle de Proserpine) le soir du quatrieme; on portait religieusement cette corbeille couverte d'un voile de pourpre sur un char traîné lentement par des bœufs, et suivi d'un grand nombre de femmes athéniennes portant aussi des corbeilles.

La nuit du cinquieme jour, appelé *daducus*, les hommes et les femmes erraient dans la campagne avec des flambeaux à la main pour imiter la recherche de Cérès.

Le sixieme jour, appelé *iacchus*, qui est le même que Bacchus fils de Jupiter et de Cérès, on portait en grande cérémonie la statue de ce dieu en dansant et en chantant des hymnes au son des trompettes, des clairons, et d'autres instruments: la statue était couronnée de myrte et tenait un flambeau dans sa main (*a*)

Le septieme jour était destiné aux jeux gymniques,

(*a*) Cette procession, ordinairement composée de trente mille personnes, partait du Céramique, traversait les places de la ville, et passait le Céphise sur un pont.

dans lesquels le vainqueur recevait une mesure d'orge (*a*).

Il y avait les grands et les petits mysteres d'Eleusis; tous les deux étaient célébrés en l'honneur de Cérès et de Proserpine : les Athéniens seuls sans distinction d'âge ni de sexe avaient le droit d'y être initiés, ce qu'ils faisaient dès leur enfance; à cet effet ils se purifiaient d'abord par les *petits mysteres;* ils se lavaient ensuite dans le fleuve Ilissus, et enfin ils offraient des sacrifices.

Pour pouvoir être initié dans les *grands* le récipiendaire devait avoir reçu les instructions nécessaires; on le couronnait de myrte, on le menait de nuit dans le temple, où rien n'était épargné pour l'intimider; visions, voix extraordinaires, ténebres, clarté éblouissante, spectres, et bruit du tonnerre; il entendait ensuite la lecture de certains livres mystérieux suivie d'acclamations; et après son initiation il ne quittait plus la robe qu'il portait que lorsqu'elle était entièrement usée, et alors il l'offrait à la déesse.

Hiérophante.

Un vieillard respectable, qui portait le nom d'*hiérophante,* présidait à la cérémonie : il avait pour aides trois de ses collegues; l'un, appelé *daducus,* tenait un flambeau, l'autre prononçait quelques paroles mystérieuses, et le troisieme servait à l'autel.

Daducus.

Archonte roi.

L'*archonte,* appelé *roi*, veillait au bon ordre, offrait les prieres et les sacrifices : il avait quatre adjoints nommés par le peuple; les deux premiers étaient choisis dans des familles sacerdotales; dix autres ministres l'aidaient dans les sacrifices.

Costume de l'hiérophante.

La cérémonie se terminait par une espece de procession

(*a*) Le huitieme et le neuvieme jour n'offraient rien d'intéressant pour les artistes.

conduite par l'hiérophante, le front ceint du diadême; sa chevelure qui, selon quelques uns, flottait sur ses épaules, avait, selon d'autres, la forme d'une couronne.

Lampadophores.

Le *daducus*, le flambeau à la main, marchait à la tête des *lampadophores* ou porte-lampes; c'était lui qui était chargé de purifier ceux que l'on allait initier en couvrant auparavant le sol du temple avec la peau des victimes immolées à Jupiter: il était ceint du diadême, et revêtu d'habits magnifiques et allégoriques avec tous les attributs qui conviennent au soleil.

Hiéroceryce.

L'*hiéroceryce*, dont la finale du nom indique qu'il descendait de la famille d'Erix, dernier fils d'Eumolpe, écartait les profanes et ceux qui étaient exclus des mysteres, instruisait les initiés sur ce qu'ils devaient dire, et sur le silence qu'ils devaient garder: il portaient les mêmes attributs que Mercure.

Le quatrieme ministre, qui était l'assistant de l'autel, portait sur ses habits les attributs de la lune.

Chacun de ces ministres avait plusieurs subalternes qui ainsi que lui étaient soumis à l'hiérophante.

L'épouse de l'archonte portait le titre de reine des sacrifices, et présidait aux cérémonies les plus mystérieuses. Il y avait aussi des prêtresses pour le service du temple.

Personne n'avait le droit de se servir de chariot pour se faire porter au temple d'Eleusis (*a*).

Eleuthéries.

On célébrait les *éleuthéries* par des jeux et des combats gymniques en l'honneur de Jupiter vengeur, dont le temple était à Athenes.

(*a*) Les temples de Cérès et de Proserpine à Eleusis étaient d'ordre dorique.

Dans la fête appelée *thalysies* on offrait à Cérès les prémices des fruits et des grains : de jeunes enfants des familles les plus distinguées portaient en chantant des branches de laurier ou d'olivier, entourées de laine, où étaient attachées différentes especes de fruits bons à manger; ils portaient aussi à la main un vase servant de mesure et un pain; quelquefois tous les deux étaient suspendus à la branche. Thalysies.

Les *œmacuries* se célébraient dans le Péloponnese : les enfants venaient auprès de la statue de Pélops se fouetter eux-mêmes jusqu'au sang. AEmacuries.

Les *hephestiées* étaient une fête en l'honneur de Vulcain, dans laquelle trois enfants, tenant chacun un flambeau allumé, disputaient le prix de la course; celui qui arrivait le premier au but sans avoir éteint le flambeau était vainqueur; mais si aucun ne le conservait allumé, le prix réservé était déposé au milieu de la carriere. Hephestiées.

Les *dyonysies* ou *orgies,* chez les Grecs, étaient la même chose que les bacchanales chez les Romains; on les célébrait pendant les vendanges. Cette fête, en l'honneur de Bacchus, ne consistait dans les premiers temps que dans l'offrande d'une corbeille de figues, d'un vase plein de vin, et le sacrifice d'un bouc; dans la suite ceux qui y assisterent se revêtirent de peaux de bêtes, se barbouillerent le visage avec du sang ou de la lie de vin: enfin on se permit tout ce que la licence et la débauche peuvent inspirer, et que l'ivresse ne saurait excuser; on parcourait les champs, les bois, les montagnes, couronné de pampres, de peuplier, de laurier ou de fenouil, et portant dans un char un jeune garçon représentant Bacchus; on dansait autour imitant les satyres, et jouant de divers instruments champêtres: Fêtes de Bacchus.

une troupe de femmes suivait, armée de thyrses, c'est-à-dire de bâtons ornés de pampres et terminés par une pomme de pin, ou portant des torches allumées; elles s'abandonnaient à tous les excès qui peuvent caractériser l'extravagance et la fureur; on les appelait bacchantes, menades, thyades, bassarides: ces femmes dans Athenes étaient toutes d'ailleurs infiniment respectables par leur naissance; elles portaient l'*agronon,* espece de voile en forme de réseau, qui, selon Winckelmann, était un ajustement des figures de Tirésias et des autres devins.

Agronon, espece de voile.

Les Grecs célébraient encore en divers lieux, en l'honneur de Bacchus, la fête des *scieries,* où l'on fustigeait des femmes aussi cruellement que les jeunes Lacédémoniens pendant la *diamastigosis.* (Voyez *Lacédémoniens.*)

Scieries.

Oscophories.

Le 1[er] octobre on célébrait les *oscophories* en l'honneur de Bacchus et d'Ariadne. Cette fête avait été instituée par Thésée après qu'il eut tué le Minotaure avec le secours de cette princesse, et délivré par là ses concitoyens du tribut annuel de sept jeunes garçons et de sept jeunes filles condamnés à être dévorés par ce monstre. Deux Athéniens des principales maisons, travestis en filles, se rendaient du temple de Bacchus à celui de Minerve Sciriade, portant solennellement à la main des branches de vigne chargées de raisins, et chantant des cantiques: cette cérémonie se terminait par des courses entre les deux temples, que faisaient les autres jeunes gens avec de pareilles branches à la main.

Nyctelies.

Les *nyctelies* se célébraient de nuit tous les trois ans vers le commencement du printemps, toujours en l'honneur de Bacchus, en courant avec des flambeaux allumés et des brocs de vin, et faisant différentes actions de folie.

Pendant les *omophagies* les Grecs, pour imiter Bacchus qu'ils croyaient ne manger que de la chair crue, s'entortillaient la tête, le corps et les mains de serpents, et mangeaient des entrailles de cabris crues, de telle sorte que leur bouche en était tout ensanglantée. Omophagies.

Les *anthesteries,* encore à l'honneur de Bacchus, étaient une fête joyeuse semblable aux saturnales des Romains: elle durait trois jours; le premier, appelé *pithœgie,* on perçait les tonneaux pour goûter le vin; on passait le second (*choez*) à boire; le troisieme (*chitre*) on faisait cuire toutes sortes de légumes, que l'on offrait à Minerve, et personne ne pouvait y toucher: on représentait ce jour-là des comédies. Anthesteries.

Les *triétériques,* fêtes triennales, étaient célébrées de nuit par les plus grands excès de la débauche. Triétériques.

L'époque et les cérémonies des mysteres d'Adonis, chez les Grecs, étaient les mêmes que celles des fêtes d'Osiris chez les Egyptiens: c'était une fête lugubre que les Athéniens célébraient de la maniere suivante; les femmes, après avoir élevé dans la ville des représentations de tombeau, jetaient les hauts cris, promenaient dans les rues des effigies de morts, des plantes et des fleurs; tous les habitants en deuil pleuraient la perte d'Adonis, et se coupaient les cheveux; mais le lendemain le croyant ressuscité et dans les airs, ils portaient des vases de terre cuite remplis de terre, où étaient plantées des herbes potageres, et notamment des laitues, parcequ'ils prétendaient que c'était sur un carreau de laitues que Vénus avait posé le corps de ce beau chasseur; ils se réjouissaient ensuite de sa résurrection, dressaient un lit pour lui et pour Vénus, et semaient un peu d'orge et de froment. Les Argiennes Adonies.

célébraient cette fête dans une salle voisine du temple de Jupiter.

Dédales. Quatorze villes de la Grece célébraient les *dédales* en l'honneur de Jupiter et de Junon : chacune en particulier faisait une statue de femme en bois qu'on habillait richement, et qu'on remettait un certain jour à une des principales dames de la ville, chargée de la porter en pompe, suivie des députés et d'une foule d'habitants, jusqu'au mont Cythéron; là, lorsque les quatorze statues étaient arrivées, on les plaçait sur un bûcher, sur lequel on faisait brûler autant de taureaux et de génisses en l'honneur de Jupiter et de Junon; plusieurs citoyens y ajoutaient même d'autres victimes qu'ils faisaient brûler ensemble (*a*).

Apathuries. Les *apathuries*, chez les Athéniens, étaient une fête qui durait trois jours en l'honneur de Vulcain: le premier ce n'étaient que des repas entre parents et amis; mais le lendemain était consacré à des actes publics de religion; le magistrat offrait des sacrifices, tandis que des Athéniens, richement vêtus, tenant des tisons allumés et chantant des hymnes en l'honneur du dieu qui enseigna l'usage du feu, marchaient à grands pas autour de son autel: le troisieme jour les peres de famille, en présence de leurs parents et des principaux de la curie, offraient une brebis; pendant le sacrifice ils faisaient inscrire leurs enfants au nombre des citoyens, après avoir déclaré avec serment qu'ils étaient légitimes.

(*a*) Cette fête avait été instituée pour conserver le souvenir de la réunion de Jupiter et de Junon: celle-ci, dit-on, ayant quitté son époux, Jupiter fit faire, d'après le conseil du vieux Cythéron, une statue de femme qu'il fit parer des plus beaux ajustements et promener dans un char comme une nouvelle épouse qu'il s'était choisie: ce stratagême lui ramena aussitôt Junon.

Les Béotiens, et particulièrement les Thébains, célébraient les *daphnéphories* en l'honneur d'Apollon Isménien: on disposait au haut d'une forte tige d'olivier deux globes; l'un d'airain, placé au sommet, représentait le soleil; l'autre, plus petit, en dessous, représentait la lune; et d'autres petits globes désignaient les étoiles; autour étaient disposées autant de couronnes qu'il y a de jours à l'année. On choisissait le *daphnéphore* ou prêtre parmi les enfants les mieux faits et les plus robustes des familles les plus distinguées: il devait avoir pere et mere (*a*); ses cheveux étaient étalés; il portait une couronne d'or, une robe éclatante descendant jusqu'aux pieds, et une chaussure militaire, aisée à mettre et à quitter, appelée *iphicratis;* il était accompagné de son plus proche parent couronné de branches de laurier, entourées et liées avec des bandelettes appelées *coppo:* tous les deux étaient suivis d'un chœur de jeunes garçons portant à la main une baguette ornée de guirlandes de fleurs, et d'un chœur de jeunes filles portant des branches de laurier; tous venaient chanter les louanges d'Apollon dans son temple. Daphnéphories. *Iphicratis.* *Coppo.*

On célébrait aussi en l'honneur d'Apollon des fêtes militaires, qu'on appelait *carnéennes,* et qui duraient neuf jours, pendant lesquels on offrait neuf sacrifices de taureaux et de beliers; on construisait neuf cabanes avec des branches d'arbres, et neuf convives soupaient dans chacune: dans l'origine le repas était simple, mais dans la suite on dépassa les bornes de la frugalité. Carnéennes.

Les Spartiates y ajouterent des jeux où les musiciens venaient disputer le prix; il y avait aussi des chœurs et des

(*a*) Son nom indique qu'il portait une branche de laurier.

danses, ainsi que dans la plupart des fêtes grecques. Battus, dans la suite, fit construire un temple à Cyrene où ces fêtes furent célébrées avec plus de pompe; on y entretenait perpétuellement du feu sur l'autel, qui en été et pendant le printemps était orné de fleurs, et en hiver de safran.

Thesmophories.

Les *thesmophories* (*a*) étaient des fêtes que les Grecs célébraient au temps des semailles en l'honneur de Cérès: chez les Athéniens l'autel et la statue de cette déesse étaient dans un temple appelé *Thesmophorion,* dont l'entrée était interdite aux hommes; un certain nombre de prêtresses, choisies par le peuple et consacrées à ce culte, devaient vivre dans la plus grande chasteté, et toujours porter leurs cheveux attachés avec des bandelettes.

Au jour marqué les *thesmophoriases* (*b*) montaient à Eleusis, accompagnées jusqu'au Thesmophorion d'un certain nombre de vierges (*c*) et de leurs esclaves, portant dans des corbeilles les offrandes destinées à la déesse; dans la marche elles portaient avec appareil sur leur tête les livres sacrés qui contenaient les lois de Cérès; quatre chevaux blancs traînaient le char sur lequel était le *calathus,* corbeille mystérieuse dans laquelle on plaçait les grains dont cette déesse avait enseigné la culture.

Calathus.

Elles restaient plusieurs jours à Eleusis pour se purifier, et couchaient sur des lits faits de feuilles d'*agnus castus,* plante agréable aux abeilles, et de quelques herbes, telles

(*a*) Voyez les Mémoires de l'acad., tome XXXIX, page 195 et suiv.

(*b*) Elles devaient avoir moins de soixante ans; car en général à cet âge les femmes étaient exclues des pompes sacrées.

(*c*) On ne donnait le nom de vierge qu'aux filles nubiles, et non aux enfants.

que la *casia*, et autres, auxquelles les Milésiennes ajoutaient des branches de pin; on attribuait à ces plantes la vertu de calmer les sens, même de refroidir le tempérament; enfin ces femmes quittaient Eleusis vers le soir, après avoir passé, sans manger, et assises à terre auprès de la statue, cette journée, qui dans toute la ville était un jour de deuil: du reste le culte de Cérès leur interdisait l'usage du vin.

On descendait le *calathus* d'Eleusis dans le char; personne ne pouvait sans crime regarder d'un lieu élevé ce qu'il contenait; il n'était même permis qu'à ceux qui étaient à terre, assis, ou debout de jeter les yeux dessus.

Les thesmophoriases marchaient les cheveux épars et nu-pieds; excepté dans ces circonstances les femmes honnêtes auraient rougi d'aller sans chaussure.

De jeunes filles richement parées portaient dans des corbeilles de jonc, ou d'or façonné en jonc, des fleurs ou des épis, et des fruits, excepté des grenades.

On chantait des hymnes pendant la marche, qui était très longue, car il y avait quatre lieues d'Eleusis à Athenes; on faisait une station dans le Prytanée, où était la statue de Vesta, et où les filles qui n'étaient pas initiées quittaient la pompe : il était néanmoins permis à celles qui étaient fatiguées de s'arrêter en chemin.

Le lendemain les tribunaux vaquaient; on délivrait certains prisonniers, et l'on faisait le sacrifice : la victime, selon les uns, était un cochon; selon d'autres on chassait du temple une truie pleine : mais on n'a que des conjectures sur ces cérémonies, car elles étaient secretes, et se faisaient de nuit à la clarté des lampes et des flambeaux.

Les paysans de l'Attique célébraient les *aloa*, ou la fête Aloa.

des laboureurs, en faisant honneur à Bacchus et à Cérès des prémices de leur récolte.

Appollonies chez les Egialiens.

Les Egialiens choisissaient un certain nombre de jeunes garçons et de jeunes filles, qu'ils envoyaient à la recherche d'Apollon et de Diane; c'est ce qu'on appelait la fête des *appollonies*.

Laphries.

Les Grecs célébraient pendant deux jours les *laphries* en l'honneur de Diane: le premier jour on faisait des processions; le second on mettait le feu à un grand bûcher, sur lequel on avait posé toutes sortes de fruits, et attaché différents oiseaux et animaux sauvages vivants, qui, se sentant quelquefois dégagés de leurs liens par les flammes, s'élançaient sur les assistants (*a*).

Fête de Minerve Aléene chez les Tégéates.

La fête de *Minerve Aléene*, chez les Tégéates, était ainsi appelée à cause d'*Aleus*, roi d'Arcadie, qui lui consacra dans ce pays le premier temple et la premiere statue:

Jeunes prêtres et prêtresses.

la prêtresse devait être très jeune, et on la faisait abdiquer aussitôt qu'elle avait atteint l'âge de puberté. Les jeux publics que l'on célébrait près de ce temple s'appelaient *ilotiens* ou jeux des ilotes, *aloaia* ou jeux des prisonniers, en mémoire d'une victoire remportée sur les Lacédémoniens.

Prêtre de Minerve Cranée.

Le temple de Minerve Cranée était sur le haut d'une montagne escarpée: on avait pratiqué dans le portique des cellules pour les ministres et le prêtre de la déesse, qui devait toujours être un jeune garçon, que l'on obligeait de rester continuellement auprès du simulacre de la déesse,

Asaminthos.

et de se laver dans une *asaminthos*, espece de siege destiné

(*a*) Les Grecs offraient aussi dans certaines occasions des *suovetaurilies* à Neptune, à Esculape, et à Hercule. (Voyez tome I, p. 146.)

pour les bains; il n'exerçait ses fonctions que pendant cinq ans, et ce temps devait finir avant que ses joues fussent couvertes de poil.

Chez les Ægiens on choisissait aussi pour prêtre de Jupiter le plus beau des jeunes garçons, à qui l'on donnait un successeur aussitôt que ses joues annonçaient la puberté. AEgiens.

Le même usage était suivi à Calaurée pour la prêtresse de Neptune. Calauréens.

JEUX DE LA GRECE.

Dans les premiers temps la force et l'adresse décidant le plus souvent du sort des combats, on mit en usage tous les moyens qui pouvaient augmenter et entretenir la vigueur, la souplesse et l'agilité des combattants: Hercule, Thésée, Castor et Pollux établirent dans la Grece des jeux et des combats où l'on décernait des prix aux vainqueurs; on n'y admettait que des Grecs qui devaient être libres et reconnus vertueux. Jeux.

Ces jeux faisaient partie du culte religieux: ce n'était pas, comme chez les Romains, des esclaves, ou des mercenaires qui se présentaient dans l'arene, mais des héros qui ne respiraient que la gloire: les femmes n'y étaient pas admises dans l'origine; mais dans la suite on leur permit d'assister à quelques uns.

On célébrait ces jeux sacrés en divers lieux: les plus solennels étaient les olympiques, les pythiques, les néméens, et les isthmiques.

Les jeux olympiques, établis en l'honneur de Jupiter Olympien, étaient ainsi nommés parcequ'on les célébrait tous les quatre ans près d'Olympie (*a*): c'est cette pério- —Olympiques.

(*a*) Voyez les Mémoires de l'académie, tome VIII, p. 336. Le temple de Jupiter à Olympie était d'ordre dorique.

dicité qui a donné naissance à l'ere des Grecs connue sous le nom d'olympiades; la premiere a commencé à l'été de l'an du monde 3228, quatre-vingts ans après la prise de Troie. Ces jeux commençaient par la course, dont on disputait le prix à pied et à cheval, dans un char traîné par deux, trois, quatre, et sept chevaux ou mulets attelés de front; c'est ce qu'on entendait par *biges, triges, quadriges, septijuges:* Néron, voulant étonner les spectateurs des jeux de la Grece, courut avec dix chevaux attelés de front, et remporta la victoire. On voit dans Caylus le dessin d'un camée antique où le char est attelé de vingt chevaux de front.

Les chars dont les Grecs se servaient pour cet usage étaient très légers, arrondis, fermés par-devant et ouverts par derriere. Nous lisons dans Denis d'Halicarnasse que les chars à trois chevaux étaient anciennement en usage dans la Grece: le troisieme cheval était attaché à côté des deux autres avec des courroies; c'était comme un relai en cas d'accident.

Pour remporter le prix de ce genre on n'était pas toujours obligé de conduire le char soi-même; il suffisait, dans les beaux temps de la Grece, d'être présent, et souvent même d'avoir fait inscrire celui au nom duquel il était conduit, et à qui appartenaient les chevaux: les biges étaient ordinairement traînés par un cheval blanc et un cheval noir.

Les *cochers du cirque* n'étaient ordinairement vêtus que d'une courte tunique dont les manches couvraient à peine les bras; ils portaient une espece de casque attaché sous le menton: Montfaucon en fait voir un qui au lieu de casque n'a qu'un simple bonnet d'étoffe ou de toile.

Celui qui courait à cheval en menait quelquefois deux, et sans interrompre sa course il s'élançait alternativement de l'un à l'autre : ceux qui couraient à pied étaient ordinairement nus, et n'avaient qu'une ceinture; leur chaussure était comme celle de Diane, elle couvrait le pied et une partie de la jambe; c'est celle qu'on appelait *endrome:* ils étaient quelquefois armés. Les *hoplitodromi* ou combattants à la course portaient le casque, le bouclier et les bottines.

Endrome, chaussure de coureur.
Hoplitodromi.

Le lieu où l'on disputait le prix de la course s'appelait *stade;* c'était un terrain d'environ 125 pas géométriques de long, arrondi à une des extrémités et carré à l'autre: cette longueur servit ensuite de mesure itinéraire.

Stade.

Le milieu, destiné aux athletes, était un peu plus bas que celui où se plaçaient les spectateurs, assis autour sur des sieges disposés en amphithéâtre. Dans les premiers temps les aspirants au prix se plaçaient le long d'une ligne tracée à l'entrée dans la largeur du stade; mais dans la suite ce fut une corde ou une piece de bois que l'on baissait pour donner le signal du départ.

Au centre du stade étaient étalées les couronnes destinées aux vainqueurs; à l'extrémité une borne ou but indiquait le terme de la course à pied, et les chevaux et les chars devaient tourner au tour plusieurs fois sans s'y arrêter: les chevaux de ceux qui couraient n'avaient ni selle ni étriers.

Les rois furent sensibles aux honneurs que l'on accordait à ces genres de combats: les femmes, à qui il était défendu d'assister à ces jeux, pouvaient y envoyer des chevaux, et disputer la victoire; elle fut une fois remportée par Cynisca, sœur d'Agésilas; les Lacédémoniens firent élever un superbe monument pour en éterniser le souvenir,

et la princesse fit placer dans le temple de Delphes un char d'airain attelé de quatre chevaux, sur lequel on avait placé la figure du cocher; mais on y ajouta ensuite le portrait de Cynisca peint par Apelles (*a*).

Hyppodrome. Les *hyppodromes* étaient des amphithéâtres destinés à la course des chevaux; celui d'Olympie avait environ deux stades de long, et celui de Nemée quatre.

Lors du rétablissement des jeux olympiques on n'exigeait qu'une course dans le stade: on établit ensuite le *diaule*, qui consistait à faire deux courses; le *dolique* était composé de plusieurs diaules: on y ajouta la lutte, le saut, le disque et le javelot, c'est-à-dire le *pentathle*; le pugilat n'y fut compris que quelques années après, et alors il y eut six exercices, néanmoins on continua de donner le nom de pentathle aux jeux et aux athletes qui s'y exerçaient.

Diaule, dolique.

Pentathle.

Discoboles. Les *discoboles* étaient ordinairement nus, mais quelquefois ils portaient la ceinture ou écharpe; ils étaient ainsi appelés à cause du disque dont ils se servaient: le disque était un énorme palet percé dans le milieu, rond, quelquefois de bois, plus souvent de pierre, de fer, de cuivre ou de plomb; celui qui, le lançant horizontalement et le faisant tourner en l'air, l'envoyait le plus loin était couronné.

Athletes. Les *athletes*, dans les commencements, pour couvrir leur nudité, portaient une petite draperie en forme de ceinture ou de tablier; mais elle fut bientôt supprimée: Acanthus, dans la 15[me] olympiade, fut le premier qui courut absolument nu à Elis.

(*a*) Les jeunes filles à Olympie disputaient le prix de la course aux jeux qui se célébraient tous les cinq ans en l'honneur de Junon; on abrégeait en leur faveur la carriere d'un sixieme: elles disputerent pour la premiere fois aux jeunes gens le prix de la lutte la 37[e] olympiade.

Les *lutteurs* avant de combattre se faisaient oindre d'huile, après s'être bien frottés le corps pour en augmenter la force et la souplesse; ils se roulaient ensuite dans le sable et la poussiere, et s'en jetaient réciproquement dessus; lorsque le nombre des athletes était considérable il y avait plusieurs luttes en même temps: pour mériter le prix il fallait renverser et terrasser son adversaire; mais il était défendu de le frapper: le combat recommençait si l'un entraînait l'autre dans sa chûte (*a*); alors ils se roulaient, se pressaient et s'agitaient jusqu'à ce que l'un ayant le dessus forçât l'autre à se déclarer vaincu. Ce genre de lutte était précédé d'un autre, dans lequel, par la maniere seule dont on se saisissait les doigts, les mains ou les bras sans s'aider d'aucun autre membre, on faisait plier son adversaire: le prix n'était décerné qu'à celui qui avait combattu trois fois et avait remporté deux victoires (*b*). Lutteurs.

Le *pugilat* était un combat à coups de poing où les athletes quelquefois perdaient la vie; ils en sortaient ordinairement mutilés et méconnaissables, couverts de contusions, le nez écrasé, un œil hors de la tête ou les mâchoires brisées: leurs mains étaient armées de *cestes*, especes de gantelets faits de plusieurs bandes de cuir, où étaient attachées des plaques de cuivre, de fer ou de plomb; cette arme servait aussi à parer, amortir ou détourner les coups que l'adversaire portait de préférence sur la tête; ils avaient en conséquence des *amphotides*, espece de calotte qui couvrait les tempes et les oreilles, et ne laissait à Pugilat. Ceste. Amphotide.

(*a*) Ce genre de lutte s'appelait *anaclilobole*.
(*a*) Voyez le tome III des Mémoires de l'académie.

découvert que le visage, vers lequel l'adversaire dirigeait le plus souvent ses coups. La victoire quelquefois était disputée si long-temps que les deux athletes de concert suspendaient le combat pour reprendre haleine et s'essuyer; ils recommençaient ensuite, et continuaient jusqu'à ce que l'un des deux s'avouât vaincu en laissant pendre ses bras: dans ce genre de combat on ne saisissait point son adversaire, on ne pouvait que le frapper.

Pancrace.

Le *pancrace* réunissait tout ce qui était permis dans la lutte et le pugilat; on se servait des pieds, des mains, même des dents : il était tellement important dans ces jeux d'arracher de son adversaire l'aveu de sa défaite, que le pancratiaste Arrichion expirant entre les mains de son antagoniste qui l'étouffait, lui cassa l'un des orteils qu'il avait saisi avec les dents, et le força de s'avouer vaincu; cet aveu fit adjuger la couronne à Arrichion qui venait de mourir.

Pour mériter le prix du *pentathle* (*a*) il fallait le même jour être vainqueur dans cinq genres de combat, savoir, la course, la lutte, le saut, le jet du disque et du javelot.

Saut, jet du javelot.

Le *saut* consistait à franchir un espace plus ou moins long; pour le *jet du javelot* il fallait le lancer d'une certaine distance et atteindre le but indiqué.

Agonothetos.

L'*agonothetos* présidait aux jeux, et souvent en faisait la dépense : celui des jeux olympiques portait une couronne et un manteau de pourpre; il tenait une baguette dans sa main, il écrivait sur un registre le nom et le pays des aspirants; un héraut les proclamait à l'ouverture des

(*a*) On donnait le nom de pentathle (πεντε, *cinq*, αθλος, *combat*) à tous ceux qui combattaient ou qui avaient combattu dans les jeux de ce nom; celui de pancratiaste était réservé à ceux qui avaient été vainqueurs.

jeux, après leur avoir fait promettre de se conformer aux lois établies; il décidait par le sort quel serait le rang dans lequel chacun se présenterait.

Honneurs rendus aux vainqueurs.

Outre les couronnes, qui étaient faites de laurier, d'olivier sauvage, de pin ou d'ache, les athletes recevaient une palme qu'ils portaient de la main droite; on mettait sur leur tête une couronne de fleurs; un héraut, précédé d'un trompette, les conduisait, les proclamait vainqueurs, publiant leur nom et leur pays par tout le stade : chacun à l'envi leur jetait des couronnes, ou des chapeaux, ou des ceintures, et même quelquefois des vêtements et de l'argent.

Le vainqueur, de retour dans sa patrie, décoré des marques de sa victoire, et vêtu d'une robe de pourpre, faisait son entrée triomphale dans un quadrige, précédé d'une grande quantité de flambeaux et suivi d'un nombreux cortege; il n'entrait que par une breche que ses compatriotes avaient faite en abattant un pan des murs de la ville; cette fête était terminée par des sacrifices, et par un festin donné souvent aux dépens du peuple.

L'athlete vainqueur avait la premiere place dans les jeux et combattait à côté des rois; celui qui avait été couronné trois fois était exempt de toute charge et fonction civile; les poëtes célébraient sa victoire, son nom était écrit dans les archives et registres publics, et servait à désigner les olympiades, comme celui des consuls désignait les années de Rome; enfin il était nourri aux dépens du public.

Si, comme nous l'avons vu, les Lacédémoniens voulurent éterniser le souvenir de la victoire de Cynisca, on doit bien penser que les autres peuples de la Grece ne négligeaient pas de dresser des statues avec des inscriptions à leurs

concitoyens vainqueurs; quelques uns en dresserent même aux chevaux à qui ils étaient redevables de la victoire. On cite à ce sujet la jument de Phidolas: celui-ci étant tombé en commençant sa course, l'animal continua de courir, et ayant devancé les autres et terminé sa carriere, vint se présenter devant les juges comme pour demander le prix, qui fut adjugé à Phidolas son maître; et on lui permit d'élever une statue à sa jument *Aura*.

Jument de Phidolas.

Enfants.

Les enfants de sept à dix et douze ans combattaient aussi entre eux aux jeux olympiques; au-dessus de cet âge ils étaient admis aux combats des hommes.

Historiens, orateurs, poëtes.

Les historiens, les orateurs, les poëtes, venaient y lire leurs ouvrages et y disputer les suffrages de cette illustre assemblée; le prix était une couronne de lierre avec un bouc ou un taureau: les poëtes et les rapsodes (*a*) récitaient leurs vers tenant une branche de laurier à la main; Hérodote lut son histoire aux jeux olympiques devant toute la Grece assemblée, qui donna le nom des neuf muses aux livres qui composaient cette histoire.

Rapsodes.

Jeux pythiques à Delphes.

Les *jeux pythiques* étaient célébrés tous les quatre ans à Delphes en l'honneur d'Apollon Pythien; le prix était une couronne de laurier: en la 48me olympiade les amphictyons ajouterent deux prix à celui de musique et de poésie, l'un pour les joueurs de flûte, et l'autre pour ceux qui accompagnaient seulement avec la flûte; mais cet accompagnement fut bientôt supprimé, et réservé aux élégies.

La musique, chez les Grecs, faisait une partie essentielle de l'éducation; il y avait toujours des joueurs de flûte à

(*a*) On donnait ce nom à ceux qui récitaient des vers héroïques et des pieces fugitives.

leurs sacrifices : les flûtes dont ils se servaient étaient droites ou recourbées; les unes étaient simples, les autres doubles et triples, mais elles n'avaient qu'une embouchure.

Les Grecs adopterent l'usage de la *flûte égyptienne* (pl. XLV, 6) : cette flûte avait plusieurs trous, mais le nombre en changea souvent; on ne laissait ouverts que ceux qui étaient nécessaires pour le mode, on fermait les autres avec des clavettes : selon l'abbé Arnaud, les clavettes étaient percées, et ajoutaient à la beauté du son au lieu de l'éteindre. Flûte égyptienne. Pl. XLV, 6.

Certains joueurs de flûte avaient une espece de bandeau qui soutenait leurs joues et les soulageait.

La lyre était l'instrument favori des personnes distinguées; le *plectrum*, qui tenait lieu d'archet, était une espece de doigt d'ivoire (2), ou d'or, ou d'autre matiere, un peu recourbé : celui dont se servent les muses, dans le monument rapporté par Spon, est terminé en trefle à ses extrémités. On donnait aussi le nom de *plectrum* à des petites baguettes dont on se servait pour jouer de certains instruments à corde. (Voyez tome I, page 320.) Lyre, *plectrum*. 2.

Les *amphictyons* étaient les juges nés, et les agonothetes de tous les jeux : leur assemblée était une espece de diete fédérative, composée des députés des trente-une villes principales de la Grece : chaque ville envoyait deux députés, qui se réunissaient deux fois l'an, au printemps et en automne, et plus souvent s'il était nécessaire; ils devaient entretenir l'union entre ces villes, terminer leurs différents, et décider de la paix et de la guerre. Amphictyons.

On célébrait les *jeux néméens* tous les ans vers le solstice d'été : ils furent établis ou renouvelés par Hercule, et Jeux néméens.

furent ainsi appelés en mémoire de la défaite du lion que ce héros tua dans une forêt de l'Argolide, voisine de la ville de Némée, où était le temple de Jupiter Néméen, bâti au milieu d'un bois de cyprès.

Les exercices des jeux néméens consistaient en courses à pied, à cheval, et sur des chars, et aussi en combats : il y avait des prix pour les chantres et les joueurs d'instruments ; savoir, pour le chant accompagné de la cithare, de la flûte, et pour les joueurs de flûte : les musiciens qui disputaient le prix devaient se tenir debout, et il leur était défendu de cracher et de se moucher.

Ceux qui disputaient le prix de la course devaient être armés. Nous avons vu que le diaule était un espace de deux stades de longueur ; selon quelques uns c'était un espace quelconque parcouru deux fois, c'est-à-dire en allant et en revenant : le double diaule, que l'on exigeait aux jeux néméens, n'était que pour les enfants ; il était composé de quatre stades simples, qu'ils parcouraient à cheval, tenant un bouclier, et la tête parée d'une aigrette.

Les juges portaient des robes noires.

Hercule, après avoir terrassé le lion de Némée, voulut être couronné d'ache (*a*) ; en conséquence le prix n'était qu'une couronne d'olivier ou d'ache verte.

Petits jeux ; prix qui s'y distribuaient.

On célébrait aussi, vers le solstice d'hiver, d'autres jeux qu'on appelait *petits jeux néméens :* à tous les jeux ainsi qualifiés de petits les vainqueurs n'avaient pas de simples couronnes, mais on y ajoutait toujours quelque chose d'utile, comme, par exemple, aux jeux d'Hercule et d'Iolas

(*a*) Cette plante, dont on couronnait les sépulcres, était consacrée aux dieux infernaux.

à Athenes, près du tombeau d'Amphitryon, on joignait un trépied d'airain à une couronne de myrte.

A ceux de Junon à Argos, à Egine, une couronne de myrte et un bouclier d'airain; on lui immolait cent bœufs dont la chair était distribuée au peuple.

A ceux de Cérès et Proserpine à Eleusis, une couronne de peuplier et de l'orge (*a*).

A ceux de Jupiter Lycéen, institués par Lycaon, et à ceux qu'on appelait *koreia, aleaia,* on ajoutait des armes d'un travail recherché.

A ceux d'Hercule à Marathon, une fiole d'argent.

Aux petites pythiennes ou adrastées, en l'honneur d'Apollon, à Sycione, une fiole d'argent et une couronne.

Un vase d'argent à ceux d'Eaque, dans l'isle d'Egine.

Un vase de terre cuite plein d'huile aux panathénées.

Une espece de manteau aux *diia*, en l'honneur de Jupiter, à Athenes; aux théoxénies, en honneur d'Apollon Théoxénien; aux hermaia, en l'honneur de Mercure (*b*).

Les *jeux isthmiques*, renouvelés par Thésée en l'honneur de Neptune, étaient du nombre des grands jeux, pendant lesquels il devait y avoir une paix ou au moins une treve générale dans toute la Grece: on les célébrait tous les quatre ans; ils consistaient dans la course, le pugilat, la musique, et la poésie; on y ajouta ensuite le spectacle d'une chasse d'animaux rares: le prix consistait en une couronne d'ache seche. Jeux isthmiques.

Les *callisteïes* se célébraient dans l'isle de Lesbos, où Callisteïes à Lesbos; prix de la beauté.

(*a*) Ceux-ci portaient divers noms, tels que les éleusinies, les anacalypteries, les démétries.

(*b*) Aux jeux d'Alcatoüs il n'y avait qu'une couronne de myrte, comme à ceux de Triptolême une de peuplier blanc seulement.

l'on donnait un prix à la plus belle des femmes, assemblées à cet effet dans un temple.

Fête d'Apollon à Philésie.

A la fête d'Apollon à Philésie, près du fleuve Alphée, dans l'Elide, on donnait une armure complete à l'homme le mieux fait.

Prix de la beauté à Sparte.

Il y avait de pareils défis pour la beauté entre les femmes à Sparte: c'était dans la vue de procurer cet avantage à leurs enfants que les Lacédémoniennes plaçaient dans leurs chambres à coucher les statues de Nyrée, de Narcisse, d'Hyacinthe, et de Castor et Pollux.

Jeux actiaques près d'Actium.

Les *jeux actiaques* se célébraient tous les ans en l'honneur d'Apollon, près d'Actium en Epire; ils consistaient dans la lutte, et les combats à cheval, et sur mer.

Les Grecs célébraient de plus des jeux sacrés en actions de graces pour les faveurs qu'ils avaient reçues des dieux; à la convalescence d'Alexandre à Tarse ils firent des processions avec des torches sacrées, offrirent des sacrifices à Esculape, et ouvrirent des concours de musique et de gymnastique (*a*).

GYMNASE, PALESTRES.

Gymnases, palestres.

Les *gymnases* et les *palestres* étaient des écoles publiques où les jeunes gens venaient s'exercer à divers jeux dont le but était de les rendre plus forts et plus adroits, tels que la lutte, le saut, la course, l'équitation, le jet du disque ou palet et de la barre de fer, l'escrime, ou l'usage de la lance, de l'épée, de l'arc et du ceste: on y voyait les statues de ceux qui s'étaient distingués dans ces différents

(*a*) Pour ce qui concerne les jeux sacrés de la Grece voyez l'Histoire de l'ancienne Grece, tome I, page 334 et suivantes.

exercices, au bas étaient des inscriptions détaillées et honorables; il y avait aussi un terrain spacieux, demi-circulaire, sablé et entouré de gradins pour les spectateurs.

Le *cosmete* était chargé de maintenir le bon ordre parmi les *éphebes,* ou jeunes éleves du gymnase, qui étaient au nombre de dix de chaque tribu (*a*). Cosmete. Ephebes.

Le *sophroniste* devait les élever et leur inspirer de bonnes mœurs, sur-tout la chasteté; le *pédotribe*, ou *gymnaste,* ou *alipte,* exerçait les jeunes gens dans le gymnase, et les frottait d'huile avant le combat. Sophroniste. Pédotribe, gymnaste, ou alipte.

La *corycomachie* était un des exercices du gymnase; il consistait à pousser et repousser un gros ballon de cuir rempli de sable et suspendu au plancher. Corycomachie.

Les filles étaient admises à certains jeux, et avaient des gymnases où présidaient des femmes qui faisaient les fonctions de gymnasiarques. On voit sur un des marbes de la bibliotheque nationale que plusieurs villes de la Grece, et notamment Paros, avaient de ces gymnases: Lycurgue ne se contenta pas d'admettre les jeunes Lacédémoniennes aux mêmes exercices que les hommes, il leur ordonna même de s'y exercer. Gymnases pour les filles.

TRAGÉDIE, PREMIER THÉATRE, DANSES.

Les Athéniens avaient un goût extraordinaire pour les représentations de théâtre; ils regardaient ce genre d'amusement comme leur appartenant exclusivement; le peuple même ne s'entretenait que des ouvrages d'esprit : des Tragédie, premier théâtre.

(*a*) Les éphebes tenaient leur main droite cachée sous la chlamyde, comme les tyrons romains sous la toge.

commissaires d'état étaient chargés de juger le mérite des pieces. Le poëme épique, qui est celui où l'auteur parle lui-même et raconte les aventures de ses héros, leur avait fait inventer le poëme dramatique, où l'auteur fait parler et agir sur un théâtre les personnages eux-mêmes: ce genre de poëme comprenait la tragédie et la comédie, qui dans les premiers temps étaient confondues sous le nom de tragédies. Thespis, contemporain de Solon, 564 ans avant J. C., fit le premier quelques changements à la tragédie, qui avant lui n'était qu'un tissu de contes bouffons; il promena ses acteurs dans une charrette, les barbouilla de lie, et enfin introduisit dans le chœur un acteur qui récitait l'aventure de quelque personnage illustre. Après lui Eschyle donna un masque aux acteurs, les habilla de robes traînantes, leur chaussa le brodequin, les fit monter sur un théâtre, au lieu de charrette, et enfin changea le style de burlesque qu'il était en grave et sérieux; il établit une personne principale dans les chœurs qu'on appela le coryphée. Enfin parut Sophocle qui l'emporta bientôt sur Eschyle: il composa environ cent trente tragédies; mais il ne nous en reste que sept, ainsi que d'Eschyle qui en avait composé quatre-vingt-dix: on dit qu'il fut accusé de démence dans sa vieillesse par ses propres enfants; et que toute sa réponse fut la tragédie d'Œdipe à Colonne qu'il venait d'achever. Pendant qu'il florissait Euripide se fit aussi remarquer: il fut très estimé de Socrate pour les excellentes maximes sur les mœurs dont il remplissait ses pieces; les Athéniens étaient très délicats sur cet article: Euripide eût été un jour chassé de la ville à cause du grand éloge des richesses qu'il avait mis dans la bouche de Bellérophon, s'il ne s'était présenté lui-même pour assurer que l'on

Origine du poëme dramatique.

Thespis, premier tragique.

Eschyle.

Coryphée.

Sophocle.

Euripide.

verrait dans la piece la fin misérable du panégyriste. On érigea des statues à ces trois grands tragiques, Eschyle, Sophocle et Euripide. Ils se distinguerent chacun par un caractere particulier; Eschyle prit un ton pompeux et gigantesque; Sophocle, un ton de dignité mêlé de douceur et de gravité; Euripide, un style noble, mais tendre et élégant, sans y mêler de l'amour : ils n'employaient jamais pour mobiles que la terreur et la compassion; leurs tragédies s'étaient appropriées le vers ïambe préférablement au vers héroïque, parcequ'il a une noblesse théâtrale, qui, s'approchant plus de la prose, conserve assez l'air de la poésie pour flatter agréablement l'oreille, et pas assez pour faire voir l'art du poëte. Pendant que la tragédie se perfectionnait, le goût des Athéniens, qui n'étaient pas moins curieux de voir et de connaître les aventures, la conduite et les défauts de leurs égaux, fit naître la comédie, dont le but était de montrer sur le tréâtre les défauts et les vices, en y attachant un ridicule qui les rende méprisables, et instruire ainsi en divertissant. Elle eut trois formes différentes d'après celles du gouvernement qui changeaient les mœurs qu'elle devait peindre: la vieille comédie, postérieure à Eschyle, était d'une liberté étonnante, et allait jusqu'à prendre les noms, les habits et les gestes de ceux qu'elle tournait en ridicule: elle attaquait même les dieux; dans *Plutus* elle représentait Mercure mourant de faim, cherchant à se faire portier, cabaretier, etc. pour gagner sa vie; dans *les Oiseaux* Hercule veut être tourne-broche dans une ville que les oiseaux avaient construite en l'air, pour intercepter la fumée de l'encens qu'on offrait aux dieux: Aristophane déchirait à belles dents les hommes les plus marquants de

Comédie.

Licence de quelques pieces.

la république, tels que Cléon dans *les Chevaliers*, Lamachus dans *les Acharniens*, Socrate dans *les Nuées :* il ne ménageait pas davantage le peuple, à qui il reproche sa fureur pour les procès dans *les Guêpes ;* il crie dans *la Paix* contre l'expédition de Sicile, ainsi que dans *Lysistrata :* mais cette liberté tournait malheureusement souvent en licence, puisqu'il n'a pas plus ménagé de véritables grands hommes et des sages, tels que Périclès et Socrate. Cette grande liberté venait de ce que chaque citoyen ayant toujours en vue les affaires d'état, se croyait obligé de dire par-tout et de toutes les manieres ce qu'il aurait pu dire à la tribune, et il était écouté dans les mêmes sentiments. Trois poëtes fameux ont illustré cette comédie ancienne, Eupolis, Cratinus et Aristophane: nous n'avons des pieces que du dernier au nombre de onze; il vivait pendant la guerre du Péloponnese, et ce fut le temps où il parut avec le plus d'éclat. L'ancienne comédie dura jusqu'au gouvernement des trente: ils arrèterent cette liberté qui faisait son caractere principal en défendant de nommer les individus; mais l'esprit et la malignité poétique éluderent bientôt cette défense en appliquant à des noms étrangers des ridicules vrais dont les portraits étaient infiniment reconnaissables; et les Athéniens excellaient dans le talent de faire des applications heureuses: c'est ce qu'on appela la moyenne comédie. Elle dura jusqu'à Alexandre, qui ayant subjugué toute la Grece, fit restreindre cette licence des poëtes, et les força de ne plus présenter que des aventures feintes et des noms supposés: ce qui donna naissance à la nouvelle comédie. C'est dans ce genre que brillerent les poëtes Ménandre et Philémon. M. Boindin a donné une savante dissertation sur les théâtres des anciens;

Eupolis, Cratinus, Aristophane.

Ménandre, Philémon.

elle est insérée dans les Mémoires de l'académie des inscriptions et belles lettres, tome I, page 136, etc.; en voici un extrait:

« Le théâtre des anciens se divisait en trois principales parties, qui formaient trois différents départements; celui des acteurs, qu'on appelait la scene; celui des spectateurs, qu'on nommait le théâtre, et qui était d'une étendue à contenir plus de trente mille personnes; enfin l'orchestre qui était chez les Grecs le département des mimes et des danseurs, et chez les Romains le lieu où se plaçaient les sénateurs et les vestales. L'enceinte des théâtres était d'un côté demi-circulaire, et carrée de l'autre; l'espace compris dans le demi-cercle était la partie destinée aux spectateurs, où étaient les sieges, qui allaient tous en montant par différents étages jusqu'au plus haut du bâtiment; le carré-long était réservé aux acteurs; enfin l'intervalle qui restait au milieu était l'orchestre. Les grands théâtres avaient trois rangs de portiques élevés les uns sur les autres, qui formaient le corps de l'édifice, et faisaient aussi trois étages de degrés; du dernier de ces portiques, qui était le plus élevé, les femmes voyaient le spectacle à couvert des injures de l'air et du soleil, car le reste du théâtre était découvert, et toutes les représentations se faisaient en plein air: chaque étage était de neuf degrés, en comptant le palier qui en faisait la séparation, et qui servait à tourner à l'entour; mais comme ce palier tenait la place de deux degrés, il n'en restait plus que sept où l'on pût s'asseoir; chaque étage n'avait par conséquent que sept rangs de sieges; ils avaient de 45 à 50 centimetres de haut, et à-peu-près le double de largeur; on n'y avait point pratiqué de marche-pied: tous les étages de degrés étaient

Théâtre.

Scene.

Théâtre.

Orchestre.

divisés en deux manieres; dans leur hauteur par des paliers qui séparaient ces étages, et que les Latins nommaient *Præcinctiones.* *præcinctiones,* et dans leur circonférence par des escaliers particuliers à chaque étage qui les coupaient en ligne droite, et qui, tendant tous au centre du théâtre, donnaient aux amas de degrés qui étaient entre eux la forme de coins; *Cunei.* d'où ils étaient appelés *cunei :* derriere ces étages de degrés on pratiquait des corridors ouverts où le peuple venait en foule, et entrait dans le théâtre par de grandes ouvertures carrées dans l'épaisseur de la maçonnerie *Vomitoria.* des degrés; ces ouvertures s'appelaient *vomitoria,* parcequ'elles paraissaient vomir la multitude du peuple qui entrait. Comme la voix des acteurs n'arrivait pas aisément aux extrémités du théâtre, les Grecs songerent à y suppléer par quelque moyen qui en pût augmenter la force et en rendre les articulations plus distinctes; à cet effet ils avaient imaginé des vases d'airain placés sous les degrés du théâtre, de maniere que les sons pussent frapper l'oreille d'une maniere plus forte.

L'orchestre étant situé entre les deux autres parties du théâtre, dont l'une était circulaire et l'autre carrée, tenait de la forme de l'une et de l'autre, et occupait tout l'espace qui était entre elles : on le divisait en trois parties; la premiere et la plus considérable s'appelait particulièrement l'orchestre, d'un mot grec qui signifie danser; c'était la partie affectée aux mimes, aux danseurs, et à tous les acteurs subalternes qui jouaient dans les entr'actes et à la fin de la représentation; la seconde, *Tumelæ.* appelée *tumelæ,* parcequ'elle était carrée et faite en forme d'autel, était la place ordinaire des chœurs; enfin la troisieme était le lieu où les Grecs plaçaient leur sym-

phonie, et ils l'appelaient *uposkenion*, parcequ'il était au pied du théâtre principal, qu'ils nommaient en général la scene. *Uposkenion.*

« La scene se subdivisait aussi en trois autres parties: la premiere et la plus considérable s'appelait proprement la scene, et donnait son nom à tout ce département; c'était une grande face de bâtiment qui s'étendait d'un côté du théâtre à l'autre, et sur laquelle on plaçait les décorations: cette façade avait à ses extrémités deux petites ailes en retour qui terminaient cette partie, et de l'une à l'autre desquelles on étendait une grande toile qui s'abaissait pour ouvrir la scene, et se levait dans les entr'actes pour préparer le spectacle suivant.

« La seconde partie, que les Grecs nommaient indifféremment *proscenion* et *logueion*, et les Latins *proscenium* et *pulpitum*, était un grand espace libre devant la scene où les acteurs venaient jouer la piece, et qui par le moyen des décorations représentait une place publique, un simple carrefour, ou quelque autre endroit champêtre, mais toujours un lieu découvert. *Proscenion, logueion, pulpitum.*

« La troisieme partie était un espace ménagé derriere la scene à laquelle elle servait de dégagement; les Grecs l'appelaient *parascenion*: c'est là que les acteurs s'habillaient, où l'on serrait les décorations, et où était placée une partie des machines. *Parascenion.*

« Comme il n'y avait que les portiques et le bâtiment de la scene qui fussent couverts, on était obligé de tendre sur le reste du théâtre des voiles soutenus par des mâts et des cordages, pour défendre les spectateurs de l'ardeur du soleil; mais ces voiles n'empêchant pas la chaleur causée par la transpiration d'une si nombreuse assemblée,

les anciens avaient soin de la tempérer par une espece de pluie dont ils faisaient monter l'eau jusqu'au-dessus des portiques, et qui retombant en forme de rosée par une infinité de tuyaux cachés dans les statues qui régnaient autour du théâtre, servait non seulement à y répandre une fraîcheur agréable, mais encore à y exhaler les odeurs les plus douces; cette pluie était toujours de l'eau de senteur: lorsque quelque orage obligeait d'interrompre les représentations, le peuple se retirait dans les portiques qui étaient derriere le théâtre.»

Danses. Les anciens avaient diverses sortes de danses dont nous ne connaissons bien que le nom: on appelait en général *cubisticon* et *cybisthema* une danse sur la tête, une culbute qu'on accompagnait de contorsions; *sphéristique* celle où l'on dansait en jetant en l'air une boule; quelques unes de ces boules étaient vides comme nos ballons, et il y en avait de si grandes qu'on était obligé de les suspendre, et que souvent elles jetaient le danseur mal-adroit à la renverse.

L'*orchestrique* était la danse ordinaire.

Le *mactrisme* était une danse de femmes.

L'*anthême* était la danse du peuple, qui chantait en même temps, Où sont les roses? où sont les violettes? où est le beau persil?

La *chiloneade* était une danse en l'honneur de Diane où on jouait de la flûte.

On dansait l'*ionique* et l'*angélique* entre des coupes et des bouteilles.

La *scopenma* était une espece de danse dans laquelle on faisait le geste de poser la main au-dessus des yeux pour mieux voir.

Dans la *pyrrhique* on imitait les évolutions militaires et les combats.

La *thracienne* représentait des champions se battant à outrance; ceux qui feignaient d'être blessés mortellement tombaient, se laissaient dépouiller par leurs adversaires, qui se retiraient en chantant et appelaient ceux qui venaient faire les funérailles.

Les *Magnésiens* imitaient dans leur danse les travaux du labour, ayant leurs armes à portée crainte des brigands; ils ensemençaient la terre épiant les voleurs de tous côtés, et lorsqu'ils les appercevaient ils couraient aux armes pour conserver leurs outils et leur charrue; leurs mouvements étaient réglés sur la cadence de la flûte; enfin les voleurs victorieux les liaient à leur charrue et les emmenaient prisonniers.

AMBASSADEURS, HÉRAUTS, USAGES MILITAIRES, ARMES, etc.

Ainsi que les Romains les Grecs n'envoyaient jamais moins de trois ni plus de dix ambassadeurs, tous âgés au moins de cinquante ans; en temps de guerre ils étaient précédés d'un héraut qui venait s'assurer s'ils pouvaient remplir leur mission en sûreté : les fonctions de quelques uns de ces hérauts étaient les mêmes que celles des fécialiens à Rome; ils étaient sur-tout très respectés : lorsqu'ils étaient envoyés par les généraux ils portaient un caducée d'une main et une pique de l'autre, comme pour donner à choisir de la paix ou de la guerre. Winckelmann cite un vase conservé au cabinet du college romain, sur lequel on voit un héraut avec ses attributs qui porte un chapeau blanc rabattu sur les épaules : pour faire connaître que leur personne était sacrée ils portaient une banderolle

Ambassadeurs.

Hérauts.

flottante au gré du vent, attachée à leur pique, et ils l'entouraient de laurier lorsqu'ils portaient quelque bonne nouvelle. Athénée nous apprend que les hérauts des barbares portaient des flûtes et une lyre pour disposer les peuples à entendre paisiblement leur proposition.

Départ d'une armée.

Une armée grecque ne partait jamais pour une expédition sans être accompagnée d'aruspices, d'augures, et de sacrificateurs, qui consultaient et imploraient toujours les dieux avant de combattre.

Instruments militaires.

Signal du combat.

Pyrophores.

Des coquillages, dans les temps les plus reculés, furent les instruments militaires des Grecs : avant d'avoir adopté la trompette d'airain on donnait le signal du combat avec un flambeau, que des prêtres appelés *pyrophores* lançaient contre l'ennemi, ou plaçaient simplement entre les deux armées; la personne de ces prêtres était sacrée même pour l'ennemi.

Infanterie.

Oplites.

Les Grecs, ainsi que les Romains, ne portaient des armes qu'à la chasse et à l'armée : l'infanterie faisait leur principale force; elle était composée de trois sortes de troupes; les *oplites*, ou pesamment armés, qui étaient ainsi appelés à cause de leur long et pesant bouclier (*oplon*); ils avaient de plus le casque, la cuirasse, et la greve qui couvrait le devant de leurs jambes; ces trois armes étaient de métal : ils formaient l'avant-garde, et combattaient avec la pique ou la sarisse et le sabre. On se servit de piques à deux pointes du temps de Xénophon; mais on les trouva incommodes et fragiles.

Psiles.

Les *psiles*, selon l'expression de quelques anciens, étaient nus, ce qui signifie seulement qu'ils étaient sans armure et sans bouclier; ils n'avaient que des armes missives, comme des javelots, des fleches, ou des pierres

qu'ils jetaient avec la fronde ou avec la main; ils commençaient le combat, et se retiraient ensuite derriere les troupes pesamment armées, d'où ils tiraient encore sur l'ennemi.

Les *peltastes* ou *peltifer* étaient ainsi appelés à cause de leurs boucliers qui étaient pareils à ceux des Amazones, et par conséquent échancrés et non pas ronds; ils étaient armés plus légèrement que les oplites; leur javelot était plus petit que la pique *doru*, et plus lourd que celui des psiles; ils portaient le casque, la cuirasse, et les bottines; souvent la cuirasse n'était que de cuir tanné, comme celle de plusieurs troupes grecques: ils formaient la seconde ligne avec les *argiles*, qui avaient de courtes lances; ils combattaient en phalange, tantôt avec les oplites, tantôt avec les psiles. Peltastes. Argiles.

Selon Diodore de Sicile, qui fixe l'origine des peltastes à la seconde année de la 101me olympiade, 374 ans avant J.C., Iphicrate, Athénien, l'un des derniers capitaines qui illustrerent la Grece, débarrassa les Grecs des énormes boucliers qu'ils portaient, et y substitua ceux que l'on nommait *pelta;* depuis cette époque il n'y eut que les troupes pesamment armées (oplites) qui porterent de grands boucliers; il ajouta un tiers de longueur aux lances, et doubla presque celle des épées; à la place des corselets d'airain et de fer il fit porter des corselets de lin préparé et endurci au moyen du sel et du vinaigre; il inventa une chaussure militaire plus aisée à prendre et à quitter, que l'on appelait *iphicratide*. Changements faits par Iphicrate. Iphicratide.

Les *argyraspides* étaient des peltastes dont les boucliers étaient d'or ou d'argent. Argyraspides armés à légere.

Les armés à la légere n'avaient point d'arme défensive,

ne combattaient que de loin à coups de pierre, de traits ou de javelots, et formaient l'arriere-garde.

Ænipoi. Les *œnipoi* étaient des fantassins mêlés avec la cavalerie.

Cavalerie. Les Grecs n'eurent guere de cavalerie qu'environ 500 ans avant J. C.: dans les premiers temps au lieu de cavalerie ils avaient des chars, sur chacun desquels étaient deux hommes, l'un pour le conduire, l'autre pour combattre; ce ne fut que dans des temps moins reculés qu'ils armerent ces chars de faux et que les deux guerriers qui étaient dessus furent mis en état de combattre: il y avait à chaque extrémité de l'essieu une faux d'un metre de long placée horizontalement, et une autre dont la pointe était tournée contre terre; on ajouta par-devant deux longues pointes de fer au timon, et par derriere des lames tranchantes et des pointes aiguës: l'usage de ces chars à la guerre fit donner beaucoup de prix à l'art de les conduire dans les jeux publics.

Chars armés de faux.

Plusieurs peuples de l'antiquité se servirent de ces chars, mais l'appareil en était plus terrible que leurs effets dangereux: Alexandre enseigna aux Macédoniens le moyen de les rendre inutiles; les soldats de Sylla combattant contre Archélaüs en firent un objet de risée, ouvrant les rangs à mesure qu'il en paraissait quelqu'un, et criant à haute voix, « A l'autre. »

Les Grecs, ainsi que les Perses et les Siciliens, disposaient le plus souvent leurs escadrons en carré-long dont un des côtés était double de l'autre: ils avaient trois especes de cavaliers, comme trois especes de fantassins: les *cataphractes*, cuirassés eux et leurs chevaux, avaient des oreillettes à leur casque, et un appendice qui couvrait le cou;

Cataphractes.

leur cuirasse, en forme d'écailles de poisson, était de fer ou de corne; ils avaient aussi des cottes de mailles de fer, des brassards et des cuissarts; leurs fortes bottines de cuir étaient justes à la jambe: le front, les flancs et le poitrail du cheval étaient défendus comme le corps du cavalier, dont les armes offensives consistaient en une lance, et en une large épée beaucoup plus longue que celle des fantassins: les Grecs renoncerent bientôt à cette armure pesante, et en prirent une plus légere; quelques uns aussi se servirent de boucliers.

Après les cataphractes venait la cavalerie appelée *tarentine*, nom pris des Tarentins ses inventeurs; elle combattait de près et de loin, et formait ordinairement l'arriere-garde; elle lançait le javelot, et chargeait ensuite avec la lance et l'épée: plusieurs de ces cavaliers conduisaient un second cheval. Cavalerie tarentine.

Les *acrobolistes* formaient la cavalerie légere: c'étaient des archers à cheval qui excellaient, comme les Parthes, à lancer leurs fleches en fuyant ou de loin; quelquefois ils formaient l'avant-garde avec l'infanterie légere, ou on les mêlait avec les phalangites. Acrobolistes.

La lance des *contophores* quelquefois était courte, mais attachée avec une courroie, de maniere que dans certaines circonstances, après l'avoir lancée comme un javelot, on pouvait la retirer vers soi (*a*). Contophores.

Les *doriphores* avaient pour arme le *doru:* ce nom chez les Grecs était comme celui de *hasta* chez les Romains, et convenait à des armes de différentes grosseur et longueur, Doriphores. *Doru.*

(*a*) Les Mamelouks et les Arabes emploient aujourd'hui cette arme de la même maniere. (*Note de l'éditeur.*)

mais dont le fer se terminait comme celui d'une fleche.

Lonchophores. Le nom des *lonchophores* était aussi relatif au genre de lances dont ils se servaient, et sur lequel on n'est pas bien d'accord.

Bottines. Les bottines ou gréves des cavaliers étaient de cuir avec une lame de métal sur le devant, mais elles ne tenaient pas toujours au soulier : celles du fantassin se terminaient à mi-jambes, parceque le haut était couvert par le bouclier.

Etriers. Les anciens ne se servaient pas d'étriers pour monter à cheval; ils s'élançaient dessus en sautant; quelquefois le cheval dressé se baissait pour aider le cavalier : ceux qui, à cause de leur grand âge, leur mal-adresse, ou leurs infirmités ne pouvaient aisément monter à cheval, avaient des esclaves qui les aidaient, et portaient après eux une *Anabolæus.* espece d'escabeau (*anabolæus*). Les Romains, sous les empereurs, placerent pour cet usage des pierres le long des chemins.

Housses. Des peaux de bêtes avec le poil, dont les deux pattes de devant étaient attachées sur le poitrail, et les autres flottaient sur la croupe, tenaient souvent lieu de selle et de housse. Homere et Appien nous apprennent que les Grecs faisaient ferrer leurs chevaux; cependant cela n'est indiqué par aucun monument. L'usage des selles avec des Selle. arçons relevés n'a guere été connu que vers le Ve siecle; et ce n'est que vers le même temps qu'on se servit communément d'étriers, mais ils étaient connus du temps de Néron.

Habit militaire. L'habit militaire des Grecs différait peu de celui des Romains; leur saïe était un peu aisée, et ils la serraient avec une ceinture : ceux de l'armée de Cyrus en avaient de rouges; ils portaient quelquefois une espece de veste de bufle, juste au corps et couvrant une partie des cuisses,

et par-dessus une chlamyde, ample et longue, qu'ils agraffaient sur l'épaule droite : les généraux portaient souvent une piece d'étoffe longue et peu large qu'ils agençaient de plusieurs manieres, soit sur l'épaule ou sur les bras, soit autour du corps, d'où une partie flottait par derriere jusqu'aux talons. On pourra juger du plus ou moins de richesse et d'élégance du costume militaire des grands par les deux statues antiques de Pyrrhus (pl. XLVIII, 2, et XLIX, 1), dont Montfaucon donne le dessin. Pl. XLVIII, 2, et XLIX, 1.

Armes.

Homere donne une idée exacte de la simplicité de l'armure et des armes des guerriers dans les temps héroïques: Pâris, dit-il, prit ses bottines, sa cuirasse, ceignit son épée, mit son grand et fort bouclier sur ses épaules, se coëffa d'un casque ombragé d'un panache, et prit enfin une lance dont le fer était éblouissant.

La cuirasse, le casque, le bouclier, la lance, le javelot léger (*a*), l'épée, l'arc, la fronde, furent des armes dont l'usage fut connu de presque tous les peuples de l'antiquité: les Grecs se servaient souvent de corselets de lin retors, qu'ils embellissaient et enrichissaient à leur gré: celui d'Alexandre était ainsi tissu.

Cuirasse.

La cuirasse originairement n'était qu'un assemblage de bandes de cuir dont elle prit son nom; on la couvrit ensuite de plaques de métal; enfin on en fit d'airain, et puis de fer : elles étaient composées de deux pieces qui s'attachaient de chaque côté: Alexandre supprima la partie de derriere, afin que le fuyard fût plus exposé que celui qui faisait face à l'ennemi.

En général cependant la cuirasse couvrait le corps par-

(*a*) Les Grecs mettaient l'épée à la main après avoir lancé le javelot

devant et par derriere depuis les épaules jusqu'à la ceinture, au bas de laquelle était le tonnelet, espece de jupon qui couvrait les cuisses. Les Grecs et les Romains avaient trois sortes de cuirasses: la premiere, de toile et de drap battus et piqués ensemble, se portait seule; quelquefois on la mettait sous celle de fer; la seconde était de cuir, et la troisieme de fer: son poids et sa forme ayant été trouvés trop gênants, on la divisa en lames minces couchées les unes sur les autres, qu'on assujettissait sur du cuir ou de la toile.

On substitua dans la suite à la cuirasse la cotte de mailles, espece d'armure plus ou moins longue, faite de chaînettes ou de mailles de fer entrelacées.

Casques. Des figures d'animaux décoraient, comme nous l'avons vu page 17, le casque des rois d'Egypte: les princes et les généraux grecs, et successivement les Italiens adopterent cet ornement, et y ajouterent des panaches: ils donnerent aux soldats des peaux de chiens, de loups, de renards, et autres pour couvrir leur tête. Selon Eustathe le casque des Grecs était originairement de peau de chien de riviere; on les fit dans la suite d'airain ou de fer, ainsi que la plupart de leurs armes, avec une partie saillante sur le devant, un peu inclinée, et quelquefois, mais rarement, aplatie ou retroussée en dessus; il est même rare d'y voir des oreillettes pour l'assujettir sous le menton et couvrir les joues;
Pl. XLV, 7, 8, enfin le casque grec avait beaucoup de capacité (pl. XLV,
9, 10. 3. 7, 8, 9, 10): Cynégyre (3) est peut-être le seul représenté avec un casque sans saillie et juste à la tête avec un ornement de perles autour.

Montfaucon observe qu'il n'y a aucun exemple de casque

antique dont la visiere soit disposée comme celle de nos derniers temps (*a*).

Les boucliers en général étaient de bois ou d'osier recouverts d'un ou de plusieurs cuirs, ou de métal, ou seulement bordés de métal; quelquefois aussi ils étaient faits d'un ou de plusieurs cuirs sous une lame de métal; il y en avait de matelassés en dedans, ou avec des coussinets vis-à-vis les bras : leur forme, selon quelques uns, arbitraire, était chez les Grecs rarement carrée, mais plus souvent ronde et concave; ils avaient soin de les enrichir de quelque figure ou de quelque marque distinctive, comme l'image de la divinité tutélaire de leur ville ou quelqu'un de ses attributs, la lettre initiale de son nom, etc. (*b*). Boucliers.

La *parme* était un petit bouclier rond à l'usage des cavaliers et des soldats armés à la légere. Parme.

Le *gerre* avait la figure d'un rhombe. Gerre.

On n'est guere d'accord sur la forme de la *cetra;* ce bouclier léger avait, selon les uns, la forme de la *pelta,* c'est-à-dire celle d'un croissant; selon d'autres il était rond, selon d'autres enfin il était en demi-cercle. *Cetra.*

Les boucliers votifs, que l'on suspendait dans les temples, étaient presque toujours ronds, et on y voyait repré- Boucliers votifs.

(*a*) Pour se faire une idée du casque des Grecs, des Persans, et des peuples de leur dépendance, l'artiste, après avoir attentivement examiné les anciens monuments, ne saurait assez réfléchir sur la maniere dont Lebrun s'en est servi, et sur les preuves qu'il a données de ses savantes recherches dans ses batailles d'Alexandre.

(*b*) On avait représenté un coq sur celui de Diomede, un dragon sur celui de Ménélas, et Cupidon armé de la foudre sur celui d'Alcibiade.

sentés des allégories, de grands personnages, et quelquefois aussi des traits de leur histoire.

Les anciens, lorsqu'ils manquaient de bouclier, combattaient avec le bras enveloppé d'une draperie; c'est ainsi qu'en userent dans l'occasion Alcibiade chez les Grecs, et Tiberius Gracchus chez les Romains.

Epée. S'il faut en juger d'après quelques monuments, l'épée des Grecs avait environ six décimetres et demi de long: ils se servaient aussi de grands coutelas et de cimeterres, qu'ils portaient de maniere que le pommeau était vis-à-vis l'épaule gauche, quelquefois un peu plus bas; ils les suspendaient par quelques chaînons ou courroies à des ceintures plus ou moins riches : quelques uns portaient leur épée suspendue au cou, elle descendait devant la poitrine; d'autres enfin se servaient de la hache et du foulon d'airain.

La javeline ou *doru léger* était faite comme une fleche; le bois, qui était de la grosseur du doigt, avait près d'un metre de long; sa pointe, longue de quatre doigts, s'émoussait si aisément qu'elle ne pouvait servir qu'une fois: le soldat en portait jusqu'à sept de la main gauche qui tenait le bouclier (*a*).

Javelot. Le javelot *pilum* était plus fort que la javeline; le soldat allant à la charge préférait le jeter à terre que le lancer mal sur l'ennemi.

Enseignes. En général la figure d'un jeune belier, d'un loup, celle de Neptune, ou un *labarum*, étaient les enseignes des Grecs. Le général donnait ordinairement le signal du combat

(*a*) Les chasseurs se servaient quelquefois d'un bâton recourbé comme d'un arme de jet, notamment contre les lievres.

en faisant élever sa chlamyde au haut d'une pique; Cléomenes avertit ses soldats de se tenir prêts à combattre aussitôt qu'ils verraient arborer une grande piece de toile au haut du mont Olympe : lorsqu'on baissait ces signaux c'était le signal de la retraite.

Outre les enseignes affectées à l'infanterie, les Grecs avaient pour la cavalerie des guidons, des étendards ou bannieres, sur lesquels étaient représentés les mêmes objets que sur ceux de l'infanterie, avec des inscriptions et des monogrammes; en général ils étaient plus riches et plus élégants que ceux des Romains.

Ce fut, dit-on, du temps de Périclès, sur la fin de la 48me olympiade, vers l'an 313 de Rome, pendant le siege de Samos, qu'Artémon, natif de Clazomene, inventa diverses machines de guerre, et entre autres la tortue et le belier: certains attribuent l'invention de celle-ci aux Carthaginois. (Voyez tome I, page 202.) Machines.

Les camps des Grecs étaient de forme circulaire, à moins que les éminences, où ils campaient toujours de préférence, ne les obligeassent de leur donner une autre figure; les pieces dont ils formaient les palissades étaient garnies de leurs branches. Camp.

Leurs tentes étaient en général plus élégantes que celles des Romains. (Voyez tome I, page 200.)

Chez les Orientaux et plusieurs autres peuples le vaincu avouait sa défaite, et se rendait à discrétion en présentant de la terre et de l'eau à son vainqueur; les Occidentaux présentaient quelques brins d'herbe s'ils en avaient à portée. Maniere de se rendre.

Les Grecs, non contents de dresser un trophée après la victoire, décernaient les honneurs du triomphe à celui qui Triomphe

avait tué le général ennemi, ou qui l'avait vaincu et forcé de mettre bas les armes : ces honneurs consistaient en une entrée magnifique à son retour, et un *peplum* sur lequel étaient représentés ses exploits, et que l'on plaçait dans le temple comme un monument de la victoire; on faisait aussi son éloge en public.

Récompenses militaires.

Des couronnes d'olivier étaient souvent la récompense des guerriers : ce fut le prix que les Grecs, après la bataille de Salamine, décernerent à la valeur d'Alcibiade et à la sagesse de Thémistocle; on fit en outre présent à ce dernier du plus beau char qui fût dans la ville.

MARINE.

Marine.

Un tronc d'arbre suffit aux premiers hommes pour traverser les eaux; on en lia plusieurs, et on en forma des radeaux; peu-à-peu et successivement on en équarrit les pieces, on les couvrit d'une espece de plancher; on y ajouta un garde-fou d'abord ouvert, puis simplement fermé avec des claies, ou percé d'un grand nombre de trous pour faciliter l'écoulement des eaux que les vagues y jetaient. Il n'y eut des vaisseaux pontés que vers le temps de Xerxès : Pline dit que les Thasiens en furent les inventeurs; les soldats auparavant se plaçaient pour combattre à la poupe et à la proue : les vaisseaux de guerre étaient longs; les vaisseaux marchands étaient ronds pour augmenter la charge, mais dans le commencement tous étaient longs.

Trirême.

Les premieres *trieres* ou *trirêmes* furent exécutées pour les Samiens, vers la 20me olympiade, par Aminoclès, corinthien : Denis, premier du nom, tyran de Syracuse, inventa les *penteres*, vaisseaux à cinq rangs de rames; bientôt après on en fit d'un plus grand nombre de rangs :

les Grecs appelaient *monneres, dieres, trieres, penteres, exeres, epteres, enneres*, les vaisseaux d'un, de deux, de trois, de cinq, de six, de sept et de neuf rangs de rames; ainsi des autres.

Les détails donnés sur la marine des Romains, tome I, page 204, sont les mêmes pour les Grecs; cependant il faut observer que ceux-ci, ainsi que les Assyriens et les Carthaginois, décoraient peu l'extérieur des vaisseaux, qui souvent n'avaient pour toute marque distinctive que le nom de leur commandant écrit en lettres d'or sur le pavillon.

Les marins orientaux avaient l'usage de porter des bonnets sans rebords qui ne venaient que jusqu'aux oreilles.

USAGES PARTICULIERS.

Athéniens.

Tout ce que j'ai dit jusqu'ici sur les usages et le costume des Grecs s'applique en général à tous les peuples de la Grece: mais il est essentiel d'en considérer quelques uns en particulier. Je commence par les Athéniens.

Religion.

Les principales divinités de ce peuple étaient Jupiter et Minerve: celle-ci, dit-on, avait la chevre en horreur; le taureau, l'agneau, le bœuf indomté étaient pour elle des victimes agréables: ils adoraient aussi Diane, et lui immolaient une chevre.

Roi des sacrifices.

Le roi des sacrifices prenait rang après l'archonte: il était chargé avec la reine son épouse de certaines fonctions religieuses qui, avant Codrus, étaient effectivement remplies par le roi et sa femme: il venait quelquefois prendre place à l'aréopage, mais il déposait auparavant sa couronne; il avait sous lui des *épimélites* qui l'aidaient dans ses fonctions; et la reine était servie par quatorze femmes respectables que l'on appelait *géreres*.

Epimélites. Géreres.

Appien et plusieurs monuments nous font connaître que les prêtres athéniens portaient le *phœcasium*, légere chaussure fermée faite de cuir blanc.

Phœcasium.

Le temple de Jupiter, commencé par Pisistrate et fini par Périclès, était d'ordre corinthien.

Costume des grands.

Les magistrats et les nobles dans les premiers temps de la république étaient vêtus de lin: Elien dit qu'alors on voyait des Athéniens vêtus de manteaux de pourpre, de tuniques de diverses couleurs, et portant, ainsi que les Egyptiens, les Perses et les Phrygiens, des cigales d'or et d'argent dans les boucles de leurs cheveux, pour faire croire qu'ils étaient indigenes (*a*). Malgré ces assertions et ces détails il n'est pas moins vrai cependant qu'en général le peuple était accoutumé à une vie simple, modeste et frugale; le citoyen était vêtu comme l'esclave : mais il n'en fut pas toujours de même, puisque le tyran Pisistrate ordonna aux habitants de la campagne de porter le *catonacès*, vêtement d'étoffe grossiere descendant jusqu'aux genoux, et dont le bas était bordé de peau de mouton avec la toison; c'était dans les premiers temps le seul habit permis aux esclaves.

— du peuple.

Catonacès.

Esclaves.

Barbe.

Depuis Solon jusqu'à Alcibiade les Athéniens laisserent toujours croître leur barbe; les élégants alors commencerent à la couper: on sait que Diogene, qui affectait de porter les cheveux courts et la barbe longue, feignait de prendre pour des femmes les hommes qui étaient rasés.

Chevelure.

Ils conservaient leur chevelure jusqu'à l'âge de puberté: le bas peuple allait pendant la fête des apaturies consacrer la sienne dans le temple d'Hercule; les grands allaient à

(*a*) On croyait alors que la cigale était produite par la terre.


5
4
3
7
Musée Napoleon
1
2
6

Delphes offrir la leur à Apollon; quelques uns la consacraient à Diane.

Les Athéniennes ne négligeaient aucune ressource de la toilette; le blanc et le rouge leur étaient familiers; elles savaient dans le besoin se donner des sourcils noirs et une chevelure blonde. Athéniennes.

On peut juger du costume suivi du temps de Périclès par quelques morceaux tirés du Panthéon (*a*): le vieillard assis (1) a la barbe et les cheveux courts; il est enveloppé d'un manteau qui n'a que la manche gauche, et n'a point de chaussure. Costume du temps de Périclès. Pl. XLVI, 1.

Une draperie qui entoure le milieu du corps, l'épaule, le bras et le côté gauche de la poitrine du jeune homme (2), ne laisse point paraître sa tunique; l'épaule, le bras et le côté droit de la poitrine restent découverts. 2.

Les Athéniennes portaient quelquefois des vêtements du même genre (3), mais moins amples, et laissant les bras et la gorge entièrement nus; quelquefois aussi leur tunique avait des manches (4) qu'elles retroussaient au-dessus du coude; d'autres (5, 6), outre le voile qu'elles attachaient à leur chevelure ou plaçaient négligemment sur l'épaule, avaient par-dessus leur tunique à la dorienne, c'est-à-dire sans manches, un large vêtement qui de même est sans manches; d'autres enfin (7) employaient un vêtement qui ne couvrait que les épaules et le haut de la poitrine. Tunique à la dorienne. 3. 4. 5, 6. 7.

On ajoutait aux cérémonies ordinaires du mariage, détaillées plus haut, celle de la purification du futur avec Mariage.

(*a*) On appelait ainsi le temple qu'il avait fait bâtir en l'honneur de Minerve.

de l'eau, que le plus jeune parent allait chercher dans un vase à la fontaine Calliroé (*a*).

Naissance. On suspendait une couronne d'olivier devant la porte de la maison où venait de naître un garçon, et une bandelette de laine si c'était une fille; après avoir lavé l'enfant on le plaçait mystérieusement dans un van.

Armes. Les Athéniens, quoiqu'armés comme les autres Grecs, se distinguaient par leurs forts boucliers, leurs solides corselets et cuissarts d'airain, et leurs longues piques qui les mettaient à l'abri des efforts de la cavalerie.

Enseignes. Leurs enseignes particulieres étaient le simulacre de Minerve, la chouette, et l'olivier.

Archontes. Les archontes, au nombre de neuf, étaient des magistrats qui avaient succédé aux rois: leurs fonctions ne finissaient qu'avec leur vie; cependant dans la suite on les renouvela tous les dix ans, et enfin tous les ans: les trois premiers étaient l'*archonte* proprement dit, le *roi*, et le *polémarque;* les six autres s'appelaient *thesmotetes:* Solon diminua beaucoup leur pouvoir.

Aréopage. L'*aréopage* était un tribunal respectable dont le nombre des membres n'était pas fixe: Solon avait ordonné qu'il ne serait composé que des magistrats qui avaient exercé l'archontat; il y en eut tantôt trente-un, tantôt cinquante-un, jusqu'à trois cents; certains même prétendent qu'il y en eut jusqu'à cinq cents: ils faisaient observer les lois, jugeaient les causes criminelles, et avaient l'inspection des mœurs; ils s'assemblaient de nuit dans un faubourg, sur

(*a*) C'est pour cela qu'aux funérailles de ceux qui ne s'étaient pas mariés un jeune homme précédait le convoi portant un vase plein d'eau, que l'on déposait sur le tombeau après la cérémonie.

la colline de Mars, en un lieu à peine couvert d'un toit rustique, et quelquefois sous le portique royal.

Tant que les juges étaient assis pour juger ils tenaient une espece de sceptre à la main qu'ils déposaient en se retirant : lorsqu'il était question d'une accusation grave, on immolait des victimes que l'on mettait en pieces ; on en faisait deux tas : l'accusateur et l'accusé placés au même lieu, et prenant les dieux à témoin, appuyaient leur cause par les serments et les imprécations les plus affreuses : les juges suffisamment instruits donnaient leur suffrage en le déposant dans l'urne de la mort, ou dans celle de la miséricorde.

Les tribunaux (nom spécialement affecté aux sieges sur lesquels les juges étaient assis), étaient un peu exhaussés et on y montait par plusieurs marches; ils étaient sous une espece de banne supportée par six colonnes, sur lesquelles étaient gravées les lois pénales : sur une de ces colonnes un petit placard spécifiait le crime de l'accusé; et après le jugement on y en substituait un autre qui faisait connaître la décision des juges; au-dessous un cippe ou tronçon de colonne servait à faire asseoir le criminel chargé de chaînes, qu'on ôtait aussitôt qu'il avait été jugé (*a*). Tribunaux.

Les Athéniens faisaient quelquefois souffrir aux criminels le supplice de l'échelle (*climax*), sur laquelle ils les attachaient, les suspendaient et les fustigeaient, leur disloquaient les membres, leur jetaient du vinaigre dans les Supplices.

(*a*) Le tribunal, dont on voit la figure dans l'ouvrage de Dandré-Bardon, ne peut convenir à l'aréopage ; d'ailleurs les aréopagites n'avaient pas besoin de se faire assister par d'autres juges.

narines, et les chargeaient de briques; les autres supplices étaient le pressoir, sous lequel on plaçait et écrasait le criminel; le fer, la corde, le poison, et le bâton; quelquefois enfin on les précipitait dans la mer, ou dans des fosses profondes hérissés de pointes.

Assemblées du peuple.

Il n'y avait point de lieu fixe pour les assemblées du peuple, qui se tenaient tantôt dans la place publique, tantôt dans un lieu voisin de la citadelle, ou dans le théâtre de Bacchus: les délibérations, les jugements étaient toujours précédés de sacrifices et de prieres, que l'on finissait par des imprécations contre ceux qui donneraient des conseils contraires au bien public.

Les affaires étaient exposées, et l'on faisait lecture de l'avis du sénat: on invitait les anciens, les orateurs à parler; ils montaient sur la tribune, discutaient la question; après quoi le peuple approuvait en levant les mains: on rédigeait l'avis qu'on lisait de nouveau; et si le peuple persistait à l'approuver, il avait force de loi.

Ostracisme.

Les assemblées avaient quelquefois pour objet d'éloigner de la ville des citoyens qui pouvaient devenir dangereux par l'influence que leur donnaient auprès de la multitude leurs services ou leur mérite particulier; chacun écrivait ou faisait écrire le nom de celui qu'il voulait faire exiler, sur une coquille qu'il mettait dans une urne: celui qui était ainsi condamné était obligé de sortir d'Athenes; c'est ce qu'on appelait l'*ostracisme*.

Académie.

Le lieu voisin du Céramique, où Platon venait enseigner la philosophie, appartenait à une homme nommé Académus; ce fut de là que les disciples du philosophe prirent le nom d'académiciens: Cimon en fit un lieu très agréable par les fontaines, les bosquets et les allées d'ar-

bres dont il l'embellit pour la commodité de ceux qui venaient s'y instruire (*a*).

Funérailles publiques.

Les Athéniens, après avoir brûlé séparément le corps de leurs parents morts à la guerre, en réservaient les ossements pour les mettre dans les tombeaux publics : trois jours avant de faire les funérailles on dressait une tente où l'on réunissait ces restes par tribu; tous les citoyens y portaient des présents et des offrandes; chaque tribu faisait faire un cercueil de bois de cyprès pour ceux qu'elle avait perdus; ces cercueils étaient placés sur autant de chariots suivis des principaux citoyens, des parents et amis, même de ceux des nations alliées : il y avait de plus un chariot vide en mémoire des soldats dont le corps n'avait point été reconnu (*b*).

La république se chargeait de fournir aux besoins des vieillards, des femmes et des enfants qu'ils laissaient après eux; ceux-ci étaient élevés aux dépens du public jusqu'à l'âge de puberté, où étant capables de servir la patrie on les conduisait sur le théâtre; ils y recevaient publiquement une armure complete et étaient inscrits parmi les défenseurs de la république.

— des particuliers.

Dans les funérailles des particuliers les Athéniens portaient les morts au tombeau avant le jour; le convoi était précédé d'une grande quantité de torches et de joueurs de flûte dont les sons lugubres se joignaient aux chants de deuil : le nombre de ces musiciens devint successivement si considérable que l'on fut obligé d'en fixer le

(*a*) Les académiciens ne coupaient point leurs cheveux.

(*b*) Les Athéniens étaient les seuls des Grecs qui fissent des éloges funebres, mais ce n'était que pour ceux morts en combattant pour la patrie.

nombre à dix; quelquefois le convoi des riches était précédé par des baladins et des bouffons.

Ainsi que chez les Romains les fils du défunt l'accompagnaient au tombeau la tête voilée, ses filles, échevelées et nu-pieds, et les femmes, vêtues de blanc. Les hommes et les femmes qui assistaient aux funérailles d'une personne de marque étaient couronnés: les peres mettaient une couronne de fleurs sur la tête de leurs enfants morts (*a*).

Tombeaux.

Dans les premiers temps quelques poignées de gazon que l'on semait sur le tombeau suffisaient pour le distinguer; on y amoncela dans la suite quelques mottes de terre, et peu-à-peu l'on en vint jusqu'à élever des monuments plus durables, sur lesquels on traça des inscriptions ou épitaphes; et chacun voulant renchérir sur ceux qui l'avaient précédé, les tombeaux occuperent presque entièrement le Céramique. Les magistrats furent obligés de défendre les monuments de ce genre dont la construction emploierait plus de dix hommes pendant trois jours. Les funérailles coûtaient déja des sommes immenses du temps de Solon et de Pittacus: Démétrius de Phalere, voulant mettre des bornes à cette dépense, ordonna que les funérailles ne se feraient que de nuit, et ne permit qu'une colonne de trois coudées ou une simple table.

Lacédémoniens.

Les édifices de Sparte étoient simples, sans ornements, et garnis dans l'intérieur seulement des meubles absolument nécessaires. Le but du législateur des Lacédémoniens fut d'en faire, non des conquérants, mais un peuple redoutable

(*a*) Périclès ne put retenir ses larmes en s'acquittant de ce devoir envers Bupalus, le dernier de ses enfants légitimes qu'il venait de perdre.

et invincible. L'amour de la patrie et de l'égalité, le mépris des richesses qu'il sut leur inspirer, la proscription des monnaies d'or et d'argent (*a*), la frugalité à laquelle il les accoutuma, produisirent des effets que l'on serait autorisé de révoquer en doute, si les historiens contemporains ne les attestaient de la maniere la plus authentique.

Les Lacédémoniens étaient sobres, endurcis au froid, au chaud et aux coups; ils couchaient sur la dure. A douze ans accomplis ils quittaient la tunique, qui était remplacée par une espece de cape de grosse laine, sous laquelle ils tenaient leurs mains cachées; si dans la suite ils prenaient une tunique, elle étoit d'une étoffe grossiere. Vêtements.

Ils portaient originairement leurs cheveux courts; mais ils s'imposerent dans la suite la loi de les porter longs: cependant ils ne les laissaient croître qu'à l'âge de vingt ans. Lycurgue disait qu'ils ajoutaient à la beauté de ceux qui étaient bien faits, et qu'ils faisaient paraître les autres plus terribles. Personne n'ignore que la veille de la journée des Thermopyles les espions du roi de Perse les trouverent peignant leur longue chevelure. Chevelure.

Leurs bonnets ou chapeaux de feûtre étaient fortement serrés autour des oreilles avec des courroies; la plupart, dans les derniers temps, y substituaient un simple réseau teint en rouge: c'était la couleur favorite de ce peuple, et la seule qu'il lui fût permis de substituer à celle de la laine. Coëffure.

Ils ne rasaient que les moustaches, et conservaient le Barbe.

(*a*) La monnaie de fer était si volumineuse et si incommode qu'il fallait une charrette attelée de deux bœufs pour porter la modique somme de 30 mines; la mine valait 50 fr. de notre monnaie.

reste de leur barbe, que les magistrats seuls et les sénateurs pouvaient porter longue.

Ils allaient souvent nu-pieds: leur chaussure ordinaire était une sandale teinte en rouge.

Excepté dans les assemblées générales ils ne paraissaient guere en public sans un gros bâton recourbé par le haut.

Lacédémoniennes.

Les Lacédémoniennes attachaient leurs cheveux derriere la tête, et elles y entremêlaient quelquefois des fleurs; un air fier, un corps robuste, un teint un peu hâlé, les caractérisaient. Elles portaient une tunique tantôt longue, tantôt courte, et une robe ou un manteau descendant jusqu'aux talons. Leurs filles n'avaient que la tunique à la dorienne, c'est-à-dire sans manches, simplement agraffée sur les épaules, sans ceinture, ouverte de part et d'autre par le bas, en sorte qu'elles montraient les jambes et une partie des cuisses: les courtisannes seules bordaient leurs tuniques d'une bande de pourpre.

Education des jeunes filles.

Nous avons vu que les Grecs en général tenaient leurs femmes renfermées; leurs filles l'étaient encore plus étroitement: mais Lycurgue ordonna au contraire à Sparte que les femmes, d'ailleurs voilées, et les filles la tête découverte, s'exerçassent presque nues en public, à la course, à la lutte, à jeter le disque, à lancer des traits, afin de fortifier leurs corps, et les disposer à mettre au monde des enfants plus robustes.

Célibataires.

Les célibataires étaient exclus des assemblées et danses des femmes, ainsi que des gymnases où les filles toutes nues s'exerçaient entre elles à combattre: ils étaient obligés vers le milieu de l'hiver de se promener nus par la ville en chantant et reconnaissant la justice de leur punition.

La loi autorisait celui qui voulait se marier à enlever sa future, pourvu qu'elle fût d'âge nubile : celle qui présidait à la cérémonie des noces lui coupait la chevelure, l'habillait en homme, la plaçait dans le lit, où l'époux venait se glisser furtivement. Le législateur n'avait rien négligé pour que lès enfants naquissent robustes, et qu'à la vigueur ils joignissent la beauté; sachant en conséquence jusqu'où peuvent aller les effets de l'imagination d'une femme, on ne manquoit jamais de placer le portrait de quelque beau personnage dans la chambre de celles qui avaient déclaré leur grossesse. L'enfant difforme ou débile était précipité dans un gouffre voisin du mont Taygete; dans le cas contraire, pour le familiariser avec les armes, un bouclier lui servait de berceau, et l'on plaçait une lance devant lui. Mariage.

Les Spartiates mangeaient assis sur des bancs, ou couchés sur des lits de bois de chêne, le coude appuyé sur une pierre ou sur un morceau de bois. Ils immolaient des chevres, les dépeçaient, et en présentaient les morceaux avec du pain à leurs convives. Lycurgue voulut que les enfants entrassent et restassent dans la salle où les hommes mangeaint et buvaient. Repas.

Les hommes et les femmes se baignaient ensemble, mais chacun était servi par des personnes de son sexe. Bains.

Il y avait à Sparte deux rois pris dans deux familles héraclides, c'est-à-dire qui descendaient d'Hercule. Le pouvoir de ces rois se réduisait à peu de chose pendant la paix; ils présidaient le sénat, qui était composé de vingt-huit personnes choisies parmi les plus respectables et les plus sages de la nation. Ce peuple, jaloux de sa liberté, craignant le trop grand pouvoir des rois et du sénat, Rois.

Ephores. nomma cinq *éphores*, qu'il prit dans son sein, et qu'il changeait tous les ans. Leur pouvoir était au-dessus de celui des rois et du sénat qui se levaient à leur arrivée (*a*); mais les éphores ne se levaient ni devant les rois ni devant le sénat. Les décisions de ce tribunal n'avaient force de loi qu'autant qu'elles étaient approuvées par le peuple assemblé; ses ordonnances se publiaient à son de trompe (*b*).

Le pouvoir des rois était moins limité en temps de guerre; ils avaient le commandement des troupes de terre et de mer, mais ils étaient néanmoins accompagnés de quelques conseillers qui les surveillaient. Ils ne se distinguaient guere par leur faste; Agésilas, vêtu seulement d'une cape en temps d'hiver, étoit nu-pieds et sans tunique.

Funérailles. Les Lacédémoniens couronnaient de branches d'olivier et revêtaient d'un habit de pourpre le cadavre de ceux qui avaient bien servi la patrie, ou qui étaient morts en combattant pour elle; on les portait sur un bouclier couvert d'un dais couleur écarlate, et leur tombeau était quelquefois décoré de la figure d'un lion.

— des rois. Les Spartiates et les Tarentins étaient les seuls des Grecs qui enterrassent des morts dans leur ville: ceux qui mouraient en combattant étaient enterrés dans le champ de bataille, excepté les rois de Sparte dont le corps était porté à Lacédémone; et pour qu'il ne se corrompît point en chemin on le mettait dans du miel ou dans de la cire.

Aussitôt qu'un roi de Lacédémone avait rendu le der-

(*a*) Agésilas lui-même le fit; mais les autres rois ne l'imiterent pas.

(*b*) Les derniers éphores dont il est fait mention sont ceux que Cléomene fit massacrer.

nier soupir deux couriers allaient l'annoncer dans tout le royaume; à l'instant des femmes, frappant sur des vases de métal, sortaient de leurs maisons et couraient les rues; à ce bruit un homme et une femme libres sortaient de chaque maison et se joignaient à elles : de grosses amendes étaient décernées contre ceux et celles qui y manquaient.

De même qu'aux obseques de certains rois d'Asie chaque contrée de leur dépendance et toutes les nations alliées envoyaient des députés pour assister au convoi.

Lorsque tout le monde était rassemblé, tous à la fois échevelés, hommes, femmes et hilotes, jetaient les hauts cris, se frappaient la tête, s'ensanglantaient, se déchiraient le visage, et louaient à l'envi le défunt au-desus de tous ses prédécesseurs.

S'il était mort à la guerre, on l'embaumait, on faisait en cire son image que l'on revêtait de ses habits; on la promenait par la ville sur un lit de parade : les tribunaux, les boutiques étaient fermés; tout ouvrage cessait pendant dix jours, et celui qui lui succédait remettait à ses débiteurs ce qui lui était dû.

Les convois étaient ordinairement suivis de cornets, fifres, flûtes, hautbois et autres instruments à vent et à cordes jouant des airs funebres. Cet usage était commun à presque toutes les nations. Le deuil finissait en même temps que les funérailles.

Castor et Pollux étaient les dieux tutélaires des Lacédémoniens; ils les adoraient sous la forme de deux poteaux joints par deux traverses horizontales : il paroît qu'ils les représenterent ensuite sous une figure humaine, puisque deux *Andaniens*, appelés Panorme et Gonippe, braves, Religion.

beaux, bien faits, et amis inséparables, voulant tromper et insulter les Lacédémoniens tandis qu'ils célébraient la fête des *dioscuries*, se présenterent sous le costume de ces divinités vêtus de blanc, un manteau de pourpre sur l'épaule, un bonnet sur leur tête, la pique à la main, et superbement montés; et ils furent en effet pris pour Castor et Pollux.

Ce peuple guerrier adoroit aussi d'autres divinités, notamment Minerve, Mars et Vénus : il mettait une lance à la main de tous les dieux et déesses (*a*), et chargeait leurs simulacres de chaînes, crainte d'en être abandonné.

Fêtes chalciæcies.

Les jeunes Lacédémoniennes célébraient les chalciæcies en venant armées sacrifier à Minerve surnommée *Chalciæcos*, parceque sa statue et son temple étaient d'airain.

Diamastigose.

Le jour de la *diamastigose*, c'est-à-dire de la flagellation, les jeunes garçons des familles les plus distinguées de Sparte venaient devant l'autel de Diane, où on les fouettait cruellement en présence de leurs parents qui les exhortaient à la patience; le prêtre pendant la cérémonie tenait dans ses bras la statue de la déesse, qu'il prétendait être légere quand on ne les ménageait pas, et devenir très pesante si on les ménageait : quelques uns de ces enfants mouraient sans se plaindre, et avant de les enterrer on les couronnait en signe de victoire; mais dans la suite, par humanité, on ne les fouettait plus que jusqu'au sang.

Tithonidies.

Les nourrices de Lacédémone célébraient les *tithonidies* en portant les jeunes garçons dans le temple de Diane Corythallie, où quelques unes dansaient pendant que l'on immolait de petits cochons.

(*a*) La statue de Vénus à Cythere était armée.

L'armée lacédémonienne, dans les premiers temps, était divisée en six cohortes; chaque cohorte était de quatre cents hommes à pied ou à cheval, et avoit son polémarque, quatre centeniers, huit cinquanteniers, et seize préfets, dont chacun commandait vingt-cinq hommes: on les soudivisait quelquefois, selon l'ordre du général ou l'exigence des cas, en petits pelotons de six, et même de trois; chaque oplite ou soldat pesamment armé était accompagné d'un ou de plusieurs hilotes. Armée.

Leurs troupes dans la suite furent plus nombreuses. Le roi commandait ordinairement l'armée, et ne partait qu'après avoir offert un sacrifice à Jupiter Conducteur et à ses compagnons; un jeune homme était chargé de prendre un tison sur l'autel et de le porter allumé jusqu'à la frontiere de la Laconie, où le roi faisait un autre sacrifice à Jupiter et à Minerve.

Le jour d'une bataille ils étalaient leur longue chevelure, ils prenaient des vêtements couleur écarlate, pour qu'on ne s'apperçût pas de leurs blessures, et se couvraient de leurs armes d'airain: ils étaient armés de javeline; l'épée courte et pointue qu'ils portaient à leur ceinture était à deux tranchants; leur casque était fait comme le bonnet des dioscures.

Leurs boucliers d'airain, de forme oblongue, dont les extrémités se terminaient en pointe, étaient échancrés tantôt des deux côtés, tantôt d'un seul; outre l'emblême ou la marque particuliere que chacun y mettait à sa fantaisie ils étaient marqués d'un Λ, lettre initiale du nom de leur patrie. C'est avec ce signe que les Messéniens tromperent la faction *aléenne* qui avait pris parti pour les Lacédémoniens. Ces boucliers étaient si grands

qu'on portait dessus les guerriers morts en combattant.

Cléomene, environ 240 ans avant J. C., leur apprit à se servir de sarisses ou piques à deux mains, et de boucliers à deux anses où l'on passait le bras, au lieu des javelines et de ces boucliers dont les courroies s'attachaient avec des boucles.

Plutarque nous apprend que lorsqu'ils étaient en bataille en présence de l'ennemi le roi immolait une chevre, et entonnait le champ militaire appelé *embaterios;* les soldats couronnaient leurs têtes, et animés par l'air de Castor que l'on jouait sur des flûtes (*a*), tous, d'un pas assuré et sans perdre leurs rangs, marchaient intrépidement à l'ennemi.

Embaterios.

Enseignes.

Castor et Pollux ou un tigre étaient représentés sur leurs enseignes.

Actions de graces.

Ils n'immolaient qu'un coq en présence d'un général qui avait remporté une victoire sanglante; ils offraient au contraire un bœuf s'il avait terminé la guerre sans répandre beaucoup de sang.

On chassait un soldat qui avait fui; on perpétuait son ignominie en lui rasant un côté de la barbe et en lui faisant porter un manteau chamarré de différentes couleurs.

Hilotes.

Pour éterniser le souvenir de leur seconde victoire sur les habitans d'*Hélos* ils les réduisirent tous en servitude et les chargerent de la culture de leurs terres; ce ne fut que long-temps après que l'on permit à quelques uns de s'occuper des arts mécaniques. Rien ne caractérise autant la dureté du Spartiate que l'inhumanité avec laquelle il traitait ces infortunés, à qui il était défendu d'accorder

(*a*) C'était leur instrument militaire.

la liberté, que l'on maltraitait même publiquement sans sujet; on faisait mourir ceux qui, par leur bonne mine et leur forte constitution, inspiraient une certaine jalousie aux Lacédémoniens; on condamnait même à l'amende le maître à qui ils appartenaient: leurs cheveux étaient courts, et ils n'avaient pour tout vêtement qu'un habit et un bonnet faits avec de la peau de chien: ils servaient dans les armées comme troupes légeres; ils avaient alors un casque.

Philippe, roi de Macédoine, ne fut pas, comme quelques uns l'ont dit, l'inventeur de la phalange macédonienne; mais il la perfectionna, et en fit la principale force de ses armées en la portant à seize mille trois cent quatre-vingt-quatre hommes pesamment armés, et en n'accordant comme une grace qu'aux plus forts et aux plus courageux l'honneur d'être placés au premier rang. La phalange quelquefois était disposée de maniere qu'elle faisait face des deux côtés; on la plaçait au centre. **Macédoniens.** **Phalange.**

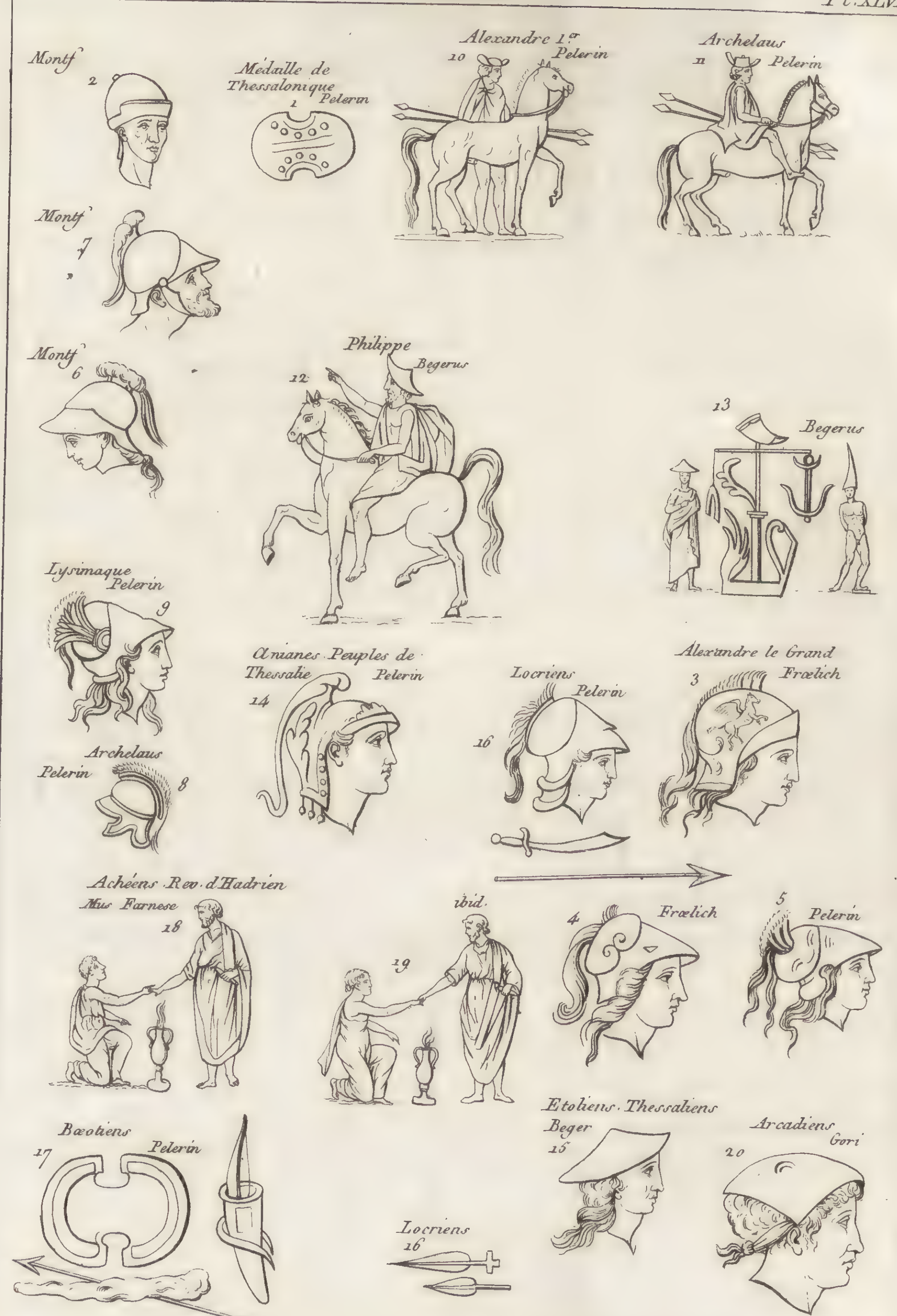
Les soldats, outre l'épée courte, aiguë et tranchante, et la javeline, portaient la *sarisse*, longue pique d'abord de 16 ou 18 coudées, et dans la suite de 14 coudées, c'est-à-dire d'environ 68 décimetres (*a*). Leurs boucliers, presque plats, étaient d'airain, ronds ou ovales, de 13 décimetres de hauteur, et d'environ 8 de largeur; selon Plutarque ils étaient échancrés comme celui des Amazones, puisqu'il leur donne le nom de pelte (*b*): leur casque était de cuir, et leur triple cuirasse de lin. **Sarisse.**

(*a*) On s'en servait pour arrêter les éléphants.

(*b*) Sur une médaille de Thessalonique on en voit un ovale, échancré de chaque côté (pl. XLVII, 1). **Pl. XLVII, 1.**

La phalange macédonienne, divisée en dix corps, avait mille hommes de front sur seize de profondeur; chaque phalangite en marche occupait un espace d'environ 19 décimetres et demi de côté; la distance entre les rangs était pareillement d'environ 19 décimetres et demi : ces deux intervalles diminuaient de moitié lorsque l'on marchait contre l'ennemi; il n'était enfin que d'environ 48 centim. lorsque la phalange était sur la défensive.

Par cet arrangement quatre coudées de la sarisse étaient employées pour le mouvement depuis la main jusqu'au bout qui était en arriere, le soldat du premier rang avançait donc la pointe de la sarisse de dix coudées; ceux du second, du troisieme, du quatrieme, du cinquieme, avançaient de la même maniere; de sorte que les sarisses de ceux du troisieme rang dépassaient les soldats du premier rang de deux coudées; ainsi le front de la phalange était hérissé de pointes, et présentait trois fois plus de piques qu'il ne pouvait contenir de soldats; ceux des autres rangs tenaient leurs piques un peu inclinées vers l'ennemi, et en couvraient en quelque sorte la phalange en arrêtant et amortissant l'effet des fleches et des traits qui auraient pu incommoder les rangs et les troupes qui étaient derriere; ceux-là soutenaient les premiers, et les poussaient vers l'ennemi, les empêchaient de se rompre ou de se laisser ébranler, et les remplaçaient s'ils étaient tués. Par cette ordonnance la phalange était invincible par-tout où elle trouvait des plaines assez grandes pour la contenir; mais le plus petit ruisseau, la moindre inégalité du terrain dérangeaient cet ordre, et l'ennemi traversant les intervalles, la sarisse du phalangite devenait alors moins une arme qu'un fardeau.



Montf
2
Médaille de Thessalonique
1 Pelerin
Alexandre 1er
10 Pelerin
Archelaus
11 Pelerin
Montf
7
Montf
6
Philippe
12 Begerus
13
Begerus
Lysimaque
Pelerin
9
Archelaus
Pelerin
8
Ænianes Peuples de Thessalie Pelerin
14
Locriens
Pelerin
16
Alexandre le Grand
3 Frœlich
Achéens Rev. d'Hadrien
Mus Farnese
18
ibid.
19
4 Frœlich
5 Pelerin
Bœotiens
17 Pelerin
Locriens
16
Etoliens. Thessaliens
Beger
15
Arcadiens
20 Gori

La phalange marchait d'un pas égal ; ce n'était qu'à l'instant du signal de la charge que, chantant l'hymne des combats, les soldats marchaient à pas redoublés et piques baissées.

Les *squirites* étaient un corps de six cents hommes, que l'on plaçait toujours en bataille au flanc gauche de la phalange pour l'empêcher d'être débordée. Squirites.

Les *argyraspides* étaient des soldats d'élite dont les boucliers étaient d'or ou d'argent; les plus braves avaient aussi des armures dorées sous leurs hoquetons de pourpre. Argyraspides.

Les *calcaspides* étaient ceux qui portaient des boucliers d'airain. Calcaspides.

Des médailles rapportées par Montfaucon, Frœlich et Pellerin nous font voir des Macédoniens avec le casque à la romaine (2,3), sans oreillettes, ombragé d'un panache (4,5,6,7,8); celui de Lysimaque (9) a de plus une aigrette sur le côté. Casques. Pl. XLVII, 2, 3. 4, 5, 6, 7, 8, 9.

Des troupes disposées en carré long vide formaient le *plaision*; c'était un *plinthion* si les quatre côtés étaient égaux. Plaision, plinthion.

Les Macédoniens tenaient leurs piques droites pour marquer qu'ils se rendaient : les piques de leurs cavaliers étaient armées d'un fer aux deux bouts, comme sont celles d'Alexandre Ier et d'Archélaüs (10, 11). Signal de soumission. 10, 11.

La haste de jet était moins pesante et moins meurtriere que celle des Romains et on la lançait de plus loin. Haste de jet.

Les cavaliers macédoniens de l'armée de Persée avaient l'armure dorée et le hoqueton de pourpre; leurs épées étaient fort courtes, et leurs boucliers petits et foibles. Cavaliers de Persée.

Les Macédoniens représentaient des chevres sur leurs enseignes et sur leurs monnaies. Le son de la trompette Enseignes.

fut long-temps chez eux le signal de la marche : Alexandre, voyant que souvent on ne pouvait l'entendre, y substitua un étendard que l'on élevait au-dessus de sa tente; le feu était aussi un signal pendant la nuit, et la fumée pendant le jour. Il supprima, comme je l'ai déja dit, le derriere de la cuirasse de ses soldats, afin que les lâches fussent plus exposés aux coups de l'ennemi que les braves. Il fit couper la barbe à ses troupes, afin de ne pas donner prise à l'ennemi: ceux qui avaient manqué de courage étaient obligés de porter en public une corde pour ceinture.

Rois. Alexandre I. Les premiers rois de Macédoine ne portaient point le diadême: Alexandre I[er] en adopta l'usage; Alexandre-le-Grand et ses successeurs y ajouterent plusieurs ornements des rois de Perse, et couperent leur barbe (*a*).

Antigone. Antigone, pour mieux ressembler à Bacchus, ceignait son front d'une couronne de lierre, au lieu du diadême et
Causia. du *causia*, chapeau à grands bords que portaient les rois de Macédoine. Les médailles où les souverains de ce pays sont représentés coëffés font voir le plus souvent des casques ou des muffles de lion; mais Alexandre I[er], Archélaüs
12. et Philippe II ont des chapeaux: celui de ce dernier (12)
15. est semblable à celui des Etoliens et des Thessaliens (15); il est plus large et plus mince que la toque béarnaise.

Le trophée naval de Sulpicius représente deux Macé-
13. doniens captifs (13), l'un vêtu d'une longue robe avec le chapeau, l'autre nu avec un chapeau pointu et très haut; mais ni l'un ni l'autre ne portent le *causia*, car celui

(*a*) Plusieurs antiquaires confondent souvent la tête de ce conquérant avec celle de Pallas dont la forme et la coëffure sont à-peu-près les mêmes : ses cheveux sont longs.

d'Alexandre I[er] et d'Archélaüs (10, 11) a les ailes presque entièrement abattues, et ressemble au nôtre, avec cette différence que la forme, garnie d'un bouton au sommet, étant très basse et beaucoup trop petite pour sa tête, n'y tient qu'à l'aide d'un ruban. 10, 11.

Les mêmes Alexandre et Archélaüs n'ont que la tunique sans manches qui descend jusqu'au genou; Philippe II a une chlamyde de plus (12). Il est bien difficile de déterminer avec précision le caractere de la chlamyde macédonienne, car les auteurs ne se sont point expliqués avec clarté; peut-être ne différait-elle de la chlamyde ordinaire que par ses bords déchiquetés, ou par l'ampleur, surtout du bas, qui, dit-on, était fort large et dont les deux angles venaient se réunir par-devant. 12.

Le chapeau et le manteau de pourpre étaient les présents les plus honorables que les rois de Macédoine avaient coutume de faire.

Cape du peuple.

Le peuple portait la *cape*, puisque Pyrrhus, après avoir vaincu Antigone, disait qu'au lieu du manteau de pourpre il ferait bien de prendre la cape comme un simple particulier.

Les Macédoniens coupaient avec l'épée le pain que devaient manger les mariés à leur repas nuptial.

Péoniens.

Les *Péoniens*, peuples de la Macédoine, ne brûlaient ni n'enterraient leurs morts, mais les jetaient au fond des étangs ou des rivieres. Andoléon, un de leurs dynastes, a des oreillettes en forme d'ailes à son casque. Pl. XLVIII.

Thessaliens.

Les *Thessaliens* s'exerçaient dès l'enfance à tirer de l'arc, et ils y excellaient: c'étaient avant la bataille de Platée les seuls des peuples de la Grece qui eussent de la cavalerie dans leurs armées; elle ne fut pas nombreuse

jusqu'au temps d'Epaminondas: ils la plaçaient dans le commencement sur la premiere ligne; dans la suite ce fut sur les ailes: leurs casques étaient remarquables par des cornes de bouc.

Chez eux l'époux, après les cérémonies du mariage, présentait à l'épouse un cheval richement harnaché.

Ils étaient fastueux, et aimaient la danse et la bonne chere; pendant le repas ils faisaient venir des femmes qui presque nues dansaient en présence des convives.

Leur coëffure, plus large que la toque béarnaise, vue par-dessus, ressemblait à un petit bouclier.

Ils honoraient les cicognes, parcequ'elles dévorent les serpents.

AEnianes. Les chefs des *Æenianes*, peuple de la Thessalie, avaient
14. des casques derriere lesquels étaient des pendeloques (14).

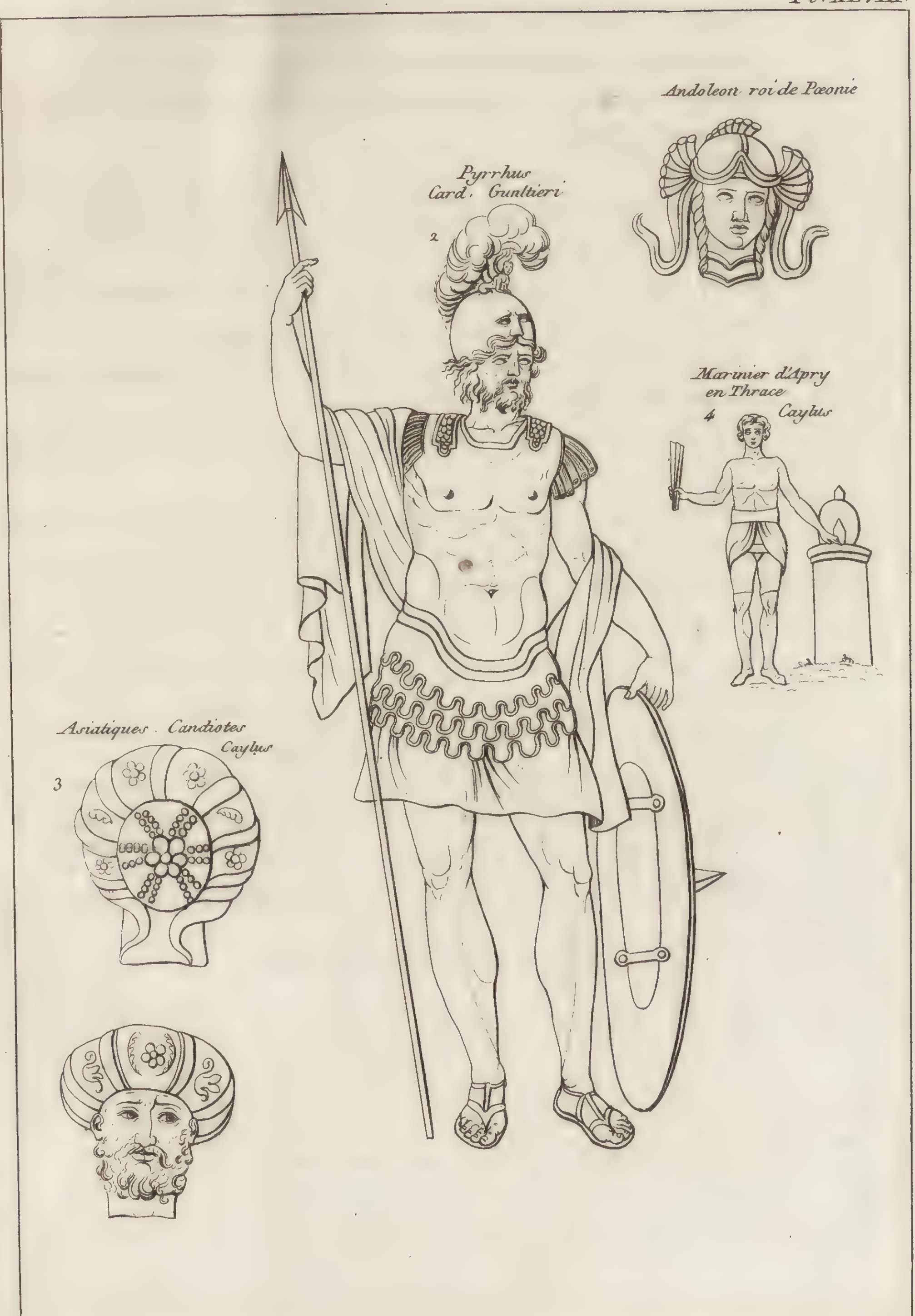
Epirotes. Les statues de Pyrrhus, roi d'Epire, et ses médailles,
Pl. XLVIII, 2; pl. XLIX, 1, 2, 3. excepté celle qui représente Minerve (pl. XLIX, 3), le font voir avec la barbe (*a*); son casque est plus ou moins saillant, simple, avec un cimier ou panache.

L'aigle au bout d'une lance était l'enseigne des Epirotes.

Molosses. Les *Molosses*, peuples d'Epire, dont Pandosie était la capitale, avaient des chiens que l'on vantait beaucoup.

Etoliens. Les voyageurs et chasseurs étoliens, et les Etoliennes même portaient des chapeaux plats comme les Thessa-

Aornos. (*a*) Sur une médaille d'*Aornos*, ville d'Epire, on voit une tête d'homme sans barbe avec les cheveux courts, et un petit chapeau dont
Pl. XLIX, 4. le bord est carré; il est attaché comme le *causia* macédonien (pl. XLIX, 4). On peut, d'après ce monument, inférer que l'usage de conserver la barbe ne fut pas généralement suivi, comme le prétendent ceux qui soutiennent que les têtes sans barbe que l'on voit sur des médailles épirotes représentent Pallas, et non Pyrrhus.


Andoleon roi de Pœonie
Pyrrhus
Card. Gualtieri
2
Marinier d'Apry
en Thrace
4
Caylus
Asiatiques. Candiotes
Caylus
3


Pyrrhus
Montf.
1
Pyrrhus
p. Cupir 2
Pyrrhus ou plutot Minerve
Pelerin 3
Aornos
Pelerin
4
Fem. d'Apollinie
Pelerin 5
Byzantins
Mus. Farnes 6
Melitopolitains
Mus. Farnes
7

liens : Begerus a publié une médaille sur le revers de laquelle sont deux armes (15). Pl. XXI, 15.

Eubéens, Phocéens, Abantes.

Du temps de Pausanias les paysans de l'*Eubée* et de la *Phocide* allaient encore vêtus de peaux de sanglier : ils ne suivaient pas l'usage où étaient les autres peuples de la Grece d'accourcir leur chevelure pour l'offrir aux dieux; certains, tels que les *Abantes*, ne les portaient longs que par-devant.

Locriens.

Les *Locriens* combattaient avec le cimeterre et la lance ou *doru* dont le fer était fait comme celui de la fleche (16); 16.
ils étaient excellents frondeurs, et néanmoins la plupart des Grecs faisaient peu de cas de la fronde.

Bien loin de gémir et de prendre le deuil à la mort de leurs parents, ils se réjouissaient au contraire après les avoir enterrés.

Béotiens.

Les *Béotiens* en général passaient pour une nation courageuse, mais peu éclairée; les Thébains sur-tout étaient audacieux et vains. Leurs femmes, dont on vantait la taille et le port, étaient belles et élégamment mises; elles ne paroissaient en public qu'en se cachant le bas du visage jusqu'aux yeux : leur chevelure, ordinairement blonde, était nouée sur le sommet de la tête; leur chaussure, qui laissait le pied presque entièrement découvert, était couleur de pourpre; celle des hommes était une espece de cothurne de bois.

Le fiancé, chez ce peuple, brûlait devant la porte de sa maison l'essieu du char dans lequel son épouse avait été portée chez lui.

L'arc, la massue et le *doru* étaient les armes favorites des Béotiens; leur bouclier, ovale, était échancré de part et d'autre : ils avaient des corytes pour enfermer leur arc (17): 17.

leur casque couvrait le cou et se prolongeait par derriere jusqu'à la cuirasse.

Les chariots de guerre dont parle Homere portaient chacun deux hommes, l'un pour conduire, l'autre pour combattre; ceux de Thebes et de Salamine en conserverent l'usage. Ils plaçaient des frondeurs et des archers entre les rangs de la cavalerie : sur leur drapeau en forme de *labarum* était représenté, dit-on, un sphinx blanc sur une urne cinéraire.

Quoique Bacchus fût leur dieu tutélaire, ils avaient de préférence des enseignes en bronze doré représentant une chouette avec les ailes déployées, ou la tête d'une femme couronnée de sept tours, ou une tête de Pallas à deux faces.

Pour purifier une armée ils la faisaient défiler entre les deux moitiés d'une chienne partagée en deux par les reins; la partie antérieure se plaçait à droite, et l'autre à gauche.

Epaminondas, général des Thébains, étant en marche, ne portait que ses armes, et pour tout bagage une marmite et une broche.

Leuctres. Ceux de *Leuctres* avaient un dragon volant sur leurs enseignes.

Erétriens. Les *Erétriens,* dont le costume était le même que celui des Perses, adoraient Diane, et, contre l'usage suivi chez tous les peuples, lui offraient des victimes estropiées.

Achéens. L'infanterie achéenne n'était originairement armée qu'à la légere; elle n'avait que des piques fort courtes et de petits boucliers couverts de cuir, appelés *cetra,* si minces et si étroits qu'ils ne couvraient pas le soldat d'une épaule à l'autre; elle en eut ensuite de grands oblongs et légers

Cetra.

comme ceux des Celtes. *Philopœmen* (*a*), environ 205 ans avant J. C., changea ces armes, et y substitua des boucliers grands, forts et arrondis, comme ceux des Argiens, de bonnes lances, des casques, des cuirasses et des cuissarts à l'épreuve; ce qui les mit en état de faire face à l'ennemi, au lieu qu'auparavant ils ne faisaient que voltiger autour. A cette même époque ils faisaient un très grand cas des bonnes armes et des meilleurs chevaux: leurs femmes ne s'occupaient qu'à orner les casques d'aigrettes et de panaches de diverses couleurs, et à enrichir les cottes d'armes de broderies. La chlamyde des soldats grecs était blanche; *Philopœmen* en fit prendre de diverses couleurs à son armée (*b*).

Les Achéens se servaient d'une fronde faite d'une triple corde; leurs coups étaient plus terribles et plus sûrs que ceux des Baléares mêmes (*c*), si fameux dans l'antiquité pour le maniement de cette arme.

Ce peuple adorait *Nergel* sous la forme d'un coq ferme sur ses ergots.

Les *Sicyoniens,* selon Pausanias, couvraient de terre Sicyoniens.
le cadavre de leurs concitoyens; ils plaçaient au-dessus une pierre sur laquelle ils élevaient deux colonnes surmontées d'un fronton comme la façade d'un temple: ils furent long-temps sans y ajouter d'inscription; mais ils y mirent dans la suite le nom du défunt et des adieux: des

(*a*) Philopœmen était fluet et avait peu de ventre; il mourut l'an 571 de Rome, âgé de soixante-dix ans.

(*b*) Les deux médailles d'Hadrien (18, 19) donneront une idée du 18, 19.
costume des femmes de l'Achaïe.

(*c*) Thucydide cite aussi les *Acarnaniens* comme d'excellents frondeurs.

monuments nous apprennent que dans des temps moins reculés les inscriptions furent plus longues, et que l'on y ajouta le nom des parents.

Aratus leur chef n'avait pour tout vêtement qu'une simple robe et un manteau: ses concitoyens lui éleverent un tombeau dans le lieu le plus apparent de la ville.

La statue de Cérès à Bura, et celle d'Esculape à Sicyone, étaient vêtues de véritables étoffes.

Corinthiens. L'enseigne des Corinthiens était la main de la Concorde sur des branches de chêne, ou un cheval ailé.

Les époux portaient une couronne faite d'herbes qu'ils avaient cueillies eux-mêmes; on avait soin en les coëffant de diviser leurs cheveux avec le fer d'une javeline.

Ce peuple, pour expier la mort de *Pherès* et de *Mermerus*, que les habitants avaient injustement lapidés à cause des présents empoisonnés qu'ils avaient remis à Glaucé de la part de Médée leur mere, leur consacrerent une statue représentant la Peur; ils vêtirent leurs enfants de noir, et leur couperent les cheveux. Cet usage cessa à la prise de Corinthe par les Romains.

Les Corinthiens adoraient Junon, et lui immolaient une chevre. Près d'une des portes de l'ancienne Corinthe on voyait le cénotaphe de Laïs, sur lequel était représentée une lionne tenant un belier par les pattes de devant.

Argiens. Les armes des *Argiens* n'avaient rien de particulier, si ce n'est leur bouclier d'airain, concave, rond ou ovale, qui était plus grand que celui dont se servaient les autres peuples de la Grece (*a*).

Nous voyons dans Hérodote que les Argiens portaient

(*a*) Par l'épithete d'*argien* on indique seulement qu'un bouclier est rond ou ovale.

les cheveux longs, et les Argiennes des ornements d'or; les agraffes de leur robe, selon Winkelmann, étaient plus grandes que celles des Athéniennes.

Il y avait à Argos un monument sur la place publique qui représentait un loup et un taureau combattant ensemble. Junon était la déesse tutélaire de cette ville, et une colonne de bois y tenait lieu de simulacre dans son temple.

Dans la citadelle appelée Larisse était un temple où les jeunes Argiennes prêtes de se marier venaient consacrer une partie de leur chevelure. Les habitants d'Argos, ainsi que les Athéniens et les Romains, prétendaient être les possesseurs du *palladium* de Troie: en conséquence ils portaient avec pompe, dans les processions qu'ils faisaient tous les ans, une statue de Pallas précédée du bouclier de Diomede; elle était sur un char traîné par quatre juments, et on la conduisait jusqu'au fleuve *Inachus*, où une prêtresse venait la laver; de jeunes filles suivaient le char, et devaient détourner les yeux de dessus la statue lorsqu'elle était dans l'eau dépouillée de ses habits; personne ce jour-là ne puisait de l'eau dans le fleuve ni ne pouvait en boire.

On commençait par laver les juments qui avaient conduit le char; la statue était servie avec respect dans le bain comme si c'eût été la déesse elle-même, mais cependant on n'employait aucun des apprêts réservés à Vénus en pareilles circonstances (*a*).

Pendant la fête des *hybristiques* les Argiens prenaient des habits de femme, et les Argiennes des habits d'homme. Fête des hybristiques.

(*a*) On veut parler de l'huile qui lui avait servi de parfum sur le mont Ida pour disputer le prix de la beauté. Voyez le Mémoire de Caylus sur l'habillement des divinités, Mém. de l'acad., tome XXXIV, p. 39.

Leurs vêtements de deuil étaient blancs.

Eléens. Ils menaient leurs juments dans le temple d'*Agenor* lorsqu'ils voulaient les faire saillir; les *Eléens* au contraire ne souffraient pas qu'une jument fût saillie dans leur territoire.

Isle d'Egine. Les habitants de l'isle d'*Egine*, du temps de Draçon, portaient des chapeaux même au spectacle: les femmes, ainsi que les Argiennes, se servaient d'agraffes plus grandes que celles des Athéniennes pour fixer sur les épaules leur robe qui consistait en deux pieces d'étoffe.

Hermione. Ceux d'*Hermione* adoraient Cérès, et lui sacrifiaient des vaches et des taureaux.

Messéniens. Les troupes légeres des *Messéniens*, à la bataille du mont Ithome contre les Lacédémoniens, étaient armées de boucliers ou de cuirasses, et les autres couvertes de peaux de chevres, de brebis ou de bêtes sauvages : sur leur bouclier était peinte ou gravée la lettre M.

Arcadiens. Les *Arcadiens* se couvraient de peaux d'ours ou de loups, et n'avaient pour armes offensives que le javelot et la lance: leur instrument militaire était la flûte, car ils aimaient la musique avec passion : quoique guerriers ils menaient une vie champêtre : ils couvraient leur tête de chapeaux, ou seulement le sommet avec une coëffure plate Pl. XLVII, 20. et carrée, qu'ils attachaient derriere (20); du reste ils étaient rasés et portaient les cheveux courts.

Mégalopolitains. Les *Mégalopolitains* combattant contre Cléomene avaient des boucliers d'airain.

Crétois ou Candiots. L'isle de *Crete*, que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de *Candie*, avait, dit-on, donné aux Grecs le culte de leurs dieux : ses anciens habitants étaient très superstitieux, et immolaient des victimes humaines à

Jupiter et à Saturne. Ils ne mesuraient la longueur de la vie que par le temps passé dans le plaisir; pour le compter ils mettaient à la fin de chaque jour dans un carquois une pierre blanche ou noire, selon le bien ou le mal qui leur était arrivé dans la journée; ils comptaient ces pierres à la fin de l'année, et prétendaient n'avoir vécu que le nombre de jours marqués par les pierres blanches.

Les enfants des anciens Crétois étaient élevés et nourris ensemble sans distinction de rang : on les accoutumait de bonne heure à souffrir la faim, le chaud, le froid, et à affronter les coups en combattant les uns contre les autres, et dansant la pyrrhique; on les accoutumait aussi à la fatigue et à gravir les montagnes.

L'inégalité du terrain de l'isle ne permettait pas à leurs troupes l'usage des armes pesantes et des chevaux: ils étaient donc armés à la légere, et se servaient avec succès de l'arc et de l'épée. Les carquois où ils mettaient les fleches avaient quelquefois un couvercle; plusieurs médailles font connaître que ces Grecs avaient aussi des *corytes* ou étuis pour enfermer l'arc. Coryte.

Ainsi que les Lacédémoniens ils chantaient et marchaient au son de la flûte et de la lyre, et non de la trompette, en allant au combat.

Ils étaient peu délicats en matiere d'intérêt, d'ailleurs pirates et féconds en stratagêmes ou ruses de guerre : leur vie était frugale; ils mangeaient assis sur des bancs, et vivaient en commun.

Caylus a publié une coëffure des anciens Asiatiques encore en usage chez les Candiots (3). Pl. XLVIII, 3.

Les *Curetes*, peuple de la Crete, avaient des boucliers faits comme les anciles. (Voy. tome I, pag. 272.) Curetes.

Les Crétois, pendant la fête des *mercuriales*, observaient à-peu-près les mêmes usages que les Romains pendant les *saturnales*, les serviteurs assis à table étaient à leur tour servis par leurs maîtres.

Isle de Delos. Les habitants de l'*isle de Delos* regardaient comme un sacrilege la présence dans leur isle des chevaux ou des chiens, et n'y laissaient enterrer personne.

Melos. Les vêtements de ceux de *Melos* étaient attachés avec des agraffes; leurs casques étaient de peau, et ils se servaient de courtes piques ou d'*arcs à la lycienne* faits de bois de cornouiller.

Arc à la lycienne.

Minos ayant appris la mort de son fils pendant qu'il sacrifiait aux Graces dans l'isle de *Pactie* ou *Paros*, jeta sa couronne, fit taire le joueur de flûte, et acheva ainsi la cérémonie; depuis ce temps dans les sacrifices à ces déesses on ne portait plus de couronne sur la tête et on n'était pas accompagné d'un joueur de flûte.

Pactie ou Paros.

Trézéniens. Les *Trézéniens* célébraient pendant plusieurs jours une fête pareille aux saturnales des Romains.

THRACES.

Thraces. Le nom de *Thrace* était originairement celui de tous les peuples qui habitaient au nord de la Grece; on le donnait aussi aux Daces, aux Getes et aux Sarmates: ces différents peuples étaient voisins, et souvent sur les monuments leur costume est le même. Quelques uns portent la tiare et des braies; un marinier d'*Apri* (pl. XLVIII, 4) n'a pour tout vêtement qu'un court caleçon, un jupon encore plus court relevé par-devant, et sur le tout une large ceinture.

Pl. XLVIII, 4.

Les Thraces européens étaient coëffés d'une peau de renard ou de bœuf avec les cornes. Xénophon nous apprend qu'ils couvraient leur visage avec cette peau lorsqu'ils voyageaient à travers la glace et la neige. Plutarque dit que ceux qui étaient dans l'armée de Persée, roi de Macédoine, avaient un aspect effroyable; qu'ils étaient grands et robustes : leurs boucliers de fer étaient luisants; leur armure couvrait les cuisses et les jambes; leurs hoquetons étaient noirs et leurs lances pesantes : ils portaient plusieurs ceintures sur la tunique; les principaux d'entre eux mettaient par-dessus une robe ample de diverses couleurs : leurs brodequins étaient faits avec de la peau de jeunes chevreuils, et quelquefois des nerfs entrelacés leur en tenaient lieu. Thraces européens.

L'épée courte, le javelot, et la pelte étroite et longue, étaient leurs armes favorites ; une corne, leur instrument militaire, et un squelette, leur enseigne.

Une médaille d'*Apollonie*, ville de la Thrace européenne, (pl. XLIX, 5) représente trois femmes ; celle du milieu porte sur une robe sans manches, fermée par-devant et descendant jusqu'aux pieds, une espece de casaquin fermé et aussi sans manches, ceint et finissant vers la naissance de la cuisse; la robe des autres est encore sans manches, mais plus courte; le bas ouvert de part et d'autre laisse voir une partie de la cuisse. Apollonie. Pl. XLIX, 5.

Les *Thraces asiatiques* portaient des petits boucliers de cuir de bœuf, deux javelots, et un casque d'airain (*a*) Thraces asiatiques.

(*a*) Le peu de conformité du costume des gladiateurs que les Romains appelaient *thraces* (voyez tome I, page 312) avec ce que nous ont transmis les historiens et plusieurs monuments, indique assez qu'il ne convient qu'aux Thraces des derniers temps.

qui imitait le tête d'un bœuf avec les cornes et les oreilles; sur le milieu s'élevait une aigrette de la même matiere. Ces peuples en général portaient, ainsi que les Scythes, la tiare et des braies, et leurs jambes étaient couvertes d'étoffes rouges.

Les Thraces étaient sobres et ennemis du faste: la chaussure de leurs rois, selon les statues de marbre noir qui sont au Capitole, consistait en une simple semelle de cuir lacée par-dessus le pied comme celle des paysans actuels entre Rome et Naples.

Dromichœtès leur roi ayant fait prisonnier de guerre *Lysimaque*, un des successeurs d'Alexandre, l'invita à un repas: dans la salle à manger étaient deux rangs de lits; celui du côté de *Lysimaque* était couvert de tapis superbes qui lui avaient été enlevés, et il n'y avait sur l'autre que des coussins de paille; on servit aux captifs les mets les plus exquis dans de la vaisselle d'argent, et on ne présenta aux Thraces que des légumes et des viandes mal apprêtées dans de la vaisselle de bois.

Sogdiane. Les habitants de la Thrace et de la *Sogdiane* s'assemblaient autour du berceau des nouveaux-nés pour gémir, et se réjouissaient à la mort de leurs parents et amis: la plus chérie des épouses était immolée et enterrée avec son mari.

Hommes et femmes imprimaient des *stigmates* sur leur corps avec le feu; c'était même une marque de distinction. Cet usage est encore pratiqué par le peuple en Orient.

Ceux qui faisaient profession de la philosophie terminaient leurs jours comme les gymnosophistes des Indes. (Voy. ci-dessus, p. 131 et 132.)

Acrocomes. Les *Acrocomes*, peuple de la Thrace, étaient ainsi

Daces Pl. L.



appelés de ακρος, *long*, et κομη, *chevelure*, parcequ'ils avaient les cheveux longs par-devant.

On voit dans le cabinet de Farnese un casque des *Byzantins*, fait à la grecque avec des oreillettes et un panache (6). Byzantins. 6.

Les *Mysiens* portaient des casques d'osier, de petits boucliers, et des javelots brûlés par le bout, c'est-à-dire sans fer. On lit dans Plutarque qu'ils se rasaient le devant de la tête, ainsi que les *Abantes*, et que cette tonsure se nommait *théséïde*, du nom de Thésée. Mysiens. Théseïde.

Sur une médaille des *Mélitopolitains* (7), voisins de l'Hellespont, est un casque grec, mais sans oreillettes. Mélitopolitains. 7.

Les *Getes* se croyaient immortels, et étaient persuadés qu'en mourant ils ne faisaient que s'approcher de *Zamolxis*, disciple de Pythagore, dont ils avaient fait un dieu; ils lui envoyaient tous les cinq ans un député avec des instructions sur tous leurs besoins: celui sur qui tombait le sort était saisi par les pieds et les jambes par quatre hommes vigoureux qui le jetaient en l'air sur la pointe de leurs javelines; c'était un bon signe et il était béni s'il expirait sur-le-champ; il était au contraire maudit et c'était un mauvais augure s'il respirait encore quelque temps; alors on retirait au sort jusqu'à ce que le sacrifice eût réussi. Getes.

Leur grand pontife faisait sa résidence sur le mont Cokajon; ils croyaient que la divinité résidait en lui, et que son ame passait dans le corps de son successeur.

Les *Daces* qui, selon quelques auteurs, étaient les mêmes que les Getes, habitaient la Transilvanie, la Valachie et la Moldavie: leurs amphithéâtres, leurs palais, ornés de statues, tels qu'ils sont représentés sur la colonne trajane, attestent qu'ils n'étaient pas aussi grossiers que les Germains leurs voisins: leurs armes étaient la massue, Daces ou Getes. Pl. L et LI.

la hache, le javelot, le cimeterre pesant, court, sans pointe, droit et à double tranchant; ils se servaient aussi de l'*harpé*, coutelas recourbé en avant comme une faucille, et dont la lame avait environ cinq décimetres de long; leur armure était un bouclier ovale et de moyenne grandeur: ils ne portaient point de casque, la plupart même étaient nu-tête, ou avec un simple ruban autour; quelques uns avaient des bonnets ronds, aplatis au sommet, ou inclinés en avant.

Harpé.

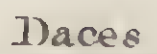
Pl. LI. La trompette droite, et celle (pl. LI) dont le bout recourbé imite une tête de serpent, étaient leurs instruments militaires.

Ils portaient la barbe longue et les cheveux à la romaine: leurs vêtements, embarrassants pour des guerriers, consistaient en une saie ou tunique à longues et quelquefois à très courtes manches, amples, descendant jusqu'à mi-cuisses, quelquefois ouverte par côté, et fixée par une ceinture: ils portaient, selon la saison, un manteau simple ou fourré qu'ils ramenaient en avant et dont ils s'enveloppaient; il descendait devant jusqu'à la ceinture, et derriere jusqu'à mi-cuisses; enfin ils l'agraffaient ou sur la poitrine, ou sur une épaule, ou sur toutes les deux.

Ils attachaient leurs anaxyrides vers les malléoles avec la chaussure qui était fermée: leurs robes de cérémonie, fermées par-devant, et dont le bas était bordé de franges ou de fourrures, étaient de diverses longueurs, et descen-
Pl. LI, 1. daient quelquefois jusqu'au bas du mollet (pl. LI, 1).

Les cavaliers daces ne différaient guere des Parthes: les chevaux, entièrement nus, qui n'avaient que le frein, portaient la tête haute en courant, ce qui donnait aux cavaliers la facilité de s'attacher au cou en fuyant; quelquefois une


Col. Traj.
Col. Traj.
1
2
Ch. Fontaine
Col. Ant.
Col. Ant.
Col. Ant.



Col. Traj.

ibid.

housse carrée, sanglée sous le ventre, arrêtée devant la poitrine et sous la queue, tenait lieu de selle : on voit cependant sur la colonne trajane, qui nous fournit ces détails, que ce peuple, vers la fin de la guerre qu'il soutint contre les Romains, avait adopté l'usage de la bride et de la selle.

Ils portaient pour enseignes un *labarum*, et un dragon dont la forme approchait de celle d'un poisson ; celle-ci était ordinairement suivie de mille hommes.

La tunique d'un de leurs rois (pl. LI, 2), bordée par le bas, est garnie de longues manches, et descend un peu au-dessous du genou ; le manteau ample qui s'agraffe par-dessus est de la même longueur, et bordé de galons et de franges ; il porte des anaxyrides ; sa chaussure est fermée ; il n'est point rasé, et ses cheveux sont à la romaine. Pl. LI, 2.

Les femmes étaient vêtues d'une large robe à longues manches, ceinte et descendant jusqu'aux talons ; quelques unes en avaient une de plus qu'elles relevaient par-devant sous la ceinture ; d'autres étaient remarquables par les manches très amples relevées sur l'épaule : elles avaient un manteau ou piece d'étoffe qui par derriere descendait jusqu'à terre, et que chacune agençait à sa fantaisie ; leur coëffure, qui laissait voir l'oreille et une partie de la chevelure, consistait en un linge qui couvrait le derriere de la tête et du cou, et qui était assujetti par un ruban. Pl. LII et LIII.

L'habit des enfants avait la même forme que celui des personnes âgées.

Les *Iaziges* ou *Jaziges*, peuple voisin des Daces, avaient le même costume ainsi que leurs femmes. Iaziges. Pl. L.

Les *Sarmates* ou *Sauromates* étaient *nomades*, c'est-à-dire qu'ils vivaient dans les forêts, et menaient une vie pastorale et vagabonde ; ils n'avaient pour habitation que Sarmates ou Sauromates nomades.

des especes de cabanes qu'ils construisaient sur leurs chariots, d'où leur était venu le nom d'*hamaxarii*.

Hamaxarii.

Pl. LIII et LIV.

Les Sarmates septentrionaux occupaient autrefois la Pologne, la Prusse, la Russie, la Livonie, la Lithuanie, et partie de la Moscovie : ils étaient vêtus en temps de paix d'une veste, tantôt juste au corps, et tantôt un peu large, dont les manches aisées se rétrécissaient vers le poignet; ils portaient en outre un ample jupon qui descendait un peu plus qu'à mi-jambes, quelquefois même jusqu'aux talons : la chaussure était semblable à celle des Daces; une ceinture large et plate remontait depuis les hanches jusqu'aux aisselles : on ne voit qu'un seul Sarmate dans un des groupes de la colonne trajane sans ceinture et nu-tête; les autres ont la tête serrée d'un ruban, ou sont coëffés d'un bonnet un peu pointu.

En habit de paix leurs mains et leurs bras étaient couverts d'une espece de gant; mais en habit de guerre ils avaient un bras nu, et l'autre couvert d'un gant boutonné (*a*).

Ils nourrissaient une grande quantité de chevaux dont ils mangeaient la chair, et ils en immolaient à leurs divinités; ils combattaient à cheval couverts d'une armure im-

(*a*) Selon Fabretti ces figures avec des jupes sont des femmes, et si leurs joues ne sont pas unies c'est que le temps les a dégradées. On peut lui répondre que si le temps eût ainsi dégradé ces figures, cette dégradation serait uniforme sur toutes les carnations, et les femmes et enfants des Daces représentés sur cette colonne devraient aussi paraître barbus; d'ailleurs la gorge et la largeur des hanches ne déceleraient-elles pas le sexe? enfin y en eut-il quelqu'une avec ces indices, Hérodote nous apprend que les femmes suivaient leurs maris à l'armée, mais qu'elle étaient *vêtues comme eux*.


Voisins des Daces
Spon.
Col. Traj.
Daces
Sarmates ibid.
Sarmates Rev. de Domitien
Augustinus
Sarmates
Sarmates. Col. Anton.
Rev. de M. Aurele
Sarmates Européens
Pelerin
Col Traj
Iphygenie reconnoit ſon frere Oreſte
Winckelman


Revers de M. Aurele
Augustinus
Col. Traj.
Rev. d'Anton.
Erixx
ibid.

pénétrable faite avec les ongles de cet animal amincis et cousus sur une peau ou une forte toile en maniere d'écailles de poisson (pl. LIV). Pl. LIV.

Les pointes des fleches et des lances des Sarmates étaient, selon Pausanias, faites avec des os, comme celles de tous les peuples qui ainsi qu'eux manquaient de fer et ne pouvaient s'en procurer chez les étrangers: leur arc était de bois de cornouiller; ils lançaient adroitement sur l'ennemi des especes de chaînes d'osier en prenant la course du côté opposé, afin de le renverser de dessus son cheval. Pl. LIII et LIV.

Des trophées composés de leurs dépouilles, représentés sur des revers de médailles de Marc-Aurele et d'Antonin, nous apprennent que sous ces empereurs les Sarmates avaient des armures de cuir imitant les formes du corps humain, avec le tonnelet couvert d'écailles; des casques hauts et pointus, presque tous garnis d'oreillettes, et dont quelquefois le sommet se porte en avant; derriere est une appendice pour couvrir le cou: on voit encore sur ces médailles des boucliers hexagones, ronds, ovales, des javelots, des carquois remplis de fleches, des arcs quelquefois renfermés dans le coryte, des haches, des trompettes droites, et recourbées, enfin des *labarum:* dans les derniers temps les Sarmates avaient de plus une épée semblable à celle des Romains.

Les *Alains*, peuple sarmate, avaient pour enseigne un chat. Les habitants de la *Tauride chersonese* immolaient sur l'autel de Diane les étrangers, et sur-tout les Grecs qui abordaient chez eux; ils attachaient au haut des cheminées ou aux branches des arbres la tête de leurs ennemis tués, qu'ils conservaient comme un grand préservatif (voy. pl. LIII le moment du sacrifice d'Oreste et de Pylade); ils Pl. LIII.

Alains.

Tauride chersonese.

enterraient les favoris du roi avec lui, et le plus chéri de tous à l'instant de sa mort coupait une de ses oreilles en tout ou en partie.

Prussiens. Les *Prussiens*, peuple sarmate, enterraient les morts avec leurs armes, leurs chevaux, et leurs meubles les plus précieux; ils immolaient un prisonnier de guerre sur le tombeau de ceux morts en combattant.

Lithuaniens. Les *Lithuaniens* faisaient brûler le mort avec ses plus beaux meubles et ses plus beaux chevaux; ils offraient sur son tombeau du lait, du miel, et du moût.

Estyens. Les *Estyens*, peuple de la Prusse ducale, qui étaient vêtus comme les Sueves, adoraient la mere des dieux; les plus zélés pour son culte portaient une figure de sanglier qui leur servait de sauve-garde même au milieu des ennemis: ils n'avaient pour armes que des bâtons; ils travaillaient la terre, et allaient chercher jusque dans la mer l'ambre, qu'on ne trouvait que chez eux.

Vénedes. Les *Vénedes* habitaient la Samogitie et la Courlande: ils portaient des boucliers, et adopterent peu-à-peu les mœurs des Sarmates; mais ils allaient à pied et habitaient dans des maisons, au lieu que les Sarmates étaient toujours à cheval, et vivaient dans leurs chariots.

Samogitiens. Chez les *Samogitiens* chaque famille avait dans la forêt sacrée voisine de son village un lieu destiné à brûler les morts, avec les chevaux tout harnachés, les armes, les habits, et les meubles les plus précieux qui leur avaient appartenu; ils y préparaient des repas pour les morts sur de petites tables de liege; ils jetaient dans un feu qu'ils allumaient auprès, des gâteaux, de la cervoise, et de la biere: tous les ans chaque famille venait le 1er octobre y offrir un sacrifice aux dieux, et notamment au tonnerre.

Les *Peuciens* ou *Basternes* s'étendaient vers l'orient jusqu'au Pont-Euxin; leur langage, leurs vêtements et leur maniere de se loger étaient semblables à ceux des Germains : ils étaient nonchalants et mal-propres : ils prirent insensiblement le costume des Sarmates. Peuciens ou Basternes.

Les *Budins*, nation voisine des Scythes, peignaient entièrement leur corps en bleu et en rouge. *Budins.*

Les *Agathyrses*, autre peuple sarmate, peignaient aussi leur corps. Agathyrses.

Les *Gélons*, voisins des Budins et des Agathyrses, étaient un peuple guerrier dont les troupes supportaient patiemment la faim; un peu de lait mêlé avec du sang de cheval suffisait pour leur nourriture : ainsi que leurs voisins ils peignaient leur corps, de diverses couleurs selon les uns, et de bleu seulement selon les autres. Gélons.

Ces peuples écorchaient leurs ennemis.

La ville de *Gélonus*, qu'ils bâtirent chez les Budins, était en bois.

Les *Androphages* étaient ainsi appelés parcequ'ils mangeaient de la chair humaine; et les *Mélanchlénes*, voisins des Scythes, parcequ'ils étaient vêtus de noir. Androphages. Mélanchlénes.

PEUPLES DE L'ITALIE.

Les *Gaulois cisalpins* occupaient cette partie de l'Italie en-deçà des Alpes qui portait le nom de *Gallia Togata*, parceque ses habitants avaient adopté l'usage de la toge. Caylus donne le dessin (pl. LV, 1) d'un guerrier de ce pays; le style et la forme du tonnelet de sa cuirasse sont étrusques, et indiquent un de ces Gaulois établis dans le voisinage de l'Etrurie; son casque est remarquable par Gaulois cisalpins. Pl. LV, 1.

trois especes de disques, l'un placé au sommet, et les autres au-dessus des oreilles; il porte des épaulieres.

Pollence. Ceux de *Pollence,* ville voisine des Alpes, avaient des habits blancs.

Animaux. La marmotte habite les Alpes; on y voit aussi le chamois, et le bouquetin qui se plaît sur les plus hautes montagnes.

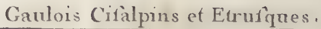
Liguriens. La *Ligurie,* aujourd'hui le Piémont, et le département du Léman, est un pays montueux, sauvage, et couvert d'arbres: «Ses habitants, dit Diodore de Sicile, quoique « maigres, sont nerveux: ils aiment la chasse, et sont « très laborieux; ainsi que leurs femmes ils habitaient des « cavernes, des fentes de rochers, et quelquefois sous des « cabanes». Ils passaient ordinairement la nuit en plein air couchés sur la terre.

Leurs armes étaient plus légeres que celles des Romains; ce n'était le plus souvent qu'un grand bouclier de cuivre ovale ou hexagone à la gauloise, et une épée de médiocre grandeur: cependant ils finirent par s'armer comme les Romains.

Leur vêtement ordinaire était fait de peaux de bêtes fauves; quelques uns néanmoins porterent une tunique et une ceinture.

Cimmériens. On donnait le nom de *Cimmériens* à plusieurs peuples différents: les uns habitaient dans le voisinage du Pont-Euxin, les autres en Italie, près de Bayes: c'étaient des brigands qui passaient le jour dans des cavernes et ne sortaient que de nuit.

Etrusques. Les *Etrusques* étaient une colonie de Lydiens, peuple voluptueux et mou, dont ils conserverent les mœurs et plusieurs usages: ils vinrent habiter l'Etrurie, aujourd'hui la Toscane, pays très fertile.



Gaulois Cisalpin
Extr. de Caylus.
Etrusques.
1.
7.
3.
5.
6.
4.
2.
8.
10.
9.

La roideur est le caractere commun des statues étrusques et égyptiennes; la seule différence qu'elles présentent c'est que celles-ci, peu variées pour les attitudes et le style, semblent être presque toutes de la même main, au lieu que l'on reconnaît dans les statues étrusques les différentes époques de l'art, et une certaine liberté dans l'invention et dans l'exécution qui n'était pas permise aux artistes égyptiens (*a*). (Voyez *Egyptiens*, page 57.) Statues étrusques.

Les Etrusques ornaient le devant de leurs maisons de portiques: c'est chez eux qu'a été inventé l'ordre d'architecture qui porte le nom de toscan. Les Romains imiterent d'abord leur magnificence, mais bientôt ils la surpasserent. Maisons.

L'Etrusque opulent couchait sur des lits garnis d'étoffes à fleurs; il prenait deux repas par jour sur des tables couvertes de vases d'argent; il se faisait servir, dit-on, par des femmes nues, mais on ajoute en même temps que la nudité n'était une chose ni honteuse ni indécente: les esclaves étaient d'une belle figure et richement vêtus. Usages.

Tullius Hostilius et ensuite Tarquin l'Ancien, après avoir subjugué douze peuples de l'Etrurie, adopterent quelques Costumes des rois.

(*a*) En fait de monuments, il est bien difficile de distinguer ceux des Pélasges, des Aborigenes, et autres anciens peuples de l'Italie de ceux des Etrusques. On a déja observé qu'en général le costume des anciens peuples est d'autant plus simple qu'il est d'un temps plus reculé; si l'on fait ensuite attention au degré de perfection des monuments, il est quelquefois aisé de distinguer les plus anciens: mais s'il y a eu des époques de perfection, il y en a eu aussi de décadence. Caylus m'a fourni des exemples des progrès de l'art chez ces peuples (2, 3, 4, 5, 6, 7), et de certaines conformités de leur style avec celui des Egyptiens (8, 9); je tirerai de ses ouvrages, de ceux de Montfaucon et de ceux de Winckelmann presque tout ce qui concerne les Etrusques. 2, 3, 4, 5, 6, 7. 8, 9.

unes des marques honorables qui distinguaient leurs rois et leurs magistrats, telles que les faisceaux, la trabée, la chaise curule, la bulle (*a*), les bagues, les colliers, le *paludamentum*, la prétexte, le laticlave, la toge peinte, la tunique palmée, et le char doré des triomphateurs conduit par quatre chevaux.

Les rois d'Etrurie, ainsi que ceux de l'Asie, portaient un sceptre terminé par une figure d'oiseau, et souvent d'un aigle : leur couronne était dentelée.

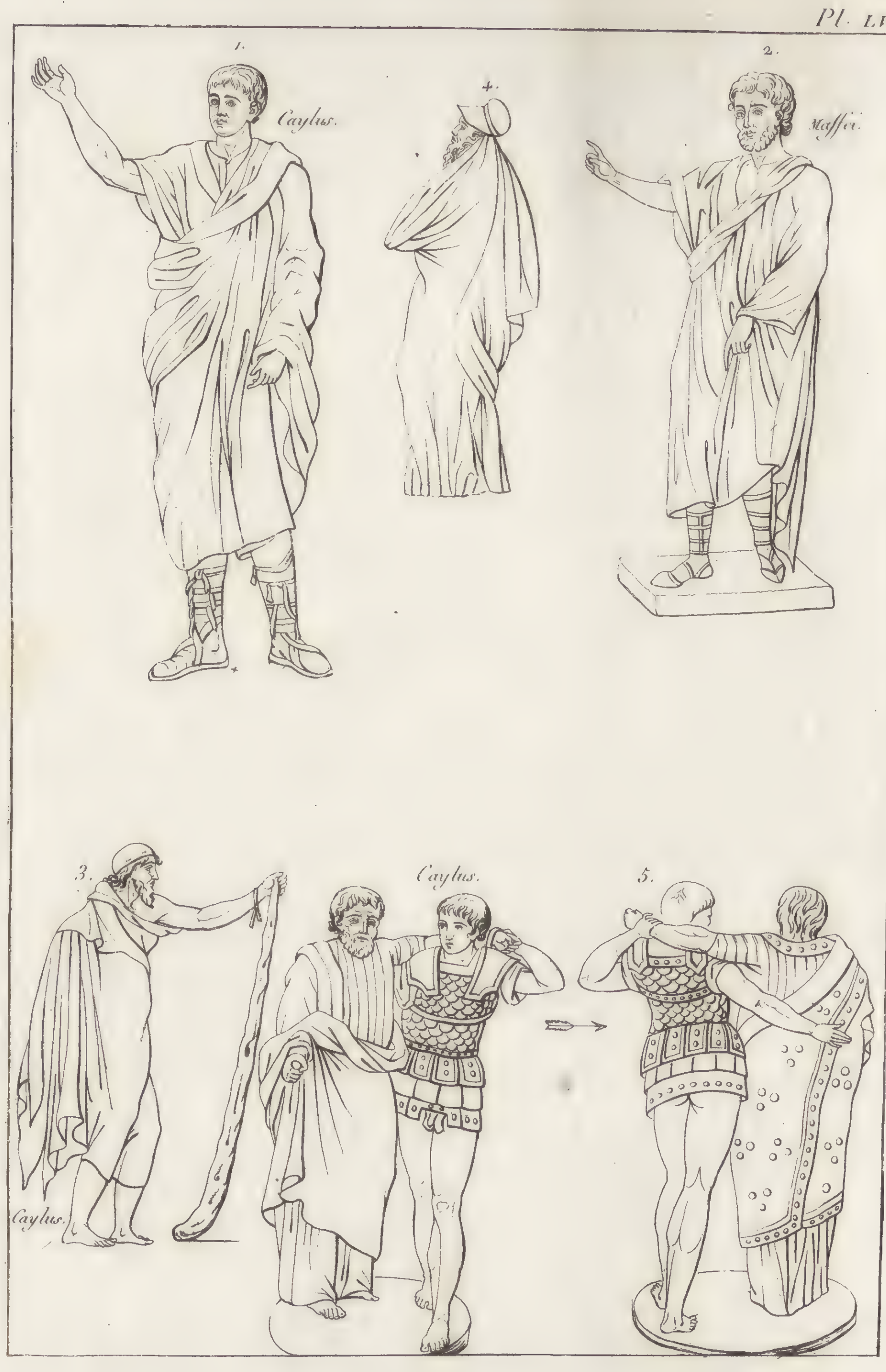
Costumes des grands.

Les princes et les grands portaient de riches colliers qui descendaient sur la poitrine : les Romains en adopterent l'usage; c'est le *phalera* (voyez tome I, page 41), que les empereurs dans la suite donnaient comme une grande marque de distinction.

— des particuliers.

On voit, par les plus anciens monuments découverts chez les Etrusques, que les particuliers étaient, les uns
Pl. LV, 2, 3, 4. vêtus de la seule tunique (2), d'autres de la toge (3, 4), et qu'enfin il y en avait qui par-dessus la tunique, tantôt
5, 6. à longues manches plus ou moins étroites (5, 6), ou à
Pl. LVI, 1, 2. manches larges et courtes (pl. LVI, 1, 2), portaient la toge ou la chlamyde, les uns sur une épaule, et les autres sur les deux : ils avaient de larges et riches ceintures sur la tunique, dont les manches étaient plus courtes vers le temps de leur réunion à la république romaine. Les autres différences ne sont guere que l'effet des progrès de l'art

(*a*) La bulle, chez les Etrusques, n'était portée, dit-on, que par les magistrats : à cette tradition on pourrait opposer un monument
Pl. LV, 10. (pl. LV, 10) qui représente un enfant nu avec une bulle suspendue au cou; il porte des bracelets et des anneaux aux jambes; à la vérité le style de ce morceau prouve qu'il a été fait dans les derniers temps, et alors les usages n'étaient plus les mêmes.


1.
Caylus.
4.
2.
Maffei.
3.
Caylus.
Caylus.
5.


1.
2.
Ant. Dherc.
4.
4.
Caylus.
Caylus
3.
Caylus.
7.
Caylus.
6.
8.
Montf.
9.
Gori.
5.

et du talent de l'artiste; les vieillards sur-tout, lorsqu'ils étaient riches, portaient des robes qui descendaient jusqu'aux pieds (pl. LVI, 5). Pl. LVI, 5.

Les Aborigenes et les anciens Etrusques sont représentés nu-tête, quelquefois même elle est rasée (pl. LV, 6), ou avec un bonnet rond et pointu (7), ou plat (3), tantôt sans rebord, tantôt avec un rebord festonné (5); ceux des temps moins reculés sont représentés la plupart avec les cheveux courts à la romaine (pl. LVI, 1, 2): on en voit aussi avec les cheveux un peu plus longs (3), ou avec un bonnet serré par un ruban et dont le bord inférieur saille en avant comme le casque grec (4): quelques uns sont nus (pl. LVII, 1), et leur bonnet ressemble à la calotte d'un chapeau: leur énorme perruque à boucles horizontales couvre le haut des bras et du dos. Il y en a (2) dont le manteau, bordé par le bas, laisse les bras et une partie de la poitrine découverts: leur coëffure, moins volumineuse, fait voir l'oreille et couvre le derriere du cou. Aborigenes. Pl. LV, 6. 7, 3. 5. Pl. LVI, 1, 2. 3. 4. Pl. LVII, 1. 2.

Quelques vieillards dans les commencements conservaient la barbe; mais dans les derniers temps le plus grand nombre se rasait. Barbe.

Une camisole courte et sans manches avec trois ouvertures vers le haut pour passer la tête et les bras, était le vêtement ordinaire des paysans et des ouvriers (3); quelques uns même ne portaient que la seule ceinture, d'où pendait jusqu'aux genoux une espece de poche: le charpentier (4) en a une qui paraît renfermer trois boules. Ouvriers, paysans. 3. 4.

Un monument (5) publié par Gori représente un laboureur dont le bonnet aplati ressemble à la toque béarnaise: sa tunique à manches courtes et aisées descend jus- 5.

qu'à mi-jambes ; son large collet à grands festons pointus et irréguliers couvre ses épaules ; mais il est assez difficile de décider à quoi servait le pan d'étoffe à petits plis qui paraît depuis son bras droit jusqu'à mi-cuisses.

Leur coëffure. On voit des paysans et des artisans avec des bonnets un peu pointus, telle est la figure 4 dont je viens de parler. Je serais assez porté à prendre pour un paysan le bronze
6, 7, 8. antique (6, 7, 8) représentant un homme qui n'a pour tout vêtement qu'une espece de froc coupé carrément sur la poitrine et sur le dos ; ses cheveux sont courts, et s'épaississent derriere de maniere à former une touffe longue de quelques doigts.

Esclaves. Un cordon autour d'une tête à cheveux courts indique un esclave sur les monuments étrusques et romains.

Chapeaux. Sur un vase étrusque du cardinal *Altieri* sont représentés deux chasseurs et une victoire ; chacun a un chapeau, dont les ailes abattues font penser à Montfaucon que c'est cette espece de coëffure ressemblant à un parasol que les anciens appelaient *umbella ;* cependant sur un autre vase appartenant au même cardinal on trouve une femme
9. assise (9) tenant un parasol, que les Italiens appellent aujourd'hui *umbellino.*

Chaussure. On voit sur les monuments des gens de tout état, les uns nu-pieds, les autres chaussés ; la chaussure est tantôt arrondie, tantôt pointue (*a*) ; quelquefois même elle est
Pl. LVIII, 1, 2. aussi longue que des poulaines (pl. LVIII, 1, 2) ; d'autres fois, après avoir exactement couvert le pied, elle laisse le

(*a*) Selon Servius la *crepida*, que portaient les sénateurs romains, et dont se servirent les chevaliers, était la chaussure des Etrusques : il aurait dû se contenter de dire que c'était une de celles dont se servaient ces peuples.

Pl. LVIII.


1.
Spon.
10.
Caylus.
7.
8.
Caylus.
2.
Spon.
3.
Caylus.
9.
Caylus.
4.
Caylus.
5.
Caylus.
6.
Caylus.

devant de la jambe nu, et se termine en pointe par derriere au-dessus du mollet (pl. LVII, 2.) Pl. LVII, 2.

Les monuments ne confirment guere ce que nous avons Etruriennes.
dit d'après quelques écrivains sur la nudité des femmes de ce pays: l'usage que fait de son voile une femme nue (pl. LVIII, 3) prouve que la pudeur n'était pas entière- Pl. LVIII, 3.
ment bannie chez elles.

Les monuments d'un temps moyen représentent les femmes avec la tunique descendant jusqu'aux pieds: les manches quelquefois sont ouvertes par côté, et bouton-
nées (4) jusqu'au coude, où elles se terminent: une, entre 4.
autres (5), dont les bras sont cachés, porte une robe bou- 5.
tonnée de haut en bas, et une espece de manteau étroit et long, brodé tout autour, et agencé comme la toge, mais agraffé sur le haut de la poitrine.

On voit les Etruriennes d'un temps moins reculé, tantôt
avec la toge seule (,6 7), et tantôt avec la tunique; celle-ci 6, 7.
a quelquefois des manches longues et étroites, ou aisées,
qui ne couvrent que le bras (8), et quelquefois elle est sans 8.
manches (9); souvent elle s'agraffe ou se boutonne sur les 9.
épaules (pl. LIX, 11, 12): on en voit qui ont une ceinture Pl. LIX, 11, 12.
(pl. LVIII, 10); d'autres ont la toge par-dessus la tunique. Pl. LVIII, 10.

Leur coëffure était ou une tiare, espece de bonnet Coëffure.
pointu (pl. LIX, 1, 2), quelquefois à rebord festonné par- Pl. LIX, 1, 2.
devant et cachant les cheveux (3), ou un long bonnet à 3.
bord relevé, de dessous lequel les cheveux flottaient de
part et d'autre sur les côtés et derriere (pl. LVIII, 4); la Pl. LVIII, 4.
coëffure de quelques autres ne laisse voir qu'une partie de la chevelure vers les tempes, ou autour du visage; d'autres
enfin portaient des cucullès (pl. LIX, 4, 5, 6, 7, 8). (Voy. Pl. LIX, 4, 5, 6, 7, 8.
tome I, page 19.)

La plupart ont les cheveux artistement agencés et entremêlés de perles et de pierreries, ou simplement relevés avec un ruban, ou formant une touffe sur le sommet de la tête : on en voit cependant, tantôt avec une coëffure qui, descendant sur les épaules, vient se terminer vers la ceinture
4, 5, 7, 8. comme un fichu (4, 5, 7, 8), tantôt avec un bonnet rond
9. et pointu, ou avec une espece de haute et large mitre (9) qui vue par-devant ressemble au bord d'un chapeau; elle forme quelquefois trois demi-ronds saillants, le plus grand
10. sur le front, les deux autres sur le côté (10.)

Winkelmann parle d'une frise étrusque où une femme porte sa robe relevée jusque sur le milieu de son *pileon grec*, qui est un bonnet large par le haut; la Junon de Sparte sur les médailles, et celles de Samos et de Sardes sont ainsi coëffées.

Chaussure. Ainsi que les hommes les femmes n'étaient point gênées
11. pour la chaussure; si les unes allaient nu-pieds (11), les
12, 2, 3. autres avaient une chaussure ouverte (12) ou fermée (2, 3), et quelquefois pointue; quelques unes même portaient des
13. talons (13) (*a*).

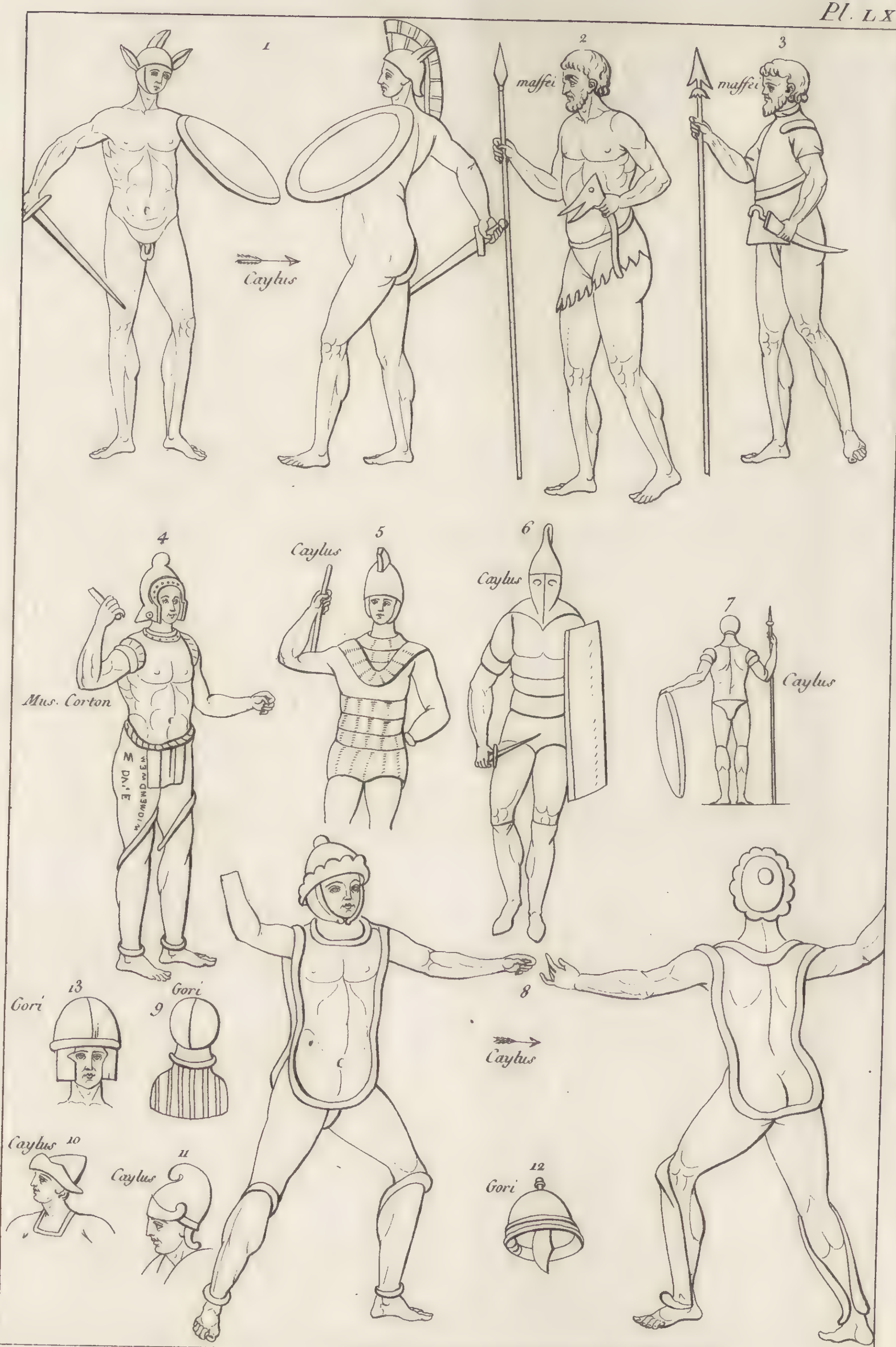
Guerriers. Les plus anciens monuments étrusques représentent la
Pl. LX, 1, 2, 3. plupart de leurs guerriers nus (1) ou presque nus (2, 3), n'ayant qu'une peau d'animal qui couvre à peine leurs cuisses (*b*); ils porterent dans des temps moins reculés une
Pl. LVI, 5. cuirasse (pl. LVI, 5), dont le tonnelet, malgré ses deux

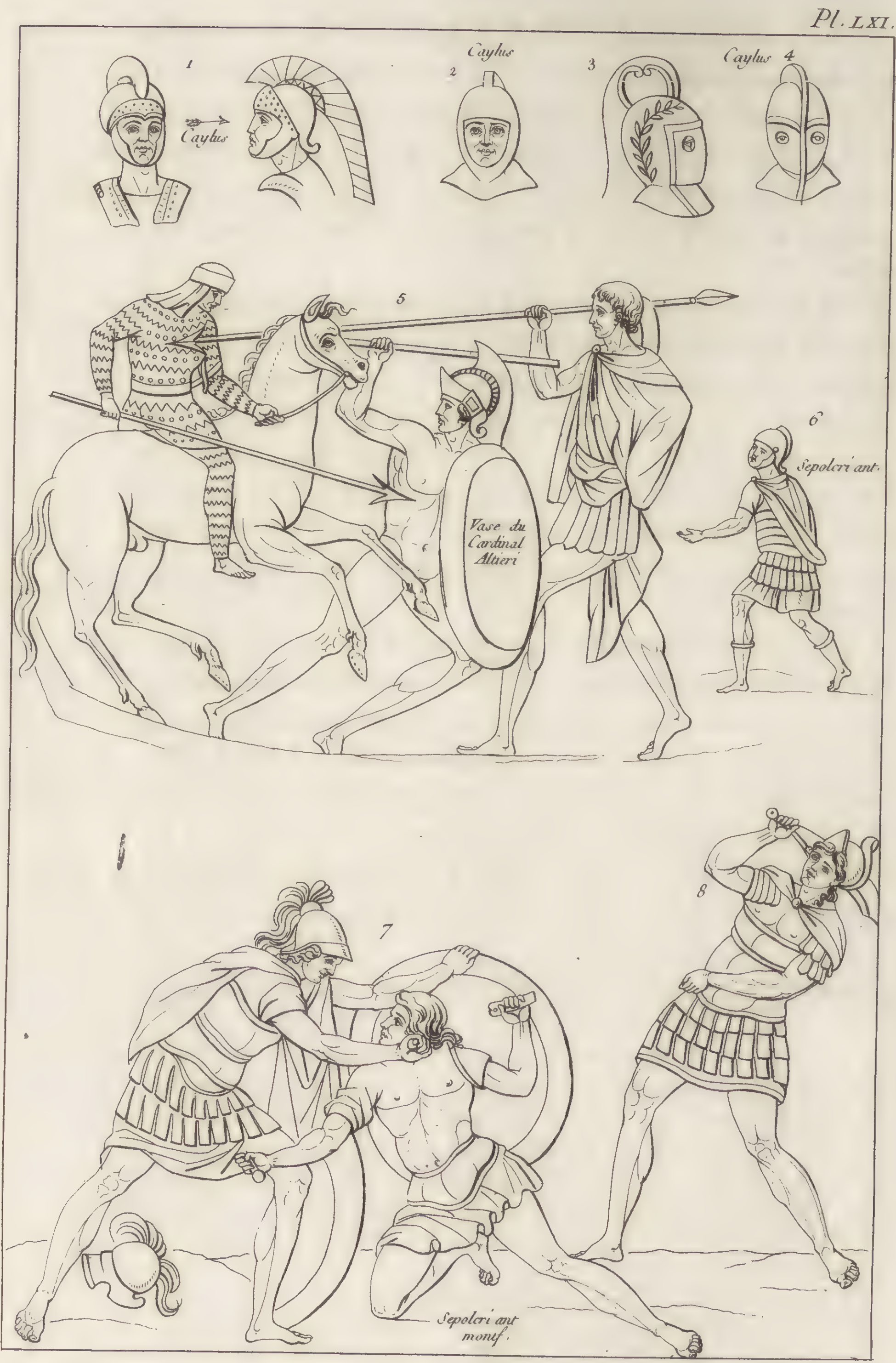
(*a*) J'observerai encore qu'en général la chaussure des femmes doit toujours avoir quelque chose de plus recherché et de plus riche que celle des hommes; et il en est de même de tous les ajustements à l'usage de l'un et de l'autre sexe.

(*b*) Caylus, parlant d'une pierre gravée représentant Thésée presque nu, et couvert seulement de la peau d'un animal, dit, d'après l'ancien


Mus. corton
4
5
Mus. corton
6
1
Caylus
2
3
Caylus
11
Caylus
8
Caylus
10
Caylus
12
Caylus
7
Caylus
9
Caylus
13
Caylus
Montf.

Pl. LX.


1
Caylus
2
maffei
3
maffei
4
Mus. Corton
5
Caylus
6
Caylus
7
Caylus
8
Caylus
13
Gori
9
Gori
10
Caylus
11
Caylus
12
Gori


1
Caylus
Caylus
2
3
Caylus 4
5
6
Sepolcri ant.
Vase du Cardinal Altieri
8
7
Sepolcri ant monif.

rangs de lambrequins, aurait à peine couvert leur nudité, quand même ils n'auraient pas affecté d'y faire une échancrure; ce costume n'était cependant pas généralement suivi, puisqu'on voit des monuments (pl. LX, 4) où les guerriers portent un petit tablier uniquement destiné à couvrir les parties. Pl. LX, 4.

Des guerriers moins anciens sont représentés avec une armure composée de bandes de cuir ou de feûtre (5, 6); 5, 6.
d'autres avec des cuirasses doubles (7, 8), garnies d'un, 7, 8.
deux, et quelquefois trois rangs de lambrequins; ces cuirasses étaient aussi à écailles avec de larges épaulieres: les lambrequins qui en terminent le bas sont quelquefois si courts qu'ils finissent au haut de la cuisse; on voit des guerriers dont le devant des jambes est couvert avec des gréves (4, 8) (*a*). 4, 8.

Le casque est l'arme défensive la plus variée; il est tantôt à la grecque et tantôt à la romaine: le sommet est arrondi, ou pointu, ou en cornophrygien, ou terminé par un bouton (pl. LX, 9, 10, 11, 12, 13); quelques uns y ajoutaient une énorme crete qui retombait derriere (pl. LXI, 1), et quelquefois de part et d'autre une espece d'oreille ou de corne (pl. LX, 1), ou une partie saillante pour couvrir la joue, ou des oreillettes (4, 12, 13); d'autres, faits comme le Casque. Pl. LX, 9, 10, 11, 12, 13. Pl. LXI, 1. Pl. LX, 1. 4, 12, 13.

commentateur d'Apollonius de Rhodes, que ce costume était consacré aux héros.

(*a*) On voit sur un vase étrusque du cardinal Altiéri (pl. LXI, 5) un cavalier dont l'armure paraît composée de bandes de cuir à festons triangulaires qui retombent l'un sur l'autre, et ne laissent à découvert que la tête, les mains et les pieds; il porte un chaperon semblable à ceux que l'on portait en France dans le XII[e] siecle; ses armes offensives sont l'épée et la lance à fer de fleche ou *doru*. Pl. LXI, 5.

Pl. LXI, 2. *cucullus* de certains moines (pl. LXI, 2), ne laissaient voir que le visage; d'autres enfin fermés par-devant n'avaient d'ouverture que devant les yeux (pl. LX, 6; et pl. LXI, 3, 4): on prétend que les Etrusques n'adopterent l'usage de ces casques fermés qu'après les avoir reçus des Gaulois; cependant on en voit un semblable à côté du gladiateur samnite (pl. LXIV, 1); d'où l'on peut inférer que cette armure était plutôt empruntée des Samnites que des Gaulois, qui sur aucun des monuments venus à ma connaissance n'en portent de pareils.

Pl. LX, 6, et pl. LXI, 3, 4.

Pl. LXIV, 1.

On a parlé aussi de certains casques à trois, à quatre pointes et plus; mais il suffit de réunir les dessins des planches XXVIII, XXIX, XXX, XXXV et XXXVII du tome 4 à celui de la XXXIX[me] du tome 5 de l'ouvrage de Caylus pour se convaincre que ce ne sont quelquefois que des profils confondus avec des coëffures qui se ressentent de l'extrême ignorance de ceux qui ont gravé les pierres d'après lesquelles on les a dessinés.

Bouclier. Pl. VI, VII, VIII.

Les Etrusques portaient des boucliers de diverses grandeurs et de plusieurs formes; de grands carrés-longs à la romaine, d'ovales, d'échancrés d'un côté, et des peltes.

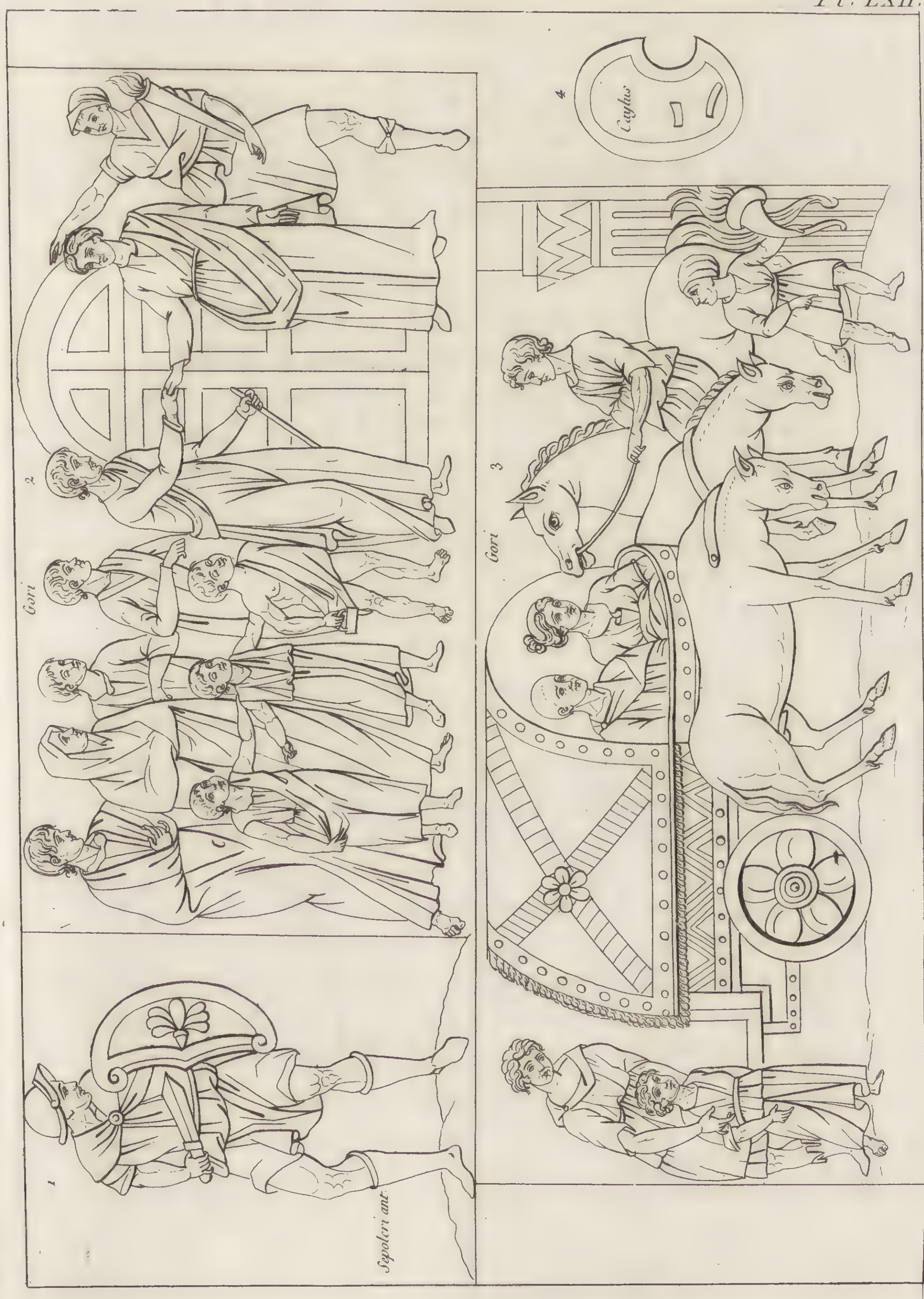
Armes offensives.

Leurs armes offensives étaient la lance, la hache, le cimeterre, le poignard, et l'épée, quelquefois à deux tranchants, et plus courte que l'épée romaine; elle s'élargissait depuis la poignée jusqu'à une certaine distance de l'extrémité qui se terminait en pointe.

Pl. LXI, 6, 7, 8.

Les guerriers que rapporte Montfauton d'après les *Sepolcri antichi* sont d'un temps beaucoup moins reculé: il est aisé de le reconnaître au style et au grand rapport qu'il y a entre leur armure et celle des Romains; ils sont presque tous cuirassés; le tonnelet est souvent sans lambrequins,

Pl. LXII.



Gori

1

2

Gori

quelquefois à deux et à trois rangs; la plupart ont les cuisses et les bras nus, et des casques à la grecque: ils ont de grands boucliers ronds ou ovales, et leur chlamyde s'agraffe sur la poitrine ou sur l'épaule droite.

Les troupes légeres n'ont que le manteau par-dessus la saie, sont armées d'une courte épée à deux tranchants, et d'une pelte; leur casque est aussi à la grecque. Troupes légeres.

La trompette, *buccina*, était l'instrument militaire des Etrusques; on prétend même, je ne sais sur quel fondement, qu'ils en étaient les inventeurs, et que c'est d'eux que les Romains en avaient emprunté l'usage (*a*). Instruments militaires.

La flûte était un autre instrument militaire de ce peuple, dont on jouait aussi lorsqu'on punissait les coupables.

Les Etrusques se servaient de chars à trois chevaux. Chars.

Les bas-reliefs représentant des noces sont chez eux le plus souvent sur des tombeaux (pl. LXII, 2, 3; pl. LXIII, 1); ils trouvaient un si grand rapport entre cette solennité et les funérailles, que les offrandes et plusieurs des cérémonies étaient les mêmes; la principale différence consistait en ce que la cérémonie des noces se faisait devant la porte de la maison qui était fermée, et les autres à l'entrée du tombeau; on y faisait également usage des flambeaux, des couronnes, des aromates et des parfums. Les époux immolaient un cochon (cet usage était aussi observé par les anciens peuples du Latium et les Grecs); ils allaient de nuit, dans un char traîné par des mules, sacrifier à Cérès, à Vénus, ou à Junon Jugale (pl. LXII, 3); Noces. Pl. LXII, 2, 3; Pl. LXIII, 1. Pl. LXII, 3.

(*a*) Cet instrument est de la plus haute antiquité; il fut connu de presque tous les peuples: les Etrusques se servaient aussi du clairon ou *lituus* (pl. LXIII, 2). Pl. LXIII, 2.

ils étaient précédés par un esclave qui les éclairait, et par une jeune fille qui portait les offrandes dans un panier ou dans une corbeille : l'époux était à droite, et l'épouse à gauche ; les passants étaient obligés de leur céder le pas et la main droite.

Funérailles. Les grands, pour ajouter à la pompe funebre, la terminaient par des gladiateurs, qui autour du tombeau combattaient à outrance ; car ils enterraient les corps et ne les brûlaient pas.

On exprimait le deuil par le blanc et le noir. On aurait tort de regarder comme des urnes cinéraires la plupart des vases de terre cuite que l'on trouve dans ce pays ; ces vases dont le fond est couvert d'un vernis noir, et de peintures jaunes ou rougeâtres par-dessus, servaient aux usages ordinaires de la vie.

Divinités. Les Etrusques donnaient des ailes à presque toutes leurs divinités ; Jupiter, Diane et ses compagnes, Minerve, Vénus même, en ont sur les monuments cités par Winckelmann : ils en plaçaient aussi à la tête de l'Amour, de Proserpine et des Furies.

On voit souvent sur les vases étrusques une divinité dont tout l'ensemble et la coëffure, la gorge même, sont celles d'une femme ; mais le sexe qui est apparent est masculin : elle a des ailes, et quelquefois un collier autour du cou ou un baudrier : sur quelques uns de ces vases elle porte des bracelets vers le milieu des avant-bras, et sur d'autres cet ornement est un peu plus bas que le milieu de la cuisse droite et sous le mollet de la jambe opposée ; c'est Vénus qu'ils ont ainsi représentée.

Le griffon chez ce peuple était consacré à Apollon :

ainsi que les Egyptiens ils représentaient Bacchus sous la forme d'un vieillard (*a*).

Prêtres, prêtresses.

Le costume des prêtres, des augures et des haruspices étrusques était le même que celui qu'ils avaient conservé à Rome (*b*) (Voyez tome I, page 263.)

Le costume des prêtresses ne différait en rien de celui des autres personnes de leur sexe: on en voit la preuve sur les monuments cités par Caylus; on ne les distingue, comme chez plusieurs autres peuples, que par leurs attributs et par leurs fonctions.

C'est avec le sang des pourceaux (*c*) que ce peuple scellait

(*a*) Le bronze que Caylus appelle un Bacchus représente un vieillard avec les cheveux courts coupés en rond ; les faces font le crochet, les moustaches sont relevées et étendues de part et d'autre, ainsi que la barbe ; le vêtement, juste au corps, boutonné par-devant, est fixé en dessous des hanches par une ceinture; les manches se terminent au coude, et en laissent paraître d'autres qui descendent jusqu'au poignet; ses cuisses et ses jambes sont couvertes d'une espece de pantalon; sa chaussure se termine par une longue pointe comme les poulaines: ceci prouve que cette chaussure est plutôt étrusque que sarde; car les statues ainsi chaussées, que l'on a crues de ce pays, n'ont pas le style barbare qui les caractérise.

(*b*) Winckelmann parle de la statue d'un prêtre étrusque qui se voit à la Vigne Albani ; les plis de sa robe sont paralleles et arrangés les uns sur les autres comme s'ils étaient repassés ; ceux des manches, quoiqu'amples, sont aplatis (ceci dépend plus du défaut de goût de l'artiste que du costume) ; les cheveux du dessus de la tête sont frisés à petites boucles; le reste de la chevelure, formant quatre longs flocons, tombe devant chaque épaule et derriere, où il est attaché à une certaine distance de la tête ; il se termine là par cinq boucles dont la masse a la forme d'une bourse à cheveux de trois décimetres de long.

(*c*) Ces animaux, très communs dans ces contrées, étaient consa-

les traités qu'il faisait avec ses voisins; quelquefois les plénipotentiaires se contentaient de se serrer mutuellement

Pl. LXIII, 2. la main (pl. LXIII, 2).

Campaniens, Samnites, Volsques.

La *Campanie*, le pays des *Samnites* et celui des *Volsques* étaient compris sous le nom d'Etrurie, quoique leurs habitants fussent distincts et séparés des Etrusques.

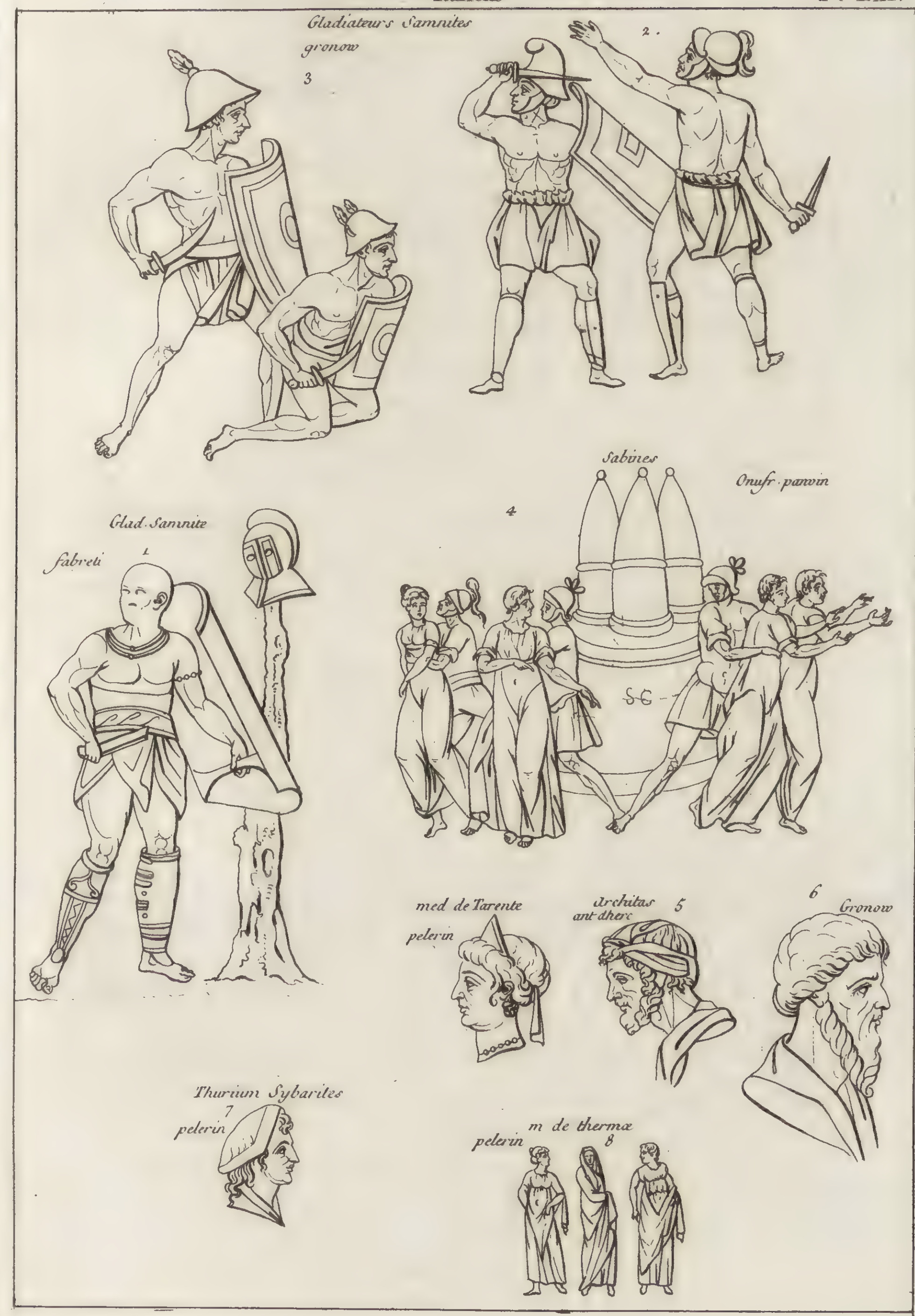
Les *Samnites* étaient vaillants, aimaient le luxe et les plaisirs; l'or et l'argent enrichissaient leurs boucliers, qui étaient, comme nos anciens écus, larges et carrés par le haut pour mieux couvrir les épaules, et terminés en pointe par le bas: l'élite de leurs soldats même à l'armée portait des vêtements de lin, tandis que les Romains ignoraient peut-être encore alors l'usage de la toile; leur camp, sous le consulat de Papirius Cursor, était entouré de toile de lin, quoiqu'il formât un carré dont chaque face avait deux cents pas.

Leur armure était de cuivre, ainsi que l'épée et le bouclier des peuples de la Campanie; leur casque était orné d'une aigrette, et leur poitrine couverte d'une éponge: ils ne se servaient, dit-on, que d'armes de jet; à cet effet sur la jambe gauche, qui devait se trouver devant, était une bottine de cuir recouverte d'une lame de fer remontant jusqu'au genou: les plus riches portaient de gros bracelets d'or au bras gauche, et des anneaux du même métal à leurs doigts.

Batton, gladiateur samnite.

Si, comme on le prétend, les armes de ces gladiateurs que l'on appelait à Rome Samnites étaient les mêmes que celles de ce peuple, il faut convenir, d'après les monu-

crés à Cérès: on en immolait dans les cérémonies du mariage, parce-qu'on les regardait comme le symbole de la fécondité.


Gladiateurs Samnites
gronow
3
2.
Sabines
Onufr. panvin
4
Glad. Samnite
1
fabreti
S C
med de Tarente
pelerin
Architas
ant d'herc
5
6
Gronow
Thurium Sybarites
7
pelerin
m de thermæ
pelerin
8

ments qui nous restent, que les choses avaient bien changé lorsque ces sortes d'athletes furent introduits dans l'arene: le gladiateur *Batton* (pl. LXIV, 1) est nu, le campestre ou *subligar* est son seul vêtement, et le couvre depuis les reins jusqu'à mi-cuisses; mais comme le bas est ouvert par-devant il y a une appendice attachée à une large ceinture; il porte une gréve juste à la jambe droite, mais celle de la jambe gauche est très grosse; son arme est une épée; son bouclier ne differe du romain que par sa grande courbure: il est nu-pieds, et porte une espece de collier et un bracelet au haut du bras gauche; son casque, placé sur un tronc d'arbre à côté, n'a que deux ouvertures vis-à-vis les yeux. Pl. LXIV, 1.

Quatre autres gladiateurs samnites (2, 3) sont aussi sans armure: leur arme est la courte épée; les uns l'ont droite et les autres recourbée; ils n'ont pour tout vêtement que le campestre qui remonte moins que celui de Batton; ils portent une petite gréve devant chaque jambe; deux ont le casque plus ou moins évasé par le bas avec des oreillettes; l'un imite le corno-phrygien, et l'autre le casque grec: les deux autres sont plus évasés par le bas et n'ont point d'oreillettes; l'un a une plume de chaque côté, et l'autre une au sommet: les boucliers sont carrés ou carrés-longs à la romaine; un seul dont le bas est caché paraît se rétrécir vers cette partie. 2, 3.

Les *Herniques* portaient une bottine à la jambe droite, mais leur jambe gauche était nue: on peut inférer de là qu'ils ne se servaient guere d'armes de jet. Herniques.

Les armes de jet au contraire étaient, dit-on, celles des *Sabins*. *Tite-Live* nous apprend qu'ils portaient au bras gauche des bracelets d'or fort pesants. Une médaille de Sabins. 4.

Néron Claude, où est représenté l'enlevement des Sabines, les fait voir vêtues d'une longue robe à courtes manches, sans ceinture, nu-pieds et nu-tête; leurs cheveux sont simplement relevés autour et au-dessus de la tête.

Rois d'Albe. *Mulleus.* Ce fut des *rois d'Albe* que les Romains emprunterent l'usage du *mulleus;* cette chaussure de cuir rouge foncé couvrait entièrement le pied et une partie de la jambe. (Voy. tome I, page 25.)

Canouse. Ceux de *Canouse* portaient de préférence des habits roux ou d'un jaune doré.

Tarentins. Les *Tarentins,* peuple de la grande Grece ou basse Italie, se rasaient plus de six cents ans avant l'ere chrétienne; mais ils ne rasaient que le menton : ils aimaient les habits de couleur tannée; cependant la *robe tarentine* chez les Grecs était d'une belle étoffe blanche, et si fine que l'on voyait le corps comme à travers une gaze : ceci ne décide rien à la vérité sur le costume de ce peuple, mais indique seulement que cette étoffe, en usage dans toute la Grece, venait originairement de Tarente (*a*).

Les Tarentins furent, dit-on, les premiers dont la cavalerie combattit de près et de loin : elle formait ordinairement l'arriere-garde, d'où elle lançait le javelot, et chargeait ensuite avec la lance et l'épée : plusieurs de ces cavaliers conduisaient un second cheval.

(*a*) Architas, philosophe tarentin, porte une barbe longue; un large ruban serre le peu d'étoffe qui lui sert de bonnet, et laisse le haut de
5. la tête et l'oreille découverts (5): il est aussi représenté nu-tête avec
6. les cheveux roulés autour, et de même avec une longue barbe (6); ce qui ne s'accorde pas avec ce qui a été dit précédemment : mais ne saiton pas que la plupart des philosophes affectaient quelque singularité dans leur costume?

Ils enterraient les morts dans leur ville, et dans un quartier destiné spécialement à cet usage.

Les *Iapyges* étaient un peuple originaire de Crete qui vint s'établir dans le voisinage des Tarentins : ils habitaient la Pouille et la Calabre ; ils furent les premiers d'entre ces peuples qui se farderent et se servirent de chevelures empruntées. Iapyges.

Sur une médaille de *Thurium*, qui est la même ville que *Sybaris*, on voit une tête d'homme (7) coëffée d'une toque; la barbe est rasée, et les cheveux peu longs flottent par derriere. *Thurium* Sybaritis. 7.

Aristote parle de l'habit du Sybarite Alcistene, contemporain de Denis l'Ancien ; il fut admiré de tous les Italiens qui, selon l'usage, étaient venus en foule assister à la fête de Junon Lucinienne : cet habit, qui avait coûté cent vingt talents, était couleur de pourpre et avait quinze coudées de large ; on y voyait représentés les dieux et les déesses, Alcistene lui-même, plusieurs petits animaux, ainsi que les villes de Sybaris et de Suse.

L'artiste doit, par les attitudes, le choix et la disposition du costume, indiquer ce que l'histoire nous apprend de l'indolence, de la sensualité et de la mollesse de ce peuple qui interdisait le séjour de sa capitale à tous les artisans dont le métier était bruyant et pouvait interrompre son sommeil ; c'est par le même motif qu'il était défendu d'y nourrir des coqs.

Au contraire, chez les *Crotoniates*, tout doit annoncer la santé et la vigueur. Des licteurs, comme chez les Romains, précédaient plusieurs de leurs magistrats, dont le premier était vêtu d'une robe à la persane lorsqu'il visitait les autels ; ce qui se faisait tous les sept jours. Crotoniates.

Siciliens. Nous avons vu (tome I, page 22) que les premiers barbiers qu'il y eut à Rome vinrent de Sicile, et que ce fut des Siciliens que les Romains prirent l'usage de la frisure et des cheveux empruntés.

8. Une médaille de *Thermæ* (8) représente trois figures de femmes vêtues de la stole et de la *palla :* celle-ci enveloppe l'une et lui sert de voile ; les deux autres l'ont sur une épaule, ou rabattue sur l'avant-bras et sur la hanche ; elles sont ceintes sous la gorge ; une d'entre elles a une ceinture de plus sur les hanches.

Pl. LXV. Caylus a publié six figures de femmes de terre cuite, qui représentent des *ex voto,* trouvés à Camarina en Sicile ; elles sont, selon lui, de divers temps ; le style cependant est le même : toutes sont nu-pieds, ont une tunique qui descend jusqu'à terre, et portent, excepté une, le même attribut, qui est un cochon de lait.

1. La premiere est coëffée d'un *calathus ;* le voile qui est dessous pend derriere, et laisse découverts les cheveux qui sont autour du visage ; sur sa tunique, dont les manches se terminent au coude, elle porte un ajustement qui a quelque rapport avec la chasuble ; il descend par-devant jusqu'aux genoux, mais il est beaucoup plus large par derriere et descend jusqu'à terre.

2. La seconde n'a point de *calathus*, mais elle est voilée de même ; par-dessus sa tunique, dont les manches sont plus longues et plus larges que celles de la précédente, est un vêtement sans manches descendant jusqu'à mi-jambes, et couvert de raies verticales, qui peut-être expriment de petit plis : (ces deux statues, selon Caylus, représentent Cérès).

La troisieme ne differe de la précédente qu'en ce que


1
2
Siciliennes.
Caylus
4
5
6
Agatocle
montf.
7
8
Hieron
montf
Gelon
beger
9
Archimede
gronow
10
M. des Syracusains
beger
11
Hieron
beger
12
habitans d'Himere
montf.
13

les manches sont moins longues et moins larges : (j'en supprime la figure).

La quatrieme a les manches plus larges ; son vêtement 4.
de dessus est uni et descend jusqu'à mi-jambes. (Cette figure et la précédente représentent, dit-il, des prêtresses ou des femmes du peuple qui apportent leur offrande).

Le vêtement de dessus que porte la cinquieme est ouvert 5.
par-devant depuis la ceinture jusqu'à terre ; les manches se terminent antérieurement vers le milieu du bras, et postérieurement au coude ; son cou est couvert. C'est, selon Caylus, la même représentation que les précédentes.

La sixieme a sur sa tunique une espece de chasuble, par- 6.
dessus laquelle est un vêtement singulier à manches larges ; il ressemble par-devant à un casaquin, et par derriere il est aussi long que la stole.

Selon Ficoroni, dans son *Vestigie antiche di Roma*, ce sont des femmes qui viennent avec leurs offrandes vers Diane Lucine, protectrice des femmes en couches. Cet avis me paraît préférable à celui de Caylus.

Agathocle et Hiéron (7, 8), souverains de Syracuse, Syracusains. 7, 8.
sont représentés avec une longue chevelure ; ils sont rasés ainsi que Gelon et Archimede (9, 10) : le dernier 9, 10.
porte un bonnet juste et profond par-dessus une espece de petit capuchon ; les autres ont des casques grecs plus ou moins saillants et de diverses formes ; celui de Gelon seul a des oreillettes. Une médaille de Syracuse (11) représente 11.
une tête de guerrier qui n'est point rasé ; sa chevelure est longue.

Hiéron à cheval (12) tient le *doru*, longue pique à fer de *Doru.* 12.
fleche, et sa chlamyde flottante est fixée sur l'épaule droite.

Pectis. Le *pectis*, tel qu'il a été détaillé (tome I, page 320), était l'instrument militaire des Siciliens.

Il n'y avait dans Syracuse que les courtisans qui mettaient à leurs tuniques des bordures couleur de pourpre.

Ce fut pour faire sa cour à Phalaris, tyran de Syracuse, que Perille imagina, dit-on, ce taureau d'airain dans lequel on plaçait les criminels pour les faire brûler à petit feu, et jouir du plaisir atroce de les entendre imiter par leurs cris les mugissements du taureau. On ajoute que le tyran récompensa dignement ce barbare inventeur en l'y faisant périr le premier.

Les Syracusains, dès la troisieme année de la 81[me] olympiade, 454 ans avant J. C., établirent chez eux une loi pareille à celle de l'ostracisme des Athéniens; on l'appeloit *pétalisme*, parcequ'au lieu de coquilles on se servait de feuilles de laurier sur lesquelles on écrivait le nom de celui que l'on croyait devoir être exilé pendant cinq ans.

Pétalisme.

Adranon. *Adranon*, ville de Sicile, était célebre à cause du temple d'une divinité dont elle portait le nom. Elien raconte que l'on nourrissait dans ce temple plus de mille chiens à qui l'on avait appris à caresser les étrangers qui pendant le jour y apportaient des offrandes; ils avaient, dit-on, pendant la nuit l'instinct de reconduire les gens ivres dans leurs maisons, et ils n'étaient redoutables que pour les voleurs qu'ils déchiraient.

Himere. Les habitants d'*Himere*, et peut-être du reste de la
13. Sicile, portaient des toques à la béarnaise (13).

Sardes. Pl. LXVI. On appelait *Sardes* les anciens habitants de la Sardaigne: ainsi que les Gétules, les agriculteurs et les anciens Grecs, ils étaient vêtus de peaux. Il nous reste bien peu de leurs



1

Caylus 2

3

4

5

6

7

Mamertins

beger 8

monuments (*a*); mais Caylus a fait connaître deux bronzes dont un représente un chasseur ou un guerrier, et l'autre, un paysan.

Le premier (2, 3, 4) est vêtu d'un gilet étroit, fermé devant et derriere et descendant jusqu'au-dessus du genou; il porte une espece de culotte; son cou et ses jambes semblent couverts d'une corde roulée autour; sa chaussure est faite comme un gant, et une longue attache l'assujettit au genou avec le bas de la culotte; son bonnet est entouré de petits corps saillants et carrés: sur le devant est une espece de crochet qui peut-être représente une plume; il porte un arc et des bricoles auxquels sont suspendus quelques ustensiles que le savant antiquaire n'a pu distinguer. 2, 3, 4.

L'autre (5, 6, 7) n'a pour tout vêtement qu'une courte tunique sans manches; il porte sur l'épaule gauche une piece d'étoffe étroite qui descend et se termine devant et par derriere vers les genoux et les jarrets, et sur laquelle il appuie un bâton avec lequel il soutient un havresac rempli de petits animaux qui ont quelque rapport avec des lapins; sa tête, qui est rasée, est couverte d'une espece de toque peu profonde, garnie par derriere et en dessous de deux especes de pointes. 5, 6, 7.

Winckelmann parle de quelques figures trouvées dans l'isle de Sardaigne, et qu'il a vues dans le cabinet de Saint-Ignace à Rome, « représentant des soldats sans casque; « leur baudrier, d'où pend une courte épée, descend sur la « poitrine de droite à gauche; leur manteau, court et carré,

(*a*) Le style seul et la chaussure de la figure (1) suffisent pour la faire placer dans les monuments étrusques.

« d'une étoffe étroite et rayée, est garni en dedans d'un « rebord étroit et relevé; il pend de l'épaule gauche jus- « qu'au milieu de la cuisse ». Winckelmann croit que c'est

Mastrucca. ce que le peuple appelait *mastrucca.*

Un autre porte un gilet court comme les deux précédents, avec des chausses et une armure qui par derriere descend jusqu'au-dessous du gras de la jambe : de sa main gauche il tient un bouclier rond, trois fleches et un arc de la droite; un corselet défend sa poitrine; ses épaulieres sont carrées, et son bonnet est plat; sur les côtés vers le haut se dressent en avant deux longues cornes qui soutiennent un panier que l'on peut ôter; il porte le train d'un chariot avec deux petites roues; le timon est passé dans un anneau sur le dos : ceci indique l'usage suivi par les anciens peuples à la guerre de faire porter par le soldat luimême ses provisions de bouche : le Sarde ne les portait pas comme le Romain, mais il les traînait derriere lui; l'expédition étant finie, il prenait son train léger, le passait dans l'anneau attaché sur le dos, et chargeait le panier sur sa tête par-dessus les deux cornes du bonnet.

Chez les anciens Sardes les enfants assommaient à coups de bâtons leurs parents avancés en âge.

8. Une médaille des Mamertins (fig. 8) nous apprend qu'ils combattaient avec la haste; que leur casque grec, très saillant en avant, avait un panache et une criniere flottante : on y voit de quelle maniere étaient disposés le dessous de leurs boucles et les cordons à l'aide desquels ils les tenaient.

Le buffle, qui en Italie est un animal domestique, peut en caractériser les campagnes, ainsi que le courlis verd.

GERMAINS.

Tacite peint la *Germanie* comme un pays dont le sol est en général marécageux, couvert de bois, plus humide vers la Gaule, plus exposé aux vents du côté de la Pannonie et du Norique, fertile en bled, peu propre aux arbres fruitiers, et fécond en troupeaux. Germains.

De son temps les Germains n'avaient point de villes (*a*), mais on donnait ce nom à des bourgs entourés d'une haie ou d'une palissade. Les maisons isolées n'étaient ni élégantes ni commodes, construites même le plus souvent sans pierres ni tuiles, mais seulement en assemblant quelques pieces de bois informes qu'ils couvraient d'un enduit de terre fine et luisante peint de diverses couleurs.

Il paraît néanmoins, par les colonnes trajane et antonine, que du temps de Trajan et d'Antonin certains peuples de la Germanie avaient des villes murées, même des édifices et des palais dont l'extérieur était décoré de colonnes, de pilastres et de statues. Les maisons des riches particuliers dans ces villes étaient bâties en pierres de taille; les autres étaient de forme ronde, couvertes de chaume, et terminées en pointe, ou en forme de calotte (pl. LXXVIII). Pl. LXXXVIII.

On voit sur la colonne antonine que, lorsqu'ils étaient assiégés, ils garnissaient le bord extérieur du parapet du rempart avec de grandes claies.

Ils creusaient des souterrains qu'ils couvraient de fu-

(*a*) Il n'y eut même point de villes dans la basse Germanie avant Charlemagne.

mier, et où ils serraient leurs grains et se réfugiaient pendant l'hiver et les incursions de l'ennemi.

Le portrait que les historiens nous ont laissé des anciens Germains est le même que celui qu'on pourrait faire aujourd'hui des peuples qui habitent les mêmes contrées. Ils avaient la taille haute, les yeux bleus, le regard fier: leurs cheveux en général étaient d'un blond ardent, et ils affectaient même de leur donner ce ton lorsqu'ils n'étaient que blonds; c'était presque une ignominie chez eux de les avoir noirs ou châtains; ils employaient à cet effet une poudre rougeâtre et brillante, et quelquefois de la poudre d'or. Parmi les cavaliers germains alliés de Trajan on en voit dont les cheveux sont bouclés et pendants: la plupart étaient jaloux de leur barbe; mais néanmoins certaines peuplades se rasaient (*a*); les unes se rasaient les joues et le menton, d'autres se contentaient de porter la barbe courte. Le goût pour la barbe se perpétuait encore dans le VII[e] siecle, puisqu'une de leurs lois de l'an 630 condamnait à l'amende celui qui coupait la barbe à un homme libre sans son consentement (*b*).

Pl. LXVII et LXVIII. Le peuple ne connaissait point le luxe, et n'avait, selon Tacite, pour tout vêtement que la saie qu'il attachait avec une agraffe ou avec une épine.

Les riches se distinguaient à leurs habits justes au corps et non flottants comme ceux des Parthes et des Sarmates. Ceux qui habitaient les cantons les plus reculés faisaient usage des fourrures, qu'ils affectaient de bigarrer en y entremêlant les peaux de divers animaux étrangers;

(*a*) Gautier, Mém. de l'acad., tome XL.

(*b*) Dans le XII[e] siecle les Germains se rasaient.

Pl. LXVII.
(V. la Planche précédente)



(V. la Planche suivante)

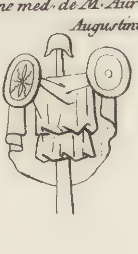
Roi germain contemporain de M. Aurele
Arc de Portugal



Chrodo



Rev. d'une med. de M. Aurele
Augustinus



Prince captif et son épouse
Col. Ant.



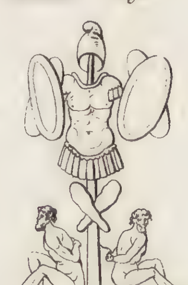
Radegast



Prigla



Trophée de Gallien sur les Germains. Beger



Flyus



les autres préféraient les étoffes qu'on leur portait d'Italie.

« A beaucoup d'agréments, dit Chambort, les Germains « joignaient beaucoup de modestie : leurs ajustements « étaient très simples; leurs cheveux, quelquefois retroussés « et noués au-dessus de la tête, retombaient de là sur les « épaules (*a*), d'autres fois ils flottaient négligemment « épars. Une chemise de lin sans manches, et qui descen-« dait jusqu'au gras des jambes, une robe faite de peaux « de divers animaux en forme de saie, faisaient toute leur « parure. »

Les femmes quelquefois étaient vêtues de la lacerne; mais leur habit ordinaire, selon Tacite, était le même que celui des hommes, cependant d'une étoffe plus fine ; celui des dames était souvent d'une toile de lin brodée en pourpre.

J'observerai, suivant mon usage, que les monuments qui se sont conservés jusqu'à nous ne s'accordent guere avec les auteurs qui ont parlé du costume de ces peuples : les uns, sur la colonne antonine, sont nus de la ceinture en haut; ils ont tous des anaxyrides, et souvent la chlamyde: d'autres ont une saie ceinte dont les manches courtes laissent voir celles de la tunique jusqu'au poignet; d'autres ont un manteau, quelquefois frangé ou fourré, fait de deux pieces, l'une devant, l'autre derriere, agraffées sur les épaules; quelques uns enfin ont une espece de corno-phrygien.

Les Germains captifs, représentés au bas des trophées sur les médailles de Domitien (pl. LXVIII), sont sans PL. LXVIII.

(*a*) C'était la coëffure favorite des Sicambres et des Sueves; il était défendu à un esclave de se coëffer ainsi.

anaxyrides, et n'ont que la chlamyde; un seul porte un bonnet haut et pointu.

Le costume des Germaines représentées sur les médailles et sur la colonne antonine ne s'accorde pas mieux avec le sentiment des auteurs; on en voit avec la tunique et le manteau qui leur sert de voile, ou un petit voile et un ample manteau qui couvre la tunique de la ceinture en bas: celles qui sont représentées sur la colonne antonine portent une longue tunique agraffée sur les épaules, sans manches, ou avec des manches longues et étroites, presque toujours ceinte sous la gorge et sur les hanches; quelques unes ont par-dessus un vêtement à courtes manches, ceint sous la gorge; d'autres, au lieu de cet ajustement, sont affublées d'un ample et long manteau qui leur sert quelquefois de voile; les cheveux du tour du visage sont relevés et fixés sur la tête à l'aide d'un ruban; le reste flotte sur les épaules et par derriere. L'*Allemagne* est représentée sur une mé-
Pl. LXVIII. daille de Constantin (pl. LXVIII) avec un bonnet élevé: les manches de sa tunique sont très amples et courtes; son manteau la couvre presque entièrement de la ceinture en bas.

Je l'ai déja dit ailleurs, et je le répete encore ici, on aurait tort de regarder comme autant de contradictions les différentes descriptions que les auteurs ont faites des habits, des armes et des logements de ces peuples: il est aisé de voir qu'habitants des contrées plus ou moins fertiles, sous des climats plus ou moins froids, et les auteurs eux-mêmes ayant vécu dans des temps plus ou moins reculés, le costume n'a pu être le même pour tous les Germains et toutes les époques.

Mariage. Dans les mariages c'était le mari qui offrait une dot à

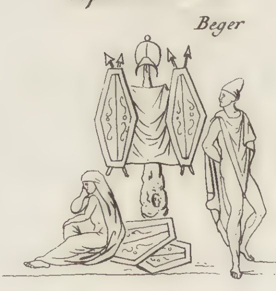
(V. la Planche suivante.)



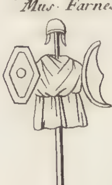
Col. Anton.



Trophée de Domitien
Beger



Trophée de M. Aurele
Mus. Farnes



ibid.



de Constantin le grand
Augustinus



Col. Anton.



la femme et non la femme au mari: les parents s'assemblaient, et offraient des présents qui ne devaient point servir à la parure de l'épouse; c'étaient des bœufs, un cheval harnaché, une lance, une épée, un bouclier, etc.: si ces présents étaient agréés, on accordait l'épouse, qui à son tour présentait aussi des armes à son époux, et conservait soigneusement celles qu'elle avait reçues pour les offrir un jour à sa fille, et les faire passer à sa postérité.

Le mari punissait lui-même l'épouse adultere; après lui avoir coupé les cheveux en présence des parents, il la chassait de la maison toute nue, et la promenait dans le village en la frappant. Adultere

Si une fille se déshonorait, il n'y avait plus pour elle d'espoir de se marier. Mœurs.

Les meres allaitaient elles-mêmes leurs enfants qui étaient toujours nus; leur premier berceau était un bouclier, sur lequel on les portait pour les laver dans le fleuve ou dans la riviere voisine: les agriculteurs se servaient d'un van pour cette cérémonie. (Mém. de l'acad., t. XXXVI.)

Les haines n'étaient pas implacables chez eux, même pour le meurtre; on composait avec les parents moyennant quelques bestiaux.

Ils exerçaient généreusement l'hospitalité; si leurs provisions venaient à manquer, ils conduisaient l'étranger dans la maison voisine, où il était reçu avec cordialité: si même à son départ celui-ci paraissait desirer quelque chose qui lui fît plaisir, il était sûr de l'obtenir; cet usage d'ailleurs était réciproque.

L'hiver chez eux étant rude et long, ils se levaient fort tard, prenaient un bain tiede, et mangeaient ensuite chacun séparément: leur vie ordinaire était frugale; ils se

nourrissaient de fruits sauvages, de venaison, de lait caillé, le tout sans apprêt, sans assaisonnement, avec très peu de pain : ils mangeaient peu et buvaient beaucoup; leur boisson accoutumée était une espece de biere faite avec le froment et l'orge.

Leurs festins duraient bien avant dans la nuit: on y traitait des affaires publiques et particulieres ; on y disputait quelquefois, et les convives se trouvant tous armés, selon l'usage, il y avait souvent du sang répandu ; mais ce n'était jamais que le lendemain et de sang-froid que l'on décidait sur ce qui la veille avait été traité à table.

Ils n'aimaient point l'agriculture : c'était l'épouse et les enfants qui se mêlaient de tous les détails du ménage, et non les esclaves : ceux-ci n'étaient jamais maltraités par leurs maîtres; ils avaient leurs ménages et des habitations particulieres dans les champs de la culture desquels ils se chargeaient moyennant la rétribution convenue, comme nos fermiers ; cette rétribution consistait en une certaine quantité de grains, de bestiaux et d'habits.

Le seul spectacle agréable pour ces peuples dans leurs assemblées c'était de voir de jeunes gens nus sauter et folâtrer avec grace au milieu des lances et des épées nues.

Le jeu des dés était pour eux une occupation sérieuse ; ils en étaient si passionnés, qu'après y avoir tout perdu, ils jouaient leur liberté et devenaient esclaves : leur nouveau patron, pour se débarrasser de leur présence importune, se hâtait ordinairement de les vendre à des étrangers : ils préféraient l'argent à l'or, et faisaient d'ailleurs peu de cas de l'un et de l'autre.

Religion. César, dans ses Commentaires, nous apprend que de son temps ils n'avaient ni prêtres ni sacrifices, et que le

soleil, la lune et le feu étaient leurs seules divinités; ils n'avaient non plus ni temples ni simulacres; des bois sacrés leur tenaient lieu de l'un et de l'autre. Ce qu'il dit touchant les prêtres ne regarde vraisemblablement que certaines contrées de la Germanie, puisque pour consulter le sort ils coupaient en plusieurs morceaux une baguette d'arbre fruitier, sur chacun desquels ils faisaient quelque marque afin de le distinguer; ils jetaient ces morceaux pêle-mêle sur une étoffe blanche; le prêtre de la cité, s'il était question d'affaires publiques, ou le pere de famille, pour des affaires particulieres, regardant le ciel, après avoir invoqué les dieux, levait trois fois chaque morceau l'un après l'autre, et expliquait l'affaire suivant l'ordre où s'étaient présentées les différentes marques: on ne consultait pas le sort deux fois dans un jour si la premiere réponse avait été défavorable, mais on avait recours au chant, aux cris, au vol des oiseaux: le roi ou le chef observait le souffle et les hennissements de certains chevaux blancs nourris dans les forêts et qui ne servaient qu'à traîner le char sacré.

Pour savoir quel devait être l'évènement d'une guerre ils armaient le premier prisonnier fait sur l'ennemi, et le forçaient à se battre avec un des leurs: l'issue de la guerre devait, suivant eux, être la même que celle de ce combat.

Les prêtres quelquefois jugeaient et punissaient les criminels: les traîtres, les transfuges étaient pendus à des arbres; les fainéants, les lâches, ceux qui déshonoraient leur sexe, étaient étouffés dans des marais ou dans des bourbiers sous une claie.

Pour des cas moins graves on condamnait à des amendes, soit en bestiaux, soit en chevaux: ces jugements étaient

prononcés par les chefs de chaque canton assistés de cent assesseurs.

Pl. LXVII, précédente et suivante.

Des monuments découverts en divers temps et en différents lieux nous ont appris que les Germains avaient d'autres divinités que le soleil, la lune et le feu; savoir, *Chrodo,* qu'on croit être Saturne, *Bustericus, Prono,* dieu de la justice et du commerce (*a*), *Radegast*, *Trigla* ou Diane, *Porevith,* qui présidait aux dépouilles, *Suantovith*, le même qu'Apollon ou le soleil, *Siwa* ou Vénus, et *Flins*.

Militaires.

Un Germain se faisait un devoir de ne paraître qu'armé; mais pour en avoir le droit il se faisait introduire devant l'assemblée générale, et s'il en était jugé digne il recevait solennellement du prince, du chef ou d'un de ses proches la lance et le bouclier (*b*).

L'infanterie, à la tête de laquelle on plaçait l'élite de la jeunesse, faisait la principale force des armées germaniques; la cavalerie n'avait souvent pour toute arme que la lance et le bouclier: le soldat allait nu-tête, ou coëffé d'une tête d'animal dont la peau lui servait d'armure.

Parmi ceux de ce pays qui se joignirent à Trajan pour subjuguer les *Daces*, on en voit dont les chevaux n'ont

(*a*) Si ce simulacre n'est pas supposé, la forme de son écu semble prouver qu'il n'est pas fort ancien; d'ailleurs on sait que l'idolâtrie se perpétua long-temps dans ce pays.

(*b*) Cet usage s'est en partie conservé dans les cours d'Allemagne: lorsque les jeunes gens ont rempli les fonctions de page chez un seigneur, celui-ci donne le jour de leur sortie un grand repas, où ils viennent vêtus de neuf, et en présence des convives ils s'agenouillent devant le seigneur, qui leur met l'épée au côté, et souvent y ajoute le présent d'un cheval et d'une bourse d'or ou d'argent: à cette époque seulement ces jeunes gens quittent le nom d'enfant.

ni frein ni selle ; quelques uns ont une bride, une bande de cuir passant devant le poitrail achevait de fixer un petit coussin qui leur tenait lieu de selle : ils n'avaient qu'un simple corselet, ou la seule tunique sous le manteau.

Les différents corps de l'armée étaient disposés en coin ; chaque peuple formait le sien : le mérite seul chez eux faisait les généraux, qui donnaient l'exemple et combattaient toujours au premier rang.

Leur famille les suivait à la guerre ; les femmes portaient les vivres, les encourageaient à combattre, suçaient et pansaient les blessures.

Ainsi que les Gaulois ils se servaient de la *spatha*, large épée, mais ils avaient aussi, du temps de Tacite, une courte épée qu'ils portaient du côté droit : ainsi que les Belges et les Bretons ils se servaient des chars dont l'essieu était armé de faux. *Spatha.*

Leurs armes chéries étaient la massue et la *framea*, espece de lance à fer acéré, étroit et court, avec laquelle ils combattaient de près et de loin ; chaque fantassin avait de plus un certain nombre de javelots qu'il lançait avec adresse (*a*). *Framea.*

Leurs boucliers, ovales, hexagones, octogones ou en losange tronquée, étaient d'osier ou de planches minces, peints d'une ou de diverses couleurs, ou chargés d'ornements singuliers : c'était une ignominie de ne pas les rapporter au retour d'un combat.

Parmi les trophées qui sur les médailles attestent les

(*a*) La pointe de leurs armes, dans des temps reculés, était faite avec des os, ainsi que chez tous les peuples avant la découverte des métaux et leur usage.

Pl. LXVIII. victoires de Marc-Aurele sur les Germains (pl. LXVIII), on distingue le corselet, le bouclier ovale et l'hexagone, la lance, la hache, la trompette, le *labarum* la saie, tantôt seule, tantôt avec la chlamyde et le bonnet : ils avaient déja du temps de Domitien des casques et des boucliers
Pl. LXVII. octogones : sous Gallien (pl. LXVII) ils portaient le casque, la cuirasse avec le tonnelet et des gréves.

Pour leur marine, voyez l'article des *Lusitaniens*.

Funérailles. Les Germains, en combattant, enlevaient leurs morts, même au fort de la mêlée. Les funérailles chez eux étaient simples; on observait seulement en faveur des personnages illustres de les brûler de préférence avec certains bois ; on ne brûlait avec eux que leurs armes, et quelquefois leur cheval ; quelques mottes de gazon entassées leur tenaient lieu de mausolée : les plus septentrionaux, ainsi que les Bretons, plaçaient dessus deux grosses pierres et une troisieme en travers.

Les femmes se faisaient un honneur de pleurer le défunt, et les hommes en rappelaient souvent le souvenir.

Cattes. Les *Cattes* n'avaient point de demeure fixe, mais ils habitaient la Hesse, pays montueux, moins plat et plus marécageux que le reste de la Germanie ; ils étaient plus robustes, plus adroits, plus braves et plus formidables que le reste des Germains : ils retranchaient leur camp pendant la nuit et portaient avec leurs armes des outils et des provisions : leurs forces consistaient dans l'infanterie.

Aussitôt qu'ils étaient en état de porter les armes ils laissaient croître leur barbe et leurs cheveux, et faisaient vœu de ne les couper que sur le corps sanglant d'un ennemi vaincu ; les lâches les portaient toute leur vie, mais

les braves par excellence renouvelaient ce vœu, et portaient un anneau de fer tout le temps qu'ils ne l'avaient point acquitté; certains même affectaient de le porter toute leur vie, et combattaient toujours au premier rang. Leur regard était hideux et effrayant: soit dans la paix, soit dans la guerre, ils ne quittaient les armes que dans la caducité, ou lorsque l'épuisement de leurs forces les y contraignait.

Les *Teucteres* occupaient le pays où sont aujourd'hui le duché de Berg et le comté de la Marck: l'équitation chez eux était un jeu pour les enfants, un objet d'émulation pour la jeunesse, et une habitude pour les vieillards; aussi étaient-ils excellents hommes de cheval: les chevaux étaient une partie importante des successions et le lot du plus brave des enfants; le reste du bien était pour l'aîné. Teucteres.

Les *Caüques* occupaient l'Oostfrise et le duché de Brême. Ils n'avaient, dit Pline, ni bestiaux ni bois, pas même un petit arbrisseau: ils ne vivaient que de la pêche; leurs filets étaient de jonc: la tourbe leur tenait lieu de bois. Ils étaient, selon Tacite, les plus nobles des Germains, justes, amis de la paix, et cependant toujours prêts à faire la guerre: ils avaient beaucoup d'hommes et de chevaux. Caüques.

Les *Chérusques* habitaient les deux rives du Wéser, où est le duché de Paderborn et le duché de Lunébourg: ils ne portaient point de casque; leurs boucliers n'étaient que d'osier ou de bois mince peint en rouge. Chérusques.

Les plus féroces des Germains étaient les *Lombards*: ils habitaient le Mittelmark et la partie du duché de Magdebourg qui est au-delà de l'Elbe; leur nom indiquait qu'ils Lombards ou Vandales.

portaient de longues barbes, et de longues pertuisanes: leurs vêtements étaient ordinairement de lin, amples, et enrichis de larges bandes de diverses couleurs. C'était le même peuple que les *Vandales*, c'est-à-dire errants.

Les anciens Vandales adoraient *Flins* sous la figure d'un squelette placé sur une grande pierre couverte d'un long manteau, tenant dans sa main un bâton avec une vessie de porc enflée, et portant un lion sur son épaule

Pl. LXVII. gauche (pl. LXVII).

Hérules. Les *Hérules*, ancien peuple de l'Allemagne, voisin de la mer Baltique, allaient nus au combat, et ne couvraient que les organes de la génération : ils ne se civiliserent qu'du temps de Justinien. Ils avaient établi des lois qui ordonnaient aux vieillards et à ceux que de longues maladies rendaient inutiles de venir solliciter leurs parents de les délivrer de leur langueur; ceux-ci aussitôt faisaient dresser un bûcher au milieu de quelque place, venaient prendre le vieillard ou le malade dans sa maison, le conduisaient au bûcher et le montaient dessus; alors un de ses compatriotes qui n'était ni parent ni ami venait sur le bûcher et l'y poignardait; il allait ensuite avertir les parents de sa mort, et dès-lors tous à l'envi mettaient de toutes parts le feu au bûcher; aussitôt que le feu était éteint ils se hâtaient d'enlever les ossements et de les enterrer: c'était une ignominie pour l'épouse si elle ne venait pas s'étrangler sur sa tombe.

Semnones. Les *Semnones* habitaient la Marche de Brandebourg, la Lusace, et une partie de la Silésie : ils avaient une forêt sacrée où s'assemblaient les députés de tous les peuples du même sang pour célébrer des cérémonies dans lesquelles ils immolaient un homme vivant; il y avait parti-

culièrement un bois sacré, qu'ils regardaient comme le sanctuaire et le berceau de leur nation, et dans lequel ils n'entraient que liés; mais si quelqu'un venait à tomber, il ne lui était pas permis de se lever même sur ses genoux, et il ne pouvait se retirer qu'en se roulant.

Les *Sueves* étaient une association de divers peuples errants dont la plupart habitaient des pays situés entre l'Elbe, la riviere de Sala, le Danube et l'Oder. Les personnes libres se distinguaient des autres en tordant leurs cheveux hérissés et en les nouant sur le sommet de la tête; ceux qui descendaient de ce peuple, et quelquefois aussi les jeunes gens parmi les autres Germains, affectaient de suivre cet usage; les vieillards même dans l'âge le plus avancé relevaient ainsi leur chevelure par derriere et la nouaient; les grands l'ajustaient avec quelque soin pour paraître d'une plus belle taille et pour avoir l'aspect plus terrible: on suivit le même usage chez les Francs. Sueves.

Une partie des Sueves adorait Isis sous la forme d'un vaisseau. Les Aviones, les Anglais, les Varins, les Eudoses, les Suardones, les Nuithones, étaient les peuples sueves les plus reculés qui habitaient le Meckelbourg, le Holstein, partie de la Poméranie et du Sleswick: ils adoraient *Herté* (la terre); un bois sacré, situé dans un isle de l'océan, lui servait de temple, dans lequel on gardait son char que l'on tenait couvert; le prêtre seul pouvait y porter la main, et prétendait connaître le moment où la déesse s'y asseyait; il y attelait alors deux génisses, et le suivait avec respect: c'étaient des jours de fêtes et d'alégresse par-tout où le char passait ou séjournait; la guerre devait cesser, on ne faisait paraître aucune espece d'arme, la paix régnait par-

Aviones, Anglais, Varins, Eudoses, Suardones, Nuithones.

Herté.

tout jusqu'à ce que le prêtre reconduisît dans le bois sacré la déesse fatiguée de la compagnie de ses adorateurs; il lavait dans un lac retiré le char, le voile qui le couvrait, et la déesse elle-même : ces peuples croyaient et racontaient que le lac engloutissait ensuite les esclaves qui avaient servi dans cette cérémonie.

Scordisques. Les *Scordisques* étaient une colonie de Gaulois qui habitaient les bords du Danube vers son confluent avec la Save : ils immolaient à Mars et à Bellone des victimes humaines; ils les étouffaient par la fumée et les faisaient brûler; ils éventraient même des femmes enceintes et les immolaient avec leur fruit (*a*).

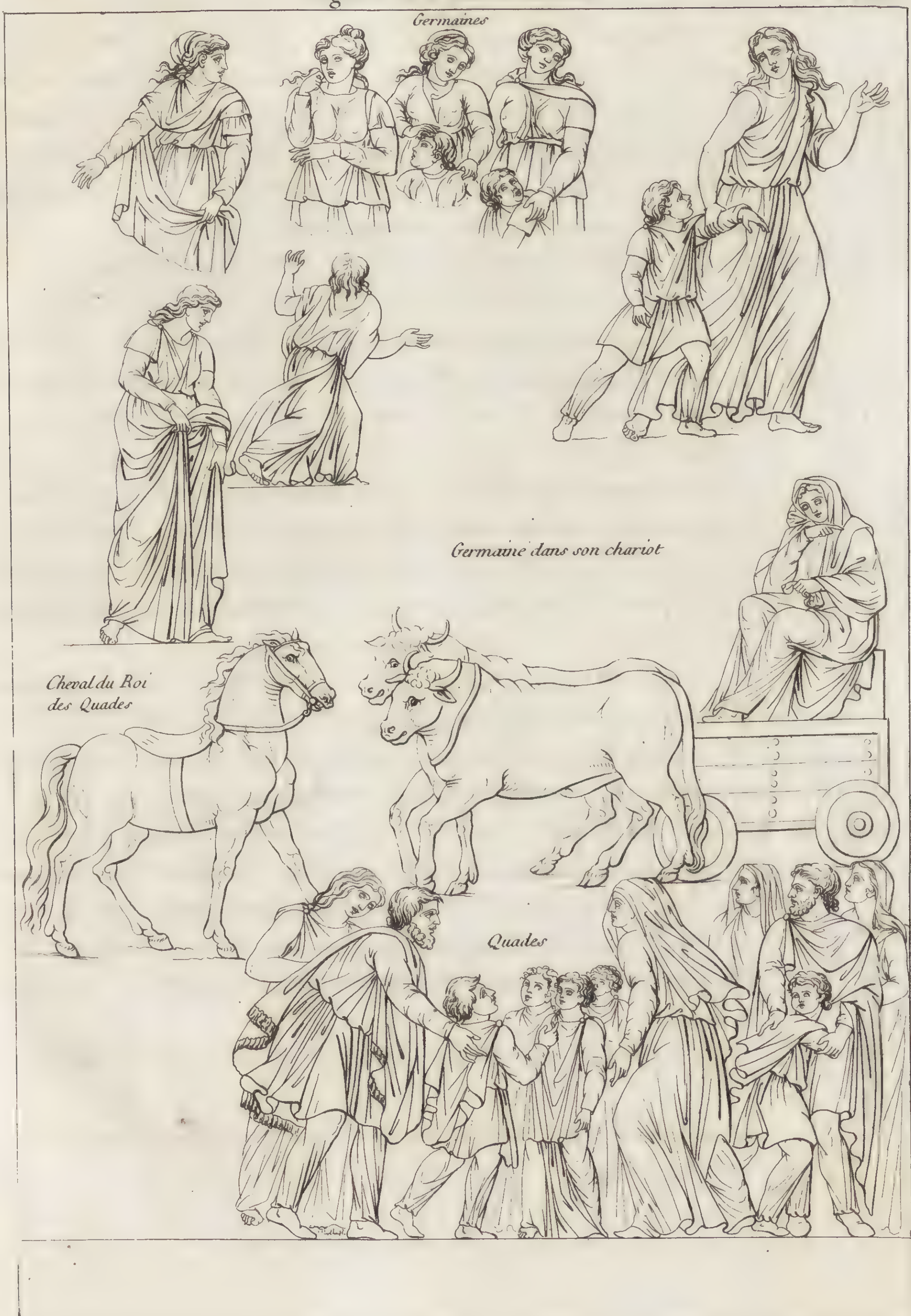
Quades. Pl. LXIX. Les *Quades* habitaient l'Autriche et la Moravie: ils sont représentés sur la colonne antonine avec le costume des Daces et avec des braies; quelques uns ont un manteau agraffé sur l'épaule, et une chaussure peu différente de la nôtre : ils étaient excellents frondeurs.

La selle des chevaux de leur roi, sur le même monument, est ovale et d'une forme très simple; c'est un coussin plat, assujetti par une seule sangle sans croupiere; la bride est comme celle des chevaux romains.

Hermondures. Les *Hermondures*, autre peuple sueve, habitaient vers les sources de l'Eger : c'étaient les seuls des Germains à qui les Romains, quoique leurs alliés, permettaient de venir librement commercer sans escorte dans les terres de l'empire, et notamment dans la *Rhétie* (le pays des Grisons).

Marsiques, Bures, Gothins, Oses. Les *Marsiques* et les *Bures*, les *Gothins* et les *Oses*

(*a*) Ils buvaient, selon l'usage des Gaulois, dans le crâne de leurs ennemis vaincus.


Germaines
Germaine dans son chariot
Cheval du Roi des Quades
Quades

habitaient les montagnes vers les sources de la Morava, de l'Oder et de la Vistule: les premiers arrangeaient leur chevelure comme les Sueves.

Les *Lygiens* étaient entre le Varta et la Vistule, dans le coude que fait ce dernier fleuve du côté de l'est: leurs casques, d'osier ou de cuir, ressemblaient à une tiare, à cause de la chevelure qui s'élevait en pointe dans le milieu; une petite lance, un petit bouclier, le dard et le poignard, étaient leurs armes ordinaires: leur chaussure remontait jusqu'au genou. Lygiens.

Ils se divisaient en plusieurs cités; savoir, les Aries, les Helvecones, les Manimes, les Elysies, et les Naharvales: ces derniers adoraient Alcis (*a*): le prêtre chargé du culte était vêtu en femme et se tenait dans un bois sacré où l'on ne voyait aucun simulacre. Aries, Helvecones, Manimes, Elysies, Naharvales.

Les *Aries*, supérieurs aux autres par leur force, étaient remarquables par la férocité qu'ils tâchaient de faire éclater sur tout leur extérieur: ils noircissaient leur bouclier, leur corps, leur visage, et choisissaient la nuit la plus sombre pour attaquer l'ennemi.

Les *Gothons* ou *Goths* habitaient vers les embouchures de la Vistule, pays dont Dantzick est aujourd'hui la capitale: leurs casques étaient fermés, et ils portaient des rondaches et de courtes épées: leur chevelure était longue; mais leurs prêtres avaient la tête rasée, et portaient un chapeau ou bonnet qu'ils ne quittaient jamais même dans les sacrifices. Les vierges allaient nu-tête, étalaient leur belle chevelure, ou l'attachaient et la laissaient Goths.

(*a*) Sous ce nom d'*Alcis* ils comprenaient deux divinités qui avaient beaucoup de rapport avec Castor et Pollux.

flotter par derriere; mais les femmes avaient la tête couverte.

Mastruque. La *mastruque* était chez ce peuple un habit de peaux qu'ils portaient avec le poil en dessous. L'ours était leur enseigne militaire.

Totila, roi des Goths, portait une espece de bonnet, ou tiare couverte de pierreries, qui couvrait ses oreilles : leurs rois en général étaient tellement chargés de riches fourrures qu'ils étaient désignés par ces mots *pollucti reges.*

Cimbres. Les *Cimbres,* que l'on compte parmi les peuples gaulois, étaient d'une belle taille, et avaient les yeux perçants. Leurs cavaliers portaient des casques dont l'extérieur représentait les mufles des animaux les plus hideux avec la gueule ouverte, et ornés de grands panaches qui semblaient ajouter à leur grande taille; leurs cuirasses étaient de fer poli, et leurs boucliers peints en blanc : ils étaient armés de deux javelots qu'ils ne lançaient qu'à portée de l'ennemi, après quoi ils se servaient d'une grande et lourde épée.

Origine des tambours. Strabon dit que, pour épouvanter les ennemis, en commençant de combattre ils frappaient sur des peaux tendues au-dessus de leurs chariots : ce fut là, selon quelques auteurs, l'origine du tambour.

A la fameuse bataille où ces peuples furent défaits par Marius, les femmes, vêtues de robes noires, étaient sur des chariots, d'où elles descendirent pour arrêter les fuyards, massacrant ceux qui refusaient de tenir ferme : il y en avait de très respectables par leur âge et leurs cheveux blancs, qu'ils regardaient comme inspirées ; celles-là portaient une robe de lin d'une blancheur éclatante, serrée avec une ceinture de bronze, et allaient nu-pieds.

Les Cimbres se réjouissaient lorsqu'un de leurs parents mourait à la guerre; ils ne gémissaient et ne prenaient le deuil que lorsqu'ils étaient morts de maladie.

Les *Ambrons* et les *Teutons*, selon Plutarque, se servaient dans les combats de diverses sortes de haches, dont quelques unes étaient à deux tranchants: leurs divinités étaient le soleil, la lune, Vulcain, Hercule, Castor et Pollux, Thuiscon ou Thaut, c'est-à-dire Mercure, Man son fils, Mars, la terre mere ou Cybele, et les sept planetes. **Ambrons, Teutons.**

Les *Suéones* (Suédois) étaient puissants sur terre et sur mer: leurs vaisseaux, sans poupe, avaient deux proues; ils ne se servaient point de voiles, mais de rames, qui même n'étaient pas toujours également distribuées. **Suéones.**

Leur casque, selon Tacite, représentait la hure d'un sanglier: le roi ne leur permettait jamais d'avoir des armes; mais il les avait toutes en son pouvoir, et la garde en était confiée à un esclave, jamais à un homme libre.

Les *Sitones* (Norwégiens) du temps de Tacite obéissaient à une femme. **Sitones.**

Les *Fennes* ou *Finnois*, dont le nom signifie sauteurs, étaient les habitants de *Thulé* (la Finlande); ils étaient ainsi appelés à cause de la grande légèreté avec laquelle ils couraient sur la neige et sur la glace portés sur des semelles de bois: ils étaient sauvages, n'avaient ni armes ni chevaux, vêtus de peaux de bête, et couchaient sur la dure; des branches d'arbres entrelacées leur tenaient lieu de maison; ils vivaient quelquefois d'herbe lorsque leur chasse n'était pas heureuse, car c'était leur seule ressource. **Fennes ou Finnois. Thulé.**

Les fleches, qui étaient leur seule arme, n'avaient que des os à leur extrémité.

Animaux du nord de l'Europe.

L'élan habite le nord de l'Europe jusqu'à la Chine; le chacal et le renne se plaisent dans la Lapponie, la Russie et la Sibérie; le renne même y est un animal domestique.

Le glouton, la zibeline et le saïga préferent les lieux les plus reculés du nord, les endroits les plus froids de la Sibérie; le lagopede est aussi un oiseau du nord, ainsi que l'aider, qui ne se plaît que dans la Norwege et l'Islande; le crabier rouge préfere la Silésie, et le hambouvreux les environs de Hambourg.

Pannoniens, Hongrois.

Les *Pannoniens* ou *Hongrois* passaient encore, vers le commencement du Xe siecle, pour un peuple sauvage et terrible dans ses fuites simulées, à cause de l'adresse avec laquelle ils lançaient une fleche : ils ne conservaient qu'une touffe de cheveux sur le sommet de la tête, se nourrissaient de chair crue, et buvaient le sang des animaux.

Sur une médaille publiée par Augustinus on voit deux *Pannoniennes* vêtues d'une longue robe ceinte sous la gorge et au-dessus des hanches; les manches ne descendent que jusqu'au coude, et leur voile est long et étroit: l'une d'elles porte une mitre qui saille beaucoup; à côté
Pl. LXX, 1. d'elle est une enseigne, et l'autre tient un sceptre (1).

Stiriens.

Les *Stiriens* étaient un peuple de l'ancienne Pannonie, voisin de la Germanie, dont les monuments, presque tous intéressants, sur-tout pour le costume des femmes, prouvent qu'il n'était ni féroce ni sauvage comme le reste des Pannoniens.

2. Une de ces femmes (2) porte une coëffure large et festonnée en dessus d'où pend par derriere un grand voile; sur sa veste, à raies horizontales, elle porte une ample draperie dont le repli par le haut imite un fichu; d'une



Pannoniennes
1
Montf.
ibid.
2
ibid.
3
ibid.
6
Mostis roi de Dalmatie
Pelerin
15
Boissard
10
ibid.
4
ibid.
5
Boissard
8
ibid.
12
9
ibid.
11
ibid.
ibid.
7
13
ibid.
14
ibid.

main elle tient un rouleau, et de l'autre un livre; sur le milieu de son toupet est un bijou.

La figure 3 porte les cheveux simplement relevés, et 3.
la draperie differe peu de la précédente; au-dessous en est une autre (4) dont les cheveux sont relevés, et dont 4.
l'ample manteau n'a qu'une large ouverture par où passe la tête; les agraffes que l'on voit de chaque côté de la poitrine n'ont pour but que de former quelques plis; la coëffure de la fig. 5 consiste en un simple ruban autour 5.
de la tête.

Une autre (6) est coëffée d'une espece de *calathus* d'où 6.
pend un voile pareil à celui de la figure 2; elle n'a pour tout vêtement qu'une ample draperie qui ne couvre qu'une partie de la gorge.

La figure 7 n'a point de voile sur le *calathus;* mais elle 7.
est vêtue comme la précédente.

Les figures 8 et 9 sont nues, et leurs coëffures ressem- 8, 9.
blent à une coupe renversée.

Les cheveux de la figure 10 sont roulés autour de la tête, 10.
et sa tunique ressemble à une de nos chemises d'hommes fermée par-devant; son manteau est comme celui des précédentes.

La 11me figure n'a pour tout vêtement que le manteau; 11.
sa coëffure est haute et à côte de melon.

La 12me n'a que ses longs cheveux ondoyants, agencés 12.
autour de la tête et flottants sur les épaules; sa robe, fermée par-devant, est ample ainsi que les manches, qui se terminent au coude, et qu'un bouton releve vers le milieu du bras.

Le monument sépulcral qui suit (13) est d'autant plus 13.
intéressant qu'il représente une femme, un homme fait,

un adolescent, et un enfant : la femme porte une coëffure à côte de melon; son manteau est agraffé un peu en avant sur ses épaules avec sa tunique : le mari est rasé, et ses cheveux sont courts; son vêtement est comme celui de la figure 4, et un ample manteau couvre ses bras : l'adolescent porte un collier de perles; le haut de sa tunique, juste au corps, est décoré de trois especes de bulles; il porte un manteau par-dessus : l'enfant n'a qu'un manteau pour tout habit; il est nu-tête ainsi que le mari et l'adolescent.

14. L'autre monument (14) représente une Stirienne coëffée d'une espece de turban.

Pl. LXXI, 1. Le monument (1) qui est au haut de la pl. LXXI fait voir que les coëffures à côte de melon étaient à l'usage de l'un et de l'autre sexe; qu'elles étaient quelquefois plus ou moins aplaties, et cachaient entièrement la chevelure, mais laissaient toujours l'oreille découverte.

2. Le Stirien (2) a les cheveux assez courts par-devant, mais flottants par derriere; il est sans tunique, et n'est couvert que du manteau.

3. La 3me figure fait voir que les Stiriennes se coëffaient quelquefois d'un très simple bonnet sur lequel elles relevaient les cheveux du tour du visage.

4. La 4me, qui est debout, porte une tunique à longues manches, mais celles de sa robe ne couvrent que le haut du bras; elle est ceinte sur les reins; sa coëffure singuliere forme une pointe qui saille en avant; par-dessus est un voile qui descend sur ses épaules et sur le haut de la poitrine; le vase qu'elle tient, et qui ressemble a un *præfericulum*, indique peut-être une prêtresse.

5. Celle qui est aussi debout avec le même attribut (5) est peut-être aussi une prêtresse; elle porte un voile qui


Boissard
1 .
ibid.
2
ibid. 5
ibid. 4
ibid . 3

de dessus sa coëffure à côte de melon descend sur ses épaules; un vêtement singulier entoure son corps, et laisse ses bras et sa gorge découverts; une ceinture le fixe sur les hanches, d'où il vient comme un jupon se terminer au haut de la cuisse; par-dessous est une jupe qui descend jusqu'à terre.

Les nations *illyriques*, que l'on regardait comme sauvages vers les premier temps de Rome, imprimaient des marques sur leur peau comme les Thraces. Le *bardocucullus* gaulois était un de leurs vêtements. Illyriens.

Les historiens parlent de deux légions illyriennes qui, du temps de Dioclétien et Maximien, se servirent avec succès d'une espece de trait pesant, garni de plomb et armé d'un fer pointu, que l'on appelait *plumbata mamillata*, ou *martio barbulus*, ou *saliba*.

Les anciens *Albanais*, peuple d'Illyrie, se hâtaient de porter au loin les corps de ceux qui mouraient avec tout ce qui leur avait appartenu (*a*). Albanais.

(*a*) « L'habillement de cérémonie des Albanais (dit Leroi, parlant « de ceux d'aujourd'hui, dans son ouvrage sur les ruines de la Grece,) « me parut fort ancien; il ressemble à celui des héros de la Grece du- « quel nous avons l'idée par les médailles et les statues. La maniere, de « se parer de leurs femmes est singuliere; on voit qu'elle tient des « premiers temps où l'on ne connaissait pas encore l'usage des bijoux: « les femmes riches n'imaginerent rien de mieux alors pour faire voir « leur opulence que de mettre à leur cou des pieces de monnaie d'or « ou d'argent; et j'ai vu à Athenes des Albanaises qui avaient sur l'es- « tomac une si grande quantité de piastres, que nos femmes regarde- « raient comme une corvée de porter un pareil ornement. Les Alba- « naises laissent pendre leurs cheveux en tresses et par derriere; elles « couvrent la partie de la tresse qui est près de la tête de pieces fort « larges, et le reste de pieces toujours plus petites jusqu'à la pointe

Dalmatiens. Pl. LXX, 15. Mostis, roi de *Dalmatie*, pays de l'Illyrie (pl. LXX, 15), est coëffé d'un casque saillant en avant; ses cheveux sont courts, il n'est point rasé.

PEUPLES DE LA GRANDE-BRETAGNE.

Bretons. L'Angleterre, qui portait autrefois le nom d'Albion et ensuite celui de Grande-Bretagne, a été soumise à plusieurs nations différentes. On croit d'abord que les Bretons sortis des Gaules en furent les premiers habitants, parceque leur religion, leur langue et leurs coutumes étaient presque les mêmes que celles des Gaulois : ils donnaient le nom de ville à une portion de forêt retranchée avec un simple rempart et un fossé, où ils se mettaient avec leurs troupeaux à l'abri de l'ennemi.

Leurs maisons en général étaient bâties de bois et de chaume : ainsi que les Gaulois et les Grecs (voy. page 392) ils avaient des chariots de guerre, sur chacun desquels se plaçaient deux guerriers, dont l'un prenait les rênes, et l'autre combattait : ils armerent aussi ces chars de faux;

Covinus. c'était alors le *covinus ;* enfin ils dressaient des gros chiens qui les suivaient dans les armées.

Tel est l'état dans lequel les trouva Jules César, qui le

« des cheveux : elles ne doivent pas être fort lestes, comme on l'imagine bien, avec une semblable parure : aussi observerai-je que les « hommes se donnent beaucoup de mouvements quand ils dansent « seuls; mais que les danses où se trouvent des femmes s'exécutent avec « bien plus de gravité; dans celles-ci les hommes rangés en lignes se tiennent par la main, et les femmes toutes ensemble sont au milieu de la « bande; ils dansent en chantant des airs dont la mesure est fort lente, « et ce ne peut être que des parents qui tiennent la main des femmes ».

premier soumit les peuples de la partie méridionale de la Grande-Bretagne, et les rendit tributaires de la république romaine jusqu'à l'an 409 de l'ere vulgaire, où les Romains furent entièrement chassés de l'isle par les Pictes, peuple d'Ecosse que les Bretons avaient appelés à leur secours. Les Pictes à leur tour obligerent les Bretons de se soumettre à eux : ceux-ci alors eurent recours aux Saxons, qui, après avoir fait rentrer les Pictes en Ecosse, obligerent aussi les Bretons de retourner en France d'où ils étaient sortis; mais ce royaume fut reconquis en 1066 par les Normands, sous la conduite de *Guillaume-le-Conquérant*. Les anciens Anglais ont toujours été belliqueux, et aimaient passionnément leur liberté. Pictes.

Les *Calédoniens* (*a*), anciens habitants de l'Ecosse, étaient roux et de belle taille, comme les Germains. On donnait autrefois à ce pays le nom d'*Albanie*, qui dans la suite est resté à une de ses provinces, montueuse et habitée par les *Clannes*, peuple voleur et sanguinaire. Calédoniens. Albanie. Clannes.

Les *Silures*, qui étaient au midi de la principauté de Galles, avaient les cheveux crêpus et le teint olivâtre des Iberes (Espagnols). Silures.

Ceux qui habitaient les côtes voisines de la Gaule en avaient à-peu-près les mœurs, le culte et les superstitions.

Les *Pictes* peignaient sur leur peau diverses figures colorées.

Mona était la même que l'isle d'Anglesey; il y avait des Mona.

(*a*) On voit des traces de cet ancien nom dans le mot *dux kelden*, qui veut dire *montagne couverte de coudriers;* et il y en a en effet beaucoup dans le pays.

bois sacrés et des autels que les druides arrosaient du sang des victimes humaines.

Irlandais. Les *Irlandais* (*a*), à la mort de leurs parents, invitaient tous les proches, immolaient les bestiaux les plus gras dont ils mêlaient les chairs avec celles du cadavre pour les manger ensemble; ils gardaient le crâne comme une chose sacrée, ainsi que la chevelure, qu'ils laissaient tenir à la peau, et dont ils couvraient leur poitrine comme les Issédons en Asie.

ESPAGNOLS.

Historique des peuples. Plusieurs auteurs prétendent que l'Espagne, qui portait autrefois le nom d'*Ibérie*, était une colonie des Ibériens de l'Asie mineure, aujourd'hui la Géorgie.

Les Celtes ont cependant occupé long-temps ce pays, puisque les Romains y trouverent plusieurs peuples qui conservaient encore le nom de Celtes, tels que les Celtibériens le long de l'Iber, que nous appelons Ebre.

Quoi qu'il en soit, lors de la destruction de Tyr par Nabuchodonosor, l'an 567 avant J. C., les Carthaginois, chez qui une grande partie des Tyriens s'était réfugiée, envoyerent des colonies en Espagne, où les Tyriens avaient déja bâti la ville de Cadix. Les Carthaginois y en éleverent plusieurs autres sur les côtes qui leur assurerent la domination entiere du pays.

Les Romains mirent bientôt des bornes à cette domi-

(*a*) Irlande, en langue du pays *hier-land*, veut dire *terre au couchant*.

nation, et les obligerent, à la fin de la premiere guerre punique, 241 ans avant J. C., à ne plus rien entreprendre au nord de l'Ebre; enfin Scipion l'Africain les chassa entièrement d'Espagne l'an 201 avant J. C. Les Romains en firent une province de l'empire, qu'ils conserverent jusqu'au temps de l'empereur Honorius, vers l'an 400 de l'ere vulgaire, où les Alains, les Sueves et les Vandales partagerent entre eux ce pays : ces derniers s'établirent le long du Guadalquivir, où ils fonderent le royaume de Vandalousie : cependant Vallia, roi des Visigoths, chassa ces barbares, et fit, vers l'an 456, des établissements qui ont duré plusieurs siecles.

Le royaume des Goths en Espagne fut détruit, vers l'an 711, par les Sarrasins d'Afrique, que des guerres de parti y avaient attirés : cependant quelques Espagnols, tels que Pélasge dans le royaume d'Oviédo, et Garcia Ximénès en Arragon, empêcherent ces deux parties de l'Espagne de tomber sous le joug des Africains; leurs successeurs appelerent même à leur secours des seigneurs français qui, sous la conduite de Henri de Bourgogne, conquirent sur les Sarrasins toute la partie le long du Tage qui portait le nom de Lusitanie, et fonderent, en 1089, le royaume de Portugal; enfin les Maures furent entièrement chassés d'Espagne après la prise de Grenade par Ferdinand, en 1492; et depuis il y a toujours eu deux rois, dont l'un, qui est maître de la plus grande partie de ce pays, est appelé roi d'Espagne; et l'autre, roi de Portugal.

Espagnols. Costume.

La plupart des peuples qui habitaient anciennement ce pays vivaient de brigandages; ils laissaient croître leurs cheveux et leur barbe, étaient vêtus et armés à la légere; leurs tuniques, de lin, étaient teintes ou bordées de pour-

pre (*a*); le noir cependant était leur couleur favorite. Si le
Pl. LXXII, 1. sujet (pl. LXXII, 1) qui décore le bouclier trouvé dans le Rhône l'an 1656 représente la continence de Scipion, il indique le costume des hommes et des femmes de ce pays: Allucius, qui est le jeune fiancé à qui le héros romain vient de rendre sa future, est sans barbe; il porte une espece de jupon qui se termine au-dessus du genou; sa saie, dont les manches ne couvrent que la moitié du bras, descend jusqu'à la ceinture; sa chaussure, semblable à celle de ceux qui l'accompagnent, remonte jusqu'au gras des jambes et chausse les pieds comme un gant.

Les autres Espagnols ont de la barbe; leur saie, qui est ample et ceinte sur les hanches, est très ouverte par le haut, descend jusqu'au-dessus des genoux, et n'a qu'une longue manche; le bras droit reste nu.

La robe de la jeune fiancée a les manches longues, et descend jusqu'à terre; un ample et long manteau lui sert de voile, mais il laisse paraître une partie de la chevelure et de l'oreille qui est ornée d'un pendant: sa chaussure est fermée.

Les Espagnols représentés sur la colonne trajane sont nu-tête; leur tunique, ample et sans manches, est ouverte par le côté et assez bas pour laisser passer les mains; elle descendrait plus bas que les genoux si elle ne remontait beaucoup au-dessus de la ceinture qu'elle cache: les uns ont par-dessus un manteau qui s'agraffe sur la poitrine, et les autres, une espece de lacerne dont le capuchon est très apparent: leurs manteaux par derriere ne descendent

(*a*) Ceux qui suivirent Annibal en avaient de pareilles sous leur veste de buffle.


Continenc de Scipion
Montf.
1
Pecheur de Carleio
Beger
4
Augustinus
2
ibid.
7
Rev. d'Hadrien
Mus. Farnes.
6
Femme d'Empurias
Pelerin
5
Empurias
Pelerin
3

pas plus bas que la tunique (*a*); enfin leur chaussure est fermée.

Quant à leur costume militaire, ils étaient vêtus et armés à la légere; ils avaient, selon Strabon, des peltes, et combattaient avec le javelot, la fronde et l'épée. Nous lisons néanmoins dans Tite-Live que ceux de ce pays qui combattirent à Cannes avaient des boucliers à la gauloise: il n'en était pas de même de leurs épées, qui étaient longues, aiguës et à double tranchant; ils s'en servaient et d'estoc et de taille: celles des Gaulois étaient longues, émoussées, et ne frappaient que de taille.

D'après ce qui vient d'être dit on peut conclure que les Espagnols avaient des épées de diverses longueurs. Celle que les auteurs appellent par excellence *épée espagnole*, Epée espagnole.
et les Romains *parazonium*, parcequ'ils l'attachaient à la ceinture (voy. tome I, pages 189 et 190), n'avait que 33 centimetres de long, et ne servait que dans la mêlée. Une de leurs médailles nous apprend qu'ils se servaient du cimeterre et d'une espece de hallebarde; on y voit aussi la figure de leurs boucliers qui étaient ovales (2): leurs casques, 2.
de fer à la grecque, étaient ornés de longs panaches ou crinieres teintes en pourpre (3); mais ils se servaient quelque- 3.
fois de ces casques fermés, que les Goths, les orientaux et les peuples de l'Europe adopterent dans la suite, et appelerent le *heaume*. On plaçait quelquefois deux soldats Heaume.
sur un cheval, et au moment du combat l'un des deux mettait pied à terre.

Ceux de l'*Espagne citérieure*, qui combattirent pour Pompée contre César, portaient des boucliers; et ceux de

(*a*) Ils les portaient beaucoup plus longs en temps de deuil.

Cetra. l'*Espagne ultérieure* (*a*), de petites rondaches (*cetra*).

Carteia. 4. Sur une médaille d'Algeziras, autrefois *Carteia* ou *Carthea*(4), est représenté un pêcheur qui n'a pour tout vêtement qu'une culotte, et un chapeau dont les ailes sont abattues.

5 Si nous jugeons de la coëffure des femmes par certaines têtes représentées sur les médailles (5), on verra que leurs cheveux, relevés sur le sommet de la tête, y formaient trois grosses boucles, et leurs pendants d'oreilles avaient trois pendeloques.

Celtibériens. Les *Celtibériens* (*b*) et tous ceux qui habitaient le nord de l'Espagne dansaient toute la nuit avec leur famille devant la porte de la maison pendant la pleine lune.

Leur religion ne différait guere de celle des Gaulois: ils étaient vêtus d'un *sayon* noir et velu dont la laine ressemblait au poil de chevre; ils le serraient autour du corps avec une boucle.

Les funérailles d'un parent mort à la guerre étaient pour eux un jour de réjouissance; mais si ce parent était mort de maladie, ils s'abandonnaient à l'affliction et prenaient le deuil.

Accitains. Les *Accitains*, peuple de l'Espagne, adoraient Mars sous le nom de *Netor*, qu'ils représentaient avec la tête rayonnante.

Galiciens. Ceux de la *Galice* n'adoraient aucun dieu.

Figure symbolique de l'Espagne. 6, 7. Le lapin était une des figures symboliques de l'Espagne (6, 7).

(*a*) Les Romains, par *Espagne ultérieure*, entendaient la partie depuis l'Ebre jusqu'à l'océan (le Portugal); l'autre côté du fleuve était l'*Espagne citérieure*.

(*b*) Le nom de ce peuple indique que c'était un mêlange de Celtes et d'Ibériens; ces deux peuples étaient voisins.

Les habitants des *isles Baléares*, aujourd'hui Majorque et Minorque, ne faisaient usage ni de l'or ni de l'argent: ils habitaient dans des cavernes situées dans les lieux les plus escarpés de ces isles; ils étaient nus ou presque nus en été, et vêtus de peaux de brebis en hiver: ce vêtement, selon la rigueur de la saison, ne couvrait qu'une partie du corps; mais dans des temps moins reculés ils porterent des tuniques: les principaux d'entre eux furent, selon Strabon, les premiers qui porterent le laticlave. Baléares.

Ils étaient excellents frondeurs, et c'est cet exercice qui a fait donner à leurs isles le nom de Baléares (*a*): leurs frondes étaient de jonc, et chacun en portait trois de différente longueur, une autour de la tête ou du cou, l'autre autour du corps, et la troisieme à la main; avec cette arme ils lançaient de grosses pierres, et manquaient rarement leur but: leur adresse était par-tout très renommée, mais sur-tout chez les Carthaginois qui en avaient ordinairement dans leurs armées.

Les cérémonies de leurs funérailles consistaient à hacher le cadavre avec des couteaux de bois, ou à lui briser les os à grands coups de bâton, ensuite ils mettaient ces morceaux dans une urne de terre qu'ils couvraient de pierres.

Ceux de *Gadès*, aujourd'hui Cadix, étaient, comme nous l'avons déja dit, Phéniciens d'origine; ils avaient des temples en l'honneur d'Hercule, qui y avait, dit-on, amené les bœufs de Gérion: les prêtres portaient une robe de lin bordée d'une large bande de pourpre, qu'ils laissaient flotter sans ceinture; leur tête était rasée, et ils la couvraient d'un bonnet de lin pendant leurs fonctions. Gaditains.

(*a*) Du mot grec βαλλειν, qui signifie *jeter* ou *darder*.

Lusitaniens. Les *Lusitaniens*, aujourd'hui les Portugais, portaient un long manteau garni d'un capuchon, et une saie qu'ils serraient avec une agraffe comme les Espagnols : ceux qui habitaient les montagnes menaient une vie très simple; ils mangeaient ordinairement de la chair de chevreau, et couchaient sur la dure; ils soignaient leurs cheveux comme les femmes, et les attachaient en allant au combat : en général ils passaient pour experts à tendre des embûches; ils étaient lestes, toujours en mouvement, et allaient à l'ennemi en chantant.

Leur petit bouclier, concave, d'environ six décimetres et demi de diametre, n'avait ni anse ni boucle pour le tenir, mais seulement une courroie dans laquelle ils passaient le bras ; ce bouclier était fait de cordes de boyau assez serrées pour les garantir des coups de l'ennemi : leurs *saunies*, espece de javeline en fer, avaient la forme d'un hameçon, et leur poignard était à deux tranchants.

Saunie.

Sous un corselet de lin quelques uns portaient des cottes de mailles, et leurs casques à triple aigrette étaient faits avec des nerfs entrelacés.

L'infanterie portait des bottines; chaque soldat avait plusieurs javelots, mais une partie seulement était armée de lances garnies d'une lame de cuivre, et tranchante.

Ils adoraient Mars, et lui immolaient fréquemment des boucs, des chevreaux, et des prisonniers ; mais ils offraient comme les Grecs toute sorte d'animaux dans les hécatombes.

Dans les sacrifices où les prêtres devaient prédire l'avenir, ils examinaient avec attention les veines des côtés de la victime, et les tâtaient avec la main; ils visitaient les

entrailles, ayant soin de ne pas les couper ni de les percer; mais si la victime était un prisonnier, ils revêtaient le cadavre d'une saie, le disséquaient dans cet habillement, et finissaient par lui couper la main droite pour l'offrir aux dieux.

GAULOIS.

Nous voilà enfin arrivés à une partie de l'histoire ancienne bien importante sous tous les rapports, particulièrement pour nous, puisqu'elle nous fait connaître les mœurs, les usages, et sur-tout le courage de nos ancêtres, qui ont joué un si grand rôle chez tous les peuples de l'antiquité. Gaulois.

On voit aussi que ma prédilection m'a amené, non seulement à entrer dans de grands détails sur ce peuple, mais même à lui consacrer en entier le troisieme volume qui termine cet ouvrage: à la vérité je ne traite dans ce troisieme volume que de la monarchie française, c'est-à-dire depuis l'époque de l'union des Gaulois avec les Francs; et ceci vient de ce que les Gaulois, avant cette époque, belliqueux, errants par caractere, et sur-tout trop divisés, ne nous ont laissé ni monuments ni histoire écrite: nous ne pouvons donc les faire connaître que par les rapports qu'ils ont eus avec les Grecs et les Romains; et c'est cette partie de leur histoire qui doit terminer ce volume.

Plusieurs auteurs tant anciens que modernes ont parlé des Gaulois, mais tous partiellement et sans suite: on doit à un savant de nos jours le premier ouvrage complet qui ait paru sur ce peuple; M. Jean Picot de Geneve vient de publier le fruit de ses recherches sur les Gaulois depuis

leur origine jusqu'aux commencements de la monarchie française.

Cette origine remonte vers la plus haute antiquité. Descendus des parties septentrionales du globe, ils se fixerent d'abord dans plusieurs contrées de l'Europe, et bientôt après se répandirent jusque dans le nord de l'Asie.

Tite-Live rapporte comment plusieurs siecles avant l'établissement de l'empire romain ils vinrent, sous la conduite de Brennus, de Bellovese, de Sillovese, et de Léonorix, saccager Rome, et ravager la Grece, la Thrace, Byzance, et l'Ionie.

Jules César entra dans les Gaules et en fit la conquête: non que les Romains fissent preuve de plus de courage, mais de plus d'art et de discipline; la trop grande division des Gaulois en divers peuples fut d'ailleurs la premiere cause de leur perte, et s'ils avaient eu un sénat et des consuls comme à Rome, Rome eût au contraire été subjuguée.

La Gaule suivit le sort de l'empire romain, et fut inondée et dévastée par des flots de barbares pendant la décadence et la chûte de cet empire; enfin des peuples qui habitaient les bords du bas Rhin jusqu'à l'océan s'étant réunis à plusieurs peuples germains, et ayant formé une confédération sous le nom de *Francs*, qui en langue tudesque veut dire *libres*, pour se défendre contre les attaques des Romains, des Saxons ou des Allemands, entrerent vers le milieu du IIIe siecle dans les Gaules, où ils firent quelques conquêtes, et fonderent la monarchie française dans le Ve siecle.

Diodore de Sicile dit que les anciens Gaulois avaient pris leur nom de *Galates*, fils d'Hercule; Ammien Marcellin assure qu'ils furent appelés *Celtes* du nom d'un de

leurs rois, et Gaulois de celui de la mere de ce prince: S. Jérôme et Isidore ont écrit que ce nom vient du grec γαλα, qui signifie *lait*, parcequ'ils avaient le corps blanc comme du lait; Cluvier tire ce nom du verbe celtique *galleno, voyager:* toujours est-il vrai que ce nom est très ancien chez eux, puisqu'on le leur donnait du temps de Tarquin l'Ancien, cinquieme roi de Rome, 591 ans avant J. C.

Leur costume ne différait guere dans les temps reculés de celui des peuples de la Germanie; mais ils y firent peu-à-peu des changements qui en rapprocherent la forme de celui des Romains.

La Gaule se divisait alors en Celtique, Belgique, et Aquitaine.

Gaule celtique.

Les *Celtes* (*a*) occupaient depuis la Seine et la Marne jusqu'à la Garonne, et depuis le Rhin jusqu'à la Méditerranée. La partie dite Gaule Narbonnaise, renfermée entre le Rhône, les Cévennes et la Garonne, portait aussi le nom de *Braccata*, parcequ'on y portait une espece de haut-de-chausse que les naturels appelaient *braccæ;* d'où nous avons fait *braies*.

— *Braccata* ou Narbonnaise.

Ses habitants eurent bientôt adopté les mœurs, la religion, les manieres, la politesse, le langage et le costume des Romains. Ils n'avaient jusqu'alors aucunes villes, mais seulement des hameaux épars formés de chaumieres et de huttes de forme ronde, élevées avec des claies, du gazon, du bois, des cannes, et couvertes de chaume: ils couchaient sur des peaux.

(*a*) Les Grecs donnaient en général le nom de *Celtes* aux nations éloignées qui étaient à l'occident de la Grece, comme aujourd'hui on donne en Orient le nom de *Francs* à tous les peuples à l'ouest de la Morée.

Sur un monument du bas empire, conservé à Narbonne, on voit que les Gaulois de ces contrées ne portaient que la tunique et la toge: la tunique est ceinte, plus ou moins longue, descend tantôt au-dessus, tantôt au-dessous du genou, et même jusqu'aux pieds; les manches, larges, et quelquefois festonnées des uns, se terminent au coude; les manches étroites des autres descendent jusqu'à la main: les uns portent la barbe, et les autres sont rasés; mais tous ont les cheveux à la romaine: la plupart sont nu-tête; quelques uns ont une espece de toque ou bonnet dont les bords sont un peu relevés.

Un de ces Gaulois sur-tout est remarquable par la forme de ses braies amples et longues qui se terminent au-dessus des malléoles. Au milieu de ces figures d'hommes est celle d'une femme dont la tunique, ceinte sous la gorge, descend jusqu'aux pieds; les manches s'élargissent un peu en descendant, et se terminent un peu plus bas que le coude; son manteau, placé sur l'épaule gauche, retombe par derriere vers la hanche droite, d'où il vient s'arrêter sur l'avant-bras gauche: la tête est couverte; mais il est assez difficile de décider si c'est d'un voile ou d'un pan de son manteau. Toutes les figures de ce monument sont nu-pieds.

Gaule Belgique, *Comata*.

Les peuples les plus septentrionaux de la Gaule qui habitaient les bords de la partie inférieure du Rhin portaient le nom de *Belges ;* ils étaient mêlés de nations germaniques, et on ajoutait au nom du pays qu'ils habitaient le surnom de *comata*, parceque ses habitants portaient de longues chevelures : ils avaient la mine fiere et les yeux bleus; leurs femmes étaient grandes et aussi fortes que des hommes.

— Aquitaine.

Les Aquitains, qui avaient quelque affinité avec les Ibé-

riens, habitaient le pays compris entre la Garonne et les Pyrénées.

Il y avait autrefois des rennes sur ces montagnes; on y voit aujourd'hui le chamois, le lynx ou loup cervier à peau tachetée, et le bouquetin, qui y vivent de préférence sur les parties les plus élevées. Animaux.

Le surnom de *togata* était donné à cette partie de l'Italie que les Gaulois conquirent, et où ils adopterent l'usage de la toge. Les habitants de ces contrées (aujourd'hui la Lombardie) se couronnaient de fleurs, et tenaient une branche d'olivier en signe de paix lorsqu'ils allaient au-devant d'une armée ennemie. Gaule *togata*.

Ainsi que chez les Germains, le premier berceau des Gaulois était un bouclier, sur lequel on portait le nouveau-né au fleuve ou à la riviere la plus voisine pour l'y laver; et au lieu de bouclier on se servait d'un van chez les peuples agriculteurs. Usages, mœurs et costume des Gaulois en général.

Les Gaulois étaient belliqueux et passionnés pour la chasse: ils faisaient un si grand cas de l'agilité, qu'ils condamnaient à une amende les jeunes gens dont la grosseur du corps excédait une certaine mesure.

Ils étaient si redoutables pour les Romains, que lorsqu'il était question de marcher contre eux, les prêtres même n'en étaient pas exempts. Diodore dit qu'ils étaient grands, leur teint beau et frais, leurs cheveux touffus, roux et luisants, relevés sur le sommet de la tête et sur les tempes. Si quelques monnaies les représentent avec de la barbe, le plus grand nombre les fait voir rasés, avec les cheveux à la romaine: celles-ci vraisemblablement sont les moins anciennes. Le portrait que Diodore fait de ce peuple ne convient certainement qu'aux Belges.

Les nobles conservaient leurs moustaches, et s'en servaient comme d'un philtre à travers lequel ils faisaient passer leur boisson : ils prenaient leurs repas à terre, couchés sur des peaux de loups ou de chiens, et se faisaient servir par leurs enfants de l'un et de l'autre sexe (*a*) : ils admettaient, invitaient même les étrangers à leurs festins, et offraient toujours les meilleurs morceaux à ceux reconnus les plus braves : leurs repas, comme ceux des Germains, se terminaient le plus souvent par des querelles et des combats particuliers : ils étaient si avides de louanges, que les principaux d'entre eux allant à la guerre emmenaient avec eux des poëtes qui, assis à leur table, y chantaient leurs exploits : ces poëtes étaient souvent pris parmi les prêtres connus

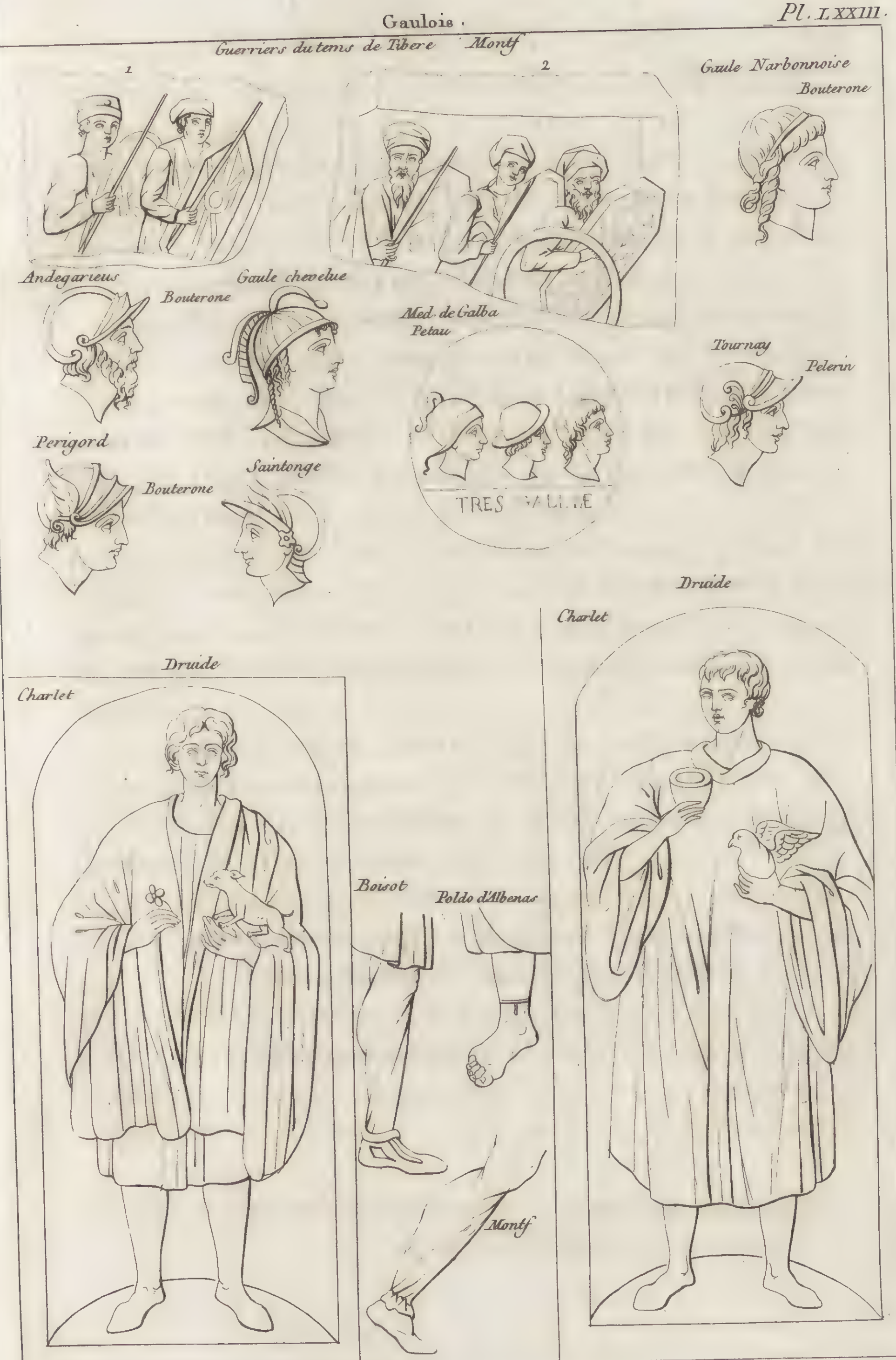
Bardes. sous le nom de *bardes,* dont nous parlerons à l'article religion, et qui portaient alors un habit brun ; leur manteau, qui s'attachait avec une agraffe de bois, avait par derriere un capuchon pareil à celui des *capes du Béarn ;*

Bardocucullus. c'est ce vêtement que l'on appeloit *bardocucullus,* et auquel on ajoutait l'épithete de *santonicus* ou *lingonicus* lorsqu'on voulait désigner celui en usage à Langres et dans la Xaintonge, et que les jeunes Romains portaient de préférence la nuit lorsqu'ils allaient en bonne fortune : la plupart des moines l'ont adopté depuis : les personnes qui habitaient la campagne s'en servaient aussi.

Selon Diodore de Sicile, l'habillement des Gaulois consistait en une tunique de diverses couleurs et le *bracca ;* ils mettaient par-dessus leur tunique une saie rayée, ou à petits carreaux, ou en losanges, pesante en hiver et légere

(*a*) Les garçons ne paraissaient en public devant leur pere que lorsqu'ils étaient en état de porter les armes.

Gaulois. Pl. LXXIII.




Montf.
Gens de Metz. Montf.
la France
Pelerin
Chalret
Chalret
a Narbonne

en été, et ils la serraient avec des agraffes. Une épigramme de Martial nous apprend que ces peuples préféraient de son temps la couleur rousse ou d'un jaune doré (*a*); il dit ailleurs que leur manteau était court et ne couvrait que la moitié des fesses (*b*).

Strabon prétend qu'au lieu de tunique ils portaient un habit court avec des manches qui ne descendaient qu'au-dessous de la ceinture: c'était une *saie militaire;* car il y en avait de plusieurs especes différentes, puisqu'on donnait le même nom à la plupart des vêtements que les hommes portaient par-dessus la tunique. Pl. LXXIII, LXXIV, LXXV. LXXVII.

Les monuments trouvés à Metz, à Langres, ou dans leurs environs, représentent les hommes avec la tunique descendant plus bas que le genou, garnie de deux manches, mais le plus souvent d'une seule; le manteau est disposé comme la toge, ou agraffé sur la poitrine, ou enfin le plus souvent fermé par-devant; la tête passe par une ouverture pratiquée à cet effet: quelques uns portent par-dessus le manteau un petit mantelet fermé avec un capuchon; c'était le *bardocucullus lingonicus*. Les femmes ne portent quelquefois que la seule tunique, qui descend jusqu'aux pieds, et dont le bas est festonné comme celle du jeune homme (pl. LXXIV); on en voit d'autres aussi qui portent un manteau comme les hommes; une enfin porte entre la tunique et le manteau une robe qui se termine à mi-jambes. *Bardocucullus lingonicus.* Pl. LXXIV.

La chaussure des hommes et des femmes est fermée, et remonte plus haut que le bas de la tunique: ils avaient aussi une espece de babouche.

(*a*) *Roma magis fuscis, vestitur Gallia russis;*
Et placet hic pueris, militibusque color.

(*b*) *Dimidiasque nates gallica pulla tegit.*

La plupart des figures d'hommes tiennent un coffret ou un petit gobelet (*a*): parmi celles de femmes, les unes sont sans attributs, d'autres portent ou le gobelet, ou le coffret sans anses, dont les formes sont variées; leurs cheveux sont diversement nattés, ou relevés autour du visage à l'aide d'un ruban, ou cachés en partie par leur coëffe ou par leur petit voile, ou flottants derriere.

Pl. LXXV, 1. On voit (pl. LXXV) une Gauloise avec un petit tablier sur sa tunique découpée par le bas et ne descendant que jusqu'à mi-jambes; ses cheveux sont cachés par sa coëffure formée d'un pan d'étoffe ou de toile; elle porte un seau.

2. Celle (2) est assise, et tient un coffret sur ses genoux; on ne voit de sa tunique que les manches qui descendent jusqu'au poignet; sa robe, qui est juste au corps jusqu'à la ceinture, et ample de là jusqu'aux pieds, est garnie d'un collet; les manches courtes et découpées se terminent au coude et sont attachées avec des rubans; la ceinture est décorée d'une plaque ronde de métal vis-à-vis le creux de l'estomac; sa chevelure est simplement arrangée.

Atrebates. Caracalle. Les *Atrebates*, dont la capitale étoit Arras, étaient vêtus de la *caracalle*, habit garni de manches et d'un capuchon, qui ne descendait qu'à mi-cuisses: l'empereur Marc-Aurele-Antonin l'avait adopté (voy. tom. I, page 82). Comius, leur

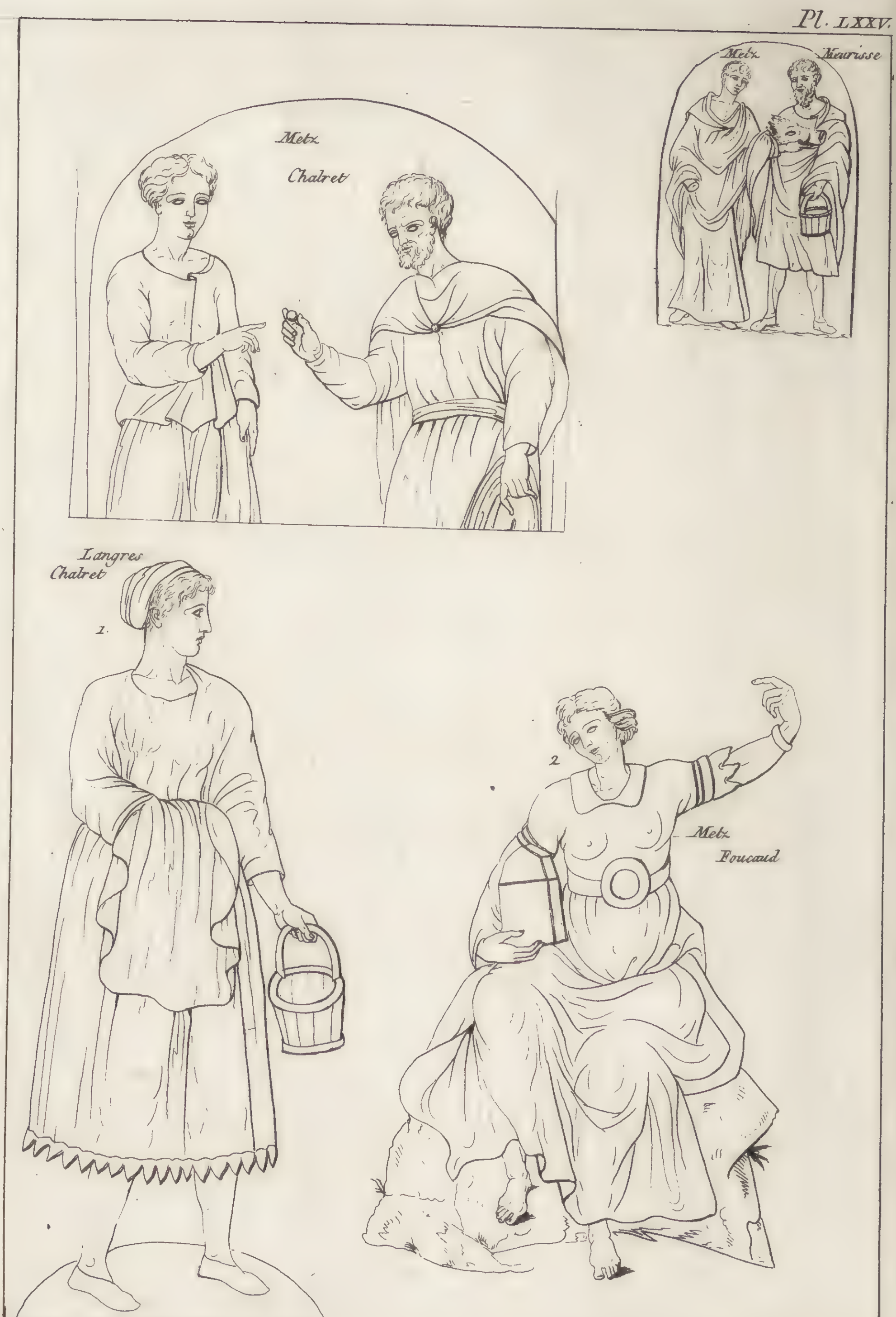
Pl. LXXVI. roi (pl. LXXVI), est représenté avec la chlamyde sur l'épaule et les cheveux flottants; son casque, très évasé par le bas, porte une touffe de crins flottant par derriere.

Un coup-d'œil sur des monnaies que j'ai recueillies de divers auteurs donnera une idée de la coëffure et des cas-

Pl. LXXIII et LXXVI. ques des divers peuples de la Gaule (pl. LXXIII et LXXVI).

Luxe. Les Gaulois, ainsi que leurs femmes, selon Diodore de

(*a*) On verra plus bas l'explication de ces attributs.


Pl. LXXV.
Metz
Meurisse
Metz
Chalret
Langres
Chalret
1.
2
Metz
Foucaud



Antiquités de Narbonne
Montf.
Comius roi des Atrabates
Beger
Femme de Tournai
Bouterone
Rouen
Pelerin
Rouen
Helvetiens
Bouterone
Tulle en Limousin
Baluse
Antiquités de Paris

Sicile, faisaient servir l'or à leur parure; ils en faisaient des bracelets ou anneaux qu'ils portaient aux deux bras et aux poignets, des colliers, et même des cuirasses; ils recherchaient le corail pour en faire des poignées d'épée et pour en orner leurs cuirasses et leurs boucliers. (L'abbé Ameilhon).

Le pouvoir des grands, et sur-tout celui des druides, était sans bornes, et l'état du peuple, réduit à l'esclavage, était très déplorable : ces malheureux portaient souvent des colliers forts et solides sur lesquels étaient écrits le nom et la demeure de leur maître, etc. Pouvoir des grands et des druides.

Excepté les druides tout Gaulois dans l'occasion devait marcher à la guerre; quelquefois même ils allaient, moyennant un prix convenu, servir dans les armées étrangeres : les plus braves s'attachaient au service d'un grand, et partageaient sa bonne ou sa mauvaise fortune à tel point que s'il était tué c'eût été pour eux une ignominie de lui survivre; ceux-là s'appelaient *solduriers*. Armes et usages militaires. Solduriers.

Les Gaulois, selon Diodore de Sicile, portaient d'énormes boucliers de la hauteur d'un homme, presque tous ovales ou hexagones, et enrichis de figures d'airain, selon le goût de chacun; leurs casques d'airain étaient ornés de grands panaches, et diversement enrichis de cornes ou de têtes de divers animaux pour cimier.

Leurs épées, dont ils ne frappaient que de taille, étaient soutenues obliquement sur leur cuisse droite par des chaînes d'airain ou de fer, ou par un baudrier enrichi d'or ou d'argent; elles étaient d'une si mauvaise trempe qu'un seul coup porté à faux suffisait quelquefois pour les gauchir et les rendre inutiles, si l'on ne donnait au soldat le temps de les redresser avec le pied; elles étaient sans pointe, et assez pesantes pour abattre une tête d'un seul

coup: ce fut pour cela que Camille fit forger des casques de fer pour les Romains.

Gesates. Il y avait dans les armées des Gaulois, outre les soldurìers, un corps de mercenaires qui portait le nom de *Gesum.* *gesates*, du mot *gesum*, javelot dont la hampe était de fer; ils en portaient souvent deux à la main: on donnait le même nom à des dards dont les troupes légeres faisaient usage chez les Romains.

On voit, par le bas-relief qui porte pour inscription EVRISES sur un des autels trouvés en 1711 lors des fouilles faites dans le chœur de N. D. à Paris, que du temps de Tibere les Gaulois combattaient avec la lance, qu'ils avaient des boucliers ovales et hexagones, et des bonnets Pl. LXXIII, 1, 2. à bord relevé (1, 2): le grand cercle que porte le premier des trois (fig. 2) est, suivant le commentaire donné par Baudelot, une couronne de métal précieux qu'ils allaient dans la forêt offrir au pere des dieux.

Tragula, angon. La *tragula* et l'*angon* étaient une espece de javelot de grandeur moyenne, dont les Gaulois, les Espagnols, et dans la suite les Francs, faisaient usage; on pouvait le lancer de près ou à une certaine distance; le bois en était recouvert de lames de fer recourbées comme des hameçons: si l'angon faisait une blessure et y pénétrait on avait beaucoup de peine à l'en retirer, les pointes dont il était garni s'attachaient aux chairs et les déchiraient d'une maniere cruelle; une blessure peu dangereuse d'ailleurs devenait mortelle à la suite d'un long séjour qu'il y faisait.

Si l'angon pénétrait dans le tissu d'un bouclier il était très difficile de l'arracher, même de le couper à cause des lames dont il était recouvert: si un Gaulois s'appercevait que le bouclier de son ennemi était percé d'un angon, il

s'avançait sur lui, et appuyant son pied sur l'extrémité de l'angon, abaissait le bouclier de son ennemi, et le forçait ainsi à découvrir sa tête et sa poitrine; alors avec la hache dont il était armé, ou se servant d'un autre angon, il lui perçait la gorge et en triomphait aisément.

La *cateia* était un dard pesant, long d'une coudée, qui se lançait de près. *Cateia.*

Les Gaulois se servaient aussi de massues courtes et noueuses, souvent armées de pointes de fer comme l'angon; de la *spatha* (*a*), et d'une espece de dard qu'ils appelaient *materis*. Massues. *Spatha.* *Materis.*

Les uns combattaient nus, n'ayant qu'une ceinture; d'autres portaient des jaques de mailles, composées de chaînes ou d'anneaux de fer ou d'airain entrelacés.

Avant de combattre ils couraient au-devant de l'ennemi et proposaient aux chefs le combat singulier : ils allaient à la charge en dansant et en chantant les exploits et les vertus de leurs ancêtres; ils chantaient aussi après le combat pour célébrer les hauts faits de ceux qui s'étaient signalés par leur mort; ils leur dressaient des trophées, et offraient à Mars les dépouilles des vaincus.

La principale force de leurs armées consistait dans la cavalerie: César en retira de grands services contre Pompée et ceux de son parti: ils fondaient d'abord sur la cavalerie ennemie, et lui lançaient des traits qu'ils appelaient *saunies* (*b*); ils mettaient ensuite pied à terre et se servaient de l'épée. Saunie.

(*a*) La garde de cette espece de sabre leur permettait de s'en servir de l'une et de l'autre main.

(*b*) Ils donnaient aussi le nom de saunies à des épées grandes, pointues, et quelquefois dentelées.

Lorsque l'armée demeurait en bataille chaque soldat avait une botte de paille, ou une fascine sur laquelle il s'asseyait.

Ils n'adopterent l'usage de retrancher leur camp qu'après la perte d'Avaric (aujourd'hui Bourges): pour faire le siege d'une place ils l'entouraient de leur armée, faisaient la tortue, s'avançaient, et après avoir fait leur décharge, montaient à l'assaut lançant des *phalariques*, espece de javelots qui portaient le feu par-tout.

Phalarique.

Chaque cavalier de l'armée de Brennus était suivi de deux fantassins ou écuyers destinés à le remplacer s'il venait à être tué, blessé ou renversé: lorsqu'ils avaient tué dans le combat quelque ennemi de distinction, ils lui coupaient la tête et la suspendaient au cou de leurs chevaux; ils la promenaient ensuite dans le camp au bout d'une pique, et l'attachaient enfin aux portes de leurs villes ou de leurs maisons, ainsi que les bêtes féroces tuées à la chasse; mais si l'ennemi tué était un général ou un grand seigneur, ils frottaient sa tête d'huile de cedre, et la gardaient avec soin pour la montrer aux étrangers, ne la rendant jamais quelque rançon qu'on leur offrît; quelquefois ils taillaient le crâne en forme de coupe, ils le garnissaient d'or, et s'en servaient dans les sacrifices: enfin ils immolaient leurs prisonniers.

Les gens de guerre n'avaient point de serment plus solennel que celui qu'ils faisaient sur leurs enseignes: le signe de paix et d'alliance chez eux consistait à lever le bras nu.

Si dans les commencements ils combattirent nus, il n'en fut plus de même lorsqu'ils eurent connu et adopté les

armes et les usages des Romains : vers le bas empire ils avaient des cavaliers appelés *cataphractaires* ou pesamment armés, c'est-à-dire couverts de fer depuis la tête jusqu'aux pieds ; ces cavaliers combattaient avec la lance et la hache, et chacun d'eux était suivi de deux autres cavaliers prêts à le soutenir, et à lui céder leur cheval lorsque le sien était tué ou blessé : ces deux derniers, légèrement armés, n'avaient que le casque et la cuirasse. Cataphractaires.

Ils avaient pour enseignes une main de concorde, et la trompette était un de leurs instruments militaires. Enseignes. Trompette.

Ils se servaient aussi du *covinus*, char dont l'essieu était armé de faux. *Covinus.*

L'*essedum* servait pour le même usage et pour les courses publiques. Les chariots dont ils se servaient dans les combats étaient traînés par deux chevaux, et montés par deux hommes, l'un pour le conduire et l'autre pour combattre ; ils descendaient quelquefois du char et combattaient de pied ferme. Les cochers étaient des personnes libres que leur misere réduisait à servir de gardes aux riches, à conduire leurs chars, et à porter, en chantant, devant eux les dépouilles et les trophées pris sur l'ennemi. *Essedum.*

Outre les chars dont je viens de parler ils avaient pour leur usage ordinaire des voitures roulantes qu'ils appelaient *soracum* : c'est de ces peuples, dit-on, que les dames romaines avaient emprunté l'usage du *pilentum* et du *petoritum*, voitures suspendues, à quatre roues, à deux ou à quatre chevaux ou mules. (Voyez tome I, page 322.) *Soracum.* *Pilentum.* *Petoritum.*

Les Gaulois adoraient les mêmes dieux que les Romains ; Taramis (Jupiter), Serapion (Pluton), Belenus (Apol- Religion des Gaulois.

lon), Ogmius (Hercule), Esus (*a*) (Mars), Teutates (*b*), Herte ou la déesse de la terre, Castor et Pollux sous le nom d'Alcis, la mere des dieux, Tansana, Baduena, et Minerve, qui selon Plutarque était la même qu'Isis.

Avant d'être soumis aux Romains ils prétendaient que leurs divinités avaient les deux sexes; ils les représentaient néanmoins sous les apparences du sexe masculin : nous avons même encore quelques statues de Mercure qui au lieu de sexe n'ont qu'un grand anneau; en général ces dieux n'avaient qu'une corde pour ceinture.

Les *Tectosages* adoraient Apollon et Pallas; ceux de Nismes, Bacchus, Junon, Sylvain, *Nehalenia*, et *Nemausus*, qu'ils croyaient descendant d'Hercule et fondateur de leur ville.

Ce fut dans des lacs sacrés que pendant long-temps ils déposerent l'or et l'argent qu'ils offraient à leurs dieux; car ils n'avaient avant l'invasion des Romains ni temples ni idoles : néanmoins ils ne négligeaient pour se rendre les dieux propices ni offrandes ni victimes; quelquefois même ils leur immolaient des hommes, déja à la vérité condamnés pour des crimes; d'abord ils les nourrissaient bien pendant cinq ans, et ensuite ils les faisaient brûler avec d'autres offrandes, et souvent des prisonniers et des bestiaux pris sur l'ennemi : Auguste leur défendit ces usages barbares; Tibere fit même crucifier des prêtres convaincus d'avoir transgressé cette loi, qu'on respecta sous Claude.

(*a*) Ce dieu, qu'ils invoquaient avant de combattre, était représenté à demi-nu, tenant dans sa main une hache ou une *scope* dont il semblait vouloir frapper.

(*b*) C'était le même que Mercure, à qui ils sacrifiaient des victimes humaines.

Leurs temples ordinairement étaient octogones (*a*); le pavé, au rapport de Diodore de Sicile, était semé de pieces d'or auxquelles personne n'aurait osé toucher.

Les *Tectosages* d'Asie adoraient Atys, et ils s'abstenaient en son honneur de manger de la chair de pourceau qu'ils regardaient comme impure.

La religion, qui d'ailleurs se liait essentiellement au gouvernement, était dirigée par un corps de prêtres connus sous le nom général de *druides*, mais qui se divisait en plusieurs corps suivant les fonctions attribuées à chacun; savoir, les *vacéres*, ou druides proprement dits, qui seuls vaquaient aux mysteres de la religion: leur nom de druides était tiré, dit-on, du grec δρυς, ou du celtique *deru*, qui dans l'une et l'autre langue signifient *chêne*, arbre que les druides avaient en singuliere vénération, parcequ'il portait le gui, auquel ils attribuaient des vertus surnaturelles: le second corps était les *eubages*, qui étaient chargés du matériel des sacrifices; le troisieme, les *sarronides*, qui rendaient la justice, et instruisaient la jeunesse gauloise dans les sciences et les arts; enfin le quatrieme était celui des *bardes*, seuls chargés de célébrer en vers les faits héroïques des grands hommes.

Prêtres. **Druides ou vacéres.** **Eubages.** **Sarronides.** **Bardes.**

L'exercice de ces fonctions importantes, l'austérité de leurs mœurs, le secret et l'appareil imposant qu'ils observaient dans leurs mysteres, enfin sur-tout l'ignorance des peuples qu'ils savaient si bien mettre à profit, donnaient au corps des druides une puissance sans bornes.

Les disciples n'étaient initiés aux mysteres qu'après vingt ans d'étude dans leurs écoles, qui se tenaient dans de som-

(*a*) Le temple de la *Daurade* à Toulouse était décagone.

bres forêts, ou dans des antres obscurs; ils consultaient quelquefois les dieux en examinant les entrailles des animaux et des victimes humaines : nous avons vu que c'étaient ordinairement des prisonniers et des criminels; mais lorsqu'ils en manquaient, et que les augures annonçaient cependant la colere d'un dieu, les prêtres aussitôt faisaient faire son simulacre en osier, ils en remplissaient le vuide d'esclaves vivants, et faisaient brûler le tout; c'était selon eux le seul moyen d'appaiser les dieux irrités.

Pl. LXXIII, LXXIV, LXXVIII. On voit sur les monuments (pl. LXXIII, LXXIV et LXXVIII) que les druides laissaient croître leurs cheveux et leur barbe; que sous leur saie à manches inégales ils portaient quelquefois une tunique; par-dessus la saie ils portaient aussi quelquefois un ample manteau, tantôt ouvert et tantôt fermé par-devant; le bas de l'un et de l'autre formait quelquefois un large feston à pointes, au-dessus duquel était une bande d'une couleur différente.

Le bonnet des chefs des druides était simple et blanc, ainsi que leur robe et leur rochet; ils portaient dans certaines circonstances une ceinture de cuir couverte de plaques d'or : une houppe de laine avec deux bandes d'étoffe qui pendaient derriere, comme aux mitres des évêques, distinguait le bonnet des grands-prêtres.

Ils laissaient ordinairement flotter sans ceinture leur longue robe, dont les manches longues et étroites se terminaient quelquefois par un petit parement étroit et festonné; leur manteau, ample et un peu traînant, s'agraffait indifféremment à droite ou à gauche : ils étaient quelquefois couronnés de feuilles de chêne, et on en voit tantôt avec un sceptre, tantôt avec un croissant à la main; ces

attributs vraisemblablement indiquaient leur rang et le genre de fonctions dont ils étaient chargés.

La coupe du gui de l'an neuf était chez les Gaulois la fête la plus solennelle de leur religion. Les détails de cette fête ont fait l'objet d'un mémoire de M. Duclos, inséré dans ceux de l'académie : elle se célébrait tous les ans près de *Chartres*, le 6 de la lune de décembre, en présence de la plus grande partie de la nation. Le gui est une certaine excroissance qui vient sur quelques arbres, et particulièrement sur les vieux chênes: les druides désignaient celui de ces arbres, âgé au moins de trente ans, sur lequel on devait cueillir le gui; on dressait un autel au pied de l'arbre, et l'on faisait une procession, à la tête de laquelle marchaient deux taureaux blancs, conduits par les eubages, et suivis des bardes qui chantaient des hymnes; ensuite venaient les disciples des druides, et après eux le héraut d'armes, vêtu de blanc, portant un bonnet ailé et une branche de verveine entortillée de deux serpents en forme de caducée. Gui de l'an neuf.

Le grand-prêtre, ayant un rochet de fin lin sur sa robe blanche, marchait à pied entouré de vacéres vêtus à-peu-près comme lui, et suivis de la noblesse: il était précédé par les trois plus anciens druides; le premier portait le pain destiné pour le sacrifice, le second du vin dans un vase, et le troisieme tenait une verge au bout de laquelle était une main de justice en ivoire.

Le cortege étant arrivé au pied du chêne, le grand-prêtre, après avoir fait sa priere aux dieux, offrait en sacrifice le pain dont il brûlait un morceau, et le vin dont il répandait quelques gouttes sur l'autel; ensuite il distribuait le reste aux assistants; enfin il montait sur l'arbre

avec une faux d'or à la main, coupait le gui, qu'il jetait sur une nappe blanche ou dans le rochet d'un druide, et terminait la cérémonie par le sacrifice des deux taureaux.

On envoyait des parcelles de ce gui aux grands, et on en distribuait au peuple, qui, le regardant comme une chose sacrée, un préservatif et un remede universel, le portait par-tout suspendu au cou, et en plaçait sur la porte des maisons; les prêtres avaient soin d'ailleurs d'en conserver toujours en réserve dans les temples.

Selago. *Samolum.* On cueillait aussi le *selago*, espece de bruyere, et le *samolum*, plante médicinale, avec quelques cérémonies, mais avec moins d'appareil: un prêtre nu-pieds et à jeun, après s'être baigné, prenait une robe blanche, offrait en sacrifice du pain et du vin, et allait cueillir cette herbe dans la campagne; il passait la main droite sous la main gauche, et arrachait l'herbe sans aucun instrument; il l'enveloppait dans un linge blanc et neuf, et en exprimait le suc qui était regardé comme un grand remede contre certaines maladies.

Pl. LXXVIII. On voit (pl. LXXVIII) la figure d'un de ces prêtres, vêtu d'une robe à manches inégales, ceinte sur les hanches; sa tête est voilée, et sa chaussure fermée remonte plus qu'à mi-jambes. D'après les détails que je viens de donner de ces cérémonies on doit penser que les monuments trouvés aux environs de Metz et de Langres (planches LXXIV et LXXV) représentent des druides portant le suc de certaines plantes dans un gobelet, ou le gui dans un petit coffre. Pl. LXXIV et LXXV.

Les druides avaient des enseignes de couleur bleue, sur lesquelles on voyait représenté le gui avec son fruit, et au-dessous un groupe de serpents brodé en argent.


Costume et Armes des Marseillois
Hist. de Prov.
6
1
5
Narbonnois
Montf.
2
4
3
Chabret
Charretier avec le bardocucullus
Caylus Langres
ibid.


Druides
Chiroux
Mon. Bresciane
Gaulois
Caylus
Habitations des Germains
Col. Anton.

Les druides avaient associé leurs épouses, qui portaient le nom de druidesses, aux cérémonies religieuses; l'occupation principale de ces femmes était de prophétiser et de tirer des augures.

Les tribunaux ordinaires étaient composés d'un président, de plusieurs conseillers choisis parmi les vieillards connus par leur capacité, et d'avocats pour défendre le droit des parties : les juges, revêtus d'une robe tissue d'or, portaient un collier, des bracelets, et des anneaux d'or. Tribunaux.

La cérémonie des mariages consistait à faire boire les deux mariés dans la même coupe où l'on versait de deux especes de vin de deux vases différents. Les maris avaient droit de vie et de mort sur leurs femmes et sur leurs enfants : un monument conservé à Narbonne (pl. LXXVII) représente une noce où l'épouse est voilée. Mariages. Pl. LXXVII.

A la mort d'un homme les parents s'assemblaient, et sur le plus petit soupçon d'une mort prématurée sa femme était mise à la question comme une esclave; et si elle était trouvée coupable, on la faisait mourir dans les tourments et par le feu.

Les funérailles des Gaulois se faisaient avec la plus grande magnificence; ils faisaient brûler avec le mort les esclaves, les meubles et les animaux qu'il avait le plus chéris pendant sa vie : le cadavre d'un prince était brûlé avec celui des pairs ou seigneurs qui s'étaient voués à son service; les assistants, croyant à la métempsycose, avaient soin de jeter sur le bûcher des lettres pour leurs amis défunts : ces sortes de sacrifices funebres ne cesserent que peu de temps avant l'arrivée de César dans la Gaule. Funérailles.

Les *Bretons* étaient vêtus de la saie gauloise, portaient des colliers d'ivoire, et un anneau au doigt du milieu. Du Divers peuples des Gaules. Bretons.

temps de César ils faisaient la carene de leurs vaisseaux avec du bois léger, et la garnissaient de claies d'osier recouvertes de cuir; ces vaisseaux portaient alors le nom
Carabies. de *carabies*, et les voiles étaient de peaux cousues ensemble.

On voit encore dans la Bretagne plusieurs tombeaux semblables à ceux des Germains; ils sont formés de deux grosses pierres brutes perpendiculaires et une en travers.

Bourguignons. Les peuples de la *Bourgogne* enterraient les morts dans leurs maisons.

Marseillais. Les *Marseillais* ne sont point à la vérité un peuple gaulois, puisqu'ils sont, selon les uns, colonie des Phocéens, habitants de la Phocée en Asie, et, selon d'autres, de la Phocide en Béotie, province de la Grece; mais la position de leur territoire les range nécessairement parmi les Gaulois; néanmoins ils conserverent long-temps les mœurs et le costume des Grecs, et firent goûter à leurs voisins les avantages des arts et des sciences qu'ils apporterent dans leurs contrées.

On voit, sur les monuments publiés par l'auteur de l'Histoire de Provence, que les Marseillais portaient les cheveux longs, et se rasaient; que quelques uns (plan-
Pl. LXXVII, 1. che LXXVII, 1), par-dessus une espece de jupon descendant jusqu'aux pieds, ne portaient que le manteau agencé comme la toge, et laissant leur poitrine et le bras gauche
2. découverts: leurs guerriers (2) n'avaient pour vêtement et
3. pour armure qu'une courte saie, le casque tantôt grec (3), tantôt romain, et la cuirasse accompagnée de quelques lambrequins sur le tonnelet, et sur les courtes manches de la saie; leur bouclier était ovale, et ils se servaient de l'arc
4. et de l'épée (4).

On voit aussi des femmes (5) qui portaient une longue robe sans ceinture, et une espece de voile ou guimpe qui se terminait sur la poitrine par deux pointes; d'autres (6) portaient par-dessus la robe une courte veste à larges manches ceinte sous la gorge: elles sont toutes nu-pieds. 5. 6.

Les funérailles des Marseillais étaient simples et sans faste; on conduisait le cadavre au tombeau sur un char suivi de tous les parents, qui gardaient une contenance grave et tranquille, sans gémir et sans pleurer; le même jour un sacrifice domestique, suivi d'un repas où étaient invités les parents et les amis, terminait la cérémonie.

La mort n'était à leurs yeux que la fin de tous les maux, puisque les magistrats gardaient publiquement du poison pour l'usage de ceux à qui la misere rendait la vie insupportable, ou qui craignaient de voir finir leur prospérité.

Helvétiens.

Bouteroue a publié une médaille des *Helvétiens* représentant un guerrier sans barbe, avec un pendant d'oreilles; son casque, d'une forme singuliere, est à écailles, et saille en avant (pl. LXXVI). Pl. LXXVI.

Le grand plongeon se plaît dans les lacs de l'Helvétie.

Visigoths.

Les Goths, peuples à l'est de la Germanie, avaient déja porté leurs armes contre Rome sous la conduite d'Alaric, lorsqu'Ataulphe, son successeur, fonda dans l'Aquitaine et la Gaule Narbonnaise, aujourd'hui le Languedoc, le royaume des *Visigoths,* qui même, comme nous l'avons vu page 485, pénetrerent jusqu'en Espagne sous la conduite de Vallia leur roi. Ces peuples étaient forts, robustes, beaux et de belle taille, avaient le teint blanc, et la chevelure longue et blonde; ils étaient tous soldats, bons fantassins et bons cavaliers: lorsque le roi convoquait les troupes, tous ses sujets, même les évêques et les ecclé-

siastiques, étaient obligés de lui amener la dixieme partie des serfs et des esclaves qu'ils possédaient, dont la moitié devait être armée de frondes, et les autres de cuirasses, d'épées, d'arcs et de javelots: les principaux de la nation qui manquaient au rendez-vous étaient exclus des dignités, privés de leurs biens et exilés; ceux des classes inférieures recevaient deux cents coups de fouet, payaient une livre d'or, et on leur arrachait les cheveux; enfin ceux qui étaient hors d'état de payer la livre d'or, réduits dès-lors à une servitude perpétuelle, étaient appelés *serfs fiscalins*, et obligés d'aller porter les ordres dans les provinces.

Serfs fiscalins.

Le soldat convaincu de vol restituait le quadruple de la chose volée, ou recevait cent cinquante coups de fouet: les troupes étaient soldées en denrées et autres objets à leur usage, et non en argent.

Costumes.

Les rois portaient, sans distinction de leurs sujets, des vêtements de peaux et de fourrures qu'ils préféraient à ceux de pourpre et de soie.

Sidonius Apollinaris, faisant le portrait de Théodoric II, qui régnait vers l'an 452, remarque que les tresses flottantes de sa chevelure couvraient ses oreilles, *selon la coutume de sa nation*.... que sa barbe était épaisse, et qu'on la lui arrachait avec de petites pinces depuis le bas du menton jusqu'aux joues: la salle dans laquelle il donnait ses audiences était divisée par un rideau, et fermée par une balustrade; ses gardes, aussi vêtus de peaux et de fourrures, se tenaient entre ce rideau et cette balustrade.

Le roi allant à la chasse était suivi d'un page qui portait son arc hors de l'étui, prêt à le lui présenter détendu; il aurait manqué à la dignité royale s'il l'eût porté suspendu à son côté et s'il l'eût bandé lui-même: ses repas ordinaires

étaient simples, sans faste, et composés de viandes communes; sa table était couverte de nappes et de serviettes, tantôt de lin, tantôt de pourpre, mais de peu d'argenterie; cependant les repas solennels étaient très magnifiques.

Levigilde, qui régnait sur les Visigoths en Espagne, et qui mourut à Tolede l'an 586, fut le premier qui crut devoir relever la majesté royale par la magnificence des habits: ces peuples dans ce temps-là, au lieu d'étendre et d'abattre les cheveux du dessus de la tête, les tenaient dressés, pour paraître plus grands et donner plus de largeur et de hauteur à leur front.

L'épouse chez eux devait nécessairement être plus jeune que l'époux, sans quoi il était permis à l'un et à l'autre de dissoudre leur mariage, qui se concluait par écrit ou devant témoins en donnant un anneau pour gage. **Mariages.**

Le douaire de l'épouse lui était payé par le mari, ou par les parents du mari; celui des nobles constitués en dignité ou puissants par leurs richesses consistait ordinairement en or, en argent, et en vingt esclaves, dont dix de chaque sexe; les moins opulents ne donnaient que le dixieme de leurs biens.

Ils enterraient leurs morts avec pompe après les avoir revêtus de leurs habits et de leurs ornements les plus précieux. **Funérailles.**

FIN DES RECHERCHES SUR L'EUROPE.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES PEUPLES DE L'ANCIEN CONTINENT

CONTENUS DANS LE SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

